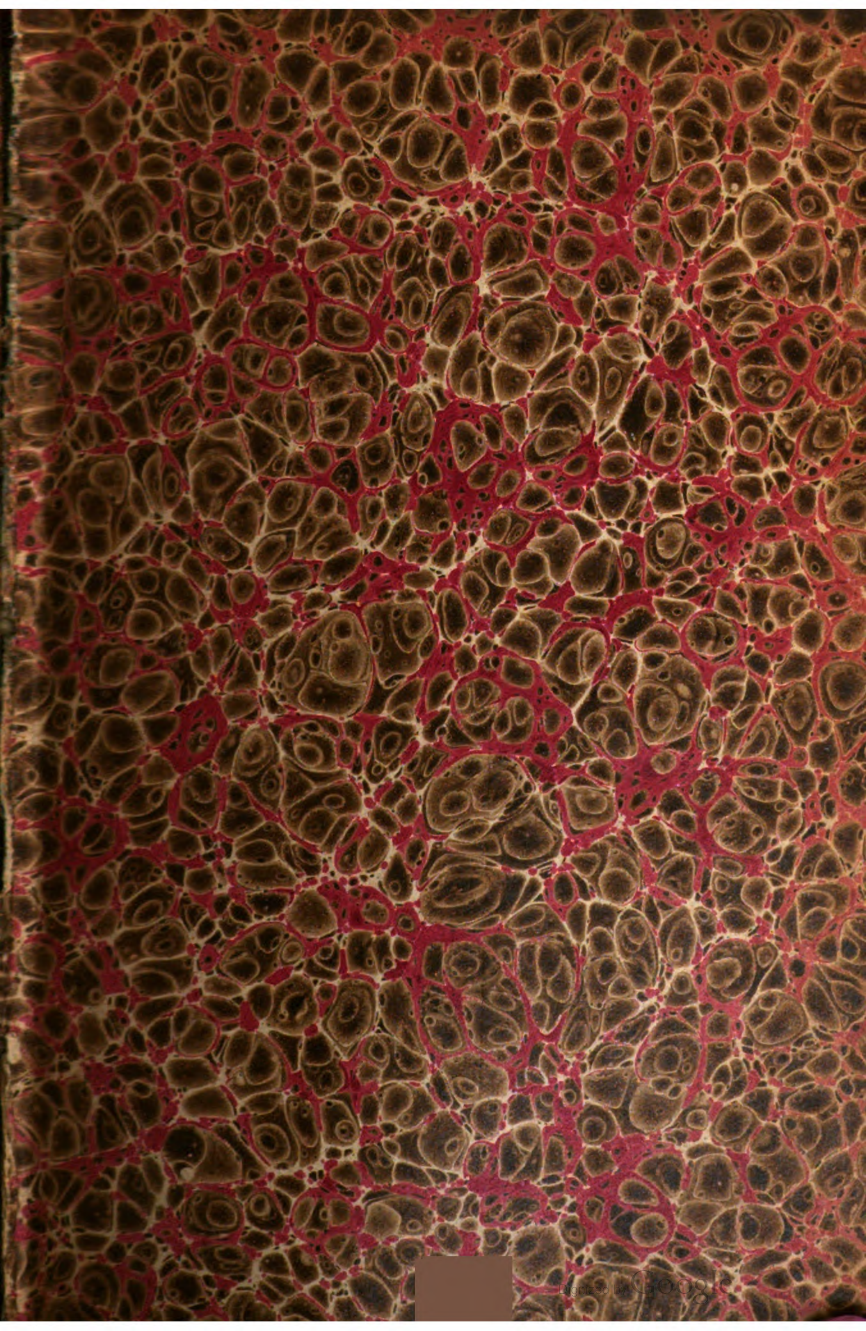



UNIVERSITEIT
Digitized by Google



ARTHUR ARNOULD

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS

ET SES CRITIQUES

Nos Intimes. — Un Critique d'État. — Les Ennemis naturels.
Les Ennemis inattendus. — Les Critiques hostiles.
Les Critiques bienveillants. — Conclusion.

TOME I

I. Mme LOUISE COLET. — MM. SAVINIEN LAPOINTE.
PAUL BOITEAU. — Mme MARIE DE SOLMS. — MM. PERROTIN.
NAPOLÉON PEYRAT. — JOSEPH BERNARD. — II. M. SAINTE-BEUVE.
III. MM. DE PONTMARTIN. — LOUIS VEUILLOT.
E. DE LA BÉDOLLIÈRE. — E. RENAN. — ALEX. VINET.
ATH. COQUEREL FILS. — JUST OLIVIER. — E. BERSIER. — LE FIGARO.
IV. MM. PROUDHON. — LOUIS ULBACH. — EUGÈNE PELLETAN.

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
MÊME MAISON A GENÈVE

1864

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS ET SES CRITIQUES

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

ARTHUR ARNOULD

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS

ET SES CRITIQUES

Nos Intimes. — Un Critique d'État. — Les Ennemis naturels.
Les Ennemis inattendus. — Les Critiques hostiles.
Les Critiques bienveillants. — Conclusion.

TOME I

PARIS

JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE DE LA MONNAIE

MÊME MAISON A GENÈVE

1864

PRÉFACE

Ante omnia verum.

A MONSIEUR C****** ****

Vous savez mieux que personne comment s'est fait ce livre : vos conseils m'ont poussé à l'entreprendre, et votre approbation m'a soutenu au milieu de cette longue enquête que je faisais subir aux *Amis*, aux *Ennemis* et aux *Critiques* du chansonnier.

Je n'ai pas voulu ajouter des souvenirs personnels, ou des confidences, à tant de confidences et de souvenirs dont le public a été inondé depuis la mort du chansonnier.

Je n'ai pas voulu recommencer pour la millième fois cette étude littéraire des chansons de Béranger que tous les hommes compétents de notre époque

ont tour à tour abordée avec plus ou moins d'équité, plus ou moins de succès.

Je n'ai pas voulu redire seulement, sur les vertus et la bonté de l'homme privé, ce qu'on a si souvent répété, et augmenter le nombre des anecdotes vraies, vraisemblables et fausses, qui se sont étalées dans les journaux, dans les brochures, dans les livres petits et gros.

Je n'ai pas tiré de ma mémoire, ni de mon carnet, des mots saisis au vol, à la table de Béranger, ou des lambeaux de phrases hachées par les hasards et les caprices de la conversation. Je ne donne même qu'un très-petit nombre de citations de *lettres inédites* du poëte, et ces citations, où l'on ne trouvera rien qui me soit personnel, ont pour unique objet de mettre dans un jour éclatant ses opinions politiques, si cruellement défigurées depuis quelques années par des adversaires à qui tous les moyens ont semblé bons, pourvu qu'ils parvinssent à transformer, aux yeux du public, le républicain Béranger en un courtisan de toutes les dictatures, du 18 brumaire jusqu'à nos jours.

C'est en entrant dans vos vues que j'ai formé le plan de ce travail. — Quel est-il?

Vous n'aviez pas connu personnellement notre grand poëte national, mais vous deviniez, sous la

réaction dont sa mémoire était victime, une regrettable injustice et une coupable ingratitude.

Moi, j'étais frappé surtout de l'audace de certaines accusations, et de la timidité ou de la complicité des amis du chansonnier. C'est pour cela que j'hésitais à me jeter dans la mêlée.

L'excessive prudence d'une foule d'hommes que leur position indépendante ou leur réputation aurait dû mettre à l'abri de la crainte, — et qui pourtant se renfermaient dans un mutisme obstiné, en présence de la pensée et du rôle de Béranger indignement travestis, — paraissait indiquer qu'il y avait quelque péril à prendre une autre attitude.

Je sentais d'ailleurs ce péril d'autant plus réel pour moi, que j'étais incapable, si je sortais de mon abstention, de cacher mes sentiments sous les réticences à la mode, et de composer avec la vérité. A moins de me taire, je ne pouvais que démasquer résolûment la calomnie et l'erreur.

Aussi plusieurs me conseillaient-ils le silence.

Vous pensiez, vous, au contraire, que la vérité a des droits imprescriptibles, et qu'à notre époque, il est toujours permis à un homme sincère, s'il reste modéré, de traiter en toute liberté une question d'histoire, même contemporaine, même actuelle, même politique.

Vous pensiez encore que le public accueillerait avec satisfaction un écrit de bonne foi, conçu en dehors de tous les partis pris, où l'on s'attacherait à lui faire mieux connaître le vrai Béranger, en opposition avec le Béranger de fantaisie qu'amis et ennemis nous ont, à tour de rôle, peint sous les couleurs les plus exagérées et les plus fausses.

Encouragé, décidé par vous, j'ai compris qu'en effet le travail auquel j'allais me livrer pourrait avoir son utilité; je me suis convaincu qu'une étude critique des Critiques du chansonnier pouvait fournir l'occasion de mettre en lumière bon nombre de vérités trop méconnues, de rappeler des faits trop oubliés ou dénaturés à dessein.

J'ai donc laissé de côté, dans Béranger, le poëte, l'homme littéraire, qui, à vrai dire, n'a jamais été attaqué sérieusement, bien qu'on ne l'ait pas toujours apprécié avec justice.

Ce qu'on avait calomnié, immolé, c'était l'homme et le citoyen: c'est l'homme et le citoyen que je me suis appliqué, non pas à défendre, mais à restituer, pièces en mains.

Pour cela je me suis placé au point de vue historique; j'ai parlé de Béranger, de son rôle et de son influence; j'ai analysé, — d'après ses lettres et ses autres écrits, — ses opinions morales, philoso-

phiques, religieuses, politiques, comme j'aurais pu le faire, s'il s'était agi d'un auteur du siècle dernier.

Je n'ai rien inventé, je n'ai tourmenté aucun texte, afin de lui faire dire plus ou moins qu'il ne disait. Je n'ai pas même interprété : j'ai cité et j'ai prouvé, laissant la parole au chansonnier lui-même.

Il y a évidemment des poëtes aussi grands, et même, en un sens, plus grands que Béranger; mais il n'y a pas eu, de nos jours, un homme dont la vie ait été plus pure, la conduite plus désintéressée, le dévouement à la Patrie et à la Révolution plus complet.

On l'accusait d'avoir sacrifié *la liberté à l'égalité*: j'ai démontré qu'il avait toujours prêché *la liberté dans l'égalité*, qu'il les avait fondues ensemble dans une magnifique synthèse ayant nom *fraternité*.

On l'avait accusé d'être un habile égoïste : j'ai démontré que ce prétendu mélange d'égoïsme et d'habileté n'existait que dans l'imagination de ses détracteurs.

Le caractère est plus rare que le talent, il est plus rare que le génie, et j'ai démontré que notre siècle avait eu le bonheur de produire un de ces nobles caractères dont la simplicité ajoute encore à la

grandeur, qui unissent l'inébranlable fermeté des convictions à l'indulgence pour les hommes, et la force à la bienveillance.

J'ai démontré, enfin, qu'en faisant le procès à Béranger, on avait fait le procès à l'esprit français, à cet esprit souple et mordant, enjoué et sérieux, hardi et lucide, ennemi de l'emphase, du rêve, de la métaphysique, auquel nous devons nos meilleures qualités et nos plus grands hommes : Rabelais et Montaigne, Molière et La Fontaine, Voltaire et Béranger, c'est-à-dire la Révolution personnifiée à travers les âges.

J'ai dû rechercher d'abord les causes de la réaction dont le chansonnier était devenu l'objet. — Pour cela, j'ai interrogé successivement tous ceux qui avaient parlé de lui en bien et en mal. J'ai mis sous les yeux du lecteur tous les arguments favorables ou défavorables, invoqués pour ou contre le poëte populaire. Je les ai tous discutés loyalement, mais en m'appliquant à faire ressortir les motifs cachés et les sous-entendus qui les avaient dictés.

Chaque fois que j'ai rencontré une conviction sincère, je lui ai rendu justice; chaque fois que j'ai démêlé une perfidie, je l'ai arrachée du demi-jour où elle se réfugiait, pour la produire en plein soleil. J'ai relevé les sottises et les calomnies, mais

j'ai rectifié avec modération les erreurs, quand elles provenaient de l'ignorance de quelque fait matériel, ou d'une connaissance trop superficielle de l'œuvre du chansonnier.

Je n'ai jamais, dans cette tâche difficile, demandé à un écrivain quel était son drapeau, mais (si l'on peut ainsi parler) quelle était sa conscience. J'ai flétri avec la même énergie les invectives de M. de Pontmartin, les calomnies de M. Pelletan, les pantalonnades du *Figaro*. J'ai blâmé l'intolérance dans tous les camps, — qu'elle fût religieuse ou philosophique, — et je n'ai pas cru devoir mon admiration à tous ceux qui ont défendu Béranger, lorsque leur intervention m'a paru entachée d'arrière-pensées personnelles ou d'égoïstes faiblesses.

En agissant ainsi, en gardant mon entière indépendance, je ne me serai sans doute pas concilié la bienveillance de quelques-uns des Critiques que j'ai dû combattre. — Leur renom, la publicité dont ils disposent, pouvaient-ils m'arrêter ?

Mon but était de servir la vérité : j'ai dit la vérité.

Aujourd'hui, je le sais, le *compromis* a tout envahi. En politique, en philosophie, en religion, en morale, dans les journaux, à la tribune, il règne, il fait la loi. La science et les dogmes se donnent la

main, et c'est en faisant le signe de la croix que l'on réfute le christianisme.

Je n'ai pas suivi ce système : j'ai exprimé mon sentiment, tout mon sentiment, sans m'inquiéter de ménager tel ou tel parti, dans la personne de tel ou tel de ses représentants. Je n'ai voulu m'incliner devant aucun d'eux.

Quel que soit le sort réservé à ce livre, il a déjà reçu pour moi sa meilleure et sa plus douce récompense, puisqu'il a mérité votre approbation, puisqu'il m'a permis de mieux apprécier votre cœur et quelques-uns des côtés les plus élevés de votre esprit.

Arthur ARNOULD.

Fontenay-aux-Roses, 17 Avril 1864.

PREMIÈRE PARTIE.

NOS INTIMES.

Mme Louise Colet. — MM. Savinien Lapointe. — Paul Boiteau. — Mme Marie de Solms. — MM. Perrotin. — Napoléon Peyrat. — Joseph Bernard.

Il est difficile de vivre, il est triste de mourir dans certaines époques tourmentées, où l'anarchie des croyances affaiblit les caractères, où des aspirations vagues et des haînes positives remplissent les cœurs. Au moment de la lutte, l'équité devient la plus rare des vertus. Les ennemis de Béranger, au besoin, nous démontreraient cette vérité.

Si le poëte a pu garder sa vie pure de faiblesses et de violences, parce qu'il dépendait de lui seul de la diriger vers le but qu'il avait marqué, il ne lui était pas donné de choisir l'heure de sa mort.

Un demi-siècle tout entier s'est vengé en quelques heures, sur sa mémoire, des nombreuses leçons infligées par le chansonnier national. Cela pourra paraître étrange à ceux qui, plus tard, liront de sang-froid l'histoire des soixante dernières années : s'il était mort avant la révolution de février, personne n'aurait jamais songé à faire subir à sa mémoire les attaques dont elle a été l'objet en 1857.

Faut-il regretter cette réaction? Pour ma part, je ne le crois pas. On a traduit le poëte, l'homme et le citoyen devant le tribunal de l'opinion publique, mais je ne vois bien clairement que des juges, des accusateurs, une condamnation. A cette sorte de parodie, pour qu'elle devînt une réalité, le coupable seul a manqué. Ce n'est pas, du reste, la première fois que s'offre un semblable spectacle, et toujours il produit à sa suite un grand enseignement. On se juge soi-même heureusement en jugeant les autres, et tout verdict fait mieux connaître le degré de moralité du juge qui le prononce, que la culpabilité ou l'innocence de l'accusé.

Si donc Béranger n'avait rien à redouter des grands coups de plume destinés à le pourfendre, il resterait néanmoins à chercher les causes multiples de ces attaques violentes et de la singulière timidité des avocats d'office qui ont présenté la défense du prévenu. Quoi de plus important, quand on veut apprécier une génération, une époque, que d'être instruit de ses admirations et de ses antipathies? Sans contredit, tous les goûts sont dans la nature : cela n'empêche pas qu'il n'y ait des goûts délicats et des goûts grossiers, et que la dépravation du sens

du goût lui-même ne soit un indice très-certain de maladie.

Nos sentiments sont le commentaire vivant de notre âme. Sans eux, que serait-elle? Un texte bien obscur où ne se lirait jamais la vérité.

D'autre part, cette réaction était inévitable. Il valait donc mieux qu'elle éclatât sans mesure, quelquefois sans dignité, toute en un jour. L'envie et la haine conseillent mal, la colère est maladroite; les ennemis de Béranger ont presque oublié d'être perfides : *Errare humanum est.* D'ailleurs le chansonnier ne l'avait-il pas dit lui-même?

A la fin d'la campagne,
Nous s'rons tout étonnés
Qu'en enchaînant l'Espagne
Nous nous s'rons enchaînés.

Ce fut d'abord un singulier spectacle, et qui rendit plus sensible l'étrange désarroi où l'on savait être les idées et les sentiments du pays. On vit, contre ce mort qui, durant sa vie, avait joui de la popularité la plus longue et la moins contestée, se liguer ensemble, malgré des croyances inconciliables, les hommes des partis les plus opposés, légitimistes, orléanistes, libéraux, cléricaux, républicains, démocrates et socialistes. On vit la *Presse* et l'*Univers religieux* se serrer cordialement la main sur la tombe de Manuel et de Béranger; M. de Pontmartin féliciter M. Sainte-Beuve d'avoir rendu un *immense service à la morale;* M. Ch. de Mazade, dans la *Revue des Deux-Mondes,* s'arrêter aux insinuations pour laisser à M. Montégut l'honneur d'achever un blessé.

Ailleurs, au *Journal des Débats*, les rédacteurs se succédaient et se combattaient comme dans une arène. Il y avait M. Cuvillier-Fleury, M. Bersot, M. Renan, descendu tout à coup des hauteurs de la théologie indépendante pour déclarer qu'il avait pris la peine de lire le chansonnier et prouver qu'il n'y entendait guère. D'un autre côté, M. de La Bédollière et M. Veuillot annonçaient au public, le premier par le crayon de son dessinateur[1], le second, avec le style contrit approprié aux *capucinades*, que Béranger s'était confessé, tandis que les voltairiens épars dans divers recueils l'accusaient d'irréligion et d'impiété. Enfin, M. de Lamartine élevait une statue au poëte et à l'homme, vers le temps où M. Louis Ulbach, dans le *Courrier du Dimanche*, parlait de « l'indécision et de la tactique » du bonhomme, de sa poétique surannée qui ne » sait que faire rimer *lauriers* et *guerriers*, *cotillon* et » *Frétillon*. »

Chose singulière, l'homme ainsi poursuivi et traqué de toutes parts, avait eu, quelques mois auparavant, 500,000 personnes à son convoi. Ce jour-là les ouvriers désertèrent leurs ateliers. La population entière, sur le passage du cercueil, acclama le citoyen et le chansonnier. Les rues regorgeaient d'hommes et de femmes de toutes les classes, portant des immortelles à la main ou à la boutonnière ; la garnison de Paris, le fusil chargé, rendait des honneurs à Béranger en protégeant l'ordre, et, sur les murs de la capitale, les proclamations de M. le

[1] *Les Grands Hommes illustrés*, par Janet-Lange : BÉRANGER.

préfet de police déclaraient que le poëte était une « gloire nationale. »

On aurait pu croire qu'il ne restait de fidèles à Béranger, le lendemain de sa mort, que le peuple et M. le préfet de police. Le reste, hommes de lettres et bourgeois, sauf de belles et nombreuses exceptions sur lesquelles nous reviendrons, semblait l'abandonner et le renier.

De pareils faits sont trop extraordinaires pour ne pas nécessiter une explication.

On sait que l'ouvrier parisien ne choisit pas habituellement ses grands hommes sur la recommandation du haut fonctionnaire préposé à la sûreté publique. On comprend que des ennemis ne se réunissent pas, que des amis ne se séparent pas, de gaieté de cœur, sans un motif apparent ou caché ; qu'il a fallu pour amener un pareil résultat des causes exceptionnelles, un malentendu, volontaire ou non, mais complet. Il n'est pas logique que l'on condamne à la fois chez un même homme, son hypocrisie et sa licence, sa haine des rois et son mépris de la liberté, son impiété et son déisme aboutissant à une conversion; qu'on l'accuse d'avoir mis perfidement un immense talent au service des plus mauvaises passions, et d'être un piètre rimeur de chansons sans portée; qu'on lui reproche, républicain, de rêver l'empire, égoïste, de rester pauvre, ambitieux, de refuser tous les honneurs, et cela à seule fin de se montrer désagréable à ses contemporains et de conserver une popularité dont sa ruse et son habileté n'ont su, d'ailleurs, tirer bien clairement aucun profit personnel.

Mais avant de nous occuper des ennemis avoués de Béranger, de ceux qui l'ont hautement attaqué, nous devons parler de quelques-uns de ses amis intimes dont plusieurs ont contribué à rendre la réaction contre le poëte populaire plus générale et plus violente.

NOS INTIMES.

Il tombe, sonnons les cloches;
Allumons tous nos lampions.
(BÉRANGER, *Les Mirmidons*.)

Béranger venait à peine de rejoindre son ami Manuel dans leur tombe commune, lorsqu'un journal de gravures [1] publia une série de lettres adressées par le poëte à une dame qui avait écrit plusieurs volumes de vers. Une *étude* assez courte et fort incomplète précédait cette publication hâtive et malheureuse à plusieurs points de vue. D'abord, elle était la première et donnait un exemple déplorable qui ne fut que trop suivi. Ensuite, elle se composait de lettres qui pouvaient intéresser leur éditeur comme femme et comme écrivain, mais auxquelles le public n'avait rien à voir. Leur plus grand tort était de contenir quelques-

[1] *Le Monde illustré* — Numéros du 25 juillet 1857 et suivants. Ces articles ont été réunis en volume, sous ce titre : QUARANTE-CINQ LETTRES DE BÉRANGER ET DÉTAILS SUR SA VIE, publiés par Mme Louise COLET. — Librairie nouvelle, 1857.

unes de ces expressions de galanterie banale que tout homme âgé se fait un devoir d'adresser à toute femme qui n'a pas abdiqué ses prétentions. Béranger y parlait à cette dame de ses essais littéraires couronnés ou à couronner par l'Académie française, et il en parlait avec bienveillance. A ces lettres se mêlaient d'autres lettres d'un caractère politique dont on donnait seulement des extraits choisis avec une étrange maladresse et de façon à défigurer entièrement les opinions du poëte.

Cela fit beaucoup de tort à Béranger sans faire beaucoup de bien à Mme Louise Colet.

Quand un homme ayant joué un rôle important dans l'histoire de son pays meurt au milieu des circonstances où mourut Béranger ; quand un appareil militaire entoure le cercueil d'un chansonnier qui avait évité même la conscription ; quand des partis ardents s'apprêtent à salir son nom ; quand on est l'ami de ce poëte ; quand on l'a connu, compris ; quand on le respecte, on réserve quelques jours à une juste douleur. On pleure abondamment, et, je le crois, sincèrement à son convoi ; mais, pendant les longues heures de sa cruelle agonie, on ne prépare pas l'article nécrologique qui attend, à l'imprimerie, le dernier soupir du moribond. Essuyer ses larmes d'une main, et jeter de l'autre main, en pâture à la malignité ou à la curiosité du public, un paquet de lettres, en criant : — Un grand homme vient de mourir, je le connaissais ! Voyez plutôt, il m'écrivait, il lisait mes vers. Il s'intéressait à mes voyages, à ma santé ! — C'est trop songer aux vivants, c'est trop oublier le mort.

Vous l'aimiez? vous l'admiriez? Vous l'eussiez mieux prouvé en le disant moins tôt, et en le disant autrement. On aurait toujours su plus tard qu'il vous avait reçue à sa table où s'asseyaient des ouvriers, des jeunes gens sans fortune, peintres, poëtes, historiens, et parfois quelques hommes de génie, qui venaient retremper leurs inspirations dans les conseils du bon sens. On aurait su plus tard que vous lui soumettiez vos travaux poétiques ou dramatiques, et qu'il adoucissait la critique par un compliment. Mais si la vanité explique bien des choses, elle ne les explique pas toutes, et il y aurait un chapitre instructif à écrire sur la part d'influence qui revient aux pensions de l'État dans la littérature.

Est-ce bien, en effet, la maladresse et la légèreté seules qui ont conduit Mme Colet à donner une lettre datée du 4 *mai* 1848, au soir, et dont voici quelques passages :

Aujourd'hui cependant il m'a bien fallu me rendre à cette Chambre, d'où j'ai été obligé de m'enfuir à cinq heures, avec un mal de tête que le grand air a dissipé, en dépit des badauds et des gamins qui me poursuivaient de leurs cris..... Je crois bien qu'après mon départ on a proclamé la République, car j'ai entendu le canon, et j'étais sorti après avoir signé une courte rédaction qu'on avait mis une heure à formuler..... Je n'ai plus ni temps, ni repos; le sommeil me fuit : voilà ce que j'aurai gagné à la République.

Plaignez-moi donc un peu, et croyez qu'il me sera bien doux de planter là, un de ces jours, mes chers collègues qui paraissent disposés à s'amuser ensemble.

Cette lettre a été publiée peu de jours après les funérailles du poëte, au moment où les esprits exci-

tés et déroutés tout à la fois devaient céder à la plus faible impulsion pour se jeter avec violence dans un sens ou dans l'autre : c'était donner le prétexte attendu, et l'irritation aussitôt se tourna contre Béranger. J'absoudrais avec plaisir Mme Colet de toute mauvaise intention, si cette indiscrétion déplorable ne portait que les caractères d'une indiscrétion ordinaire. — Passons sur le désir bien évident d'augmenter la valeur commerciale de l'opuscule en y insérant quelques documents de nature à satisfaire la curiosité d'un public avide de révélations piquantes. Ce désir seul, espérons-le pour l'éditeur des *Quarante-cinq lettres*, ne l'aurait pas amené à imprimer un semblable morceau, le plus compromettant pour Béranger de tous ceux qui ont été publiés à cette époque, sans en excepter les professions de foi politique de M. Savinien Lapointe. Mais à qui cette lettre pouvait-elle être utile, agréable? Ce n'était pas, à coup sûr, aux hommes dispersés du parti vaincu quelques années auparavant, qu'ils fussent exilés ou libres en France. Ce n'était pas davantage aux membres intelligents et nombreux du grand parti libéral ; c'était encore moins à Béranger lui-même, convaincu d'apostasie et arraché brusquement du milieu de ses coreligionnaires politiques.

En agissant ainsi, Mme Colet justifiait toutes les appréhensions, tous les doutes que l'abstention du chansonnier, en 1848, fit naître autour de lui, sans adoucir pour cela le ressentiment des légitimistes et des ultramontains, ni des orléanistes. Les premiers savaient bien que Béranger n'avait

jamais été avec eux, qu'il les avait toujours combattus; quant aux derniers, ils n'ignoraient pas que Béranger les avait regardés seulement comme un pis-aller nécessaire, une transition.

Si donc Béranger s'était retiré plein de mépris et de colère du régime adopté le 4 mai, il fallait bien que Béranger fût partisan du régime différent, inauguré le 2 décembre, puisqu'on ne pouvait le rattacher à aucun autre régime. En effet, la question a toujours été posée ainsi pour le poëte populaire : républicain ou bonapartiste. Mme Colet la tranchait brusquement et contre les vaincus, sans ignorer qu'elle prêtait au chansonnier des opinions, des sentiments dont il se défendait avec persistance, et que sa vie entière, à défaut de sa parole, aurait suffisamment démentis.

Resté seul, cet exemple eût été vite oublié. Il fut suivi, comme il était trop facile de le prévoir.

Pendant quelque temps, on put assister au spectacle le plus affligeant. De tous les points de l'horizon s'avançaient des affamés de bruit et de gloriole, criant à la foule le nom de Béranger, avec le sot espoir que la foule se retournerait et verrait enfin leur visage inconnu. Livres, brochures, articles de journaux se succédaient sans interruption, répétant le même refrain sur mille tons divers : J'ÉTAIS SON AMI!

Dès qu'un homme connu, ou simplement quelque haut fonctionnaire meurt à Paris, tous les mendiants de renommée s'abattent, comme une volée de corbeaux, aux environs de la maison mortuaire. La plupart inscrivent leur nom sur une liste préparée à cet effet et courent de journaux en journaux pour

s'assurer que ce nom ne sera pas omis dans la phrase consacrée : « On remarquait parmi les nom- » breux amis de M.***, les personnages les plus dis- » tingués de la finance, de la littérature et des arts, » MM. tels et tels... » Il en fut ainsi à la mort de Béranger; chacun trouva l'occasion bonne pour se retenir une place jusque dans la postérité la plus reculée. Le ridicule de ces petites vanités n'en sauve pas l'odieux, et l'on est effrayé de voir combien peu d'amitiés solides et désintéressées la vie prolongée d'un grand poëte et d'un homme de cœur laisse derrière elle. Certes, au milieu de ce bruit, on entendit quelques témoignages touchants; plusieurs de ceux qui parlèrent ne le firent qu'avec l'intention d'être utiles au poëte qu'ils admiraient. Cependant, l'ensemble de ce mouvement eut un côté de mesquine vanité et d'égoïsme brutal, parce que les orateurs de la circonstance s'inquiétaient visiblement moins d'établir la grandeur du caractère de Béranger que de se procurer à eux-mêmes une puérile satisfaction d'amour-propre.

Quelques amis, jeunes ou vieux, s'abstinrent toutefois de revendiquer une affection dont ils gardaient le précieux souvenir; moins pressés de se faire entendre que désireux d'être écoutés, ils laissèrent s'écouler le flot tumultueux et attendent sans doute une heure plus favorable, sachant bien que l'avenir appartient à ceux qui sont patients. Le bruit est fini, les passions se calmeront, et des voix isolées diront enfin des vérités destinées à rester.

Parmi ceux qui écrivirent les premiers sur Béranger, nous devons citer M. Savinien Lapointe.

Ses volumineux *Mémoires* [1] excitèrent une vive curiosité et eurent un grand succès d'actualité. On était avide de connaître ce que pensait du plus populaire des poëtes, un poëte-ouvrier.

De la lecture du travail de M. Lapointe, il ressort, un premier fait incontestable, c'est que M. Lapointe aimait sincèrement son *maître*. Il y a dans son volume des pages émues, d'excellents, de très-honorables sentiments. Par malheur M. Lapointe, qui vit tout à fait en dehors du monde militant de la politique et des lettres, n'a pas compris avec quel tact il fallait traiter un certain côté de la vie du chansonnier. Au fond, la discussion élevée au sujet de Béranger est purement politique. Peu de gens sont disposés à nier réellement le talent du chansonnier; d'ailleurs une négation de cette sorte importerait peu : *E pur si muove.* Moins de gens encore auraient songé à nier la bonté de l'homme, et personne ne niera ses bienfaits. Les bienfaits sont comme les chiffres : il suffit de les additionner, on voit ce qu'il y a au total. C'était le citoyen, le défenseur de la liberté, le républicain, le révolutionnaire qu'on allait attaquer; c'était cet homme-là qu'il fallait, sinon défendre et justifier, du moins éviter de compromettre en fourbissant les armes de ses ennemis.

M. Lapointe a dépeint l'homme bon, sensible, dévoué, ami des humbles, avec une grande chaleur et un parfait accent de sincérité. Quel démon mal

[1] MÉMOIRES *sur Béranger; Souvenirs, Confidences, Opinions, Anecdotes, Lettres recueillis et mis en ordre* par Savinien LAPOINTE. 1 vol. in-8°. Paris, Havard, 1857.

inspiré le poussait à traiter la question politique, quand il lui était si facile de s'abstenir à ce sujet? Une semblable lacune n'aurait, certes, compromis ni le chansonnier ni son biographe anticipé. J'ignore si M. Lapointe a pris beaucoup des idées de Béranger, mais j'ai lieu de craindre, sur cette matière, qu'il ne lui ait prêté quelques-unes des idées de M. Lapointe. Je n'attaque nullement la bonne foi de l'auteur des *Mémoires,* je veux croire que presque toutes ses citations sont à peu près exactes; seulement des citations isolées, séparées — comme le remarque fort bien M. Paul Boiteau, — de ce qui les précédait et de ce qui les suivait, privées du geste, de l'accent, des sourires du causeur, prennent parfois un sens bien différent de leur sens véritable. D'autre part, quand on cite, on explique; quand on explique, on interprète; quand on interprète, on est facilement porté à mettre son interprétation à la place du texte.

Ne sait-on pas combien les idées d'autrui, en passant par notre cerveau, se transforment à l'excès? Sans y rien changer, nous leur donnons cependant un certain cachet qui n'est plus le cachet primitif. D'ailleurs, on ne se rappelle jamais tout des conversations d'un homme. Quand on l'aime, et M. Lapointe aimait certainement Béranger, on se rappelle de préférence ce qui nous a plu, ce qu'on a trouvé juste, remarquable, c'est-à-dire ce qui répondait le mieux à nos propres idées, à nos propres sentiments. Nous sommes ainsi faits; c'est une loi de la nature : on la subit à son insu, on ne l'élude que par des efforts constants de vo-

lonté. Qu'en résulte-t-il? c'est qu'au lieu de nous peindre un homme tout entier, avec toutes les nuances de ses opinions, avec son système composé de plusieurs pièces ajustées ensemble, on nous donne une fraction d'homme, d'opinion et de système. D'un long discours, on a retenu, préféré une phrase incidente, et on la cite. Cela se reproduit indéfiniment, et toutes ces phrases incidentes arrivent à former un morceau complet, un système où il n'y a pas un mot de faux, mais qui n'est pas le système vrai de l'homme à qui on le prête.

M. Lapointe a également cédé au désir d'exposer ses vues personnelles sur quelques points de notre histoire contemporaine. Ces vues, je ne les discute pas, mais on pourrait croire qu'elles sont en parfait accord avec celles de Béranger; de la sorte, la politique du chansonnier, les croyances qu'il a défendues se trouvent tout à coup dénaturées. Quand M. Lapointe exposait ses sympathies et ses antipathies dans des *Mémoires* sur son maître, il aurait dû songer qu'on serait porté à croire qu'il avait les mêmes sympathies et les mêmes antipathies que le maître.

Peut-être M. Savinien Lapointe l'a-t-il cru lui-même. Cependant un exemple prouvera jusqu'à quel point le disciple a parfois abusé du droit de se mettre à la place du chansonnier.

Il s'agit d'une proposition de pension faite à Béranger, au nom de l'Impératrice, vers l'année 1856. Voici en quels termes M. Perrotin la rapporte dans une lettre du 14 Janvier 1857 [1] :

[1] *Ma Biographie.* — Appendice.

L'an passé, S. M. l'Impératrice, inquiète de la santé et de la fortune de Béranger, me fit proposer par une personne de confiance (le secrétaire de ses commandements), sous la promesse du secret le plus strict, de déposer dans ma caisse une somme annuelle dont je fixerais le chiffre, et que j'offrirais, *en mon nom*, à Béranger lui-même. Certes, la proposition était digne d'un noble cœur; mais, pour ma part, je n'avais pas le droit de l'accepter. Seul, Béranger avait ce droit-là, et, quand j'eus obtenu la permission de lui faire part de la proposition qui m'était faite, il approuva tout à fait ma conduite, en disant qu'il n'eut pas compris que j'agisse autrement. Il fit plus : *il m'écrivit* une lettre dans laquelle il manifestait, en termes excellents, la reconnaissance qu'il éprouvait au fond de l'âme pour les bontés qui lui étaient témoignées, ajoutant qu'il n'avait jamais été plus riche qu'en ce moment, qu'il n'avait jamais eu moins besoin d'une fortune plus grande, et que sa reconnaissance était d'autant plus entière, qu'il n'acceptait pas les bienfaits dont on voulait l'honorer.

On voit ici très-nettement que Béranger a refusé les offres de S. M. l'Impératrice, comme il avait refusé les offres de la Restauration et du roi Louis-Philippe; qu'il n'a pas écrit directement à l'illustre personne qui s'était émue de la pauvreté du chansonnier et qu'il n'a exprimé à ce sujet d'autres sentiments de reconnaissance que ceux que la politesse et le respect dû à une femme devaient naturellement dicter à un vieillard retiré du monde.

Écoutons maintenant le récit dithyrambique de M. Lapointe :

M. Perrotin parla donc à *son* poëte [1] des intentions aima-

[1] M. Lapointe affectionne particulièrement le pronom possessif :

bles de l'Impératrice à son égard, et je puis assurer *qu'il en fut touché jusqu'aux larmes.*

Cette préoccupation d'une femme pour le vieux poëte, cette marque de déférence pour l'homme qui ne s'est jamais cru autre chose qu'un pauvre chansonnier, *de la part d'une impératrice* [1], revenait souvent aux lèvres du malade pendant ses derniers jours. C'est de sa bouche *attendrie* par le récit des bontés qu'on montrait pour lui en *haut lieu,* que j'ai appris ce que du reste tout le monde sait aujourd'hui..... Les passions politiques, qui profanent et dessèchent toutes choses, même les meilleures, qui amoindrissent les plus nobles pensées, comme elles prêtent au désintéressement les plus insolentes intentions, ont voulu voir dans le refus de *mon* maître un calcul d'opposition..... Il a refusé le don que l'Impératrice lui proposait dans les termes les plus affectueux, et je dois ajouter que *de tous les refus, c'est celui qui a le plus coûté à son cœur*..... Je n'ai pas su le contenu de *sa lettre à l'Impératrice* [2], mais *je sais* qu'elle devait se terminer à peu près en ces termes :

« Si Dieu voulait que je perdisse le peu qui me reste,
» Madame, c'est à Votre Majesté que j'aurais recours. »... etc.

Ce récit ridicule, erroné dans quelques détails, faux dans son esprit, peut donner la mesure du degré de confiance qu'il est permis d'accorder aux *Mémoires* de M. Savinien Lapointe. Il y a un fond

son poëte, *mon* maître.— Pourquoi ne pas dire comme tout le monde : Béranger?

[1] C'est M. Lapointe qui est *ébloui* par le titre. La *majesté* royale ou impériale laissait Béranger fort calme.

[2] Comment M. Lapointe qui se dit si bien au courant des plus intimes pensées de *son* maître, et qui les devine quand il ne les connaît pas, ignorait-il un fait matériel connu de tous les amis de Béranger à cette époque? Comment ignorait-il que Béranger n'*avait pas écrit personnellement* à l'Impératrice?

vrai, mais M. Lapointe le noie dans un style larmoyant et sentimental qui n'appartient qu'à lui. Il s'est dit que puisque *le maître* partageait souvent sa table et quelquefois sa bourse avec le poëte-ouvrier, le disciple pouvait bien faire partager un peu de son enthousiasme au chansonnier. Tout n'est-il pas commun entre amis? Seulement s'il est bien de prêter aux vivants son influence ou son aide, il est fort mal de *prêter* aux morts ses propres sentiments.

Nous avons, nous aussi, entendu Béranger parler des offres de l'Impératrice et du refus par lequel il les déclina, et nous pouvons affirmer, comme témoin désintéressé, que la lettre de M. Perrotin, citée plus haut, contient seule l'exacte vérité.

Les bienséances d'ailleurs exigeaient encore que M. Lapointe évitât d'accumuler un si grand nombre de jugements et de traits malins de Béranger sur ses contemporains. Admettons pour un instant que Béranger, dans des conversations particulières, ait prononcé des jugements analogues ou lancé des traits satiriques dans le genre de ceux qu'on nous rapporte. Était-ce une raison pour les imprimer, le lendemain de sa mort, et les adresser publiquement aux vanités saignantes? N'était-ce pas s'exposer à lui créer des inimitiés posthumes? Pourquoi publier mille paroles jetées en l'air, que le vent emportait, que les seuls amis devaient se rappeler? Béranger a écrit sa *biographie*. Il y a mis, sans doute, tout ce qu'il voulait qu'on sût de ses opinions sur les hommes qu'il avait connus. *Verba volant, scripta manent :* on dit bien des choses qu'on n'é-

crirait pas; à table, au dessert, au coin du feu, avec des intimes, on échange bien des propos sans conséquence. Si, de chacun de nous, des sténographes relevaient toutes les médisances, nous n'oserions plus sortir dans les rues de peur d'être égorgés, et nous resterions sans un ami, sans un seul!

Martin Luther, dont tout le monde a lu les *Propos de table*, n'a-t-il pas souffert d'indiscrétions semblables? Malgré les belles pensées qui se trouvent dans cet ouvrage, n'est-ce pas encore là que les adversaires de la Réforme vont puiser la plupart de leurs arguments, disons mieux, de leurs calomnies?

Cependant, ces réserves importantes une fois faites, le livre de M. Lapointe sera plus tard consulté avec quelque fruit. L'homme politique, le philosophe, l'écrivain peuvent y être défigurés parce qu'ils n'ont pas toujours été compris, mais on y trouvera de nombreuses et touchantes anecdotes, on y apprendra à connaître, à respecter l'âme bienfaisante du chansonnier. Certes, l'histoire vraie, c'est-à-dire *complète* de Béranger, reste à faire après le travail de M. Lapointe, mais c'est là que la légende populaire puisera une partie de ses éléments.

Nous n'avons pas, on le conçoit facilement, l'intention de passer en revue tous les écrits plus ou moins bienveillants qu'a fait naître la mort du poëte national; les uns sont inoffensifs et peu intéressants, les autres rentrent purement et simplement dans les conditions des articles de *nécrologie*. Parmi les écrivains qui ont défendu Béranger, ou qui, du moins, se montrèrent favorables à sa mémoire, nous en citerons beaucoup dont le caractère et le

talent méritent une attention particulière, et nous invoquerons ces témoignages indiscutables lorsque nous aurons à répondre aux attaques dont Béranger est devenu l'objet. Ici nous nè voulons nous occuper que des personnes qui ont motivé leur intervention dans le débat, en s'appuyant spécialement sur leur titre d'*amis intimes*.

Nous avons parlé de Mme Colet et de M. Lapointe, parce que tous les deux, la première par la priorité, le second par le développement et l'intérêt de son travail, ont exercé une influence déplorable sur l'opinion publique. Dès à présent nous devons aussi nommer M. Boiteau, dont la coopération a été si active dans la publication des œuvres posthumes.

Le choix que M. Perrotin a fait de ce jeune écrivain pour lui confier une tâche extrêmement lourde et difficile, a étonné tous les amis de Béranger et même une partie du public. L'âge de M. Boiteau, suivant les uns, — et cette objection nous paraît assez injuste, — ses relations de date toute récente avec le chansonnier, suivant les autres, ne semblaient pas le désigner à une mission de confiance, plus naturellement réservée à de vieux amis, ou, si l'on veut, à un homme dont le nom, déjà consacré par une réputation faite, eût été aux yeux des lecteurs une sorte de garantie morale. Bien des défiances ont poursuivi M. Boiteau pendant son long travail, qui n'eussent point osé se formuler, qui même ne seraient pas nées dans d'autres circonstances. De tous les bruits venus jusqu'à nous, nous ne dirons rien, car nous ignorons complètement ce qu'ils peuvent avoir de vrai ou de faux,

et nous ne pouvons discuter de vagues assertions. Que des erreurs, des fautes dues à l'inattention, se soient glissées dans la publication des lettres de Béranger, cela est possible, mais on les aurait probablement moins remarquées si M. Perrotin s'était adjoint un autre associé.

Toutefois, nous trouvons, dans la *Correspondance* même, un aveu qui a sa gravité, et pourrait donner de la vraisemblance aux reproches de légèreté dont M. Paul Boiteau a été l'objet. Nous entendons parler d'une série de lettres publiées à l'étranger par M[me] Marie de Solms. En les insérant dans son recueil pour ainsi dire officiel, M. Boiteau leur donnait aussitôt un caractère d'authenticité plus sérieux et en acceptait toute la responsabilité.

Voici, du reste, le singulier avant-propos dont l'éditeur de la *Correspondance* les a fait précéder :

Nous plaçons à la date de l'année 1854 une série de lettres qui ont été publiées hors de France, sous forme d'extraits et sans ordre comme sans éclaircissements, par M[me] de Solms, née Marie-Wyse Bonaparte, petite-fille de Lucien.

M[me] de Solms, en nous les faisant remettre, n'a rien ajouté qui pût servir à compléter et à classer ces fragments. Nous les reproduisons donc exactement. tels qu'elle les a donnés dans l'ouvrage intitulé : BERANGER, *Quelques lettres inédites...*

Cet avis au public nous apprend avec une franchise méritoire que M. Boiteau *n'a jamais eu connaissance des autographes de cette série de lettres, sous forme d'extraits, sans ordre comme sans éclaircissements*; qu'il *n'a jamais eu sous les yeux aucun*

document qui pût lui servir à compléter et à classer ces fragments; qu'il n'a obtenu à cet égard aucun renseignement même verbal.

Pourquoi les admettre alors dans une édition qui a la prétention d'être aussi exacte que possible? Pourquoi accorder le droit de cité à ces étrangers, à ces inconnus?

La question ici n'est pas de savoir quel degré de confiance doivent inspirer les fragments donnés *sans ordre* et *sans éclaircissements* par M[me] de Solms, que nous mettons complètement en dehors du débat. Il s'agit seulement de savoir jusqu'à quel point M. Paul Boiteau a rempli son devoir d'éditeur scrupuleux en *naturalisant* des lettres de Béranger incomplètes, dont il ne connaissait pas les textes, auxquelles il ne pouvait dès lors, par un classement logique, restituer leur esprit véritable. Les quelques lignes reproduites plus haut ont sans doute nui au succès de la *Correspondance*. Elles justifient, dans une certaine mesure, les suspicions e les craintes exagérées d'une portion du public. Il nous semble, en effet, que la première condition pour publier les lettres d'un homme qui n'est plus, c'est de posséder ces lettres, ou, du moins, d'en avoir pris une copie intégrale.

Mais revenons à M. Perrotin. Quelques personnes, en voyant le choix qu'il avait fait de M. Paul Boiteau, ont pu croire que l'éditeur désirait conserver un pouvoir discrétionnaire sur les *Œuvres posthumes*, et qu'en s'adjoignant ainsi un jeune homme encore à ses débuts, il éloignait toute autorité avec laquelle il eût fallu nécessairement compter, dont il eût fallu

subir la légitime influence, suivre les conseils prudents. Lorsque parurent les deux premiers volumes de la *Correspondance*, nous avons félicité M. Boiteau du zèle et de l'activité apportés par lui à cette publication. Nous étions heureux de voir un représentant de la nouvelle génération consacrer son temps et ses efforts à la mémoire d'un grand poëte national, presque généralement renié dans les Journaux et les Revues sérieuses. Depuis, en constatant la fâcheuse impression produite par la publication intempestive et précipitée de six gros volumes in-8°, nous avons regretté que M. Boiteau ne portât pas un nom qui répondît davantage, pour Béranger, devant un public livré à toutes les fluctuations de la mode et du caprice. Nous avons regretté que M. Boiteau, qui a composé de bons travaux historiques, ne possédât pas un talent plus exercé en matière de polémique [1], lorsqu'il s'est agi de

[1] Nous parlerons peu des brochures de M. Paul Boiteau. Elles ont exercé une bien faible influence sur l'opinion publique, tout en se prêtant quelquefois, par certaines fantaisies de style, aux moqueries acérées de plusieurs polémistes redoutables, entre autres M. Louis Ulbach (dans *le Courrier du Dimanche*).

La meilleure de ces brochures a pour titre : *Erreurs des critiques de Béranger* (1858), et cependant on est affligé, en la lisant, de voir combien M. Boiteau rétrécit la question, lorsqu'il déclare que « *c'est une querelle littéraire qui a préparé la réaction* » contre Béranger. S'il n'y avait eu là qu'une querelle littéraire, le public n'y aurait jamais pris une part aussi active ; les adversaires du chansonnier n'auraient pas retrouvé, en 1857, au fond de leur cœur, les passions depuis longtemps oubliées et même devenues ridicules qui animaient les chevaliers errants du romantisme, vers 1830. Est-ce au nom d'une école littéraire que MM. de Pontmartin, Veuillot, Pelletan ont insulté l'homme privé et l'homme public ?

combattre en faveur de Béranger. Sa voix n'avait pas la force désirable; elle fut étouffée par le tonnerre des critiques à grande publicité des journaux quotidiens ou hebdomadaires de tous les formats.

M. Boiteau lui-même, si, comme nous le croyons, il avait une affection véritable pour Béranger, a sans doute gémi parfois de n'avoir pas une influence acquise, une réputation toute faite, un talent reconnu de la foule, à mettre au service de la cause qu'il défendait avec beaucoup d'ardeur, sinon toujours avec autant d'habileté. Que de fois nous avons entendu s'écrier devant nous : Mais Béranger n'avait donc pas d'amis? il vivait donc bien isolé? les gens d'esprit et de talent dont Paris est rempli — heureux Paris! heureuse France! — n'entretenaient donc aucunes relations avec le poëte populaire?

Alors venaient les commentaires et les conclusions :

« Béranger aimait à s'entourer de médiocrités; s'il attirait les jeunes gens et les inconnus, c'était pour briller sans peine devant eux. Il fuyait les hommes de talent par envie, par vanité. On a bien vu à sa mort le cas que ces derniers faisaient de lui, puisqu'aucun n'a voulu se charger du soin de sa réputation, etc., etc. »

M. Perrotin n'a pas assez songé à ce côté de la question.

Ce libraire a eu un autre tort infiniment plus sérieux, c'est la précipitation avec laquelle il a livré à un public mal préparé les œuvres posthumes de Béranger. En face des suspicions éveillées et de l'esprit de parti armé de ses négations habituelles,

il convenait d'attendre que le calme se rétablît, qu'une réaction inévitable s'usât par ses propres excès. Chaque volume publié ravivait les haines, donnait de nouveaux prétextes à des attaques furieuses. Certes, les *Dernières chansons*, *Ma biographie*, la *Correspondance* ne contiennent rien qui ne soit digne du chansonnier ; certes, ces ouvrages le font mieux connaître de quiconque n'est pas aveuglé par la passion, mais un estomac malade change en poison les meilleurs aliments : l'opinion prévenue contre le poëte s'acharna sur tout ce qu'il disait et même sur ce qu'il ne disait pas. M. Perrotin, qui doit presque toute sa fortune à Béranger, avait un culte pour lui ; toutefois M. Perrotin n'est ni un littérateur, ni un diplomate. L'homme adore et respecte Béranger, le libraire édite ses œuvres. Quand il a scrupuleusement réuni tous les documents possibles, imprimé en beaux caractères, sur beau papier, des volumes de luxe, il a rempli ses devoirs. Il s'est dit aussi, probablement, que l'attention surexcitée du public rendrait la vente de ces beaux volumes plus rapide, et que la réputation de Béranger y gagnerait, puisque le nombre des lecteurs s'en trouverait augmenté.

Tout cela est parfait comme intention et comme entreprise de librairie, mais un ami de Béranger, ayant par son nom quelque crédit, par ses relations une connaissance sérieuse de l'état des esprits dans le monde où l'on fabrique les réputations, aurait dit à l'éditeur :

« Attendez patiemment le bon moment. La réputation de Béranger n'est pas une *actualité* qui risque

de disparaître demain. Le pays dort et fait de mauvais rêves. Laissez-le s'agiter au hasard sur la couche qu'il s'est choisie. Plus tard, lorsque la nation se rappellera une foule de choses qu'elle a oubliées, elle songera à son poëte aimé ; elle retrouvera dans ses chansons un écho lointain des beaux jours de vie active et de jeunesse enthousiaste, dont le souvenir aujourd'hui la gêne et l'irrite. Le succès de l'édition sera moins assuré : — le succès du poëte sera certain. Ménagez son nom, ménagez sa gloire, ne les exposez pas au dédaïn, à l'indifférence, à l'injure, aux interprétations malignes. Il en sortira vainqueur, je le crois aussi bien que vous ; mais soyez prudent, sinon pour lui, du moins pour la France qu'il aimait tant, à qui, s'il vivait, il éviterait cette occasion d'une ingratitude dont elle se repentira. »

Cet ami aurait ajouté :

« Vous connaissiez Béranger, vous saviez combien était sincère son amour du silence, combien il avait horreur du bruit, combien il était réellement modeste. N'est-ce pas aller contre sa volonté, quoiqu'il ne l'ait pas formulée, que de jeter son nom au milieu de la mêlée à laquelle il a refusé de prendre part ? Il a voulu s'abstenir, et il a fait sagement, c'est ma conviction. Abstenez-vous comme lui. La meilleure manière d'aimer et d'honorer les morts, c'est de suivre leurs exemples, de profiter de leurs leçons, d'agir pour eux comme ils eussent agi de leur vivant. »

M. Paul Boiteau a peut-être pensé tout cela, mais M. Paul Boiteau n'avait pas l'autorité nécessaire

pour que ce discours, s'il l'avait tenu, fût écouté.

La publication de la *Correspondance* a notamment fourni l'occasion de très-nombreuses attaques contre le chansonnier. Il s'y trouve des choses admirables, qui font entrevoir le caractère véritable de l'homme. Quiconque la lira sans prévention, terminera cette lecture avec la conviction que Béranger était un homme de bien et de bon sens, dans l'acception la plus large de ces deux mots. Cependant cette correspondance, déjà trop volumineuse, reste néanmoins incomplète. L'homme politique s'y trouve très-effacé, c'est à peine s'il paraît, et l'on conçoit le mécompte, l'irritation même d'un public avide de connaître les opinions intimes du poëte qu'on lui avait présenté sous tant d'aspects divers et contradictoires.

Pouvait-il en être autrement? Le moment n'était pas favorable à une publication de ce genre : comment imprimer certaines lettres? Il n'y fallait pas même songer. D'autre part, beaucoup de ceux qui possédaient les documents les plus précieux et les plus explicites n'ont pas osé les livrer à l'éditeur. Nous vivons dans une singulière époque, où le courage n'est point à l'ordre du jour. Les révolutions, en se succédant coup sur coup, ont amené bien des revirements, et il serait parfois imprudent de rappeler aujourd'hui ce qu'on pensait hier. La plupart de ceux qui, de 1830 à 1848, luttaient pour le triomphe de certaines idées, sont parvenus à l'âge de la prudence et de la raison. Des positions acquises, un avenir assuré les invitent au silence ; les autres se taisent aussi, et pour cause. Il en est ré-

sulté qu'on n'a donné au public que certaines lettres, celles qui montraient l'artiste, l'écrivain, le moraliste. Quant à l'homme politique, le seul réellement discutable et discuté, nous l'attendons toujours, et nous l'attendrons sans doute quelque temps encore.

En revanche, de tous les points de la France, quiconque avait tenu une plume et adressé un manuscrit à Béranger, a donné ou vendu les lettres qu'il possédait. Nous en connaissons qui livrèrent tous les autographes d'un ami pour un billet de mille francs. C'était, comme on le voit, une réclame dont on espérait double bénéfice, malgré le faible intérêt que présentaient des lettres toutes personnelles.

Ainsi donc, la *Correspondance* n'a pas complétement rempli le but auquel tendaient les éditeurs.

En la lisant lorsqu'elle parut, nous trouvâmes qu'elle faisait le plus grand honneur à Béranger malgré toutes ces lacunes, et nous l'avons écrit ailleurs : aujourd'hui nous sommes bien forcé de constater l'impression qu'elle a causée dans une portion du public.

Ici nous pourrions, nous devrions peut-être soulever une question qui touche à la morale, et demander jusqu'à quel point on a le droit de livrer à la publicité, du jour au lendemain, des lettres écrites sans prévision de cette publicité[1]. A coup sûr, un homme tel que Béranger appartient à l'histoire, et

[1] Il faut reconnaître, pour être juste, que le premier tort revient aux *Intimes* précédemment nommés. Des lettres et des fragments de lettres étaient livrés tous les jours au public, et les indiscrétions particulières justifiaient dans une certaine mesure l'empressement de l'éditeur à publier la *Correspondance authentique*.

la réputation impose des charges auxquelles on n'échappe guère. Toutefois, nous croyons qu'il serait bon en pratique d'apporter une certaine retenue dans ces révélations d'outre-tombe. Il faudrait ou faire un choix sévère et intelligent, ou attendre que les passions contemporaines se soient calmées. Ce qui sera de l'histoire demain, risque fort aujourd'hui de n'être que du scandale et du commérage. S'il n'en a pas été ainsi pour Béranger, reconnaissons qu'il ne devra qu'à lui-même, à la pureté, à la grandeur de sa vie, de laisser une mémoire intacte où la postérité ira chercher des exemples de simplicité et de vertu. Combien d'hommes, de ceux qui peut-être ont le plus attaqué Béranger, pourraient sortir vainqueurs d'une semblable épreuve?

Un nouveau volume a paru dernièrement, intitulé : BÉRANGER ET LA MENNAIS, *Correspondance, entretiens et souvenirs* [1]. Ce volume ne porte pas de nom d'auteur; mais, d'après son propre aveu, celui qui tient la plume est un pasteur protestant auquel Béranger, pendant des années, a prodigué son active amitié et les conseils de son bon sens. Ce pasteur, pourquoi ne pas le dire? s'appelle M. Napoléon Peyrat, et il a publié sur les commencements et les luttes de la Réforme plusieurs ouvrages accueillis par le suffrage des lettrés [2].

Nous ne nous occuperons dans son dernier ouvrage que des pages consacrées à Béranger. La

[1] Paris, 1862, chez Meyrueis et comp.

[2] *Histoire des pasteurs du désert* (1842), *Histoire de Vigilance* (1855), *les Réformateurs de la France et de l'Italie au* XII[e] *siècle* (1860).

figure de La Mennais mérite une étude à part, et nous ne voudrions pas parler incidemment d'un homme de cette valeur.

L'auteur, dans sa préface, nous donne de la publication de son livre, une raison dont personne ne niera l'excellence et la vérité :

On méconnaît de grands citoyens. On flétrit de nobles renommées. Chacun doit, selon son pouvoir, veiller au trésor commun des gloires de la France. Ce livre a sa raison dans ce pieux devoir, et sa publication trouvera son excuse dans la gravité de son témoignage et l'utilité de ses leçons. La France, mère toujours féconde, mais au cœur inconstant, connaîtra mieux deux de ses illustres fils.

M. Peyrat, ainsi qu'on peut le voir, se pose dès le début en admirateur de Béranger et de La Mennais. Son admiration à l'égard du premier surtout emprunte quelque valeur au peu de précipitation qu'il a mise à la publier le lendemain de la mort du chansonnier, à la patience avec laquelle il a attendu le calme et le silence pour venir dire à son tour : Moi aussi je l'ai connu, je l'ai aimé, j'ai appris à le juger par une fréquentation continue de plusieurs années. — Qu'on ne l'oublie pas, celui qui parle ici n'est point un jeune homme ardent et facile aux illusions ; ce n'est point un voltairien ni un sceptique, encore moins un épicurien, ce n'est pas davantage un révolutionnaire ; c'est, au contraire, un homme évidemment de nature mystique, à l'âme croyante, à l'imagination vive, ayant pourtant des idées très-arrêtées et souvent étroites. C'est un pasteur protestant, appartenant à une race pleine de foi, un descendant des Albigeois, dont il admire passion-

nément la constance et l'héroïque martyre, un tempérament né pour la lutte, qui dans un autre siècle, — cela ressort du mouvement de son style, de sa phrase accentuée, de ses sentiments remplis d'élévation, mais d'un certain genre d'élévation, — aurait confessé sa croyance sur le bûcher, ou bien la Bible d'une main, l'épée de l'autre, conduit ses coreligionnaires contre les dragons de Villars.

Jamais nature peut-être ne fut plus différente de la nature de Béranger. Jamais deux individus n'eurent moins d'idées communes et des tendances plus opposées, des rêves plus contraires. Cependant, ce pasteur qui n'espère point de gloire en parlant de Béranger, qui garde l'anonyme là où tant d'autres n'ont vu qu'un prétexte pour jeter leur nom à la foule, qui adore d'autres dieux que le chansonnier, qui vit loin du monde politique et littéraire, poussé par le seul besoin de dire la vérité, vient à son tour apporter sur cette tombe, champ clos des partis, un témoignage non sans valeur malgré de regrettables restrictions et de fausses appréciations.

En effet, tout ne nous paraît pas juste dans le jugement que M. Peyrat a porté sur Béranger. Nous pourrions y relever même des expressions fort mal sonnantes, des interprétations hasardées dictées par un fâcheux esprit de système. Le talent de Béranger, la voie qu'il suivait, choquaient au fond et devaient choquer l'ami qui vient nous parler du poëte. Cependant, en voyant de près cet homme dont les gaudrioles l'effarouchent, dont les refrains légers et le ton enjoué l'éloignent

naturellement, il a compris cette grandeur simple, cette bonté active, cette âme tendre et moqueuse, cet esprit profond et vigoureux, qui a rhythmé des paroles de génie « sur des airs de pont-neuf : »

L'automne dernier, un vieil ami vint me voir dans l'ermitage que j'habite non loin de Paris, sur la lisière des fôrets [1]. — Béranger n'est plus, me dit-il en m'abordant, il vient de rejoindre La Mennais dans la tombe. Comment les avez-vous connus? Comment, vous, protestant, avez-vous rencontré le théocrate breton et le chantre populaire de la France? me raconterez-vous enfin cela?

— Très-volontiers, répondis-je. Je songeais à ces amis disparus..... Je me suis tu de leur vivant, je puis parler après leur mort. Les hommes doivent être révélés sur leur tombeau. Un tourbillon de la destinée et le souffle du siècle, qui mêlent toutes choses, me jetèrent, presque enfant encore, sur le chemin de ces deux vieillards célèbres..... L'heure est venue, repris-je, de nous entretenir de nos amis. A la mort des hommes fameux, il s'opère dans leur réputation comme un temps d'arrêt. Le public semble se recueillir pour mieux comprendre leur gloire. Ce silence est un passage de la popularité bruyante à leur tranquille renommée, une initiation à leur véritable immortalité.

— Mais est-il vrai, dit mon compagnon, que la gloire de

[1] Fiction poétique. Nous ne commettrons pas d'indiscrétion et ne ferons aucun tort à l'auteur en disant ici qu'en réalité ce n'est pas « dans un ermitage sur la lisière des forêts, » mais à Paris même qu'un ami (qui n'est pas encore un vieillard) eut la bonne pensée d'exhorter M. Peyrat, aussitôt après la mort de Béranger, à recueillir ses souvenirs et à les fixer par écrit, sauf à n'en faire part au public qu'en temps opportun. C'est à cet ami même que nous devons la connaissance du livre de M. Peyrat, et en suivant ses conseils, en apportant ainsi son témoignage à l'histoire du poëte qu'il avait connu et aimé, celui-ci a effectivement rendu un véritable service à la mémoire de Béranger et rempli un devoir.

Béranger est une de ces étoiles filantes?..... — Si elle tombait, répondis-je, du ciel de la poésie, elle s'arrêterait, non moins brillante, dans le firmament de l'histoire. Roi des chantres populaires, Béranger figurera toujours, son luth à la main, dans le groupe glorieux des hommes qui renversèrent la vieille monarchie. *Mais d'ailleurs la nation très-chrétienne n'est-elle donc plus épicurienne?* Le Dieu des bonnes gens *n'y compte-t-il plus d'adorateurs? Béranger est le psalmiste de ce Dieu.*

Nous avons cité ce passage parce qu'il donne bien la note du livre. On voit dès ces premières lignes qu'un abîme intellectuel et moral sépare Béranger de son admirateur. *Le Dieu des bonnes gens* n'est point le Dieu de M. Peyrat. Il y a un petit accent de satire dans cette question : la nation *très-chrétienne* n'est-elle donc plus ÉPICURIENNE ? Il y a une nuance légère, mais très-sensible, de blâme dans cette réponse : Béranger est le psalmiste de ce Dieu.

Le Dieu de l'écrivain protestant est le Dieu biblique. Ce Dieu habite les hauteurs du mont Sinaï et ne saurait voir dans le Dieu plus humain de Béranger qu'une contrefaçon de la Divinité affaiblie et dépourvue de la grandeur sublime qui convient à l'être absolu. Toutefois, M. Peyrat puise dans la profondeur et la sincérité même de ses croyances, dans la droiture de son esprit, une sorte d'impartialité relative, dont nous le félicitons vivement.

L'auteur est un esprit absolu comme son Dieu. Néanmoins, ce qu'il repousse au point de vue moral ne trouble pas toujours son équité d'historien, et il diffère le plus souvent de ces innombrables sectaires

de toutes les églises politiques et religieuses qui ne peuvent constater un dissentiment sans éprouver une colère et déversent l'outrage ou, pour le moins, la réprobation sur quiconque ne répète pas textuellement leur acte de foi. N'y aurait-il pas en réalité une immense outrecuidance dans ces emportements naïfs qu'éprouvent tant de gens en face d'une contradiction, dans ces négations grotesques et sans dignité auxquelles se livrent certains pamphlétaires dont la violence indique trop que, loin de chercher la vérité, de respecter les nobles passions partout où elles se rencontrent, ils ne cherchent qu'à remporter une victoire personnelle, ils ne respectent que leurs propres passions ?

M. Peyrat a su dire, au contraire :

Pour couper court à tout mouvement de curiosité indiscrète, je dirai d'abord que, sauf son amour aveugle de la popularité, je n'ai personnellement rien vu de Béranger *qui ne fût d'un vrai sage,* de La Mennais *qui ne fût d'un saint solitaire.* ILS AVAIENT PLACÉ LEUR CŒUR DANS UNE HAUTE RÉGION. Il fut dans leur destinée de combattre ou de renverser tour à tour les pouvoirs qu'ils avaient fondés ou défendus ; et la chute de ces trônes qui a foncièrement ébranlé l'Europe ne désunit pas leur cœur, tant il était au-dessus des révolutions. Ils n'avaient pourtant pas atteint *la sérénité des temples éternels.*

Dans toutes ces citations, on sent la double individualité de l'écrivain. Le pasteur protestant réprouve bien des opinions ; l'homme intelligent avoue que ces vieillards « célèbres, » s'ils sacrifièrent sur d'autres autels que le sien, poursuivirent du moins un grand et noble but où tous les cœurs gé-

néreux se rencontreront un jour : l'affranchissement de la raison, le bonheur de l'humanité.

Il y a tout d'abord chez M. Peyrat à constater un véritable talent de *portraitiste* ; il excelle à peindre en quelques mots brefs et caractéristiques le côté frappant d'une physionomie. Ses descriptions ont un grand relief, sont très-vivantes et font passer devant les yeux une figure qu'on n'oublie plus. Au point de vue artistique, nous ne pouvons donc que lui accorder une sincère approbation. Il n'en sera plus de même si nous entrons dans l'appréciation de ses jugements. Le peintre a des idées trop systématiques pour ne pas dénaturer souvent l'expression de son modèle. Dans une lecture assidue de la Bible et des orateurs de la Réformation en France, M. Peyrat semble avoir pris le goût oriental de certaines exagérations de paroles et l'amour des couleurs vives. Sa phrase a de la roideur comme sa pensée ; il emploie volontiers le terme le plus fort, et volontiers encore il concentre l'attention du lecteur sur un détail exact quelquefois, mais qu'une conception plus large de l'ensemble eût expliqué et adouci ; en un mot il néglige la perspective. Elle est aussi nécessaire à l'écrivain qu'au peintre ; elle est doublement nécessaire, quand l'écrivain ajoute aux effets naturels du style quelques-uns des procédés du peintre.

Voici comment l'auteur nous décrit sa première entrevue avec Béranger :

Je voyais un homme d'environ cinquante ans, épais sans être gras, de moyenne taille, avec une *énorme* tête penchée sur l'épaule droite comme celle d'*Alexandre le Grand*. Il était

chauve, avec quelques cheveux d'un très-beau blond, mais déjà grisonnants, et qui flottaient soyeusement sur les oreilles; il avait de gros yeux bleus, myopes et à fleur de tête, comme les hommes *inspirés*. En somme, un crâne de *saint Chrysostome* avec une face de Bacchus, mais de *Bacchus vulgaire* et non du jeune et beau conquérant du Gange. J'observais ses moindres mouvements et je vis avec surprise que ce *poëte bachique ne buvait que de l'eau*. Il mangea deux œufs à la coque, un peu de compote de pruneaux de Tours; puis prenant une *poignée* de sucre, il la mit dans une *grande* tasse qu'il remplit de lait et de café, et arrosa de ce *copieux* liquide son repas d'une frugalité presque *pythagoricienne*.

Nous avons souligné dans ce passage tous les mots qui contribuent à lui donner cet accent pittoresque, sans doute, mais exagéré que nous avons à reprocher à M. Peyrat. Pour que ce tableau fût vrai, il faudrait en tamiser la lumière un peu crue; de la sorte seulement on restituerait à Béranger sa physionomie naturelle. N'y a-t-il pas quelque difficulté à concevoir un individu réunissant en sa personne les trois aspects d'Alexandre le Grand, de saint Jean Chrysostome et du Bacchus vulgaire? Une opposition a frappé l'observateur lorsqu'il étudiait la figure de Béranger; cette opposition existe en réalité, mais la figure offrait néanmoins un ensemble harmonieux où l'on retrouvait bien les caractères multiples et parfaitement équilibrés du talent de l'écrivain.

Béranger avait un front magnifique, des tempes admirables, un crâne vigoureusement développé, un œil bleu doux et puissant, dont le regard charmait quoiqu'on le soutînt difficilement. Il était

chauve; mais, à cinquante-cinq ans, ses cheveux rares, soyeux, et dont la couleur rappelait celle des premiers cheveux de l'enfant, formaient une couronne autour de sa tête, dégarnie seulement sur le haut et sur le devant. Le bas de sa figure, plus vulgaire en ce sens que les traits n'offraient pas un dessin correct, la bouche étant un peu de travers et le nez un peu gros, annonçait une certaine sensualité — elle s'observe dans la figure de plusieurs satiriques moralistes, Molière entre autres —, unie à une extrême finesse, mélange singulier au premier abord de malignité indulgente et de bonté moqueuse. Autant son crâne, son front, ses tempes, son regard révélaient l'auteur du *Dieu des bonnes gens*, des *Fous*, de *la Métempsycose*, du *Vieux Caporal*, de *Poniatowsky*, des *Quatre Ages historiques*, du *Vieux Vagabond* et de *Jacques*, autant sa face, qui n'était point d'un Bacchus vulgaire, mais d'un poëte gaulois, sensé et moqueur, trahissait l'auteur du *Roi d'Yvetot*, de *Trestaillon*, du *Ventru*, de *Denys maître d'école*, de *la Mort du diable*, des *Missionnaires*, des *Révérends Pères*, du *Mariage du pape* et de vingt autres chefs-d'œuvre dont l'actualité n'a point diminué.

M. Peyrat constate avec surprise la frugalité presque pythagoricienne de cet épicurien, et remarque que ce poëte bachique ne buvait que de l'eau ; ici encore, M. Peyrat exagère le contraste. D'abord Béranger n'était pas un poëte bachique ; tout au plus était-il :

Ami du vin, de la gloire et des belles.

Il avait chanté le vin, il avait chanté Lisette, mais il avait chanté la patrie et la liberté, chansonné les rois et les prêtres, contribué à une révolution :

Bénis ton sort. Par toi la poésie
A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
Le chant qui vole à l'oreille saisie,
Souffla tes vers même aux plus ignorants.
Vos orateurs parlent à qui sait lire ;
Toi, conspirant tout haut contre les rois,
Tu marias, pour ameuter les voix,
Des airs de vielle aux accents de ta lyre.

D'autre part, il n'est pas exact de dire que Béranger ne buvait que de l'eau. Il buvait du vin, moins que beaucoup de vieillards, moins que La Mennais, comme le dit ailleurs M. Peyrat, mais sans que sa sobriété à cet égard méritât aucunement d'être signalée. Ce détail paraîtra ridicule ou pour le moins insignifiant à plusieurs personnes, et si nous le donnons, c'est que des amis du chansonnier, croyant rendre service à sa mémoire, ont voulu, en opposition au Béranger épicurien, sensuel et matérialiste qu'on dépeignait à la foule, dépeindre un autre Béranger tenant presque de l'anachorète. Ces deux portraits sont également faux. Béranger n'était ni un *épicurien*, dans le mauvais sens du mot, ni un *anachorète*. C'était un homme beaucoup plus simple et beaucoup plus sensé, ennemi de tous les excès, même de l'excès de vertu et de sobriété. En l'idéalisant ainsi en dehors de la vérité,—un poëte qui gagne à être connu n'a pas besoin d'être amendé — on a conduit un écrivain d'esprit exclusif et de grand talent à traiter Béranger de *faux*

ivrogne et de *faux libertin*. Nous reviendrons ailleurs sur cette opinion de M. Renan et sur les termes étranges qu'il emploie.

M. Peyrat est enclin à l'antithèse ; souvent l'expression, sans trahir positivement ses intentions, — elles sont loyales et sincères, — les dénature comme ces verres grossissants qui donnent aux objets un aspect si différent de leur aspect ordinaire. Supposons par exemple que l'écrivain qui nous occupe soit un musicien : il faudrait, pour chanter sa musique, la transposer, car elle serait toujours trop élevée d'un ton. Ce travail accompli, on entendrait un morceau plein de séve et d'originalité.

Ce volume n'en renferme pas moins une grande quantité de choses très-justes et parfaitement dites :

Béranger avait l'attendrissement facile et en quelque sorte souriant, comme il avait le sourire habituellement mélancolique ; et ce mélange plein de charme existait sur sa figure comme dans sa poésie.

Mais pourquoi, plus loin, nous dire en revenant encore sur la tête de Béranger :

Cette tête, à la fois énorme et superbe, était comme un symbole grandiose de ses *vices* et de ses vertus !

Quels vices ? Il faudrait du moins les indiquer. Il y a contradiction apparente avec une autre citation que nous avons faite plus haut : « *Je n'ai personnellement rien vu de Béranger qui ne fût d'un vrai sage.* » Nous le répétons, la contradiction n'est qu'apparente. Il y a deux hommes chez M. Peyrat, l'observateur et l'historien, puis le pasteur protestant, l'homme-

lige d'une foi religieuse, d'un système absolu. Le premier voit un *sage* dans Béranger, l'autre ne peut oublier que ce sage a écrit *la Bacchante* et *Ma Grand'Mère*, qu'il a chanté *la Bonne Fille, Frétillon, Madame Grégoire* et *la Gaudriole*. Ces deux personnalités distinctes ne se fondent jamais complétement chez l'écrivain, et nous pourrions relever plus d'une assertion erronée, plus d'une fausse interprétation échappées en quelques endroits à sa plume.

Que signifie par exemple cette phrase ?

Il voulait être à la fois populaire et *inaccessible* comme les dieux.

Il n'y eut pas, au contraire, d'homme plus *accessible* que Béranger. Il l'était trop et ne savait point se défendre contre les importuns. Il répondait à quiconque lui écrivait, sa correspondance volumineuse le prouve assez ; il recevait quiconque lui demandait un service ou prenait la peine de sonner à sa porte. Sa vie était toute à tous, il ne se garda même pas suffisamment des curiosités banales et malveillantes ; bien des attaques contre lui, bien des calomnies n'eurent d'autre source que sa facilité à accueillir une foule de gens à qui il aurait dû fermer sa maison [1]. Malheureusement le grand tort de Béranger, dans un siècle où l'homme privé et l'homme public sont trop souvent si différents l'un de l'autre, fut de vivre suivant ses opinions et d'appliquer chaque jour ses principes. Il aimait les hommes autrement qu'en chansons : cela lui fit

[1] A ce sujet on nous a communiqué une petite brochure fort instructive intitulée : *Comment nous reçoivent les grands poëtes*, SATIRE *accompagnée de révélations curieuses sur Béranger et Bar-*

beaucoup d'ennemis. *Inaccessible*, il se serait tenu dans un éloignement favorable aux illusions de la foule, entouré seulement de quelques amis sûrs et intéressés à sa gloire, dont ils auraient semblé responsables vis-à-vis du public.

Dans ce volume, il y a une page très-remarquable, une page charmante, que nous citerons en en-

thélemy, par Jules-Michel Franquély. (Paris, 1846, 24 pages in-12.)
Voici les premiers vers de cette satire :

Allons poëte, allons, pour ton œuvre d'enfer,
Les cheveux hérissés prends le marteau de fer;
Entre au temple des Arts. Tu frissonnes? N'importe!
Fais voler en éclat le chêne de la porte,
Et sur leurs piédestaux, gigantesque lutteur,
Pour étreindre les dieux, grandis à leur hauteur!
Pour assurer tes coups choisis l'endroit fragile;
Ils ont le front d'airain mais le cœur est d'argile.
Va, profanateur saint, ne fais rien à demi,
Et couche Béranger près de Barthélemy.

Comment s'expliquer tant de colère et des vers si féroces?—M. Franquély avait envoyé quelques-unes de ses poésies à Béranger et à Barthélemy. Béranger et Barthélemy lui avaient répondu chacun par une lettre : les deux lettres avaient amené deux visites. Le futur Juvénal fut très-bien reçu par le chansonnier et demanda des conseils, pour obtenir des compliments qu'il obtint en effet. Lorsqu'il se retira, après une assez longue séance, Béranger lui dit « presque avec » des larmes : Réussissez, M. Franquély. Adieu, monsieur, et revenez » me voir souvent. — Je n'allai pas chez lui souvent, — continue » M. Franquély avec une profonde indignation, — comme il m'y avait » engagé, et peut-être aurais-je été assez naïf pour le faire, si un » voyage d'un *an* en Bretagne ne m'en eut empêché ; mais à mon re- » tour une de mes premières visites fut pour lui. » Béranger, qui l'avait vu une seule fois, ne reconnaît plus son visiteur de l'année précédente et le confond avec une autre personne.

« *Il ne se souvenait plus de moi*, c'est bien certain; aussi cette » étrange réception n'était pas destinée au poëte qu'il avait bien reçu

tier, parce qu'elle peint à leur honneur les deux caractères mis en scène :

Quand il sortit, vers midi, je l'accompagnais ; il continua, chemin faisant, de me parler de sa triste jeunesse et, par une transition naturelle, de la mienne, non moins triste, et de mes poëmes. Nous étions au tournant de la rue des Martyrs, lorsqu'il me dit brusquement : « Mais pourquoi voudriez-vous donc faire imprimer vos vers ? — Mais, répondis-je, à demi rêvant à ses malheurs et aux miens, par la même raison apparemment que vous fîtes imprimer les vôtres. » Et nous continuâmes notre chemin sans faire plus d'attention à ce mot lâché en l'air. Je ne puis comprendre encore aujour-

» dans une autre circonstance, la preuve en est dans les questions
» qu'il m'adressa.

» BÉRANGER. — N'est-ce pas vous qui étiez à l'Ourcine ?

» MOI. — Non, monsieur.

» BÉRANGER. — N'est-ce pas à vous que j'avais conseillé de ne plus
» faire de satires ?

» MOI. — Non, monsieur, vous m'aviez écrit, au contraire : Cou-
» rage, etc.....

» Là-dessus, je me levai et je sortis de chez le poëte fort mal édifié. »

Aussi M. Franquély a-t-il composé de méchants vers pour « coucher Béranger près de Barthélemy : »

Quand un jour, à chanter, un beau sujet le pousse,
Béranger pleurera sur le trépas d'Escousse ;
Mais un vers, un écu, pour tromper ce trépas,
Voilà ce qu'au mourant il ne donnerait pas,

et publié une brochure, où il dit lui-même en parlant du chansonnier : « Je sais que son talent est immense, que sa vie publique a été pure ; » je sais que son nom éveille de nombreuses sympathies. On ne verra » dans mon *indignation* qu'un amour-propre blessé. »

Hélas ! oui, mais si la colère de ce « petit monsieur » est grotesque, elle nous donne la clef d'un bien grand nombre d'antipathies moins naïves dans l'expression et qui se sont fait jour depuis la mort du poëte.

d'hui ni la demande ni la réponse.... Quoi qu'il en soit, je revins à Dugny, et le soir, selon mon habitude, je résumai et transcrivis ma conversation avec l'illustre poëte. Ce mot échappé me revint : douteux d'abord, il grossit insensiblement et prit bientôt à mes yeux les proportions d'une énorme inconvenance. Je fondis en larmes et je lui écrivis aussitôt mes excuses et mes regrets sur un papier littéralement trempé de mes pleurs. Je lui exprimai naïvement toute l'horreur que la seule idée de mon ingratitude m'inspirait, dans ce moment surtout où M. J. Janin venait de le critiquer si amèrement dans la *Revue des Deux-Mondes*. L'excellent homme me répondit cette admirable lettre : « J'avais si bien remarqué le mot qui » vous donne tant de remords, mon cher enfant, que peu de » jours après votre visite, parlant de l'intérêt que m'inspire la » jeunesse honnête et studieuse, je disais en riant : J'en suis » bien récompensé, ma foi, voici ce qu'un de ces ingrats me » disait l'autre jour, et là-dessus je raconte le passage de notre » conversation, et tout le monde de rire avec moi de votre » riposte. Vous auriez ri vous-même, quoique peu rieur, si » vous eussiez été là. Cela eût mieux valu que de me dire un » long *mea culpa*, pour une naïveté qui ajoute à l'estime que » j'ai déjà pour vous. J'aime cette fierté de caractère, qui se » regimbe quand on le heurte. Quoi, vous avez rêvé la gloire, » comme je la rêvais à votre âge, et un pédagogue blasé vien- » dra se placer entre cette maîtresse et vous, jeune homme » plein de foi et d'amour ! Il dispersera d'un coup de pied in- » solent les tisons de votre foyer, il taquinera vos désirs d'a- » mant, et vous n'aurez pas le droit de lui dire son fait ! Si, » parbleu ! il faut arracher la férule au pédant et lui en donner » sur les doigts et partout. Mais au fond il est bonhomme et ne » se fâche pas du châtiment qu'il s'est attiré. Loin, bien loin » de cela, il n'en présume que mieux des dispositions du disci- » ple récalcitrant. Oui, mon ami, vous ne m'avez jamais si bien » donné la mesure de votre force intérieure. Malheur à ceux » qui s'offensent d'une pareille repartie ; d'ailleurs, je crois

» vous l'avoir dit quelquefois, je me suis habitué de bonne » heure à ne reconnaître d'autre autorité *que celle des sens* [1], » et si je devenais une autorité absolue pour quelqu'un, je » n'estimerais plus cette personne. Usez-en donc ainsi toujours » avec moi. Je ne pardonne pas à la malveillance, mais j'aime » la vérité, et vous avez dû voir que je sais me la dire plus » dure que Janin ne l'a fait. » (25 septembre 1832.)

N'est-ce pas là, comme nous le disions, une lettre pleine de grâce et de cœur? En voici une autre datée de Passy, 22 avril 1834. Elle prouve une fois de plus combien sont fausses les accusations qui présentent Béranger comme partisan de la dynastie d'Orléans, et indifférent au mouvement des idées, à la marche de la révolution française :

« Voilà de bien tristes événements, mon cher ami, depuis » votre départ. Le sort de Lyon est épouvantable. Je m'y atten- » dais, ainsi qu'à l'échauffourée de Paris. Le gouvernement » s'en croit beaucoup plus fort. Il est incontestable que les ré- » publicains ont tout fait pour le mettre en position d'user de » plus de force. Mais ce n'est pas là que se trouvera l'écueil » d'un gouvernement qui, depuis quatre ans, n'a su résoudre » aucune des questions d'économie sociale [2] qui surgissent de » toutes parts, et qui semble croire que l'on peut étouffer ces » questions dans le sang des classes les plus nombreuses. Je

[1] Nous ne comprenons pas bien cette phrase, où il se trouve, sans doute, une lacune. Béranger doit avoir expliqué sa pensée plus clairement, soit dans la lettre elle-même, soit de vive voix, dans ses conversations avec M. Peyrat.

[2] « L'aveuglement était partout. Science aride, ignorances dédaigneuses, sagesses rétrogrades, railleries provoquantes, voilà ce qui faisait grand bruit de paroles à la surface du pays, dans les sphères du pouvoir, dans les salons, à la Bourse, au parquet, à la table des riches. » (Daniel Stern. *Histoire de la Révolution de* 1848. Introduction.)

» sais jusqu'où va l'absurdité des partis, *je sais jusqu'où va la* » *puissance des besoins nouveaux* qu'ils exploitent. *Un ordre* » *différent de l'ancien veut naître.* Les accoucheurs ont beau » s'y prendre mal, l'*accouchement aura lieu.* Quand ? je ne sais; » mais l'enfant verra le jour. Souhaitons que ce soit tout natu- » rellement et sans forceps ou opération *Césarienne*... »

On le voit, ce que le chansonnier semble surtout redouter, c'est « l'opération CÉSARIENNE. » Prenons-en note dès à présent.

Au printemps de l'année 1835, le bruit courut que Béranger venait de supporter des revers de fortune. M. Peyrat avait été quelquefois l'obligé du poëte. Hâtons-nous d'ajouter que les services rendus furent toujours offerts par Béranger, et que le jeune homme, loin de les solliciter, mit une extrême délicatesse à s'acquitter envers son bienfaiteur, « chose à laquelle Béranger se montrait d'autant plus sensible, qu'il y était peu habitué. » En apprenant cette nouvelle, M. Peyrat écrivit aussitôt à son vieil ami pour mettre à sa disposition le fruit d'économies péniblement amassées à force de courage et de travail.

Béranger répondit à cette proposition par l'aimable lettre qui suit :

« Ah ! vous pouvez disposer de 5,000 francs, c'est bon à » savoir, mon cher enfant. *Un jour on pourra vous faire de* » *petits emprunts.* Mais, à présent, je n'en suis pas encore là, » quoi qu'en aient dit plusieurs journaux... Quant à votre » lettre, mon cher ami, elle m'a touché d'autant plus qu'elle » ne m'a nullement surpris. Depuis le premier jour où je vous » ai vu, je sais de quoi vous êtes capable. *Vous seriez riche,* » *j'accepterais une part de vos trésors, et, si j'en étais là, et*

» *vous pauvre comme vous l'êtes, je consentirais à vivre de*
» *votre travail. Ne croyez pas que je vous le dise pour répondre*
» *seulement à vos offres;* je vous l'aurais dit il y a déjà long-
» temps, si l'occasion s'en fût présentée. Ce que je désire, c'est
» que vous ne vous inquiétiez pas de mon sort, *qui n'a rien*
» *d'affligeant. J'ai plus que je n'ai jamais souhaité,* lorsqu'à
» votre âge je me forgeais un avenir... »

Nous trouvons cette lettre fort belle et surtout caractéristique de la nature *vraie* de Béranger. Quelle simplicité dans ses remercîments! quelle grâce dans le refus! comme il évite de le rendre humiliant ou pénible pour celui qui en est l'objet : « — Un jour on vous fera de petits emprunts..... Si j'en étais réduit où vous me croyez, et vous pauvre comme vous l'êtes, je consentirais à vivre du fruit de votre travail. » — A-t-on jamais plus admirablement reconnu une offre de service? Avec quel tact il affecte d'oublier toutes les différences d'âge, de réputation, de position sociale qui peuvent séparer celui à qui on offre de celui qui offre! Comme il sait se mettre sur le pied de la plus parfaite égalité! Il ne semble préoccupé que de rassurer son futur bienfaiteur. Tous ses rêves de fortune sont dépassés, il n'est pas si malheureux qu'on le suppose, etc., etc. Il n'y a pas dans ces lignes une seule phrase, un seul mot à effet; tout y est simple, d'une exquise délicatesse, d'une touchante bonté.

Dans le courant de la même année, il écrit à son jeune ami. « J'avais un grand besoin de repos que
» je ne puis attribuer qu'à mes cinquante-cinq ans
» et à la fatigue que l'âge amène nécessairement
» avec lui. Peut-être direz-vous que je ne suis pas

» encore ce que dans le monde on appelle *vieux*. Je
» le sais, mais je sais aussi que la vie m'a été dif-
» ficile, et que mon caractère n'a pas autant de
» *force que de rectitude*. Je puis donc être fatigué
» plus encore que vieux. »

Béranger se jugeait merveilleusement lui-même, mais avec un excès de modestie. En réalité, son caractère ne manquait pas plus de *force* que de *rectitude*. Seulement trop de bienveillance, de sensibilité remplissaient son cœur pour que l'homme n'éloignât pas de lui tout sentiment d'injustice ou de dureté, et, dans la mêlée, qui l'ignore? on devient souvent aussi injuste qu'impitoyable. D'autre part, l'extrême lucidité de son esprit, la profondeur de son bon sens ne lui permettaient point d'apporter dans le conflit cette âpreté féconde, fille des passions exclusives, qui est parfois une nécessité des luttes politiques. Il voyait trop de choses à la fois, il voyait trop loin, surtout vers la fin de sa vie, pour éprouver désormais certaines ardeurs légitimes, certaines impatiences précieuses. S'il tendait au but avec énergie, il prévoyait les obstacles. Le patriote, le républicain, les eût franchis d'un bond; le philosophe les comptait, les étudiait; l'artiste cherchait à les tourner, désireux que la nation n'y laissât pas couler le plus pur de son sang.

Puisque nous avons relevé plusieurs injustices de M. Peyrat à l'égard de Béranger, pourquoi n'en relèverions-nous pas une à l'égard de sa vieille et fidèle amie, M[lle] Judith Frère? L'influence d'une femme se retrouve dans la vie de tous les hommes de quelque valeur. Bonne ou mauvaise, faible ou

puissante, il faut compter avec cette influence. Voici ce que nous dit l'auteur en parlant de Mlle Frère :

Il avait pris avec lui une tante, sœur de sa mère, vieille fille hargneuse, qui, retirée de quelque taudis de Paris, ne se trouvait pas heureuse d'être recueillie dans la fortune et la gloire de son neveu. J'y trouvai aussi Mlle Judith, que j'avais quelquefois rencontrée à Passy. C'était une amie de sa famille maternelle, plus âgée que lui de deux ou trois ans ; elle chantait ses chansons avec un joli filet de voix qui ne chevrotait pas encore, parfaitement bonne, *mais très-laide*, et *avec des dents ressortantes à la façon des sangliers*. On a dit que cette personne était Lisette ; *mais l'âge et la laideur* rendent cette supposition impossible. Je *crois* d'ailleurs que Lisette n'a jamais été qu'une ombre, un rêve poétique, un idéal rendu immortel. Il avait pris Mlle Judith un peu par *charité*, un peu pour soigner sa vieille tante, un peu pour tenir son ménage, à quoi elle fut entièrement impropre. Ce triste entourage de deux vieilles femmes qui se querellent, c'est ce qu'il appelait dans sa lettre les *ennuis de son installation*.

Il y a beaucoup à redire sur ce passage, profondément injuste en général, et faux sur quelques points de détails. D'abord Mlle Frère, qui approchait de la soixantaine à l'époque dont parle l'auteur, gardait, malgré son âge, une physionomie spirituelle où l'on découvrait facilement des restes de beauté. Cette phrase, « elle avait des dents ressortantes à la façon des sangliers, » dont le moindre tort est de manquer de politesse et d'élégance, donne de la constante amie [1] de Béranger une idée fort éloignée de la vérité. Cette personne avait,

[1] « ..... La meilleure amie que j'aie eue, la bonne Judith, avec qui je finis mes jours. » (BÉRANGER. *Ma Biographie*.)

au contraire, sauvé du passé tout ce que respectent les ans : un regard expressif, un sourire plein de finesse animant encore des traits vieillis, mais non flétris !

M. Peyrat *croit* aussi que Mlle Judith n'a pas été Lisette. Il ne devrait pas seulement le croire et le dire d'une façon hypothétique, il devrait le savoir et l'affirmer. Laissons à M. de Lamartine le privilége de ces inexactitudes historiques et de ces confusions de personnages.

D'ailleurs, Mlle Frère montra en mourant une fermeté, une énergie que beaucoup d'hommes perdent au dernier moment, et sa mort, à plusieurs égards, rappela celle de La Mennais. M. Peyrat était trop l'obligé de Béranger pour n'avoir pas suivi avec attention tous les détails de sa vie; il a dû connaître la fin de cette « vieille femme, » et il n'aurait pas dû oublier qu'il faut honorer partout et toujours l'unité du caractère, la force de la volonté.

Béranger avait traversé de bien tristes époques. Il avait vu, sous l'Empire et pendant les deux invasions, jusqu'où peuvent aller la bassesse, l'égoïsme, l'ingratitude et la trahison. Mêlé lui-même au monde militant de la littérature et de la politique, initié aux tristes secrets des ambitions humaines, placé dans les coulisses où l'or brillant aux lumières de la rampe redevient du cuivre, il aimait, il estimait les hommes, il croyait en l'avenir des sociétés : loin de lui les désespoirs de l'orgueil impuissant, la misanthropie des vanités blessées [1] !

[1] « Revenu à Paris vers 1797, dans les dernières années du Directoire, il se trouva au milieu de la grande ville, sans ressources, sans

Aussi tous ceux qui se rattachent de près ou de loin à la *bohème*, soit littéraire, soit politique, car cette dernière existe, éprouvent-ils contre Béranger une antipathie bien naturelle. Sa vie pauvre et simple, son intelligence nette et calme les irritent comme la plus sanglante satire de leur existence misérable et pleine d'affectation, de leurs écrits maladifs et boursouflés.

« Votre lettre, mon cher enfant, me fournit une occasion
» de vous gronder, qu'il faut saisir, vu qu'il n'y a pas souvent
» à reprendre en vous. Dites-moi, pourquoi cette sauvagerie
» qui vous fait ainsi éviter les gens remarquables qui visitent
» la maison où vous vivez ? Quoi ! lorsque vous pouvez vous
» trouver avec des personnes qui, quelles qu'elles soient, pour-
» raient vous être bonnes à connaître, vous fuyez votre gîte !
» Mais, mon cher ami, ne craignez-vous pas d'abord qu'on
» n'attribue l'effroi qu'elles vous causent à *un amour-propre*
» *excessif et mal satisfait ?* Puis, n'y a-t-il pas plus à gagner
» avec des gens qui ont plus vécu et autrement vécu que vous ?
» Ne savent-ils pas bien des choses que vous ignorez ? Surtout,
» comment vous formerez-vous une opinion juste de vos sem-
» blables, si vous vous tenez toujours si loin d'eux ? Peut-être
» avec cette misanthropie vague, si commune à votre âge,
» *êtes-vous disposé à accuser notre pauvre espèce,* au moins cette
» portion qu'on appelle la *société* à Paris ? Pourquoi ne pas vé-

instruction, sans guide, et n'ayant pour tout avenir qu'une vocation poétique. Doué d'un esprit observateur et pénétrant, livré à tous les hasards de la misère, si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est que son cœur ait été assez fort et son sens assez droit pour repousser les assauts que l'envie dut alors lui livrer ; c'est que sa muse, dès cette époque, n'ait compté dans notre espèce,

Que des fous, pas de méchants. »

(Cte Clément de Ris, *Critiques d'art et de littérature.* Béranger.)

» rifier si tout le mal qu'on en dit est fondé? On a prétendu
» (eh, bon Dieu! que n'a-t-on pas prétendu?) que plus on
» connaît les hommes et moins on devait les aimer. Ceci est
» faux complétement. *C'est faute de les bien connaître qu'on*
» *les prend en aversion.* L'étude approfondie qu'on a faite d'eux.
» dans les différentes conditions, conduit au contraire à se con-
» vaincre que leur nature est *généralement bonne.* Dans cette
» matière, l'indulgence naît de la science. Ne négligez donc
» pas de vivre avec vos *frères, sans quoi vous n'apprendrez*
» *jamais à leur devenir* UTILE. *Et c'est la mission que le Père*
» *commun nous a donnée à tous, et à laquelle nous devons em-*
» *ployer toutes nos forces physiques et intellectuelles.* C'est
» parce que j'ai eu aussi de la sauvagerie, et il m'en est resté
» assez sans qu'on s'en doute, que je veux vous mettre en
» garde contre un défaut qui finirait peut-être par annihiler
» vos qualités heureuses. »

Si Béranger se trompe, l'erreur, on l'avouera, est noble et touchante; elle sied assez bien, du reste, à un républicain qui avait foi au progrès. Est-ce là, ajouterons-nous, les sentiments et le langage de l'égoïste habile qu'on a voulu nous peindre? Remarquons encore avec quel soin il évite le ton pédantesque des faiseurs habituels de sermons, avec quelle grâce il présente la petite leçon qu'il veut donner, avec quel tact heureux il s'attache à ne pas blesser la vanité même la plus susceptible. Béranger évidemment n'était point vaniteux. Les vaniteux ne sont-ils pas de tous les mortels ceux qui ménagent le moins la vanité d'autrui?

Nous terminerons ces citations de lettres par la suivante; elle nous paraît de nature à bien montrer ce qu'il y avait de lucidité dans le cœur de Béranger et de bonté dans son esprit. C'était en 1840. Béranger

occupait alors une petite maison à Fontenay-sous-Bois. Il écrivit à M. Peyrat et proposa à son jeune ami de venir habiter chez le chansonnier, de lui servir « de bâton de vieillesse. » Voici une partie de cette lettre :

« ......A présent, je vous supplie de ne faire aucun sacri-
» fice, car vous n'en trouveriez pas la compensation, si ce n'est
» dans mon amitié ; et, à votre âge, l'amitié d'un vieillard n'est
» bonne qu'une heure par jour, où l'expérience de l'un s'épan-
» che dans l'imagination de l'autre. Vous parlez de poésie : la
» vieillesse n'en a plus, mon cher enfant, il lui faut la mort
» pour en retrouver ; car les souvenirs mêmes, elle en fait de la
» prose, à force de les rabâcher. Ne vous faites donc pas d'illu-
» sion : votre vie ici ne peut qu'être incomplète, et c'est pour-
» quoi j'ai tant hésité à vous proposer d'y venir, et qu'aujour-
» d'hui je me fais un devoir de vous éclairer. Je vous connais :
» une fois avec moi, vous aurez de la peine à chercher ailleurs
» un sort plus favorable, et pourtant cela sera nécessaire, soit
» que vous vous mariiez enfin, ce que je souhaite pour vous,
» soit qu'une position avantageuse vienne s'offrir. Réfléchissez
» donc bien à ce que vous devez faire : les gens de cœur en-
» gagent trop facilement leur liberté, et leur dévouement les
» empêche trop souvent de la recouvrer. *La liberté, mon cher*
» *ami, c'est le bien le plus précieux* ; j'ai bravé la misère pour
» conserver la mienne Savez-vous qu'à votre âge je n'aurais
» pas accepté les propositions que je vous fais aujourd'hui ?
» Si, il y a trente ans, Châteaubriand me fût venu dire :
» « Voulez-vous vivre avec moi ? » je lui aurais fait la révérence
» et tourné les talons, et pourtant il sonnait bien haut dans
» mon esprit. Réfléchissez donc, je vous en prie encore. Voyez
» si vous voulez être le bâton de vieillesse d'un homme bon,
» sans doute, mais qui a ses manies qui n'iront qu'en augmen-
» tant, son humeur qu'il n'a jamais su dominer, et qui, tout
» en vous aimant, pourrait devenir insupportable. »

En somme, ce nouveau volume sur Béranger offre un vif et sérieux intérêt, un haut enseignement moral. Il sera consulté avec fruit et s'ajoutera aux témoignages que l'histoire recueille. Il a son importance, non-seulement par les documents qu'il renferme, les détails curieux et neufs qu'il fait connaître, les appréciations qu'il contient, mais encore par le talent et le caractère original de celui à qui nous le devons. Ces deux cent soixante-dix pages font mieux apprécier certains côtés de la nature de Béranger et nous révèlent d'une façon tout à fait inattendue la nature de M. Napoléon Peyrat, déjà connu, nous l'avons dit, par plusieurs travaux d'histoire, où l'imagination domine et entraîne parfois l'auteur. Cet historien est aussi un poëte, à en juger par les fragments de vers insérés dans son récit. C'est donc avec plaisir que nous avons lu cette publication sur le chansonnier, et nous croyons que tout le monde la lira avec profit. Néanmoins, nous le répétons, en lisant M. Peyrat, il faut se mettre en garde contre la roideur de son esprit dédaignant les nuances; il faut surtout ne pas s'arrêter à certaines expressions un peu vives, et qui pourraient prêter à des interprétations évidemment bien éloignées — nous voulons le croire — des sentiments de l'écrivain. Il ne comprend pas Béranger tout entier, mais ses réticences et ses antipathies visibles donnent plus de poids à son approbation, quand il l'accorde hautement. D'ailleurs, il fait connaître de nombreuses et intéressantes lettres du chansonnier, et le meilleur service qu'on puisse lui rendre, c'est de lui laisser la parole.

En achevant cette rapide revue de certains amis de Béranger, on s'apercevra que nous avons négligé de nommer M. Joseph Bernard, un des plus vieux amis — avec M. Antier — du poëte mort. Cette omission n'est pas un oubli. M. Bernard aimait beaucoup Béranger, et Béranger avait pour M. Bernard une grande estime, une affection sincère; par ce double motif, nous aurions désiré passer sous silence le volumineux travail dont nous allons nous occuper. C'est un long et gros ouvrage de 420 pages in-8° [1], où l'écrivain a dépensé du temps, de la volonté, de la persévérance et toute l'érudition qu'il possédait.

Le titre de cette compilation nous contraint d'en parler. Elle est intitulée : BÉRANGER ET SES CHANSONS, *d'après des documents fournis par lui-même et avec sa collaboration*. L'auteur, dans la préface, explique ainsi le titre qu'il a choisi :

Béranger n'a rien lu de mon livre; mais, depuis l'année 1846, il me remit successivement le manuscrit de tout ce qu'il avait écrit jusqu'à cette époque, les notes préparées par lui (Béranger) et faites sur l'édition de 1815, des lettres de parents, des articles de revues étrangères, des livres qu'on lui avait envoyés, etc...

On le voit, la collaboration de Béranger n'eut rien de bien actif. Il a seulement fourni des matériaux dont il n'a jamais connu l'usage.

Alors donc, s'écrie M. Bernard en rapportant la conversation qu'il eut à ce sujet avec Béranger, ce serait comme une besogne à deux, mais moi restant maître absolu de ce que j'é-

[1] Dentu. — Paris, 1858.

crirais et avec la condition expresse que vous n'auriez rien à y voir ; car je veux une indépendance entière...

Après avoir parcouru cet ouvrage, on reste, en effet, convaincu que l'auteur a gardé la plus entière indépendance, et que Béranger n'en a pas revu une seule ligne, un seul mot !

Si l'on s'attendait à trouver dans cette analyse de TOUTES les chansons de Béranger, des détails expliquant leur raison d'être, ou les sentiments qui animaient le poëte en les écrivant, les circonstances auxquelles elles répondaient, l'idée que le patriote y avait mise, on se tromperait étrangement. Ce commentaire considérable n'apprend rien de nouveau sur l'homme, et se montre en contradiction perpétuelle avec les idées et les plus chères croyances du chansonnier. Partout M. Bernard se livre à des réflexions fort morales, sans doute, mais offrant parfois un caractère trop marqué d'évidence : c'est du *La Palisse* dans la bouche de M. Prudhomme. Il nous donne son opinion sur le vin, la gloire, la patrie, les belles, et s'inquiète peu de nous faire mieux connaître l'opinion de Béranger.

Nous ne croyons pas que cette lacune tienne à de la négligence, et qu'on puisse en rendre M. Bernard responsable. S'il ne fait pas connaître Béranger, c'est qu'il ne le connaît pas. Il y a dans les *Chansons* tout un ensemble philosophique, une sorte de dogme politique et moral, dont les parties sont étroitement unies : véritable énigme que M. Bernard n'a même pas tenté de deviner. Longtemps ce dernier a vécu auprès de Béranger ; mainte et mainte fois, il a causé avec lui ; mais les paroles du poëte

ont vainement frappé les oreilles du critique : elles n'ont pas pénétré jusqu'à son cerveau. M. Bernard a entendu les mots dont se servait son interlocuteur, il ne semble pas avoir aperçu le sens intime qu'ils renfermaient.

Mahomet, dit-on, a converti sa servante et sa femme ; Béranger, moins heureux, n'a pas trouvé un disciple dans son ami.

Ce n'est pas, d'ailleurs, l'*indépendance* du commentateur que nous blâmons, mais son ignorance parfaite des idées et des sentiments du chansonnier, dont il ne saisit jamais la pensée. Enfermé dans quelques vieux axiomes de morale banale, il profite seulement de l'occasion offerte par les vers du poëte, pour proposer en style amphigourique des logogriphes à ses lecteurs. Prenons, au hasard, quelques exemples.

S'agit-il du *Retour dans la patrie*, et de ce vers :

> Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !

Voici la réflexion du critique :

> Non, cependant, d'être loin de son pays, mais de n'y pouvoir rentrer ; car combien de gens vivent à l'étranger, y vieillissent, y meurent sans songer au retour, qui fût devenu pour eux l'idée fixe, unique, si on le leur avait interdit ! Les Lapons voyagent peu, les nègres ne voyagent guère, n'était la traite, inventée pour leur bien : la raison, c'est que le *chez soi* des uns et des autres ne ressemble en rien à celui de tant de peuples. Mais entre les nations soi-disant *civilisées*, Anglais, Russes, Américains, où serait, en effet, la différence à cet égard ?...

Cela dure ainsi toute une page ; passons à la conclusion :

Le patriotisme pourrait prendre congé. Plaise à Dieu!

Veut-on un autre exemple de la façon singulière dont M. Bernard comprend et traduit son auteur? Écoutons ce qu'il nous dit à propos de l'*Ombre d'Anacréon* :

.. .. Thalès ou Tyrtée auraient sans doute hésité en arrivant à cette proposition :

Jamais la tendre volupté
N'approcha d'une âme flétrie.

Ils se seraient écriés en manière d'aparté : « Oh! oh! mais ne tenait-on pas de notre temps, et n'en sera-t-il pas toujours ainsi, que c'est précisément cette *tendre volupté* qui met un si grand nombre de pauvres âmes dans l'état que chacun sait? »

Le sens de ces deux vers est pourtant bien clair, et nous n'aurions pas cru qu'on pût s'y tromper. Ici *tendre volupté* signifie évidemment *amour délicat*. Il suffit de lire la chanson pour s'en convaincre. — Jamais l'amour délicat n'approcha d'une âme flétrie. — Y a-t-il rien de plus juste, et, ajoutons-le, rien de plus simple?

Deux autres vers de cette chanson ont également attiré l'attention toute particulière du critique. Nous les citons, avec leur commentaire :

Bacchus, dieu toujours indompté,
Remplira ta coupe tarie.

Oh! sans doute, Bacchus est un puissant dieu, mais pour auxiliaire à la guerre et ailleurs, mérite-t-il foi? *Indompté*, en effet, pour quiconque le veut honorer d'un culte particulier, et il a bientôt mis hors de combat ses amis et dévots, sa force consistant à les débarrasser de la leur, etc.

Le sens de ces deux vers a encore échappé à M. Bernard. La chanson de Béranger est un appel aux armes. Il parle, non pas du Bacchus des ivrognes, mais du jeune et beau conquérant, et c'est un guerrier vainqueur qu'il invoque pour remplir la coupe tarie des Grecs esclaves.

Parfois, M. Bernard enveloppe son idée dans des formules d'oracle, aussi peu compromettantes et aussi peu claires que les réponses de la Pythie d'Apollon, à Delphes. A propos d'une des plus jolies chansons du premier recueil, *le Violon brisé*, où se trouve un accent attendri et une sensibilité délicate qui sont le charme original du talent de Béranger, l'auteur déclare que :

C'est bien là l'expression d'un généreux sentiment, et, sous ce rapport, le sujet a son prix ; *mais que le poëte pût s'en tirer mieux, on hésiterait sans doute à le reconnaître où à le nier.*

C'est là tout le commentaire : devine si tu peux, et choisis si tu l'oses !

Où l'indépendance de M. Joseph Bernard brille de son plus vif éclat, c'est lorsqu'il parle des chansons patriotiques de Béranger. Le patriotisme paraît être l'ennemi personnel de l'auteur du *Bon sens d'un homme de rien*, et ce n'est pas de M. Bernard que Béranger aurait pu dire :

Vous que j'appris à pleurer sur la France...

Les réflexions sur *le Vieux Sergent* méritent d'être citées en entier :

Idées, vers, sentiments, tout parut beau en 1815, et me

paraît un peu faible en 1850 : Béranger était de cet avis [1].

Parmi les hommes de cette époque, nul ne pourrait oublier l'indicible angoisse qui serrait l'âme à la vue de tous ces étrangers, maîtres dans nos villes. Le *patriotisme* nous avait poussés sur eux [2], le patriotisme les rejetait sur nous. Belle vertu ainsi comprise ! et dont tous purent goûter alors les fruits [3] !

[1] C'est M. Bernard qui le dit, mais il se pourrait bien que Béranger ait pensé tout le contraire, sans que M. Bernard s'en doutât.

[2] M. Bernard est-il bien sûr que ce soit le patriotisme ? Plusieurs bons esprits ont pensé que l'ambition de Napoléon Ier y entrait pour quelque chose. Suivant eux, le patriotisme consiste à défendre sa patrie menacée, et nullement à tenter l'asservissement des nations voisines

[3] Tout le monde se rappelle ces beaux vers que M. Bernard trouve un peu *faibles*, au triple point de vue des *idées*, de la *forme* et des *sentiments !*

Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus ?
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la victoire usés !
La liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
Par la cartouche encor toute noircie,
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La liberté déserte avec ses armes ;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras :
A notre gloire on mesure nos larmes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Cependant ce que nous avons peut-être trouvé de mieux dans ce gros volume où fourmillent les aperçus inattendus et les phrases surprenantes, c'est le commentaire relatif au *Soir des Noces*. L'auteur s'y révèle à la fois comme critique, moraliste, anecdotier, écrivain, en un mot avec tous ses *moyens*.

Certaines vérités peuvent étonner quand on les rapproche. En voici deux de ce genre : *la première, qu'en se mariant, on continue à être homme, par conséquent à conserver son droit de ne pas être torturé pour le plaisir du premier venu ; la seconde, que pour tel époux la pire torture serait de savoir sa femme aux bras d'autrui*. Et la conclusion ?... ne se voit-elle pas ? Alors j'ajouterai qu'un *affreux* bandit, condamné à mort, il y a quelques années, raconta pendant les débats, qu'ayant surpris à l'écart un pauvre chaudronnier ambulant, il lui versa dans la bouche le plomb fondu préparé pour les étamages. Il déclara de plus, et en riant beaucoup, que les grimaces du patient l'avaient fort amusé. Or, quel coureur de bonnes fortunes, riant aussi des cris d'un mari trompé, peut se tenir pour bien sûr de ne pas ressembler en un point à cet *affreux* donneur de breuvage ?

De nos jours, M. Prudhomme prend part à toutes les questions politiques, sociales, religieuses, morales et littéraires ; partout il place son mot, il émet son aphorisme ; dans tous les procès célèbres, il apporte sa déposition. Elle ne pouvait manquer au *procès-Béranger*.

Heureux, trop heureux M. Joseph Prudhomme ! Il jouit en paix, lui, de la liberté de parler et d'écrire ! Pour lui les *immortels principes de* 89, invoqués en tête de la Constitution, sont une vérité. La tribune

est-elle surveillée? le voilà orateur; la presse est-elle réglementée? le voilà directeur de journal; le suffrage universel est-il *éclairé?* le voilà député; un grand poëte, un grand citoyen meurt-il? le voilà critique, le voilà moraliste!

DEUXIÈME PARTIE.

UN CRITIQUE D'ÉTAT.

M. Sainte-Beuve.

> « On me parle beaucoup de l'article du *Constitutionnel*, et pourtant je ne l'ai pas lu encore..... Quel qu'il soit, il ne peut me surprendre. Je connais l'homme. Il n'y a pas très-longtemps que Lebrun me parlant de ce que Sainte-Beuve paraissait professer d'estime pour moi, je me mis à rire, en lui répondant : Ne vous y fiez pas... »
> (*Lettre inédite* de Béranger, 19 juillet 1850.)

Cette revue rapide des principaux critiques qui ont parlé de Béranger, en bien ou en mal, après sa mort, nous avons dû la commencer par les amis intimes du chansonnier, par ceux qui se sont adressés au public, non comme de simples littérateurs désireux de faire connaître leur opinion sur un des hommes les plus remarquables de notre époque, mais comme des témoins personnels de sa vie, ayant la prétention de donner son portrait exact, authentique, et pour ainsi dire sa photographie. Nous

avons négligé quelques noms. A quoi bon une nomenclature inutile et peu intéressante? Nous ne prétendons pas d'ailleurs que ces amis intimes aient été les plus véritables amis intimes du poëte; en tout cas ils n'étaient pas les seuls. Mais ils ont droit, dans une certaine mesure, à ce titre revendiqué avec tant de hâte et d'ostentation, puisqu'ils eurent tous une part quelconque à cette intimité dont ils ont fait un si grand bruit.

Du reste nous nous sommes attaché de préférence à ceux qui influèrent d'une manière certaine sur l'opinion, à ceux qui contribuèrent, sans le vouloir, à la réaction, soit par des paroles maladroites, soit par d'imprudentes assertions, ou par des révélations intempestives et très-contestables. Tel fut le rôle de Mme Colet et de M. Savinien Lapointe; tel fut aussi, avec des différences, le rôle de M. Paul Boiteau.

Le livre de M. Napoléon Peyrat est venu trop tard pour exercer aucune influence; mais il apportait des documents nouveaux, et, à ce point de vue, nous devions en donner une analyse succincte.

Quant à M. Joseph Bernard, la lourde insignifiance de sa pénible compilation l'aurait légitimement exclu de ce travail, sans la préface où il présente Béranger comme son collaborateur.

Ces diverses publications et les nombreuses brochures de M. Boiteau se succédaient au moment même où la réaction contre Béranger sévissait avec le plus de violence.

En effet, toutes les antipathies, toutes les haines

couvées depuis longtemps au fond des cœurs, se firent jour à la fois, vivaces et furieuses. Elles n'attendaient qu'une occasion commode : la mort du poëte la donna; qu'un prétexte : le *Moniteur* et quelques amis de Béranger, on vient de le voir, le fournirent à l'instant même.

Nous allons maintenant rechercher les *vraies* causes de cette affligeante réaction, et pour cela nous interrogerons les adversaires du chansonnier, dont quelques-uns furent seulement des publicistes affamés de bruit, à court de scandales, profitant en toute hâte d'une aubaine sur laquelle ils ne comptaient guère. — On n'a pas tous les jours un Béranger à mettre au pilori.

Cependant, parmi les ennemis du chansonnier, quelques-uns aussi étaient ses ennemis naturels, et leurs attaques, en toute autre circonstance, eussent valu à leur heureuse victime un redoublement de popularité. Nous voulons parler de ces gens qui ne sont ni de leur temps, ni de leur pays, et qui sont néanmoins de tous les temps, de tous les pays : gens bien à plaindre s'ils sont convaincus. Vivant avec les morts, prêchant dans le désert, marchant à reculons les yeux fixés sur les horizons depuis longtemps disparus pour ceux qui marchent en avant, ils s'irritent et cherchent dans la violence des consolations à leur impuissance. Mais le métier attriste l'homme, et l'amertume dont leur cœur est plein coule avec le fiel du bout de leur plume. Gens à mépriser s'ils visent à une originalité de mauvais aloi; si, un pied dans la sacristie, l'autre dans les salons qui s'y rattachent, ils dissimulent

seulement sous le masque de la morale et de la religion, les âcres envies enfantées par un petit talent au service d'une grande ambition.

Ceux-là n'ont en rien contribué à la réaction; ils en ont profité, voilà tout; mais leur voix habituellement peu écoutée, se confondant avec d'autres voix, a trouvé tout à coup un retentissement passager. Le public désorienté ne les a plus, sur la question pendante, aussi nettement récusés; ils ont même aidé à donner à l'attaque un faux air d'unanimité, puisqu'ils se trouvaient, par une haine commune, unis à bon nombre d'orléanistes et de libéraux des diverses nuances, de la plus pâle à la plus foncée.

MM. Veuillot, de Pontmartin et *tutti quanti*, nous en apprendront moins, sur les causes de la réaction, que les ennemis *inattendus* venus des autres points de l'horizon politique. Cependant nous commencerons par les premiers; ce sont les plus francs, les moins compliqués, les seuls logiques. Avec les autres la tâche sera plus difficile, mais le résultat sera plus décisif aussi. Ce sont eux qui nous donneront le mot de l'énigme.

Toutefois avant de nous occuper des *ennemis naturels* et des *ennemis inattendus* de Béranger; avant d'interroger également les amis restés fidèles à la mémoire du poëte et que nous n'avons pas voulu, pour plusieurs motifs, joindre aux amis *intimes*, il nous reste à parler de M. Sainte-Beuve.

M. Sainte-Beuve a joué un rôle particulier, spécial, et qui nous amène à l'étudier seul, en dehors de toute classification. D'abord il a le premier « at-

taché le grelot, » nous dit M. de Pontmartin, « à la gloire de M. Béranger; » ensuite l'article qu'il a publié, en 1850, contient, comme un arsenal, toutes les armes qui seront un jour dirigées contre le chansonnier. Ces armes, M. Sainte-Beuve les a souvent laissées dans le fourreau, ou en a fait briller seulement l'éclair, sans les employer autrement, cela est vrai; mais enfin il les a quelquefois brandies ou même essayées, et ses confrères de la haute et basse critique se sont emparés des allusions, des insinuations du maître, soit pour les formuler en accusations, soit pour les transformer en injures, tout naturellement du reste, et par cela seul qu'ils se servaient de leur vocabulaire habituel. Partout où M. Sainte-Beuve avait soulevé un doute, ils ont déposé une lourde affirmation; partout où M. Sainte-Beuve avait mis un point d'interrogation discret, ils ont placé trois points d'exclamation.

D'ailleurs, nous ne pouvons pas avec quelque justice ranger M. Sainte-Beuve, parmi les ennemis *naturels* de Béranger : M. Sainte-Beuve n'est naturellement l'ennemi d'aucune supériorité intellectuelle. Le contraire serait plus vrai, et nous pourrions affirmer,—sauf exceptions qui tiennent plus aux circonstances extérieures, à la pente de son caractère qu'à son goût,—qu'il est naturellement ami de l'esprit et du talent. Il aime l'intelligence, « le fin et le délicat; » son instinct, quand il n'a aucune raison pour le corriger, le porte, en littérature s'entend, vers la lumière. Il se montre sensible aux beautés, même de natures très-diverses. Le mérite l'attire en tout et chez tous, et sa critique assez

large, assez accueillante, nous ne voulons pas dire bienveillante, glane à droite, à gauche, dans les écoles les plus opposées. Sans enthousiasme, peu porté à l'admiration, il a le palais friand et blasé du gourmet qui se lasse vite du meilleur régal, ne s'asseoit guère deux fois à la même table, ni devant les mêmes mets, et goûte à tout ce qui présente une saveur originale et vraie. C'est un connaisseur : il a le génie critique, sans être cependant tout à fait un critique de génie ; il cherche les petits côtés, les dessous, les trouve et s'y attache ; mais il rencontre aussi des détails inattendus, des grâces ignorées, et s'y arrête. Si les grands horizons lui échappent, parfois il découvre une goutte de rosée sur un brin d'herbe, ou quelque fleurette au parfum rare. Un tel homme ne pouvait être *proprio motu*, *naturellement*, l'adversaire de l'homme et du poëte chez Béranger.

Un tel homme, au goût raffiné mais sûr et délicat, exigeant mais clairvoyant, ne pouvait rester insensible aux mérites compliqués des chansons et de la vie de Béranger [1].

[1] Ce n'était pas l'avis personnel de Béranger, qui disait à M. Sainte-Beuve, s'occupant alors d'écrire l'article élogieux qu'il a publié, en 1834, sur le chansonnier : — « Mon genre ne vous va pas. Ne perdez donc pas votre peine à vouloir chercher matière à éloge dans mes chansons. » — En effet, nous croyons que certaines notes émues et patriotiques du talent de Béranger n'ont jamais touché M. Sainte-Beuve. Son scepticisme politique également a dû le rendre sourd aux accents révolutionnaires du poëte. Mais, en dehors des *Chansons militantes*, il y en a d'autres qui comprennent un grand nombre de sentiments variés ; ce sont de petits tableaux de genre remarquables surtout par la finesse et la vérité de l'observation, par la peinture exacte de mœurs ou de passions prises sur le fait.

Près du chansonnier, ne devait-il pas, au contraire, faire de ces trouvailles interdites à beaucoup qu'il aime en véritable amateur certain de sa sagacité et désireux de la montrer ?

Il y avait là quelque chose à deviner. Il y avait là des qualités de style et des mérites de combinaison qui ne pouvaient échapper à M. Sainte-Beuve, et il devait, ne fut-ce même que dans une mesure restreinte, se sentir *naturellement* porté vers cet esprit « gentil » dit-il, — exceptionnel et vraiment supérieur, dirons-nous.

Nous ne pouvons pas non plus le placer parmi les ennemis *inattendus* du poëte. Le critique nous a pour cela trop accoutumés à ses brusques revirements, et si son hostilité reste toujours de celles qui affligent et qu'on redoute, elle ne saurait être de celles qui surprennent et qu'on n'attendait pas.

Enfin, nous ne pouvons pas davantage classer M. Sainte-Beuve parmi les hommes impartiaux qui ont sincèrement, sans arrière-pensée, cherché la vérité au sujet de Béranger, qui, sans partager l'enthousiasme peu intelligent et gauchement exprimé de quelques maladroits amis, ni les haines politiques et religieuses du parti légitimiste et ultramontain, ni les haines par ricochet des autres partis, orléaniste, libéral, républicain, etc., ont essayé de faire la part du mal et du bien, de juger Béranger, comme on juge tout le monde, en prenant la vie du citoyen telle qu'elle fut, et les œuvres du poëte telles qu'elles sont. L'impartialité vraie n'a pas, Dieu merci, de pareils écarts ; elle ne dicte point l'article de 1850 et l'article de 1861 ;

l'article d'avant le 2 décembre, et l'article d'après les funérailles officielles de Béranger et les proclamations de M. le Préfet de Police. L'impartialité n'a pas ces allures excessives; elle ne va pas ainsi d'un extrême à l'autre. Quand elle attaque, ce n'est point par la sape et la mine: elle monte à l'assaut. Quand elle défend, elle tranche plus nettement certaines questions vitales. Elle n'a pas ce quelque chose de flottant, qui tient du caprice; d'agressif, qui tient de la passion; de douteux et d'ambigu, qui n'est pas toujours, quoiqu'on dise, dans la manière de M. Sainte-Beuve.

On le voit, M. Sainte-Beuve n'appartient, lorsqu'il s'agit de Béranger, à aucune catégorie bien nette, ou plutôt il rentre dans toutes : il réunit à la fois le triple caractère d'ami, d'ennemi, de juge sagace et impartial... par détails.

---

§ 1er — L'ARTICLE DE 1850.

« Béranger avait trop duré..... on en avait trop dit; cela ennuie et impatiente à la longue. »
(M. Sainte-Beuve, 11 novembre 1861.)

Le début du premier article de M. Sainte-Beuve est caractéristique, il contient un aveu instructif et dont nous prenons note, car cet aveu, sous une forme ou l'autre, nous le retrouverons au bout de la plume de presque tous ceux qui attaqueront Béranger.

Nous avons tous, presque tous, autrefois [1], nous dit M Sainte-Beuve, professé pour Béranger plus que de l'admiration, c'était un culte ; ce culte, il nous le rendait en quelque sorte, puisque lui-même il était idolâtre de l'opinion et de la popularité. *Le temps n'est-il pas venu de dégager un peu toutes ces tendresses?...*

L'éminent critique, en deux phrases, établit ainsi nettement la situation · 1° On a trop admiré Béranger; 2° Nous sommes las de cette admiration prolongée et qui finit par nous peser.

Il revient même sur cette idée quelques pages plus loin, et ajoute :

Pour *lui seul* on a fermé l'œil; on s'est mis de la partie..... Son art, son *adresse* et son triomphe, ç'a été de toucher si bien les cordes chères au grand nombre, qu'il a ainsi enlevé son monde, le *malin* qu'il est...

Ici, comme plus haut, l'aveu se trouve mêlé au reproche ; du même coup, M Sainte-Beuve constate l'immense popularité du chansonnier et prépare les accusations qui vont suivre. M. de Pontmartin dira,

[1] « Nous voilà en apparence bien loin de la chanson, et réellement nous avons atteint et passé les dernières limites. Le champ est parcouru dans tous les sens ; toutes les collines à l'horizon sont gravies. Une fois à cette hauteur, on peut tirer l'échelle ; il n'y a plus un coin de chanson vacante où mettre le pied Nous comptons bien que quelque grand poëte succédera assez tôt pour ne pas laisser s'interrompre la postérité directe et si française de Rabelais, Regnier, Molière, La Fontaine et Béranger. Mais sous la forme particulière dont Béranger a fait usage, la mise en œuvre de cet esprit national nous semble pour longtemps interdite. Un tel à-propos et un tel bonheur, exploités par un génie qui a su si complétement s'en rendre compte, sont un coup unique dans une littérature, etc., etc. »

(*M. Sainte-Beuve*. Opinion de 1834).

lui, tout crûment et sans y mettre tant de finesse :

... M. Béranger est resté populaire ; tandis que des réputations plus sérieuses que la sienne étaient chaque jour entamées, morcelées, *démolies* par notre dissolvante époque..., disparaissaient dans l'abandon et l'oubli, la gloire de M. Béranger demeurait intacte. Le jour où il mourra, il est probable que deux cent mille bons citoyens se presseront à ses funérailles, etc...

Il s'agit donc, pour employer le style de M. de Pontmartin, de *démolir* à son tour une réputation restée intacte, de renverser de son piedestal un homme dont la popularité a trop duré.

M. Sainte-Beuve, s'il n'avait pas eu à expliquer ses sentiments de 1834, aurait sans doute évité ce début qui a l'inconvénient de faire supposer au lecteur qu'un peu de mauvaise humeur va se mêler aux sévérités de gens de lettres jugeant un homme de lettres atteint et convaincu d'une popularité constante, à notre époque où si peu d'écrivains politiques et autres, après avoir entraîné la nation, ont mérité de garder sa confiance. On pourrait déjà prévoir, avec quelque connaissance du cœur humain, que l'homme accusé de gloire excessive et persistante, sera outre mesure diminué ; qu'on se vengera sur lui de l'enthousiasme qu'il inspirait ; qu'on lui reprochera non-seulement ses faiblesses et ses défauts, mais qu'on les grandira à la taille de sa réputation ; qu'on le rendra responsable de l'irritation causée par trente ans d'une royauté spirituelle incontestée ; que toutes les jalousies, toutes les ambitions trompées, toutes les vanités malades se rueront à la fois sur lui.

Ce ne sera pas un écrivain discuté, jugé par ses pairs ; ce sera un roi renversé par ses flatteurs et ses courtisans. La critique prendra les allures d'une insurrection ; elle en aura les violences et les injustices : l'homme, le citoyen, le poëte, tout y passera.

M. Sainte-Beuve s'arrêtera à la malveillance. Esprit modéré et mordant, ennemi des gros mots et des grands gestes, il ira au-devant des haines, il leur fraiera la route, mais il dressera sa tente sur le bord du chemin et ne suivra pas les soudards de la réaction. Il se respecte trop, il ménage trop, lui aussi, sa propre réputation, pour tremper même le bout du pied dans le ruisseau où s'ébattent MM. de Pontmartin, Veuillot, Eugène Pelletan et consorts.

Après avoir constaté que le culte de Béranger a trop duré, et qu'il faut enfin « dégager toutes ces tendresses, » M. Sainte-Beuve commence la série de ses *dégagements* par un reproche d'immoralité :

Au point de vue de la morale *populaire*, je me contenterai de faire remarquer qu'il n'est pas très-bien *peut-être* de *compromettre* à ce degré (M. de Pontmartin dira de *salir* : après le coup d'épingle, le coup de poing, après la flèche, le moellon), dans un type grivois, ces deux personnes si respectables, sa NOURRICE et sa GRAND'MÈRE.

Tout le monde peut admirer avec nous l'allure discrète, plus que discrète, ambiguë, de cette phrase délicieusement perfide. M. Sainte-Beuve se prononce sans se prononcer. Ce n'est pas lui positivement qui blâme ; il se place au point de vue de la *morale populaire*, ce qui ferait supposer que le critique admet au moins deux morales, l'une populaire,

l'autre non populaire, qui est *peut-être* la sienne ; et encore, à ce point de vue impersonnel, se contente-t-il de *faire remarquer* qu'il n'est pas très-bien PEUT-ÊTRE de *compromettre* les deux personnes *respectables* qu'on appelle la nourrice et la grand'mère.

Puisque M. Sainte-Beuve n'est pas très-sûr que Béranger ait eu tort en cette double circonstance, puisqu'il a dû même, pour émettre ce doute, se placer au point de vue d'une certaine morale qu'il accepte ou qu'il repousse, — nous l'ignorons et il se garde de nous l'apprendre, — pourquoi vient-il soulever inutilement une question sur laquelle il ne semble point fixé ?

Le rôle d'un critique de la valeur et de l'importance de M. Sainte-Beuve n'est pas de se faire l'écho des objections de telle ou telle portion du public. Il a le droit et le devoir d'exprimer son opinion personnelle, la seule qui puisse nous intéresser lorsqu'il parle. C'est trop de modestie de sa part, et l'on regrette de le voir se mettre, pour ainsi dire, à la remorque de la *Morale populaire*, s'astreindre au rôle de simple rapporteur, quand il est de ceux qui prononcent et qu'on écoute. Ce rôle secondaire, effacé, convient mieux à M. de Pontmartin, lequel, à son tour, se mettra à la remorque de M. Sainte-Beuve pour attaquer Béranger, sans songer, dans la naïveté de ses prétentions, au singulier effet que produit son nom entre ces deux noms.

Maintenant, nous répondrons à la *Morale populaire*, cette belle inconnue devant qui M. Sainte-Beuve ôte son chapeau, que *Ma Nourrice* et *Ma Grand'Mère* n'ont rien d'immoral, et que Béranger n'a nulle-

ment *compromis* deux personnes *respectables* et qu'il respectait. Dans *Ma Nourrice* et dans *Ma Grand'-Mère,* le poëte a tout simplement fait deux petits tableaux de genre, deux peintures de mœurs, comme plus tard dans *Babet* et dans *Madame Grégoire.* S'il avait intitulé les deux chansons incriminées : *une* nourrice et *nos* grand'mères, le reproche tomberait de lui-même, puisqu'en effet, la *Grand'Mère,* chantée par le chansonnier, n'est pas la grand'mère de Béranger. — Faut-il l'apprendre à la MORALE POPULAIRE, ou le rappeler à M. Sainte-Beuve [1] ?

Le moraliste, et c'était son droit, a dépeint les mœurs d'une génération à laquelle ont appartenu les grand'mères des hommes nés au début de la révolution. Cette génération avait vécu sous le règne de la Du Barry et ne passe point aux

[1] « ... Celle de mes chansons qui porte le titre de *Ma Grand'mère* ne peut être en rien le portrait d'aucune de mes aïeules, femmes également recommandables. La femme du tailleur, qui eut soin de mes premières années, grande travailleuse, ne connut d'autre distraction que la lecture ; et la mère de mon père, non moins courageuse femme, fut également un modèle de vertu.

» Il me semblait qu'il était facile de démêler, dans les productions d'un auteur, celles qui appartenaient aux conditions de son genre et aux fantaisies de son esprit, de celles où il avait eu l'intention de se peindre lui-même. J'ai pu juger du contraire. Aussi, comme ma sœur est religieuse, je me crois obligé de dire que la chanson du *Voisin,* où je dis : *J'ai pour sœur une béguine,* était faite bien avant que ma sœur pensât à prendre le voile.

» Je ne veux pas qu'on pousse trop loin l'application de ce mot d'une de mes préfaces : *Mes Chansons, c'est moi.* C'est moi, en effet, mais c'est bien d'autres aussi, et je sais gré au critique qui s'est servi de cette expression, la *Comédie des Chansons,* en parlant de mes recueils. » (BÉRANGER. Note de *Ma biographie.*)

yeux de la postérité pour s'être piquée de chasteté :

C'était la régence alors;
Et sans hyperbole,
Grâce aux plus drôles de corps,
La France était folle.
Tous les hommes plaisantaient,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole,
O gué,
A la gaudriole[1].

Quant à la nourrice, n'est-ce pas la plupart du temps une mercenaire qui fait un métier? Elle ne devient en réalité respectable que dans certaines circonstances exceptionnelles où elle ajoute à ce métier des sentiments, des soins presque maternels en dehors du marché passé avec elle, et l'anecdote du Récollet, qui fait tourner son lait, rentre parmi les faits qui peuvent servir à caractériser une époque.

Après ces explications, nous comprenons que M. Sainte-Beuve n'ait point personnellement taxé ces deux chansons d'immoralité; nous comprenons qu'il les ait signalées seulement comme de nature à effaroucher les gens peu instruits, peu accoutumés aux fictions de la poésie. Il ajoute, d'ailleurs, presque aussitôt :

Béranger, ne l'oublions pas,... est de la race gauloise, et la race gauloise, même à ses instants les plus poétiques, manque de *réserve* et de *chasteté*...

Ceci est bien l'opinion du critique lui-même.

1. Béranger. *La Gaudriole.*

On pourrait croire à un correctif tout d'abord, si ce singulier correctif ne confirmait l'accusation en la généralisant; si, du même coup, M. Sainte-Beuve ne justifiait les susceptibilités de la morale définie plus haut. A la vérité le correctif du correctif se trouve immédiatement dans le membre qui termine la phrase :

Voyez Voltaire, Molière, La Fontaine, Rabelais et Villon, les aïeux.

Tout cela ne forme-t-il pas un mélange d'absinthe et de miel de la plus haute saveur?

La question morale une fois tranchée de cette façon ferme et nette, M. Sainte-Beuve aborde la question du caractère, et citant ces deux vers de *la Bonne Vieille* :

D'un trait *méchant* se montra-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : *jamais!*

il ajoute :

S'il avait dit aussi bien d'un *trait malin,* il aurait fallu répondre : *toujours.*

Ceci est presque vrai, sauf l'exagération visible du « *toujours.* » — Béranger avait, comme nous tous, moins que quelques-uns pourtant, les défauts de ses qualités. D'un esprit vif et sensé, il découvrait rapidement le faible ou le ridicule des hommes qui l'entouraient, l'inopportunité ou le danger des événements auxquels il assistait. Cette disposition naturelle de son caractère s'augmenta avec les années. Il aimait un peu trop à montrer qu'il n'était

pas dupe, d'autant plus peut-être qu'il l'avait été quelquefois. « Malin, » mais « sensible, » il ne se laissait guère tromper, mais on surprenait son cœur [1]. Alors il poussait très-loin et gardait très-longtemps ses illusions, non pas tant sur l'intelligence que sur la bonté des gens. Cela ne l'empêchait pas de « mêler un grain de plaisanterie dans son obligeance ; c'était son revenant bon à lui, et ses petits profits [2]. »

Il cédait aussi, — pourquoi nier cette faiblesse [3] ? — au plaisir de placer un bon mot, de lancer brusquement un trait aiguisé, qu'il n'eût jamais écrit et qu'il oubliait l'instant d'après. Les autres, les auditeurs, ne l'oubliaient pas, et, sans que l'on sût comment, les intéressés recevaient le trait à domicile.

Béranger avait un second tort : il ne choisissait pas son public. Que ce public fût composé d'intimes ou d'étrangers, d'hommes intelligents ou bornés, le causeur allait droit devant lui, exprimant sous un tour pittoresque, en quelques phrases incisives, ce qui lui passait par l'esprit. Je me rappelle encore les regards étonnés, les sourires contraints, les attitudes embarrassées de quelques visiteurs mal préparés à certains discours dont ils ne comprenaient pas l'in-

[1] « Ma bonne vieille grand'mère Champy... me disait quelquefois : « On te trompe. » Ce mot m'a été répété bien souvent depuis même que l'expérience m'est venue : il n'a jamais pu me rendre sourd aux gémissements de mes semblables. » (BÉRANGER. — *Ma biographie*).

[2] (M. SAINTE-BEUVE. Article de 1861.)

[3] Voir à cet égard ce que dit George Sand (dans notre 6e *partie* ci-après : *Les critiques bienveillants*), et surtout lire en entier l'article qu'elle a publié dans *le Siècle* (24 mai 1860).

tention, mais dont ils retenaient des lambeaux sans suite et, la plupart du temps, tout à fait défigurés.

Indiscret sur les petites choses, pour les autres comme pour lui, excepté lorsqu'il s'agissait de ses bienfaits dont personne ne l'entendait jamais parler, il croyait ou semblait croire à la discrétion de ses auditeurs. Il lui arrivait parfois de s'abandonner au sujet d'un absent devant son meilleur ami : aussi l'absent ne perdait-il pas un mot — de ceux qui sont désagréables — du discours dont il avait fait les frais. Le plus souvent ces médisances n'étaient que des boutades passagères et sans importance : le lendemain aurait racheté la veille, si les imprudences pouvaient se racheter. Le chansonnier rendait alors pleine et entière justice à la victime d'une mauvaise humeur, excusable peut-être, mais trop expansive.

Ce travers, d'ailleurs, ne nuisit qu'à Béranger : il lui créa de nombreuses inimitiés, et nous connaissons plus d'une personne dont l'antipathie franche ou dissimulée contre le poëte, n'a point d'autre prétexte qu'un « trait malin » jeté dans la conversation.

M. Lapointe, à cet égard, est plus coupable qu'il ne le pense. En supposant même qu'il ne se soit jamais servi du mort pour venger les querelles de l'ouvrier-poëte, son livre fourmillerait encore d'indiscrétions de toutes sortes, que la délicatesse devait lui interdire. Béranger ne l'avait point chargé de sténographier des paroles prises au vol, mal entendues le plus souvent, presque jamais comprises. Le chansonnier avait le culte de l'amitié, mais il ne la séparait pas assez de la personne de ses amis, de tous

ceux qui s'imposaient à lui, qu'il finissait par accepter à force de les avoir obligés. La religion de l'amitié, certes, est une belle chose; cependant, comme toutes les religions, elle a ses desservants qui en vivent, et qu'on ne doit pas confondre avec elle-même. Adorons l'amitié, et sachons néanmoins, quand il le faut, surveiller nos amis. — Béranger se contentait, surtout vers la fin de sa vie, de les aimer et de les aider.

Revenons à *La Bonne Vieille* et à M. Sainte-Beuve.

Cette *bonne vieille*, nous dit-il, rappelle, sans du tout l'effacer, certain sonnet admirable de Ronsard à sa maîtresse, ce qui n'empêche pas Béranger de donner, dans sa préface de 1833, un petit coup de patte à Ronsard, *qui était peu en faveur alors*[1].

Ce « QUI ÉTAIT PEU EN FAVEUR ALORS » nous paraît une manière de dénoncer les gens tout à fait charmante! Que dirait de nous M. Sainte-Beuve, si nous nous permettions d'écrire une phrase dans le genre de celle-ci :

« M. Sainte-Beuve, dans un article du 15 juillet 1850, déclara que le temps était venu de dégager toutes les tendresses au sujet de Béranger, *dont la popularité baissait sensiblement alors.* »

On vient de voir le « petit coup de patte à Ronsard, » — bien petit, en effet. M. Sainte-Beuve conti-

[1] Voici le « petit coup de patte »; il est bon de le citer pour apprécier la susceptibilité de M. Sainte-Beuve en cette circonstance :

« Je l'avoue pourtant, je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs..... » (BÉRANGER. — *Préface de* 1833).

nue sur le même ton, à propos d'André Chénier, brusquement évoqué pour le besoin de la cause ·

Et j'ajouterai, en passant, dit-il, qu'il ne cesse à la rencontre de donner aussi des *chiquenaudes* à André Chénier, ce jeune maître si hors d'atteinte par le souffle et la largeur de l'inspiration et par le tissu du style [1].

Fort bien! Mais vous auriez dû ajouter aussi : « qui n'était *pas peu* en faveur alors, » et nous ajouterons, nous : « qui est en grande faveur aujourd'hui. »

Tout le monde comprend, sans que nous insis-

[1] Si Béranger, à ce sujet, avait besoin d'excuse, et si son caractère ne le mettait à l'abri du soupçon d'une basse jalousie contre « ce jeune maître si hors d'atteinte, etc., » le passage suivant de *Ma Biographie* expliquerait comment Béranger ne partageait pas en tout et toujours l'enthousiasme à la mode pour André Chénier :

« ..... Henri de La Touche me fit plusieurs fois de judicieuses observations qui m'ont rendu grand service. Aussi suis-je souvent retourné à ce vrai poëte, grand faiseur de pastiches. Je l'ai souvent appelé l'inventeur d'André Chénier, *dans les œuvres duquel il est au moins pour moitié;* car j'ai entendu Marie-Joseph déplorer qu'il y eut si peu de morceaux publiables dans les manuscrits laissés par son frère. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les vers placés à la fin du volume, et que le geôlier est sensé interrompre, n'aient pas ouvert les yeux des juges de sang-froid. Tout le monde sait pourtant aujourd'hui que ces vers sont de de La Touche. »

L'éditeur ajoute en note :

« Béranger fait de beaucoup trop grande la part que Henri de La Touche a prise dans la publication des poésies d'André Chénier. On aurait tort de croire que c'est parce qu'il n'avait pas un grand goût pour des œuvres qui furent si tardivement révélées à notre admiration. Béranger estimait à son prix le talent de Chénier; mais il croyait réellement que Henri de La Touche avait fait plus encore pour son poëte que Macpherson n'a fait pour Ossian, etc. »

Moi-même j'ai entendu plusieurs fois exprimer cette opinion à Béranger.

tions, combien le choix de ces expressions, « *petit coup de patte,* » « *chiquenaudes,* » est malheureux pour Béranger ; combien il amoindrit le chansonnier en faisant passer sous nos yeux l'image semi-badine, semi-grotesque, d'un *gamin* taquinant les personnes graves qu'il devrait respecter. L'intention de M. Sainte-Beuve est d'autant plus visible ici, que tout à l'heure il transportera son lecteur dans la loge d'un concierge et racontera une scène d'Henri Monnier, où nous verrons le chansonnier *tirant le cordon*... du refrain. Ce passage est à coup sûr plein d'esprit, mais d'un esprit un peu plus que *malin*.

M. Sainte-Beuve, « dégageant » de plus en plus toutes « ses tendresses, » s'occupe alors de l'écrivain et du mérite des chansons. Voici le résumé de son opinion :

« Béranger a beau vouloir élever le génie de la chanson, il n'y parvient que jusqu'à un certain point ; on ne force pas la nature des choses, ni ce qu'il y a d'inhérent dans les genres. C'est encore, après tout, dans le genre, semi-sérieux, semi-badin, qu'il *s'en tire le mieux* et qu'il réussit plus complétement qu'ailleurs.

Alors il se demande si le chansonnier aurait pu écrire des Idylles, des Méditations, des Odes, une Épopée.

J'en suis venu à croire qu'il est plutôt heureux pour lui d'avoir rencontré sur son chemin tous ces *petits canaux* et *jets d'eau* et *ricochets* de chansons, qui ont *l'air* de l'arrêter et qui *font croire* à plus d'abondance et de courant naturel dans sa veine, qu'elle n'en aurait *peut-être, en effet,* livré à elle seule.

M. Sainte-Beuve reproche avec raison à Béranger quelques obscurités de style, et tombe ici dans un autre défaut que nous appellerons l'*entortillement*.— Grâce aux *petits canaux*, aux *jets d'eau*, aux *ricochets*, aux *peut-être*, aux *en effet*, à *cette veine qui livre moins d'abondance et de courant naturel qu'elle n'en a l'air*, on trouverait difficilement une phrase plus embrouillée, dont l'intention fût plus claire.

Béranger est obscur, quand il s'efforce de dire trop de choses en trop peu de mots. Il y a tel de ses couplets où chaque vers contient une idée. C'est un régime excessif pour la poésie qui aime à suivre son caprice, à vagabonder parmi les fleurs, en un mot à faire l'école buissonnière.— M. Sainte-Beuve est entortillé, quand il accumule les mots et les images pour enfoncer davantage une idée dans le cerveau de son lecteur, sans toutefois vouloir l'exprimer d'une façon directe et positive. Ainsi à la faveur des *petits canaux*, des *jets d'eau* et autres *ricochets*, Béranger se trouvera tout à l'heure convaincu d'une prétention qu'il n'a jamais eue, mais que ses admirateurs, ceux qui lui vouaient « un culte » ont eue quelquefois pour lui.

M. Sainte-Beuve tient à remettre Béranger à sa place ; or, Béranger ne l'a jamais quittée. Comment faire alors ? Supposer qu'il en a pris une autre que la sienne. — M. Sainte-Beuve tient à comparer Béranger aux poëtes de grand souffle et de haute inspiration, pour lui dire qu'il n'est qu'un chansonnier ; or Béranger à toujours revendiqué ce titre, celui-là seul, et s'est toujours défendu, avec son rare bon sens, des comparaisons dangereuses, hors de sai-

son [1]. Comment faire alors ? Ecrire les phrases suivantes :

> La *ruse* du talent de Béranger a été de *faire croire* à sa grandeur... Il nous a *fait croire* qu'il était *gêné* dans la chanson quand il n'y était qu'*aidé*.

Êtes-vous bien sûr que ce soit lui qui vous l'ait fait croire ? Et depuis quand vous fait-on croire ainsi de confiance ce qui choque votre sagacité, votre goût épuré ? Êtes-vous bien sûr de ne pas l'avoir cru naturellement, de vous-même à une époque où tout le monde le disait, — tout le monde, excepté Béranger ?

Vous avez raison : « Béranger a beau vouloir élever le génie de la chanson, il n'y parvient que jusqu'à un certain point. » Seulement vous avez oublié de compléter la phrase ; il fallait ajouter : jusqu'au point où la chanson cesserait d'être une chanson pour devenir une ode, une ballade, etc. De la sorte vous étiez juste, exact, et personne n'était tenté de tirer une conclusion fausse d'une proposition vraie.

Vous avez encore raison : « On ne force pas la nature des choses, ni ce qu'il y a d'inhérent dans les genres. » Seulement, il faut savoir gré à Béranger d'avoir su se maintenir toujours dans cette limite

[1] « On doit comprendre, d'après ce que je viens de dire, la contrariété que j'ai toujours éprouvée lorsque, pour louer mes chansons, on leur faisait l'honneur de les appeler des *odes*. Nous avons de la peine à nous défaire de toutes les aristocraties, et celle des genres en littérature n'a pas encore cessé de régner chez nous, en dépit des puissants efforts tentés par ce qu'on appelle l'école romantique..... De là le nom d'*ode* donné à celles de mes chansons qu'on croyait appartenir à un genre supérieur, en dépit de la synonymie réelle des deux mots. » (*Ma Biographie*.)

de la chanson, dont il aurait pu être tenté de sortir, ne fût-ce que par vanité et à force d'entendre dire autour de lui que ses chansons étaient des *odes*. Il laissait dire et faisait des chansons [1] ; mais il s'efforçait, à la vérité, d'élever le génie de la chanson, de faire contenir à cette chose légère, sans qu'elle éclatât, tout ce qu'elle pouvait renfermer d'idées et de poésie.

Cependant vous persistez à sortir le chansonnier de chez lui, et vous vous demandez s'il aurait pu composer des odes, des méditations, des idylles, une épopée à la façon de M. Viennet. A cette demande vous répondez d'une façon négative. Vous avez le malheur d'avoir trop raison, et cette réponse, avouons-le, n'a rien de bien prophétique, puisqu'en effet le poëte, après avoir abordé tous les genres, à l'époque de sa jeunesse, s'est résolument renfermé dans la chanson. Est-ce là de la critique fort sérieuse? la question est-elle de savoir si Béranger aurait pu écrire autre chose que des chansons, ou de savoir s'il a écrit de vraies et de belles chansons [2]?

Avec ce système, on pourrait aussi bien se demander si Victor Hugo aurait pu rimer *le Roi*

[1] Dans les *Dernières chansons*, Béranger répète en vers ce qu'il a écrit tant de fois en prose :

> Si l'on dit que j'ai fait des odes,
> N'en crois rien : j'ai fait des chansons.
>
> (*Les Chansonnettes*.)

[2] Cependant on a, depuis la mort de Béranger, recueilli ou remis au jour divers morceaux, dont nous aurons occasion de parler plus tard, et qui semblent démontrer qu'il aurait pu, lui aussi, gravir les hauts sommets de ce qu'on est convenu d'appeler la grande poésie.

d'Yvetot, de Lamartine composer des tragédies, Alfred de Musset chanter la ruine de Troie ou les pérégrinations d'Énée.

Ce que vous désirez établir c'est l'infériorité de la chanson comparée aux grands genres, car dans notre pays et notre époque de démocratie, l'aristocratie, détrônée partout ailleurs, s'est réfugiée au *Parnasse*, et l'on a continué, comme au temps de Louis XIV, de hiérarchiser les produits de l'intelligence. Pour notre compte nous n'admettons pas cette hiérarchie. Nous ne partageons pas l'avis d'une Dame-poëte, s'écriant dans son salon : Après tout Béranger n'a écrit que de *petits* vers. — Les vers de cette dame sont effectivement beaucoup plus *grands* que ceux du chansonnier : ils ont, au moins, deux pieds de plus par chaque ligne, en leur qualité d'alexandrins.

Nous croyons, nous, tous les genres égaux, et nous pensons qu'ils diffèrent seulement par le talent de l'écrivain. Du reste, cela importe peu : prenons les chansons pour des chansons, jugeons-les comme des chansons, sans nous inquiéter de savoir si l'ode et la chanson appartiennent l'une au *grand* genre, l'autre au *petit* genre. Imitons à ce sujet la modestie, le bon sens de Béranger qui répétait à satiété : Je suis chansonnier, rien que chansonnier.

Ce n'est qu'au dernier paragraphe cité par nous que M. Sainte-Beuve met en cause avec quelque netteté Béranger lui-même, et tente de faire remonter jusqu'au poëte la responsabilité des diverses opinions qui se sont produites sur son compte. L'é-

minent critique en parlant de la *ruse* du talent de Béranger qui a *fait croire à sa grandeur ;* en répétant que Béranger a *fait croire* qu'il était gêné dans la chanson, quand il n'y était qu'aidé, prétend à son tour nous *faire croire* que Béranger aspirait à une autre gloire que celle de chansonnier, qu'il élevait ses ambitions au delà, qu'il se posait en poëte épique ou lyrique.

Il y a là une erreur, non-seulement d'appréciation, mais de fait matériel. Nous le répétons, pas un mot, pas une confidence de Béranger n'autorise à lui adresser ce reproche. Sans doute, on a parfois à son égard poussé l'engouement trop loin; sans doute de maladroits admirateurs ont pu créer de légitimes susceptibilités et lasser le public lettré par l'excès de leurs pompeux dithyrambes; sans doute, M. Paul Boiteau a tort, du moment où il parle de Béranger, d'évoquer aussitôt les grandes ombres de Corneille et de Molière; mais ce n'est pas une raison pour accuser de *ruse* le talent de Béranger, pour déclarer qu'il vous a volontairement fait croire ceci ou cela.

Lui-même, avec cette sorte de seconde vue qu'il possédait quelquefois, a prédit d'avance le temps où l'on dégagerait *toutes* les tendresses, même les plus méritées : dès 1833, il répondait à certains reproches de 1850 et d'une façon qui eût pu vous épargner le soin de les faire.

Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complétement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués ; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de

bienveillance ; que *j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges* (M. Boiteau qui a édité et commenté les *œuvres posthumes* ne s'est pas assez pénétré de l'esprit des *œuvres antérieures*, notamment de la préface de 1833) ; que, loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent ; me suis tenu loin des coteries qui le propagent ; et que j'ai fermé ma porte aux commis-voyageurs de la renommée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *Revues* et les *Magasins* leur sont ouverts.

JE N'AI JAMAIS POUSSÉ MES PRÉTENTIONS PLUS HAUT QUE NE L'INDIQUE LE TITRE DE CHANSONNIER, *sentant bien qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle.*

N'est-ce pas lui également [1], au moment de sa plus grande popularité, qui disait en parlant de sa réputation avec une modestie excessive et que l'avenir ne ratifiera pas :

On a jugé de sa durée par son étendue; j'ai fait, moi, un calcul différent *qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse.*

On a voulu justifier ses prévisions : le vieillard a lu M. Sainte-Beuve, et quelques-unes des insultes de M. de Pontmartin — celles-là dépassant toute prévision — ont éclaboussé jusqu'au chevet du moribond [2].

[1] Préface de 1833.

[2] Toutefois dans ce passage relatif au mérite purement littéraire de Béranger, il y a des observations justes et dignes de l'illustre critique, malgré leur sévérité. Nous n'insistons pas sur les détails qui nous entraîneraient au delà de notre but. — Ce que nous voulons

Nous arrivons à la question politique, mais ici il importe de bien distinguer les dates. M. Sainte-Beuve a traité ce sujet à deux reprises, en 1850 et en 1861. Un abîme sépare les deux époques, et l'éminent critique n'est pas un homme dont on puisse dire, en ces matières, « qu'il n'a rien appris, rien oublié. » Pendant les onze années écoulées entre ses deux études sur le chansonnier, l'écrivain du *Constitutionnel* semble, au contraire, avoir beaucoup appris et quelque peu oublié. Le moment n'est pas venu, toutefois, d'opposer M. Sainte-Beuve à lui-même, et nous traiterons un peu plus tard la question de la politique de Béranger.

Actuellement, nous nous contenterons de citer les paroles du critique, en priant nos lecteurs de les retenir, et nous ne relèverons que l'intention purement morale qui les a dictées.

Homme d'un patriotisme sincère, il est évident *aujourd'hui* qu'en poussant trop au triomphe des passions et à l'explosion des ressentiments populaires, il n'avait pas assez songé au lendemain.

définir et faire mieux connaître ce n'est pas le talent du chansonnier, mais le caractère et le rôle du citoyen.

Cependant nous demanderons à M. Sainte-Beuve — qu'il nous pardonne cette question fort *indiscrète* — pourquoi il a omis, en publiant ces critiques, de nous prévenir qu'il en devait quelques-unes à Béranger lui-même? Certaines imperfections de style, certaines faiblesses ou obscurités d'expressions ne lui furent-elles pas signalées par le chansonnier, à l'époque où M. Sainte-Beuve allait solliciter, comme bien d'autres, auprès du poëte, les conseils qu'on lui reproche aujourd'hui d'avoir trop aimé à donner?

En nous prévenant de cette sorte de collaboration inattendue, l'auteur des *Lundis* aurait vivement piqué la curiosité du public.

Il ne voulait pas de la Restauration, il ne voulait guère des d'Orléans :

« *Il voulait donc de la République ;* CELA N'EST PAS DOUTEUX. » — Ceci, nous tenons à le constater, est fort clair et aussi catégorique qu'on peut le désirer.

D'autre part, voilà Béranger désigné, et désigné justement, car il le méritait, à la colère des légitimistes, à la rancune des orléanistes déjà très-irrités, non-seulement de la défaite des idées qu'ils avaient soutenues, mais encore de l'avénement d'une République dont ils se faisaient néanmoins les hommes d'affaires,... *pour le bon motif,* comme les événements l'ont assez prouvé. Cela ne suffit pas à M. Sainte-Beuve. Il ne laisse pas même au chansonnier les républicains qui, ceux-là du moins, auraient pu savoir quelque gré à Béranger « d'avoir voulu la République, » et il cite aussitôt le mot de Chateaubriand : — « Eh ! bien, votre République, vous l'avez ! » et la réponse de Béranger : — « Oui, je l'ai, répondait l'homme d'*esprit*, mais j'aimerais mieux la *rêver* que la *voir*. »

Dès lors, Béranger se trouve bien et dûment convaincu d'avoir voulu la République, puis, lorsque son désir fut réalisé, de n'en avoir plus voulu. C'est, du moins, ce que déclare l'éminent critique, lorsqu'il ajoute qu'on pourrait dire à « ceux qui se font une idole de la popularité, et qui s'en montrent les grands prêtres obéissants : ainsi vous poussez sans cesse à *ce dont vous ne voulez pas en définitive* — cela serait trop net, voici l'adoucissement — *ou à ce dont vous ne voulez que très-peu...* »

Dans tout ce passage, l'auteur des *Lundis* sort mo-

mentanément de sa réserve habituelle et accentue davantage sa pensée.

Pour comprendre la portée que le public donna à ces paroles, il faut se rappeler l'époque où elles ont été écrites. On était en 1850. La République, depuis les journées de juin 1848, n'était plus qu'un fantôme dont les partis se servaient à tour de rôle ou tous à la fois pour effrayer la nation, un de ces épouvantails inoffensifs dont on fait peur aux enfants insoumis, et sur lesquels les enfants se vengent de leur peur dès que la peur a disparu. Tous les intérêts lésés et tous les intérêts à venir, toutes les ambitions renversées et toutes les ambitions naissantes se ruaient à la fois sur cette grande chose vaincue, mais encore redoutable par la force intime de son seul nom. On avait tremblé, on avait courbé le front devant elle : elle abattue, on se relevait pour la frapper. Cependant elle laissait aussi un vide, et ce vide chacun avait hâte de le remplir.

Parler de la République à cette coalition d'hommes exaltés par un reste de crainte et le souvenir de leur défaite, enhardis par l'espoir d'une éclatante et prochaine revanche ; leur désigner le chansonnier comme le promoteur de cette immense révolution sitôt arrêtée, c'était leur dire, à cet instant : l'homme que vous avez prôné, admiré, n'est-il pas votre cruel ennemi ? N'est-ce pas à lui que vous êtes redevables des angoisses par lesquelles vous venez de passer — et de passer gratuitement, ce qui ajoutait encore à leur colère ?

Ils le savaient, tous ou presque tous, et, malgré

l'entraînement de la réaction, ils ne s'en prenaient guère à lui, honorant chez le chantre national une longue et ferme conviction qu'ils s'étaient habitués à lui connaître. Ils savaient aussi que cette foi politique n'avait jamais poussé le poëte à demander la réalisation immédiate et *quand même* de ses idées; qu'il avait été mordant en paroles quelquefois, mais impatient ou pressé jamais ; qu'en 1830, il avait contribué par sa modération à leur procurer ces dix-huit années de paix et de liberté constitutionnelle, dont ils auraient pu profiter pour reculer indéfiniment, comme en Angleterre, l'avénement de la République. Ils savaient tout cela ; ils tenaient compte à Béranger de sa réserve, et leurs rancunes ne se tournaient contre lui qu'indirectement. En effet, ils n'avaient point rencontré le vieillard sur leur chemin, dans les dernières années. Avec certaines différences, ils le respectaient de même qu'ils avaient respecté Dupont (de l'Eure), parce que la fidélité aux convictions, les services rendus, le désintéressement, l'âge aussi, inspirent toujours un certain respect.

Tout à coup, on jette à ces hommes, à ces partis, le nom de Béranger, en l'accolant à l'objet de leur haine vivace,—c'était le droit de M. Sainte-Beuve, car c'était la vérité, hâtons-nous de le répéter,—puis on leur apprend que Béranger, *en voulant la République,* n'obéissait pas à une conviction. On leur apprend qu'il a poussé au *triomphe des passions* et à *l'explosion des ressentiments* (phraséologie à la mode à cette époque) dans l'unique but de conserver sa popularité, de l'augmenter encore, sans songer au lendemain, sans

vouloir bien sérieusement la République, par un caprice d'*homme d'esprit*, une fantaisie de poëte ivre de bruit, en un mot, qu'il a *fait le mal*, sans l'excuse d'avoir cédé à un entraînement sincère.

C'est à cette société bouleversée, haletante, de 1850, à cette société si lasse de mouvement et d'agitation qu'elle ne demande que le silence et l'immobilité à tout prix; si humiliée de ses sottises et de ses défaillances, qu'elle cherche partout un coupable sur qui rejeter le fardeau des « iniquités d'Israël, » c'est à cette société qu'on vient dire: Béranger a contribué au renversement de l'ordre social (style du temps), et il l'a fait froidement, volontairement, avec le désir réfléchi d'agrandir sa renommée aux dépens de votre repos. C'est aux vainqueurs de l'insurrection de juin qu'on vient dire: Béranger « a pris le mot *peuple* trop souvent dans un sens *étroit*,... celui de l'opposition et du *combat* des classes; *il s'est vanté d'être du peuple.* »

En face de ces partis soulevés contre l'état de choses, il y avait les républicains dont la position était aussi fausse que pénible. Vaincus, ils avaient les apparences de la victoire et tous les désavantages d'une situation qu'ils subissaient, qu'on exploitait contre eux : on les déportait, en se plaignant de leur tyrannie; on leur demandait des comptes, comme s'ils dirigeaient quelque chose et, en même temps, on les châtiait comme des serviteurs infidèles. Ils assistaient impuissants et désarmés à la pièce qui se jouait sans eux, contre eux, dont ils faisaient les frais. On supprimait la République au

nom de la République, en leur reprochant tout-à la fois sa naissance et sa mort.

On eût été aigri à moins, avouons-le.

Mais à leur ressentiment s'ajoutait une nouvelle amertume; ils sentaient qu'ils avaient été maladroits presque toujours, au-dessous de leur tâche quelquefois. Ils comprenaient qu'ils avaient manqué, en partie par leur faute, une occasion magnifique et qui ne se présenterait plus de longtemps. Ils voyaient leur rêve avorté se perdre dans un avenir lointain. Après avoir mis le pied sur la terre promise, ils se retrouvaient au milieu de l'Océan, ballotés par les flots, secoués par la tempête; ils se disaient qu'ils avaient tenu quelques heures le gouvernail, que le vent avait gonflé leurs voiles, qu'ils avaient touché au port, et qu'ils reculaient vers leur point de départ. Le sentiment de leurs fautes ne les consolait pas. Eux aussi, ils étaient en quête d'un coupable qui ne fût pas eux : *quærens quem devoret* !

C'est à ces hommes irrités, mécontents, qu'on vient dire : Béranger se retire de votre République et la renie. Il l'abandonne. Il aimait mieux la rêver que la voir, et s'il ne le dit pas tout haut, c'est que « le poëte aujourd'hui dégoûté » n'est pas « encore revenu du rôle. »

M. Sainte-Beuve ne se trompe pas. En effet, Béranger devait être *dégoûté* de ce qu'il voyait, et l'on comprend qu'il eût mieux aimé rêver la République que la voir telle qu'on la lui servait en juillet 1850. Ce mot, tous les républicains l'ont dit, excepté lui peut-être, car nous sommes, et pour

cause, porté à croire qu'il ne l'a jamais prononcé. Ce qu'on appelait, par une sorte de convention, qui n'était au fond qu'une sanglante ironie, la République leur faisait, à bon droit, regretter celle qu'ils avaient rêvée si longtemps, celle qu'ils avaient cru posséder le 24 février 1848.

La réponse de Béranger à Chateaubriand, fût-elle authentique, ce que nous ne croyons pas, le sens qu'elle emprunte à tout ce qui l'acccompagne est complétement erroné. Où l'on serait tenté de voir un blâme général, absolu contre l'institution républicaine, il n'y aurait eu, en tout cas, que la boutade d'un honnête homme et d'un vieux républicain, en face de cette étrange République qui avait été au-devant du pape avec M. Freslon, qui allait à confesse avec M. de Falloux, qui enfin prenait Rome d'assaut avec le général Oudinot.

Après avoir affirmé, en s'appuyant sur une citation probablement inexacte et dont il conviendrait, en la supposant vraie, de rétablir le sens naturel, que le républicain Béranger avait voulu la République sans la vouloir, M. Sainte-Beuve poursuit son enquête et démontre que le chansonnier était devenu, vers la fin, socialiste :

D'autres chants très-élevés du Recueil de 1833, tels que *les Contrebandiers*, *le Vieux Vagabond*, *Jacques*, *Jeanne la Rousse*, ont une forte teinte de ce socialisme qui a succédé, dans l'opinion du dehors, au libéralisme de la Restauration : Béranger est *fort sensible* et *fort attentif* à ces courants de l'atmosphère.

En effet, Béranger, né en 1780, mort en 1857,

a marché avec son siècle, ne fermant l'oreille à aucun bruit du dehors, accueillant les idées qui lui semblaient la formule nouvelle de l'avenir. Poëte et chansonnier, il ne s'est jamais piqué d'être un faiseur de systèmes; mais il les étudiait quand ils se présentaient à lui, et de chacun d'eux acceptait ce qui lui paraissait de nature à hâter cette transformation de la société que tous les penseurs de notre époque ont prédite tour à tour, soit en vers, soit en prose, soit à la tribune, soit dans la chaire du professeur.

En 1812, il ne vulgarisait pas, sans doute, les idées qui ne devaient se développer, se manifester que dix ou vingt ans plus tard. Il n'était ni Fourrier, ni Saint-Simon, ni celui-ci, ni celui-là; il n'avait pas la prétention de « devancer la justice du peuple. » Seulement lorsque le socialisme devint autre chose qu'une aspiration vague et mal définie, lorsque des hommes remarquables, malgré leurs dangereuses erreurs, eurent donné un corps à ces aspirations, le chansonnier, au lieu de se renfermer dans les souvenirs de sa jeunesse, comprit qu'il y avait là un mouvement encore un peu désordonné et pourtant digne d'attention. Il chanta les rêves nouveaux du peuple, comme il avait chanté ses gloires passées, non pour le flatter, mais parce que sa nature active le poussait à élargir toujours le cercle intellectuel où se mouvait sa pensée.

Il se figurait, du reste, pourquoi le nier? que cela rentrait dans son « rôle. » Il voulait être l'interprète écouté du peuple. Chansonnier populaire et national, il se croyait appelé à chanter les joies

et les douleurs, les espérances et les victoires morales ou matérielles de la nation.

Que ne dirait-on pas de lui, au contraire, s'il s'était arrêté, ainsi que presque tous les hommes de la Restauration, au programme de sa jeunesse et de ses premières luttes ! Ne voyez-vous pas d'ici les reproches ? Ce serait un esprit borné, incapable de s'élever au-dessus des petites animosités d'un libéralisme étroit, incapable de comprendre les besoins plus exigeants de son époque. Un de ces hommes bien intentionnés peut-être, mais sans portée, sans coup d'œil, qui croient le pays sauvé, la liberté assurée parce que tel portefeuille a passé des mains de M. X... dans les mains de M. Y...; qui prennent un changement de cabinet pour une révolution, et trouvent tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, du moment où leurs amis sont aux affaires.

Après cette mise en scène du socialisme, le critique des *Lundis* montre le chansonnier refusant de demeurer à l'Assemblée constituante « pour défendre, expliquer, commenter et appliquer, s'il y avait lieu, la moralité de ces chansons, poétiquement très-belles. »

Ici, l'homme d'esprit chez Béranger, l'homme prudent, celui qu'on peut appeler (sauf respect) une *grande coquette*, l'a emporté, on ne craint pas de le dire, sur le citoyen et même sur le poëte. Un poëte *tout à fait généreux*, un André Chénier, n'eut pas hésité. Mais Béranger vieilli, et voyant d'ailleurs à l'œuvre des poëtes de conversion nouvelle, aura pensé qu'il était de trop dans l'arène ; *il a eu la migraine* et s'est dégoûté.

Ce passage est charmant d'esprit et de malignité; mais il a le tort d'être trop charmant, trop spirituel et trop malin, et surtout de ne présenter qu'un côté de la question. M. Sainte-Beuve nous convaincra difficilement qu'un poëte, un chansonnier, doive nécessairement accepter des fonctions législatives, par cela seul qu'il a exprimé des vœux de réforme, qu'il s'est fait l'écho de certaines aspirations, de certaines plaintes.

Nous croyons que Béranger n'eût rendu aucun service sérieux à la cause qu'il aimait en restant à l'Assemblée constituante, et qu'il avait dès lors le droit strict de refuser un mandat que son incapacité absolue comme orateur l'eût empêché de remplir avec quelque utilité. Il a pensé, et on peut penser avec lui, que chaque homme a sa tâche et son devoir appropriés à ses forces; qu'un chansonnier n'est pas nécessairement un homme politique; que la nature a créé les uns pour la parole, les autres pour l'action ou pour la plume.

Qu'il y ait eu plus de prudence que d'enthousiasme, plus de raison que de générosité dans sa résolution; que ce jour-là il ait écouté surtout sa lassitude et le froid bon sens, nous ne le nierons pas. Lui-même, dans sa lettre de refus, nous dit qu'il demande un service[1]. Mais représenter cette

[1] « Pour la première fois je demande quelque chose à mon pays; que ses dignes représentants ne repoussent donc pas la prière que je leur adresse en réitérant ma démission, et qu'ils veuillent bien pardonner aux faiblesses d'un vieillard qui ne peut se dissimuler de quel honneur il se prive en se séparant d'eux. » (*Lettre au citoyen président de l'Assemblée nationale.*)

abstention comme un nouveau sacrifice fait à sa popularité, comme une suprême coquetterie, c'est se tromper gravement. Béranger, à ce moment, jouait sa popularité, et il le savait. S'il a cédé à la pente de son caractère, il n'a nui qu'à lui-même; sa présence silencieuse aux côtés de La Mennais n'aurait point sauvé la République, ni déplacé la majorité. Il pouvait sacrifier le repos de ses dernières années : il ne l'a pas voulu, jugeant qu'après avoir combattu pendant trente ans, son âge lui donnait droit de prendre sa retraite, de laisser la place à de plus jeunes, à de plus actifs.

Cette fatigue, cette faiblesse, si l'on veut, M. Sainte-Beuve la présente comme « une migraine; » le mot est joli, mais comme beaucoup de ces jolis mots, il est trop joli pour être juste. Il sert, à la vérité, de transition au reproche qui va suivre d'une « habitude de calcul trop continuel et trop raffiné. » Ce reproche sera répété plus tard à satiété par tous les adversaires et même par quelques amis de Béranger. Pour le moment, nous nous contentons de le signaler. Quand il en sera temps, nous rechercherons sur quelle base il repose, ce qu'il a de faux ou de mérité. Nous apprécierons également à notre point de vue l'abstention du chansonnier en 1848.

Nous ne relèverions pas le passage sur l'Académie française, s'il ne montrait une fois de plus avec quelle facilité M. Sainte-Beuve trouve de petites raisons et des motifs mesquins à la conduite entière de Béranger. Suivant lui, Béranger n'est pas de l'Académie française parce qu'il « *s'est dit qu'il*

ne fallait pas en être. C'est une *singularité* [1] dont il se flatte... il ne veut pas qu'on puisse accoler jamais d'autre titre à son nom que celui de chansonnier. Il n'est pas fâché au fond de donner, par son absence, un petit tort à l'Académie.... »

C'eût été prêter aux riches. L'Académie, qui repousse M. Littré, n'a pas besoin qu'on lui donne de petits torts; plus généreuse pour elle-même, elle s'en donne volontiers de très-grands. Néanmoins, M. Sainte-Beuve, en supposant au chansonnier l'envie de se singulariser, a oublié quelques autres motifs assez sérieux et qui méritaient qu'on les citât. Ces motifs sont fort connus, sinon fort compris, et *singularisent* bien davantage Béranger [2].

[1] « Qu'on ne croie pas que je me dissimule l'inconvénient pour moi de n'être pas de l'Académie..... Qui sait même si ma conduite, mal interprétée, n'indisposera pas l'Académie contre ma mémoire, si peu que ma mémoire doive me survivre [1]? J'ai aimé trop sincèrement les lettres pour ne pas le craindre; et cette crainte j'hésite d'autant moins à l'exprimer ici, qu'elle répond à ceux qui m'ont accusé de ne pas aspirer au fauteuil pour me *singulariser*. » (*Ma Biographie*.)

[2] « Je vous répète donc que, si j'avais fait autre chose que des chansons, je ne trouverais aucun obstacle, littéralement parlant, à m'inscrire parmi les aspirants au fauteuil. Mais par des causes trop longues à exposer, je *tiens à ne pas enrégimenter académiquement ce petit genre* QUI CESSERA D'ÊTRE UNE ARME POUR L'OPPOSITION LE JOUR OU IL DEVIENDRA UN MOYEN DE PARVENIR. Et puis-je fournir, moi, à ceux qui ne manquent jamais d'attaquer les choix de l'Académie, l'occasion de rabaisser, à cause de moi, un genre auquel je

[1] L'Académie, par la bouche éloquente de M. Villemain, a noblement répondu à cette crainte, en se faisant, dans la séance solennelle qui a suivi la mort de Béranger, l'interprète écouté du deuil public.

dois tant et que je suis parvenu à placer encore plus haut qu'il ne l'avait encore été? Ceux qui disent aujourd'hui de mes chansons que ce sont des odes, seraient les premiers à crier que je n'ai fait que des chansons, que c'est bien peu de chose que des chansons. Avouez qu'il ne doit pas me convenir de les aider à prouver qu'ils n'ont que trop raison.

» Je ne puis me dissimuler, d'ailleurs, que l'on n'entre pas dans une société sans y contracter des engagements de devoir et de délicatesse. Or, il faut ici que je vous confesse, mon cher ami, que j'ai un ouvrage en tête qui ne peut être écrit dans un esprit académique [1]. Pensez-vous donc qu'il me convienne, avec un pareil projet, de m'exposer à commettre un acte d'ingratitude, et n'est-ce pas déjà trop que la reconnaissance que j'ai pour tout ce que vous me proposez et la bienveillance de plusieurs de vos collègues? *C'est parce que la reconnaissance est un culte pour moi que j'ai toujours redouté de contracter même de légères obligations, et vous voulez m'en faire contracter de grandes! J'ai tout sacrifié au besoin d'indépendance; ne me ravissez pas le fruit de tant d'efforts, souvent si pénibles.*»

» Des sots, ou des gens qui ne me connaissent point, ont cru, ou même ils ont feint de croire, après la Révolution de juillet, que j'avais refusé des places et des distinctions pour me *singulariser;* non, vous le savez. Les places et les distinctions n'allaient ni à mes goûts, ni à mon caractère, et c'est pourquoi je ne les ai pas recherchées. Cependant me suis-je vanté de ma modération? ai-je fait retentir les journaux de mes refus désintéressés?

» On tombe assez souvent dans la même erreur, je le sais, relativement à l'Académie : c'est de l'orgueil, dit-on. Les sots me croient donc bien sot?...

» *Mais me voyez-vous en habit brodé! l'épée au côté, allant au château? Là encore un discours : « Sire, je suis votre très-humble » serviteur. — Ah! vous voilà donc, vous qui n'avez pas voulu » nous venir visiter? — Je suis votre serviteur, Sire. — Allez et » n'y revenez plus!* etc., etc.» Ah! mon cher Lebrun, ne sentez-vous pas que vos usages sont des impossibilités pour moi? » (Lettre à M. Lebrun. — *Ma Biographie.* Appendice.)

[1] Sans doute son *Dictionnaire des Contemporains.*

de caractère protége la mémoire du chansonnier. Ce sont des parrains de sa gloire un peu gênants pour certains détracteurs. M. Sainte-Beuve, comme M. Veuillot, constate cette réunion de Châteaubriand, de La Mennais et de Lamartine autour du poëte populaire, mais où le second ne voit qu'un motif de déplorer l'esprit du temps, M. Sainte-Beuve saisit l'occasion d'être à la fois désagréable à Lamartine, à La Mennais, à Chateaubriand et à Béranger.

Il faut rendre à Béranger cette justice, s'écrie-t-il, qu'il n'a pas le premier recherché ces hommes réputés d'abord plus sérieux que lui, qui ne le sont pas, et à aucun desquels il ne le cède par l'esprit.

On pourrait croire d'abord que M. Saint-Beuve a voulu grandir Béranger. Ce serait méconnaître étrangement l'éminent critique : il a voulu seulement diminuer les autres. D'ailleurs, il se hâte d'expliquer cette triple admiration pour le chansonnier, ainsi que l'affection du chansonnier pour ces trois écrivains. Prenons au hasard un de ces hommes, M. de Lamartine par exemple, et nous rencontrerons aussitôt la phrase suivante : Béranger, après avoir longtemps regardé Lamartine comme un aristocrate et un gentilhomme, « n'a commencé à le louer comme poëte, qu'après *Jocelyn, à dater de la décadence....* »

Il serait facile, du reste, de relever de graves erreurs dans tout ce passage, notamment au sujet de La Mennais et de Carrel : Béranger même employait un plus gros mot à cet égard, quoique, suivant les habitudes de son esprit, dont le calme devant les

attaques personnelles contredisait le *genus irritabile vatùm* du poëte latin, il se soit efforcé de contenir le zèle des amis qui voulaient alors répondre à M. Sainte-Beuve.

Voici enfin la conclusion de cet article :

Béranger, comme poëte, *est un des plus grands,* non le plus grand de notre âge... Dans cette perfection tant célébrée, il entre aussi bien du mélange. Comparé aux poëtes d'autrefois, il est du groupe second et encore si rare, des Burns, des Horace, des La Fontaine.

Cette part de gloire est assez belle pour contenter même les exigeants, et le chansonnier, avec sa modestie accoutumée, trouvait qu'on lui faisait trop d'honneur, tout en se félicitant qu'on fût obligé de parler ainsi de l'homme à qui certes on ne voulait pas de bien. Nous mettons, nous, très-volontiers Béranger au rang d'Horace et de La Fontaine, mais avec quelques différences morales. M. Sainte-Beuve en établit aussi, seulement les nôtres ne sont pas les siennes.

Mais ces derniers (Horace, La Fontaine), qui n'ont jamais été des poëtes de parti restent par là même plus élevés et d'un ordre plus universellement humain. Lisez Horace dans ses épîtres, La Fontaine dans ses fables ; ils n'ont cajolé aucune passion, ni dorloté aucune sottise humaine.

En effet, Horace, l'égoïste aimable, encense tranquillement le vainqueur et chante Octave devenu Auguste. C'est un courtisan, qui n'a jamais, que je sache, « *flatté l'infortune.* » La Fontaine n'est pas un courtisan, il se montre même capable de courage en amitié, mais il y a de l'indifférent chez lui, et de

6.

l'égoïste, quoique sans habileté, ni calcul, nous le reconnaissons facilement. Est-ce là toutefois ce que M. Sainte-Beuve appelle une inspiration « plus élevée, d'un ordre plus universellement humain? »

Nous ne croyons pas davantage que Béranger soit un homme de *parti* dans le sens étroit de ce mot. C'est un homme d'*opinion*, lui-même l'a dit, et il nous sera facile de le prouver en nous appuyant sur sa vie tout entière. Il y a une différence profonde entre l'homme de parti et l'homme d'opinion. Tous deux, à la vérité, ont une foi politique et la confessent dans leurs écrits comme dans leurs actes, seulement le premier s'inféode à ses idées, en accepte une formule restreinte dictée par les nécessités du moment et sacrifie une portion de son libre arbitre aux convenances de ses coreligionnaires, tandis que le second, moins astreint aux nécessités de tactique et de discipline qui sont toutes passagères, sans rien modifier au fond de ses croyances, admet, suivant les circonstances, des tempéraments utiles, et, sans s'arrêter à un programme toujours incomplet, cherche avec indépendance et sincérité, les meilleurs moyens pour atteindre au but désiré.

La foule confond ensemble ces deux sortes d'hommes. A ses yeux, tout républicain appartient au *parti* républicain, de même que tout catholique au *parti* catholique, et si on lui parle d'un socialiste, elle songe à Saint-Simon, à Fourier, à Cabet, incapable de comprendre qu'il puisse être question d'un homme souhaitant des réformes sociales, en dehors des diverses écoles.

M. Sainte-Beuve qui plane dans les régions sereines de la pure littérature, qui semble n'avoir jamais partagé les rêves et les déceptions de son époque, au point de vue politique, est trop indifférent, trop exclusivement absorbé par des préoccupations « d'un ordre plus universellement humain, » pour saisir ces nuances importantes et délicates. Chaque homme de conviction lui semble un homme de parti, et dans sa bouche ce mot prend son plus mauvais sens. Cela est naturel; on méconnaît presque toujours les passions qu'on n'éprouve pas et les motifs qui ne nous ont jamais décidé nous paraissent assez mesquins. Aussi nous comprenons que toute la portion militante des *Chansons* le choque et lui soit peu sympathique : nous croyons volontiers qu'à « *son sens* » elle « diminue » beaucoup le chansonnier.

Le critique revient sur son terrain et retrouve aussitôt sa lucidité complète lorsqu'il termine par cette appréciation du talent poétique de Béranger :

Mais à une époque d'efforts, de lutte et de calcul, il a su trouver sa veine, il a fait jaillir sa poésie, une poésie savante et vive, sensible, élevée, malicieuse, originale, et il a excellé assez pour être sûr de vivre, lors même que quelques-unes des passions qu'il a servies, et qui ne sont pas immortelles, seront expirées.

On ne saurait dire mieux, et ces dernières lignes nous montrent M. Sainte-Beuve tel que l'ont fait la nature et le travail, avec son goût sûr et fin, sa sympathie vive pour les choses de l'intelligence, goût et sympathie qui surnagent finalement, même lorsque

des circonstances étrangères à la littérature ont amené sous sa plume des insinuations fâcheuses et des restrictions injustes. Cet article remarquable, et destiné à dévoiler le caractère de Béranger, nous fait surtout connaître M. Sainte-Beuve. Nulle part l'éminent critique n'a mis dans un jour plus net toutes ses imperfections et toutes ses perfections; nulle part il n'a aussi bien montré l'inconvénient de son procédé et la finesse de son talent; nulle part il n'a mêlé davantage les artifices du langage aux artifices de l'intention; nulle part il ne s'est complu davantage dans les grâces raffinées du sous-entendu.

Il a pris Béranger sous ses divers aspects d'homme, de citoyen et de poëte, et, à ce triple point de vue, il a indiqué tout ce qui prêtait à une attaque. Quelquefois il l'a conduite lui-même, plus souvent il en a dressé le plan, comme pour prouver, en se jouant, qu'il connaissait les ressources et le faible de la place assiégée. Il a voulu la démanteler; mais il n'a pas voulu la renverser. De là ces marches et ces contre-marches, cette allure discrète et menaçante, ces brèches ouvertes, ces savantes retraites suivies de retours offensifs, cet ensemble d'accusations et d'éloges se corrigeant mutuellement, et qui laissent dans l'esprit du lecteur des idées confuses sur le mérite désormais suspect du poëte, mais une impression très-nette sur son caractère décidément compromis.

Au fond, cet article de 1850 est un article de revanche. On y découvre le désir d'apprendre à un homme trop longtemps ménagé ou respecté par la critique, qu'il relève cependant de la critique, qu'il n'est ni

plus impeccable, ni plus sacré que le commun des mortels. On y sent une sorte d'irritation sourde, on y devine le plaisir malin qu'éprouve l'écrivain en ébranlant sur son piédestal une statue qu'il a lui-même contribué à élever, et que nul n'a pu renverser. C'est un de ces articles maîtres qui ouvrent une nouvelle période dans la réputation d'un homme connu. M. Sainte-Beuve n'y exprime pas seulement ses doutes et ses restrictions au sujet de Béranger, il y soulève successivement toutes les questions, même les plus indifférentes au critique, qui seront un jour posées par chaque parti à Béranger. Il lève et rabat le gibier : ici la morale, plus loin le caractère, puis le rôle politique, livrant le républicain aux légitimistes et aux orléanistes, le socialiste aux *amis de l'ordre*, enfin le républicain et le socialiste ensemble aux révolutionnaires dûment avertis que le *prudent* Béranger les a laissés au milieu de la débâcle après les avoir mis en train. Ailleurs il s'en prend au poëte, à l'écrivain lui-même qu'il convaint de *ruse* dans son talent, de calcul continuel dans sa vie, d'ambition littéraire au-dessus de ses forces, de jalousie contre Ronsard, André Chénier, Lamartine « *avant la décadence.* »

Nous avions donc raison de le dire, cet article est l'arsenal où puiseront à tour de rôle les divers ennemis de Béranger. Mais, par cela même qu'il a tout préparé, rien achevé, M. Sainte-Beuve aura le droit de leur dire en fin de compte : — Je ne suis pas des vôtres. Je m'arrête où vous commencez. Je suis un homme d'esprit et de bon ton que n'aveugle poin la haine. Je me bats à armes courtoises, au premier

sang : il me suffit que la piqûre soit douloureuse. Je ne m'évertue pas à vouloir tuer les gens que je sais immortels. Plus tard on pourra m'accuser d'une certaine injustice et de malveillance momentanée envers le chansonnier, mais on verra qu'en d'autres instants, si j'ai trop méconnu le caractère, j'ai sû du moins apprécier, dans une sage mesure, le génie du poëte.

Nous avons fait ressortir cette malveillance, nous avons souligné ces injustices, nous avons, autant que nous avons pu, dégagé l'intention du critique, chaque fois qu'elle nous a paru nécessaire à réfuter ou à signaler.

Il nous reste une dernière remarque à noter sur ce premier article de M. Sainte-Beuve. Elle nous expliquera cette irritation sourde dont nous avons parlé et la tendance générale, comme l'opportunité du travail de l'éminent critique. L'influence politique de l'époque y est fort sensible, trop sensible même. Nous sommes en 1850, ne l'oublions pas. La République n'est plus que de nom, l'Empire n'est pas encore; l'ordre est toujours menacé, les intérêts sont toujours inquiets. Voilà ce qui amène les reproches de démocratie étroite, de socialisme dangereux, de haine exagérée des rois. Après le 2 décembre 1851 les reproches changeront de nature; on accusera le chansonnier de n'avoir pas aimé la liberté; on affirmera qu'il n'a pas chanté le peuple, mais l'Empereur. M. Sainte-Beuve, tardivement éclairé sur les vraies opinions de Béranger, ne dira plus qu'il a voulu la République, mais le retour de l'*aigle*, et M. Sainte-Beuve s'en trouvera

tout radouci, ainsi que va le prouver le ton de son article de 1861.

A cela, d'ailleurs, rien d'étonnant. M. Sainte-Beuve plane, avons-nous dit, au-dessus des basses régions de la politique ; il n'est pas à coup sûr un homme de « parti » ; mais, à cause de cela même, il est très-attentif aux commotions politiques. Les unes d'un caractère révolutionnaire, le gênent et l'irritent, parce qu'elles troublent la paix publique et la sérénité de son âme ; parce qu'elles sont la mise en œuvre d'idées complétement en dehors des idées qui intéressent et qui occupent le critique. Les autres, dont le premier résultat est le rétablissement de l'ordre dans la rue, lui procurent ce calme et ce recueillement favorable aux travaux d'esprit, et que Virgile appréciait fort dans son temps : *Deus nobis hæc otia fecit.*

Aussi l'influence des événements contemporains est non moins visible dans les articles de M. Sainte-Beuve que dans les chansons de Béranger, avec des différences toutefois. En effet, il n'y a pas, à proprement parler, d'indifférents en politique. Il y a les hommes de lutte, « les poëtes de combat, » et les hommes désintéressés des rêves, des besoins de leur époque ; les premiers, on les accuse quelquefois d'avoir flatté le peuple, d'être les « grands-prêtres obéissants » de la popularité ; les seconds aiment naturellement le pouvoir, quand il est fort : ils ne descendent pas dans la lice, mais ils écoutent tous les bruits de la mêlée... et acclament le vainqueur [1].

[1] A cette religion politique appartient aussi ce grand pontife de la philosophie éclectique, qui, passant naguère devant la colonne

§ 2. — L'ARTICLE DE 1861.

« Je ne me dédis en rien. »
(M. Sainte-Beuve, 1861.)

Les articles de M. Sainte-Beuve sont comme les jours de l'année : ils se suivent et ne se ressemblent pas. Le 11 et le 18 novembre 1861, l'éminent critique se sépare tout à coup et avec une grande fermeté des ennemis de Béranger. Aux *dégagements* de 1850 ont succédé les réflexions; l'histoire a marché, et M. Sainte-Beuve, marchant avec les événements, se trouve naturellement placé à un point de vue nouveau, lorsqu'il s'agit du poëte devenu « gloire nationale. »

Il y a, suivant lui, une injustice à réparer... au sujet de la *Correspondance* de Béranger. Cette publication a souffert de la réaction que la mémoire du poëte a eu à subir au lendemain de sa mort... Une popularité si haut montée ne pouvait décliner doucement et baisser petit à petit ; il s'est bientôt déclaré, lui disparu, un entraînement en sens contraire, et, comme après une grande marée, on a eu sous les yeux un vaste reflux.

Vendôme, disait emphatiquement à un ami, en lui montrant la statue de l'Empereur : — Voilà Napoléon *le Petit!* — cela signifiait apparemment que le GRAND Napoléon est toujours celui qui règne. Beaucoup de gens en place partagent, d'ailleurs, cette opinion optimiste :

Le véritable Amphitrion
Est l'Amphitrion où l'on dîne !

La réaction, ajoute-t-il plus loin, a *tout dépassé;* elle avait son principe dans bien des causes... Il (Béranger) avait trop duré... On en avait trop dit; cela ennuie et impatiente à la longue... Pour Béranger, toutes les *anciennes rancunes* ont profité de cette impatience du public (je ne dis pas du *peuple qui lui est resté fidèle*), et se sont réveillées, rancunes légitimistes, rancunes religieuses, rancunes littéraires, et celles-ci très-vives, de la part des raffinés, qui méprisent sur toute chose le bourgeois et les succès qu'il consacre.

Telle est en partie la vérité, et nous sommes heureux qu'un homme de la valeur de M. Sainte-Beuve l'ait dite aussi nettement. Nous signalerons cependant la parenthèse relative au *peuple qui est resté fidèle à Béranger.* Cette phrase ainsi placée perd beaucoup de son importance; la suite lui servira de commentaire, et nous nous réservons de la rappeler, quand il en sera temps.

M. Sainte-Beuve, quelques dix ans plus tôt, a compté parmi ces *ennuyés*, ces *impatients* ou ces *raffinés*, « qui ont profité de l'impatience du public; » aujourd'hui il s'éloigne de leur camp, sans renier son passé, mais en l'expliquant :

Mon dessein, dit-il, n'est pas de revenir ici sur l'œuvre du poëte et du chansonnier. On m'a fait l'honneur de me dire que c'était moi-même qui, dans le temps, avait le premier attaché le grelot. *Je ne me dédis en rien* de ce que j'ai écrit autrefois dans ce même journal; seulement ceux qui ont cru que, de ma part, c'était une manière de commencer, se sont mépris sur mon intention; c'était une manière de finir. Je n'en pensais pas plus que je n'en ai dit alors sur les *défauts* mêlés aux *mérites*, et ces *réserves* faites, ces *correctifs* apportés, et si l'on veut, ces *malices rendues,* je restais dans ma

mesure d'ADMIRATION et de RESPECT pour le *caractère de l'homme* et pour le *talent du poëte.*

Malheureusement cette mesure est bien difficile à connaître. Celle d'autrefois était petite, celle d'à présent est grande : c'est toujours la mesure de M. Sainte-Beuve, mais il en aura changé.

On sent, dès ces premières lignes, combien le ton est devenu doux et bienveillant. Tous les mots sont pesés et disposés de façon à atténuer l'effet de l'article de 1850. Après dix ans, M. Sainte-Beuve n'y trouve plus que de simples *réserves,* des *correctifs,* des *malices rendues.* Les termes d'*admiration,* de *respect,* qui, s'ils s'étaient rencontrés jadis sous la plume de l'écrivain, auraient commencé la phrase, la terminent ici et lui servent, pour ainsi dire, de conclusion. C'est le trait final. Il en sera ainsi désormais. A ceux qui s'occupent des questions de style, nous recommandons, à ce point de vue tout littéraire, la comparaison des deux *études* sur Béranger. Hier, l'éloge ouvrait quelquefois le paragraphe, mais la restriction, la malice le fermait avec une désespérante régularité; aujourd'hui, le contraire se présente presque toujours, et le mot le plus favorable est rejeté à la fin, de telle sorte qu'il frappe davantage l'esprit du lecteur.

M. Sainte-Beuve constate qu'il y a deux Bérangers : un vulgaire et même niais, grâce à la maladresse d'admirateurs enthousiastes et peu intelligents qui lui ont prêté au hasard toutes les vertus et toutes les perfections, et puis « le Béranger tout contraire, et qu'on s'est fait en haine du pre-

mier : le *faux bonhomme*, qui calcule tout [1], qui ricane de tout, qui tire toujours à temps son épingle du jeu ; un Béranger beaucoup trop malin [2], égoïste dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il donne ; à qui l'on refuse à la fois bonté de cœur, distinction et franchise [3] dans le talent. Les premiers l'avaient fait si sottement bon, que les seconds l'ont retourné et n'ont plus voulu voir en lui qu'un hypocrite. »

Ce Béranger-là n'est évidemment plus le Béranger de M. Sainte-Beuve. Aussi *quelqu'un* qui a bien connu le chansonnier écrit-il à l'illustre critique :

Aux gens qui le croient trop fin, dites qu'il était sérieusement bon, élevé, fier, indépendant ; aux gens qui le prennent sur l'écorce et le croient vulgaire, dites combien il était fin, délicat. Chateaubriand, la première fois qu'il le vit, disait qu'il lui avait trouvé « *l'air fin et rustique* ; » c'était cela. Lamartine a parlé quelque part de la *grosse patte plébéienne* de Béranger. Mais Lamartine n'a pas bien regardé, il n'aura vu que le gant qui était gros ; Béranger avait là-dessous la main petite, délicate, plus fine que celle de Lamartine. Au reste, qui s'est trompé sur La Fontaine a bien pu se tromper sur Béranger.

M. Sainte-Beuve ne s'exprime pas en son propre nom, mais il accepte la responsabilité de ce nouveau jugement, puisqu'il ne le contredit en rien. N'avions-nous pas raison de dire (dans la mesure

[1] « Une habitude de calcul trop continuel et trop raffiné. » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

[2] « S'il avait dit aussi bien d'un trait *malin*, il aurait fallu répondre : Toujours. » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

[3] « La *ruse* du talent de Béranger a été de faire croire à sa grandeur,... etc. » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

où nous l'avons fait), en parlant de l'éminent critique : un tel homme, au goût raffiné mais sûr et délicat, exigeant mais clairvoyant, ne pouvait rester insensible aux mérites compliqués des chansons et de la vie de Béranger? — En veut-on des preuves?

Il (Béranger) avait réellement la philosophie familière et souriante ; il croyait qu'on pouvait rendre la sagesse accessible et facile, la vulgariser à l'usage du grand nombre : « Ah ! mon cher Bernard, il est bien temps que cette grave matrone descende dans la rue, au risque de se crotter un peu. Le jour où elle placera sa chaire sur une borne, je croirai au salut du peuple[1] ! »

Béranger se distinguait de tous les philosophes qui ne le sont que dans le cabinet, et qui n'en sortent pas ; il allait *infiniment plus loin qu'Horace* et même que Montaigne, qui veulent bien de cette philosophie pratique pour eux et pour leurs intimes, mais qui ne visent guère au delà.

Plus loin, à la suite d'une très-belle citation d'un fragment de lettre du chansonnier, l'éminent critique s'écrie :

Il est là tout entier, par ce côté qui *dépasse Horace*, etc.[2].

Du reste, M. Sainte-Beuve bienveillant applique

[1] Lettre à M. Bernard. — (*Correspondance*.)

[2] « Il est du groupe second, et encore si rare... des Horace, des La Fontaine. Mais ces derniers, qui n'ont jamais été des poëtes de parti, restent par là même plus *élevés* et d'un *ordre plus universellement humain*. Lisez Horace dans ses épîtres, La Fontaine dans ses fables : ils n'ont cajolé aucune passion, ni dorloté aucune sottise humaine. » — (M. Sainte-Beuve. Art. de 1850.) Certes, si M. Sainte-Beuve ne nous avait prévenu qu'il ne se *dédit pas*, les esprits superficiels pourraient trouver entre ces deux passages de légères contradictions.

à la recherche des qualités et des vertus du chansonnier cette réelle perspicacité que personne ne peut lui contester, et qui restera la gloire de son talent, malgré l'usage peu généreux que l'homme en a fait en quelques circonstances. Comme il rachète, quand il veut s'en donner la peine, ses injustices de la veille ; comme il se réfute lui-même avec grâce ! A cette souplesse, à cette dextérité il devra peut-être d'avoir dit sur Béranger autant de vérités et en meilleurs termes que beaucoup des amis du chansonnier. Bien peu auront mieux deviné, mieux touché du doigt les points importants, bien peu les auront mieux mis en lumière, auront mieux répondu, presque sans en avoir l'air, aux doutes muets ou formulés du public indécis devant cette grande réputation ébranlée.

Béranger... cet homme de sens, tout coquet qu'il est par moments, ne se surfait pas d'une ligne en politique, ni en littérature... Sur son rôle politique de même, il s'en fait une idée très-nette, très-bien définie.

Il sait aussi bien qu'Horace ce qu'il peut porter, ce qu'il doit laisser à d'autres. Un chansonnier, selon sa définition, est « un tirailleur qui s'aventure. » La bataille gagnée, on n'a plus que faire de tirailleurs. Ou s'il en faut absolument, et si l'on recommence, il appelle de plus jeunes que lui à le remplacer. « Nous autres anciens, nous nous sommes usés à traîner le boulet dans les galères de la Restauration. » Il redira la même chose en vingt images plus vives les unes que les autres ; c'est de la menue monnaie de poëte, mais *le bon sens est là-dessous*.

M. Sainte-Beuve aurait pu ajouter que les *jeunes* ne se sont pas montrés disposés à remplacer le

chansonnier et que trop souvent ils s'en sont pris à lui, soit de leur impuissance, soit de leur peu de courage.

L'illustre critique signale aussi l'unité de caractère, de conduite si l'on préfère, de cet homme qui dès sa première jeunesse refuse les emplois lucratifs, comme il refusera plus tard les hautes positions officielles. En 1816, on lui offre le feuilleton théâtral du *Journal des Débats :*

> Béranger refuse; *il refuse d'être feuilletoniste, comme il refusera plus tard d'être académicien* [1], *comme il refusera d'être homme public et de rester député, comme il avait refusé au début d'être chef ou sous-chef dans l'Université.* Ni assujettissement, ni responsabilité, c'est sa devise [2].

Qui eût osé prédire, en 1850, que M. Sainte-Beuve passerait tout à coup, au sujet de Béranger, de l'aigreur à une douce sympathie; du parti pris de diminuer son modèle, à la résolution de le peindre avec exactitude? Il semble comprendre qu'en 1809 et en 1816, Béranger, nullement éclairé sur son avenir, ne joue pas un *rôle,* et qu'il serait injuste de nier la sincérité de cet homme, lorsqu'il répète à 40 ans, à 60 ans, ce qu'il disait à 29 ans; lorsqu'il agit populaire et influent comme il agissait pauvre et

[1] « Il s'est dit qu'il ne fallait pas être de l'Académie française; c'est une singularité dont il se flatte... » (M. Sainte-Beuve, 1850).

[2] « Ce jour-là même, Arnault m'a proposé une place de sous-chef (et observez qu'il n'y a pas de chefs dans cette partie-là) avec 3,000 fr. d'appointements. Le croiriez-vous? Je l'ai refusée. Cette place est sujette à un travail extraordinaire, et me laisserait trop peu de temps. *J'ai dit que je préférais moins d'argent et plus de liberté.* » (Lettre de Béranger, 1809. *Correspondance.*)

inconnu ! N'est-ce pas encore le même Béranger qui refusait de continuer la maison de banque de son père, où l'attendait la fortune et la fortune immédiate ? [1] Il n'était pourtant alors qu'un enfant. Ce singulier et précoce détachement des richesses, l'appellera-t-on du calcul, de la ruse, de l'habileté, de la coquetterie ? Sachons reconnaître, avec le nouveau M. Sainte-Beuve, que le poëte a été tout simplement logique et constant. Que cela soit assez rare pour étonner, nous le concevons ; mais notre étonnement ne devrait pas nous entraîner jusqu'à dénaturer les faits, jusqu'à calomnier les intentions.

Citons encore .

Son rare bon sens fut de comprendre nettement que, dès cette heure (1830), son rôle de guerre était fini, que Charles X et la chanson étaient détrônés du même coup ; sa probité fut de désarmer tout de bon, et sa force de tenir ferme dans cette neutralité honorable [2].

Mais il est un autre rôle qui lui échut et dont il s'acquitta exemplairement jusqu'à la fin, celui de solliciteur universel, d'homme serviable, honoré sous tous les régimes, et qui venait, tant qu'il pouvait, en aide à tous ceux qui le réclamaient, sauf toutefois à mêler un grain de plaisanterie dans son obligeance : c'était son revenant bon, à lui, et ses petits profits.

Ici la nuance est parfaitement rendue, avec beau-

[1] Pan, pan, qui frappe en bas ?
. . . .
Pan, pan, c'est la fortune !
Pan, pan, je n'ouvre pas !
(*La Fortune*).

[2] « Mais Béranger vieilli, et voyant d'ailleurs à l'œuvre des poëtes de conversion nouvelle, aura pensé qu'il était de trop dans l'arène, *il a eu la migraine et s'est dégoûté.* » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

coup d'esprit et de justesse. Voilà bien la vérité vraie sur la malignité du bonhomme. A propos de Rouget de Lisle et de l'intervention de Béranger en faveur de ce pauvre grand poëte d'un instant, réduit à la misère, songeant au suicide, M. Sainte-Beuve a même trouvé un certain ton de sensibilité qui ne lui est pas habituel :

Pour relever le moral de cet excellent homme (Rouget de Lisle), il (Béranger) s'humilie et se rabaisse à son tour, en y mettant de la gentillesse. Il étale ses vieilles misères, ses anciennes guenilles, et les secoue devant lui en badinant. Mais j'ai tort d'insister : tout le monde l'a senti. L'homme qui a fait la *Marseillaise*, envers qui la nation est ingrate, et dont la vieillesse n'est secourue et (qui mieux est) consolée que par celui qui possède toute la faveur de la popularité, n'est-ce pas bien [1] ?

[1] « Un seul homme, un seul dans tout ce misérable Paris si disposé à briser avec tant de joie ce qu'il a adoré avec tant de crainte, se rencontra pour venir en aide à Rouget de Lisle, et cet homme était justement ce pauvre petit chansonnier, sans argent et sans crédit, qui naguère s'estimait un homme heureux quand les almanachs daignaient imprimer, gratis, quelqu'une de ses chansons.....

» Où êtes-vous? écrivait Béranger à Rouget de Lisle; on n'a pas voulu me le dire hier, quand j'ai demandé de vos nouvelles, et c'est pourquoi je vous écris à Sainte-Pélagie. » — Alors le voilà qui interroge avec tout le zèle et toute l'ardeur de l'amitié la plus dévouée. Il veut savoir la dette, les frais de la dette et le nom du créancier. « — Envoyez-moi, dit-il, votre autorisation pour que j'aille vous voir, et ne rougissez pas d'être détenu pour dettes. C'est à la nation tout entière à rougir des malheurs qui n'ont cessé d'accabler l'auteur de *la Marseillaise*. Je l'ai dit bien souvent, mais je parle à des sourds. Peut-être qu'à la fin ils rougiront d'être sourds. » — Puis, dans un adorable *post-scriptum*, il ajoute : — « Point d'enfantillage, répondez-moi sur-le-champ. » — Ce *point d'enfantillage*, cela voulait dire : A nous deux ! Je payerai la dette, si je puis la payer ; et la dette, en effet, fut payée

Béranger lui prêche la patience ; il en avait le droit, car il pouvait lui dire ce qu'il redira à d'autres : « A quarante-deux ans, je n'avais pas de feu dans mon taudis, même au plus fort de l'hiver. J'étais résigné, et il m'est arrivé quelques rayons de soleil [1]. »

Si nous avions le talent de M. Sainte-Beuve, nous voudrions en faire toujours l'usage qu'il en fait dans ces lignes et les précédentes. Nous voudrions appliquer notre finesse, notre pénétration, à trouver la vérité, à deviner la grandeur ; nous voudrions diriger l'opinion, nous ne la suivrions jamais ; nous

au bout de deux jours, et ce fut un beau moment pour Béranger lorsqu'il ouvrit les portes de la prison à ce poëte sauvé par lui.....

» Et quand il eut délivré son camarade, il avisa au moyen de le faire vivre..... Et cependant Rouget de Lisle recueilli chez un ami et ne voulant pas abuser de l'hospitalité qui lui était offerte, avait résolu d'en finir avec la vie.. .. Qui le sauva, cette fois encore? ce fut Béranger. Avec l'instinct d'une infatigable pitié, il retrouva cet homme égaré dans les champs, il le ramena sous le toit de l'ami qui le cherchait, il lui rendit un peu de courage, un peu d'espérance..... En même temps il se mit en quête de protections et d'amitiés pour ce désespéré ; il lui cherche un aide, un appui qui le fasse vivre au jour le jour... » (*Jules Janin*. BÉRANGER, *Rev. européenne* 1er mars 1860.)

En 1830 Béranger obtint enfin pour Rouget de Lisle, une pension sur l'État et la croix de la Légion d'honneur.

[1] « Et c'est pour le coup que nous allons compléter notre garde-robe. Hélas ! je me rappelle le temps où je n'avais qu'un pantalon ; je le veillais avec un soin tout paternel, et l'ingrat ! il me jouait les tours les plus perfides. Heureusement que je possède un talent qui vous manque à coup sûr. Je fais une reprise et je raccommode un bouton assi bien qu'un tailleur. Voilà ce que c'est que d'être du métier. Quant à vous, mon gentilhomme, qui n'avez pas été élevé aussi bien que moi, il vous faut du neuf. Laissez-moi faire et vous en aurez avant peu des pieds à la tête. » (Lettre de Béranger à Rouget de Lisle. *Correspondance*.)

voudrions, loin des influences et des passions du moment, planer réellement dans les hauteurs calmes de la pensée ; nous voudrions, en un mot, donner à notre esprit autant de rectitude qu'il a de puissance, bien convaincu que notre talent y gagnerait encore en étendue et surtout en élévation.

Ne voit-on pas, d'ailleurs, par ces quelques exemples, combien le style lui-même devient plus net, plus franc, à mesure que l'éminent critique se rapproche davantage de la réalité des choses? C'est en vain qu'on chercherait dans toutes nos dernières citations une seule de ces phrases à « petits canaux » et à « ricochets », qui abondent dans l'article de 1850, phrases plus dangereuses un jour pour celui qui les écrit, que pour celui qu'on espérait y prendre comme en un piége.

Sur la question même où M. Sainte-Beuve de 1850 se montrait si sévère, je veux parler de l'*idolâtrie*[1] de Béranger pour la popularité, M. Sainte-Beuve de 1861 nous apparaît tout « souriant » et plein de bonhomie :

> Il y pense beaucoup, à sa réputation, à sa popularité, il s'en inquiète ; elle lui tenait au cœur, on le sait ; mais toutes les réflexions que vous êtes prêt à faire en souriant, il les a faites avant vous ; il s'est dit à lui-même ses vérités, et plus gentiment que nous ne les lui dirions.

D'autres reprocheront à Béranger de n'avoir jamais connu l'amour et les sentiments de la famille : M. Sainte-Beuve n'est point de cet avis, et nous

[1] « Il était idolâtre de l'opinion et de la popularité. » (M. Sainte-Beuve, 1850.)

recueillons avec soin son témoignage favorable en des matières si délicates. A propos de l'amour passionné que Béranger éprouva, à Tours — il était alors âgé de soixante ans, — pour une jeune Anglaise, l'auteur des *Lundis* s'écrie :

Un sentiment tardif et profond, si imprévu et qui tranche si bien avec tout ce qu'on savait du chantre de Lisette, lui fait trop d'honneur pour que, si quelque témoignage particulier en existe dans ses papiers ou dans ses lettres, on ne le produise pas un jour.

Plus loin, au sujet du fils naturel du chansonnier, le critique nous dit également :

On sait que jeune il avait eu un fils naturel qu'il éleva, et auquel il était disposé à donner son nom, mais qui se montra peu digne de lui en tout, et qui alla mourir à l'île Bourbon. Ses lettres de reproche et de conseil à ce fils sont sensées, tendres et tout à fait paternelles. Par ces sentiments si divers, *Béranger paya son tribut complet à la nature.*

Enfin, voici en quelques mots le nouveau jugement — nous n'osons pas dire le dernier — de M. Sainte-Beuve sur Béranger. Toutefois ce jugement est trop vrai, trop parfaitement exprimé, trop complétement celui que l'avenir prononcera sur le chansonnier, pour que nous ne souhaitions pas à l'éminent critique de s'y tenir une fois pour toutes.

Avec des faiblesses et de légers travers, on le voit donc foncièrement ami des hommes et philanthrope dans le juste sens du mot, bien plus que politique. Les trônes qui s'écroulent, les ministres qui tombent et se succèdent l'intéressent moins que le courant profond de la société qui continue de couler sous toutes ces arches de pont. « Rattachons-nous,

écrivait-il à M. Joseph Bernard, aux *intérêts de l'humanité*; c'est la politique des bonnes gens comme nous, et la seule vraie. — « Quant à ma philosophie, disait-il encore à M. Pelouze (le père du chimiste), vous la connaissez : *Je ne suis resté indifférent à rien de ce qui a intéressé mon pays et l'humanité.* »

En effet, de ce côté, pour nous servir encore des propres termes de M. Sainte-Beuve, Béranger *dépasse* Horace et même La Fontaine. Voilà la vraie politique, la grande, non la petite; celle des principes, non celle des portefeuilles, celle qui a toujours empêché Béranger d'être « un poëte de parti [1]. »

Nous n'avons pas voulu, comme il eût été si facile de le faire, opposer mot par mot, appréciation par appréciation, M. Sainte-Beuve à lui-même. Il suffit de lire les deux *études* successivement, sans interruption, pour constater que la seconde est une réfutation complète et parfaite de la première. L'éminent critique nous produit l'effet d'un juge de tribunal qui, brusquement élevé au grade de conseiller de cour, se serait trouvé chargé, grâce à ses nouvelles fonctions, de réformer lui-même par un arrêt motivé son propre jugement de première instance. Nous reconnaissons volontiers que jamais jugement frappé d'appel n'aura été cassé par un arrêt plus équitable et plus concluant.

Nous aurions été heureux de terminer ici notre travail sur M. Sainte-Beuve, de rester sous l'impression de plaisir que nous ont laissé, que laisse-

[1] M. Sainte-Beuve, 1850.

ront à tous les amis de la vérité, les divers fragments extraits par nous de l'article de 1861 ; mais notre tâche serait incomplète, et nous manquerions à notre plus strict devoir, si nous ne relevions les graves assertions de M. Sainte-Beuve au sujet des opinions politiques de Béranger.

De ce côté la fortune du chansonnier a été singulière. Jamais homme ayant joué un rôle dans les événements de son temps, ne se sera vu l'objet d'interprétations et de qualifications plus contradictoires. Chaque parti lui aura reproché d'appartenir au parti opposé, les légitimistes et les ultramontains l'accusant d'être un révolutionnaire farouche, les autres, orléanistes, libéraux et démocrates, le dénonçant comme impérialiste et partisan du despotisme politique avec des tendances socialistes. Quant aux socialistes, il va sans dire qu'ils ne veulent point le compter parmi les leurs, par la bonne raison qu'ils le trouvent entaché d'un certain libéralisme et de quelque tendresse pour le régime constitutionnel.

Il ressort évidemment de cet étrange conflit que Béranger n'était point, nous le répétons, un « poëte de parti, » puisque tous les partis l'ont unanimement renié, et que le peuple seul — avec quelques hommes d'élite dont nous parlerons plus tard, — lui est resté fidèle.

Au moment où chacun se renvoyait ainsi la balle, le gouvernement plus habile et plus logique n'avait garde d'imiter ses maladroits adversaires. Ceux-ci qui, tous, plus ou moins, prétendent représenter les besoins et les aspirations du pays,

repoussaient le chansonnier national, l'homme que la France avait adopté, où elle voyait l'interprète éloquent de ses rêves et de ses aspirations, le chantre le plus aimé de ses joies et de ses douleurs. Or, le gouvernement, cela va sans dire, prétend aussi représenter le pays, et les raisons qu'il fait valoir sont connues de tous. Dans une renommée si universelle, si profondément populaire, il lui eût été pénible de reconnaître une renommée ennemie. Les adversaires de Béranger et du gouvernement tirèrent ce dernier d'un grand embarras; ils coururent au-devant de ses vœux : les libéraux, les démocrates et les républicains se dépouillèrent avec la meilleure grâce du monde de la popularité que Béranger libéral, démocrate et républicain pouvait contribuer à répandre sur eux, et en offrirent galamment tous les bénéfices au gouvernement impérial.

Le 18 juillet 1857, le *Moniteur universel* publiait sur Béranger une courte appréciation officielle [1] où se lisaient les lignes suivantes :

. . . Dans sa vieillesse, quand il vit s'accomplir plus d'événements qu'il n'en avait sans doute attendu, quand il se reconnut meilleur prophète encore qu'il ne l'avait pensé, il eut la sagesse et de vouloir rester le même, le simple et grand chansonnier comme devant, et à la fois de ne point répudier les prodigieux résultats publics auxquels, pour sa part, il avait concouru...

Nul n'a mieux donné à pressentir combien le réveil et le jour de réparation pour ces deux gloires, la gloire de

[1] « Plusieurs ont voulu y reconnaître la plume d'un critique éminent. » (*Revue Suisse*. Août 1857.)

la France et celle du nom napoléonien, étaient unies et comme solidaires, et ne faisaient naturellement qu'une même cause... Quand le rêve s'est réalisé, l'honnête homme, chez Béranger, a eu le bon sens de ne pas démentir le poëte. Il n'a pas donné tort à son passé.

Le drapeau tricolore était le drapeau de Béranger. Il est venu un jour où ce drapeau s'est relevé; mais il s'est relevé sans l'aigle : on n'eut point le drapeau tout entier. Béranger a vu ce jour... et cependant il ne l'a pas chanté, ce jour-là, ce jour de demi-triomphe [1].

Vaincus, dispersés, victimes d'une injuste et violente réaction, les hommes de l'opposition libérale et démocratique, ceux de juillet 1830 et ceux de février 1848, au lieu de réfuter cette note du *Moniteur*, ce qui demandait quelque courage, nous le

[1] Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos *Trois-jours* ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.
(*Les Tombeaux de Juillet.*)

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira libre et fière.
(*Le vieux Drapeau.*)

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier.
RÉPUBLICAIN, s'il a blâmé l'Empire,
Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.
Pour réveiller notre France abattue
J'exaltai l'homme et non le souverain...
(Dernières chansons, *Madame Mère*.)

reconnaissons volontiers, y applaudirent pour la plupart des deux mains, la commentèrent, l'amplifièrent à plaisir, en un mot, la consacrèrent. Ils se mirent à l'unisson du journal officiel, et crièrent au peuple qui avait suivi les funérailles du poëte :

« Ce poëte dont la poésie a seule pénétré jusqu'à toi ; ce citoyen dont tu connais le désintéressement et la bonté ; ce chansonnier qui pendant vingt ans a fait retentir à tes oreilles les mots de patrie, de liberté, de gloire ; qui a combattu les rois, les prêtres, la superstition et l'ignorance ; qui t'a soulevé contre les abus du pouvoir ; qui a écrit *le Roi d'Yvetot, les Fous, Jeanne la Rousse, les Contrebandiers, le Vieux Vagabond, les Quatre Ages historiques, Nostradamus*[1] ; *le Déluge*[2] ; cet homme que tu croyais avec nous n'était pas des nôtres ; il était notre plus cruel ennemi. Pour lui la patrie, c'était l'empereur ; la liberté, la gloire, c'était l'empereur !

En publiant la note précédente, le *Moniteur* était dans son rôle. Rien ne le conviait à faire la part de ses adversaires. Mais pour s'expliquer l'aberration, la complicité de ces derniers, il faut comprendre

[1] Nostradamus ajoute en son vieux style :
La *République* au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

[2] Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.....

jusqu'à quel point la défaite irrite; il faut se rappeler qu'un parti succombant surtout sous le poids de ses propres fautes—quelques-unes filles des meilleures intentions — ne sait jamais reconnaître ses torts; il faut admettre que, rempli de colère et de regret, il a vu dans cette note le moyen de faire endosser par un seul les maladresses de tous; qu'il a saisi avec empressement, sans se donner le temps de réfléchir, l'occasion de décliner une responsabilité qui le gênait en la rejetant sur autrui. Il n'a pas écouté la voix du bon sens qui lui aurait dit que ces petites tactiques sont toujours coupables et punies ; qu'elles ne trompent point la postérité, et qu'en obéissant au désir de se justifier aux dépens d'un innocent, on donnait aussitôt au pouvoir l'appoint de la plus grande popularité de notre époque.

Loin de là beaucoup ne virent qu'une chose, c'est qu'il serait commode de dire : l'Empire est revenu, donc c'est Béranger qui l'a ramené; nous n'y sommes pour rien : — par la volonté, à coup sûr; mais si on étudie avec impartialité la logique des évènements dont vous étiez les acteurs, cela paraît moins certain.

M. Sainte-Beuve que la passion politique n'emporte pas à ce point—et que nous ne saurions compter parmi ceux que la défaite a irrités, que l'irritation a égarés,— est venu dans son second article apporter le poids de son assentiment à cette note du *Moniteur*. Les motifs qui ont dicté sa conduite sont faciles à deviner. On se rappelle qu'en 1850 l'éminent critique accusait Béranger de *républicanisme* et de *socialisme*, en lui reprochant du même coup de

n'être pas demeuré à l'Assemblée constituante, « pour *défendre*, *expliquer*, *commenter* et *appliquer*, s'il y avait lieu, la moralité de certaines chansons poétiquement très-belles [1]. »

Après la note du 18 juillet 1857, le critique pense que la « probité » de Béranger « fut de désarmer tout de bon, et sa force de tenir ferme dans cette neutralité honorable. » C'est en d'autres termes exactement ce qu'avait dit le journal officiel. Malheureusement M. Sainte-Beuve va beaucoup plus loin, lorsqu'il écrit le passage suivant :

> Je n'oublierai pas un point capital : *Béranger est mort en communion parfaite avec le régime impérial* qu'il n'avait pas appelé, mais qu'il avait certainement préparé ; il n'y porta point d'enthousiasme, mais il eut le bon sens de comprendre où était le salut de la France, et que, de plus, il lui serait ridicule, à lui qui avait tant fait pour entretenir par ses refrains le culte de Napoléon, de n'en pas accepter les conséquences. *Il avait mis les autres en train, c'était bien le moins qu'il les suivît. Il fit donc comme le peuple et fit bien* [2]. Mais une telle fin ne lui conciliait pas les dissidents, et aliénait même de lui bon nombre de ses anciens amis qui le voyaient leur échapper avec mauvaise humeur ou colère.

M. Sainte-Beuve, nous le craignons, retombe ici quelque peu dans l'*entortillement* que nous lui avons reproché précédemment. Ainsi l'homme qui a « voulu la République, » et chanté le socialisme, a *préparé* le régime impérial qu'il n'avait pas *appelé* ;

[1] Les chansons socialistes telles que *les Contrebandiers*, *le Vieux Vagabond*, etc.

[2] On voit maintenant que cette phrase : « Le peuple lui est resté fidèle, » est tout simplement un compliment à l'adresse du gouvernement.

il l'a accepté sans *enthousiasme*, mais parce qu'il aurait été *ridicule* en repoussant les *conséquences du culte de Napoléon entretenu par ses refrains*. Enfin il se trouve que le même homme qui avait « *mis les autres en train* » les aurait *suivis*, ce qui n'est pas fort clair : pour les mettre en train, ne fallait-il pas qu'il marchât à leur tête?

Quand ce passage parut dans le *Constitutionnel*, il produisit une assez forte sensation parmi les gens éclairés que la réaction contre Béranger n'avait pas entièrement convertis, et parmi un certain nombre de « dissidents » qui regrettaient la tactique insensée dont nous avons parlé plus haut. Suivant eux, les *funérailles officielles* de Béranger, puis la *Note du Moniteur*, n'avaient trompé qu'une faible partie du public, et d'autre part les attaques survenues à la suite avaient un tel caractère de violence ou de perfidie, qu'elles se réfutaient souvent d'elles-mêmes. Mais le calme et la modération de cette phrase de M. Sainte-Beuve, l'immense talent du critique, tout contribuait à donner à cette vieille assertion répétée sur mille tons divers une gravité toute nouvelle.

Jusqu'alors, j'avais évité de me mêler au débat soulevé autour du nom de Béranger ; pourtant, je l'avoue, la « communion parfaite » ébranla fort mon désir de garder le silence, et lorsque des amis me dirent : Vous qui avez connu Béranger ; vous qui l'avez souvent interrogé sur son rôle politique, vous ne pouvez laisser passer cette affirmation si catégorique sans un mot de protestation ou du moins d'explication, je cédai à ces conseils. Il me sembla

que mon strict devoir d'honnête homme était d'apporter un témoignage authentique dans ce procès qui n'a cessé de s'instruire; je crus que je n'avais pas le droit de me taire plus longtemps, que je serais coupable si je ne venais devant le public répéter ce que j'avais entendu de la bouche même de Béranger.

Après trois jours d'attente, voyant que personne ne relevait l'assertion de M. Sainte-Beuve, je lui écrivis une lettre dont voici les principaux passages :

« Monsieur, dans l'article que vous venez de » publier sur la *Correspondance* de Béranger, vous » avancez un fait qu'aucun de ceux qui ont connu » Béranger ne peut laisser passer sans réponse.

» Vous dites que « Béranger est mort en com- » munion parfaite avec le régime impérial, qu'il n'a- » vait pas appelé, mais qu'il avait certainement pré- » paré, etc. »

» J'ignore où vous avez puisé ce renseignement, » mais une pareille assertion signée de votre nom de- » vient aussitôt extrêmement grave, et je craindrais, » si elle n'était relevée, qu'elle ne parût aux yeux de » beaucoup de gens une sorte de vérité historique.

» J'ai attendu quelques jours avant de vous écrire, » espérant que M. Perrotin ou M. Paul Boiteau » qui, depuis la mort du chansonnier, s'est chargé » du soin de sa mémoire, certifierait publiquement » que vous êtes tombé sur ce point dans une erreur » que je crois complète.

» Puisque ni l'un ni l'autre de ces messieurs n'a » jugé à propos d'intervenir dans la question, je vous

» apporte mon témoignage.... Il s'agit, du reste,
» d'un point d'histoire où la politique n'a rien à voir.

» Depuis l'année 1850 jusqu'à l'année 1857, où Béranger est mort, j'ai entretenu, sans interruption, avec lui, des relations assez intimes et très-fréquentes. Pendant ces sept années, j'ai entendu Béranger exposer maintes fois ses croyances religieuses et politiques ; moi-même je l'ai maintes fois interrogé sur des points controversés de sa vie publique. Je me rappelle, à Passy, dans son jardin, lui avoir demandé très-nettement s'il avait jamais voulu ou désiré pour la France le régime impérial.

» Sa réponse fut aussi catégorique que ma demande, et il me dit sans hésiter une minute :

« Je suis et je serai toujours républicain. Je n'ai jamais chanté l'Empire ; mais devant la France humiliée, vaincue, j'ai chanté les victoires de l'empereur, qui étaient aussi celles de la France. Du reste, ajouta-t-il avec un peu d'impatience, il suffirait de me lire pour savoir la vérité, si on voulait la savoir. »

» Depuis 1852, je n'ai pas entendu dire à Béranger un mot qui fût en contradiction avec ces paroles. Il a, au contraire, jusqu'à ses derniers moments, répété cette profession de foi à tous ceux qui l'ont interrogé devant moi, et je puis affirmer personnellement qu'il n'a pas varié dans ses opinions sur les choses et sur les hommes. Il s'est abstenu, il est vrai ; il n'a point combattu le second Empire, cela est vrai encore ; mais de l'abstention on ne saurait, en bonne justice, conclure à l'adhésion, à une « communion parfaite... »

« Je n'ajouterai qu'un mot, monsieur, c'est que je
» ne cède à aucun entraînement personnel, à au-
» cune arrière-pensée en vous adressant cette recti-
» fication. J'aimais et j'admirais Béranger ; je l'aime
» et je l'admire encore ; mais je n'ai jamais éprouvé
» le besoin de me créer de la renommée avec mes
» sentiments, et je pense que l'ostentation sied mal
» aux choses du cœur. Toutefois ma conscience me
» commande d'opposer à votre affirmation si nette,
» mon affirmation contraire et non moins nette. Il
» s'agit d'un fait authentique et qu'il est facile de
» contrôler. »

Paris, novembre 1861.

Je fis deux copies de cette lettre. J'en adressai une au *Constitutionnel*, l'autre à M. Sainte-Beuve.

En réponse à cette lettre qui n'avait rien de personnellement agressif contre M. Sainte-Beuve, et qui contenait seulement la rectification de ce que je croyais une grave erreur, M. Sainte-Beuve m'adressa, par la poste, la lettre suivante :

Ce 17 novembre 1861.

« Monsieur,

» Je n'ai jamais prétendu que Béranger eût de l'enthou-
» siasme pour *ceci*, mais quant à la *communion* (au sens où
» je l'entends), ses funérailles en font foi. — Je n'ai rien
» voulu dire de plus ; et un témoignage authentique qui se
» trouve dans le second article, dit là-dessus (sur ses sen-
» timents) le peu que j'ai tenu à dire.

» Je n'y ai mis aucun esprit de parti.

» Je suis un peu étonné, je l'avoue, de votre intervention
» si officielle. Ce sera à M. Véron à juger de la convenance
» d'insertion. Vous avez d'ailleurs vos journaux à vous.

» Je regrette que vous n'ayez pas attendu la lecture de mon » deuxième article. Mais en pareille matière, je suis accou» tumé à avoir affaire à toutes les sortes d'esprit.

» Je regrette, monsieur, de rompre là-dessus avec vous des » relations que je croyais au moins de bonne volonté mu» tuelle.

» SAINTE-BEUVE[1]. »

Si ma lettre avait « un peu » étonné M. Sainte-Beuve, la lettre de M. Sainte-Beuve, je l'avoue, m'étonna beaucoup. Je n'avais pas prévu qu'un homme aussi redoutable par son esprit et son talent que par l'immense publicité dont il dispose et la grande influence qu'il exerce sur le public, refuserait une miette de cette publicité à un jeune homme inconnu qui venait loyalement apporter son témoignage désintéressé dans une question après tout fort controversée.

Supposant à M. Sainte-Beuve plus de libéralité, à coup sûr plus d'équité, je n'avais pas prévu qu'il refuserait d'accueillir, là où son assertion s'était produite, une assertion contraire, sauf à la réfuter, sauf à maintenir simplement sa manière de voir. A sa place, moi, j'aurais publié la lettre qu'on m'eût adressée. M. Sainte-Beuve me connaissait personnellement; il savait que je n'exagérais rien, lorsque je parlais de mes relations suivies avec Béranger, et par conséquent il savait aussi que j'avais le droit

[1] Il nous semble que, notre lettre ayant été adressée à M. Sainte-Beuve pour être rendue publique et témoigner contre l'affirmation de l'éminent critique, on ne saurait nous blâmer d'insérer ici le billet par lequel M. Sainte-Beuve a motivé la fin de non-recevoir opposée par lui à notre démarche.

moral, sinon *légal*, d'intervenir dans la discussion, ainsi que je le faisais à titre de témoin.

J'éprouvai donc une impression pénible en voyant que l'éminent critique me fermait le *Constitutionnel*, car s'en remettre au jugement de M. Véron sur « la convenance d'insertion, » c'était refuser l'insertion qui, en effet, n'eut pas lieu. Le ton d'irritation de sa réponse me surprit également. Pourquoi *s'étonner* de mon intervention « *si officielle?* » Il ne s'agissait ici, je pense, ni de M. Sainte-Beuve, ni de moi : il s'agissait de Béranger et du public. C'est au public qu'on avait parlé de la « communion parfaite, » et c'est au public que je répondais : — il y a là une erreur. Je ne tenais nullement à convertir l'éminent critique ; je tenais beaucoup à diminuer l'effet fâcheux produit par son assertion. M. Sainte-Beuve n'ayant pas l'air de supposer que je pusse avoir cédé, comme je le lui disais, au sentiment de mon strict devoir, à une exigence de conscience, fit à tort d'une question de vérité historique une question personnelle entre nous. Quand on écrit, quand on passe sa vie à discuter les autres, et quelquefois assez durement, on devrait, ce semble, montrer moins de susceptibilité devant la contradiction ou la réfutation. Les articles de M. Sainte-Beuve relèvent tout aussi bien de la critique que la vie et les œuvres de ses contemporains, et il n'est peut-être pas fort logique de dénier à un jeune homme, parce qu'il est inconnu, je le répète, et ne dispose d'aucune publicité, un droit dont on use pour soi si largement et avec un succès si incontesté.

M. Sainte-Beuve me dit : — « Vous avez d'ail-

leurs vos journaux à vous. » —Entendait-il par cette phrase faire allusion à la *Revue nationale?* Je remplissais dans ce *recueil* les fonctions multiples de collaborateur et de secrétaire de la rédaction, *mais ce recueil n'était certes pas à moi*. Du reste, ce renvoi à « mes journaux » ou à *mon* journal, en admettant qu'il eût été justifié par ma position dans le journalisme (et cela n'était pas) aurait toujours conservé le tort grave de consacrer une fois de plus le système peu libéral de toutes les publications périodiques, politiques ou non, qui ont pris l'habitude commode de fermer leurs colonnes aux rectifications gênantes. On n'a pu obvier à cette mauvaise volonté s'appuyant souvent sur de la mauvaise foi, que par une loi, dont les bons effets encore restreints sont pourtant déjà sensibles.

Pour mon compte, je l'avoue, j'aurais en toute circonstance trouvé plus logique de m'adresser à l'éminent critique lui-même, ne doutant pas qu'il ne jugeât convenable de faire insérer ma réponse. Je me croyais logique, je ne fus que naïf, et je n'en rougis pas.

Quant aux autres journaux, ceux à qui je m'adressai, ou à qui s'adressèrent pour moi un ou deux amis, ils refusèrent unanimement d'accueillir ma lettre. Les uns répondirent que Béranger n'était pas « leur homme ;» les autres qu'ils ne voulaient pas s'attirer les foudres de M. Sainte-Beuve. Ces journaux étaient des journaux libéraux ou de l'opposition démocratique : je ne les nommerai pas. Il vaut mieux laisser croire au public que les hommes qui, en 1861, défendaient la liberté et se plaignaient des

8

restrictions apportées à la libre discussion, appliquaient dans la mesure de leurs forces, lorsque l'occasion s'en présentait, les principes dont ils avaient arboré le drapeau.

Si j'avais eu un nom connu, si j'avais eu des journaux ou un journal à moi, dont on eût pu redouter, espérer quoi que ce soit, tous les journaux, toutes les revues, se fussent, il est vrai, empressés de publier ma lettre. Malheureusement il ne s'agissait que du rôle politique d'un homme mort, c'est-à-dire devenu inutile, et d'une vérité d'histoire : cela ne valait certes pas la peine de se déranger.

M. Sainte-Beuve me dit en finissant qu'il regrette « de rompre là-dessus ses relations avec moi. » C'était son droit ; mais la leçon ne m'a pas servi, tant je suis incorrigible, et je crois encore que j'avais le *devoir* d'écrire la lettre qu'on a maintenant sous les yeux. M. Sainte-Beuve n'admet pas ce devoir, ou ne le comprend pas. C'est à mon tour de le regretter. Seulement, appliquant à l'inverse la morale chrétienne qui punit les enfants des fautes de leurs pères, il a fait, je le crains bien, à mon égard, remonter la faute du fils jusqu'au père. Au moment où j'entrais en correspondance avec M. Sainte-Beuve, je venais, en effet, de lui envoyer un exemplaire de la première édition des *Sonnets et Poëmes* de mon père. M. Sainte-Beuve m'avait accusé réception de cet envoi par une lettre charmante où il me faisait espérer un article sur ce recueil de poésies posthumes [1]... L'article n'a jamais paru.

[1] « Le volume que vous avez publié vient nous montrer combien il » savait revêtir les nobles et bons sentiments d'une forme poétique

C'était, on l'avouera, m'en vouloir singulièrement et me punir avec trop de cruanté d'avoir cédé au désir bien désintéressé — cela est assez visible aujourd'hui — de rectifier une erreur historique.

Mais revenons au chansonnier.

M. Sainte-Beuve, dans sa lettre, dit qu'il n'a jamais prétendu que Béranger eût de l'enthousiasme pour ceci (*ceci*, c'est, paraît-il, le gouvernement impérial); rien de plus vrai, je le reconnais, puisque l'éminent critique assure que le chansonnier « n'y porta point d'enthousiasme ; » mais il ajoute :

> Quant à la communion (*au sens où je l'entends*), ses funérailles en font foi.

Nous voici fort embarrassé, car il s'agit maintenant de savoir dans *quel sens* M. Sainte-Beuve l'*entend*, et M. Sainte-Beuve a complétement oublié de nous le dire. Nous sommes de nouveau en face d'une de ces phrases hiéroglyphiques que l'auteur des *Lundis* affectionne par moments, et dont il est fort difficile de deviner la véritable portée. Procédons comme pour les hiéroglyphes, et interprétons de notre mieux à l'aide des documents que nous possédons :

> Quant à la *communion* (au sens où je l'entends), *ses funérailles en font foi.*

M. Sainte-Beuve entend peut-être que le gouvernement ayant officiellement présidé aux funérailles

» pure et sévère. J'aurai une vive satisfaction, croyez-le, dans la suite
» de mes articles désormais plus fréquents, d'en pouvoir consacrer
» un à cette pieuse publication d'un fils.

» Sainte-Beuve.

» 19 septembre 1861. »

du chansonnier, après avoir proclamé sa gloire « une gloire nationale, » démontrait par là même qu'il y avait communion parfaite entre le poëte populaire et le gouvernement. Alors, la phrase, pour être exacte et suffisamment claire, aurait dû s'écrire de la sorte : — « Lorsque Béranger mourut, le régime impérial se déclara en communion parfaite avec le chansonnier. » — Tout le monde aurait deviné ce que cela voulait dire ; tout le monde aurait senti que l'écrivain constatait un fait matériel, à savoir la brusque adoption du poëte par le gouvernement.

Maintenant le gouvernement eût-il accepté volontiers de se voir, lui, mis ainsi en « communion parfaite, » c'est ce dont il est permis de douter. En admettant, pour un instant, que Béranger ait beaucoup contribué « à perpétuer dans le cœur du peuple le souvenir des gloires impériales[1] » il ne s'ensuivrait pas que le régime impérial ait jamais partagé une foule d'opinions et de croyances non moins préconisées par les *chansons*, et qui jetteront toujours quelques doutes sur cette prétendue « *communion parfaite* » de quelque côté qu'on veuille bien la supposer.

Cependant M. Sainte-Beuve ne peut raisonnablement prétendre que les funérailles de Béranger et la présence d'une armée à son convoi aient prouvé qu'il avait compris « où était le salut de la France, » car le lendemain de sa mort, le poëte ne pouvait s'opposer à la mise en scène dont on se plut à entourer

[1] Proclamations de M. le Préfet de police. 16 juillet 1857.

son cercueil. Il faudrait citer un mot, un trait de l'homme vivant et qui fût de nature à prouver qu'il acceptait « les conséquences de ses refrains. » Or, il refusa, chacun le sait, toutes les offres, même les plus délicates, venues des Tuileries, après comme avant le 2 décembre 1851 et le plébiscité qui l'a suivi.

Les funérailles de Béranger, si elles « font foi » de quelque chose, prouvent que le gouvernement a voulu se rappeler seulement, ce jour-là, certains vers du *cinq Mai* et des *Souvenirs du peuple ;* elles prouvent encore que M. le Préfet de police, craignant le renouvellement des « désordres qui, dans d'autres temps, ont signalé de semblables cérémonies, » a rendu hommage au poëte national, tout en maintenant la paix publique qu'il croyait menacée! — C'est ce qu'on appelle faire d'une pierre deux coups et tirer d'un sac deux moutures. Elles prouvent surtout combien cet honorable fonctionnaire possède une manière à lui d'interpréter « la volonté des défunts, » puisque citant ces touchantes paroles :

Quant à mes obsèques, si vous pouvez éviter le bruit public, faites-le, je vous prie, mon cher Perrotin. J'ai horreur, pour les amis que je perds, du bruit de la foule et des discours à leur enterrement. Si le mien peut se faire sans public, ce sera un de mes vœux accomplis.

M. Piétri en a conclu que le désir de Béranger serait rempli si « le cortége funèbre se composait exclusivement des députations officielles et des personnes munies de lettres de convocation, » ainsi que

de la garnison de Paris et de tous les sergents de ville non employés ailleurs. Quant aux discours, il n'en fut pas prononcé un seul : Béranger l'avait défendu !

M. Sainte-Beuve regrette que je n'aie pas attendu la lecture de son deuxième article, où j'aurais trouvé « un témoignage authentique qui dit là-dessus (sur les sentiments de Béranger) le peu qu'il a tenu à dire. »

Écoutons donc ce témoignage authentique :

« Je vis, me dit QUELQU'UN dont les paroles sont pour moi un témoignage, je vis Béranger quelques mois après l'Empire. *Il était content;* il me dit : — « Ne voyez-vous pas que nous sommes à jamais délivrés du drapeau blanc ? Vous n'avez pas compris le péril de cette fusion [1] ? Ne voyez-vous pas ici le triomphe de la Révolution et la portée des événements ? » — « Mais la liberté ajournée ? » Il se mit à rire : — « Bah ! elle reviendra. »

N'ayant pas l'honneur de connaître ce M. QUELQU'UN, nous ne pouvons pas le contredire; mais quand on cite des paroles aussi graves, aussi catégoriques, quoiqu'elles ne prouvent pas une adhésion, mais seulement une préférence en faveur du régime impérial comparé à une seconde Restauration, il nous semble qu'on pourrait nommer celui dont les paroles sont « un témoignage. » En justice, on ne reçoit que les témoignages responsables de témoins qui se nomment. Nous engageons le public

[1] J'avoue que je trouve ces craintes bien naïves, bien enfantines pour Béranger. —Pouvait-il sérieusement craindre le retour du drapeau blanc, tel qu'il l'avait connu pendant la Restauration, c'est-à-dire le retour de la légitimité avec son cortége de la noblesse et du clergé ?

à se montrer aussi exigeant que la justice de notre pays. Notre témoignage, que M. Sainte-Beuve n'a point jugé convenable d'accepter, était signé, du moins, et nous en prenions l'entière responsabilité, bien assuré qu'aucun de ceux qui ont connu réellement Béranger ne pourrait nous démentir.

Puisqu'il s'agit ici d'une conversation rapportée, nous en rapporterons une à notre tour. C'était le 5 ou le 6 décembre 1851. J'étais allé voir Béranger. Naturellement on causait des derniers événements; Béranger me dit alors, au sujet du président de la République, cette phrase, et je la redis le soir même à quelques amis qui pourraient se le rappeler encore : — « Je pense que jamais aucun homme n'a été mieux placé pour *faire la révolution*, s'il le veut. » — C'est à coup sûr l'un des premiers mots du chansonnier sur le nouveau régime qui commençait, et l'on voit que sa préoccupation était toute *révolutionnaire*, nullement impérialiste.

Nous ferons une autre observation sur ce QUELQU'UN, dont l'intervention se renouvelle si à point pour la deuxième fois, c'est que l'éminent critique emploie souvent ce procédé de citations sans nom d'auteur. Tout à l'heure, lorsqu'il s'agissait de réfuter les excès de la réaction contre le chansonnier, et d'en tracer un portrait bien différent du portrait de 1850, M. Sainte-Beuve citait la lettre de *Quelqu'un* qui avait bien connu Béranger [1]; maintenant qu'il s'agit de l'homme politique, un autre *Quelqu'un* arrive au bon moment avec des révélations toutes

[1] « Otez-nous, m'écrit à ce sujet *quelqu'un* qui l'a bien connu, etc. » (Art. de 1861).

nouvelles. Pourquoi ne pas interroger Béranger lui-même, non pas dans nos souvenirs et sur la foi d'autrui, mais dans la réalité, c'est-à-dire dans ses écrits? M. Boiteau cite à ce sujet une lettre « bien décisive, » et qui ne souffre guère de réplique[1]. Cette lettre est adressée à M. Alexandre Dumas :

« J'apprends, mon cher Dumas, que vous vous préparez à » publier (dans vos mémoires sans doute) un article où vous » me reprochez de m'être fait partisan du nouvel empire. » Qui a pu vous mettre sur mon compte une pareille idée » en tête? Vous ne m'en avez rien dit lorsque vous m'avez » rencontré. Je suis même sûr que vous n'en croyez rien. » Vous voulez seulement vous venger de mes plaisanteries » par cette espièglerie nouvelle, *qui sera chose fort sérieuse* » *pour moi,* dont la vie tout entière devait suffire pour répon- » dre à une pareille accusation. »

Laissons encore la parole à Béranger. Il s'exprime, quand il s'y met, avec une netteté qui fait plaisir, et que ses critiques n'ont pas toujours. Pour cette fois, il parle en vers. C'est très-probablement la *dernière* chanson de Béranger[2]. M. Boiteau nous apprend qu'elle est *postérieure* à 1853. — Elle est curieuse et intéressante à tous les points de vue et ne se trouve pas dans les recueils de ses chansons.

LA MORT ET LA POLICE.

Air des Amazones.

De par le préfet de police
Qui vous sait à l'extrémité,
Moi, Monsieur, délégué d'office,

[1] *Erreurs des critiques de Béranger,* par M. Paul BOITEAU, 1858.

[2] « ... dernier cri d'une gaîté souffrante.... dernier accent d'une voix qui s'éteint. » (*Vie de Béranger,* par M. P. BOITEAU, 1861.)

Je viens vous remettre en santé.
A table, et vive la gaîté!
Que vos docteurs d'ici fassent retraite;
Par eux toujours la mort prend ses ébats;
Or, de mourir défense vous est faite. } *bis*
Obéissez, Monsieur, ne mourez pas!

Vous mort, il faut qu'on vous enterre.
Que de gens viendront au convoi!
Pleureurs de mauvais caractère,
Prêts à tout mettre en désarroi [1].
Nous savons comment tombe un roi:
Voudriez-vous que le char de l'Empire
Sur votre fosse allât faire un faux pas?
Bien que ce mot vous arrache un sourire,
Obéissez, etc.

Tout vous défend la résistance;
Le prince et ses législateurs
Comptent pour rien ce que la France
Vous dut de chants consolateurs:
Vous n'êtes point de nos flatteurs.
Pour les mouchards [2], une loi fort bénigne,
Vous met au ban, vous, avec les forçats [3]:
Flétri du nom de citoyen indigne,
Obéissez, etc.

Vivez! A la cour vont éclore
Grandeur, clémence et loyauté.

[1] « J'apprends que des hommes de parti ne voient dans cette triste solennité qu'une occasion de renouveler ces désordres qui, etc. » (Proclam. de M. le Préfet de police. 16 juillet 1857.) — Nous rappelons que cette chanson, si curieusement prophétique, a été écrite par Béranger quatre ans avant sa mort.

[2] « Le cortége funèbre était précédé d'un peloton de sergents de ville... derrière le char venait un peloton de sergents de ville. » (La Bédollière, *Béranger*.)

[3] La loi électorale restreinte par la *Législative*.

Grâce à l'argent qui sert de chlore [1],
Nous amputons la liberté,
Déesse au parlage effronté.
Presse et tribune existent pour mémoire.
Avoir raison n'est plus un embarras :
Ne sachant rien, le peuple va tout croire.
Obéissez, etc.

Mais votre nom, avant l'année,
Doit de plus en plus s'amoindrir
Sous votre couronne fanée,
Sans risque pour nous à courir,
Oui bientôt vous pourrez mourir.
Alors *sans bruit, sans discours* [2], sans service,
Un char décent vous conduira là-bas!
En attendant, aux ordres de police,
Obéissez, Monsieur, ne mourez pas.

Béranger a toujours été un peu prophète.

Puisque nous sommes en train de citer le chansonnier, nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de mettre sous leurs yeux le passage suivant d'une lettre *entièrement inédite*, adressée par le poëte à un de ses amis. Elle porte la date du 6 *décembre* 1848 et précède de quatre jours, par conséquent, les élections qui ont décidé pour longtemps de l'avenir du pays. Elle est fort nette et prouve bien clairement que Bé-

[1] *Chlore* est sans doute mis ici pour *Chloroforme.*

[2] « Le gouvernement ne souffrira pas qu'une manifestation tumultueuse se substitue au deuil respectueux et patriotique qui doit présider aux funérailles de Béranger.

» D'un autre côté, la volonté du défunt s'est manifestée par ces touchantes paroles :

« Quant à mes obsèques, si vous pouvez éviter le bruit public, faites-le, etc. » — (*Proclamation du Préfet de police.*) On a vu, qu'en effet, le public et les discours avaient été supprimés.

ranger, à ce moment, ne s'employait guère au retour du régime impérial, « préconisé, dit-on, par ses refrains. »

Voici ce passage :

« Aurons-nous Louis Bonaparte ou Cavaignac? Voilà l'unique préoccupation. Si c'est le premier, j'aurai peu de crédit sous *son règne* [1] : je n'ai pas voulu le recevoir et, quoiqu'il soit venu lorsque j'étais absent [2], je ne lui ai pas rendu sa visite. Peut-être le général n'est-il pas plus satisfait de moi, s'il sait que je n'ai pas voulu que mon nom fût mis en avant par ses partisans. Toutefois j'ai dit et écrit que, ne pouvant pas espérer d'avoir Lamartine [3], *ce serait bien certainement Cavaignac que je porterais et engagerais à porter, ce que j'ai fait.*

» A P..., où l'on n'aime pas la République, je pense que Louis Bonaparte aura beaucoup de voix.

» Tout à vous,

» BÉRANGER. »

Enfin, M. Sainte-Beuve termine son appréciation de l'homme politique chez Béranger par un de ces singuliers mélanges dont il a seul le secret et qui contiennent des condiments pour tous les goûts.

On l'a défini, ou plutôt il s'est défini lui-même (car je ne fais que rassembler les traits qu'il me fournit) plus *patriote* que *libéral*, plus *démocrate* que *républicain*, plus *bonapartiste* qu'*impérialiste*.

[1] Nous sommes au 6 décembre 1848, ne l'oublions pas.

[2] A son arrivée à Paris, après la Révolution de Février, le prince Louis-Napoléon avait, en effet, consacré à Béranger une de ses premières visites.

[3] « Qui depuis... Rome alors estimait sa vertu. »

Voilà ce qui est fort clair, à coup sûr, et si l'on ne sait pas après cela l'opinion politique du chansonnier, c'est qu'on y met de la mauvaise grâce. Socialiste en 1850, Béranger se trouve, en 1861, patriote, libéral, démocrate, républicain, bonapartiste et impérialiste. Il cesse tout à fait d'être un homme pour devenir une sorte de synthèse nationale, où l'on retrouve réunies et d'accord les opinions des divers partis qui se disputent l'opinion et le pouvoir depuis quelques soixante ans.

S'il est vrai, comme on le dit, qu'abondance de biens ne nuit pas, Béranger doit avoir été un homme extrêmement heureux.

TROISIÈME PARTIE.

LES ENNEMIS NATURELS.

MM. de Pontmartin, — Louis Veuillot, — De la Bédollière, — E. Renan, — Alex. Vinet, — Ath. Coquerel, — J. Olivier, — E. Mercier, — Le Figaro.

Tout homme ayant joué un rôle politique, exercé une influence littéraire, se crée infailliblement une grande quantité d'inimitiés plus ou moins légitimes. Ce n'est pas en vain qu'on a consacré son talent et ses forces à soutenir, à prêcher certaines idées; ce n'est pas en vain qu'on a combattu certains préjugés, porté atteinte à certains intérêts. Tous les hommes qui ne partagent point votre foi, tous ceux qui vivent de ces préjugés, tous ceux dont on a lésé les intérêts deviennent aussitôt ce que nous appelons les *ennemis naturels*.

Pour connaître les ennemis naturels du poëte, il suffit donc de lire rapidement l'œuvre de sa vie. Béranger a chansonné les *prêtres* et les *rois*; sous les

noms de patrie et de liberté, il a chanté le *peuple* et la *révolution*, c'est-à-dire la *démocratie*. Il a dès lors mérité d'être attaqué par les adversaires de la démocratie, par les défenseurs surannés du trône et de l'autel. C'est un honneur, du reste, qu'il ne songeait pas à décliner, lui qui a refusé tous les honneurs. De semblables haines faisaient partie de sa gloire; elles étaient un des éléments constitutifs de sa popularité. Nous ne joindrons pas à ces ennemis, les envieux, gens qui pourtant détestent naturellement aussi toute supériorité, et que le succès d'autrui enflamme d'une violente indignation. Grand a toujours été leur nombre derrière le char du triomphateur, mais ils n'appartiennent à aucune opinion et déshonorent tous les partis. Si nous les rencontrons sur notre chemin, nous les signalerons et nous passerons.

Aux adversaires politiques, pour Béranger, il faut ajouter encore les adversaires littéraires. En effet, le poëte populaire employa, comme arme favorite, l'esprit gaulois, cet esprit avec lequel combattirent jadis « les aïeux, » Rabelais, Molière et Voltaire. Depuis que l'influence prépondérante de Rousseau a dévoyé chaque jour davantage le génie français, depuis que le sentimentalisme et la religiosité ont diminué le bon sens au profit de l'imagination, depuis que le désespoir, la mélancolie, l'idéalisme et le spiritualisme ont envahi la société après avoir gâté souvent les meilleures œuvres de nos plus grands écrivains modernes et chassé la simplicité du style à mesure que la netteté des idées disparaissait, l'esprit gaulois est devenu un étranger dont la présence

dérange nos habitudes : ses franches hardiesses, ses mots crus, son allure vive et son courage épouvantent les consciences timorées. On dirait une nourriture trop forte, trop naturelle, pour des estomacs énervés par les viandes creuses, mais violemment épicées, que n'a cessé de leur préparer l'école du grand *genevois!*

Je me rappelle, dans ma première jeunesse, avoir été conduit chez une dame dont l'enfant, âgé de deux ans, venait de mourir. C'était le matin de l'enterrement, le petit corps reposait encore dans son berceau, en attendant que les employés des pompes funèbres apportassent le cercueil. La mère, une allemande très-bonne catholique, s'était éloignée de ce triste spectacle. Les amis qui allaient la consoler, la trouvèrent pâle et défaite attablée devant un énorme gigot. Des larmes sillonnaient ses joues gonflées par l'effort de la mastication.

— « Dieu m'avait donné un fils, s'écriait-elle en coupant une tranche de gigot, Dieu me l'a repris ! » — et une bouchée disparaissait. — « C'est un petit ange de plus là-haut ! (Deuxième bouchée) j'irai bientôt sans doute le rejoindre ! » — « J'essaie de manger quelques morceaux pour ranimer mes forces éteintes. Pauvre petit chérubin ! » (troisième bouchée), etc.

Cela dura une heure, et le gigot y passa presque entier [1].

La douleur de cette dame était aussi sincère... que son appétit. — Elle était allemande et catholique, voilà tout. Mais je n'oublierai jamais le singulier

[1] Historique.

tableau de ce gigot assaisonné de larmes, ce mélange curieux de sentiment et de voracité, ces soupirs s'interrompant à temps égaux pour livrer passage à un aliment vigoureux. Il y avait là plus qu'un incident demi-grotesque; c'était le génie de toute une race et de toute une littérature qui se révélait à moi.

Depuis ce jour, chaque fois que je lis certains ouvrages, soit en vers, soit en prose, où débordent les aspirations « vers un monde meilleur, » l'image de cette mère pieuse et affamée, nourrissant de mouton saignant sa douleur profonde, passe malgré moi devant mes yeux.

La plupart de ceux auxquels nous devons ces ouvrages ne peuvent ni comprendre, ni accepter l'œuvre littéraire de Béranger. Dernier descendant du XVIIIe siècle, égaré au milieu du XIXe, sa méthode, son procédé ont toujours étonné, souvent irrité ses confrères de la littérature. Quelques uns, plus éclairés, plus délicats ou plus prudents, ont accepté et parfois même admiré ce représentant isolé de la saine tradition française, mais, pour le grand nombre, son succès obtenu par les moyens contraires à ceux qu'ils employaient eux-mêmes a paru un non-sens, une sorte d'accident inexplicable.

Le peuple, qui conserve malgré tout le génie national, comprenait merveilleusement son interprète. Il retrouvait là les sentiments, les croyances et les rêves du peuple, et il les retrouvait sous la forme vraiment française : il se sentait chez lui avec le chansonnier. Ainsi s'explique l'immense popularité du chantre de *Lisette* et du *Bon Dieu*, ainsi s'explique que beaucoup d'hommes dont le talent avait

un caractère aussi élevé, aussi généreux que le talent de Béranger, n'aient pu dépasser le milieu lettré pour pénétrer jusqu'aux couches inférieures de la nation. Ces hommes de haut esprit ou de grand cœur ne savaient pas le gaulois, et le peuple est gaulois.

Nous avons parlé des ennemis de la démocratie et de la révolution, des défenseurs surannés du trône et de l'autel, c'était nommer d'avance MM. de Pontmartin et Veuillot ; en effet, les cris de colère de ces deux écrivains devaient accompagner les succès du poëte, et leur fureur prouverait, s'il en était besoin, combien leur chair saigne encore sous les coups de lanière distribués par le chansonnier.

M. DE PONTMARTIN.

> « Combien d'exemples la littérature n'offre-t-elle pas, qui nous montrent la haine tenant lieu de génie, et des talents médiocres acquérant de l'importance par cela seul qu'ils se font les organes d'un parti ! »
>
> (*Pensées de Gœthe*).

Béranger a passé : notre siècle n'en donnera pas un second modèle. M. de Pontmartin ne passera pas; il existait hier, il existera demain. Si le premier fut une exception, une personnalité rare et choisie, le second s'appelle *légion :* il représente l'impuissance orgueilleuse, l'outrecuidance naïve ; comme la sottise, il est éternel... et banal.

La priorité et la grossièreté de ses attaques lui méritent, pour cette fois, le premier rang, et nous

le mettons volontiers en tête des ennemis naturels de Béranger. Son inimitié, à la vérité, n'est pas dangereuse, car elle est maladroite et désordonnée. Aussi verrons-nous mieux chez lui que chez tout autre où conduisent les haines de parti et les mécomptes d'une ambition littéraire malheureuse. Nous avons hâte, d'ailleurs, de quitter sa compagnie. Nous aurions voulu franchir à pieds joints son article : toute réflexion faite, il vaut mieux le faire connaître à nos lecteurs. A Sparte, l'ivresse des ilotes ne servait-elle pas d'enseignement public ?

On conçoit du reste que nous ne discuterons point avec M. de Pontmartin. Nous ne parlons pas la même langue, et notre lexique ne contient pas les mêmes mots que son vocabulaire. Un écrivain catholique et bien pensant a seul le droit d'employer la phraséologie dont M. de Pontmartin fait un si abondant usage. Nous ne sommes pas assez pieux pour nous dispenser d'observer les convenances, et dans la société où nous vivons, société sans doute moins « polie, » moins vertueuse que la société où vit l'écrivain religieux et royaliste, un pareil langage blesserait des oreilles trop peu chastes pour se permettre d'entendre tous les discours.

M. de Pontmartin a soin de nous dire au début de son article[1] :

Ce serait, à propos de chansons, faire trop songer à une chanson célèbre que d'avouer, quand on est quelque peu écrivain et homme de lettres, *qu'on a souvent désiré acquérir une brillante renommée.*

[1] *Nouvelles causeries littéraires* 1 vol. in-18. 1855.

Ailleurs, dans un article sur M. Veuillot, le même « homme de lettres » s'écrie :

On l'a dit, peut-être l'a-t-il dit lui-même (M. Veuillot), *je serais volontiers le Philinte de cette littérature dont il est le rude et intraitable Alceste. Heureux, du moins, le nouveau Philinte, s'il pouvait honnêtement et sans trop de concessions mondaines gagner le cœur de cette gracieuse Éliante qu'on appelle la société polie, et si Alceste, tout en le grondant de ses faiblesses, lui tendait quelquefois la main.*

On le voit tout de suite, M. de Pontmartin est dévoré du désir d'*acquérir une brillante renommée.* D'autre part les lauriers de M. Veuillot l'empêchent de dormir. Cette ambition peu satisfaite, on en conviendra, le rend fort malheureux; elle lui donne une irritation sourde et par moments le pousse à des violences où se révèle une nature qui n'a guère de rapport avec celle de Philinte, ni avec celle d'Alceste, dont la saine et vigoureuse indignation excite la sympathie de tous les honnêtes gens. Il va sans dire que nous parlons de l'Alceste de Molière, et non de l'Alceste-Veuillot inventé par M. de Pontmartin. Ce dernier a une autre faiblesse, c'est de vouloir imiter ledit M. Veuillot. Nous admirons peu l'auteur de *Çà et là*, mais on lui reconnaît, du moins, une certaine force brutale et ses poumons sont vigoureux. Il ne manque point de style, ni même de bon sens dans les limites étroites où le bon sens peut se mouvoir avec la permission du Saint-Père.

M. de Pontmartin l'a dit lui-même : « *S'il parvenait jamais à avoir un nom et un poids quelconque dans la critique de son temps,* ce serait par des qualités et

surtout par des défauts diamétralement contraires à ceux de M. Veuillot.

AVOIR UN NOM voilà la grande préoccupation de M. de Pontmartin. Cette préoccupation perce partout; à quelque endroit qu'on ouvre ses écrits, on la sent, on la voit naïvement exprimée, mais avec trop d'insistance: cela tourne à la monomanie, et devient risible.

Pour moi, dit-il encore, j'ai rarement éprouvé ce *désir* (le désir d'acquérir une brillante renommée) sans me dire tout bas que, s'il se *réalisait jamais,* j'aurais hâte d'en profiter pour parler librement de M. Béranger, sans m'exposer à être regardé comme un de ces *casse-cous littéraires qui ne reculent devant aucun paradoxe, pourvu qu'ils y trouvent une chance de faire du bruit.* Mais comme il me faudrait ATTENDRE TROP LONGTEMPS (voilà qui annonce déjà *les jeudis de Mme Charbonneau*) et que TOUTE PATIENCE SE LASSE A LA LONGUE, j'ai découvert un excellent moyen de *suppléer à ce qui me manque,* tout en me *dégonflant* au sujet du célèbre chansonnier.....

Nous n'insisterons pas sur l'amertume trop visible de cette vanité à jeun, mais voyons quel est le moyen découvert pour suppléer à la « brillante renommée, » et s'il est aussi excellent que le suppose l'écrivain :

C'est de prendre M. Sainte-Beuve pour éditeur responsable. Comment serait-on tenté de me reprocher mon audace, de me taxer d'incompétence ou de m'accuser de fanatisme, quand je me serai placé sous le patronage du plus prudent, du plus compétent et du moins fanatique de nos écrivains?

M. de Pontmartin a la main malheureuse. En

vain il se refugie sous un illustre patronage, le maître renie cet élève compromettant, le parrain choisi ne veut point de ce filleul improvisé.

M. Sainte-Beuve lui répond en ces termes :

M. de Pontmartin s'empare de ce qu'il appelle mes commencements d'idées pour pousser plus avant sa pointe. J'ai ouvert la tranchée, c'est à lui de monter à l'assaut.

J'ai besoin de m'expliquer ici sur cette manière de se servir du nom et de l'idée d'autrui en s'en faisant un instrument continu et une arme; c'est commode, mais ce n'est pas juste, ni très-bienséant...

Sur Béranger, je déclare donc en toute sincérité que j'ai dit, et très-nettement, ce que je pense, tout ce que je pense, et qu'ajouter un mot de plus défavorable à l'illustre poëte, c'est aller non-seulement au delà de ma pensée, mais contre ma pensée...

Moi aussi, j'ai jugé pour mon plaisir M. de Pontmartin...

Son filet de voix est continu, intarissable et agréable autant qu'une voix aussi fluette et aussi fêlée peut l'être : et, comme l'a dit le poëte Barbier, « il a de la parlotte en critique. »

Voilà donc Philinte condamné, de par celui-là même qu'il invoquait, à rester seul... comme ce pauvre Fernand de *la Favorite!*

L'article de M. de Pontmartin est bien facile à analyser : pour le fond il s'est modelé, lourdement et sans finesse, sur l'article Sainte-Beuve de 1850. Il en a suivi le plan et même l'ordre des paragraphes. Il débute, comme « le plus compétent de nos écrivains, » par déclarer que Béranger est resté populaire :

Tandis que des réputations plus sérieuses que la sienne étaient chaque jour *entamées*, *morcelées*, *démolies* par notre

dissolvante époque, la gloire de Béranger demeurait intacte... Les romantiques eux-mêmes, ces hardis démolisseurs, pour qui rien n'était sacré,.... se sont arrêtés respectueusement devant Béranger, comme devant un temple. M. de Lamartine, M. Victor Hugo, M. de Musset ont été, à leurs débuts et même longtemps après, *discutés, amoindris, attaqués, critiqués, méconnus*..... M. Béranger, lui, est entré de plein pied dans la gloire, etc.....

Y a-t-il rien de plus insupportable? Heureusement le temps paraît venu de « démolir » cette réputation, d'« amoindrir, » d'« attaquer, » de « critiquer, » de « méconnaître » cette gloire.

M. de Pontmartin est l'homme des aveux précieux. Tout à l'heure, il avouait son désir « d'acquérir une brillante renommée, » de « gagner le cœur d'une gracieuse Éliante, » de serrer la main de M. Veuillot; maintenant il avoue que la gloire du chansonnier l'irrite et le fatigue, qu'il désire se « dégonfler » à son endroit. M. Sainte-Beuve se *dégageait*, M. de Pontmartin se *dégonfle*. Il nous semble que la gracieuse Éliante doit préférer les dégagements aux dégonflements, et que cette aimable dame, si tant est qu'elle représente la « société polie, » c'est-à-dire la société des gens délicats et non une réunion de forcenés attardés dans les vieilles idées, se montrera cruelle envers Philinte.

Du reste, en discutant le talent poétique de Béranger, M. de Pontmartin, suivant servilement M. Sainte-Beuve, reprend jusqu'aux propres citations de l'illustre critique. Seulement, il y ajoute quelques commentaires de son cru, et modèle son style sur le style de M. Veuillot, dont il possède tout

le catéchisme poissard... moins la verve et l'esprit.

Mais, dira-t-on, si le fonds appartient plus ou moins à M. Sainte-Beuve, et la forme à M. Veuillot, que reste-t-il à M. de Pontmartin dans son article de 1855? Il lui reste le triste courage d'avoir réuni et signé les choses qu'on va lire. Nous nous contenterons de les reproduire : on ne discute pas de semblables écrits.

Voici ce que Philinte a fait imprimer, du vivant même de Béranger, alors âgé de soixante-quinze ans :

Je déclare, après avoir relu attentivement l'édition complète des *Chansons*, qu'au point de vue religieux et politique M. Béranger a joué le rôle le plus *perfide*[1], le plus *coupable*[2] et le plus VIL[3]; qu'il doit figurer au premier rang de ceux qui ont fait du mal à l'*humanité*[1], à leur *époque*[2] et à leur *pays*[3]; que ce mal il l'a fait *sciemment*, *froidement*, non pas par entraînement et par passion..... Mais avec calcul, en versant la goutte de poison là où il savait quelle serait plus corrosive et plus meurtrière et en prenant pour auxiliaire dans son œuvre *criminelle*, tout ce que l'esprit de parti a de plus *bas*[1], de plus *méchant*[2] et de plus BÊTE[3]. J'affirme qu'au point de vue moral, non-seulement M. Béranger a été corrupteur, mais qu'il a choisi de préférence, dans la corruption, ce côté IGNOBLE et GROSSIER qui n'a rien de commun avec les ardeurs de l'amour et de la jeunesse, mais qui plaît aux *libertins de mauvais*[1] *ton*, aux *sexagénaires*[2] *blasés*, aux *Don Juan de comptoir*[3] *et d'estaminet*.

Ce qu'on trouve dans l'œuvre de Béranger, c'est :

... Un appel à la révolte, *dans tous*[1] *les sens, sur tous*[2] *les tons*,

sous toutes[3] *les formes*; révolte du paysan contre son curé, de l'accusé contre son juge, de l'écolier contre son maître, du soldat contre son officier; *démolition* perpétuelle de toutes les autorités établies, le *roi*[1], le *magistrat*[2], le *prêtre*[3]; insultes aux débris de la noblesse, rentrant pauvres et mutilés, etc., etc. [1].

Charles X est chassé, Louis-Philippe lui succède :

M. Béranger est-il au moins content de son ouvrage? Applaudit-il à ce nouvel ordre de choses s'élevant sur les ruines qu'il a faites? Se donne-t-il quelque peine, affronte-t-il quelque péril pour s'y associer dans le moment de lutte et de crise? A-t-il quelque velléité courageuse de se jeter dans ce gouffre qu'il a ouvert [2]?. Non, il *s'écarte*[1], il se *cache*[2], il se *tait*[3]: il a la migraine, comme dit M. Sainte-Beuve.

Mais c'est faire trop d'honneur, trop de plaisir peut-être à M. Béranger que de l'accuser uniformément de *perfidie*[1], de

[1] Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis!
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas! etc.

[2] M. Pontmartin aurait eu alors, il aurait encore aujourd'hui, toutes les velléités courageuses. Qu'on lui offre un ministère, la croix, un fauteuil à l'Académie ou quelque grasse sinécure, on verra bien s'il recule devant le péril, lui qui a eu le courage, non pas de juger un écrivain adversaire, mais d'insulter un vieillard depuis longtemps retiré du monde et des luttes contemporaines.

finesse[2] et de *malice*[3]: les NIAISERIES abondent dans ses chansons.... [1].

Béranger religieux, ou plutôt irréligieux, mérite bien plus encore le MÉPRIS DES HONNÊTES GENS.

C'est un commis-voyageur des *plus modernes* ayant lu le *Contrat social* et l'*Origine des Cultes,* et faisant de l'esprit avec ses lectures.

Le commis-voyageur, j'ai nommé le séide, l'adorateur de M. Béranger.

Je n'aurais que l'embarras du choix, si je voulais prouver par des exemples, à quel point l'impiété de M. Béranger est *perfide*[1], *haineuse*[2] et IGNOBLE[3].

Béranger « a *sali* ces deux personnes si respectables, la *nourrice* et la *grand'mère* [2]. »

L'*Ange gardien* [3] « est une série d'*obscénités* et de *blasphèmes.* »

A propos des *Bohémiens*, du *Vieux Vagabond*, etc.,

[1] Pourquoi M. Pontmartin termine-t-il tous ses membres de phrases par trois verbes ou par trois épithètes? — Serait-ce en l'honneur de la Trinité? — Puisque l'écrivain se *dégonfle*, il devrait bien *dégonfler* aussi son style passablement boursouflé, comme on peut le voir.

[2] « Au point de vue de la morale populaire, je me contenterai de faire remarquer qu'il n'est pas très-bien peut-être de compromettre à ce degré, dans un type grivois, ces *deux personnes si respectables*, sa *nourrice* et sa *grand'mère*. » (M. Sainte-Beuve, article de 1850). — M. de Pontmartin ne se met pas en frais d'imagination. Il ramasse ce qu'il trouve et le marque seulement de son coin.

[3] A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange :
Gaîment il lui dit : ne faut plus
Que votre altesse se dérange.
Tout compté je ne vous dois rien,
Bon ange, adieu, portez-vous bien.

qu'il cite après M. Sainte-Beuve, Philinte s'écrie :

Qu'on y prenne garde, en effet ! M. Béranger n'est ni un libéral, ni un révolutionnaire dans la pure acception du mot : il est complétement et *matériellement* [1] socialiste.....

Ah ! ne comparez jamais M. Béranger à Horace ! Le rapprochement seul de ces deux noms est une *insulte* envers la muse des *délicats* et des *lettrés*, celle qui aime les sources vives et qui déteste les CLOAQUES.

L'*impiété* voltairienne, passée à la fumée du BRULE-GUEULE et *délayée* dans l'absinthe, vous semble non sans raison une *boisson nauséabonde* ; mais alors pourquoi ne pas JETER AVEC DÉGOUT LE DERNIER VASE (c'est-à-dire Béranger !) QUI LA CONTIENT [2] ?.....

Parlant des *Révérends Pères* [3] des *Missionnaires* [4],

[1] On peut donc l'être *immatériellement* ?

[2] Que nos lecteurs nous pardonnent de mettre sous leurs yeux ce pathos malsain. Pas plus qu'eux nous n'aimons « les cloaques, » mais il faut avoir le courage de constater jusqu'où peut descendre un dévôt qui perd la tête et ne sait même plus écrire en français.

[3] Enfin reconnaissez-nous
Aux âmes déjà séduites.
Escobar va, sous nos coups,
Voir vos écoles détruites.
Au Pape rendez tous ses droits ;
Léguez-nous vos biens et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites ;
Français tremblez tous : nous vous bénissons !
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

[4] Que de miracles on va voir
Si le ciel ne s'en mêle !
Sur des biens qu'on voudrait ravoir

des *Capucins*, le même Philinte nous dit encore que Béranger est « resté *plat*[1], *grossier*[2] et VULGAIREMENT[3] BÊTE dans les trois ou quatre chansons où il s'est égayé aux dépens de ces pauvres robes noires, etc. »

Au sujet de l'amour, M. de Pontmartin écrit :

Chez M. Béranger, au contraire, chaque fois qu'il ose effleurer cette corde divine que ne devraient toucher que des mains de vingt ans, qu'aperçoit-on? Que devine-t-on? Le VIEUX GARÇON[1] PODAGRE, le *libertin émérite*[2], l'*auteur immoral*[3] *à froid*, et qui, dans le cadre adopté par sa muse égrillarde, cherche constamment le *mot équivoque*[1], la *note secrète*[2], l'*idée clandestine*[3], chère aux imaginations blasées.....

Quand un homme en âge déjà mûr et très-mûr, de cinquante à soixante-dix ans, chante et célèbre à ce point tout ce qui est *immoral*[1], *effronté*[2] et *corrupteur*[3]; quand il s'y complaît et y revient sans cesse, quand il imprime jusqu'à la fin et propage les licencieux refrains de sa *voix chevrotante*, il ne peut plus inspirer qu'un seul sentiment, le DÉGOUT.

Nous le répétons, Béranger avait soixante-quinze ans à l'époque où M. de Pontmartin publiait ce qu'on vient de lire.

Nous n'irons pas plus loin.

Ces citations sont extraites d'un volume intitulé

Faisons tomber la grêle.
Publions que Jésus-Christ
Par la poste nous écrit.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

CAUSERIES *littéraires*. Si c'est ainsi que l'on *cause* chez la « gracieuse Éliante, » comment s'injurie-t-on chez les dames de la halle? Mais non, M. de Pontmartin calomnie la société « polie » pour laquelle il a la prétention d'écrire, et nous voulons croire qu'on y parle un autre langage.

M. de Pontmartin peut aller rejoindre M. Barbey d'Aurevilly au *Nain-Jaune*, à moins qu'il ne préfère attendre M. Veuillot au *Figaro* où l'on espère, non sans raison, la collaboration du pieux polémiste.

Il est bon de constater en passant la singulière affinité qui unit la littérature de sacristie à la littérature d'estaminet; il est bon de constater que tous ces écrivains religieux, défenseurs du trône et de l'autel, ont les mêmes allures et le même style. On dirait que l'eau bénite les a grisés, mais, bien différente du vin de Chypre qui « a créé tous les dieux, » elle leur donne une ivresse furieuse et malsaine.

M. VEUILLOT.

> Hommes noirs, d'où sortez-vous?
> Nous sortons de dessous terre,
> Moitié renards, moitié loups...
> (BÉRANGER, *les Révérends Pères*.)

Passer de M. de Pontmartin à M. Veuillot, c'est passer de la copie au modèle et, dans une certaine mesure, du petit au grand.

Nous avons vu la grenouille s'enfler jusqu'à en crever, et ce spectacle nous a paru moins risible

qu'affligeant. M. Veuillot, au contraire, ne force jamais son talent, il suit sa voie, et se meut dans l'invective comme le poisson dans l'eau. On est généralement d'accord pour trouver à ce publiciste apostolique et romain un certain talent spécial.

M. Veuillot a beaucoup de talent, en effet, si on le compare à M. de Pontmartin et aux autres coryphées du parti. Le public est tellement habitué à entendre les défenseurs des saines traditions du passé produire de piteux arguments en un piètre style ; il est tellement habitué à les voir souffleter chaque jour le sens commun et mêler l'impudence à la niaiserie, que la moindre lueur de bon sens, le moindre trait d'esprit, chez un de ces écrivains pieux, le frappe d'étonnement. Nul n'a plus profité que M. Veuillot de cet étonnement naïf.

Un ultramontain spirituel et mordant, incisif et logique, maniant bien la phrase, tantôt comme un stylet, tantôt comme une massue, nasillant l'homélie sans dédaigner le calembourg, niant carrément le soleil en plein midi, avec un mélange d'audace et de bonne foi qui semble indiquer des convictions probablement sincères, devait causer la même stupeur qu'un soldat du pape qui se battrait. De celui-ci on ferait un héros, de celui-là on a fait un homme de talent.

Rien de plus juste en somme : tout ici-bas n'est-il pas relatif ?

Mais pour reconnaître un talent à l'auteur du « *Parfum de Rome,* » ayons soin de le laisser dans son milieu ; ne le comparons pas aux écrivains de tous les temps qui ont mis un grand style au service

des nobles idées et consacré la puissance de l'esprit au triomphe de la vérité. Ne comparons pas cette intelligence vive, mais incomplète et obstruée, à ces intelligences fermes et lucides qui, rejetant au loin les préjugés d'une éducation fausse, ont su s'affranchir du joug des opinions toutes faites et des solutions mensongères mais commodes ; ne comparons pas cet aveugle qui jongle habilement avec les mots à ces voyants qui connaissent la réalité des choses et qui osent rectifier les antiques erreurs préconisées par les siècles d'ignorance. Admirons si vous voulez la dextérité de ce « *bâtonniste* devant l'arche »[1], mais n'allons pas au delà. N'oublions pas surtout que M. Veuillot, — un mélange réussi du fameux père Garasse et du célèbre père Bridaine, — n'a pas même inventé son genre hybride où la plaisanterie hasardée vient à l'appui de l'invective foudroyante. Rappelons-nous que son style brutal, aux tons violents et heurtés, aux allures de capitan et d'un goût fort douteux, se retrouve plus ou moins chez les prédicateurs énergumènes de la ligue : eux-mêmes le tenaient du caractère de leur religion et de leurs convictions sauvages.

Son mérite c'est d'avoir su rester dans la vraie tradition catholique, celle qui remonte au « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; » au « Dieu fort et jaloux, qui venge l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération dans tous ceux qui le haïssent[2]; » son courage c'est

[1] Émile Augier, *le fils de Giboyer*.
[2] Exode, ch. xx, p. 5.

d'avoir su dédaigner le plus souvent l'emploi de cette *onction* de parole, de cette mansuétude hypocrite, inventées plus tard pour les besoins de la cause.

Mais cette violence que les simples pourraient prendre pour de l'énergie n'est que la manifestation extérieure, la preuve palpable de la violence des sentiments intérieurs. Autrefois elle s'exhalait en sermons au pied des bûchers où fumait la chair des nouvelles victimes humaines sacrifiées au « Dieu jaloux ; » aujourd'hui, grâce aux efforts victorieux des adversaires de M. Veuillot, elle s'étale inoffensive dans les colonnes de quelques journaux, se distille en mandements, s'évapore en brochures, que la curiosité accueille d'abord, puis que l'indifférence couvre bientôt d'un indulgent oubli.

Nous insisterons peu sur les injures de M. Veuillot contre Béranger. Elle devaient être dites; on les attend si bien qu'en lisant les articles du dévôt polémiste, on est presque étonné du petit nombre de ces insultes et de leur modération relative. Cette modération, d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, tient exclusivement à la pauvreté de la langue française en pareille matière.

Qu'il trouve Béranger « un peu canaille, canaille, très-canaille [1], » cela importe peu pour Béranger et ne fera aucun tort à M. Veuillot qui a depuis longtemps accoutumé ses lecteurs à ce style. On sait qu'il a l'expression *populacière* dans le plus mauvais sens du mot, de même que sa gaîté, comme celle de presque tous les dévôts, du reste, a quelque chose de graveleux.

[1] ÇA ET LA, t. Ier, *Étude de Bourgeois*, 1860.

Qu'il écrivît ou non sa pensée sur le chansonnier, baptisé par lui du nom d'« illustre baudruche, » on la connaissait d'avance. On aurait pu même composer à *priori* les articles qu'il a consacrés à Béranger. Il suffisait pour cela de ramasser tous les gros mots que la police permet et de les appliquer au poëte. L'Alceste et le Philinte ultramontains ne se sont pas mis en frais d'arguments. Discuter et juger l'écrivain et ses idées, à quoi bon ? — Injurier l'homme n'est-il pas plus commode? Ce que nous voulons faire ressortir seulement c'est la singulière morale de M. Veuillot ; ce que nous tenons à faire connaître clairement, c'est le *criterium* de cette conscience catholique.

Lorsque Béranger mourut, on répandit le bruit de sa conversion *in extremis*. — Cela était prévu également : l'Église compte beaucoup sur les derniers moments des hommes qui l'ont combattue. Elle a là, au chevet de l'agonie, de pieux agents prêts à profiter du moindre signe de faiblesse intellectuelle pour obtenir du moribond une concession dont, la plupart du temps, il n'a plus la responsabilité. Le délire ou l'atonie sont également propices ; pourvu que le sacrement soit administré, elle se montre peu difficile. N'a-t-on pas su faire mourir La Fontaine « comme un saint? » Aussi, à moins de grandes précautions de la part des amis ou d'une rare fermeté de la part du mourant, tel qu'on a vu pendant soixante ans repousser les « consolations de la religion, » se trouve tout à coup converti et confessé entre deux hoquets.

Béranger, avec sa simplicité habituelle et sa con-

fiance inaltérable dans ce qu'il appelait le *témoignage de sa vie* entière, comptant, d'ailleurs, sur ses amis pour le suppléer si l'âge et la maladie le privaient au moment suprême de la liberté de son esprit, ne se refusa pas, dans les derniers jours de sa maladie, à recevoir sa sœur, religieuse cloîtrée de l'un des couvents de Paris, ainsi que M. Jousselin, ancien curé de Passy, devenu curé de Sainte-Élisabeth, à l'époque où le chansonnier vint habiter la rue de Vendôme.

Voici ce que nous dit M. Paul Boiteau à cet égard :

Lorsque la maladie de Béranger sembla toucher à son terme, M. le curé lui vint rendre visite. Leurs conversations furent rares, très-courtes et peu importantes. Il y en a une, la dernière, que l'on a racontée de manières bien différentes. Au moment où M. Jousselin, avant de se retirer, tendait la main à Béranger, Béranger lui dit d'une voix nette : — « Votre caractère vous donne le droit de me bénir. Moi aussi, je vous bénis. Priez pour moi et pour tous les malheureux ; ma vie a été celle d'un honnête homme. Je ne me rappelle rien dont j'aie à rougir devant Dieu [1]. »

M. Boiteau dit encore ailleurs :

Vers le temps où M. Jousselin fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, le bruit courut qu'il allait publier une brochure sur les derniers moments de Béranger. Des amis du poëte, qui savaient combien peu ces derniers moments avaient fourni de matière à un écrit religieux, se préparèrent à rendre publique une déclaration qui contiendrait le résumé authentique de tout ce qui s'était passé dans la chambre du mourant ; mais le bruit qui avait pris cours étant tombé

[1] *Ma biographie*, appendice.

bientôt et la brochure n'ayant pas paru, la déclaration devint inutile [1].

M. Paul Boiteau ajoute en note :

Ainsi se démentent deux assertions différentes : 1° *Béranger n'a pas demandé à se confesser ;* 2° les amis de Béranger n'ont pas eu besoin de s'interposer entre lui et Mlle sa sœur.

M. Lapointe raconte les faits qui touchent aux visites de M. Jousselin à peu près dans les mêmes termes, et déclare que le « mourant n'est pas resté *seul* une minute ; » que « M. Jousselin a toujours eu des témoins en sa présence [2]. »

Je puis d'ailleurs personnellement certifier la vérité de ces détails. Mon père et ma mère ont eu le triste bonheur de veiller au chevet de Béranger, alternativement avec d'autres amis. Ils ont été au courant de tout ce qui se passait et leur témoignage a toujours été conforme aux récits qui précèdent de M. Boiteau et de M. Lapointe.

Or, le 20 juillet 1857, c'est-à-dire quatre jours après la mort du poëte, M. Veuillot publiait les détails suivants [3] :

Voici quelques détails que nous croyons exacts. Depuis quelques années déjà les pensées de M. Béranger sur la religion catholique n'étaient plus les mêmes qu'à l'époque de la grande vogue de ses chansons antireligieuses, qui datent toutes de la Restauration. Il le laissait voir, manifestant à l'occasion un certain regret de ces attaques plus que violentes.

[1] *Erreurs des critiques de Béranger*. 1858.
[2] *Mémoires sur Béranger*, par Savinien Lapointe (p. 288 à 291).
[3] *Mélanges*, t. III, 2e série.—*Les derniers moments de Béranger*.

Il avait une sœur religieuse qu'il allait voir de temps en temps :

Sa sœur ne craignait pas de lui parler de Dieu et de son âme; il écoutait sinon toujours sans un peu d'ironie, du moins toujours sans amertume et sans impatience. On sait, du reste, que M. Béranger était dans la conversation *l'homme le plus réservé et qui observait le mieux les convenances* [1]. Il entretenait sa sœur de ses *bonnes œuvres,* auxquelles elle prenait plus d'intérêt qu'il ne pouvait croire, comptant que ses *aumônes* et son *zèle à rendre service* pourraient attirer sur lui la miséricorde divine.

N'est-il pas touchant de voir M. Veuillot lui-même reconnaître la *réserve* et la *bonté* de Béranger? Ne dirait-on pas que, devant la tombe à peine fermée du chansonnier populaire, l'*âme chrétienne* de M. Veuillot s'attendrit sur cet adversaire qui ne respectait point le dogme catholique, mais qui pratiquait incessamment les « vertus évangéliques? » Nous verrons plus tard ce qu'il faut en penser.

M. Béranger ne s'élevait pas encore au-dessus d'un déisme déjà respectueux mais très-vague.

..... Il y a un an environ, on vit poindre quelque chose de plus. Il écrivit à sa sœur une lettre qu'il terminait en se recommandant a ses prières, etc...

Cette année, *une personne de la plus ancienne intimité* de M. Béranger étant au moment de mourir; il *s'employa* pour la décider à recevoir les derniers sacrements. Elle refusa, et la *peine qu'il en ressentit,* fit espérer qu'il avait résolu d'avoir pitié de lui-même.

[1] Nous sommes loin de la « canaille » et de l'« illustre baudruche; » mais aussi c'est qu'on se prépare à annoncer la CONVERSION de Béranger.

En effet, M[lle] Judith Frère mourut le 9 avril 1857, c'est-à-dire trois mois avant le poëte. Béranger lui demanda si elle voulait recevoir les sacrements, et M. Lapointe rapporte en quels termes la vieille et constante amie du chansonnier aurait repoussé cette ouverture.

Il est certain que M[lle] Judith refusa de se confesser, et que Béranger, sans insister en aucune façon, respecta et fit respecter scrupuleusement cette ferme volonté, fort rare et fort admirable surtout chez une femme âgée. Il y a loin de là à « S'EMPLOYER pour la décider à recevoir les derniers sacrements. » Nous voyons dans ce fait une nouvelle preuve de la bonté et de la tolérance de ce « déiste » prêt à respecter la volonté suprême d'un mourant, même lorsque cette volonté contrarie les plus chères croyances, les plus inébranlables convictions du poëte. Il n'assiége pas le lit d'agonie pour imposer sa foi, il ne guette pas avidement une défaillance pour en faire son profit. Personnellement il refuse la confession ; il ne se croit pas le droit de l'interdire à qui la désirerait. Après avoir défendu la liberté de conscience pendant toute sa vie, il se montre disposé à pousser jusqu'au bout l'application de ses principes. N'a-t-il pas écrit :

> Qu'on puisse aller même à la messe,
> Ainsi le veut la liberté ?

et ne pourrait-on pas dire à M. Veuillot :

> Des dieux que nous servons, connais la différence ?

Nous prions aussi nos lecteurs de remarquer la

tournure respectueuse adoptée par le pieux écrivain en parlant de Mlle Frère : « une personne de la plus ancienne intimité. » Plus tard, lorsque le mensonge de la conversion de Béranger ne sera plus soutenable, cette personne sera tout simplement « *Lisette*, » c'est-à-dire la personnification du type le plus grivois des chansons de Béranger ; on ne reculera même pas devant le gros mot de « *concubine*. »

M. Béranger, continue M. Veuillot, était en rapports personnels fort bienveillants avec son curé, M. l'abbé Jousselin..... En venant s'établir sur la paroisse de Sainte-Élisabeth, il alla tout de suite le voir, et mit à sa disposition une petite somme annuelle pour les pauvres, s'excusant de ne pouvoir faire davantage. Le *digne prêtre savait déjà que si la fortune de son nouveau paroissien était bornée*, SON OBLIGEANCE ÉTAIT INÉPUISABLE.

On est heureux que ce portrait, d'ailleurs fort exact au point de vue moral, soit signé de M. Veuillot. On est heureux de voir ce dévôt, convaincu que hors l'Église il n'y a point de salut, constater jusqu'à quel point la plus belle de toutes les vertus, la charité, remplissait le cœur d'un impie, et prouver quelques jours après, par la brutalité et l'indécence de ses attaques, combien cette même vertu reste étrangère au plus éloquent et au mieux doué, intellectuellement parlant, des orthodoxes apostoliques et romains.

Pourquoi, du reste, nous féliciter et féliciter M. Veuillot de cette impartialité inattendue, de cet hommage à la vérité ? Où nous serions tenté de voir l'équité d'un honnête homme faisant loyalement la

part du bien chez un adversaire politique et religieux, il y a simplement la ruse oratoire d'Escobar édifiant un grossier mensonge pour la plus grande gloire de Dieu peut-être, mais à coup sûr pour la plus grande satisfaction de notre sainte mère Église. — M. Veuillot mielleux, c'est Béranger calomnié :

Nous sommes, nous sommes jésuites :
Français, tremblez tous! nous vous bénissons.

Après cette entrée en matière, longue et nécessaire, M. Veuillot arrive enfin à la maladie de Béranger.

Le curé se présenta, parla de Dieu et fut bien reçu. Plusieurs visites suivirent; le malade lui-même les désirait. Il y en eut une qui se passa *sans témoins*. Après *un entretien confidentiel*..... le malade *voulut recevoir le pardon*, c'est son mot, *en présence des amis qui l'entouraient habituellement*. Il fit avec respect le *signe de la croix*, *récita une profession de foi* et *l'acte de contrition*, et reçut avec la bénédiction du prêtre le pardon qu'il demandait. Le lendemain, il fit appeler M. le curé [1] et lui dit, devant toutes les personnes qui étaient là : « *Encore le pardon*. » M. le curé pensa qu'il sollicitait ainsi l'*absolution sacramentelle et la lui donna*. M. Béranger montra, dans ces circonstances, et particulièrement les derniers jours, des sentiments chrétiens; il invoquait les SAINTS et les MARTYRS [2] et

[1] « J'ai plusieurs prêtres de mes amis qui meurent d'envie de me donner l'absolution; mais leur absolution ne me tente pas. » (Paris, 19 septembre 1855). — (*Corresp.*, t. IV, p. 289.)

[2] LES RELIQUES.

D'un saint de paroisse en crédit,
Seul un jour je baisais la châsse.
Vient un bon vieillard qui me dit :
Veux-tu qu'il parle? — Oh! oui, de grâce,

disait : « Mon Dieu, vous si grand et moi si petit, ayez pitié de moi ! » On rapporte des paroles et des détails plus *positifs*,

Oui, dis-je, et me voilà béant ;
— Voilà qu'il fait des croix magiques ;
Voilà le saint sur son séant,
Qui dit d'un ton de mécréant :
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
» Baisez, baisez donc mes reliques. »

Il rit, ce squelette incivil,
Il rit à s'en tenir les côtes.
« Depuis huit siècles, poursuit-il,
» Je grille en enfer pour mes fautes ;
» Mais un prêtre au nez bourgeonné,
» Pour mieux dîmer sur ses pratiques,
» Par un tour bien imaginé,
» Fit un saint des os d'un damné.
. . . .

» Baisez, sous ce dais de velours,
» La sainte qu'on priera dimanche.
» C'est une juive, mes amours,
» Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
» Grâce à ses charmes réprouvés,
» Dix prélats sont morts hérétiques,
» Vingt moines sont morts énervés.
» Trouvez mieux, si vous le pouvez.
. . . .

» Près d'elle est un vieux crâne étroit ;
» Baisez ce saint d'une autre espèce.
» Jadis de larron maladroit,
» Il devint bourreau plein d'adresse.
» Nos rois, pour se bien divertir,
» L'occupaient aux fêtes publiques.
» Hélas ! je lui dois, sans mentir,
» L'honneur de passer pour martyr.
. . . .

mais ce qui précède est tout ce que nos informations nous ont paru donner de *certain*.

Et le tour est joué. Rien n'y manque, pas même cet air de retenue, cette fausse modération destinés à faire croire que les choses ont été plus loin encore. M. Veuillot a conservé les saines traditions de son parti; il a bien mérité du Père Brisacier. A ce moribond invoquant les *saints* et les *martyrs* par peur de l'enfer, et consacrant ses derniers jours à la préoccupation égoïste de son salut personnel, après avoir renié sa vie entière, nous préférons l'humble et grand chansonnier s'oubliant jusqu'à la fin pour penser aux autres, et murmurant dans le délire : — « Mon Dieu, inspirez aux hommes réunis l'amour du bon, l'amour du bien; faire le bien, vivre pour les autres, c'est le bonheur! — La charité! la charité! que tout le monde soit heureux! les veuves et les petits enfants, secourez-les [1]! »

» Sous les noms de pieux patrons,
» Ainsi nos corps, mis en spectacle,
» Font pleuvoir l'argent dans les troncs;
» C'est là notre plus grand miracle.
» Mais du Diable j'entends le cor,
» Bonsoir, Messieurs les catholiques. »
Il se recouche et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques!
Baisez, baisez donc des reliques.

(BÉRANGER).

[1] V. dans le *Monte Cristo*, le n° du jeudi 30 juillet 1857, consacré tout entier à Béranger. — Nous savons pertinemment que des paroles analogues, exprimant à coup sûr le même sentiment, ont été prononcées par Béranger pendant le délire de ses derniers jours.

Si l'Église perd quelque chose à cet autre Béranger, l'humanité y gagne beaucoup.

M. Veuillot nous afflige, sans nous étonner, en rapportant la prétendue conversion de Béranger, mais que dire de M. de la Bédollière, venant, sur cette question, au secours du grand homme de l'*Univers religieux?* Laissant de côté le texte même de son ouvrage : BÉRANGER (une livraison à 10 centimes) [1], nous demanderons à l'auteur dans quel but on a illustré son récit d'une gravure représentant un prêtre assis auprès du lit où Béranger agonisait. Il nous semble que ce petit fait, grave surtout pour celui qui l'a commis, aurait mérité qu'on le relevât plus vigoureusement.

Est-ce une erreur? est-ce un calcul? est-ce une faiblesse? Si c'est une erreur, nous ne la concevons guère; si c'est un calcul, le désir de rendre la vente de la brochure plus facile, plus générale, et d'assurer ainsi un bénéfice plus considérable à une spéculation de librairie, nous en abandonnons l'appréciation au public; si c'est une faiblesse, elle paraît bien étrange de la part d'un rédacteur du *Siècle*. Le fait en lui-même aurait peu d'importance, s'il ne montrait une fois de plus la déplorable légèreté, la coupable indifférence avec lesquelles on traite en France, depuis plusieurs années, les hommes et les choses. N'est-ce donc rien que l'unité de la vie, la persistance des croyances, l'intégrité du caractère? En avons-nous trop d'exemples sous les yeux? Dans la pénurie où nous sommes à cet égard, la première préoccupa-

[1] Gustave Barba, éditeur. 1857.

tion des vivants, lorsque meurt un écrivain connu, devrait être, sinon de le défendre contre des attaques injustes, mais qui se comprennent de la part d'ennemis, du moins de lui conserver sa physionomie réelle.

Si Béranger s'était confessé, il faudrait le dire hautement; si, au contraire, il est mort fidèle aux opinions de sa vie, pourquoi dessiner sur bois un simulacre trompeur de conversion? Que de gens croiront, sur la foi de cette gravure, que l'auteur du *Bon Dieu* et des *Missionnaires* a voulu rentrer, à sa dernière heure, dans le giron de l'Église!

Revenons à M. Veuillot. Le mensonge péniblement édifié, impudemment publié, n'a pas réussi, et la vérité s'est fait jour de toutes parts. Aussi M. Veuillot quitte bientôt le style onctueux et contrit pour le style furibond. Tartuffe, démasqué, se redresse et change soudainement de ton.

C'est au sujet de M. de Lamartine et de son étude sur Béranger — nous en parlerons plus tard, — que l'homme de l'*Univers religieux* embouche l'invective dans deux articles des 27 et 31 octobre 1857. Tout lui est bon, même le calembourg, contre ce mort qui avait été « *l'homme le plus réservé* » dans la conversation et qui observait si bien « *les convenances;* » dont les « *bonnes œuvres et le zèle à rendre service* » faisaient espérer pour lui « la *miséricorde divine.* » M. Veuillot, naturellement initié au secret de cette *miséricorde* et bien convaincu désormais qu'elle ne s'étendra pas sur le chansonnier dont la « *fortune était bornée, mais* l'*obligeance inépuisable,* » se sent tout ragaillardi de savoir Béranger au fin

fond de l'enfer où il brûle sans doute pour l'éternité. Cela lui apprendra à vivre à cet impie. Aussi la joie de l'ultramontain dépasse toutes les bornes, y compris celles du bon goût, et il s'égaie sur « les gaz de l'établissement [1] de M. Havin » sur « l'*haleine* du poëte-cordonnier Savinien Lapointe, » sur « l'illustre baudruche (Béranger) qui plane depuis trois mois sur la patrie de Corneille, de Racine et de Bossuet, » sur « ce poëte de la *ribotte*, etc., etc. »

Il signale à M. Jourdan dénonçant à cette époque, dans *le Siècle*, la publication de petits livres religieux, tels que le *Saint-Suaire*, etc... « un poëte qui, avec un *talent redoutable* (au moins M. Veuillot reconnaît le talent nié par quelques autres écrivains) a fait sa principale occupation de *semer la haine* entre les diverses classes de citoyens [2]. »

Et M. Veuillot, que fait-il? Prêche-t-il la concorde? Le trouve-t-on disposé à effacer de son cœur le souvenir des différences qui séparent les hommes pour les unir en un seul et même amour?

Il ajoute que Béranger s'efforça « de répandre l'irréligion et de semer l'immoralité, *faits pour lesquels il fut condamné par la justice du pays.* »

[1] *Le Siècle* qui a toujours favorablement parlé de Béranger.

[2]
Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saint apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi.
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Ici nous retrouvons le jésuite essayant de présenter Béranger comme ayant subi une *condamnation infamante*.

Le poëte en question a blessé non-seulement tous les sentiments religieux et tous les sentiments de famille [1], mais encore très-souvent le *sentiment national.*

Est-ce en consolant, en vengeant la France de l'invasion si chère à MM. de Pontmartin et Veuillot?

Il a, pour servir ses passions, *dégradé la langue* comme l'âme du peuple.

On sait que M. Veuillot, quant à lui, relève chaque jour la langue avec ses « illustre baudruche », ses « haleine de poëte-cordonnier », ses « poëte de ribotte, » ses Béranger « un peu canaille, canaille, très-canaille, » et les autres termes de son vocabulaire habituel.

Il a parodié les paroles de la prière pour outrager les sentiments chrétiens; il a tourné en ridicule la foi, les sacrements, la pudeur et la mort;... il a aspergé de son *vin de cabaret* la tiare, la couronne, etc.

[1] « Et un autre de ses disciples lui dit : Seigneur, permets que j'aille auparavant ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit : Suis-moi et laisse les morts ensevelir leurs morts. (Saint Matthieu, VIII, 21-22.) Car je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère, entre la belle-fille et la belle-mère... Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi... » (Saint-M., X, 35-37.)

« Et quelqu'un lui dit : voilà, ta mère et tes frères sont là... Mais il répondit à celui qui avait dit cela : Qui est ma mère, et qui sont mes frères? » (Saint-M., XII, 47-48.)

Il faudrait dire, et alors M. Veuillot serait dans le vrai : il a parodié les paroles de *ma* prière pour outrager *mes* sentiments chrétiens ; il a tourné en ridicule *ma* foi, *mes* sacrements, *ma* pudeur, etc. ; car il existe heureusement d'autres prières que celles de M. Veuillot, d'autres sentiments chrétiens que les siens, une autre foi et une autre pudeur que la foi de Nonotte et la pudeur de Patouillet.

Il élève enfin les refrains de Béranger à la hauteur de « grandes et célèbres infamies. » Nous passons sur quelques injures, rien n'étant plus monotone que l'invective à outrance, se justifiant exclusivement par la colère sans dignité de l'insulteur. Du reste les personnes que ce genre amuse peuvent aller se renseigner auprès de M. de Pontmartin. Il tient, nous l'avons dit, la succursale de la fabrique de MM. Veuillot et Cie [1].

[1] « C'est ainsi de tout temps et dans tous pays ; c'est ainsi en France aujourd'hui encore. Les croyants des religions positives ne peuvent s'accoutumer à rendre à ceux qui ne pensent pas comme eux sur leurs dogmes le respect qu'ils réclament avec raison pour eux-mêmes. Dès qu'un homme paraît, qui ose professer une opinion nouvelle sur quelqu'une des grandes questions fondamentales que l'humanité ne se lasse pas d'agiter, aussitôt tous ceux qui croient posséder la vérité dans quelque doctrine traditionnelle se lèvent, *non pour lui répondre*, mais *pour lui jeter l'injure*. Cependant, celui qui, volontairement et de propos délibéré, n'a pas craint d'appeler sur lui ces orages, peut, sans doute, n'être qu'un homme orgueilleux, doué de peu de sagesse ; mais ce peut-être aussi un homme de foi et de courage qui témoigne, le front, le cœur et la main levés, pour ce qu'il croit, à tort ou à raison, la vérité. »

Nous extrayons ce passage, d'une des chroniques littéraires si intéressantes que M. Louis de Ronchaud publie mensuellement dans la *Revue Germanique et Française* (n° du 1er septembre 1863).

Citons pourtant encore le passage suivant :

Lorsque Béranger siégeait déjà au sommet de ce grossier et injurieux Parnasse de l'irréligion, du *libéralisme* et de la goguette (comment trouvez-vous le *libéralisme* mis en croix entre deux larrons ?), ils étaient trois sur qui l'Église, la monarchie et la poésie jetaient les yeux pour se consoler..... Et l'on a vu *La Mennais, Hugo, Lamartine* enfin, et ce dernier plus que les autres, inclinés devant Béranger.

Hélas ! il n'est que trop vrai. Tous les hommes qui honorent et illustrent notre siècle sont contre vous et les vôtres, M. Veuillot. Leur Dieu n'est pas votre Dieu. Le *monde s'en va,* dites-vous : il vous quitte seulement, et c'est pour cela qu'il dure.

Cependant au milieu de ce fatras qui prouve que la morale catholique n'a pas changé depuis les beaux jours de l'Inquisition ; que cette morale condamne toutes les vertus sans la foi en un dogme, et prodigue son indulgence au criminel le plus endurci s'il rentre au dernier moment dans le giron de l'Église, il se trouve un passage plein de vérité et même d'un certain courage. Il s'agit des obsèques de Béranger. Personne ne les a racontées avec cette verve satirique. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ce morceau qui tranche si heureusement sur le ton craintif ou admirateur avec lequel les amis de Béranger ont rapporté les mêmes faits.

Béranger était mort dans la soirée. Le *Moniteur* du lendemain fit savoir que les funérailles auraient lieu, le jour même, aux frais de l'Empereur. On le bombarde poëte-national,..... on le porte en terre par-dessus les règlements, mesure d'autant plus applaudie d'une partie de la population qu'elle paraît à l'autre un peu précipitée. Il en résulta que la pompe funé-

raire perdit beaucoup de sa mélancolie devant cet esprit gaulois qui avait rêvé de s'attendrir un instant. Pour tout dire, le *tour* parut bon, et *tel que le défunt en eût pu tirer quelques couplets assez gaillards, si la chose s'était faite de son vivant pour un autre* [1]. Après cela, l'administration fit bien les choses. Plus de troupes qu'on n'en met à l'enterrement d'un maréchal de France, eût-il gagné vingt victoires; la majeure partie de la garnison de Paris, une armée, une grande armée sous les armes, ou pour la haie, ou pour le cortége! Il n'y manquait que le canon, et encore n'était-il pas loin. Bref, un développement de forces aussi respectable qu'honorable, et, par suite, un ordre merveilleux maintenu, conme dit M. de Lamartine « depuis la porte de la maison jusqu'à celle de l'éternité. » Pour assurer d'autant mieux cet ordre nécessaire, le convoi, *exclusivement formé des invités du gouvernement*, suivit une *route stratégique*. Il y avait des endroits où attendait la foule en pleurs, par lesquels on ne passa point, afin d'*éviter l'encombrement et les émotions qui volontiers s'y forment*. Un certain nombre d'affidés des muses, trop éplorés ou trop peu maîtres de leur douleur, ayant voulu pénétrer dans les rangs *officiels*, en furent empêchés par la *police affligée mais inflexible*. Ils portaient à la boutonnière des bouquets d'immortelles, « fleurs funèbres qui n'ont pour rosée que des larmes [2], » et qui ne leur servirent point de passeports. On les mit à l'écart, et quelques-uns même *à l'ombre*. Enfin tout se passa très-bien, et, le soir, il n'y paraissait plus.

Que pense M. Sainte-Beuve de ce récit mordant et qui montre si bien les choses telles qu'elles furent? Et comment l'illustre critique a-t-il pu voir la preuve d'une « *communion parfaite* » dans ces précautions

[1] Voir les couplets cités plus haut (2e *partie*, M. Sainte-Beuve, *art. de* 1861), où Béranger semble avoir prévu quatre ans d'avance une partie de ce qui s'est passé depuis.

[2] Citation de M. de Lamartine.

prises contre une émotion populaire à propos des funérailles de Béranger?

Pas un des *amis* de Béranger n'a osé dire la vérité à ce sujet ou montrer ses regrets d'une mesure de police peut-être nécessaire, mais dont le premier résultat pourtant fut de mettre en suspicion toute la vie politique du chansonnier.

Mme Colet s'écrie que le gouvernement avait décidé qu'on ferait à Béranger « des *obsèques dignes de sa grande renommée* »

Quand j'arrivai devant la maison mortuaire, continue-t-elle, le convoi en sortait ; il se composait : d'une voiture de la cour, dans laquelle se trouvait le général De Cotte, et d'une voiture de la ville de Paris, où était le secrétaire général de la préfecture, etc.

Après avoir parlé de la tristesse du peuple, elle ajoute :

Les soldats aussi qui formaient la haie étaient pénétrés d'une tristesse visible en suivant du regard ce mort illustre, etc.

Cet acquiescement complet de Mme Colet a lieu de nous étonner. En tout cas, comme vieille amie connaissant depuis longtemps les opinions de Béranger, elle aurait pu élever un doute, même timide, se demander, en y mettant les formes les plus propres à la rassurer, si cet appareil officiel convenait bien réellement au poëte national brusquement changé en poëte bonapartiste [1]. Nous lui demanderons aussi

[1] Le même procédé a été depuis appliqué à un célèbre historien *orléaniste* de l'Empire, transformé, lui aussi, en *historien national*.

en passant pourquoi elle a, de son autorité privée, créé une « famille intellectuelle » à Béranger, et pourquoi elle y a introduit à sa suite quelques-uns de ses amis personnels que Béranger connaissait fort peu?

Je comprends qu'on veuille être agréable à ses amis vivants, mais encore faudrait-il éviter que ce soit aux dépens des amis morts.

Quant à M. de La Bédollière, il reproduit les proclamations de M. le préfet de police, et nous donne l'énumération des différents corps de troupes et des pelotons de sergents de ville qui accompagnaient le corps. — Pas un mot, pas une observation. Il accepte tout; tout lui paraît naturel, charmant et glorieux pour le chansonnier.

M. Alexis Dalès (nous ne le citons que pour mémoire, et parce qu'il a tenté de montrer en vers de mirliton une admiration probablement fort sincère pour le chansonnier), déclare que :

Tous les partis se sont associés aux sentiments de vénération dont le pouvoir a été le premier à donner l'exemple, de la manière la plus large et la plus digne. — Les frais de ces funérailles, dignes de celui dont la France entière déplorera la perte, seront supportés par la liste civile impériale [1].

M. de Lamartine lui, s'exprime en ces termes [2] :

De son côté, le gouvernement lui-même, craignant que ces honneurs populaires n'anticipent sur les honneurs dont il se réserve jalousement l'initiative, prépare ses armes, ses drapeaux, ses temples, ses pompes. Une armée entière prend posi-

[1] *Biographie poétique de Béranger*, par Alexis Dalès, 1859.
[2] *Cours familier*, 21e entretien, t. IV, 1857.

tion ou poste depuis la porte de la maison jusqu'à la porte de l'éternité, dans le champ des morts. Le convoi s'avance à travers une haie de troupes et une muraille de peuple, etc., etc.

M. de Lamartine partage entièrement la manière de voir de Mme Louise Colet, et cela se comprend. Si la première désire conserver ses pensions, le second ne veut perdre aucun de ses souscripteurs.

De son côté M. Boiteau que nous devons mettre à part en cette circonstance, puisqu'il parlait au nom de l'exécuteur testamentaire, nous dit[1] :

Quelques heures après que Béranger eût succombé, le ministre d'Etat fit savoir que le gouvernement, désirant honorer le poëte par un témoignage public, et *voulant éviter les effets d'un grand trouble national,* se chargeait du soin des funérailles. L'État remplaçait la famille absente, et l'EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE N'AVAIT PLUS DE MISSION A REMPLIR..... Le gouvernement prit sur-le-champ ses mesures, il s'arma du vœu du poëte, et dans la nuit même fut posée une affiche du préfet de police, qui *ne vantait qu'une partie des services rendus par Béranger à sa patrie.....*

On avait paru craindre un grand tumulte. Paris a respecté religieusement les funérailles de son poëte illustre et de son plus cher enfant ; mais, pendant toute cette journée glorieuse, on *sentait* gronder dans les airs le *tonnerre du patriotisme et de la liberté.*

Et voilà tout.

Pour qui se rappelle l'indignation de M. Boiteau, exclu du convoi officiel et ne pouvant accompagner à sa dernière demeure le poëte dont il allait devenir l'éditeur et l'avocat, « la femme de chambre, » sui-

[1] *Ma Biographie,* — appendice.

vant M. Sainte-Beuve, ces timides et tardives restrictions paraissent bien insuffisantes. On voit que M. Boiteau voudrait exprimer un blâme léger, mais il ne l'exprime pas, et il faut connaître d'avance ses sentiments pour deviner ses sous-entendus. Au lieu du style imagé qui nous dépeint le *tonnerre du patriotisme et de la liberté* grondant dans les airs, nous aurions préféré quelques paroles simples et nettes. Nous n'admettons pas non plus que devant la volonté formelle de l'État, « *l'exécuteur testamentaire n'avait plus de mission à remplir.* »

Cette résignation est trop commode ; il restait à l'exécuteur testamentaire un dernier devoir impérieux, un devoir de conscience : il devait protester. Son silence et les réticences confuses de M. Boiteau ont achevé, avec l'acquiescement général de tous ceux qui tenaient une plume à ce moment grave, l'œuvre habilement commencée par le gouvernement.

Ce jour-là cependant, l'opinion publique, qui devait s'égarer plus tard à force d'entendre répéter certaines accusations et certains éloges, — ces derniers quelquefois plus dangereux que les attaques les plus vives, — ne s'y trompa point et manifesta son étonnement à la vue de ces pompes officielles dressées comme une muraille infranchissable entre le peuple et son vieux chansonnier.

Peut-être a-t-on oublié déjà ce sixain qui circulait alors dans la foule et que nous reproduisons à titre de document historique, malgré le ton fort irrévérencieux du dernier vers. Il exprime sous une forme un peu négligée l'impression pénible ressentie

par la population parisienne aux funérailles de Béranger :

Dans l'œuf républicain couvant un Bas-Empire,
Tu fus poëte, ô toi qu'à bon droit on admire.
Mais tu ne prévis pas la fin de tes combats !
Par un juste retour des choses d'ici-bas,
Celui qui de ta vie a brisé la marotte [1],
Accapare aujourd'hui ton deuil et l'escamote.

M. RENAN.

« Vous prétendez railler, mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire et de chanter, comme j'ai chanté, et comme j'ai bu, que de philosopher comme vous avez philosophé. »

(FONTENELLE, *Dialogue des morts*. Dial. IV. ANACRÉON et ARISTOTE.)

Quelques lecteurs s'étonneront, sans doute, de voir M. Renan succéder, dans la suite de notre travail, à MM. de Pontmartin et Louis Veuillot. Ils trouveront singulier qu'un point de contact unisse l'auteur de la *Vie de Jésus* à l'auteur des *Libres penseurs*, l'homme que l'on accuse de saper les bases mêmes du christianisme à l'homme qui défend *per fas et nefas* le catholicisme étroit de l'orthodoxie. Ce n'est pas non plus sans hésiter que nous nous sommes décidé à classer, sous la même rubrique, parmi les ennemis de Béranger, trois hommes dont le dernier diffère si essentiellement et d'une façon si

[1] La marotte *républicaine*, sans doute.

honorable, des deux autres. A ne considérer que le talent de M. Renan et le but auquel il tend, un abîme le sépare de l'ancien rédacteur en chef de *l'Univers religieux*, mais l'intolérance philosophique ne vaut guère mieux que l'intolérance religieuse : l'une et l'autre sont également l'intolérance.

M. Veuillot et M. Renan ont un second rapport, au moins apparent. — Pour M. Veuillot, la démocratie a le tort impardonnable de renverser et de détruire le principe d'autorité sur lequel repose le catholicisme d'une part, d'autre part de supposer dans la conscience humaine des forces, des vertus propres dont l'existence condamnerait absolument tout le système théocratique qui repose sur la chute de l'homme et son incapacité de faire le bien par lui-même.

M. Renan, de son côté, laisse percer fréquemment le dédain que lui inspire l'espèce humaine prise dans son ensemble, le *profanum vulgus*, le *servum pecus*. Ce dédain et le sentiment exagéré de sa propre supériorité le conduisent presque au même résultat que la foi bornée de son adversaire. Il ne sépare pas les hommes en *sauvés* et en *réprouvés*, mais en *vulgaires* et en *raffinés*. Il se renferme dans un petit monde exclusif, avec un nombre restreint d'élus, qui sont les *délicats*, les *hommes de génie* — d'un certain génie naturellement. — Ceux-là communiquent entre eux, échangent leurs idées sur la marche et les besoins de l'univers ; ils ont même une religion spéciale, interdite au commun, « la religion épurée. » Parlant de Dieu, le philosophe ne craint pas d'écrire : « *Tu n'appartiens qu'à nous qui savons te chercher. Les*

blasphèmes de l'homme de génie doivent plus te plaire que le vulgaire hommage de la gaîté satisfaite. »

Faut-il le dire? à cette nouvelle religion qui exclut ou rejette les 99/100[es] de l'humanité, à cet « *idéal obscur et mystérieux* » que les simples d'esprit ne pourront jamais atteindre, nous préférerions la religion violente de M. Veuillot. Celle-là, du moins, prétend s'offrir toute à tous. Elle n'établit point de catégories aristocratiques. Tous les hommes sont égaux devant elle; elle ne voit en eux que des âmes à sauver. Elle abêtit, mais elle soutient les faibles et console les indigents. De l'enseignement du maître, elle a conservé, non dans la pratique, mais théoriquement, le « *Laissez-venir à moi les petits enfants.* »

M. Renan est une des figures de ce temps-ci les plus singulières et les plus intéressantes à étudier. Pour le bien comprendre, il faut se rappeler son point de départ, le séminaire, et ne pas oublier qu'il appartient à la race bretonne, une race « mélançolique » par excellence, portée au rêve, et par conséquent très-absolue — quoique cela paraisse contradictoire — dans ses systèmes, conservant quand même le besoin de croire, manquant de douceur, marquée du sérieux et de la raideur anglo-saxonne, n'ayant pas encore puisé, dans son contact journalier avec l'esprit français, cette grâce affable et cette indulgente sympathie qui en sont la plus grande force.

La foi catholique, comme toute foi religieuse arrêtée, convient merveilleusement à ces natures sévères et vigoureuses, mais dépourvues de souplesse et frappées, on ne sait pourquoi, dès le berceau, d'une

irrémédiable tristesse. Le Breton contemple volontiers le ciel, mais le ciel lui paraît toujours couvert d'une brume épaisse, et la lumière qui en descend arrive à lui pâle et grise. Il aime l'infini, mais il en parle avec une sorte de terreur : il en paraît écrasé.

C'est bien la patrie de Châteaubriand, de La Mennais et de M. Renan.

Élevé au séminaire, M. Renan a été fervent catholique : il a cru. Il en reste toujours quelque chose. C'était, d'ailleurs, un tempérament religieux. Chez ces hommes, les premières croyances laissent des traces ineffaçables. Alors même qu'ils s'en affranchissent plus tard, on dirait que leur cerveau coulé dans le moule de certaines convictions, imprime sur toutes les idées qui se succèdent en eux l'empreinte qu'il a reçue primitivement. Oiseau élevé en cage, recouvrant tout à coup la liberté, leur intelligence a brisé les barreaux du cachot, mais elle a perdu l'usage complet de ses ailes trop longtemps reployées. Élevés dans l'absolu, nourris de solutions toutes faites, ils ont de l'absolu dans le tour des idées, et dussent-ils s'élancer, comme La Mennais, vers les plus généreuses spéculations de l'avenir démocratique, on sent encore le prêtre sous le tribun, comme chez M. Renan on sent le séminariste sous le philosophe.

Ceci est important à constater : quiconque a séjourné pendant une notable partie de sa vie dans le christianisme, quiconque a fermement cru ce que l'Église enseigne, quiconque a goûté les extases égoïstes et les joies timorées de la religion, manque jusqu'à la fin de charité et de tolérance. Qu'il

sorte du *dogme*, qu'il le maudisse, il restera dans l'*esprit*.

Jusqu'à présent on s'était échappé du catholicisme, soit par le protestantisme, c'est-à-dire par le retour à la *responsabilité individuelle* de la foi, soit en adoptant les idées révolutionnaires — et je prends le mot révolutionnaire dans son acception la plus large, la plus universelle.

Les uns, lassés de cette *foi du charbonnier* qui ne repose sur rien et ne demande pour toute vertu que l'abdication de la volonté personnelle, avaient suivi Luther et Calvin; les autres, parlant au nom de la raison humaine et des lois de la nature, avaient rejeté cette conception d'un Dieu « jaloux » ayant créé l'homme pour le mal et le punissant pour le mal qu'il faisait ainsi fatalement. A l'aide du bon sens et de la science, ils démontraient que l'homme possède en lui-même tout ce qui est nécessaire à l'homme ; ils enlevaient du ciel un idéal impossible et inutile, et le ramenaient sur la terre où seulement il peut enfanter les grandes vertus sociales et le sentiment de la justice, complétement détruit par toutes les conceptions religieuses de tous les temps, s'il faut en croire M. Proudhon. M. Renan a pris un troisième chemin. Visiblement antipathique aux formules banales de la dévotion vulgaire ; peu satisfait des solutions qui datent du temps où l'on ne connaissait rien, ou presque rien de l'univers, — solutions que l'ignorance curieuse, en face de problèmes mal posés, mal compris, s'empressa d'adopter, parce qu'elles flattaient l'homme en faisant Dieu à son image et en lui donnant le premier rang dans la

création, — M. Renan s'est débarrassé des entraves dogmatiques : il a gardé la tendance religieuse qui est le fond même de sa nature. Aussi en s'éloignant de la discipline catholique pour se réfugier au sein fécond de la science, a-t-il conservé une façon toute *théologique* de penser librement, et n'a-t-il guère fait que changer de religion. Certes, sa nouvelle religion est plus « épurée, » suivant la propre expression du philosophe, c'est-à-dire moins surchargée de formules et d'erreurs matérielles ou de fausses conceptions de l'univers que son ancienne religion, mais d'autre part, elle est moins sympathique et moins accueillante. Esprit distingué, quoique non affranchi tout à fait et d'ailleurs peu généreux, il aime moins la vérité qu'il ne méprise l'erreur, et ce qui lui déplaît le plus, c'est la vulgarité. Trop intelligent, trop savant pour croire, contre le bon sens et contre les découvertes modernes, à l'antique Jéhovah, mais trop théologien, ou — si l'on préfère — de complexion trop religieuse, pour reporter sur les efforts et les souffrances de l'humanité l'intérêt et l'amour qu'il portait jadis aux choses du ciel, dévoré en un mot de la passion de « *faire du divin* » — passion qui a créé tous les dieux et toutes les églises —, il a simplement dégagé son idéal de la gangue dogmatique, lui a ôté son caractère personnel et arrêté, et l'a placé bien loin dans « *le mystère de l'infini.* »

Suivant lui :

La vraie religion est le fruit du silence et du recueillement. Elle est synonyme de DISTINCTION, d'ÉLÉVATION, de RAFFINEMENT; elle naît avec la *délicatesse morale*, au moment où

l'homme vertueux, rentrant en lui-même, écoute les voix qui s'y croisent. En ce silence, tous les sens étant apaisés, tous les bruits du dehors étant éteints, un murmure pénétrant et doux sort de l'âme et rappelle, comme le son lointain d'une cloche de village, le mystère de l'infini. Semblable alors à un enfant égaré qui cherche vainement à démêler le secret de sa naissance inconnue, l'homme se sent dépaysé. Mille signes de la patrie provoquent chez lui de mélancoliques retours. Il s'élève au-dessus des terres fangeuses de la réalité vers des champs pénétrés de soleil; il sent ces parfums des jours antiques...., etc.

On voit tout de suite que cette *vraie religion*, synonyme de *distinction*, d'*élévation*, de *raffinement*, qui naît et ne peut exister qu'avec la *délicatesse morale*, ne sera jamais la religion de la foule. Cette pauvre foule, la voilà vouée aux grossières superstitions, ce qui importe peu à M. Renan : il ne s'inquiète guère de la plèbe intellectuelle, et cela se comprend. Il a fait de la religion une sorte de question d'art. Son Dieu rentre dans la catégorie de ces pures conceptions de l'esprit qu'on appelle le beau, l'idéal. De même qu'en peinture, en musique, en poésie, il n'y a qu'un petit nombre d'élus capables de comprendre et de goûter le charme des chefs-d'œuvre de Raphaël et du Titien, de Mozart et de Beethoven, d'Homère, de Corneille, ou de Voltaire, de même il n'y a que des hommes supérieurs et choisis qui puissent comprendre le Dieu de M. Renan.

Une pareille religion, si elle existait jamais, serait la pire de toutes les religions, car elle n'aurait pas même pour se justifier l'excuse invoquée par

toutes les théologies de tous les temps : elle ne tendrait en aucune façon, soit à relever l'homme, soit à le fortifier ou à le consoler. En ce sens, bien inférieure au christianisme, qui, malgré son principe AUTORITAIRE, n'est pas essentiellement ennemi de l'égalité, cette religion rétablirait la plus redoutable des aristocraties, l'aristocratie des intelligences. Cette aristocratie existe dans la nature, mais elle y est bienfaisante, parce qu'elle y reste une force et ne devient jamais un privilége; parce qu'elle impose des devoirs et ne crée aucun droit.

Heureusement, le système théologique préconisé par M. Renan, n'est point une foi dont nous ayons à craindre l'envahissement. Affaire de dilettantisme, jouissance délicate et suprême offerte aux amateurs de divin et aux raffinés, il dissimule sous la richesse et la pompe du style un athéisme sentimental et poli. La masse populaire manque de distinction, mais elle a, et cela vaut mieux — surtout dans des questions de cette vitale importance dont elle ne fera jamais un simple jeu d'esprit, une sorte de luxe moral —, un gros bon sens terre à terre qui lui permet de tirer immédiatement la conclusion nécessaire des prémisses posées. La foule ne comprendra rien à la théologie éthérée, à la religion épurée de M. Renan, : elle ne se trompera pas sur le résultat final de ses travaux critiques. A travers la phrase, elle ira à l'idée; elle ne verra dans ses écrits que le côté indiscutable; elle profitera des faits qu'il démontre; elle retiendra ses arguments contre la thèse chrétienne; elle s'inquiétera peu des formules respectueuses et quelquefois embarrassées de l'ar-

tiste; elle dégagera la pensée de l'auteur, et s'arrêtera avec la science et la vérité à la porte de ce nouvel Éden de la « religion épurée », où se réfugie le philosophe breton, pour sauvegarder, malgré la logique, les jouissances *élevées* d'une imagination *raffinée*.

On devine combien M. Renan, avec un pareil dédain du vulgaire, avec un si grand désir de ne s'adresser qu'aux hommes d'élite, doit peu estimer, peu comprendre Béranger et son œuvre. Béranger est un vulgarisateur par excellence. « Le peuple, c'est sa muse. » C'est pour le peuple qu'il chante, c'est à lui qu'il s'adresse. S'inquiétant peu des classes riches, qui ont à leur disposition tous les moyens de s'instruire, il s'efforce de répandre chez les pauvres et les ignorants une certaine quantité d'idées qu'il croit justes et bonnes. Il connaît les sentiments du peuple et les lui répète en beau langage, car il sait que parler bien, c'est penser mieux. Son rêve, c'est de voir les savants installer leur chaire sur une borne au coin de la rue, afin d'enseigner les ignorants et d'élever le niveau moral de l'humanité. Il dédaigne le raffinement au moins autant que M. Renan dédaigne le vulgaire. Il aime la simplicité et la clarté. Sa vie tout entière proteste contre l'opinion étrange de M. Renan que « *la clarté est l'opposé de la poésie et de la religion, qui poursuivent un idéal obscur et mystérieux.* » Pour Béranger, la clarté, c'est le génie; et, en effet, le rôle de l'homme de génie doit être de guider les autres, de les initier à la vérité, à une conception meilleure du but de la vie, de chasser du monde l'obscurité et le mystère, abris der-

nère lesquels se réfugient toutes les erreurs et toutes les iniquités :

> C'est en éclairant l'univers
> Qu'on éteint les discordes [1].

Aux yeux du chansonnier, le grand homme est celui qui fait le plus de bien, qui répand le plus d'idées fécondes, qui détruit le plus de préjugés malsains. Il n'admet point l'art pour l'art, c'est-à-dire l'art stérile; mais il n'admet pas davantage que les esprits supérieurs aient été créés pour le pur délassement des blasés et des indifférents qui se plaisent à deviner, et que le dernier mot de l'inspiration soit d'offrir à la curiosité des délicats et des raffinés d'élégants et pompeux logogriphes déchiffrables pour les seuls initiés. Il aime l'humanité, il croit en son avenir; il pense qu'après l'égalité devant la loi, obtenue au prix de tant de sang versé, le peuple, c'est-à-dire tout le monde, l'humble et le pauvre comme le riche, a droit à l'égalité devant la science et devant la vérité. Démocrate, il a compris que la démocratie réelle ne deviendra possible que du jour où la lumière aura chassé les ténèbres, nous voulons dire les préjugés et l'ignorance qui règnent encore dans les masses profondes de la nation. En un mot, il rêve des *cœurs épurés*, et M. Renan invente, à l'usage de quelques-uns, la *religion épurée*. Un abîme, on le voit, sépare ces deux grands esprits : ils sont aux deux pôles opposés.

La contradiction cependant n'empêche pas toujours la justice, et l'on a vu des hommes compren-

[1] BÉRANGER, *Les Missionnaires*.

dre et respecter les idées qu'ils ne partageaient pas. Cette justice s'appelle la tolérance. Nous ne dèvons pas nous attendre à la trouver chez M. Renan. Ancien catholique, aujourd'hui philosophe, il est toujours resté théologien. Il sera donc intolérant.

Le 17 décembre 1859, M. Renan a publié dans le *Journal des Débats*, sur Béranger, à propos d'une nouvelle spéculation de librairie [1], un article aussi curieux qu'instructif. Il y fait, au sujet du chansonnier, le procès de l'esprit français, et l'on conçoit facilement que le traducteur du *Livre de Job* ne puisse aimer ni apprécier cet esprit si contraire au génie du critique religieux. On prévoit déjà qu'il trouvera vulgaire sa simplicité, qu'il prendra sa clarté pour une absence de profondeur, qu'il appellera sa gaîté « *platitude*. »

Il commence par nous déclarer qu'il a lu Béranger « fort tard et comme on lit un document historique, » ce qui prouve tout d'abord que M. Renan est resté bien longtemps étranger à la connaissance des luttes et des idées contemporaines. « Je suis donc mal placé pour le bien comprendre, ajoute-t-il, et je me défie d'une certaine injustice dans les sentiments qu'il m'inspire. »

Nous voilà prévenus.

..... On ne peut nier que son œuvre ne soulève aux yeux du critique une singulière difficulté. La légèreté, chez lui, est réfléchie et voulue. C'était, dit-on, un homme sobre, d'un jugement rare, plein de bon conseils, buvant peu et beaucoup plus prévoyant qu'il ne voudrait le faire croire dans ses

[1] *Le Béranger des familles*. Paris, Perrotin, 1859.

chansons. Quand on m'apprend tout cela, je suis presque tenté de m'écrier : TANT PIS ! Viveur, je l'eusse placé à côté de ses confrères, représentants de l'antique gaîté, fous de bon aloi, buveurs sincères qui ne faisaient pas de chansons sociales et *philosophiques* et ne voyaient rien au delà de leurs joyeux refrains. Mais si on m'apprend que *Lisette* et le chambertin ne sont que des figures de rhétorique, que ce chanteur insouciant qui prétend n'avoir d'autre soin que les dîners du caveau et sa maîtresse [1], a une *philosophie*, une *politique*, et, DIEU ME PARDONNE ! une THÉOLOGIE, *toute mon esthétique est en désarroi.*

Tant pis ! disons-nous à notre tour : voilà ce que c'est que d'avoir une esthétique. Puisse le XXe siècle nous délivrer des esthétiques qui sont les théologies de l'art, et des théologies qui sont les esthétiques de la conscience ! L'art et la conscience, devenus libres, ne s'en porteront que mieux. Ils marcheront alors à pas de géants au lieu de se mouvoir dans le cercle monotone et restreint qu'ils décrivent en tirant sur leurs courtes chaînes.

M. Renan vient d'exprimer son grand grief contre Béranger avec une extrême franchise, et de montrer du même coup l'inconvénient de ces classifications arrêtées en vertu desquelles chaque genre commence à tel point et finit à tel autre. Grâce à ce système, un chansonnier ne doit plus seulement faire des chansons, mais encore il doit les faire d'après certaines règles établies d'avance. L'esthétique a décrété que la chanson se composait de tels et de tels éléments : ne parlez donc plus d'élever un genre,

[1] Où M. Renan a-t-il vu que Béranger prétendait n'avoir *d'autre soin que les dîners du caveau et sa maîtresse* ?

de l'agrandir, l'esthétique s'y oppose. En matière d'art, elle possède la vérité absolue et l'enseigne, comme en matière de religion, l'Église vous enseigne vos devoirs. Il faut adorer Dieu ainsi et non autrement. Si vous voulez adorer mieux le Créateur, vous rapprocher de lui, en négligeant certaines pratiques pour vous consacrer à l'exercice de certaines vertus qu'elle n'exige point, loin d'applaudir à vos efforts, à ce progrès de la conscience découvrant en elle-même de nouvelles sources de bien, elle vous déclarera hérétique. Hors l'Église point de salut. —Si vous prenez la chanson au cabaret, folle et rieuse, mais sans idées et sans principes, et si vous faites de la fille du ruisseau une Némésis vengeresse de l'honneur de la patrie et des souffrances du pauvre, une œuvre de foi politique et philosophique, bien loin de se féliciter de cette heureuse tendance qui prouve combien le niveau moral s'élève partout et en toute chose, l'esthétique lancera ses foudres contre la nouvelle chanson, en déclarant que « chaque genre est bon, pourvu qu'il soit franc et vrai..., » que « le mauvais est ce qui est artificiel ; » elle stigmatisera le chansonnier en l'appelant « *faux ivrogne* et *faux libertin*. »

Mais, direz-vous, rien ne prouve que le genre de la chanson politique et philosophique, de la chanson *à idées*, en un mot, soit un genre « artificiel »

— « Pardon, répond l'esthétique en feuilletant son code ; à l'époque où j'ai rendu mes lois, on ne connaissait que la chanson à boire, et j'ai soigneusement réglementé ses droits et ses devoirs ; je l'ai internée au cabaret par mesure de précaution et pour

sauvegarder la morale publique. Or, je suis l'esthétique, c'est-à-dire la vérité, donc j'ai raison. Donc une chanson qui parle de Dieu, de l'humanité, de réformes sociales, outrepasse tous ses droits et mérite une répression sévère ; donc en sortant du cabaret, en s'aventurant dans le monde moral, où l'on pense, où l'on espère, où l'on combat pour le triomphe de la liberté, le chansonnier est en rupture de ban et je l'arrête. Si ce chansonnier est « un homme sobre, d'un jugement rare, plein de bon conseils, buvant peu et beaucoup plus prévoyant qu'il ne voudrait le faire croire dans ses chansons, tant pis ! » C'est un hérétique, je veux dire « un faux ivrogne et un faux libertin. » Hors l'esthétique, point de salut.

Je ne vois plus dans l'expression de cette gaîté menteuse qu'une amplification d'écolier, quelque chose d'analogue aux vers latins que, du temps de nos pères, l'homme le plus rangé faisait sur le vin et l'amour par système poétique, et comme signe de son admiration pour Horace. En vérité, conçoit-on qu'en un siècle *préoccupé de problèmes aussi sérieux que ceux qui nous obsèdent*, un homme de sens ait accepté devant le public le rôle de faux ivrogne et de faux libertin ? Comment choisir de sang-froid un genre de littérature où la condition *essentielle* (l'esthétique toujours) pour rester dans le vrai, est d'être un mauvais sujet ? Désaugiers, si inférieur à Béranger sous le rapport de la portée d'esprit, me semble un bien meilleur chansonnier, car il n'a pas d'arrière-pensée, sa gaîté est bien la vieille gaîté sans conséquence, etc.

Nous ne relèverons qu'une phrase de ce passage, celle où M. Renan s'étonne de voir « *en un siècle préoccupé de problèmes aussi sérieux que ceux qui nous*

obsèdent » un « homme de sens » accepter le rôle qu'a joué Béranger, à savoir, non pas le rôle de « faux ivrogne et de faux libertin, » mais le rôle difficile entre tous d'écho et de vulgarisateur élégant et poétique de ces préoccupations sérieuses. M. Renan ne semble pas comprendre que cette transformation de la chanson — qui met son esthétique « en désarroi » — prouve justement « la puissance des besoins nouveaux » de notre époque et témoigne en sa faveur. Il ne comprend pas qu'on doit savoir gré à l'homme de talent et de sens qui, laissant de côté les grands genres où l'on travaille en vue de la postérité, s'est adressé au peuple, dans le genre populaire que le peuple connaissait de longue date, pour faire pénétrer jusqu'à lui quelques-uns des nobles sentiments dont on sert depuis si longtemps aux riches et aux lettrés le festin délicat. Le critique a-t-il oublié, parmi tant d'autres strophes, cette strophe si belle et si touchante du poëte parlant à la muse des pauvres et des ignorants ?

Étends, ma fée, étends sur eux tes ailes,
Parfume l'air de leurs obscurs abris ;
Qu'un peu de vin, non le vin des querelles,
Le vin de joie, éveille leurs esprits.
A leurs liqueurs mêlant ton ambroisie,
Fais qu'à mon nom, un jour ils disent tous :
Gloire à ses chants, c'est lui qui jusqu'à nous
Fit descendre la poésie !

N'a-t-il pas lu dans la préface de 1833, ces passages si simples et si vrais, qui renversent en quelquelques mots tout l'échafaudage de sa critique?

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années

s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques-unes m'en sauront gré, je l'espère; *elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuell· a dû contribuer,* non moins que mon âge, *à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.*

On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson, en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, *est toute une langue* et que, *comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés.* J'ajoute que, *depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement;* notre histoire le prouve. *La chanson qu'on avait définie l'expression des sentiments populaires, devait dès lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse, que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse.* Le *vin* et l'*amour* ne pouvaient guère plus que *fournir des cadres* pour les *idées qui préoccupaient le peuple* exalté par la révolution, et ce n'était plus seulement avec les *maris trompés,* les *procureurs avides* et la *barque à Caron,* qu'on pouvait obtenir l'HONNEUR *d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes.* Ce succès ne suffisait pas encore; il fallait de plus que la *nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons, pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentiments.* De là autre nécessité de PERFECTIONNER le style et la poésie de la chanson.

Faut-il continuer?

J'ai pensé quelquefois que si les poëtes contemporains avaient réfléchi que *désormais c'est pour le peuple qu'il faut*

cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, ... Quand je dis peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût; soit! mais par là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement, pour captiver son attention. Appropriez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développements; ce ne sont ni des idées abstraites, ni des types qu'il vous demande: montrez-lui à nu le cœur humain..... INVENTEZ, CONCEVEZ POUR CEUX QUI TOUS NE SAVENT PAS LIRE, ÉCRIVEZ POUR CEUX QUI SAVENT ÉCRIRE.

Tout cela est bien malheureux pour l'esthétique, mais soyons fiers que notre siècle ait produit un homme qui comprenait si bien les devoirs du talent et du génie envers les déshérités, qui ait appliqué d'une façon si féconde ses sentiments démocratiques dans une société fondée sur la démocratie.

Nous ne sommes qu'à la moitié du procès intenté par M. Renan au chansonnier. L'esthéticien a commencé, le théologien va continuer. Le nom seul, du reste, aura changé, car, au fond, la querelle est purement *théologique*.

De toutes les parties du système poétique de Béranger, celle qui me surprit le plus, quand je le lus pour la première fois, ce fut sa THÉOLOGIE. Je *connaissais peu alors l'esprit français*; je ne savais pas les singulières alternatives de légèreté et de pesanteur, de timidité étroite et de folle témérité qui sont un des traits de son caractère. *Toutes mes idées furent troublées* quand je vis que ce joyeux convive, que je m'étais figuré mécréant au premier chef, *parlait de Dieu en langage fort arrêté*. Le vieux chansonnier (le chansonnier d'autrefois, le *vrai*, suivant l'esthétique), lui, n'avait pas de THÉOLOGIE. Il était athée par essence, non qu'il niât la Divi-

nité, c'eût été là un effort de spéculation dont *cette inoffensive créature* eût été incapable; mais renfermé qu'il était dans sa bonne et patriarcale gaîté, *toute sa religion consistait à ne faire de mal à personne*. La chanson déiste était alors profondément inconnue. La *naïveté* toute bourgeoise de cette THÉOLOGIE d'un genre nouveau, *cette façon de s'incliner le verre en main devant le Dieu que je cherchais avec tremblement,* furent pour moi un trait de lumière. A L'INDIGNATION QUE ME CAUSA L'IDÉE D'UNE CONFRATERNITÉ RELIGIEUSE AVEC CEUX QUI ADORENT DE LA SORTE se mêla le sentiment de ce qu'il y a de fatalement limité dans les manières de voir et de sentir de la France. L'*incurable légèreté religieuse* de ce grand pays, orthodoxe jusque dans sa gaîté, me fut révélée, et le *Dieu des bonnes gens* m'apparut comme l'éternel Dieu gaulois *contre lequel lutterait en vain toute tentative de philosophie* et de RELIGION ÉPURÉE.

Procédons par ordre.

M. Renan dans ce passage écrit trois fois le mot *théologie*, qu'il avait déjà mis en avant dans notre première citation. Ce qui le choque au suprême degré c'est de penser qu'un chansonnier ait osé avoir une théologie. Que M. Renan se rassure à cet égard : Béranger n'avait pas, Dieu merci, de théologie. Il était trop sensé, trop ami du progrès pour cela. Il savait que les théologies, comme les esthétiques, comme tout ce qui prétend réglementer la conscience où le cerveau de l'homme, appartiennent au passé et comptent parmi les entraves dont le poids a le plus contribué depuis dix-huit siècles à retarder la marche de l'humanité. Il savait qu'une théologie est toujours le programme officiel d'une certaine quantité de connaissances acquises et déclarées complètes jusqu'au jour où des connaissances nouvelles viennent rem-

placer les anciennes et du même coup supprimer le monde moral qui reposait sur elles.

Ennemi des révolutions comme tous les vrais révolutionnaires, il laissait sa porte ouverte sur l'avenir, afin que l'avenir ne l'enfonçât pas; il ne s'amusait pas puérilement à s'enfermer avec les idées et les croyances que la nature de son esprit et les hasards de sa vie lui avaient suggérées, pour édifier un système de théologie toute neuve destinée à remplacer les antiques théologies. Il ne s'ingéniait pas à mettre à la place de formules étroites des formules plus larges, sans doute, mais que la pensée humaine, dont la croissance est sans limite, fera éclater demain.

A la religion orthodoxe, il n'opposait point de religion, même la plus épurée. Il était déiste, voilà tout. C'est-à-dire qu'il croyait en un Dieu bon, indulgent comme un père, aimant ses enfants et se plaisant à les savoir heureux, parce qu'il ne les a point crées pour le mal et la douleur. Il n'y a aucune théologie là-dedans. Il y a la foi respectable d'un homme simple et bienveillant, qui rêve un Dieu simple et bienveillant lui-même, qui fait « du divin, » mais qui le fait suivant les tendances de sa nature :

De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal et n'aime que le bien.

M. Renan semble croire qu'un chansonnier ne devrait jamais prononcer le nom de Dieu. De sa fréquentation assidue avec la Bible, il a conservé, dirait-on, des préjugés depuis longtemps en désaccord

avec les tendances de l'esprit moderne, et plus dignes de l'Orient fanatique que de l'Europe contemporaine. Comme les Hébreux, il croit son Dieu souillé si les profanes s'approchent de l'arche sainte. Qu'on nous permette de le dire, cela n'est ni d'un philosophe, ni d'un homme élevé au milieu du courant égalitaire et fraternel qui traverse nos sociétés. Avant M. Renan, on avait pris l'habitude de penser que le devoir de tout homme était d'avoir des convictions et son droit de les exprimer.

« Je connaissais peu alors l'esprit français, » ajoute-t-il.

C'est un malheur pour nous et pour M. Renan; pour M. Renan qu'une meilleure connaissance de l'esprit du pays auquel il allait s'adresser aurait préparé à plus de justice et de largeur dans ses opinions; pour nous qui eussions aimé à retrouver en lui, mêlées à son beau talent, quelques-unes de ces qualités *caractéristiques* que le monde nous envie ou nous reproche, ce qui revient au même. « Toutes mes idées furent troublées, » nous dit-il encore. Nous le croyons volontiers, mais cela ne prouve pas que Béranger ait eu une théologie, ni qu'il ait eu tort de chanter avec respect le *Dieu des bonnes gens* auquel il croyait sincèrement. Cela prouve tout au plus que M. Renan avait depuis longtemps conçu à *priori* une certaine quantité d'idées, et que les faits — cela n'arrive-t-il pas toujours en semblable cas? — démentaient ses théories.

L'auteur des *Essais de critique religieuse*, se montre étonné que le chansonnier se soit permis de parler de Dieu « *en langage fort arrêté*. » Il blâme évidem-

ment le langage arrêté, c'est-à-dire net et clair, dans ces sortes de questions.

> **Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement**
> **Et les mots pour le dire arrivent aisément.**

En pareille matière trop sujette à la confusion, au malentendu, aux restrictions mentales et aux arrière-pensées, la netteté ne serait-elle pas une des qualités les plus importantes ? Il existe, nous le savons, une autre manière de parler de Dieu, où l'idée se cache derrière les voiles magnifiques d'un style éloquent et tout rempli de sous-entendus. Il y a l'école de M. Renan, qui aime le vague et le mystère à la faveur duquel on va très-avant sans effrayer les esprits timorés. On flatte ainsi la délicatesse des gens qui se plaisent à deviner les *rebus* philosophiques, à entrevoir la Vérité dans un lointain vaporeux où elle endosse les draperies flottantes de la Fable.

Mais s'il y a des tempéraments mélancoliques et respectueux, aimant à parer la victime qu'ils immolent au milieu des nuages d'encens, il y a des tempéraments moins compliqués dont le cri de Gœthe mourant : « De la lumière, plus de lumière ! » exprime bien le vivace besoin. Ceux-là voient clair dans leurs propres sentiments; ceux-là travaillent pour tous et non pour un cercle choisi d'adeptes; ceux-là s'inquiètent surtout de savoir ce qu'ils veulent et ce qu'ils repoussent, et de le dire hautement, comme sans emphase, au public entier : il peut du moins en profiter, et son éducation se trouve fort avancée par cette louable franchise.

D'ailleurs, ce reproche d'avoir « parlé de Dieu en langage fort arrêté, » ne pouvait se rencontrer que sous la plume habile de M. Renan, à qui on n'adressera jamais un semblable reproche, puisqu'il conçoit autrement le rôle de la haute philosophie.

Suivant l'illustre écrivain, « toute la religion de l'inoffensive créature (qui s'appelait autrefois un chansonnier), consistait à ne faire de mal à personne. »

Nous ne relèverons pas l'expression d'*inoffensive créature*, où se marque un dédain trop hébraïque, nous le répétons, pour des hommes moins heureusement doués, à coup sûr, que M. Renan, mais ayant sans doute, leur valeur propre, comme toutes les créatures. Seulement nous lui demanderons s'il connaît beaucoup de religions meilleures que celle *qui consiste à ne faire de mal à personne?* Ne pas faire de mal, n'est-ce pas le commencement de la sagesse? N'est-ce pas la première loi de ce code de la morale éternelle dont la seconde loi est de faire le bien?

Dût-on nous traiter d' « impie » et de « philistin, » nous préférons cette religion à celles qui consistent à brûler nos semblables sous prétexte d'hérésie, et même à certaine philosophie très-belle et très-élevée, nous le reconnaissons volontiers, malgré sa tendance trop visible au dédain. Or le dédain, ce frère cadet de l'orgueil, conduit à l'indifférence, et l'indifférence n'est qu'une forme adoucie de l'égoïsme. Que l'auteur de la *Vie de Jésus* y prenne garde et qu'il se défie de ce petit sentiment, car c'est en son nom que le philosophe reproche à la prétendue théologie de Béranger sa *naïveté toute*

bourgeoise, cette façon de s'incliner le verre en main devant le Dieu que M. Renan « cherche avec tremblement. »

Qu'on tremble en cherchant Dieu, nous n'y voyons aucun mal, quoique cela nous paraisse peu logique et semble donner du Créateur, quand on y croit, une singulière idée où nous retrouvons toujours beaucoup trop du Jéhovah asiatique. Mais pourquoi serait-il interdit ou malséant de le chercher en riant, le verre en main? Chacun cherche à sa manière, l'un à droite, l'autre à gauche; celui-ci affectionne les petits sentiers détournés et fleuris, à l'ombre discrète; celui-là préfère le chemin de traverse, plus rude et plus court; cet autre choisit la grande route en plein soleil: l'important, n'est-ce pas de trouver?

Pourquoi sortir des dogmes arrêtés, si l'on se montre aussi intolérant qu'eux? A quoi bon revendiquer pour soi le droit d'adopter une certaine religion, la « religion épurée, » si l'on marchande à autrui le droit d'adorer le *Dieu des bonnes gens?* N'est-ce donc pas l'amour de l'indépendance, de la libre pensée, qui vous a jeté hors de l'Église catholique, apostolique et romaine? Est-ce pour fuir l'intolérance et la servitude intellectuelle, pour contribuer à l'affranchissement des consciences que vous avez rompu avec les formules toutes faites, ou bien est-ce simplement pour élever autel contre autel, et présenter vos conceptions particulières du divin, comme la conception absolue?

Il nous est pénible de revenir sur la phrase qui termine ce passage :

A L'INDIGNATION QUE ME CAUSA L'IDÉE D'UNE CONFRATERNITÉ RELIGIEUSE AVEC CEUX QUI ADORENT DE LA SORTE, etc.

phrase malheureuse, s'il en fut jamais, et qui rappelle l'exclamation du Pharisien de l'Évangile, priant ainsi : « O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis point *semblable au reste des hommes*...... ni même *à ce Publicain*[1]. »

Ce sont là de ces indignations que l'on ferait mieux de s'épargner à soi-même, en les épargnant aux autres !

Personne n'a jamais songé à confondre le Dieu de Béranger, le *Dieu des bonnes gens* avec le Dieu mal défini du mystère et de M. Renan. Pas plus que ce dernier nous n'adorons le Dieu du chansonnier, mais nous n'adorons pas davantage le Dieu du philosophe breton, ou le Dieu de M. Veuillot. De ces trois dieux, deux, à coup sûr, manquent de charité. L'un plonge dans les flammes de son enfer presque tous les grands hommes que la terre a produits[2];

[1] Évangile selon saint Luc, ch. XVIII, v. 11.

[2] « Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde, quand nous sommes sur les bancs; c'est là notre plaisir. Nous comptons environ six cents millions d'habitants sur la terre. A trois générations par siècle, cela fait environ deux milliards; et en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingts milliards de damnés, sans compter tout ce qui l'a été auparavant, et tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur les quatre-vingts milliards il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre, mais c'est une bagatelle; et il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table : Mes amis, réjouissons-nous, nous avons au moins quatre-vingts milliards de nos frères dont les âmes toutes spirituelles sont pour jamais à la broche, en

l'autre s'indigne des adorations sincères qui ne s'expriment pas dans une certaine langue spéciale : il choisit pour ses familiers un petit nombre d'élus auxquels la fortune donne le loisir de goûter le « *silence* » et le « *recueillement,* » d'apprendre la « *distinction* » et le « *raffinement.* » Si le premier est l'ennemi né de la raison, le second est l'ennemi du pauvre : la démocratie, c'est-à-dire le règne de la raison au nom de tous, les repousse également.

M. Renan est blessé au vif par ce « Dieu de guinguettes et de gens attablés, qu'on traite en camarade et en bon vivant. » Cela « *l'irrite comme une usurpation de titre de noblesse.* » Il est tenté « de se faire athée, pour échapper au déisme » de Béranger, « et dévôt pour n'être pas complice de sa platitude. »

Ici nous n'avons plus à discuter, puisque l'écrivain se met en scène lui-même et se croit atteint dans sa dignité. Nous lui ferons donc observer tranquillement qu'il ne s'agit pas de lui, ni de son Dieu; que le monde est assez grand pour contenir sa personnalité et sa théologie, à côté de la personnalité et du déisme consolant de Béranger; que les gros mots ne sont pas des raisons, et qu'il seyait à l'un des plus remarquables représentants de l'esprit d'investigation moderne de prouver, par sa modération et l'oubli momentané de son rôle de réformateur-théosophe, que l'intolérance est fille des faux dieux et la violence une arme anti-libérale.

Au lieu d'anathématiser ce chansonnier qui s'est

attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles. » (VOLTAIRE. *Facéties*, 1re anecdote sur Bélisaire.)

cru en droit d'aimer Dieu à sa façon, et qui l'a conçu suivant les instincts démocratiques de sa nature, c'est-à-dire tout à tous; au lieu de le repousser lui, son esthétique et sa théologie dans le ruisseau où naquit jadis la chanson, il valait mieux, esprit ouvert et cœur sympathique, chercher les causes de cette nouvelle forme de la chanson que vous appelez la *chanson déiste*. Il valait mieux, au lieu de s'ériger en censeur amère de l'esprit français — qui a doué de quelques-uns de ses charmes la *Vie de Jésus* —, comprendre la nécessité historique de cet esprit soi-disant léger et qui porte l'idée à tous les bouts de l'univers; il valait mieux apprécier la puissance de cette arme fine et forte, que vous croyez faible parce qu'elle est souple comme l'acier, sauf à ne point vous en servir, si votre main a l'habitude de manier d'autres armes dont personne ne nie l'éclat et la bonté. Il valait mieux ne pas dire de Voltaire qu'il est « un esprit léger, et non pas un esprit hardi, » ce qui est de l'ingratitude, car nous lui devons tous de pouvoir écrire ce que nous osons écrire, et ce qui est injuste, car les plus hardis de nos contemporains, à l'aide de la science des textes (la philologie) et de la critique historique, dont il fut un des premiers créateurs, continuent seulement, en s'appuyant sur les découvertes modernes ignorées du philosophe de Ferney, le travail qu'il entreprit et mena à fin au XVIIIe siècle.

Nous faisons de l'exégèse, il faisait du bon sens. Ceux qu'il n'a pas convertis seront convertis par nous, car on ne nie pas les faits, comme on refuse de croire à la raison, mais, par un chemin plus sûr

et moins direct, nous allons tout simplement au but où il nous attend depuis quatre-vingts ans.

Cependant lorsque M. Renan entame le procès de la France, de Voltaire et de Béranger ; lorsqu'il les accuse d'incroyable légèreté et de vulgarité ; lorsqu'il leur reproche et leur esprit et leur gaieté, M. Renan tout entier n'est pas coupable.

Il y a chez lui, nous l'avons déjà dit, le Breton mélancolique, ami du mystère dans un siècle qui les supprime tous, et d'une certaine obscurité transparente dans une époque où la lumière pénètre partout ; il y a l'homme grave, d'imagination puissante et triste, que le rire effarouche parce qu'il voit d'instinct le côté un peu lugubre des choses, et que la pensée est en lui un travail et non pas un épanouissement. Celui-là ne comprend ni la joie ni l'esprit gaulois, oubliant que les choses légères s'élèvent naturellement, que la bonhomie comporte fort bien la finesse, et qu'un abîme sépare le bon sens de la vulgarité, la clarté de la platitude ; oubliant surtout que la véritable légèreté consiste à juger les choses sur leur apparence, et la valeur d'un homme sur le titre de ses chansons. Aussi n'est-ce pas M. Renan, philosophe français, qui a pu écrire des phrases dans le genre de celles-ci :

La gaucherie de l'esprit français, quand il s'agit de l'Infini, cette timidité qui fait que, ne sachant ni le nier, ni le comprendre, il essaie de lui faire sa part, ne date pas, du reste, de nos jours. Voltaire offrit le premier la combinaison singulière d'un tour d'imagination fort irréligieux et même assez immoral avec une philosophie pesante et saine...

Et ailleurs :

Quel droit a l'homme dissipé sur ces délicates et fugitives impressions? L'esprit léger qui ne voit pas le sens divin de la vie, n'est-il pas l'athée par excellence?

Non, c'est ici l'*esprit breton*, juge et partie, qui condamne l'esprit français.

Il y a encore, chez M. Renan, le théologien, l'homme de complexion religieuse, imprégné de la discipline catholique, devenu réformateur et même démolisseur, sans être encore vraiment libéral. Celui-là flagelle la France qui repousse « toute tentative de philosophie et de *religion épurée*. » On dirait un nouveau prophète annonçant « *la bonne nouvelle* » et s'indignant de l'aveuglement des « *Gentils*. » En effet, la France qui a repoussé le Dieu de M. Veuillot et le Dieu de Luther, qui n'a pas voulu du Dieu de Rousseau et de Robespierre, qui commence à douter du Dieu de Voltaire et de Béranger, et qui n'accueille que sous bénéfice d'inventaire le Dieu aristocratique de M. Renan, ne se convertira jamais à la « religion épurée. » Si le théologien intolérant a lieu de s'en indigner, le philosophe plus éclairé comprend au fond la puissance intellectuelle de cette nation *légère* qui ne s'enferme en aucune formule, et va toujours droit devant elle à la recherche du mieux, en refusant de s'arrêter longtemps dans les hôtelleries que prophètes et philosophes ont construites sur sa route.

M. Renan possède des facultés trop remarquables et les emploie d'une façon trop profitable au service d'un des premiers besoins de la conscience moderne pour s'attarder toujours dans certaines négations. Le penseur indépendant et hardi l'emportera cha-

que jour davantage sur l'esprit breton et sur le théologien. Il en viendra à aimer le progrès et la liberté en eux-mêmes ; il gardera sa manière de voir et de sentir, mais il la dépouillera de cette personnalité exubérante qui le rend injuste et l'aveugle souvent ; il finira par être indulgent et tolérant, par accepter, par aimer chez autrui les manifestations diverses de la noble foi qui l'anime.

Qu'il soit équitable et bienveillant pour les écrivains de bonne volonté, alors même qu'ils se tromperaient. Qu'il laisse les grosses épithètes et la violence à MM. de Pontmartin, Veuillot, Barbey d'Aurevilly, ses condisciples autrefois, ses adversaires aujourd'hui, à tous ces petits aboyeurs à la lune dont la meute inintelligente s'acharne après la *Vie de Jésus* qui aura, malgré tout, et comme l'a dit avec beaucoup de raison M. Nefftzer, « rendu un service éminent aux sciences historiques et à la liberté de l'esprit. »

MM. ALEXANDRE VINET, — ATH. COQUEREL FILS, — J. OLIVIER, — EUG. BERSIER.

> « Maintenant donc ces trois vertus demeurent : la Foi, l'Espérance et la Charité ; mais *la plus excellente* des trois, c'est la CHARITÉ. »
>
> (*Ép. de S. Paul aux Corinthiens*, XIII, 13.)

Après avoir assisté au pénible spectacle de l'intolérance religieuse et philosophique, sans talent et sans dignité chez M. de Pontmartin, inconvenante

et brutale chez M. Veuillot, dédaigneuse et sans équité chez M. Renan qui n'est redevable qu'à lui-même de ses grandes qualités, mais qui doit presque tous ses défauts à sa première éducation catholique, nous allons assister tout à coup au spectacle consolant de la tolérance religieuse et de l'équité philosophique.

Pour cela, il nous suffira de tourner absolument le dos au catholicisme, à tout ce qui en sort depuis peu, d'interroger divers écrivains de la communion protestante, écrivains dont la piété sévère et la moralité souvent étroite ne sauraient être suspectées par personne.

Parmi ces derniers, MM. Alex. Vinet [1], Ath. Coquerel [2], J. Oliver [3], Eug. Bersier [4] ont successivement parlé de Béranger soit avant, soit après sa mort. Ces critiques, ces pasteurs, ces publicistes sont profondément choqués, eux aussi, de l'impiété et de l'immoralité du chansonnier. Eux aussi blâment vivement, repoussent de toutes leurs forces une certaine conception de la divinité et du devoir que Béranger a beaucoup chantée, et souvent dans ses meilleures chansons; mais aucun d'eux ne songe à nier le talent du poëte, la bonté de l'homme, la supériorité de son esprit; aucun d'eux ne songe à lui refuser le droit d'avoir exprimé ses opinions philosophiques et religieuses avec la franchise et la

[1] *Études sur la littérature française au* XIX[e] *siècle*, 1857 (2[e] édition).

[2] *Le Lien*, journal des églises réformées de France, 25 juillet 1857.

[3] *Revue suisse*, août 1857.

[4] *Revue chrétienne*, février 1858.

netteté qu'il y a mises. Tous regrettent son erreur, tous critiquent sévèrement quelques-unes des tendances du poëte populaire ; aucun ne se laisse aveugler par sa foi, au point de devenir insensible à la pratique des vertus de l'homme privé, à l'accent inspiré de ses chants patriotiques ou consolateurs.

M. Vinet nous dit en termes énergiques :

Il est toute une classe de ces chansons dont je ne puis ni ne veux parler. Les exclure, c'est les désigner. Je ne dirai, à leur propos, qu'un seul mot. Faut-il quelque chose de moins que l'habitude pour que nous puissions nous résoudre à classer parmi les œuvres littéraires, à mentionner parmi les créations dont s'honore l'esprit humain, des chants dont les sujets sont bannis de la conversation des honnêtes gens? Est-il permis de chanter ce qu'on n'oserait pas dire, et la rime est-elle le sauf-conduit de toutes les licences? On se demande encore comment des hommes que leur talent élève au-dessus du vulgaire, des hommes bien nés à en juger par tout le reste, ont pu se mépriser assez pour livrer au public, sans aucune vergogne, le secret de leurs plus honteuses pensées? Quelle dignité, se demande-t-on, pourra déployer dans la vie celui qui s'est ainsi livré, et qui, pour parler avec Phèdre, *stulte nudavit animi conscientiam?* Eh bien! il va vous répondre, par la bouche même de Béranger, que c'est tout le contraire, et que ce badinage licencieux atteste la pureté de ses mœurs, puisque, si elles n'étaient pas pures, il n'oserait pas parler comme il parle [1]. Admirable raisonnement, bien digne d'être chanté sur l'air de la *Bonne aventure* ou de *Malbrouck*. Voilà, pour le coup, de ces choses qu'on peut chanter, mais qu'on ne peut pas dire. D'ailleurs, que nous importe? Dire le mal, c'est une

[1] Préf. de 1815. *Dialogue entre un censeur et le chansonnier Collé.*

manière de le faire ; et de mauvaises paroles, sur quelque air qu'on les chante, sont de mauvaises actions.

Certes, voilà un jugement sans indulgence. On voit que M. Vinet ne transige pas sur la question des mœurs, quoiqu'il ne la traite pas dans le style fleuri de M. Veuillot qui venge la morale en insultant le bon goût et les convenances. Il va sans dire, néanmoins que nous ne reconnaisons pas la vraie pudeur dans cette pudeur excessive. Elle a bien évidemment quelque chose d'exagéré et de faux, mais plus M. Vinet montre ici la raideur de ses principes et l'étroitesse de ses opinions, plus nous aurons à lui savoir gré de redevenir, aussitôt après ces restrictions, un critique équitable, un juge impartial. Ainsi il écrit, en termes excellents et qui méritent d'être retenus :

L'inspiration ou l'idée poétique est tour à tour dérisoire ou sérieuse, selon que le poëte se place de l'un ou de l'autre côté du tissu de la vie humaine, ample broderie qui a son endroit et son envers. *La poésie a droit de regarder des deux côtés.* A la mobile physionomie de la muse *le rire sied comme les pleurs ;* non pas pourtant toute sorte de rire, non plus, croyez-le bien, que toute espèce de pleurs..... Ce n'est pas non plus une question de savoir si un même génie peut être ouvert aux deux émotions et développer les deux puissances. L'auteur des *Pensées* et celui des *Provinciales* ne sont qu'un; quelques-uns des lyriques les plus renommés furent d'excellents épigrammatistes; l'auteur du *Pauvre Diable* a écrit *Zaïre,* et ce n'est pas à deux plumes différentes que nous devons *Esther* et *les Plaideurs.* Cette *diversité féconde* [1] n'ac-

[1] M. Vinet, un esprit sérieux pourtant, qui n'a rien de badin, et à qui l'on ne pourra jamais reprocher « la *platitude de sa gaîté vulgaire* » ne semble pas admirer exclusivement la grandeur un peu

cuse nullement la sincérité des poëtes. La *même sensibilité pour le vrai* ne revêt pas toujours, mais *peut revêtir ces deux formes opposées ;* et Béranger n'abdique pas la qualité d'homme pour celle d'artiste lorsque, le même jour peut-être, il sert dans son portefeuille la chanson du *Ventru* et celle de *l'Ange exilé*.

La restriction revient immédiatement, mais exprimée plutôt avec tristesse qu'avec colère ou dédain; elle nous paraît naturelle de la part d'un chrétien convaincu, et son absence seule nous étonnerait.

Pour ce qui regarde Béranger, rien ne nous empêche de le croire également naturel, également sincère dans ses moments les plus divers. Nous ne parlerions point de la sorte si Béranger se donnait pour chrétien, et s'il avait parlé quelque part le langage du christianisme. A la hauteur où nous sommes obligé de le prendre, les plus cruelles incohérences nous affligent sans nous surprendre. Le même homme a pu écrire la *Sainte alliance des peuples*, et telle chanson qu'il serait embarrassant de vouloir désigner. Hélas ! ce mélange d'un cynisme grossier avec des sentiments généreux, mais purement humains, n'a rien d'étonnant, rien de rare. Il n'y a qu'une moralité chrétienne qui nous sauve de ces disparates, en élevant si haut nos meilleurs sentiments qu'ils ne peuvent plus supporter le contact, le voisinage des sentiments inférieurs.

Cette conviction de M. Vinet n'a rien d'injurieux ni de malveillant : nous la respectons sans la partager. D'ailleurs, abandonnant son idée personnelle pour s'occuper aussi de Béranger pris en lui-même, et cessant d'être l'homme d'une Église, pour redevenir un critique délicat, il ajoute :

monotone des esprits mélancoliques que produit volontiers le génie breton.

La gaîté a son contraire, qui est la tristesse ; la raillerie n'a point de contraire. Entre la raillerie bien placée et le *vrai sérieux qui n'est autre chose que le juste et l'honnête,* ou pour mieux dire le DIVIN [1], il ne peut y avoir antithèse. La raillerie, dont je ne discute point ici la légitimité, n'est que le sérieux pris à rebours..... La raillerie n'est pas toujours sérieuse, mais elle peut l'être profondément, et Béranger nous en offre plus d'un exemple..... Le génie railleur et celui qu'on appelle sérieux et pour lequel je cherche un autre nom, sont assurément deux génies différents et relèvent de deux muses : le poëte qui les réunit et qui, les réunissant, les porte à la perfection, n'est pas le seul complet, mais *sans doute il jouit d'un brillant privilége.*

Ce n'est pas l'avis de M. Renan, qui n'admet point toutes ces distinctions, et paraît ne reconnaître de génie que le génie affligé.

Il y a des poëtes plus gais que Béranger. A vrai dire, il l'est rarement, il ne l'est guère plus que Paul-Louis (Courrier), qui ne l'est point. Il fait rire, mais Voltaire fait rire aussi, et Voltaire a échoué dans la comédie ; car la comédie n'est pas railleuse, et Voltaire, s'il n'eut raillé, n'eut jamais ri. J'en dis presque autant de Béranger. *Presque* est de rigueur ; plus d'une chanson réclamerait : le rire bonhomme, le rire enfant, espiègle tout au plus, n'est pas inconnu à Béranger ; mais son rire, le plus souvent, est un rire amer, strident, qui transperce, un javelot brûlant. Sans doute cette gaîté, si c'est de la gaîté, est communicative ; quand le rire du poëte éclate, l'écho ne se fait pas attendre ; mais l'impression intime du lecteur n'est pas de la gaîté ; le cœur se serre à mesure que le visage s'épanouit ; on croit avoir entendu, on a entendu, en effet, le claquement d'un fouet vengeur ; et si l'on pouvait

[1] Voilà, du moins, un *divin*, à la portée de tout le monde, du pauvre et du riche, du savant et de l'ignorant, du bourgeois et du raffiné.

s'examiner au milieu du rire, on ressentirait quelque chose de la frayeur des victimes [1].

Quant à l'*esprit français* si cruellement malmené et méconnu par M. Renan, voici ce que nous en dit M. Vinet, parlant des divers éléments qui se combinent dans le talent du chansonnier :

Aucun peut-être n'est plus en relief que cette philosophie gauloise, qui rappelle, en la modifiant par le sentiment, celle de l'auteur des *Essais*, philosophie épicurienne et stoïque à la fois, mélange d'héroïsme et de volupté, d'enthousiasme et d'ironie, de scepticisme et de conviction. Une greffe heureuse a mêlé des sucs plus généreux et plus doux à cette séve gauloise sans lui dérober toute sa piquante verdeur. Le trouvère mêle ses notes aiguës aux graves accents du barde et le génie humanitaire transige avec l'esprit du fabliau. Un déisme parfois attendri, qui semble un legs de J.-J. Rousseau, recueilli par un héritier de Voltaire, soulève de terre cette poésie essentiellement mondaine. Il y a sans doute une religion plus sérieuse que celle dont voici la formule :

Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais enfin, telle qu'elle, cette religion semble quelque chose de plus que de la poésie ; le cœur en réclame sa part, et il nous semble avoir vu briller une larme dans les yeux du chansonnier lorsqu'il les élève, avec sa vieille amie,

Vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons.

[1] La fureur a fait place à la frayeur. Lire MM. de Pontmartin et Veuillot. (3ᵉ *partie. — Les ennemis naturels.*)

Ce sont là de belles et bonnes paroles, qui nous emportent bien loin des « théologies roturières » et « des opinions plates. » Cela prouve qu'il y a deux critiques, celle qui comprend et juge, celle qui exclut et condamne. Nous pourrions multiplier ces citations, mais nous préférons renvoyer nos lecteurs à l'article même de M. Vinet. Les amis et les ennemis de Béranger ne l'ont pas assez médité : c'est un excellent morceau de haute et forte critique.

Si nous quittons le simple littérateur pour le pasteur, et si nous interrogeons M. Athanase Coquerel fils, après avoir interrogé M. Vinet, nous trouverons les mêmes restrictions jointes à la même modération, et cette loyauté qui permet de faire la part du mal et du bien. Ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne procède par une série de négations absolues. Ce sont là des façons autoritaires que l'éducation catholique a malheureusement transportées du monde de la foi, où elles sont monstrueuses, dans le monde littéraire, où elles sont ridicules. Quand on la comprend et quand on l'aime autrement qu'en paroles et pour soi, ce n'est pas ainsi qu'on honore la liberté de penser. La modération prouve toujours la sincérité des convictions, leur désintéressement, et l'on peut juger du Dieu par ses desservants.

M. Coquerel fils se place au point de vue chrétien et protestant pour apprécier « ces poésies si diverses et quelquefois si admirables (les chansons de Béranger) qui exercent, en bien et en mal, une si puissante action sur les esprits. »

M. Renan s'était placé, lui aussi, au point de vue tout personnel d'un certain dogme philosophique, et, chose étonnante, l'homme d'une Église aura été plus tolérant, aura montré un esprit plus ouvert et plus libéral, sur cette question particulière, que l'homme de la libre pensée.

Écoutons le pasteur.

Béranger aimait la France d'un amour à la fois filial et passionné; il a profondément ressenti toutes ses douleurs et ses joies, ses hontes et ses gloires; personne n'a eu à la fois l'esprit et le cœur plus français. Aussi la France l'a aimé en retour plus peut-être qu'elle n'aima jamais aucun de ses poëtes ou de ses écrivains. Il en a profondément joui, ému et heureux de cette popularité qui était plus que de la gloire.

Malheureusement il s'en faut beaucoup que tout fut également digne et pur dans les sources de cette renommée si grande.....

S'il fut le poëte français par excellence, s'il en eut tous les mérites, il en eut aussi tous les défauts. Il fut l'un des complices les plus coupables de cette immoralité voluptueuse qui a contribué à rendre populaires des rois trop loués comme François Ier et Henri IV, des écrivains trop imités, prosateurs comme Rabelais et Montaigne, poëtes comme Lafontaine et Voltaire. Personne ne peut dire quelle honteuse part dans la popularité du grand poëte est due à cette sensualité abandonnée, et en même temps à cette merveilleuse pureté de langage, à cette élégance corruptrice dont il savait orner d'impures pensées. Nous voudrions croire qu'il a regretté[1], comme on l'as-

[1] Béranger n'a rien regretté, et le passage suivant de *Ma Biographie* le prouve nettement :

« Au reste, convient-il à mon siècle de se montrer sévère pour des productions dont la gaité est l'excuse, sinon même le contrepoison, lorsque le roman et le théâtre ont poussé jusqu'à l'obscénité la

sure, avant de mourir, le mal incalculable que sa muse débauchée a fait à la jeunesse contemporaine et fera longtemps encore à la jeunesse de l'avenir. *Quel irréparable malheur que de si magnifiques talents, des dons si riches de poésie et d'imagination aient été souillés comme à plaisir et mis au service des plus dangereuses passions !*

Mais M. Coquerel sait ce qu'on peut dire pour excuser Béranger, même au point de vue chrétien, tandis que M. Renan, dont la véritable mission semble être de miner le christianisme au nom de la science, et de le renverser au nom de la raison, n'admet aucune excuse pour l'homme qui fait la même guerre que le philosophe, en employant d'autres armes [1].

peinture des passions les plus brutales ? La haute poésie n'a-t-elle elle-même rien à se reprocher en fait de fautes de ce genre?

Que ceux qui insisteraeint sur les reproches qui m'ont été faits par tant de gens cherchent dans les œuvres poétiques de Gœthe : ils verront que ce grand esprit n'était pas aussi sévère qu'eux à l'égard de mes chansons de jeunesse.

..... Ce ne sont pas des *excuses* que je présente, ce sont des *explications* que je donne... »

[1] « D'un côté, nous sommes blessés de son rire ; quand il raille l'huile sainte... il nous offense ; car songez, disons-nous, à ceux que cette onction a consolés ; songez combien de cœurs simple ont battu d'un sentiment vrai... au récit de ces miracles. » (M. Renan a-t il songé à ces *cœurs simples*, en écrivant *la Vie de Jésus ?* Non, sans doute, et nous ne songeons guère à nous en plaindre.) « De l'autre, son *Dieu de grisettes et de buveurs*, ce Dieu auquel on peut croire sans pureté de mœurs *ni élévation d'esprit*, nous semble le *mythe du béotisme d'esprit*, substitué à celui de l'antique sentiment. *Nous sommes tentés de nous faire athées pour échapper à son déisme, et dévots pour n'être pas complices de sa platitude.* »

(M. Renan).

M. Coquerel sait qu'on peut répondre :

Ces passions aux yeux de Béranger n'étaient pas, à beaucoup près, les plus dangereuses. Il eut, lui aussi, sa conscience ; la fière indépendance de son caractère et de sa vie si noblement soutenue jusqu'au bout, son mépris sincère, presque unique en ce temps-ci pour la richesse ; sa bonté profonde et infatigable, sa franchise, sa vraie et touchante sensibilité prouvent qu'il fut un homme de cœur et d'honneur, un homme de bien [1], pour autant qu'il connut et comprit le bien ; tout ce qu'il eut de conscience était honnête et loyalement obéi. Mais comme la nation dont il fut le chantre, et, à vrai dire, une des meilleures personnifications, il eut une conscience incomplète, un sentiment du devoir insuffisant. Il a noblement accompli les devoirs qu'il comprenait, il en a méconnu d'autres tout aussi graves, et c'est ainsi qu'il est devenu le propagateur le plus écouté des mauvaises mœurs.

Ce passage est à coup sûr plein de convenance. Il pourrait servir de modèle à tous ceux qui s'occupent de juger un homme et ses œuvres. Le blâme et l'éloge marchent côte à côte sans se confondre ni se nuire mutuellement. Le chrétien perce sous chaque mot, mais derrière le critique, on voit un écrivain désintéressé malgré ses croyances, et cherchant avec loyauté à comprendre le poëte dont il parle, à le placer dans son jour véritable, à ne pas l'isoler du milieu qui l'explique et lui donne sa physionomie exacte. Le pasteur regrette que Béranger n'ait pas été protestant ; M. Coquerel lui sait gré « d'avoir toujours si nettement, si rigoureusement distingué Dieu et les prêtres. »

Il croit en un Dieu, plein d'amour qui protége les petits, qui

[1] « Tant pis ! » s'écrie M. Renan.

vengera les opprimés, qui bénit l'humanité et le monde. (C'est ce que M. Renan appelle un « Dieu de grisettes et de buveur, le mythe du béotisme d'esprit »). Ce qu'il ne voit pas assez en Dieu, c'est cet attribut auguste... la sainteté. Son Dieu est le *Dieu des bonnes gens;* or cette idée du vrai Dieu est fausse, moins en elle-même que par tout ce qui lui manque. Ce Dieu incomplet, le poëte l'aime; il recommande à sa bonté ceux qui souffrent et il attend de lui, avec une ferme espérance, l'immortalité. Cet épicurien n'était nullement un matérialiste.

— « C'était un poëte de cabaret, » répond M. Veuillot. — « Théologie roturière, opinions plates, naïveté bourgeoise, » s'écrie M. Renan.

Et pourtant, qui parle-là, lui dirons-nous? Ni un voltairien, ni « un railleur superficiel des dogmes catholiques, » ni « l'inconvenant détracteur de son culte et de ses pratiques, » dogmes, culte, pratiques que l'auteur de la *Vie de Jésus* respecte beaucoup... quand le chansonnier ose s'en moquer. Celui qui parle est un pasteur protestant, le successeur de ces pasteurs du désert que M. Renan déclare avec raison « sérieux, indépendants et austères. »

Où il est le plus près du sentiment chrétien, c'est dans cette sympathie large, vraie, douloureuse pour tous ceux qui souffrent. Il a des notes puissantes en effet, tragiques, désolées, et souvent aussi riches de consolation, pleines d'une harmonie noble et suave, pour chanter les maux du pauvre.

Il avait le droit de parler ainsi [1], lui si bienfaisant, lui charitable au point, je ne dis pas seulement de donner, mais de solliciter les grands pour les petits.

[1] « Quel droit a l'homme dissipé sur ces délicates et fugitives impressions? »

(M. Renan).

Nous avons beaucoup cité M. Coquerel, et nous lui avons laissé la parole autant que possible. En pareil cas, citer, n'est-ce pas la meilleure manière de louer ?

La *Revue suisse* a publié également une courte et favorable notice sur Béranger, dont la mort remontait au mois précédent. M. Just Olivier, l'auteur de ce travail intéressant, où la question religieuse n'est abordée qu'incidemment, écrivait à cette époque :

Sans doute c'est un poëte éminemment français, d'une imagination souvent très-hardie, mais alors même sans écarts et réglée, qui a besoin de mettre du jour, du contour jusque dans le rêve ; mais précisément son mérite est d'avoir su trouver la fibre poétique dans le caractère national, et allier l'idéal à la réalité populaire. Aussi est-ce en cela et comme cela qu'il est populaire, c'est-à-dire d'une manière poétique et non pas prosaïque et vulgaire. En France, il est même le seul poëte de ce rang qui le soit, avec Molière et Lafontaine Moins profond qu'eux, moins universel que le dernier, moins naïf surtout, il est peut-être plus près du peuple par les sujets de ses chants, comme par ses goûts, ses passions, sa vie et ses mœurs.

Contrairement à l'opinion de M. Renan, M. Olivier semble admettre comme M. Vinet et M. Coquerel, que Béranger avait le droit de croire en Dieu, quoique chansonnier, que cette croyance était respectable chez lui, et que « le *vulgaire hommage de la gaîté satisfaite*, » n'était point une insulte à l' « Être saint qu'on n'entrevit jamais que dans la sérénité d'un cœur pur. »

Béranger croyait vivement en Dieu, cela est certain. « Je

crois en Dieu, » nous a-t-il dit à nous-même, il y a quelques années, « mais je ne crois qu'en lui, » ajouta-t-il. « Croire en Dieu, c'est déjà croire à tout, » telle fut à peu près notre réponse, dont le sens se rapportait pour nous à cette parole profonde de la part de celui qui l'a dite : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. » Ces dernières années, comme on le voit par la correspondance de M. Dumesnil, il parlait souvent et toujours avec respect de l'Evangile ; mais jusqu'à la fin rien ne montre qu'il songeât à rentrer dans le sein de l'Église catholique.

Cependant M. Olivier paraît adopter le récit erroné de M. Veuillot dans l'*Univers religieux*. Nous avons réfuté ce récit, et M. Olivier doit avoir appris plus tard qu'il fallait se défier de M. Veuillot ainsi que des conversions qu'il annonce la larme à l'œil : *timeo Danaos*... Nous devons signaler encore dans ce travail le passage relatif aux obsèques officielles de Béranger; passage très-vrai dans ses détails, et exprimant bien le sentiment général du public « blessé de se voir ainsi tenir à l'écart. »

On voit d'ailleurs parfaitement que M. Olivier a connu Béranger dont il parle avec justice, dont il sait apprécier la fine intelligence et le noble caractère.

M. Eug. Bersier a consacré un travail plus considérable à Béranger, dans le numéro de la *Revue chrétienne* du 15 février 1858. Ici la date a quelque importance. Nous sommes en pleine réaction contre le chansonnier, et il nous semble que l'écrivain a subi un peu l'influence de cette sévérité qu'on respirait alors dans l'air. Toutefois, M. Bersier est seulement sévère. Son regard s'arrête volontiers sur

ce qu'il appelle le mal, mais il ne se détourne pas du bien. Nous ne nous occuperons, dans cette importante étude, que du chapitre consacré à la religion de Béranger. Les autres chapitres traitent du mérite du poëte et de ses opinions politiques.

Quelle fut la religion de Béranger... Je sais que *bon nombre de gens écarteraient cette question avec un sourire et nous diraient qu'après tout c'est d'un chansonnier qu'il s'agit.* Mais Béranger lui-même n'en aurait pas souri ; il avait une croyance, il y tenait plus qu'on ne pense volontiers.

Cette croyance, c'était ce qu'on appelle la religion naturelle, non pas cependant celle de Rousseau ou de Jules Simon avec ses côtés stoïques et son culte austère du devoir.

Est-ce que la vie de Béranger n'est pas la pratique constante de ce culte austère du devoir « tel qu'il le comprenait, » pour nous servir de l'expression de M. Coquerel ? Est-ce que son désintéressement, sa pauvreté volontaire, mais simple et gaie, son inépuisable charité, son dévouement pour ses amis, sa sympathie pour les malheureux, ne font pas partie du culte austère du devoir. Cette *religion naturelle* ne vaut-elle pas mieux que celle qui dicte les *Confessions* ? Et, d'ailleurs, pourquoi montrer tant de sévérité, pasteurs de l'Évangile, qui semblez, vous aussi, oublier trop souvent le premier article de votre code moral, et ne plus savoir, lorsqu'il s'agit d'un homme en dehors de votre Église, que la plus excellente des vertus, d'après saint Paul, c'est la CHARITÉ !

Béranger, tout stoïque qu'il fût à certains égards, faisait découler sa religion d'une autre source que la *conscience*. C'est le *plaisir*, comme il le dit, qui lui a révélé des cieux intelligents.

Oui, sans doute, mais le plaisir innocent, celui qui ne fait de mal à personne, celui qui naît de la jouissance légitime des biens que nous a donnés la nature, c'est-à-dire le plaisir approuvé par la conscience. La conscience n'est donc pas si loin qu'on pourrait le croire.

Quelque légère que paraisse cette religion, elle n'en était pas moins chez lui tenace et profonde.

M. Bersier cite plusieurs passages de Béranger, entre autres celui-ci :

« Et pourtant j'ai toujours été, je suis et mourrai, je l'es-
» père, ce qu'en philosophie on appelle un spiritualiste. »

Puis il ajoute :

C'est, en effet, le spiritualisme qui se fait jour de plus en plus dans ses dernières chansons et qui lui inspire encore quelques beaux vers :

Aux mains de Dieu, grain de poussière,
L'homme pèse plus qu'un soleil ;

et ce défi lancé au matérialisme :

Quoi ! cette âme esclave ici-bas,
N'a point de ciel où fuir un monde,
Qu'elle sent crouler sous ses pas !

Les vers adressés à *Mon Jardin* sont l'expression familière de ce sentiment religieux. Les premiers sont touchants :

Avec Dieu, bien souvent je cause ;
Il m'écoute, et dans sa bonté
Me répond toujours quelque chose,
Qui toujours me rend la gaieté [1].

[1] Le Dieu de la « religion épurée » de M. Renan, lui aurait répondu : « *Impie et Philistin*. »

M. Bersier constate aussi que Béranger est resté « le même jusqu'à la fin de sa vie, et qu'il n'a pas fait un seul pas vers le christianisme. »

Béranger dit, il est vrai, que l'Évangile a toujours été pour lui une lecture philosophique et la plus consolante de toutes. Mais cela est-il exact ? Je ne parle pas ici de ses attaques contre la religion, car je me souviens d'où il est parti et quel rôle le catholicisme jouait sous la Restauration. Est-il vrai que Béranger ait pu goûter ce que l'Évangile renferme à la fois de philosophique et de consolant ? Quoi ! le premier mot de ce livre divin n'est-il pas celui de grâce et de pardon ? Otez ce mot de l'Évangile, où est donc sa philosophie, où sont ses consolations ? Or, ce mot de pardon, jamais Béranger ne l'a prononcé... Béranger est, en un mot, le type accompli de ce que les chrétiens appellent le propre juste ; tel il reste jusqu'à la fin. Quand l'abbé Jousselin vient le visiter à son lit de mort, le chansonnier lui répond d'une voix nette : « Votre caractère vous donne le droit de me bénir. Moi aussi, je vous bénis. Priez pour moi et pour tous les malheureux ; ma vie a été celle d'un honnête homme. *Je ne me rappelle rien dont j'aie à rougir devant Dieu.* »

Ce dernier mot révolte beaucoup M. Bersier ; il n'admet pas qu'un honnête homme, ayant vécu selon ses principes, — et la vertu, en pareil cas, c'est d'y avoir conformé sa vie, — puisse mourir calme et confiant en la bonté du Dieu particulier auquel il croit. M. Bersier n'admet pas que cet homme, au dernier moment, se rappelant qu'il a obtenu de lui-même tout ce qu'une volonté forte au service d'une raison éclairée pouvait en obtenir, se rappelant qu'il a fait autour de lui autant de bien que les circonstances le comportaient, et que ses intentions ont toujours été pures, ses actes désintéressés, malgré des

faiblesses inhérentes à l'imperfection de la nature humaine, où Dieu ne saurait voir un péché, s'il est réellement juste et bon, M. Bersier, disons-nous, n'admet pas que cet homme meure avec un calme et une résignation antiques.

« Ce n'est pas ainsi que sont morts Augustin, Pascal, Corneille, Racine, Mathurin Regnier, Lafontaine, » s'écrie M. Bersier.—Non, sans doute, mais qu'est-ce que cela prouve? Ils n'adoraient pas le même Dieu que Béranger, voilà tout. Dominés, écrasés à la fin de leur existence par la foi générale en un Dieu colère et jaloux, au nom duquel on avait élevé les bûchers de l'inquisition sur toute l'Europe chrétienne; en un Dieu dont le vicaire ordonnait, à Rome, des actions de grâce à la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy; en un Dieu qui bénissait les *dragonnades* de Louis XIV; en un Dieu qu'on adore encore aujourd'hui, à Toulouse, par certain « jubilé » de sanglante mémoire, ces hommes qui se croyaient coupables dès leur naissance, craignaient les vengeances de Jéhovah et doutaient de sa justice autant que de sa bonté. Leur soumission, leur humilité était un hommage à la peur; le « front superbe et la naïve assurance » de Béranger furent un hommage à la conception plus douce et plus équitable d'un Dieu paternel.

Quelle menace un prêtre fait entendre!

. . . .

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère:
S'il créa tout, à tout il sert d'appui.
Vins qu'il nous donne, amitié titulaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,

Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.

La conclusion de M. Bersier a beaucoup d'analogie avec la conclusion de M. Cuvillier-Fleury, lorsque ce dernier nous donne son appréciation définitive du caractère de Béranger. Cependant l'écrivain de la *Revue chrétienne* montre plus de modération, du moins dans les termes, que l'écrivain du journal des *Débats*.

Nous transcrivons textuellement :

Nature modérée, prudente et franche à la fois, caractère indépendant et stoïque, mais esprit esclave de l'opinion populaire, la servant moins cependant par calcul que par instinct et par habitude; intelligence plus étroite qu'on ne pensait et presque fermée du côté de l'âme et de l'idéal moral; cœur sensible et bon, sans vanité mais non pas sans orgueil, défiant de son talent mais content de lui-même, tel est l'homme en Béranger.

Il y a là quelques traits extrêmement vrais, malgré la sévérité générale du ton. Cependant en lisant M. Bersier, ainsi que ses trois coreligionnaires, nous n'avons pas eu à relever ces expressions fâcheuses, ces violences de langage qui naissent naturellement sous les plumes catholiques, et que nous avons retrouvées avec une pénible surprise, comme un dernier souvenir du séminaire, sous la plume élégante et mélancolique de M. Renan.

MM. Vinet, Coquerel, Olivier, Bersier se distinguent tous par la même qualité : une haute convenance de langage, indice certain de convictions respectables, alors même qu'elles seraient étroites et absolues. Ce sont là des hommes de foi, plutôt que des hommes de parti.

LE FIGARO.

On veut gagner, gagner, gagner encor.
J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien croire
Qui donneraient pour leur plein gousset d'or,
Et leurs vingt ans, et Voltaire et sa gloire.
(BÉRANGER. *Dernières chansons.*)

J'suis né Paillasse...
(BÉRANGER. *Paillasse*)

Nous aurions dû, pour être logique, parler du *Figaro*, immédiatement après MM. de Pontmartin et L. Veuillot. En effet ce journal a fort allègrement hissé sur les tréteaux de son théâtre en plein vent la religion et la monarchie légitime. Le *Figaro* a des opinions politiques et religieuses. Entre deux lazzis, il fait un signe de croix, et, quand il soulève le chapeau en feutre mou du pitre, on aperçoit dans le fond une cocarde graisseuse qui fut blanche autrefois. On peut s'étonner que le public qui ne lit point l'*Union*, la *Gazette de France*, ni le *Monde*, ait, pendant plusieurs années, déposé son offrande sur ce nouvel autel élevé au catholicisme militant et à la royauté vaincue.

Le succès de ce bâtard heureux du *Barbier de Séville* s'explique par bien des causes que nous allons rapidement analyser.

Il y a dans toute nation une certaine quantité d'instincts mauvais. En France nous avons hérité d'Athènes, à laquelle on nous compare quelquefois, une certaine légèreté d'esprit qui nous rend injustes le plus souvent par simple versatilité. L'enthou-

siasme pour les hommes y est facile, mais peu durable, et rien n'y fatigue autant que l'admiration prolongée. D'autre part, nous sommes une démocratie, et, dans toute démocratie fondée nécessairement sur l'égalité, une vive irritation, proche voisine de l'envie, ne tarde pas à se faire jour contre les illustrations politiques ou littéraires, en un mot, contre les supériorités quelles qu'elles soient.

Si vous ajoutez à ce sentiment peu respectable, l'oisiveté forcée d'un public auquel les circonstances interdisent momentanément les hautes spéculations de la pensée ; si vous vous rappelez que la presse mise au régime, le droit de réunion supprimé, la tribune surveillée, les idées généreuses, ou tout au moins sérieuses, ont tout à coup cessé de circuler ; si vous constatez que la nation dégoûtée de la politique dont elle n'a plus la responsabilité, enfermée dans une réglementation minutieuse qui a tout prévu et tout tué, ne peut se mouvoir sans rencontrer au premier pas la ligne infranchissable de quelque douane intellectuelle, les succès de M. Eug. de Mirecourt, du *Figaro* et des autres coryphées amusants du parti catholique, s'expliquera tout naturellement.

Or, il est remarquable que c'est habituellement à des époques de despotisme qu'on voit naître de pareilles productions. L'esprit a un tel besoin de liberté que, lorsqu'il en est privé, il franchit les barrières les moins bien défendues, au risque de pousser trop loin cet élan d'indépendance. Les gouvernements adroits s'en arrangent. Celui de Venise protégeait les courtisanes [1].

[1] Béranger. *Ma Biographie.*

L'histoire des dix dernières années prouve combien cette observation est profonde et juste. Si l'on était libre dans les grandes choses, s'il était permis de s'intéresser avec toute activité et toute indépendance aux grandes questions sociales, on ne se plairait point au bavardage vide et malfaisant, aux cancans de bas étage des Basiles littéraires, aux révélations plus ou moins scandaleuses de gens de lettres faméliques [1] réduits au pire métier, faute de pouvoir écouler dans de meilleures conditions leurs produits quotidiens : on ne verrait pas, spectacle instructif autant qu'affligeant, la vie publique fermée et la vie privée ouverte.

Au milieu du silence général, toute voix qui s'élève, fût-elle fausse et criarde, attire l'attention. Tous les yeux se tournent du côté d'où part le bruit :

[1] Il va sans dire qu'en parlant du *Figaro* nous n'entendons parler que du Figaro *être de raison*, c'est-à-dire de l'esprit général et des tendances habituelles de sa rédaction. Nous savons parfaitement qu'il a parfois publié d'excellents articles, de véritables morceaux de critique littéraire. Nous savons aussi qu'il fut longtemps, grâce aux façons peu libérales, au système d'exclusion égoïste de la plupart des grands journaux, la seule tribune ouverte à beaucoup de jeunes gens : il acceptait volontiers leurs essais, et les fit ainsi connaître du public. Nous n'oublions pas surtout que les divers et successifs collaborateurs de ce *Recueil* ne doivent être responsables que des écrits signés par eux. Nous serions donc désolé que certains critiques, chroniqueurs ou correspondants de la feuille de M. de Villemessant, — M. Edmond About, par exemple, dont nous admirons beaucoup l'esprit si vif et si français, — s'attribuassent tout ou partie de nos paroles. D'ailleurs si le « bon jeune homme » a prêté de sa verve au *Figaro*, et s'il en a fait le succès pendant quelque temps, l'auteur de tant d'ouvrages charmants possède plus d'un titre sérieux à la sympathie éclairée du public et de la critique.

M. Eugène de Mirecourt, un écrivain catholique et monarchique, ni plus ni moins que M. Barbey d'Aurevilly, vend ses petites brochures ; M. de Pontmartin trouve des lecteurs et fait parler de lui ; M. Veuillot se discute et passe pour courageux ; et le *Figaro* s'érige en juge d'instruction goguenard, louant ceux-ci, blâmant ceux-là, se moquant des battus, bravant les gens à terre.

Nul, en effet, n'est moins héroïque que ce barbier-aristarque. Son indépendance consiste à flatter l'autorité qui le tolère et à mordre ceux qu'on lui abandonne. Son habileté fut de se créer une notoriété, à force d'imprimer dans ses colonnes, en MAJUSCULES, les noms de tous les hommes connus de notre époque. Quant à son catholicisme, à son royalisme, bien peu l'ont pris au sérieux, et personne n'a songé à s'en plaindre. Les démocrates et les libres penseurs se sont même félicités de lui voir arborer le drapeau facétieux des « saines traditions. » Dans le camp libéral, on eût repoussé cette recrue compromettante, tandis que le *Figaro*, défenseur du trône et de l'autel, c'est une véritable victoire pour les idées qu'il combat. Pauvre trône ! pauvre autel !

Nous avons parlé du courage du *Figaro*. Bon nombre de lecteurs naïfs, peu au courant des secrets de la coulisse, lui voyant toujours flamberge au vent, ont pris au sérieux ses airs de capitan. Ils le croient aventureux. Ils se disent qu'il a la main leste et brandit après tout un fer redoutable. Nous sommes heureux de les rassurer. Ceux qui l'ont approché savent qu'il ne brandit pas même « un sabre innocent. » Ce tranche-montagne n'a point les mœurs

sanguinaires. Ce que vous prenez de loin pour une épée, de près c'est un rasoir ébréché au bout d'une baguette de tambour. Ça écorche, mais ça ne tue pas.

La conduite du *Figaro* à l'égard de Béranger, nous servira de preuve, si vous le voulez bien, et nous permettra de prendre ce recueil en flagrant délit de timidité, suivie, longtemps après, de violences à bon escient.

S'il est un homme que le *Figaro* devait détester sincèrement, c'était certes le chansonnier populaire. Tout dans le poëte irritait nécessairement le barbier apocryphe enfanté, vers 1853, par M. de Villemessant. Laissons de côté la question politique et religieuse, et ne nous occupons que de la question privée et littéraire. La vie et le talent de Béranger suffisent amplement à expliquer les colères de cette feuille. La conduite simple et digne, la pauvreté noble et volontaire, le dédain des honneurs et des petites ambitions séparaient, comme autant d'abîmes, l'auteur du *Grenier* de la foule de ces écrivains qui ont dressé leur tente vagabonde dans les brasseries. Ceux-ci arborent leur misère avec affectation et semblent pourtant l'en trouver plus lourde ; éblouis par leurs rêves de fortune rapide, ils ne voient dans le talent qu'un moyen de parvenir, dans le génie que des rentes au soleil et les satisfactions d'une vanité féroce et puérile.

Aussi la *bohème* besogneuse et emphatique n'a-t-elle jamais pardonné à l'homme qui écrivit ce vers :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans [1] !

[1] « ..... *le vieux refrain absurde de Béranger* ..... » (Le Nain-Jaune, *Mes cocottes*, par Paul Mahalin, 10 octobre 1863.)

Nous avons changé tout cela, et les nouvelles générations se trouvent fort mal dans un grenier. Il leur faut du luxe et du bien-être ; on les découronne de leur auréole de souffrances en chantant la pauvreté, en s'efforçant de la consoler. A ces orgueilleux, à ces inutiles convaincus que la société devrait leur escompter d'avance le génie au moins problématique dont la flamme sacrée les dévore ; à ces oisifs, à ces bavards qui, plus d'une fois, ont refusé dédaigneusement de gagner leur pain dans quelque emploi honorable[1], Béranger expéditionnaire à 1,000 f., au ministère de l'instruction publique, semble un affreux bourgeois du dernier commun. Son habit rapé les indigne ou les fait sourire de mépris :

Depuis dix ans, je te brosse moi-même.

Ça brosse son habit et ça se dit poëte ! Quelle pitié ! Eux, ils ne brossent pas leur habit : ils ont la guenille provocante, et rêvent plus du tailleur espéré dans un avenir prochain que de gloire, d'amour, de plaisir ou de folie[2].

[1] Que doivent-ils penser de ce passage de *Ma Biographie*, écrit à une époque où rien ne manquait à la gloire acceptée de tous du chansonnier :

« Je regrettai alors bien amèrement d'avoir été arraché à la typographie, que j'ai toujours aimée, mais que je ne me figurais pas connaître assez bien pour y trouver une ressource. J'avais tort : je me suis convaincu trop tard que j'aurais pu devenir en peu de temps un habile OUVRIER, ce qui m'eût évité bien des années de dénûment et d'attente vaine. »

[2] Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'en est bien à vingt ans.

Or, s'il y a quelque chose d'*agaçant* ici-bas, n'est-ce pas d'entendre bénir par autrui la vie que nous maudissons, et chanter joyeusement les ennuis qui nous inspirent des romans désespérés, des vers à la façon d'Alfred de Musset ? Tant de philosophie opposée à nos colères, nous paraît une leçon insupportable. Tant de calme simplicité opposée à tant d'impatience, tant de fermeté de caractère en face de tant de faiblesse, un mépris si complet de l'objet de toutes nos convoitises, voilà qui nous diminue à nos propres yeux et pourrait bien nous diminuer aux yeux du public si l'on n'y mettait bon ordre ; voilà qui explique l'antipathie violente de tous nos Murger contemporains, quand ils parlent du chansonnier. Son sourire les offense et compromet le placement de leurs soupirs. Ils ont un autre but, d'autres désirs, d'autres préoccupations que le but, les désirs et les préoccupations du chansonnier ; ils ont une autre muse en un mot que la muse du poëte populaire. S'ils s'inquiètent fort peu du peuple et de l'avenir de l'humanité, en revanche ils s'inquiètent beaucoup d'avoir bon gîte, bon feu et le reste.

Cela n'est point un mal, et ces préoccupations sont trop naturelles pour que nous songions à les blâmer, tant qu'on ne leur sacrifie point sa conscience littéraire.

D'autre part la langue a changé avec les idées et la manière de voir. Au style concis, nerveux du chantre de *Lisette* et des *Gueux*, on a substitué un style déclamatoire ou pailleté qui répond bien à la mélancolie prétentieuse du *bohème*, aux efforts mêlés d'amertume de sa fausse gaîté et de sa réelle tristesse.

Entre ces écrivains et Béranger rien de commun, ni l'inspiration, ni la forme : *indè iræ.*

Ces petites rivalités d'école, ces petites rancunes de confrère impuissant dérangé dans l'attendrissement qu'il s'inspirait à lui-même, indirectement condamné dans ses calculs d'ambition personnelle, menacé dans sa vanité, désireux de récuser un exemple trop difficile à suivre, ont grandement contribué à la réaction contre Béranger. Elles auraient expliqué, en dehors de toute autre cause, la malveillance transparente, puis ouverte du *Figaro*, dont l'armée littéraire se recrute souvent dans les brasseries d'alentour.

Mais Béranger était populaire et le gouvernement l'adoptait. Or, *Figaro* respecte à la fois l'autorité et la popularité ; il a fallu que la première lui parût de bonne composition et la seconde fort ébranlée pour qu'il se hasardât à *casser* Béranger, suivant la métaphore attribuée à M. de Villemessant. Aussi le 26 juillet 1857, nous trouvons sur Béranger une appréciation fort courte, mais très-bienveillante, signée par M. Habans. Ce jeune écrivain, du reste, s'est toujours montré, si nous ne nous trompons, favorable à la mémoire du chansonnier. Déclarant que l'événement le plus considérable de la semaine a été la mort du poëte populaire, il ajoute :

Je n'ai pas à écrire ici une étude sur l'œuvre de Béranger, encore moins viendrai-je rappeler son rôle politique. On l'a fait assez, Dieu merci !..... Où est-il à présent? Dans la mémoire de la foule qui l'aimait. Le peuple l'a pris pour lui et, jaloux, le garde comme sien.

Les lettrés lui déroberont une part de butin ; car si par

beaucoup de points Béranger appartient au XVIIIe siècle, s'il a exploité, en l'épurant, le filon cher à Parny, si l'épicuréisme élégant et égoïste a trouvé quelques échos dans son œuvre, il a su y mettre des chants plus graves, des inspirations plus nobles et plus hautes, qui prendront place à côté de ce que notre siècle a produit de plus parfait. Il y faut encore compter l'exemple de sa vie.

Peu de jours après, le 30 juillet, M. René de Rovigo nous annonce à son tour qu'il n'émettra « aucun jugement sur l'œuvre de Béranger. »

..... Il me suffit que les partis les plus opposés se soient réunis pour lui décerner le beau titre de *poëte national*; *je m'incline devant l'acclamation générale.* MM. Victor Hugo et de Lamartine, qui ont chanté à peu près tout ce qui peut se chanter, ne deviendront jamais l'objet d'un pareil hommage; la voix du peuple le réservait pour celui qui n'a jamais chanté que le peuple.

M. Habans et M. René de Rovigo, dans le même journal, à quatre jours de distance, expriment à peu près la même idée dans les mêmes termes. Ils se défendent tous deux de juger l'œuvre du poëte, et s'inclinent devant sa popularité en la constatant. On le sent, bien des restrictions mentales accompagnent cet acquiescement, mais elles ne se formulent pas, et c'est à peine si le ton contraint de *l'admirateur malgré lui* révèle un adversaire réduit au silence.

Toutefois, le journal orthodoxe et religieux reparaît au sujet de la prétendue conversion du chansonnier.

Ce que j'admire surtout dans la vie de Béranger, continue M. de Rovigo, c'est la manière dont elle s'est terminée. Il avait depuis quelque temps déjà le courage de croire en Dieu et la

bonne foi de ne pas s'en cacher. Il s'est éteint les *yeux, le cœur et les lèvres attachés au crucifix*. Le siècle aura vu à quelques années de distance, mourir en impie un prêtre dont l'orgueil avait rêvé la papauté [1], et en vieux chrétien un poëte qui, jadis, s'était efforcé de relever les autels du paganisme. Certaines gens ne veulent pas ou se désespèrent que Béranger soit mort en paix avec Dieu; attendez, messieurs, que votre heure ait sonné. Vous ne savez pas tout ce qu'un tête-à-tête de quelques mois avec la maladie peut inspirer de bonnes et salutaires réflexions.

Autrement dit : quand la maladie a détruit dans un homme la force de vouloir; quand son cerveau, qui ne fonctionne plus, devient inerte et le livre sans défense aux sollicitations des pieux agents du curé de la paroisse; quand, retombé dans l'enfance, il retrouve tout à coup ses premières impressions d'enfant, et qu'au fond des ténèbres de son intelligence éteinte se dressent les fantômes évoqués par la peur; cet homme, ce cadavre plutôt (*sicut cadaver*), renie, en quelques minutes d'agonie, tout ce qu'il a cru, tout ce qu'il a confessé au temps où il possédait la plénitude de ses facultés et la responsabilité de sa foi.

Cette idée consolante attendrit visiblement M. René de Rovigo, et il s'écrie, dans le style larmoyant des petits livres destinés à édifier les congrégations religieuses :

Il est permis de douter que les détracteurs de la religion aient jamais eu une famille ; lorsque je vois passer, *escortées de leurs mères,* ces longues colonnes d'enfants qui viennent

[1] La Mennais.

de recevoir la première communion, je me demande s'il doit sortir un jour de leurs rangs des ennemis de Dieu, et si la période qui sépare l'enfance de l'âge mûr est fatalement destinée à voir l'homme insulter aux croyances dans lesquelles son père est mort et sa mère a vécu.

Nous constatons l'aveu. Nous admettons volontiers que la période pendant laquelle l'homme lutte contre les croyances « dans lesquelles son père est mort et sa mère a vécu, » s'étend entre la première et la seconde enfance, entre l'époque où l'homme n'est pas encore et celle où il n'est plus.

Maintenant, sans sortir de l'année 1857, donnons la parole à M. Jouvin lui-même, l'*alter ego* de M. de Villemessant, l'un des deux hommes officiels du *Figaro*, celui-là même qui, en 1860, sera chargé de *casser* Béranger. Nous sommes au 25 octobre, et M. Jouvin, dans son feuilleton dramatique, nous donne son appréciation sur une pièce de circonstance intitulée : *les Chants de Béranger* [1]. Voici comment il s'exprime au sujet du chansonnier :

La réputation de Béranger a un caractère légendaire qui rend et rendra toujours très-difficile le *classement de ce poëte parmi les gloires de la France* [2]. La très-grande majorité de ceux dont le cœur s'enflamme sincèrement à l'audition de quelques refrains du chansonnier, ne sont pas en état d'apprécier ce qu'il peut y avoir de *style et d'art* au fond de cette œuvre où se sont agitées tant de passions.

L'art et le style existent cependant, mais ils sont toujours subordonnés à une *idée simple et claire.... Dans ces vers cou-*

[1] Théâtre des Variétés.

[2] Ne pas oublier les proclamations de M. le Préfet de police et la note du *Moniteur*.

lants parce que le travail les a polis, l'un reprend un souvenir, l'autre retrouve une passion, un troisième ramasse une rancune, et rancune, passion, souvenir, tout cela va, vient, depuis quarante ans, de l'atelier à la chaumière, et du cabaret à la place publique.

Il n'y a point d'enthousiasme là-dedans, et M. Jouvin montrera une bien autre ardeur quand sera venu le grand jour où il osera enfin exprimer hautement son antipathie contre une des « gloires de la France; » cependant le peu de mots prononcés à l'occasion de Béranger sont évidemment très-flatteurs pour le poëte. Ils ont dû tromper la masse des lecteurs sur les opinions personnelles de l'écrivain.

A partir de ce moment, d'ailleurs, le *Figaro* tâtera le terrain avec plus de hardiesse, et hasardera, sous des signatures d'emprunt, d'abord en petit texte, quelques attaques plus ou moins brutales, mais dont il lui sera facile de repousser au besoin la responsabilité. Quand *M. Satané Binet* (un pseudonyme que nous respectons volontiers), se moque de M. Lapointe; quand il appelle le chansonnier « le vieux malin qui avait nom Béranger, » et « faux bonhomme; » quand il annonce que le poëte national « fut poëte comme il était honnête, sans élévation ni chaleur; » quand ledit Satané Binet parle de « pratique savamment calculée de toutes les vertus négatives, patriotisme sans dévouement, bienfaisance sans oubli de soi, fidélité sans héroïsme, » M. Jouvin, M. de Villemessant, le *Figaro*, en un mot, n'est qu'à moitié compromis. — « Dans ma boutique, peut répondre l'honnête barbier, chacun est responsable de ses propres paroles. Je laisse jaser l'un et

l'autre pour le profit de tout le monde et pour le mien. »

Plus tard, lorsqu'il citera un passage audacieusement *tronqué* du livre de M. Proudhon [1], il pourra, avec le même succès, faire encore la même réponse. — Est-ce lui qui parle? Ma foi, non! c'est M. Proudhon; qu'on s'en prenne au terrible révolutionnaire! — Si on lui demande pourquoi il a choisi et rapproché toutes les expressions défavorables au poëte populaire, pourquoi il a supprimé tous les éloges et commis de la sorte un mensonge en trompant le public sur les sentiments véritables de M. Proudhon à l'égard du chansonnier, il s'écriera, avec une pirouette, qu'il a beaucoup connu Basile et beaucoup profité de ses conseils.

En 1860, seulement, *Figaro* trouve le courage de dire sa pensée sur l'homme que tous les partis ont plus ou moins attaqué, dont la popularité n'est plus à ménager, et qui lui semble assez mort pour qu'il ose le tuer. Alors, animé d'une résolution inébranlable, il brandit son rasoir, et M. Jouvin apparaît au dernier moment, comme le *Deus ex machinâ* de la comédie antique.

Le gendre de M. de Villemessant a consacré trois articles à Béranger, du 1er avril au 10 mai. Celui du 15 avril contient seulement les excuses de l'écrivain pour le long retard qu'il apporte à l'exécution définitive du patient laissé pendant six semaines sur le chevalet.

Nous citerons peu de choses de ce travail si lon-

[1] *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, 1858.

guement caressé, si parfaitement insignifiant, et tout à fait pitoyable au point de vue du style et de l'habileté. Il ne contient rien de nouveau. Venu après tout le monde, *Figaro* glane ses injures de côté et d'autre, ramasse les gros mots de MM. de Pontmartin et Veuillot, cueille avec soin les allusions de M. Sainte-Beuve, collectionne les passages les plus véhéments du réquisitoire de M. Pelletan, et donne à ses lecteurs, avec une solennité risible, ce plat réchauffé où il ajoute quelques piments de son cru. Il vient dire au chansonnier mort depuis trois ans :

Vous avez servi des rancunes, vous avez flatté des passions, vous avez excusé et absous des actions mauvaises, que vous jugiez telles, mais dont vous espériez le triomphe de vos principes ; puis, ce triomphe obtenu, vous l'avez regretté, que dis-je ? vous l'avez déserté !

Ici M. Sainte-Beuve intervient avec le mot prétendu de Béranger à Chateaubriand sur la République, puis le féroce Andaloux reprenant la parole se livre à une véritable orgie de figures de réthorique. Il nous montre « les monomanes d'athéisme » décorant Béranger des singuliers titres de « *Philopœmen de l'incrédulité* » et de « *Rienzi de la gaudriole.* » Alors, empruntant à M. Veuillot son genre de facéties épicées, ses jeux de mots attiques [1], il annonce, *urbi et orbi*, que Béranger trouvait « du *ragoût* aux confidences d'une *cuisinière* et du *parfum* au suffrage d'une *harengère*. »

[1] Voir ci-dessus, p. 175, « les gaz de l'établissement Havin, l'haleine du cordonnier poëte, » etc. (L. Veuillot).

« Ragoût » opposé à « cuisinière, » et « parfum » opposé à « harengère, » n'est-ce pas du dernier fin? Mais l'esprit n'empêche pas le cœur, et l'on est homme quoique barbier.

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère,

M. Jouvin s'indigne de la dureté et de l'égoïsme de l'immoral chansonnier, au sujet de ses relations avec Adélaïde Paron, qui l'avait trompé, puis quitté après l'avoir rendu père. L'enfant était-il du fait de Béranger ou du fait d'un autre? C'est ce que Béranger ni personne n'a jamais pu savoir.

Nous citons :

Adélaïde Paron ayant abandonné son enfant, la nourrice le rapporte au domicile du jeune employé. Béranger écrivit alors à son ami Quénescourt : « Vous ne sauriez croire, mon cher » ami, et je le dis à ma honte, combien l'idée de ma liberté » désormais enchaînée par le nouveau rôle que je suis obligé » de jouer me cause de chagrin... la liberté me restait : elle » réparait toutes mes pertes, et il y faut renoncer... je crains » bien de dire adieu aux chansons. »

Ce cri de l'égoïsme blessé, ajoute M. Jouvin, *est* AFFREUX *à entendre auprès du berceau d'un nouveau-né.*

Son exquise sensibilité égare le pieux journal. Prenons la citation telle qu'elle nous est donnée [1], rappelons-nous que Béranger fort jeune, sans avenir assuré, vivait péniblement du modique traitement d'expéditionnaire qu'il touchait à son ministère ;

[1] Il faut pourtant ajouter cette phrase omise : « Je ne suis pas » maître des regrets que cela me donne, mais vous pouvez bien pen- » ser que ma conduite envers l'enfant n'en est pas moins celle qu'il » me convient de tenir. » (*Corresp.*, t. I, p. 106.)

n'oublions pas qu'il avait quelques motifs de douter de sa paternité, et nous serons simplement touchés de voir avec quelle résignation le poëte se charge, sans hésiter, du lourd fardeau d'un enfant à élever, à nourrir. Il n'a point d'enthousiasme, et cela se comprend ; il fait un retour sur lui-même à qui l'incurable légèreté d'Adélaïde Paron — elle ne savait pas même remplir les devoirs de mère ! — enlève brusquement une liberté, son unique bien, si chère au chansonnier, mais il ne songe pas un instant à repousser le nouveau-né qu'il lui était si facile, si permis de renier. Après un soupir involontaire, il accepte résolûment ses nouveaux devoirs paternels : il les remplira jusqu'au bout avec un dévouement digne d'éloges, quoique bien mal reconnu par ce fils peu méritant.

Figaro trouve *affreux ce cri de l'égoïsme ;* mais *Figaro* n'y entend rien. Ce sont là des questions de morale et de devoir en dehors de sa compétence. Le style macaronique est bien mieux son affaire que le sentiment. En plus de la mauvaise foi, il apporte dans ces graves matières une grande inexpérience, et pleure mal à propos. Sa conclusion prouverait au besoin l'étrange désarroi de ses principes et le cas qu'il convient de faire de ses accès maladroits de vertu subite, puisqu'il s'écrie au sujet de la première jeunesse du chansonnier : Il n'y a là « ni poésie, ni imprévu, ni DÉSORDRE ! Le chantre de la jeunesse n'eut jamais vingt ans ! »

Pas de désordre ! voilà un singulier reproche qui rappelle brusquement la dualité comique de ce journal farceur et catholique, catholique et farceur.

Ce qu'il y a de vraiment intéressant dans le premier article de M. Jouvin, ce sont les lignes consacrées à M. Sainte-Beuve. Voici ce qu'en dit l'écrivain religieux de la feuille monarchique de M. de Villemessant :

Un an ou deux avant la mort du chansonnier, M. Sainte-Beuve, voyant la flamme baisser, en approcha avec des précautions infinies, déchargea le sceau dont il était muni, et s'enfuit à toutes jambes.

Il prétend que l'éminent critique a décoché « *sournoisement* et *la bouche en cœur*, les vérités les plus fortes au chansonnier et quelquefois à l'homme, » puis il ajoute :

Il n'a pas l'air d'y toucher seulement, il ouvre le recueil sans affectation..... mais son œil exercé vise froidement et de préférence les compositions populaires consacrées par une longue admiration. Analysant *le Dieu des bonnes gens*, auquel M. de Chateaubriand trouvait des beautés dans le goût de Tacite, M. Sainte-Beuve s'attaque justement à la strophe la plus belle et la plus louée de cette chanson célèbre. Il regrette, avec sa bonhomie habituelle, d'y trouver des chevilles un peu fortes..... Quand il a mis le poëte en sang, M. Sainte-Beuve, toujours avec cette griffe cachée sous le plus fin *duvet* (?), égratigne l'homme, l'homme excellent comme il l'appelle, etc.

Cherchez sous le bonbon qui est à la surface la pilule amère ; remplacez par le terme exact et le mot sincère, les euphémismes doucereux, et vous verrez que l'opinion modérée dans la forme de M. Sainte-Beuve condamne au fond ce que flétrit si énergiquement la véhémente apostrophe de M. L. Veuillot.

Dans le parti du *Figaro* et de M de Pontmartin,

on a la monomanie d'embaucher M. Sainte-Beuve. Cela se comprend : c'est un parti où la présence d'un homme de talent produirait quelque sensation et paraît tout à fait urgente.

Après ce premier coup de foudre de Figaro-Jupin, la France attend quinze jours sans qu'un nouvel éclair signale la présence du dieu. Enfin, le 15 avril, M. Jouvin sort de son repos pour annoncer qu'il y aura relâche. — J'ai, dit-il à M. de Villemessant, reçu un grand nombre de lettres destinées à défendre Béranger contre mes attaques. « Elles ne sont pas signées et manquent d'orthographe. »

N'était-ce pas le cas d'égayer le public aux dépens de ces admirateurs endurcis du chansonnier, de ces « imbéciles » comme les appelle l'illustre feuilletonniste du *Figaro* ? Cependant M. Jouvin ne cite pas une ligne, pas un mot de ces lettres si ridicules. L'affaire a été jugée à huis-clos et l'on nous donne seulement le dispositif du jugement. Toutefois ces pauvres lettres anonymes et sans orthographe semblent avoir à la fois irrité et rendu plus prudent celui qui les a reçues, lues et gardées pour lui. Hier, il s'effaçait derrière M. Sainte-Beuve et se faisait un rempart du nom de l'éminent critique ; aujourd'hui ce nom ne lui suffit plus et le voilà entassant Pélion sur Ossa, M. de Pontmartin sur M. Veuillot, M. Proudhon (déjà cité, et l'on sait comment !) sur M. Pelletan, implorant du renfort de tous les points de l'horizon politique, « s'arcboutant au vainqueur pour ruer contre le vaincu » (en style plus simple et plus gaulois, cela s'appelle « donner le coup de pied de l'âne »), s'efforçant de nous prouver que tout le

monde a jeté la pierre au chansonnier et que *Figaro* arrive le dernier pour renverser de son piédestal une statue... par terre.

Dès qu'il s'est un peu rassuré en dénombrant ses complices, dès qu'il les a mis entre l'opinion publique et lui, il se dresse sur la pointe des pieds et s'écrie de la voix tonnante d'un homme qui s'apprête à enfoncer une porte ouverte :

Il FAUT QUE BÉRANGER SOIT JUGÉ ; IL LE SERA ! *Le tapage de quelques comparses faufilés dans la salle d'audience, ne fera pas remettre l'affaire et n'intimidera personne.*

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton,
S'est enfui l'autre semaine.
Chez un juge qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prêchi! Prêcha!*
Et patati, et patata,
PRÊTONS BIEN L'OREILLE A CE DISCOURS-LA !

Cependant l'affaire est remise au 10 mai. Il a fallu vingt-cinq jours pour que M. l'avocat du roi fût prêt à débiter son réquisitoire, un peu tardif à la vérité, puisque, si nous devons en croire M. Jouvin, l'accusé a été condamné déjà par toutes les juridictions compétentes.

Enfin, le gendre de M. de Villemessant se lève et prend la parole. Il débute par un exorde *ex abrupto.* L'indignation contenue pendant trois longues années déborde du « vase d'élection. »

— Le chansonnier, dit-il, qui devrait être assis

sur ce banc s'il n'était exécuté depuis longtemps, grâce au courage de MM. de Pontmartin, Veuillot, Proudhon, Pelletan, etc., dont la précipitation a malheureusement devancé mon ardeur, est un « *hypocrite* et *un fourbe politique.* » Qu'on ne dise pas le contraire, je l'ai « surpris dans la voie des *aveux cyniques.* Ce bourgeois égoïste et trembleur, *s'arcboute au vainqueur pour ruer contre le vaincu.* » —Je le sais ! cette tactique m'est familière et je m'y connais.

Alors revenant à sa préoccupation favorite, et voulant dissiper jusqu'à l'ombre d'une hésitation dans l'esprit des jurés, il ordonne qu'on introduise les témoins.

Voici d'abord M. Guizot, puis M. Louis Blanc, puis toujours M. Veuillot, M. Proudhon, M. de Pontmartin, M. Sainte-Beuve, M. Eugène Pelletan. Ces derniers, un peu fatigués de si fréquentes interpellations, sont encouragés par quelques mots d'approbation. Du reste, l'accusateur public déploie un immense talent dans la façon dont il fait parler les témoins à charge ; il sait poser les questions, couper la réponse au bon moment, souligner le mot grave, interpréter la phrase inachevée.

L'audition des témoins terminée, il reprend la parole à son tour, et, objurguant avec une éloquence foudroyante les « quelques comparses faufilés dans l'audience, » les écrasant du geste et du regard, il prononce cette mémorable tirade :

« J'en appelle au bon sens de MM. les jurés : l'amitié sans faiblesse de M. Louis Blanc [1] et l'impartialité un peu dédai-

[1] Pourquoi ne relèverions-nous pas un nouveau mensonge par

gneuse de M. GUIZOT, ne condamnent-elles pas chez le chansonnier qui ne crut à rien et ne respecta rien (sensation dans l'auditoire) ce qu'ont stigmatisé sans concert l'âpre éloquence de M. LOUIS VEUILLOT, l'ironie sanglante de M. PROUDHON, les *légitimes* représailles[1] de M. de PONTMARTIN, la critique insuffisamment mouchetée d'indulgence de M. SAINTE-BEUVE (sourires, approbation dans la tribune des journalistes) et la LOYAUTÉ LIBÉRALE de M. EUGÈNE PELLETAN? (stupeur générale.) »

Après cette terrible apostrophe, Figaro aborde la péroraison et termine par les considérations de l'ordre le plus élevé :

« N'obligez pas, dit-il d'une voix grave—dont le timbre sévère émeut profondément l'auditoire —, n'obligez pas la postérité à se souvenir que le chansonnier s'est vanté de sang-froid et en rimes laborieuses [2], d'avoir usé sa poudre et ses balles dans le velours du trône ; qu'il reste convaincu d'avoir conduit, en chantant, au sac de la société, tous ces hommes de mauvaise vie politique (applaudissements aussitôt réprimés par les huissiers) dont les convoitises effrénées (mouvement) arrachaient cette confession douloureuse à M. Laffite : « Quelle canaille, mon cher Béranger, écrivait l'ex-président du Conseil au

omission dans le genre de celui que nous avons déjà signalé au sujet des citations faites de M. Proudhon? Le *Figaro* cite aussi M. Louis Blanc, mais il ne dit pas tout. Il oublie à dessein de parler des lettres que M. Paul Boiteau a reproduites dans la *Correspondance*. Elles sont un démenti formel de l'opinion malveillante attribuée à l'auteur de l'*Histoire de dix ans*. Ce dernier montre, au contraire, une vive affection et beaucoup de reconnaissance pour le chansonnier, tout en le lavant des reproches qu'a suscités sa démission de représentant du peuple en 1848.

[1] *Légitime* de *légitimiste*, sans doute.

[2] « Dans ces vers *coulants*, parce que le travail les a polis... » (M. Jouvin, en 1857, c'est-à-dire *après les funérailles* et *avant la réaction*.)

chansonnier, le 11 mars 1837, — quelle canaille que la plupart de nos amis de quinze ans ! »

« Le mot n'est pas parlementaire ; je ne l'eusse peut-être pas risqué, mais, puisqu'il est acquis à l'histoire, je le maintiens et je proposerai un amendement à la phrase de l'honorable M. Laffite : Si au lieu de la *plupart* nous écrivions *tous !* l'arrêt émané d'un tel juge ne serait pas moins piquant, et il serait beaucoup plus juste.....»

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Ramènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bélant
S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
J'ai fait rire et verser des larmes ;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata,
C'est moi qu'on sifflait sous ce discours-là [1].

Voilà comment l'affaire du *Figaro* contre Béranger n'eût pas de suite, mais le chansonnier l'a échappé belle.

[1] Béranger, *Le juge de Charenton*

QUATRIÈME PARTIE.

LES ENNEMIS INATTENDUS.

MM. Proudhon, — Louis Ulbach, — E. Pelletan.

Discite justitiam...

Dans le chapitre précédent, nous ne sommes guère sorti de l'ornière cléricale et royaliste, sauf avec M. Renan, qui juge Béranger d'après les lois sévères d'une nouvelle orthodoxie. Nous avons constaté, pièces en main, que tous les orateurs catholiques de la circonstance, soit qu'ils vinssent du journal *l'Assemblée nationale* ou de *l'Univers religieux*, soit qu'ils appartinssent à la légion des volontaires du *Figaro*, se distinguaient également par un mélange de violence et de bouffonnerie, de mauvais goût et de mauvaise foi dont nous sommes loin de nous étonner et de nous plaindre. Quand un parti n'a plus d'autres armes ni d'autres interprètes,

quand il se montre constamment l'écume à la bouche; quand il s'incarne dans la personne de M. de Pontmartin, l'homme aux trois épithètes, de M. Louis Veuillot, l'Alceste énergumène et facétieux, du *Figaro*, le plus illustre représentant de la bohème littéraire, ou de M. Barbey d'Aurevilly, l'auteur d'*Une vieille maîtresse*, il faut bien croire que l'idée qui l'inspire, la religion qui le pousse à de semblables aberrations ne méritent pas de meilleurs apôtres, et nous pouvons, en sûreté de conscience, repousser la foi politico-religieuse de ces chevaliers errants de l'inquisition [1].

[1] Nous ne calomnions personne. — Les plus habiles cachent sous des mots doucereux leurs regrets et leurs espérances, mais l'enfant terrible de cette pieuse association, M. Barbey d'Aurevilly, se laisse aller parfois à de naïves confessions. — En voici un exemple curieux :

« Eh bien! si, au lieu de brûler les écrits de Luther, dont les cendres retombèrent sur l'Europe comme une semence, *on avait brûlé Luther lui-même*, le monde était sauvé, au moins pour un siècle. »

On pourrait croire qu'il n'y a là qu'un mot en l'air, jeté par un homme avide de bruit et cherchant à faire parler de lui, à force de scandale; mais, sans nier absolument qu'un sentiment de puérile vanité entre pour quelque chose dans la férocité comique de M. Barbey d'Aurevilly, nous signalons le commentaire suivant :

« Luther brûlé! on va crier. Mais je ne tiens pas essentiellement au fagot (comme cette plaisanterie a bonne grâce, lorsqu'on se rappelle les exécrables sacrifices humains qui ensanglantèrent tout le moyen âge!) pourvu que l'erreur soit supprimée dans sa manifestation du moment et dans sa manifestation continuée, c'est-à-dire l'homme qui l'a dite ou écrite et qui l'appelle la vérité. Est-ce trop pour les agneaux de l'anarchie qui ne bêlent que la liberté? Un homme du génie le plus positif qui ait vécu depuis Machiavel, et qui n'était pas du tout catholique, mais au contraire un peu libéral, disait avec la brutalité d'une décision nécessaire : « Ma politique est de tuer deux hommes, quand il le faut, pour en sauver trois. » Cela n'est pas si mal! Or, en tuant Luther, ce n'est point *trois hommes* qu'on sauvait

Oui, M. Barbey d'Aurevilly a parfaitement raison lorsqu'il s'écrie :

Il n'est maintenant, et il ne peut y avoir que deux thèses en présence : la thèse de l'Autorité (qui implique Dieu) avec toutes ses conséquences [1], et la thèse de la Liberté (qui implique l'homme sans Dieu) avec toutes les siennes.

Nous voilà prévenus ; nous l'étions déjà par le style de MM. les autoritaires [2]. Malheureusement, si

au prix *de deux ;* c'étaient des *milliers* d'hommes au prix *d'un seul.* Du reste, il y a plus que l'économie du sang des hommes : c'est le respect de la conscience et de l'intelligence du genre humain. Luther faussait l'une et l'autre. Puis, *quand il y a un enseignement et une foi sociale,* — c'était le catholicisme alors, — *il faut bien les protéger et les défendre sous peine de périr un jour ou l'autre comme société.* (Évidemment ; aussi est-ce pour cela que nous ne voulons ni d' « un enseignement, » ni d'une « foi sociale »). De là des tribunaux spéciaux, des institutions pour connaître des délits contre la foi et l'enseignement. L'INQUISITION EST DONC DE NÉCESSITÉ LOGIQUE DANS UNE SOCIÉTÉ QUELCONQUE. » (J. BARBEY D'AUREVILLY, *Les Prophètes du passé.*)

Le livre qui contient ces gentillesses est dédié à une femme, Mme la baronne Almaury de Maistre. La foi qui soulève les montagnes change aussi les agneaux en tigres.

[1] Nous les connaissons maintenant : l'inquisition et le bûcher.

[2] Ces Messieurs n'ont pas deux styles, il n'en ont qu'un qu'ils se repassent de main en main, et qui conserve toujours la même fraîcheur. On se rappelle les invectives de M. de Pontmartin et de M. Louis Veuillot contre Béranger, voici maintenant un échantillon des aménités publiées par le *Nain-Jaune* (21 juillet 1863), et signées : Barbey d'Aurevilly, à l'adresse de M. Renan. Il s'agit de *la Vie de Jésus.*

L'avis du critique sur l'œuvre peut se résumer en quelques mots : « Ce livre est plein de ridicules *monstrueux, abjects et imbéciles....* Je nie le bon sens dans ce livre ; je nie le talent *relevé, constant, formidable ;* je nierais même le style, si on me poussait. »

Quant à l'homme, d'après M. Barbey : « C'est un expulsé de sémi-

jusqu'à présent nous avons rencontré, parmi les ennemis de Béranger, tous les ennemis de la démocratie, si nous devons rencontrer encore des adversaires sérieux du chansonnier, parmi les libéraux qui voudraient mettre à la portion congrue le « peuple d'en bas » et la liberté elle-même, ces ennemis naturels, ces adversaires logiques ne sont pas les seuls antagonistes du poëte populaire.

Le parti démocratique lui-même a fourni son contingent d'attaques injustes et cruelles contre l'homme qui a le plus complétement personnifié les tendances révolutionnaires de notre époque, en s'efforçant de *démocratiser* la poésie, cette reine altière et dédaigneuse, dont les regards ne s'étaient guère abaissés sur les humbles sans loisir et sur les pauvres d'esprit, c'est-à-dire les ignorants. Des hommes distingués, à l'intelligence ouverte, aux aspirations généreuses, ont méconnu, chez Béranger, le caractère et le talent, parce qu'ils se sont placés au point de vue exclusif de leurs systèmes individuels, au lieu de s'appliquer à comprendre le rôle vrai du chansonnier. Diverses considérations se sont jointes pour quelques-uns à cette première préoccupation.

Beaucoup d'entre eux ont cédé à l'irritation générale causée par les dithyrambes maladroits de cer-

naire qui a de l'évêque rentré dans le ventre; » un « grippe-soleil du Dr Strauss. ... une organisation à sang blanc et froid..... un baveur de sucre candi arséniqué... . un critique qui se vante de déterrer des truffes à chaque pas et dont je nie la supériorité de *groin;* » il est « cauteleux et poltron, » etc.

Rien n'y manque, ni le choix, ni même le nombre sacré des épithètes qui se succèdent par trois.

tains amis intimes du poëte. Ils ont écouté ces voix, fort égoïstes, fort intéressées souvent. Au lieu d'étudier le politique et le moraliste dans ses propres œuvres, ils l'ont accepté travesti, défiguré par des peintres infidèles et sans talent. D'autres, enfin, ont oublié soixante ans de la vie du chansonnier pour ne se rappeler qu'un jour de funérailles.

Il va sans dire que Béranger, condamné comme révolutionnaire et socialiste par les hommes du parti religieux et monarchique, même par M. Sainte-Beuve, va se trouver accusé par les démocrates d'avoir plus ou moins trahi la révolution et méconnu les tendances, les besoins de l'esprit moderne.

M. PROUDHON.

Un philosophe crie : Eh quoi !
Quelqu'un a cru, cervelle folle,
D'une idée accoucher sans moi !
Il n'en sort que de mon école !
(BÉRANGER, *Histoire d'une idée.*)

M. Proudhon, malgré sa tendance visible au paradoxe, restera dans l'histoire comme l'un des esprits les plus originaux du XIXe siècle. Il a osé penser par lui-même, et, chose plus rare encore, s'il est possible, il a osé dire nettement ce qu'il pensait. Toutes les idées de M. Proudhon ne nous paraissent pas également justes, tout ce qu'il soutient ne nous semble pas démontré, mais s'il y a lieu de se séparer de lui en beaucoup de points de détails, il faut savoir reconnaître qu'il a porté une

main hardie et puissante sur le vieil édifice social où nous continuons de nous abriter moitié par habitude, moitié par faiblesse.

M. Proudhon, quand il rêve l'application de ses propres principes, quand il veut leur donner une réalité matérielle, n'est pas exempt d'erreurs ; mais lorsqu'il attaque nos préjugés et nos croyances surannées, lorsqu'il rompt avec les vieilles traditions jacobine et socialiste, lorsqu'il renverse et détruit en un mot les bases mêmes de l'ordre social soi-disant nouveau qui nous régit, M. Proudhon accomplit une œuvre courageuse et durable. Il a prononcé quelques-uns de ces mots révélateurs dont la vérité profonde a pour résultat d'effaroucher les consciences timides, mais, le premier effroi passé, on reviendra à une appréciation plus exacte de sa pensée, on verra mieux où ces axiomes redoutés doivent nécessairement nous conduire. Certes, la constitution de la société est une œuvre essentiellement collective pour laquelle les forces réunies de tous et de chacun ne sont pas de trop. A cette tâche, un seul homme, eut-il le plus grand génie joint à la plus prodigieuse volonté, userait son génie et sa volonté. Quoiqu'il fasse, il serait néanmoins un homme, c'est-à-dire un être incomplet, et ses plus beaux efforts n'aboutiraient qu'à produire un système étroit d'où seraient éliminés bien des éléments contradictoires qui s'amalgament heureusement dans l'humanité, et ne se retrouvent jamais avec un égal développement dans chaque individu. Semblable au Dieu de la Genèse, le plus petit philosophe fait l'homme à son image et cherche de bonne

foi le bonheur des autres là où il trouverait son propre bonheur. Ceux-ci suppriment d'un trait de plume le sentiment et la passion ; ceux-là méconnaissent les besoins les plus légitimes et les plus élevés de l'intelligence ; tel comme Platon chasse les poëtes de sa République ; tel comme Jésus proscrit le monde réel tout entier et déshérite quinze siècles de toute organisation sociale reposant sur une juste notion des droits et des devoirs.

M. Proudhon n'a pas toujours échappé à des errements de cette nature, mais le fond même de sa méthode et ses tendances sont excellents.

Cet écrivain révolutionnaire a un autre mérite, le plus grand de tous à nos yeux : il est lui-même et met brutalement les points sur les *i*. Il aime mieux les gros mots que les vilaines choses, et ne se pique point de cette politesse affadissante où se complaisent aujourd'hui tant de libres penseurs. La périphrase et les circonlocutions ne sont point son affaire ; il va droit au but ; il dit ce qu'il veut dire, et le dit avec les mots qui le disent le mieux.

Dans le monde actuel, cette franchise s'appelle de la brutalité, soit ; mais nous croyons que les questions pendantes gagneraient énormément à être traitées avec cette brutalité, si tous nous avions le courage d'exprimer hautement notre opinion, tandis que notre système de ménagements infinis et de compromis perpétuels augmente la confusion des idées et retarde à notre propre détriment la solution des problèmes posés. Jamais on n'a vu peut-être autant qu'à notre époque, l'homme séparer sa vie en deux parts distinctes : l'une vouée aux plus

hardies spéculations de l'intelligence, l'autre consacrée à racheter par la prudence des actes, l'imprudence des paroles. On s'inquiète peu de mettre d'accord ses convictions et sa conduite. On n'est même un homme de bonne société qu'à la condition de sacrifier dans la pratique ses principes les plus importants et les plus arrêtés.

On est philosophe, on combat l'Église, on est l'adversaire déclaré du catholicisme, on l'écrit, du moins, dans de gros livres qui rapportent honneur et profit ; mais on prend soin que les enfants fassent leur première communion et l'on envoie sa femme à confesse [1]. Voyez tous ou presque tous les hommes qui se piquent de travailler pour l'affranchissement de leurs concitoyens, et leur prêchent, soit en vers, soit en prose, ou la religion naturelle, ou le renversement de toute croyance religieuse : ils se marient à l'église, et vous apprenez, non sans quelque étonnement, que ces héros de la libre pensée, ces apôtres de l'avenir n'ont su convertir ni leur femme, ni leur sœur ; qu'ils n'ont pas jugé à propos d'élever leurs enfants dans la foi de leur père.

Ils veulent éviter le scandale, et comme les beaux mots ne manquent jamais au service des mauvaises causes, ils appellent cela de la tolérance. Ils oublient que la tolérance consiste à respecter les convictions des autres, et non pas à renoncer au légitime usage de notre influence mise au service de la vérité.

Il y a bien de la faiblesse et, malheureusement

[1] Un de nos prétendus philosophes hardis prie ses invités, lorsqu'il donne à dîner, de ne point parler de religion pendant le repas : « Ma femme et mes enfants sont catholiques, dit-il. »

aussi bien du calcul, dans cette prétendue tolérance. Certes, les relations sociales en deviennent plus agréables et plus répandues. Par ses livres, on appartient à l'*avenir*, par sa femme et ses enfants, on appartient au *passé*, et tout cela contribue à rendre le *présent* fort agréable. Mais quelle direction sérieuse sont capables d'imprimer à l'opinion publique des hommes qui se prétendent dépositaires de la vérité et qui en font si peu de cas pour ceux qu'ils aiment le plus, pour la compagne de leur vie, pour les jeunes êtres dont ils ont la responsabilité directe? De deux choses l'une, ou cette vérité que vous proclamez, la plume à la main, dans votre chaire, à la tribune, est bonne ou elle est mauvaise; ou vous avez la foi ou vous faites un métier. Si vous croyez à ce que vous dites, comment portez-vous plus d'intérêt à des étrangers que vous tentez de convertir, qu'à vos proches que vous laissez volontairement dans l'erreur? Si vous faites un métier.. Mais non, vous êtes sincères, seulement vous êtes faibles, et votre caractère n'est pas à la hauteur de votre esprit. Aussi votre action sur le vrai peuple n'a-t-elle rien de sérieux. Lui, l'ignorant et le mercenaire, il n'a ni le moyen d'acheter vos livres, ni le temps de les lire, mais il sait que vos filles s'élèvent au couvent, et il connaît le directeur de votre femme : cela lui suffit, il vous juge.

Ce n'est pas ainsi qu'on agissait au XVIe siècle, en face des bûchers de l'inquisition et des gibets de la royauté. Les réformateurs prêchaient dans leurs écrits et dans leur vie; ils confessaient leur foi en tout et partout : leur mort était leur plus beau

sermon. Aussi enlevèrent-ils à Rome la moitié de l'Europe. Si demain tous ceux qui ont cessé de croire aux mystères de la religion cessaient de se marier à l'Église, de faire baptiser leurs enfants et de convoquer le clergé autour du cercueil où repose le plus souvent le corps d'un impie mort sans confession, leurs écrits, leurs discours auraient une immense et profonde portée, car il n'y a que la vie de l'homme qui fasse les paroles écoutées et les livres populaires [1].

Cette singulière et commode façon d'entendre le devoir a d'autres inconvénients moins graves, mais non moins réels. L'irrésolution de notre conduite, en effet, gagne nécessairement jusqu'à notre style. De même que nous n'osons agir, nous n'osons écrire. Nous n'allons au bout de nos idées, ni dans l'action, ni dans la parole. Sous prétexte d'indulgence, de politesse, de respect, nous entortillons notre pensée en mille circonlocutions énervantes. Nous nous accoutumons à pallier nos sentiments [2], à ne conclure qu'à moitié, à glisser, la nuit, des pétards incendiaires sous les portes que nous devrions abattre au grand jour. La netteté du langage disparaît, emportant la netteté des idées; notre prudence se retourne contre nous-mêmes, et, à force de ne jamais tout dire, nous finissons par ne jamais tout penser.

[1] Le public ne s'y trompe jamais : il admire la mort de La Mennais, il honore celle du sénateur Vieillard, et il hausse les épaules en apprenant les conversions subites de tant d'hommes qui démentent leur vie entière à l'instant qui devrait la consacrer.

[2] En tête d'un célèbre article de la *Liberté de penser* sur *la Vie de Jésus*, publié en 1849, on lisait cette belle sentence : « La science ne

Quelques hommes font exception à cette règle, Béranger et M. Proudhon, par exemple [1]; mais à l'instant tout le monde se lève contre eux. Nul plus que le chansonnier n'a soigneusement, *strictement mis en pratique*, après les avoir mis en vers, les principes qu'il avait regardés comme vrais. Nul n'a pu dire d'une voix plus ferme : Lisez-moi, écoutez-moi, *interrogez ma vie*. Aussi, d'un commun accord, tous ceux qui l'ont attaqué, ont appelé calcul et fausse bonhomie ou même hypocrisie cette conduite admirable et rare. On sent que la vie de Béranger est ce qui les blesse le plus. Ils y voient, sans le dire, un mauvais exemple et une satire sanglante autant que méritée.

Quant à M. Proudhon, les colères qu'il soulève tiennent beaucoup moins également à ses idées qu'à sa franchise. Il parle sur un ton net et vigoureux qui dérange toutes nos habitudes. Il pose les problèmes avec une clarté fâcheuse pour les habiles et les prudents si fiers de nous donner la vérité comme les homœopathes nous donnent les poisons, par quantités impalpables. Il crie, à tue-tête, le secret — véritable secret de comédie — que tout le monde se murmurait à l'oreille.

La vie de Béranger et le verbe de M. Proudhon rachèteront pourtant bien des fautes, bien des faiblesses de notre époque, et témoigneront plus tard en faveur du XIX[e] siècle.

connaît point le respect. » — Quelques années plus tard (1858), elle avait disparu dans le volume de *Mélanges* où l'article était reproduit.

[1] Il convient d'y joindre M. Michelet dont la vie toute de combat, le noble et généreux talent resteront comme un bel exemple à suivre.

Cependant, M. Proudhon, absorbé dans ses spéculations philosophiques, finit par y concentrer l'univers; c'est une faute à laquelle aucun homme n'échappe. Nous avons en nous-même un idéal auquel nous rapportons tout, où notre imagination s'étend à l'aise et se sent chez elle. Plus nous aimons fortement nos idées, plus elles nous soutiennent dans la lutte, mais aussi plus elles nous aveuglent sur tout ce qui s'en éloigne, sur tout ce qui les contredit. Veut-on juger équitablement les autres? il faut savoir sortir de soi-même, se placer au point de vue général et purement humain. Peu d'hommes de combat ont cette puissance, sont capables de cet effort héroïque. La résistance les surexcite, le bruit de la bataille les exalte : ils oublient tout, et ne tendent plus qu'au triomphe de leur système. Une semblable préoccupation a, croyons-nous, égaré M. Proudhon au sujet de Béranger. L'auteur de *La Justice dans la Révolution et dans l'Église*, n'a vu qu'un côté du chansonnier, celui par lequel il rentrait dans une des classifications de l'écrivain révolutionnaire. Il a fallu, dès lors, que le poëte y passât tout entier. Cela n'était possible qu'en le mutilant, et M. Proudhon, qui n'a pas le temps d'y regarder de si près, l'a mutilé.

On a beaucoup parlé du jugement de M. Proudhon sur Béranger, nous avons même dit que le *Figaro* l'avait cité en partie, mais en le tronquant d'une façon si indignement perfide, que le public a dû être complétement trompé sur les opinions de l'illustre écrivain. Malheureusement pour ceux qui

auraient voulu recourir au texte même, l'ouvrage intitulé : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, a été saisi, condamné, supprimé, et un petit nombre de curieux seulement ont eu entre les mains des exemplaires de ces trois remarquables volumes.

Le passage consacré au chansonnier ne se trouvant pas désigné parmi ceux qui attirèrent les foudres du parquet et du tribunal, nous croyons pouvoir le citer en entier. Ce sera rendre un véritable service à M. Proudhon, à Béranger, au public.

Voici ce morceau [1]. Nous le reprendrons ensuite en détail, mais laissons d'abord la parole à l'éminent publiciste :

Une réaction vient de se déclarer contre le célèbre chansonnier, à propos de sa publication posthume. Je crois cette réaction mal fondée dans ses motifs, mais en partie juste.

Que Béranger ait passé les vingt dernières années de sa longue existence à rimer une centaine de chansons au-dessous du médiocre, il en avait parfaitement le droit, et c'est nous qui sommes des sots de les lire [2]. Que l'insignifiance de ses Mémoires soit poussée jusqu'au commérage, est-ce sa faute si nous attendions de lui des révélations ? Que son chauvinisme soit en 1857 ce qu'il était en 1825, cela prouve tout juste que le monde a marché depuis 32 ans et que Béranger est resté ce qu'il était ; — qu'il s'en vienne ressasser, quand l'histoire est ouverte, la postérité saisie, l'opposition éteinte, de stupides calomnies contre les Bourbons, et se croie pour cela un grand citoyen, c'est une infirmité d'esprit à porter au compte de la vieillesse ; — qu'il demande pardon au lecteur des gri-

[1] Tome IIIe, 11e étude, Béranger (p. 382 à 386), 1858.

[2] Il s'agit des Dernières chansons.

voiseries de son jeune temps, je ne le trouve pas de mauvais exemple; — qu'il implore le *Dieu des bonnes gens*, le Dieu de Jean-Jacques, le Dieu de Maximilien, le Dieu d'Alphonse de Lamartine, après l'avoir si drôlement chansonné, on n'en peut rien conclure, sinon que Béranger, tout révolutionnaire et esprit fort qu'il se croyait, entendait aussi peu la révolution que la philosophie; — qu'au lieu de se lancer, comme tout l'y invitait, dans la carrière politique, il ait arrangé sa petite vie loin du flux et du reflux de la popularité, des orages du parlement et des écueils du pouvoir, ménager de sa réputation, craignant sur toute chose de se compromettre, désireux de ne se brouiller avec personne et de s'assurer un superbe enterrement, il serait d'autant plus injuste de l'en blâmer, qu'il se faisait justice et qu'en pareil cas tout individu doit être cru sur parole.

BÉRANGER N'EN RESTE PAS MOINS LE PREMIER POÈTE FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE : de quel calibre est cet homme?

Béranger appartient à la Révolution, sans nul doute; il vit de sa vie; ses chansons, comme les fables de Lafontaine, les comédies de Molière et les contes de Voltaire, ont conquis parmi le peuple et les hautes classes une égale célébrité. ET C'EST CE QUI ÉLÈVE BÉRANGER AU-DESSUS DE TOUS LES POÈTES CONTEMPORAINS : *en fait d'art et de poésie, une pareille universalité d'admiration est décisive et dispense de tout autre argument.*

Béranger est-il INITIATEUR comme furent les anciens lyriques, comme Homère, Virgile, Corneille, Boileau, Molière, Lafontaine, Voltaire? A-t-il en lui le concept, l'idée?

A cette question, je réponds sans hésiter : non, Béranger n'a rien du poëte initiateur; c'est un écho, une harpe éolienne. Lui-même le dit quelque part : Je suis un luth suspendu, qui résonne dès qu'on y touche [1]. Que la voix publique vienne

[1] Béranger ne le dit pas tout à fait dans ce sens. Les vers auxquels M. Proudhon fait allusion sont extraits d'une chanson intitulée : LE

ébranler son âme, il chantera; lui-même ne la devance pas. Seul il se trompe constamment; il ne connaît ni sa route, ni son étoile.

Pour le style et les mœurs, je parle ici des mœurs poétiques, c'est simplement un disciple de Voltaire et de Parny; aucune qualité propre ne le distingue, si ce n'est peut-être la fatigue et l'obscurité trop fréquente de ses vers. Sa plaisanterie et ses gaudrioles sont en général puisées à deux sources suspectes, l'impiété et l'obscénité. Ses chansons bachiques n'ont pas non plus la joie franche des chansons gauloises; *elles sont d'un poëte qui se met à table,* il y a de la recherche, de la préméditation, trop de philosophie. Béranger est sérieux, point naïf, souvent tendu et forcé, jamais aviné. Il serait demeuré un poëte médiocre, si les circonstances où il vécut ne lui avaient fait trouver une autre veine [1].

REFUS, *chanson adressée au général Sébastiani,* qui voulait venir en aide au chansonnier.

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux;
Mais quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.
. . . .

. . . .
Gardez vos dons : je suis peureux,
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu;
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

[1] Cependant M. le comte Clément de Ris, dans une étude fort remarquable sur Béranger, cite un fragment du poëme de *Clovis* auquel le chansonnier travaillait vers le commencement de l'Empire.

Pour le fond, il n'a pas plus d'invention et d'initiative.

D'abord il chante l'amour grivois, et rétrograde de Rousseau à Brantôme et à Boccace, et toute cette partie de son œuvre serait à dédaigner, si, *par la vivacité des tableaux* et *le mordant de la vérité, sa chanson licencieuse de pensée et de fait n'était devenue une satire d'un genre supérieur à celui d'Horace et de Juvénal*[1]. *Ma Grand'Mère* EST UNE DE CES PIÈCES INCOMPARABLES, dont je doute que le poëte ait eu lui-même

M. Edouard Fournier l'a retrouvé dans les *Saisons du Parnasse*, recueil poétique de l'époque :

Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Familles et palais il verra tout périr;
Il a vu mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes formés de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau de la terre ou nous sommes,
Lui-même, à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Ces huit vers ne semblent-ils pas annoncer que Béranger, en dehors de la chanson grivoise et de la chanson politique, aurait pu, s'il avait voulu se consacrer aux *grands* genres, trouver de nobles accents, dignes un jour de nos meilleurs lyriques contemporains?

Il faut également remarquer que ces vers contenant une prophétie assez menaçante pour les têtes couronnées furent récités par le « courtisan » Béranger (car l'épithète lui a été donnée) au prince Lucien, vers 1804. Comme le dit Béranger lui-même (*Ma Biographie*), « il était au moins étrange de réciter de pareils vers à un homme nouveau, dans la splendide galerie où il me recevait : c'était se donner l'air du prophète Habacuc. Mon indulgent auditeur n'en loua pas moins ma méditation. »

[1] Gœthe dit presque la même chose : « Dans presque toutes les chansons (de Béranger) le fond est immoral, graveleux, et elles me répugneraient au dernier point si un talent aussi marquant que celui de Béranger ne les rendait supportables, gracieuses même. » (*Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*)

la conscience, et QUI N'A DE MODÈLE EN AUCUNE LANGUE [1].

Dans ses chansons politiques, Béranger n'est que l'écho des passions de son temps : il grandit avec l'opposition libérale ; il monte avec les souvenirs, avec les passions bonapartistes. — Que fait-il en 1810 et 1811, quand le despotisme impérial, parvenu à son apogée, a fait taire la Révolution ? Chante-t-il la liberté et la République ? Non : il est tout entier à Comus, Bacchus, Vénus ; il attendra les Bourbons et la Charte. — Que fait-il encore, de 1812 à 1815, quand la France est écrasée sous les désastres, et que les armées étrangères ont établi leur quartier général à Paris ? Il chante des gaudrioles, *le roi d'Yvetot* [2] *le Sénateur, Roger Bontemps, les Gueux, la Grande Orgie*, etc., etc. Ce ne sont pas les *Gaulois et les Francs*, ni le *Bon Français*, ni la *Requête des Chiens de qualité*, ni l'*Opinion de ces Demoiselles*, qui peuvent racheter cet étrange oubli du poëte patriote. Certes, on n'était pas trop malheureux en France, on riait, on chantait, on dansait, on s'amusait durant ces affreuses invasions, s'il faut s'en rapporter au répertoire de Béranger. Ce n'est que plus tard, au retentissement de la tribune, à la voix des députés libéraux, de Manuel, de Benjamin Constant, de Foy [3], quand l'ennemi a évacué la France, que le rouge monte au visage du poëte, et qu'il prend son élan. *Le Marquis de Carabas, Mon Ame* sont de 1816 ; *la Vivandière* et *le Champ d'asile*, deux chants épiques, de 1817 et 1818. De ce jour nous possédons Béranger : il ne s'arrêtera plus. Après 1830, *retiré de la politique*, MAIS TOUJOURS FIDÈLE AU MOUVEMENT DES IDÉES, *il deviendra encore le prophète du socialisme.*

[1] Qu'en pense M. Sainte-Beuve ?

[2] C'est une erreur. *Le roi d'Yvetot* a été composé et répandu dans le public longtemps avant les désastres de l'Empire, à l'époque ou Napoléon était encore dans toute sa puissance : « plusieurs mois avant les victoires de Lutzen et de Bautzen, » dit Béranger lui-même (*Ma Biographie*).

[3] « *Tous de la canaille*, » au dire du *Figaro*.

Dans cette longue suite de petits poëmes, au nombre de plus de trois cents, et qui, placés bout à bout, formeraient une espèce d'épopée, Béranger montre-t-il une intelligence véritable du mouvement historique, des passions de son époque, du droit et de l'avenir de la Révolution ?

Il n'en est rien. Béranger a si peu le secret des choses que c'est précisément à son ignorance qu'il a dû son succès. Jamais homme plein des hautes pensées que pouvait suggérer à un Royer-Collard, par exemple, à un Saint-Simon, la marche des choses, ne se fût avisé de mettre ces pensées en chansons [1] : il en aurait fait un poëme épique, tout au moins des tragédies [2]. Jusqu'à trente ans, Béranger avait été rimeur aussi malheureux qu'obstiné ; peu à peu cependant il s'était rompu au couplet ; il avait acquis, dans le *genre inférieur* du refrain, un vrai talent lorsque la Restauration arriva.

En homme d'esprit et de pratique, Béranger songea donc à tirer parti de ses moyens. Son éducation était faite, et le contraste des idées et des événements avec le cadre de la chanson, la seule forme poétique dont il disposât, ne pouvait

[1] M. Renan, on se le rappelle, adresse presque textuellement le même reproche à Béranger. Et pourtant qui se serait attendu à trouver d'accord, dans un même dédain pour la chanson, et par conséquent pour son public spécial, le théocrate Breton et le démocrate Franc-Comtois, l'auteur de *la Vie de Jésus* et l'auteur de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église?*

[2] Se figure-t-on Royer-Collard mettant *les droits de l'homme* en poëme épique, et Saint-Simon le socialisme en tragédie, ni plus ni moins que M. Gagne, l'auteur incompris de l'UNITÉIDE, en douze chants et soixante actes, et du CALVAIRE DES ROIS, *Régi-tragédie-épique, historique et nationale*, en cinq actes et en vers ?

Cette dernière pièce « compte mille personnages parmi lesquels le poëte englobe les sept cent vingt-un représentants de la Convention, » etc. [1]. Décidément je préfère le *Vieux Vagabond et Jeanne la Rousse.*

[1] M. VICT. CHAUVIN, *Revue de l'Instruction publique.* 28 janvier 1864.

manquer de produire, pour le sublime comme pour le ridicule, des effets surprenants. Il mit en couplet, sur des airs connus, non pas *l'idée*, qu'il n'eut jamais, mais le *sentiment révolutionnaire*, tel que le lui offraient les souvenirs de 93, la bataille impériale, le débat constitutionnel et cette longue figure de l'ancien régime qui revenait, comme un spectre, en la personne des émigrés. La littérature française se trouva ainsi *enrichie par l'exhaussement de la chanson d'un genre nouveau dans lequel Béranger n'avait pas trouvé de modèle et restera sans égal*, l'histoire et la poésie ne se répétant jamais.

Du reste, la Révolution est demeurée pour Béranger un mythe, l'Empereur une idole, les princes de Bourbon l'ennemi. Sous tous les rapports sa pensée est courte, défectueuse, arriérée, contradictoire. La preuve, c'est qu'il a beaucoup perdu de sa réalité; dans trente ans les trois quarts de ses chansons n'auront plus de valeur. Les vingt dernières années, il les a passées à remâcher ses plus heureux refrains et à regretter ses amours; il est mort déiste. Comme Rousseau, *il fut par la prédominance de l'élément féminin, un agitateur en qui la passion débordait la conscience; il a servi la Révolution, mais il a fait baisser le sens moral et dérouté le sens politique*; s'il montre quelque vérité d'entendement c'est dans l'architecture de ses chansons, dont chacune forme un *crescendo* continu, un tout logique et complet, parfois même comme la miniature d'un poëme épique.

Ce morceau de critique est, si nous ne nous trompons, l'étude la plus sérieuse, la plus sincère que nous ayons encore rencontrée depuis que nous avons commencé cette longue revue des amis et des ennemis du chansonnier.

En élaguant de ces pages quelques exagérations que M. Proudhon semble disposé à reconnaître,

dans une certaine mesure [1], en adoucissant plusieurs traits, en faisant la part légitime des injustices auxquelles des vues systématiques ont entraîné l'écrivain, ce jugement sur Béranger reste, à notre avis, des plus remarquables et même, par moments, des

[1] LETTRE DE M. PROUDHON A M. PAUL BOITEAU :

« Je n'ai jamais reçu de lettre de Béranger ; je ne savais rien de » la communication que lui avait faite mon ami, M. Haag [1], de mon » livre des *Contradictions ;* je n'ai même jamais eu le plaisir de voir » le grand chansonnier. Quand je suis arrivé, en 1848, à l'assemblée » constituante, il n'y était plus. Maintes fois, depuis cette époque, » j'ai souhaité d'être présenté à lui ; malheureusement, je savais ou » croyais savoir qu'il avait peu de sympathie pour mes études, qu'il » redoutait la direction de ma pensée, et me regardait même comme » un des esprits les plus dangereux de l'époque. J'ai dû rester sur la » réserve ; j'ai regretté de n'avoir pas connu l'homme ; *je n'avais » besoin de rien pour juger et aimer le poëte.*

» Je crois avoir été juste envers Béranger, qu'on a, selon moi, » suivant la mauvaise habitude du pays, un peu flatté et surfait et » *qu'aujourd'hui on déprécie trop*. J'ai dit qu'il existait de lui » *trente ou quarante chefs-d'œuvre qui le plaçaient au-dessus » d'Anacréon et au niveau d'Horace ;* ce n'est pas rien qu'un pa- » reil éloge. *Peut-être cependant le dépit que m'a causé la lec- » ture de ses œuvres posthumes m'a-t-il arraché quelque mot » sévère : s'il en est ainsi, je réclame indulgence.*

» Je regrette infiniment, Monsieur, de ne pouvoir contribuer à » votre publication, qui m'aurait rattaché par un fil d'araignée à » l'homme que vous célébrez, et dont à vingt ans je savais le recueil » par cœur. C'est un des mille déplaisirs que m'a valu l'excentricité » apparente de mes opinions. J'ai vécu dans l'isolement, et j'y ajoute » aujourd'hui les tristesses de l'exil. » P.-J. PROUDHON. Ixelles-lez-Bruxelles, 18 juin 1859. (*Corresp.*, t. III, p. 380)

[1] Le nom de MM. Haag frères rappelle la publication de la *France protestante* et l'*Histoire des dogmes chrétiens* par M. Eug. Haag seul, deux ouvrages où la plus sérieuse érudition se trouve jointe aux tendances les plus élevées. C'est un heureux et rare mélange de la science allemande et de la clarté française.

plus vrais. Il n'y a là aucun blâme sur l'abstention politique de Béranger après 1830, aucune de ces insinuations dont on a tant abusé à l'égard du poëte populaire. M. Proudhon se place cependant au point de vue politique, et c'est à ce point de vue surtout qu'il condamne Béranger; mais, avec l'auteur des *Contradictions économiques*, nous ne sortons pas de la grande politique, de la politique des principes. Il ne s'amuse pas à reprocher au chansonnier sa démission de représentant du peuple; il ne lui demande pas pourquoi, vieillard fatigué, ayant depuis longtemps renoncé à la poésie militante, il n'a pas retrouvé la verve de sa jeunesse et l'inspiration de son âge mûr pour décocher des couplets contre le nouvel Empire. M. Proudhon voit les choses de trop haut; il ne se perd pas dans ces infiniment petits détails, et nos enfants, s'ils valent mieux que nous, s'étonneront un jour des futiles motifs de nos grosses colères et de nos grandes ingratitudes. Il faut reconnaître d'autre part que M. Proudhon n'est pas sorti un instant de son rôle de critique jugeant un homme littéraire sur son œuvre littéraire. A peine fait-il allusion, en passant, au désir du chansonnier de ménager sa réputation. Il ne l'accuse pas de fausse bonhomie, ni de calcul continuel, ni d'égoïste et vulgaire habileté; il dit même « qu'en pareil cas, tout individu doit être cru sur parole. » En somme, il résulte des propres expressions de l'écrivain, que, à ses yeux, « Béranger est le premier poëte français du siècle, » que ce poëte « appartient sans nul doute à la Révolution, qu'il vit de sa vie. » Nous pouvons en croire l'auteur : il doit s'y con-

naître, et personne, jusqu'à présent, n'a suspecté sa foi ni même son ardeur révolutionnaire. Il constate de plus que les *Chansons*, « comme les fables de La Fontaine, les comédies de Molière et les contes de Voltaire (voilà certes Béranger en grande et noble compagnie) ont conquis parmi le peuple et les hautes classes une égale célébrité ; » puis il ajoute : « Et c'est ce qui élève Béranger au-dessus de tous les poëtes contemporains ; en fait d'art et de poésie, une pareille universalité d'admiration est décisive et dispense de tout autre argument. » Au sujet des chansons bachiques, M. Proudhon déclare qu'elles n'ont pas la joie franche des chansons gauloises, et il a raison pour presque toutes, de même qu'il saisit admirablement la nuance de la gaîté licencieuse du poëte lorsqu'il s'écrie : « Elles sont d'un poëte qui se met à table. » L'expression est aussi jolie que vraie, aussi délicate qu'exacte. Il a encore raison en trouvant Béranger « sérieux, point naïf, souvent tendu et forcé (pas *souvent*, mais *quelquefois*), jamais aviné. » C'est bien là le poëte que de fâcheux contemporains n'ont pas craint d'appeler un « poëte de cabaret. »

M. Proudhon n'est point indulgent pour le relâchement des mœurs, et, s'il n'accepte pas la morale chrétienne, il a une autre morale non moins sévère, nous allions presque dire non moins étroite. Cependant, à l'occasion du caractère grivois de certaines œuvres du chansonnier national, s'il fait des réserves, il se montre encore juge équitable et homme de goût.

Suivant lui, Béranger « chante d'abord l'amour gri-

vois et rétrograde de Rousseau à Brantôme et à Boccace. » Serait-ce là un mal? Rousseau, à aucun point de vue, n'est français, et nous sommes parfaitement de l'avis de M. Proudhon, quand il affirme que la décadence de la littérature française commence à Rousseau. Qu'y a-t-il d'étonnant alors à ce que le *français* Béranger n'ait point admis la conception de l'amour intronisée au XVIIIe siècle par l'auteur des *Confessions*? à ce qu'il remonte naturellement jusqu'aux Gaulois, jusqu'« aux aïeux », Villon, Rabelais, Régnier et Voltaire, qui n'a guère connu, lui non plus, ce sentiment poussé à l'excès et devenu presque une maladie qu'on appelle aujourd'hui l'amour? « Rarement, continue M. Proudhon, il s'élève jusqu'au sentiment et à l'idéal. » Rarement s'applique assez bien à l'*idéal*, compris d'une certaine façon, quoique Béranger ait prouvé en plusieurs endroits que cette corde ne manquait pas à son instrument poétique. Mais s'il s'agit du sentiment, il suffit de lire attentivement les *Chansons* pour se convaincre qu'uni à l'esprit, revêtu fréquemment d'une forme légère, exprimé par des mots simples, il anime un grand nombre de ces petites compositions sans les alourdir, en leur prêtant un charme de plus et réellement original : la sensibilité souriante. Du reste, M. Proudhon reconnaît aussitôt que « par la vivacité des tableaux et le mordant de la vérité, sa chanson, licencieuse de pensée et de fait, est devenue une satire d'un genre supérieur à celui d'Horace et de Juvénal [1]. *Ma Grand'-Mère* est une de ces pièces in-

[1] Ailleurs, (t. III, p. 169), M. Proudhon revient sur cette idée dans les termes suivants :

« Le lyrisme, grâce au ciel, n'est pas de notre littérature; comme

comparables..... et qui n'a de modèle en aucune langue. »

Ce jugement sur *Ma Grand'Mère* est remarquable à plus d'un titre. Il répond avec une grande netteté aux niaiseries sentimentales et aux vertueuses indignations dont ce joli tableau de mœurs a fourni le prétexte à tant d'écrivains qu'on aurait cru plus intelligents, à qui, du moins, on ne supposait pas cette candeur virginale :

..... Cachez ce sein que je ne saurais voir !

Dès qu'il aborde la question politique, M. Proudhon se montre plus sévère à l'égard de Béranger, sans dépasser toutefois les limites imposées à une saine et loyale critique ; il n'interprète point les intentions et croit le chansonnier sur parole. Aussi n'est-ce point son caractère qu'il met en jeu et s'ef-

la poésie épique, il appartient aux époques religieuses, il tombe lorsque s'ouvre l'âge révolutionnaire. Je l'ai dit, nous sommes chansonniers, rien de plus. La Révolution a produit la *Marseillaise,* et trente ou quarante chansons de Béranger suffiraient, par les principes déjà évoqués, à nous assurer la prééminence sur Horace, Pindare et David. »

Béranger porte un jugement analogue sur le lyrisme français :

« J'avais fait des odes et des dithyrambes ; mais bientôt je crus m'apercevoir que, plantes exotiques transportées de l'antiquité chez nous, ces genres n'y avaient point de profondes racines, malgré tout le mérite de nos grands lyriques. Je n'ose dire que je raisonnai juste, mais il me semble encore que l'ode, comme nous la faisons, pousse à l'emphase, c'est presque dire au faux ; et rien n'est plus contraire à l'esprit français, pour qui *le simple est un des éléments nécessaires du sublime* » (*Ma Biographie*).

M. Proudhon qui trouve la pensée de Béranger « courte et défectueuse, » la trouvera peut-être un peu moins courte, un peu moins défectueuse, en cette circonstance.

force d'amoindrir ou de compromettre, c'est sa portée d'esprit, son intelligence de l'*idée* révolutionnaire, qu'il discute ou même qu'il nie radicalement. Il n'éprouve donc aucun embarras à déclarer que : « Après 1830, *retiré de la politique, mais toujours fidèle au mouvement des idées* (Béranger), deviendra encore le prophète du socialisme. »

Sous cette phrase on ne sent aucune amertume, on n'aperçoit aucune arrière-pensée. Celui qui l'écrit ne semble pas trouver extraordinaire que Béranger se soit retiré de la lice pour laisser la place à de plus jeunes combattants. Il ne suspecte pas sa bonne foi; il croit à la persistance de ses convictions. Expatrié, condamné par les tribunaux de son pays, M. Proudhon ne paraît pas désespéré que le chansonnier finisse ses jours dans sa patrie et ailleurs qu'à Mazas ou à Belle-Isle. Malgré la retraite du poëte politique, il lui accorde le « sentiment révolutionnaire, » et ne transforme pas le silence littéraire de l'écrivain en un acquiescement de l'homme au gouvernement impérial. C'est que M. Proudhon n'éprouve pas le besoin de se poser en martyr au dépens d'un vieux soldat de la révolution, et n'aurait pas cru grandir sa personne, son pays ou son parti en calomniant l'intègre conscience d'un homme de bien, resté fidèle à sa croyance. Il se prononce comme l'avenir se prononcera, et il trouve les termes justes, la nuance exacte, lorsqu'il affirme que :

La littérature française se trouva ainsi enrichie par l'exhaussement de la chanson d'un genre nouveau dans lequel Béranger n'avait pas trouvé de modèle et restera sans égal, l'histoire et la poésie ne se répétant jamais.

Nous venons de voir la partie de l'éloge et de constater que plusieurs des meilleures et des plus justes appréciations qu'on ait écrites sur Béranger sont sorties de la plume de M. Proudhon, critique littéraire et philosophe impartial. Il nous reste à voir maintenant ce que M. Proudhon, révolutionnaire et homme politique, reproche au chansonnier. L'écrivain, désormais, obéira aux nécessités de son système et se montrera beaucoup plus absolu, parce qu'il s'enfermera dans une idée excellente et vraie en elle-même, mais trop exclusive. Pour bien comprendre le jugement de M. Proudhon sur Béranger, il faut d'abord connaître son opinion sur Rousseau et son école, sur les écrivains qu'il appelle des *femmelins* :

Toute littérature en progrès, dit-il [1], ou si l'on aime mieux en développement, a pour caractère le mouvement de l'idée, *élément masculin* ; toute littérature en décadence se reconnaît à l'obscurcissement de l'idée, remplacée par une loquacité excessive, qui fait d'autant mieux ressortir le faux de la pensée, la pauvreté du sens moral, et, malgré l'artifice de la diction, la nullité du style.

On ne dira jamais mieux de plus grandes vérités. C'est bien là le caractère distinctif de l'école littéraire et philosophique de Rousseau.

Le moment d'arrêt de la littérature française commence à Rousseau. Il est le premier de ces *femmelins* de l'intelligence en qui l'idée se troublant, la passion ou affectivité l'emporte sur la raison, et qui, malgré des qualités éminentes, viriles même, font incliner la littérature et la société vers leur déclin.

[1] Page 378, Tome III.

Le bon sens public et l'expérience ont prononcé définitivement sur Jean-Jacques : caractère faible, âme molle et passionnée, jugement faux, dialectique contradictoire, génie paradoxal, puissant dans sa virtualité, mais faussé et affaibli par ce culte de l'idéal qu'un instinct secret lui faisait maudire.

Cela est parfaitement juste, et on nous saura gré d'avoir cité ces beaux passages d'un livre si remarquable dont la lecture est interdite à nos concitoyens. Mais pourquoi M. Proudhon place-t-il Béranger entre Rousseau et M. de Lamartine, parmi les *femmelins?* Parce que Béranger est un vulgarisateur, ce qui est vrai, et non un initiateur, ce qui est encore vrai, à prendre le mot dans son sens le plus exclusif.

Béranger est-il *initiateur* comme furent les anciens lyriques, comme Homère, Virgile, Corneille, Boileau (?), Molière, La Fontaine, Voltaire? A-t-il en lui le concept, l'idée? — A cette question, je réponds sans hésiter : Non, Béranger n'a rien du poëte initiateur, c'est un écho, une harpe éolienne.

Comme Rousseau, il fut par la prédominance de l'*élément féminin* (la *faculté de vulgariser*), un agitateur en qui la passion débordait la conscience; il a servi la Révolution, mais il a fait baisser le sens moral (en tant que *femmelin* et non autrement : telle est, croyons-nous, la pensée de M. Proudhon) et dérouté le sens politique.

Nous tenons maintenant le fil d'Ariane, et tous les reproches politiques de M. Proudhon à Béranger s'expliqueront d'eux-mêmes, puisque tous dérivent de cette conception première reposant sur un fait vrai, à savoir que Béranger fut plutôt un *vulgarisateur* qu'un *initiateur*.

Ici, comme il arrive souvent, la logique va en-

traîner M. Proudhon au delà des limites de la vérité. De prémisses justes, il va tirer des conséquences fausses. En effet, il sera toujours dangereux d'appliquer à un homme le raisonnement géométrique, la démonstration par A + B. La nature humaine ne se prête point à cette rigueur de déduction : par sa complexité, elle échappe à toutes ces formules abstraites, instruments merveilleux lorsqu'il s'agit du monde matériel, instruments d'erreur lorsqu'il s'agit du monde moral.

Écoutons M. Proudhon :

1° Béranger est un vulgarisateur : or le rôle de la femme est de vulgariser, ou, en d'autres termes, « de porter l'homme à la justice par l'attrait de la beauté, » donc Béranger est un *femmelin;*

2° Le mouvement de l'idée est l'élément masculin par excellence : or Béranger est un *femmelin*, donc, comme chez Rousseau, le premier des *femmelins*, l'idée se trouble chez le chansonnier, « la passion ou l'affectivité l'emporte sur la raison; »

3° D'où il résulte que Béranger est « un agitateur en qui la passion déborde la conscience, » qui a « servi la Révolution, » sans doute, mais qui a « fait baisser le sens moral et dérouté la politique, » comme tous ceux chez lesquels prédomine « l'élément féminin. »

Le raisonnement est parfait, il porte même tous les caractères de l'évidence, et il faudrait l'accepter s'il s'agissait d'un être de raison et non pas d'un homme, c'est-à-dire d'une créature originale et compliquée en qui se combinent des éléments divers. Ces éléments, le logicien les a violemment éliminés,

moins un, celui sur lequel repose le raisonnement tout entier. Sans doute, Béranger est un vulgarisateur, en ce sens qu'il a vulgarisé, répandu dans la société, dans la société d'en bas surtout, une grande quantité d'idées politiques, religieuses, philosophiques et morales qui, jusqu'alors, restaient en grande partie la propriété exclusive des lettrés, des philosophes et des hommes politiques ; sans doute, il n'a pas été initiateur, en ce sens qu'il n'a pas, à proprement parler, inventé de toutes pièces une nouvelle politique, une nouvelle religion, une nouvelle philosophie, une nouvelle morale.

Béranger fut pendant quinze ans l'écho de son pays. Pendant quinze ans la France et le chansonnier éprouvèrent les mêmes colères, ressentirent les mêmes espérances. C'est là son caractère, son mérite et sa force. Aussi, quand on fait aujourd'hui le procès du poëte, fait-on du même coup le procès de la France et du sentiment national de 1815 à 1830. Mais il ne fallait pas oublier que cette harpe éolienne ne frémissait pas à tous les vents, que cet écho n'avait rien de passif. C'était un écho intelligent, doué d'une personnalité puissante, un écho qui ajoutait ou retranchait des mots dans toutes les phrases venues jusqu'à lui. Béranger écoutait le sentiment populaire et l'exprimait ensuite. Il ne le subissait pas. Homme de bon sens, homme pratique avant tout, il s'appropriait les idées qui naissaient autour de lui, devinait ou prévoyait souvent celles qui allaient naître, se souvenait d'hier, interrogeait aujourd'hui, songeait à demain, transformait ce qu'il semblait adopter — les souvenirs im-

périalistes par exemple, — tenait fortement et quels que fussent les événements à ses convictions intimes — la Révolution et la République, — ne se laissait jamais entraîner au delà de ce qu'il regardait comme possible et immédiatement réalisable. Il chantait, il partageait les rêves de la nation, il ne partageait pas ses illusions, et savait parfaitement où on allait, à quelles étapes il faudrait s'arrêter.

Que la voix publique vienne ébranler son âme, nous dit M. Proudhon, il chantera ; lui-même ne la devance pas. Seul il se trompe constamment ; il ne connaît ni sa route, ni son étoile.

Ceci est vrai et faux tout à la fois. En effet, il a besoin que la voix publique ébranle son âme : « la popularité est un besoin de son talent ; » ajoutons qu'elle est une nécessité de son genre, qui n'existe, en effet, que s'il est populaire. Pour agir sur les masses, pour les mener au but où tend le chansonnier, il faut que les masses soient préparées à entendre ses chants, à les comprendre. En un mot, le poëte politique attend son moment et parle quand il voit ses auditeurs prêts à l'écouter. Mais M. Proudhon se trompe quand il le suppose dans une erreur constante, quand il lui reproche de ne connaître ni sa route, ni son étoile.

Parmi les ennemis de la Restauration, parmi ceux qui la combattent, on compte des libéraux qui veulent seulement développer nos libertés politiques et acceptent la dynastie régnante; des bonapartistes qui regrettent purement et simplement l'Empereur et la gloire militaire de l'Empire; des parti-

sans de la branche cadette qui croient à la royauté constitutionnelle et comptent sur l'éducation semi-révolutionnaire du duc d'Orléans; des républicains, enfin, en petit nombre, qui veulent l'abolition de la royauté. Eh bien! nous le croyons, tous sont dans l'erreur, excepté Béranger : les uns, en espérant fonder la liberté avec le concours des Bourbons de la branche aînée, qui ne peuvent ni l'aimer, ni la donner; les autres, en appelant le retour du despotisme militaire, le plus grand ennemi de la Révolution; les libéraux, en prenant la royauté constitutionnelle pour un but, c'est-à-dire une transition pour une solution; les démocrates, en demandant la République, au sortir de 93 dont les souvenirs épouvantent, et après la dictature impériale qui a détruit les individualités et abaissé les caractères par la suppression de l'initiative personnelle.

Béranger ne semble-t-il pas voir plus clair que tout le monde à cette époque importante? Il chansonne Louis XVIII et Charles X avec l'intention bien arrêtée de renverser la monarchie légitime, du moment où il a acquis la conviction profonde [1] « que, les Bourbons fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la terreur, l'anarchie directoriale, et la gloire de l'Empire. » Il se sert des souvenirs impérialistes comme arme de guerre, afin

[1] C'est-à-dire après la seconde invasion, dès 1815.

de consoler la France humiliée par deux invasions successives, et encore a-t-il soin, en face des émigrés et de leurs prétentions féodales, de ne peindre dans Napoléon que le triomple de l'égalité révolutionnaire. — 1830 survient. — Républicain, il contribue puissamment à la nomination de Louis-Philippe, sans croire à la durée de ce nouveau régime, sans s'y rattacher, ni l'aimer. « *Il jette une planche sur le ruisseau.* » Il veut la République ; il la voit dans l'avenir ; il ne doute pas un instant de son avénement, mais il désire que son prochain retour soit définitif et prévoit, dix-huit ans d'avance, les fautes de ses amis de Février, les écueils où sombrera la seconde République, si on la proclame trop tôt.

Nous n'inventons rien ; les faits sont là, il suffit de les analyser. Nous le demandons maintenant, peut-on dire que lui seul s'est constamment trompé, « qu'il a dû son succès à son ignorance ? »

Ne paraît-t-il pas plus juste, au contraire, de dire que lui seul a bien vu, a bien su où il allait ; que lui seul a bien compris ce qui était réalisable, prédit ce qui était prématuré ? — Lui seul n'a cru ni à la Restauration, ni au bonapartisme qu'il a combattu toute sa vie, vers la fin par ses conseils et ses avis au coin du feu ; ni aux d'Orléans, gâteau d'orge jeté au cerbère populaire pour calmer un instant sa colère.

M. Proudhon appuie son opinion « que Béranger n'est que l'écho des passions de son temps » sur ce fait que le chansonnier « grandit avec l'opposition libérale. »

Que fait-il en 1810, en 1811, quand le despotisme impérial,

parvenu à son apogée, a fait taire la Révolution ? Chante-t-il la Liberté et la République ? Non, il est tout entier à Comus, Bacchus, etc... Il attendra les Bourbons et la Charte.

... Que fait-il encore, de 1812 à 1815, quand la France est écrasée sous les désastres et que les armées étrangères ont établi leur quartier général à Paris ? Il chante des gaudrioles, *le Roi d'Yvetot*[1], etc.

Il s'agit d'un fait matériel que nul ne peut contester, mais qui nous semble mal compris par M. Proudhon. Béranger n'attend pas « les Bourbons et la Charte. » Il attend autre chose, *il attend son talent*. Le poëte, ne l'oublions pas, trouva la chanson au cabaret. Il y resta d'abord avec elle, n'osant pas encore la sortir du lieu de refuge où elle s'abritait de temps immémorial. Il ne savait pas s'il en aurait la force, si le genre lui-même se prêtait à une transformation, si la « fille de joie » pouvait devenir la fille du peuple, la muse de la patrie. Aux dates indiquées par M. Proudhon, c'est le poëte qui hésite bien plus que le citoyen. Le chansonnier tient une arme, mais il n'en connaît ni l'usage, ni la portée. Il suit la tradition avant d'en créer une nouvelle. Il n'oublie pas les malheurs et les humiliations de la France ; seulement il tâtonne, il essaie, il cherche sa veine. Du jour où il comprend sa force, il en use ; pouvait-il en user plus tôt ?

A-t-il, demande M. Proudhon, « une intelligence véritable du mouvement historique, des passions de son époque, du droit et de l'avenir de la Révolution ? » — Peut-être n'a-t-il pas, à cet égard, quelques-

[1] Nous avons déjà fait remarquer qu'il y avait erreur sur la date et par conséquent sur la portée du *Roi d'Yvetot*.

unes des idées nées trente ans après; peut-être ne voit-il pas les choses au même point de vue absolument que M. Proudhon, qu'il admirait pourtant; mais il a montré une intelligence pratique admirable. Nous ne prétendons pas, d'ailleurs, qu'il fut absolument complet. Aucun homme ne l'est, pas plus M. Proudhon que Béranger, et, sans doute, dans cinquante ans, un nouveau réformateur, éclairé par l'histoire qui va s'écrire d'ici là, pourra-t-il poser avec le même droit les mêmes questions à M. Proudhon, aux plus hardis penseurs de la génération actuelle.

Les jugements sévères, et suivant nous erronés, que nous venons de relever au sujet de Béranger dans les belles pages de M. Proudhon, tiennent, nous le répétons, à une première erreur de l'éloquent publiciste. Classer le chansonnier entre Rousseau et M. de Lamartine, parmi les *femmelins*, c'était se condamner d'avance à ne plus voir le Béranger vrai; c'était le rendre complice de certaines faiblesses, de certaines défaillances qu'il n'a jamais connues.

Soit au point de vue du style, soit au point de vue des idées, soit encore bien davantage au point de vue du caractère, le chansonnier populaire n'a rien de commun avec ces deux grands esprits, l'un et l'autre si admirablement doués du côté de l'imagination, l'un et l'autre si tristement privés, dans la vie, de la première des facultés, la faculté dirigeante, celle qui brille surtout dans Béranger et qu'il faudrait lui reconnaître, alors même qu'on lui refuserait toutes les autres.

Si l'école de Rousseau se reconnaît « à l'obscurcissement de l'idée, remplacée par une loquacité excessive, qui fait d'autant mieux ressortir le faux de la pensée, la pauvreté du sens moral, et, malgré l'artifice de la diction, la pauvreté du style, » il faut avouer que cette définition ne convient guère au style de Béranger, qui se distingue par les qualités et les défauts contraires. On ne peut, à coup sûr, lui reprocher « une loquacité excessive, » ni cette pompeuse mollesse de la phrase — presque toujours oratoire — qu'on retrouve, par exemple, chez M. de Lamartine, unie aux éminentes beautés de son lyrisme. Béranger, au contraire, tombe quelquefois dans l'obscurité à force de concision [1], et parce qu'il met souvent autant d'idées que de mots dans ses vers. Sa phrase est toujours nerveuse et d'une grande simplicité, soit dans la poésie, soit dans la prose. Le court récit intitulé : *Ma Biographie*, ne permet plus aucun doute à cet égard. C'est bien là le style français par excellence, vif, net, arrêté, ennemi des grands mots, des images forcées, sans nul alliage étranger. En lisant l'épisode de *la Mère Jary*, comme en lisant les préfaces de ses chansons, on sent aussitôt qu'il a retrouvé le secret de cette prose en « cotillon court et souliers plats » qu'on pouvait croire perdu depuis Voltaire. Qu'on prenne une page de Rousseau, une page de Béranger, une page de M. de Lamartine, qu'on les lise haut successivement, et l'oreille suffira pour nous prévenir qu'il

[1] « Je veux être concis et je deviens obscur. »
(BOILEAU.)

n'y a là rien de commun, ni dans le mouvement de l'idée, ni dans la contexture de la phrase, ni même dans le choix des termes entre ces trois *femmelins*, dont l'un possède le style le plus viril en sa simplicité, le plus français en sa clarté, que nous connaissions à notre époque.

Nous ne prétendons pas, d'ailleurs, que Béranger ait un style plus grand, plus élevé que certains de nos auteurs contemporains; nous soutenons seulement qu'il a, de nos jours, le style le plus concis et le plus clair — sauf de rares obscurités, absentes de sa prose, — par conséquent le plus éloigné de Rousseau et de son école, où nul n'échappe à la déclamation. Béranger, écrivain, est vraiment en réaction contre la « décadence. » Chez lui ni sentimentalisme larmoyant et affadissant, ni enflure sonore et vide; il sacrifie tout à l'idée : il y sacrifierait au besoin l'harmonie, l'élégance, même, en quelques circonstances, la clarté qu'il prisait par-dessus toute autre qualité littéraire. Nous le trouvons donc, à ne considérer que la forme plastique, le style en un mot, très « masculin » et bien supérieur à la plupart de nos romantiques modernes.

Si nous comparons, au point de vue intellectuel Béranger à Rousseau et à toute son école politique, philosophique et religieuse, les rapports ne nous semblent pas mieux établis.

Sauf un déisme qui rappelle beaucoup plus Ferney que Genève, nous ne voyons rien de commun entre le chansonnier et les autres *femmelins* de M. Proudhon. Son Dieu lui-même ne ressemble guère au « Dieu de Jean-Jacques, de Maximilien et

d'Alphonse de Lamartine; » c'est un Dieu souriant et, si l'on peut dire, *bonhomme*. L'œuvre du poëte ne porte aucune trace de cette religiosité vague et sans énergie dont le XIXe siècle semble atteint, de cet idéalisme faux qui tue l'action et nous éloigne de la terre sans nous rapprocher sensiblement du ciel, qui nous rend impuissants sans nous faire meilleurs, qui nous ôte le sens pratique de la vie sans nous guider plus sûrement dans les hautes spéculations de l'esprit. A cet égard, Béranger, comme le dit M. Proudhon, manque d'idéal, car il regarde presque toujours à ses pieds ou devant lui, et ne se perd point au milieu des nuages d'où l'on redescend inutile aux autres et à soi-même. Sa sensibilité vraie ne dégénère jamais non plus en découragement. Il y retrempe sa volonté; il ne s'énerve pas dans les éloquents désespoirs, il ne se plaint pas de l'injustice et de la dureté des hommes, il ne trouve pas le monde trop étroit pour sa belle âme, et « s'il y voit du mal, il n'aime que le bien. »

Cette philosophie consolante ne relève point de Rousseau, le père de tous les désespérés, de tous les adorateurs attendris de leur propre personne. Le pessimisme est aussi étranger au talent du chansonnier que l'optimisme; Béranger voit les choses telles qu'elles sont [1], mais il voit surtout le parti favorable qu'on en peut tirer, ce qu'elles *doivent* être et non pas ce qu'elles *devraient* être.

[1] « Enfin la raison l'emporta : bientôt mon âme devint plus sereine, les accès de mélancolie disparurent; *je vis les hommes tels qu'ils sont, et l'indulgence commença à pénétrer dans toutes mes pensées.* » (*Ma Biographie.*)

Sa politique également n'a pas cet élément paradoxal, ce caractère de violence maladive, qui sont le fond même de la politique de Rousseau, élément et caractère qu'on retrouve, encore exagérés par un esprit étroit et sans portée, dans la politique de Robespierre. Béranger fait avant tout de la politique pratique : il a son utopie, mais il conserve le bon sens, et ne s'occupe que du possible.

Le bon sens, auquel il faut ajouter une grande finesse, n'est-ce pas la faculté maîtresse du chansonnier, celle que chacun lui reconnaît? Or, le bon sens, n'est-ce pas surtout ce qui manque à Rousseau, à tous les *femmelins* de tous les temps?

Quant au caractère, qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'il s'agit de Béranger (en lui l'homme se confond étroitement avec le poëte, et le caractère fait partie intégrale du talent), M. Proudhon n'en a pas dit un mot et il a eu raison.

Après avoir diagnostiqué l'état moral de Rousseau en ces termes : « Caractère faible, âme molle et passionnée, jugement faux, dialectique contradictoire, génie paradoxal, puissant dans sa virtualité, mais faussé et affaibli par ce culte de l'idéal qu'un instinct secret lui faisait maudire, » on doit laisser complétement de côté le caractère de Béranger, si l'on veut faire du chansonnier un homme de la race de Jean-Jacques et de M. de Lamartine que la faiblesse — trop visible aujourd'hui — de son caractère, encore « faussé et affaibli par le culte de l'idéal, » désigne naturellement à l'honneur dangereux d'une étroite parenté intellectuelle avec le philosophe genevois.

Que l'on compare entre eux ces trois hommes dans la vie de chaque jour publique et privée ; que l'on compare surtout les *Confessions* à *Ma Biographie*. Dans les *Confessions* que voyons-nous ?— Une personnalité exubérante et maladive ; un hypochondriaque égoïste et sentimental, étalant sous nos yeux ses passions les plus secrètes, se plaignant de l'injustice des hommes, de la cruauté du sort ; plein de tendresse et de pitié pour lui-même, sans indulgence pour les autres ; dénonçant à la postérité les intimes et singulières faiblesses de sa bienfaitrice ; nommant toutes ses maîtresses, celles qu'il a rêvées comme celles qu'il a eues ; racontant froidement, de la même plume qui a écrit l'*Émile*, comment Jean-Jacques entend la paternité ; prouvant qu'il n'aime les enfants et l'humanité qu'en romans ; jugeant et condamnant tous ses contemporains ; récusant tous les juges dès qu'il s'agit de lui ; finissant, après une existence douloureuse et vide de bonté réelle, par la folie de l'orgueil et le suicide du désespoir.

Dans *Ma Biographie*, au contraire, nous voyons un homme simple et bon, ennemi de l'emphase dans le style [1] et dans la vie, ami de l'humanité, sans rancune ni colère ; parlant de lui-même avec une extrême discrétion et une parfaite modestie ; se taisant sur les autres, excepté lorsqu'il s'agit de raconter une belle action, de signaler un noble

[1] « Ce poëme de *Néron* ne contenait que quelques passages assez vigoureux, où paraissait une certaine tendance à la *simplicité, que j'ai tant estimée,* aussitôt que, renonçant à l'effroyable facilité que j'avais eue d'abord d'accumuler des tas de vers, je me fus mis à travailler avec réflexion. » (*Ma Biographie.*)

cœur ou un grand caractère; ne compromettant aux yeux de la postérité, même par une allusion, aucune de celles, grande dame ou grisette, dont la bonté charma ses jeunes années [1], faisant de la seule « amante » dont on ait le droit de parler, « une amie [2]; » avouant qu'il a commis des fautes, mais n'entrant pas dans d'inutiles détails de peur de transformer un aveu en un dithyrambe; passant sous silence le rôle politique qu'il a joué, l'influence qu'il a exercée; s'en rapportant « à ce que voudront en dire les historiens. »

Au lieu de se grandir à la mesure de son orgueil, il se diminue à l'excès, se réduit à n'écrire « que l'histoire d'un faiseur de chansons, » et se restreint, au grand dépit des amateurs de scandale, à la simple nomenclature « des faits qui lui sont particuliers, » en passant même sous silence l'innombrable quantité de ses bienfaits qui suffiraient à lui créer une personnalité admirable. Modéré dans son récit comme dans ses actes, il donne, par ses mémoires posthumes, une dernière leçon de convenance, de mesure, de respect pour la vie privée, qu'il respecte chez lui et chez les autres. Calme et bienveillant

[1] Voici tout ce qu'il dit à ce sujet :

« Quoique laid et de mine chétive, je n'ai pas eu occasion de dépenser avec les femmes, qui seules eussent pu m'entraîner à des folies onéreuses. » (*Ma Biographie.*)

On sait d'ailleurs que Béranger réussit auprès d'elles, grâce à son esprit et à sa gaîté.

[2] « ..... La meilleure amie que j'aie eue, la bonne Judith, avec qui je finis mes jours... » (*Ma Biographie.*)

Rousseau aurait écrit un volume de poësie et de révélations sur son amie, — mais naturellement après l'avoir quittée.

jusqu'au boût, philosophe pratique, pauvre sans amertume, indépendant sans ostentation, fidèle à toutes ses opinions, ne s'érigeant pas en juge de l'humanité, en confesseur de son siècle, il laisse à ses œuvres, écrites ou non, à sa vie connue de tous, à ses amis, à ses adversaires même, le soin et le devoir de révéler combien cette simplicité vraie cachait de finesse, cette modération sincère de force véritable.

M. Proudhon trouve « l'insignifiance de ses Mémoires poussée jusqu'au commérage. » En effet, à un certain point de vue, ils sont insignifiants, puisqu'ils ne contiennent aucune révélation sur les contemporains, et nous comprenons la déception du gros public gâté par les scandales friands qu'il est devenu de mode de lui servir chaque jour. Mais M. Proudhon croit-il que Béranger n'avait pas vu assez d'événements, étudié assez d'hommes, connu assez de petites ou de grandes intrigues pour amuser la galerie s'il l'avait voulu? Croit-il que son esprit mordant, son talent de peintre de mœurs, n'auraient pas trouvé à se développer dans une satire posthume et sans danger [1]?

[1] « Je dois d'abord prévenir mes lecteurs que, quoique contemporain des plus grands événements d'une époque qui en a tant produit, je n'ai pas la prétention d'étendre mes récits et mes réflexions au delà du cercle que me trace ma carrière chantante. Préoccupé sans cesse et avant tout des intérêts de mon pays, j'ai été poussé, sans doute, à approfondir bien des questions d'ordre général; homme de nature politique, j'ai pu donner mon avis dans des entreprises plus ou moins importantes; mais dans cette notice ne doivent trouver place que les faits qui me sont particuliers, faits de peu de valeur et souvent très-vulgaires. Quant à la part d'influence que mes relations m'ont fait

Si Béranger s'est tu, lorsqu'il pouvait facilement parler; si, vivant, il a attaqué ses ennemis, si, mort, il les a ménagés, dédaignant cette guerre commode, cette embûche suprême à l'abri derrière une tombe, que des génies orgueilleux ou malveillants tendent à leurs adversaires surpris; si, au lieu de se retirer de la lutte, après 1830, par un calcul d'habileté, il nous prouve dans sa confession qu'il a réellement désarmé, gardant les convictions et non pas les colères de sa vie de combat; s'il a jugé qu'on démoralisait à la longue une nation en dépouillant de leurs vertus, devant elle, les hommes qu'elle a aimés, admirés, en lui révélant sans cesse les fautes du génie, les faiblesses du talent, les compromis de la conscience, l'ignorance ou l'incapacité des chefs qui l'ont guidée longtemps, soit au pouvoir, soit dans l'opposition; s'il a, en un mot, été indulgent, philanthrope, oublieux du mal, patriote autrement qu'en chansons, loin de nous en plaindre, il faut lui en savoir gré. Il faut reconnaître que sa bonhomie était sincère, sincère son désintéressement; que son silence est un éloquent témoignage en faveur de la pureté de sa vie et de ses intentions, un bel exemple offert à tous ceux que la popularité investira désormais d'une redoutable puissance.

Sait-on combien de nos grands hommes du jour lui doivent de porter haut la tête, quand il ne tenait

avoir dans la politique active, je m'en rapporte à ce que voudront en dire les historiens, s'il s'en trouve qui soient tentés de chercher dans les derniers événements dont la France a été le théâtre. » (*Ma Biographie*.)

qu'à lui peut-être de les découronner d'une auréole peu méritée?

Malgré ces injustices, qui tiennent à une intelligence incomplète du caractère de Béranger, au désir de le faire rentrer dans une classification où le chansonnier n'est pas réellement à sa place, l'étude de M. Proudhon restera comme une des plus intéressantes et des plus instructives qu'on ait écrites sur le poëte national. Très-bienveillante et très-malveillante tour à tour, elle est exempte de préoccupations mesquines et de petites passions personnelles. Le philosophe révolutionnaire a étudié le chantre révolutionnaire du haut d'un système un peu trop exclusif. Il a mal vu la physionomie de son modèle; des détails lui ont échappé, et il a mal interprété plusieurs de ceux qu'il distinguait. En y regardant de plus près, il aurait mieux vu et mieux compris l'homme exceptionnel qui, à notre époque d'ambitions malsaines et de mercantilisme politique et littéraire, a porté si loin le respect de soi-même, de son talent et du drapeau sous lequel il marchait.

Pourquoi donc nous appesantir toujours sur ce que nous appelons le mal et négliger le bien? Pourquoi nous montrer sensibles à ce qui nous sépare les uns des autres, insensibles à ce qui nous rapproche? Pourquoi, par notre sévérité, par notre intolérance, justifier ou du moins excuser à l'avance la sévérité, l'intolérance dont nous sommes nous-mêmes l'objet? M. Proudhon, autant que Béranger, a été souvent mal compris, méchamment ou sottement interprété. On a organisé contre lui la conspiration du silence. Réduit à combattre seul, avec une mâle

persévérance, il n'a pas une tribune où faire entendre sa voix. Qu'il se montre donc plus ouvert, plus accueillant pour ceux qui ont lutté avant lui, quand même ils auraient compris autrement que lui leurs devoirs et les nécessités de l'époque. Que les hommes de bonne volonté cessent enfin de se renier ainsi mutuellement, à la grande joie des éternels ennemis de la Révolution.

M. LOUIS ULBACH.

Amicus Plato, sed...

Admirateur du talent de M. Louis Ulbach, nous avons pu, grâce à des circonstances particulières, apprécier aussi certains côtés de son caractère qui ne se montrent pas au public, et découvrir derrière l'homme d'esprit l'homme aimable et bienveillant. Il nous est donc pénible de le rencontrer parmi les ennemis les plus injustes de Béranger; de le voir, complice volontaire, assumer une responsabilité dans les invectives à triple jet de M. de Pontmartin et dans le pamphlet-libelle de M. E. Pelletan.

Cependant, il n'y a d'amitié et d'admiration véritables que l'amitié libre et l'admiration intelligente, celles qui savent, quand il le faut, séparer l'homme de ses erreurs accidentelles, et M. L. Ulbach lui-même nous estimerait moins si des considérations de sentiment personnel nous poussaient à abdiquer nos opinions sans être converti, ou à les taire quand nous croyons qu'elles sont justes et vraies. D'ail-

leurs, le mordant chroniqueur ne craint ni la contradiction ni la lutte. Il l'a prouvé maintes fois, et ceux qui se sont mesurés avec lui portent longtemps la trace des rudes coups de plume qu'il distribue à ses adversaires. Romancier délicat, peintre exquis des émotions de la famille, maître habile dans les touches légères, dans les nuances savamment graduées, préoccupé du style, où il mêle à des traits satiriques une grâce un peu recherchée, une sorte de marivaudage, mais de marivaudage tout moderne, M. Louis Ulbach a produit plusieurs œuvres charmantes, rapidement consacrées par un succès populaire. Nous n'y voyons à reprendre qu'un respect peut-être trop complet pour la morale officielle et bourgeoise, telle que l'hypocrisie de nos mœurs et les idées soi-disant chrétiennes nous l'ont faite.

Pour notre part, et en dehors de ses grands romans que tout le monde a lus ou lira, nous lui savons un gré infini d'avoir écrit, dans un volume moins lu [1], parce que l'auteur alors était moins connu, une nouvelle extrêmement remarquable, intitulée : *Histoire d'un honnête homme, récit invraisemblable.* Il y avait là en germe et comme en résumé les qualités diverses de ce fin talent qui a toujours dédaigné les couleurs éclatantes, le ton déclamatoire et forcé, les grandes complications d'événements insensés généralement employés par nos romanciers de cape et d'épée. Il a su, au contraire, en évitant la vulgarité, le mauvais goût et le mauvais style des réalistes, exploiter la mine iné-

[1] *Les Roués sans le savoir.*

puisable des sentiments simples, des passions honnêtes ; il a voulu peindre la vie moyenne, et il a réussi à lui donner de l'attrait en lui laissant ses proportions vraies. C'était, de nos jours, montrer une sagesse et une conscience littéraires bien dignes d'éloges, afficher un respect de soi-même et du public dont on nous avait beaucoup déshabitué.

Cependant, si M. Ulbach a pris sa place parmi les romanciers aimés de notre époque, s'il a montré dans la critique des qualités distinguées, c'est dans la polémique qu'il excelle. Là on le voit avec surprise transformer tout à coup son sourire bienveillant ou railleur, mais d'une finesse un peu voilée, en un rire aigu, plein de l'esprit le plus vif et le plus mordant. Derrière cet écrivain tour à tour si simple ou si coquet, sous cet observateur semi-sentimental, semi-satirique, on ne s'attendait pas à trouver ce lutteur étincelant, prompt à la parade comme à l'attaque. Nous regrettons vivement qu'il n'ait pas mis ces heureuses facultés au service d'une cause plus juste, qu'il ne se soit pas chargé de défendre, contre de stupides calomnies et les emportements d'une réaction, au moins excessive, à quelque point de vue qu'on se place pour l'apprécier, la mémoire du chansonnier trop cruellement puni de sa popularité. Nous aurions voulu rencontrer M. Louis Ulbach parmi cette pléiade d'hommes remarquables, de critiques, d'historiens, de romanciers, de poëtes et de philosophes éminents qui ont toujours témoigné de leur respect et de leur admiration pour Béranger, troupe d'élite où l'écrivain de la *Revue de Paris* se serait trouvé en compagnie des meilleurs de

ses confrères politiques et littéraires. Sa place était là et non ailleurs.

Du reste, l'isolement relatif de la position qu'il a prise aux côtés de M. Pelletan, dans cette question particulière, prouve l'extrême sincérité de son opinion et la bonne foi complète de son antipathie contre l'auteur des *Fous.* » Cette sincérité, cette bonne foi ressortent encore du ton dégagé, de la tranquille assurance avec lesquels il remet Béranger à sa place et lui mesure la portion de gloire et d'influence à laquelle il lui permet d'avoir droit. Tous les adversaires du chansonnier que nous avons entendus déjà et tous ceux qui nous restent à entendre y vont, soit avec plus de précaution, soit avec plus de colère. Ils lui rendent, au moins, l'hommage de le discuter sérieusement et d'apporter tout leur talent dans la lutte.

M. Louis Ulbach seul ne pense pas qu'il faille y mettre tant de façons. A ses yeux, Béranger est un de ces « *petits bonshommes en plâtre* que la génération de 1814 portait sur sa tête, et qui se sont tous brisés contre le seuil romantique, quand Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo ont ouvert ces champs de lumière qui sont le domaine vivifiant de la génération actuelle. » Aussi, à ce buste en plâtre, pour le casser, M. Ulbach se contente de donner une chiquenaude, et si dédaigneuse, si légère, qu'il ne sent même pas qu'il a frappé sur du bronze. Il cite Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, sans songer que deux de ces trois hommes ont porté à Béranger une profonde amitié, une admiration complète, poussée même jusqu'à l'en-

thousiasme, et qui prouve à leur honneur qu'on peut aimer et admirer l'admirable, alors même qu'il se manifeste sous une forme littéraire contraire à celle que nous avons adoptée[1]. Il ne songe pas que Victor Hugo n'a jamais rien dit, rien écrit de défavorable au chansonnier, et il a pu voir depuis, dans la *Correspondance*, que le grand poëte joignait à d'autres mérites celui plus rare de rendre justice à un homme

[1] « Sous le simple titre de chansonnier, un homme est devenu un des plus grands poëtes que la France ait produits ; avec un génie qui tient de La Fontaine et d'Horace, il a chanté, lorsqu'il l'a voulu, comme Tacite écrivait. » (CHATEAUBRIAND, Préface des *Études historiques*.)

Voici de plus une lettre de Chateaubriand (24 septembre 1831), que M. Louis Ulbach ne connaissait pas, lorsqu'il demandait pardon à ses lecteurs de donner le nom de « poëte » à Béranger, et qu'il avait sans doute oubliée déjà, lorsqu'en 1860, il déclarait que le chansonnier ne savait que faire rimer « lauriers et guerriers, cotillon et Frétillon. » Elle se trouve dans l'appendice à *Ma Biographie* :

« Monsieur, si vos talents étaient d'une espèce moins rare, si vos » tableaux ne réunissaient à la correction du dessin l'éclat ou la » suavité du coloris, je me contenterais de vous remercier de l'ode[1] » que vous avez bien voulu m'adresser... Mais ce n'est pas la rede- » vance d'une gratitude vaniteuse que je vous viens payer, c'est le » tribut d'une admiration sincère. *Un grand poëte*, QUELLE QUE » SOIT LA FORME DANS LAQUELLE IL ENVELOPPE SES IDÉES, *est* » *toujours un écrivain de génie* : Pierre de Béranger se plaît à se » surnommer le *chansonnier*; comme Jean de La Fontaine le *fablier*, » il a pris rang parmi nos immortalités populaires... Peu de juges » aujourd'hui sont capables d'apprécier ce qu'il y a de fini et » d'achevé dans vos vers, peu d'oreilles assez délicates pour en » savourer l'harmonie. Le travail le plus exquis s'y cache sous le » naturel le plus charmant.

» Au reste, Monsieur, dans la préface de mes *Études*, vous consi-

[1] « Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie, » etc. (à M. de Chateaubriand.)

dont le caractère, le talent et la politique patiente sont l'antipode du caractère, du talent et de la politique de l'illustre exilé [1].

» dérant comme *historien*, j'ai remarqué que cette strophe était
» digne de Tacite, qui faisait aussi des vers :

Un conquérant dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

» Lorsque vous entonnez la louange du *Roi d'Yvetot*, et l'hymne » au *Ventru*; lorsque vous célébrez le *Marquis de Carabas* et les » *Myrmidons*; lorsque vous dictez la lettre prophétique d'*Un petit roi* » *à un petit duc*; lorsqu'à mon grand regret vous riez de la *Géron-* » *tocratie*, vous êtes un politique à la manière de Catulle, d'Horace » et de Juvénal... »

[1] VICTOR HUGO A BÉRANGER :

« Je suis à Mayence, dans un pays qui a été français, qui le rede- » viendra un jour, et qui l'est de cœur et d'âme en attendant, etc., » etc. Tout à l'heure j'étais à ma fenêtre, sur le Rhin; j'écoutais » vaguement le bruit du moulin à eau,... lorsque d'une croisée » voisine, une voix de femme, une voix charmante, m'a apporté par » lambeaux des vers charmants....

» Ces vers de vous, ces nobles vers entendus de cette façon et dans » ce lieu, m'ont remué profondément. Je vous les envoie mutilés » comme le vent me les a apportés; ils m'ont fait venir les larmes » aux yeux, et j'ai senti un besoin irrésistible de vous écrire... » Vos vers m'ont dilaté l'âme. Ce chant d'une femme, c'est la pro- » testation de tout un peuple. J'ai pensé que vous seriez heureux de » savoir que les échos du Rhin sont pleins de votre voix, et que la » ville de Frauenlob chante les chansons de Béranger. Quant à moi, » je ne fais que passer à Mayence, mais j'en emporte une émotion » profonde. Je vous la dois et je vous en remercie, cher et grand » poëte; je suis à vous du fond du cœur.

» 4 octobre 1840. » » VICTOR HUGO.

(*Correspondance*, tome III.)

Or Béranger n'ayant pas plus de valeur que ne lui en accorde M. Ulbach, comment expliquer le respect de Chateaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, pour ce buste en plâtre qu'ils ont l'air de croire en marbre et du marbre le plus pur? Il faut supposer en eux bien de l'hypocrisie ou bien de la niaiserie : de l'hypocrisie, s'ils ont seulement voulu flatter la popularité dans l'homme qu'elle avait choisie; de la niaiserie, s'ils ont été dupes d'une de ces contrefaçons vulgaires, d'un de ces moulages grotesques, que les industriels piémontais exposent le soir sur le parapet de nos quais parisiens, à la lueur blafarde du gaz, pour mieux tromper l'ignorance et le mauvais goût des petits bourgeois amateurs de l'art à bon marché. Ce serait adresser là un méchant compliment à la conscience ou à la sagacité de trois hommes dont nous admirons tous le beau talent, joint, chez M. Victor Hugo, à une incontestable fermeté de caractère.

M. Ulbach, d'ailleurs, les respecte et les admire autant que personne : il en est même un qu'il respecte et qu'il admire infiniment plus que nous ne faisons. Mais, quand il écarte du bout du doigt le « petit bonhomme, » cela lui paraît tellement naturel, tellement simple, qu'il oublie de se demander si le petit bonhomme tient à quelqu'un ou à quelque chose. Du reste, il ne discute pas le chansonnier, il se contente d'exprimer son opinion, sans rechercher la cause, après tout bonne à connaître, de l'immense influence que Béranger a exercée, non pas seulement sur les masses populaires, mais sur les esprits les plus marquants, les plus vigoureux

de notre époque, sur tous ces hommes considérables par leur talent et leur position, qui vinrent tour à tour solliciter et recevoir les conseils du poëte, avant, pendant et après 1830.

Quelle est sa valeur littéraire, philosophique et sociale? s'écrie M. Louis Ulbach. — Comme littérateur, Béranger, par sa forme et sa poésie, appartient à l'École de Parny... Il n'a point inventé un rythme; il n'a rien trouvé de plus que ses devanciers. Il a fait mieux la chanson, voilà tout [1]... Quant à l'amour et à l'idée de Dieu, on sait ce qu'il en a fait. S'il y a des sentiments qui puissent prétendre à purifier et à moraliser une époque; *s'il y en a dont la démocratie ait surtout besoin, ce sont ceux-là.*

A coup sûr, si la démocratie est une question de sentiment au lieu d'être un problème social, c'est-à-dire scientifique, que la science seule doit résoudre, en éliminant les vagues rêveries enfantées par l'imagination et les fausses conceptions de la vie entretenues par les idées religieuses, pour nous ramener à une notion exacte de la réalité, seul terrain solide où la Révolution ne risque pas de s'embourber. Mais comme l'idée de Dieu, en dehors des religions à dogmes, n'est qu'une idée confuse qui man-

[1] « La littérature française se trouva ainsi enrichie, par l'exhaussement de la chanson, d'un genre *nouveau,* dans lequel Béranger n'avait pas trouvé de modèle et restera sans égal, l'histoire et la poésie ne se répétant jamais. » (PROUDHON.)

« Mais que pense V. Exc. de Béranger et de l'auteur du *théâtre de Clara-Gazul?* — *Ceux-là, je les accepte,* a répondu Gœthe : *ce sont de grands talents* QUI ONT LEUR PRINCIPE EN EUX-MÊMES ET QUI SONT INDÉPENDANTS DES FAÇONS DE VOIR DE LEUR TEMPS. » (Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.)

que de certitude, une sorte d'idéal personnel qui peut satisfaire la conscience de l'individu, sans lui donner jamais un *criterium* général, acceptable de tous, nous ne comprenons pas ce qu'elle peut apporter de force à la démocratie. De deux choses l'une : ou cette idée nous conduira, après de longs efforts et des tâtonnements inutiles, à rentrer dans le giron d'une Église régulièrement établie, ou bien nous resterons dans le déisme pur et simple. Or, ne sait-on pas, depuis dix-huit siècles de luttes et de bouleversements, ce que les religions révélées mettent d'entraves à l'organisation de la démocratie ?— Elles ont donné une certaine définition de l'homme et de l'univers dont l'esprit domine dans nos lois et nos institutions; elles ont façonné le monde visible sur le monde invisible, tel qu'elles le concevaient, et, tant que nous accepterons un dogme religieux, nous ne sortirons point du dogme social qui en est l'application immédiate, puisque le premier implique nécessairement le second.

Si, au contraire, nous nous en tenons au déisme, qu'en résultera-t-il ?—C'est que chacun se fera sa petite religion, organisera son petit ciel, dotera son petit Dieu d'une certaine quantité d'attributs, trouvera sa petite solution au grand problème de l'infini, donnera sa petite raison d'être à l'univers, fixera le petit but auquel nous devrons tendre; puis, muni de son petit évangile, dont il sera tout à la fois le créateur, l'apôtre et le pasteur, chacun rentrera dans la vie avec son programme politico-religieux, et s'efforcera d'organiser la société au point de vue d'un idéal individuel, tout aussi éloigné de la réa-

lité que l'idéal chrétien ou musulman. Les meilleurs d'entre nous auront passé leur existence et employé les plus nobles facultés de leur esprit à chercher, dans l'autre monde, au delà des nuages, une solution qui ne s'y trouve point. Alors nous verrons pulluler autour de nous une foule de systèmes, plus ou moins socialistes, auxquels il ne manquera que le bon sens et la connaissance vraie des besoins de l'humanité, des droits et des devoirs *de l'homme envers l'homme*.

L'organisation de la démocratie est, répétons-le, un problème purement humain; il ne sera résolu que par l'étude des facultés de l'homme, la foi en sa puissance individuelle, la connaissance approfondie des lois qui régissent les sociétés et des intérêts qui résultent de l'agglomération d'êtres ayant les mêmes besoins et le même désir légitime de les satisfaire.

L'amour aussi, dont parle M. Ulbach, est une passion comme Dieu est un idéal; c'est une passion bonne ou mauvaise, noble ou méprisable, suivant les circonstances particulières où elle se développe. Elle peut beaucoup pour le bonheur de l'individu, elle ne peut rien pour la solution de questions sociales qui demandent la plus froide raison jointe à la science la plus pratique. Un société repose sur des faits et vit par eux; du jour où la passion et l'idéal sont les dieux qu'elle adore, elle perd le sens du juste, de l'honnête et du vrai; le désarroi des intelligences amène le désordre des idées et l'affaiblissement des volontés, chacun tire à soi : les grandes individualités naissent et les nations meu-

rent. Nous croyons donc que M. Ulbach est dans l'erreur quand il avance que « la démocratie a sur» tout besoin de l'amour et de l'idée de Dieu, » que ces deux sentiments purifient et moralisent une époque.

La démocratie n'est pas nécessairement athée, ou ennemie de l'amour, plutôt que de toute autre passion, mais ce qu'il lui faut pour se fonder, ce sont des principes certains, démontrés, des vérités pratiques. L'amour et les rêves religieux sont le luxe moral et permis des citoyens qui ont accompli leurs devoirs civiques; ce sont les joies du cœur, les fleurs de l'intelligence.

Si donc Béranger avait mal compris l'amour et dédaigné le sentiment religieux, on pourrait lui reprocher cette double lacune au point de vue poétique et au point de vue de la morale orthodoxe : il n'y aurait rien à lui reprocher au point de vue révolutionnaire, à moins qu'on ne voulût l'accuser d'avoir corrompu ses lecteurs et prêché le relâchement des mœurs. Mais c'est ici un autre côté de la question, et M. Ulbach ne l'aborde pas directement, puisqu'il se contente de dire : « L'amour, pour lui, n'est que le plaisir grossier. » Toute la vie de Béranger, sa biographie, ses lettres — documents ignorés, en 1855, du spirituel chroniqueur de la *Revue de Paris*, — démentent cette assertion reproduite également par M. Cuvillier-Fleury et d'autres critiques. Nous aurons l'occasion de la réfuter dans ce qu'elle a de faux et d'exagéré.

M. Ulbach déclare aussi que : « Chanté au dessert, accompagné par les couteaux et les fourchettes,

Béranger est le roi de la goguette et fait rire les hommes, mais rougir les femmes. »

Soit. Ceci toutefois ne peut s'appliquer qu'à un petit nombre de chansons plus ou moins grivoises, que les nécessités du genre et la tradition ont imposées au chansonnier, alors qu'il débutait et cherchait encore sa veine originale. Si c'est de la sorte que l'auteur de *M. et Mme Fernel* a entendu chanter le *Roi d'Yvetot*, le *Petit homme gris*, le *Sénateur*, *Roger-Bontemps*, *Ma Grand' Mère*, etc. [1], nous lui demanderons s'il a jamais entendu chanter, avec accompagnement de « couteaux et de fourchettes, » le *Cinq Mai*, les *Fous*, *Jacques*, *Jeanne-la-Rousse*, *Poniatowski*, le *Quatorze Juillet*, les *Quatre âges historiques*, le *Suicide*, les *Tombeaux de Juillet*, le *Tombeau de Manuel* le *Vieux caporal*, le *Vieux sergent*, le *Vieux Vagabond* et tant d'autres chefs-d'œuvre dont la sensibilité vraie et l'éloquence simple ont trouvé moyen d'émouvoir toute une nation, sans l'emploi des grands mots sonores et des longues phrases pompeuses [2]. Pour-

[1] « Toute cette partie de son œuvre serait à dédaigner, si, par la vivacité des tableaux et le mordant de la vérité, sa chanson, licencieuse de pensée et de fait, n'était devenue une satire d'un genre supérieur à celui d'Horace et de Juvénal. *Ma Grand' Mère* est une de ces pièces incomparables... et qui n'a de modèle en aucune langue. »

(PROUDHON.)

[2] « Les *chansons*, comme les fables de La Fontaine, les comédies de Molière et les contes de Voltaire ont conquis parmi le peuple et les hautes classes une égale célébrité. Et c'est ce qui élève Béranger au-dessus de tous les poëtes contemporains : en fait d'art et de poésie, une pareille universalité d'admiration est décisive et dispense de tout autre argument. »

(PROUDHON.)

quoi donc passer sous silence toutes ces chansons et celles qui s'en rapprochent par l'inspiration élevée, la haute et belle poésie? Elles forment la partie la plus importante du bagage littéraire de Béranger, et c'est à peine si M. Ulbach semble en connaître l'existence. Celles-là n'ont rien qui puisse faire « rougir les femmes, » et ne justifient nullement cet aphorisme : « Un poëte qui n'a pas pour lui les femmes est un mauvais poëte. » Ces quelques mots renferment, d'ailleurs, une nouvelle esthétique, dont les graves conséquences ont échappé certainement à M. Louis Ulbach. Quoi, lorsque nous voudrons désormais classer un poëte parmi les bons ou parmi les mauvais, il suffira de savoir si les femmes sont pour lui, c'est-à-dire si elles ne trouveront dans sa lecture rien qui doive les faire rougir? Ainsi Horace, Juvénal, Anacréon, Aristophane, presque tous les poëtes latins et grecs, en un mot, sont de mauvais poëtes, parce qu'il se rencontre dans leurs écrits de nombreux passages qui feraient « rougir les femmes? » Et que dire de tous nos vieux poëtes gaulois, depuis Villon jusqu'à Malherbe, en passant par Clément Marot et Mathurin Régnier? Leur qualité de compatriotes les sauverait-elle de l'excommunication féminine? Pas de pitié : ils sont mauvais, très-mauvais! Molière, Molière lui-même, en ce cas, devient un poëte des plus inférieurs, car il emploie parfois des mots embarrassants, et les locutions *schoking* fourmillent dans ses œuvres immortelles. Quant à Voltaire, grâce à cette loi un peu *draconienne*, le nommer c'est le condamner, et la *Pucelle* le relègue au dernier

rang, sans compter la prose de *Candide*. Nous craignons bien également qu'Alfred de Musset (les femmes le lisent pourtant, et avec grand plaisir) ne puisse obtenir des circonstances atténuantes. Si l'auteur de *la Coupe et les Lèvres* et de *Rolla* ne faisait pas rougir ses lectrices, il faudrait en conclure qu'elles se montrent plus sensibles aux mots francs qu'aux situations scabreuses, aux termes employés qu'aux rêves caressés. En revanche, M. de Lamartine, expurgeant, *manu propria*, ses poésies imprimées, afin de leur ouvrir la porte des couvents et autres lieux d'éducation, et transformant le dernier vers du *Lac :*

Tout dise : ils ont AIMÉ !

en celui-ci :

Tout dise : ils ont PASSÉ !

remplirait le but suprême de l'art.

Nous ne prétendons pas que les femmes manquent de finesse et de délicatesse dans l'esprit, mais n'est-il pas hasardeux, la question de pudeur mise à part, de les ériger en arbitres du mérite littéraire? L'éducation qu'elles reçoivent les laisse ignorantes de toute idée sérieuse, les infatue de banalités, les nourrit de préjugés, et leur nature même, impressionnable au suprême degré, les rend esclaves de leurs sensations, au détriment de la raison. Nous parlons d'ailleurs des femmes du XIXe siècle, car au XVIIe et au XVIIIe siècles leur valeur intellectuelle était différente et leur influence fut éminemment favorable.

Aujourd'hui, pour elles, M. Louis Enault remplace Balzac, et M. Octave Feuillet Molière. Si elles lisent M. de Lamartine expurgé, elles respectent infiniment M. Victor Hugo, comme on respecte une chose sacrée... en n'y touchant pas. La *Nouvelle Héloïse* ou *Corinne* les ravit, — du moins elles le disent, — mais *Gil Blas* les ennuie, et elles l'avouent. Rien de ce qui renferme un sentiment juste, exprimé en style simple, rien de ce qui peint la vie telle qu'elle est, rien de ce qui marche résolûment dans la voie de l'avenir, ne les attire ou ne leur convient. Elles aiment, en littérature, les sentiments fades et fardés, les idées banales, la morale étroite, le faux et le clinquant. Et je ne les accuse pas : le faux et le clinquant forment la base de leur éducation ; en tout on leur a seulement appris le chemin de l'Église et du magasin de modes. Ce sont donc de mauvais juges actuellement, sauf exceptions assez rares. Notre époque comme toutes les époques, a produit, en petit nombre, des femmes d'élite [1], supérieures par le génie et le mâle amour de la vérité, non-seulement aux autres femmes, mais encore à bien des hommes, car chez ces derniers la race des « *femmelins,* » pour employer le mot de M. Proudhon, augmente tous les jours.

Du reste, nous interprétons peut-être mal la pensée de M. Ulbach. Il a voulu parler seulement de la femme vraie, naturelle, de la femme telle qu'elle a été créée, et non de la femme qui greffe sur les idées fausses et l'hypocrisie enseignées au couvent, les mi-

[1] Faut-il nommer George Sand et Daniel Stern ?

gnardises et les préjugés cultivés dans les salons. Il a voulu parler encore de la femme habituée par son mari à aimer, à comprendre les nobles produits de l'intelligence, de celle dont le bon sens délicat et l'esprit délié deviennent un si précieux auxiliaire. Mais cette femme-là est une exception, et nous croyons qu'elle lirait avec plaisir la *Bonne vieille* ou *Jeanne la Rousse*. Nous comprenons toutefois qu'à ses yeux, Béranger ne soit pas le poëte préféré. Ce n'est point, nous le reconnaissons volontiers, le poëte par excellence de l'amour; son vers nerveux, concis, sa langue sobre et nette, n'ont pas constamment ce charme musical qu'on est accoutumé à chercher dans les vers. Sa poésie ne nous berce pas comme une mélodie aux suaves accents; elle n'endort pas notre cerveau, elle n'ouvre pas à l'imagination la porte d'or des rêves sans fin. C'est une poésie démocratique, pleine du souffle du peuple, toute remplie du bruit de nos batailles révolutionnaires. Elle excite à penser, à lutter. Elle cingle notre paresse et nous montre plus la terre qu'il faut améliorer, que le ciel asile des mystères. A ce point de vue M. Ulbach a raison, grandement raison. Béranger est un poëte de second ordre, si on le compare aux poëtes de l'oubli, ou bien aux poëtes de la contemplation, et aux poëtes de la tristesse sentimentale et personnelle. Mais en conclure absolument que c'est un poëte inférieur, un poëte mauvais, nous paraît singulièrement injuste. Son rôle fut différent; il a compris la poésie autrement, et il l'a comprise telle qu'elle doit être, telle qu'elle deviendra de plus en plus dans une société qui se transforme agitée par

de grands et d'imposants problèmes. Hier encore, la poésie était un luxe ou l'expression délicate des sentiments individuels, des aspirations égoïstes et sublimes; aujourd'hui, si elle ne veut périr, il faut qu'elle s'adresse à la foule, qu'elle parle avec le peuple et pour le peuple, qu'elle se rende utile à une époque où rien d'oiseux ne devrait se produire, qu'elle sorte du rêve pour devenir une action, plus noble, plus élevée, mais non moins directe et non moins positive.

Ce besoin nouveau, M. Victor Hugo l'a parfaitement senti, et ses dernières poésies, *humanitaires* dans le bon sens du mot, prouvent que Béranger n'était éloigné ni de la vérité ni de la poésie [1].

Nous venons d'entendre l'opinion de M. Ulbach sur Béranger comme poëte; elle se résume en cinq mots : Béranger est un mauvais poëte. — En quoi et pourquoi? Le mordant critique ne le dit guère, et surtout ne le démontre pas. Des affirmations vagues dans le genre de celles-ci :

> Il a enchassé dans des refrains des idées banales.... quand il a voulu aborder l'ode, il n'a pas été supérieur à Baour-Lormian.... si sa modestie lui avait permis de prétendre à l'Académie, il eût dû s'y asseoir à côté de M. Viennet;

de telles affirmations, disons-nous, auraient besoin de reposer sur des faits, des citations, une analyse sérieuse des principales chansons de Béranger, de celles qui sont réputées pour leur beauté. M. Louis Ulbach se met ici trop complétement en opposition

[1] Nous voulons parler des *Contemplations*, de la *Légende des siècles*, et encore d'un autre recueil de poésies politiques.

avec le sentiment public et l'opinion unanime de tous les critiques écoutés de notre époque, à quelque parti qu'ils appartiennent, de tous les hommes compétents de ce siècle, qui ont tour à tour consacré par leur admiration ou par leur amitié la popularité du chansonnier, pour que les lecteurs ne désirent pas connaître quelles analogies l'écrivain aimé de la *Revue de Paris* a découvertes entre Baour-Lormian, M. Viennet et Béranger.

Il est vrai, d'ailleurs, que M. Ulbach trouve des analogies inattendues entre le style de M. Arsène Houssaye et le style de Béranger, et cela nous met un peu en défiance au sujet de celles qui peuvent exister, à ses yeux, entre les deux académiciens précités et l'auteur de *La Vivandière*. Parlant du *Quarante-Unième Fauteuil* [1], il nous dit, en effet :

M. Houssaye a une façon charmante d'être impitoyable qui passe pour de l'indulgence : c'est ainsi qu'il suppose Béranger candidat au 41e fauteuil, chantant pour discours d'ouverture une chanson qui est *le pastiche le plus exact, le plus complet de la forme poétique* du chansonnier. Cela semble au premier abord un hommage, et du moins, pour nous, sinon pour l'auteur, c'est une critique sans rémission. En effet Béranger est de tous les poëtes (qu'on nous pardonne ce mot) *celui qu'on peut le plus aisément, le plus complétement imiter*; nous connaissons plusieurs essais en ce genre qui produisent toujours la plus entière illusion. Essayez de faire des pastiches de Victor Hugo et de Lamartine [2] et vous aurez la différence

[1] *Le Quarante-Unième Fauteuil*, par M. Arsène Houssaye, 1 vol.

[2] M. Ulbach n'a sans doute pas connu Paul de Molènes. Cet écrivain plein d'esprit et de manière faisait comme en se jouant, et dès le collége, des pastiches de Lamartine et de Victor Hugo, qui ont

qui sépare l'homme de talent de l'homme de génie. Le premier a des procédés brévetés mais sans garantie du ciel, le second garde son secret inviolable pour tous.

Il est bien étonnant alors que Béranger n'ait pas produit un seul élève, tandis que tous les lycéens paresseux de troisième et de seconde font du Lamartine avec une étrange facilité. La popularité du chansonnier devait pourtant exciter l'émulation des amateurs. Nous avons connu aussi des « essais dans ce genre; » ils rappelaient Béranger, comme les vers latins d'un bon élève de rhétorique rappellent Horace et Virgile. C'est une question de mémoire et d'hémistiches de l'*Enéide* ou de l'*Art poétique* bien employés. Ce travail patient de mosaïque, à l'aide du *Gradus ad Parnassum*, produit toujours une entière illusion sur les papas indulgents : il n'aurait pas trompé les Romains du temps d'Auguste [1].

toujours excité la surprise de ses amis, et qui auraient, par leur ressemblance avec les modèles imités, trompé M. Ulbach lui-même. Du reste, Paul de Molènes avait sa réputation faite dans ce genre où il excellait, quoique à la vérité, il n'ait jamais essayé son talent sur Béranger.

[1] Du reste, l'opinion de M. Jules Janin, un critique expérimenté dont personne ne contestera la compétence en ces matières, dissiperait tous les doutes du lecteur, s'il en était besoin, et c'est plutôt pour citer un beau morceau de prose éloquente et judicieuse que pour opposer son jugement à l'assertion de M. Louis Ulbach, que nous transcrivons le passage suivant :

« Pour en finir avec le mot *imitation* appliqué aux chansons de Béranger, la critique aura soin de faire remarquer plus tard, à l'heure de l'admiration sans consteste et de la justice incontestable, que de tous les poëtes français de notre époque, *c'est justement Béranger qui a rencontré le moins d'imitateurs*...

» Il est donc resté jusqu'à la fin dans sa voie; et, soit que le con-

Du reste, puisque M. Ulbach ne cite aucun de ces « essais », et ne nous permet pas d'apprécier leur haute valeur comme imitation, nous en sommes ré-

rage ou le talent aient manqué à la race idiote et servile des imitateurs, soit qu'ils aient été retenus par le respect dont le poëte était entouré, et par l'unanime adoption de ce peuple qui ne voulait chanter que les chansons de Béranger, les plagiaires se sont abstenus. Ils ont délivré de leur copie et de leur parodie insolentes ces grâces, ces bonheurs, ces gaietés charmantes, ces ravissements amoureux, ces visions splendides à travers la pluie et les brouillards de notre siècle. A cette heure encore la chanson de Béranger est « semblable à un astre et brille seule;... » et si quelques chansonniers, plus tard, ont essayé de nouvelles chansons, ils ne chantaient pas comme a chanté Béranger; ils chantaient, sur un mode hargneux, des colères insupportables; leur chanson était pleine de furie et de menaces, auxquelles ils ne sont même pas restés fidèles...

» Aussi bien, répétées pendant 24 heures par des voix furieuses, par des voix ingrates, ces chansons des misères, des menaces et des vengeances ont été emportées par l'oubli, par la peur, par le mépris.

» Oter la chanson à Béranger, plus facile il serait d'arracher à Hercule sa massue, à Vénus sa ceinture, ou son flambeau au Dieu du jour.

» Il faut dire, en même temps, que si Béranger a échappé à l'*imitation*, à la copie, au plagiat, ses *plus illustres contemporains et les poëtes qui sont venus après lui, se sont vus exposés à de si habiles et si complètes imitations, ils ont créé à leur suite une si nombreuse compagnie de rimeurs à leur marque*, qu'ils doivent s'estimer heureux d'avoir tiré leur œuvre et leur nom sains et saufs de cette avalanche. A-t-on fait de nos jours des pages, des livres, des discours, des brochures à la Chateaubriand! Qui donc nous dirait le nombre des *Méditations poétiques*, plus nombreuses que les feuilles de l'arbre emportées au souffle harmonieux du vent d'automne. A lui seul lord Byron a laissé tout un peuple abâtardi de poëtes désespérés. Essayez de compter les imitateurs flamboyants de M. Victor Hugo, et les copistes usés et blasés de M. Alfred de Musset! *Seuls*, peut-être, *deux écrivains* de nos jours, par l'élégante simplicité de leur parole, par leur façon d'aller droit au fait, par leur dédain naturel pour les ornements frivoles, par la netteté même de leur pensée, et

duits à la chanson de M. Arsène Houssaye. Il est bon que le public puisse juger en connaissance de cause et pièces sous les yeux. Nous le prions donc de vouloir bien lire ce pastiche, si *exact*, si *complet*, en regard duquel nous mettons une vraie chanson de Béranger, celle qui, sans doute, a servi de modèle et donné le ton au *pasticheur*.

M. Houssaye suppose que l'Académie en corps se rend chez le chansonnier pour lui offrir d'entrer dans la docte compagnie, et le chansonnier est censé répondre ce qui suit :

M. Arsène Houssaye.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
C'est là ma gloire, adressez-vous ailleurs.
Pour l'Institut, Dieu ne m'a pas fait naître ;
Vous avez tant de poëtes meilleurs !
Je ne sais rien qu'aimer, chanter *et vivre*,
Et je veux vivre encore une saison !
Je n'y vois plus ; Lisette et mon seul livre :
Mon Institut à moi, c'est ma maison.

Qu'irais-je faire en votre compagnie ?
Il me faudrait écrire un long discours !
A mes chansons, j'ai borné mon génie,
Et si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont courts.
Ici, Messieurs, la muse est familière,
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.
Ici Courier a commenté Molière...
L'Académie était dans ma maison.

Vous le voyez, c'est la maison du sage,
Et l'hirondelle y revient au printemps ;
Je suis comme elle un oiseau de passage,
Depuis Noé, j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,
J'ai consolé Socrate en sa prison.
Homère est là ! chantez ma poésie !
J'ai réveillé les dieux de ma maison.

Béranger[1].

Non, mes amis, non je ne veux rien être ;
Semez ailleurs, places, titres et croix.
Non, pour les cours, Dieu ne m'a pas fait naître,
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il ? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas, je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoiqu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive ; est-ce un bruit de victoire ?
On crie un nom ; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

pour avoir toujours bien su ce qu'ils voulaient dire, et pour n'avoir jamais dit que cela, ont échappé à la lèpre abominable des contrefacteurs, *ces deux écrivains heureux*, on peut le dire, le lecteur les a déjà nommés : *Nous parlons de* BÉRANGER et de M. THIERS. » (J. JANIN, BÉRANGER. *Revue Europ.*, 1er mars 1860.)

[1] *A mes amis devenus ministres*,

M. Arsène Houssaye.

Hier, *j'étais sur le pas de ma porte*[1],
Quand l'Orient soudain s'illumina.
Qu'entends-je au loin ? Le vent du soir m'apporte
Les airs connus d'Arcole et d'Iéna.
Ils sont partis, LES JEUNES GENS STOÏQUES[2];
Mil huit cent cinq, ils gardent ton blason !
Dieu soit en aide aux soldats héroïques !
Je les bénis *du seuil de ma maison*.

Vos verts rameaux ceignent des fronts moroses;
Il ne faut pas les toucher de trop près[3],
Je veux mourir en respirant des roses[4]
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantant[5], déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon[6] !
Immortel, moi ! Mais, chut ! La mort m'oublie[7]...
Si vous alliez lui montrer ma maison.

Béranger.

Votre tombeau sera pompeux sans doute;
J'aurai sous l'herbe une fosse à l'écart !
Un peuple en deuil vous fait cortége en route;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors, votre gîte ou le mien ?
La différence est toujours une tombe.
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs, je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Nous n'ajouterons aucun commentaire à ce parallèle. Que le public prononce. Mais cet unique exemple des analogies trouvées par M. Louis Ulbach nous rassure un peu pour Béranger. Ce n'est pas en chantant des « jeunes gens stoïques, » en parlant de sa « muse familière, » et en attendant, « sur

[1] En train sans doute de causer avec sa concierge.

[2] « Les jeunes gens stoïques; » périphrase poétique pour dire : les troupiers. C'est d'eux que Béranger a écrit :

> Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
> Tous à la gloire allaient du même pas. »

[3] Les fronts moroses ou les verts rameaux ?

[4] Même s'il meurt en janvier ? O poëte, on a bien raison de le dire, tes vœux sont sans limites !

[5] Image fort poétique, mais qui a peut-être l'inconvénient de faire songer à un mirliton.

[6] Ce besoin d'air et d'un vaste horizon explique pourquoi Béranger se tenait tout à l'heure *sur le pas de sa porte*.

[7] Voilà maintenant « le pastiche le plus exact, le plus complet » de l'esprit de Fontenelle. M. Arsène Houssaye est un homme universel. Nous sommes assuré qu'il imiterait tout ausi bien Homère ou Shakespeare. Il n'y a pas songé, ce qui nous laisse deux grands hommes de plus.

le pas de sa porte, » que « l'Orient s'illumine, » *le soir*, que le chansonnier populaire a trompé, de 1815 à 1850, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans, toute une nation, à laquelle on accorde d'être assez bon juge des œuvres de l'esprit.

Comme philosophe, poursuit M. Ulbach, il a, sous la Restauration, heureusement traduit et flatté les rancunes contre les Bourbons et le clergé, c'est là la partie sérieuse de son influence ; *mais l'opinion l'a poussé et il n'a pas créé l'opinion*..... Plus tard, quand la philosophie humanitaire a inspiré les poëtes, *docile au courant,* il s'est risqué dans deux ou trois chansons sur le terrain socialiste. Nous lui savons gré de cet effort ; *mais il suivait la troupe en marche,* comme les gamins de Charlet suivent la musique des régiments.

Ce système, qui consiste à nous représenter Béranger comme un écho servile de l'opinion publique de son temps, n'est pas nouveau. M. Sainte-Beuve, M. Proudhon, d'autres encore, l'ont employé ou l'emploieront. Nous avons déjà traité cette question, et nous nous contenterons d'ajouter quelques réflexions à nos réflexions précédentes.

D'abord, nous demanderons à l'ardent polémiste s'il connaît quelqu'un, dans le parti du mouvement libéral ou révolutionnaire, qui n'ait jamais subi l'influence des idées en circulation, qui ne se soit pas montré plus ou moins « docile au courant? » Gœthe, et c'est une autorité que nous citons volontiers parce qu'elle vient de l'étranger, ce qui doit la rendre infiniment respectable à des yeux français [1], Gœthe ne croit pas à cette prétendue ori-

[1] « En France, dit M. Proudhon, il y a toujours en tout un parti de l'étranger. »

ginalité dont on reproche l'absence au chansonnier. L'auteur de *Faust* ne croit pas aux personnalités abstraites et qui ne devraient rien qu'à elles-mêmes, qui resteraient entièrement rebelles à l'action du monde extérieur sous toutes ses formes.

On parle toujours d'originalité, s'écrie-t-il, mais que veut-on dire par là? A peine sommes-nous venus au jour, que le monde commence à agir sur nous, et son action se continue jusqu'à notre fin. Quelle chose pouvons-nous jamais appeler *nôtre*, si ce n'est l'énergie, la force, la volonté?.... *Si je pouvais confesser tout ce dont je suis redevable à mes prédécesseurs ou à mes contemporains illustres, il ne me resterait plus rien* [1].

Ce que Gœthe dit de lui avec la modestie d'un puissant esprit, chacun de nous peut le dire de soi, et Béranger n'échappe pas à cette loi plus que Voltaire, Gœthe, Lamartine ou Victor Hugo.

Reprocher à un homme d'avoir suivi le courant des idées de son époque, c'est tout simplement reconnaître qu'il a marché avec son siècle, qu'il a progressé quand tout progressait autour de lui. Nous ne voyons guère que les doctrinaires de l'école de M. Guizot ou les hommes de *l'Univers religieux* qui n'aient pas été « poussés par l'opinion, » et qui n'aient rien appris de leurs contemporains. Qu'on nous désigne par leur nom ces lutteurs de la Restauration qui ont CRÉÉ l'idée première, le besoin réfléchi d'une liberté plus grande. Est-ce que ce besoin n'existait pas chez tout le monde, au jour de

[1] *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann.*

la chute de l'Empire? Est-ce que la Charte, douloureuse nécessité imposée aux princes légitimes à leur retour, ne fut pas octroyée avant que ni les Foy, ni les Manuel, ni les Benjamin Constant aient porté à la tribune l'éloquente expression des vœux nationaux? Nous ne connaissons qu'un homme à qui on puisse décerner l'honneur d'avoir *créé* de toute pièce le libéralisme et rendu inévitable le pouvoir constitutionnel; et cet homme, c'est Napoléon, dont le despotisme apprit à la France, hélas! pour trop peu de temps, à ne plus aimer l'ordre matériel sans la liberté politique. Oui, tout le monde, en 1814, voulait la liberté, tout le monde, moins Louis XVIII, la cour et les émigrés. Béranger, avec les membres de l'opposition, plus que beaucoup d'entre eux, parce que son action fut plus profonde et plus générale, a dirigé ce courant libéral vers un but marqué d'avance et l'a rendu irrésistible, mais personne ne l'a créé de toute pièce. Ce sont là des œuvres collectives, éminemment populaires.

Si l'on reproche aujourd'hui à Béranger d'avoir suivi « l'opinion publique, » d'avoir été « docile au courant, » que dire alors de M. de Lamartine, catholique et légitimiste sous les Bourbons de la branche aînée, orateur de l'opposition libérale et déiste, quand la branche cadette gouverne le pays, républicain le 24 février 1848—par la volonté du peuple qui bloque l'Hôtel-de-Ville, — après avoir donné lieu de croire à la duchesse d'Orléans qu'il défendrait la régence? Enfin, ne le voyons-nous pas, déchu du pouvoir et de la popularité, perdre la volonté et l'ardeur révolutionnaires à mesure que

cette volonté et cette ardeur semblent abdiquer et s'éteindre dans la nation?

Faut-il nommer aussi les plus illustres de nos contemporains? rappeler leur point de départ, marquer les étapes successives de leur pensée, et chercher, l'histoire en main, s'ils ont toujours devancé le mouvement des idées, ou s'ils l'ont suivi en s'en faisant les interprètes? rechercher ce qu'ils disaient la veille et ce qu'ils dirent le lendemain de juillet 1830, de février 1848, de décembre 1851?

Soyons plus indulgent et plus juste; respectons ce qui est respectable, le génie et le dévouement à des idées généreuses.—Ces idées ne sont-elles pas la propriété commune de l'humanité? — Applaudissons les convertis du lendemain, ceux qui ont brûlé leurs anciens dieux pour adorer les dieux révolutionnaires; mais sachons montrer quelque sympathie à ceux qui les adorèrent de tout temps et n'eurent point à se convertir. A tous les hommes publics on pourrait adresser un semblable reproche, parce qu'aucun homme n'*invente* des idées entièrement nouvelles, inconnues avant lui. Ce travail de création est beaucoup plus démocratique. C'est le résultat de l'évolution de vingt générations et de tout un peuple. Le rôle des individus, poëtes, orateurs, ministres, consiste seulement à donner une forme définie, une conclusion pratique à cette lente et un peu vague élaboration des masses. A un moment donné, ils prononcent la parole attendue, ils expriment le sentiment général après se l'être approprié, après l'avoir marqué de leur sceau, soit comme Béranger, en créant un *genre nouveau* — la chanson, — soit

comme La Mennais et Victor Hugo, en apportant dans la lutte une éloquence inspirée, soit enfin comme tous les trois, en déployant une force de caractère et une énergique volonté, qui les ont investis définitivement, par le droit du plus fort, des idées que le siècle leur prêtait. Le rôle de l'individu, son initiative, se réduit donc, et la part reste assez belle, à mettre au service des convictions qu'il adopte — naturellement, ou éclairé par les événements — un désintéressement absolu et sa vie tout entière, à dégager des idées en circulation, l'idée mère, l'idée vraiment féconde.

A ce rôle Béranger n'a pas failli : genre poétique, existence privée, ambitions personnelles, il a tout combiné ou tout sacrifié en vue du triomphe honorable des opinions qu'il aimait et qu'il défendait.

Nous ne relèverons qu'en passant cette phrase :

Il a souffert pour ses opinions! Mais ce martyre est à l'exil de Victor Hugo et de tant d'autres, ce que sa poésie bourgeoise et centre gauche est à la poésie de l'hôte immortel de Jersey.

Certes, nous admirons M. Victor Hugo et la fierté de sa conduite politique, mais est-il bien équitable de reprocher à Béranger l'humanité des lois répressives de la Restauration? Plus nous plaignons les souffrances des exilés, plus nous devons nous féliciter de savoir que des hommes ayant aimé la liberté et servi la Révolution ont échappé à ces longues douleurs. On pourrait aussi bien comparer, en restant sur ce terrain, l'exil — confortable après tout — de M. Victor Hugo, au *carcere duro* de Silvio

Pellico et aux bûchers des réformateurs du XVIe siècle. Cela ne diminuerait pourtant en rien la grandeur de Victor Hugo, pas plus que son exil ne diminue le courage de Béranger. Les uns et les autres ont bravé pour leurs opinions les lois de leur époque. Souhaitons que les lois répressives s'adoucissent chaque jour davantage, soyons heureux que de grands citoyens n'aient pas toujours été des martyrs, et n'additionnons pas les années de prison des contemporains. Nous n'atteindrions jamais les chiffres du *Masque de fer*, ou même de Latude et du baron de Trenck. Tel qui a passé trente ans de sa vie dans les cachots peut avoir été un homme médiocre et médiocrement utile à son pays; tel qui a eu le bonheur de conserver sa liberté en gardant sa plume libre peut avoir rendu d'immenses services. Admirons Victor Hugo dans l'exil, et admirons Béranger, quoiqu'il ne soit pas mort à Mazas ou à Lambessa. L'exil ni la déportation ne font la valeur des hommes.

En 1850, continue M. Louis Ulbach, l'œuvre de Béranger est achevée, il n'a plus rien à faire, rien à dire; le mouvement le dépasse; son libéralisme en gilet de flanelle et en bonnet de nuit ne se risque pas dans les âpres régions que la brèche de 1848 a permis de mesurer. Je crois même que si son influence a persévéré, elle a été funeste. Il est le parrain des républicains formalistes, athées....

Cette dernière affirmation est une grave erreur. Si M. Ulbach a lu les *Œuvres posthumes*, il doit s'en être convaincu. Béranger ne fut jamais un républicain formaliste; nul n'a tenu plus que lui au fond des choses en s'inquiétant moins de la forme.

L'homme qui nous croyait, depuis 1789, en répu-

blique, soit dictatoriale (Robespierre et Napoléon), soit oligarchique (Louis XVIII et Charles X), soit bourgeoise (Louis-Philippe); l'homme qui demandait, qui prêchait l'*organisation de la démocratie*, l'avénement réel du peuple; qui faisait nommer un roi, en 1830, pour donner le temps aux esprits de se préparer à l'avénement de la République démocratique et sociale; l'homme qui se préoccupait avant tout de nous épargner les faux pas et les mouvements de recul, cet homme n'a jamais été le « parrain des républicains formalistes. » Il faudrait alors admettre que ses filleuls politiques ont compris ses idées de la même façon que M. Arsène Houssaye s'est approprié les procédés de son style.

Quant au reproche d'athéisme, il est encore moins fondé. Le déisme de Béranger n'est pas douteux. Ce prétendu sceptique se montre à nous sous l'aspect d'un croyant sincère, parfois même un peu naïf : il y avait dans ce poëte frondeur une tendance très-religieuse.

Je ne nie pas son action, ajoute M. Ulbach. Nos pères disent qu'il leur a fait battre le cœur. Eh bien ! que nos pères le gardent, les fils n'en sauraient que faire.

Il est peut-être imprudent de couper ainsi soi-même les verges avec lesquelles on nous flagellera plus tard. Il est peut-être imprudent d'aller au devant de l'ingratitude de nos arrière-neveux, en leur apprenant de quelle façon on rejette dans un dédaigneux oubli ceux qui ont servi, en leur temps, le progrès et la révolution. Un homme ne saurait être universel, ni connaître le dernier mot de l'avenir.

Ce mot, pas plus que nos devanciers, nous ne le connaissons tout entier. De nouvelles idées naîtront, de nouvelles manières de comprendre et de résoudre le problème social se produiront. Nos fils, cependant, seront-ils en droit de déclarer aussi qu'ils ne savent que faire de leurs pères, les hommes de la génération actuelle? Seront-ils en droit de traiter les anciens lutteurs, comme Caton traitait les esclaves vieillis à son service?

Je sais bien que M. Ulbach n'applique cette « équation de l'histoire » qu'à Béranger, et qu'il a commencé par lui refuser le véritable, le grand talent. Néanmoins, pour être double, c'est-à-dire littéraire et politique à la fois, et pour ne s'appliquer qu'à un seul individu, une injustice n'en reste pas moins une injustice. Je sais bien aussi que M. Ulbach ne nous trouve redevables d'aucun bien au chansonnier populaire: il nie la dette et nous serions quittes, si l'histoire ne nous avait inscrits débiteurs. Mais combien je préfère le sentiment qui a dicté ces nobles paroles que l'on trouve dans une lettre de La Mennais à Béranger :

N'est-ce rien que de travailler pour ses frères, que de s'efforcer d'adoucir leurs maux? Et, quand on le désire sincèrement, on y réussit toujours un peu. Tâchons, quand nous ne serons plus, que nos neveux disent: *Ceux-là ont pensé à nous; ils ont cherché à rendre moins dur notre passage sur la terre.* Notre vie n'aura pas été perdue. Adieu, mon ami, croyez que si, avec tout le monde, j'admire en vous le grand poëte, je chéris encore plus l'homme de bien, le défenseur du peuple et de l'humanité [1].

[1] *Correspondance*, 2 juin 1834.

Telle était l'opinion de M. Ulbach, en 1855 [1], lorsque parut l'article de M. de Pontmartin. Le chroniqueur de la *Revue de Paris* approuvait de tout point cet article et terminait ainsi :

Les autres appréciations de M. de Pontmartin ne nous trouveraient pas aussi longtemps de son avis ; restons donc sur cette concordance d'idées, en rendant encore une fois pleine et entière justice au style, à l'esprit, à l'*ironie de bon ton*, au sentiment élevé que l'auteur des *Nouvelles Causeries littéraires* met au service de ses inébranlables convictions.

En 1860, M. Louis Ulbach a repris la plume [2] à l'occasion de la brochure de M. Pelletan contre Béranger, brochure qu'il approuve également de tout point, et il a publié deux articles pleins de cette verve facile que nous lui connaissons depuis longtemps. Ces deux articles sont la continuation et la reproduction de ses précédentes attaques. Ils ne contiennent rien de nouveau comme argument ou comme démonstration. Nous devons seulement constater avec plaisir que les excès de la réaction contre Béranger n'ont en rien entraîné M. Louis Ulbach au delà de sa mesure habituelle. Il reste dédaigneux, sans devenir réellement injurieux, et ne pousse pas sa négation plus avant : ce qu'il pensait, il le pense encore, ce qu'il avait dit, il le répète. Cela prouve la sincérité de son sentiment, l'entière indépendance de son opinion. Il applaudit M. Pelletan après avoir applaudi M. de Pontmartin ; mais, avec une retenue de bon goût, il se garde de citer aucune des invec-

[1] *Revue de Paris*, 1er juillet 1855.

[2] *Courrier du Dimanche*, avril et mai 1860.

tives du pieux polémiste, aucune des assertions calomnieuses du fougueux libelliste. S'il partage leur manière de voir, il conserve sa façon d'écrire : il endosse la responsabilité de l'exécution, il ne trempe pas dans les petits détails odieux ou compromettants qui l'ont accompagnée.

M. Ulbach adresse aux amis de Béranger, ceux que nous avons appelés, et pour cause, les *intimes*, des reproches qui ne manquent pas de vérité, et lorsqu'il s'écrie :

> Les amis personnels de Béranger n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes de la réaction qui atteint leur idole,

nous sommes en grande partie de son avis. Ces amis n'ont pas créé la réaction, mais ils l'ont singulièrement facilitée, envenimée même, soit par la maladresse de leur conduite et la fausseté de quelques-unes de leurs assertions, soit par l'expression intolérante d'un enthousiasme blessant, dans sa forme, pour toutes nos autres illustrations contemporaines. Nous avons, à cet égard, exprimé notre regret et notre blâme dans la première partie de ce travail.

Si M. Ulbach a tort d' « envier » à son ami M. Pelletan « ses excellents articles, » — et parce que ces articles ne sont pas excellents, et parce que M. Ulbach n'a, quand il le veut, rien à envier à personne, — il a tort et raison tout à la fois, lorsqu'il s'étonne du reproche adressé à certains adversaires du chansonnier, « d'avoir attaqué Béranger pour faire de l'opposition par ricochet. »

En effet, ce reproche n'est pas entièrement dénué de fondement, et les mots échappés dans des conver-

sations intimes prouvent que cette préoccupation a dicté plus d'une ligne de quelques articles de journaux. Seulement on n'aurait pas dû lui donner un caractère aussi général, car, si « l'opposition par ricochet » a été un des bénéfices de cette petite guerre, elle n'en a pas été le but principal.

En vérité, continue M. Ulbach, si on vous répondait que vous défendez Béranger pour faire de la courtisannerie par ricochet; que répliqueriez-vous ?

Nous répondrons, nous, que ce reproche serait juste en partie, si l'on parle de plusieurs hommes dont l'intervention et les calculs d'intérêt personnel ont plus nui au chansonnier, que les violences de ses plus cruels ennemis. Mais Béranger ne saurait être responsable de ces faiblesses, de ces petitesses, et il nous paraît digne d'une critique sérieuse, en dehors des passions de parti ou des animosités d'école, de négliger de pareils arguments. Que prouvent-ils? que la vie du chansonnier ne se prête à aucune accusation grave, et qu'on est trop heureux de s'en prendre à des amis de second ordre, dont l'impatiente ambition se taille tant bien que mal un peu de notoriété dans la renommée du poëte.

Voyant qu'Achille succombe,
Ses mirmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe ;
Les petits vont être grands.

Oui, les mirmidons sont une « race féconde. » — Puisqu'il s'en trouve en si grand nombre parmi les ennemis de Béranger, pourquoi s'étonnerait-on d'en compter parmi ses amis ?

M. Louis Ulbach nous dit, et c'est par là qu'il se justifie à ses propres yeux :

Si Béranger perd un peu de son prestige, en quoi le vrai, le beau, le bien, perdront-ils de leur importance ? Est-ce que le niveau littéraire baissera avec la diminution de son auréole ? Est-ce que le sentiment patriotique tombera plus bas, si ce patriote n'est plus autant estimé, etc. [1] ?

Non certes : le vrai, le beau, le bien existaient avant Béranger, et ils existeront encore après lui ; mais il a été le représentant d'une des formes du vrai, du beau et du bien ; il les a conçus d'une certaine façon qui fait désormais partie du domaine commun de l'humanité. Au vrai, au beau, au bien, il a ouvert les rangs inférieurs de la nation, et sa chanson a répandu quelques idées élevées jusque dans le peuple à qui l'on n'adressait guère autrefois que des refrains graveleux ou des couplets bachiques. Le cabaret, qui ne connaissait que Comus, Bacchus et Vénus, a entendu parler du *Dieu des bonnes gens*, a retenti du chant des *Quatre âges historiques*. C'est un mérite réel, et ce mérite, les démocrates ne devraient pas l'oublier, quand il s'agit de Béranger. Ceux qui défendent les droits du pays dans les journaux et à la tri-

[1] « ..... C'est surtout par leur propre parti que Béranger et Chateaubriand sont maltraités ; ce temps-ci aime tellement la justice, qu'il n'est personne que, pour la contenter, on ne jette dans le gouffre ; seulement au lieu de nous y jeter nous-mêmes comme Curtius, nous y jetons les nôtres. C'est un beau sacrifice, mais qu'il n'est pas nécessaire de renouveler trop souvent pour l'édification et le salut de tous ; car enfin, *une fois que nos grands hommes seront plus bas, le pays n'en sera pas plus haut.* » (E. Bersot, *Littérature et morale*, 1 vol. in-18.)

bune pourraient se rappeler que le « chantre de Frétillon » a contribué plus que personne, en « exhaussant » un genre populaire, à moraliser l'ouvrier, à lui donner le goût et le sentiment des nobles pensées exprimées en beau style. Le monde aurait marché sans Béranger : toutefois ne manquerait-il pas quelque chose à notre époque éminemment révolutionnaire, si un homme, en mesure d'aspirer aux gloires académiques, n'avait consacré ses efforts et son talent aux oubliés, aux dédaignés des poëtes et de la poésie ?

Pourquoi nos jeunes et grands poëtes ont-ils dédaigné les succès que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eut procurés ? *Notre cause y eût gagné*, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française...

Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire [1].

Ce rôle, Béranger l'a pris pour lui, et l'a gardé pendant quarante ans. Quant aux juges intolérants qui condamnaient si allègrement un homme de bien et de talent, et qui le sacrifient tout entier à des antipathies, à des diversités d'opinions, nous les engageons à méditer ces autres paroles du chansonnier :

S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas

[1] Préface de 1833.

à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer du lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute; surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que *détruire sans nécessité et au jour le jour les admirations du peuple*, C'EST TRAVAILLER A SA DÉMORALISATION [1].

Renoncer à écrire des *notices* sur les contemporains de peur de « *démoraliser le peuple en détruisant sans nécessité ses admirations*, » n'était-ce pas donner le plus bel exemple de modération et de patriotisme éclairé? N'était-ce pas surtout prouver qu'on peut allier l'énergie des convictions à l'indulgence pour les individus? — Non, Béranger n'a pas seulement écrit une phrase, il a proclamé un grand principe, le jour où il a dit que, « partis souvent des points les plus opposés, les hommes de cœur pouvaient venir faire alliance sous les bannières de la patrie et de l'humanité [2]. »

M. EUGÈNE PELLETAN.

L'écrivaillerie est le symptôme
d'un esprit débordé.
(MONTAIGNE.)

Ami, disait un jour Béranger à La Mennais, le voyant plus triste et plus malheureux qu'à l'ordinaire, il faut se raidir contre la calomnie; il y en a pour tout le monde; il y en a pour moi qui vous parle. Ne vous effrayez pas si demain, ou après-demain vous lisez quelque part : Un vol avec effraction a eu

[1] Préface des *Dernières chansons*.
[2] *Ma Biographie*.

lieu dans telle rue, on a rejoint le voleur; c'est un vieux chansonnier, un vieux repris de justice (il a été deux fois en prison). On a fait une descente dans le logement que ce gueux-là occupe à Passy, et l'on a saisi un grand nombre d'objets précieux dont il n'a pu justifier la possession [1].

C'est M. Pelletan qui a pris pour lui le rôle de la police [2], et il a opéré, en 1860, une descente dans les œuvres posthumes du chansonnier. Du reste, avant d'entreprendre cette mission délicate, et qui offrait bien quelques périls, M. Pelletan s'était muni des renseignements les plus authentiques, et ses confrères de la morale publique, MM. de Pontmartin et Louis Veuillot, avaient consenti à lui donner le signalement du malfaiteur.

On sait avec quels soins minutieux la justice procède à ses enquêtes, avec quelle merveilleuse habileté elle sait réunir et grouper les moindres faits à la charge du prévenu; de quelle oreille complaisante elle écoute les bruits du quartier, les délations du voisin; comment elle saisit au passage les mots jetés en l'air, et de quelle façon ces divers éléments se combinent et se fortifient mutuellement dans l'acte d'accusation. Aussi M. Pelletan n'avait-il rien négligé. Il avait lu M. Proudhon.... *dans le Figaro*, médité M. Sainte-Beuve — article de 1850, — étudié M. Cuvillier-Fleury et compulsé M. Montégut. L'affaire était instruite, il n'y avait plus qu'à constater le flagrant délit, en s'emparant des pièces de conviction.

M. Pelletan, muni de son mandat de perquisition,

[1] JULES JANIN, Béranger. — *Revue Européenne*, 1er mars 1860.
[2] *Une Étoile filante*, br. in-8°, 1860. Dentu.

accompagné de M. Jouvin et des alguazils sous ses ordres, se rendit chez M. Perrotin, saisit les *Chansons, Ma Biographie* et la *Correspondance*, et se livra à une expertise promptement couronnée du plus brillant succès. Lesdites œuvres ayant été ouvertes et soumises à de puissants réactifs sortis de l'officine du sieur Basile, chimiste juré pour ces sortes d'opérations, il resta, au fond des alambics où l'on avait distillé la vie du chansonnier, un résidu arsénical qui ne laissait rien à désirer.

Les *Chansons* donnèrent peu de chose, mais *Ma Biographie* et la *Correspondance*, après une longue série de manipulations fort ingénieuses, prouvèrent jusqu'à l'évidence que le dit Pierre-Jean de Béranger, de son vivant chansonnier, avait été mauvais fils et mauvais citoyen; qu'après avoir séduit une jeune fille, Mlle Judith Frère, il vécut avec elle dans une union illégitime, refusant jusqu'au bout à cette malheureuse de lui donner son nom, « cadeau de noces d'autant plus précieux que c'était un reflet de gloire qu'il déposait sur le front de sa compagne. »

Il fut également prouvé que le même Pierre-Jean de Béranger avait joui sous l'Empire d'une « prébende princière [1] » et d'un « canonicat [2]; » qu'il avait odieusement affecté la pauvreté, et que ses œuvres, qui par malheur se vendaient beaucoup mieux que ne se vendront jamais les œuvres de M. Pelletan, *devaient* l'avoir enrichi. Il fut prouvé

[1] Le traitement de l'Institut délégué par Lucien Bonaparte à Béranger.

[2] La place d'expéditionnaire au Ministère de l'instruction publique (1,000 fr. par an).

encore qu'il avait démoralisé le peuple; qu'il avait injurié, sous la Restauration, le gouvernement qui le nourrissait; qu'il avait, « par un vers mal compris du *Vieux Vagabond,* » poussé le peuple à l'insurrection, en juin 1848; qu'au moment où « le sang coulait, » où « la République mourait, » où « *une idée s'égorgeait par elle-même,* il appelait Lisette, » se mettait à table et chantait des refrains grivois. Cette conduite était d'autant plus blâmable qu'elle avait causé la mort de l'archevêque de Paris, M. Affre, en contraignant ce vieillard à s'interposer entre les combattants, — intervention inutile si Béranger, au lieu de boire et de chanter au bruit de la fusillade, avait consenti à « *fermer la veine ouverte de la guerre civile,* » — cas prévu par le code Napoléon (homicide par imprudence).

Il fut toujours prouvé qu'il avait pris « toutes les voluptés de la gloire, sans en accepter les obligations; » qu'il avait « créé la légende impériale, » et qu'il s'était écrié, au 2 décembre 1851 : « *Me, me adsum qui feci!* » ce qui semblerait démontrer qu'il savait le latin, malgré ses persistantes dénégations, et le convaincrait dès lors d'un nouveau mensonge.

Il fut enfin prouvé qu'il avait refusé la croix, un fauteuil à l'Académie, des places sous le gouvernement de Juillet, refus qui, d'après M. Pelletan, ne peuvent provenir que d'une source honteuse, car il faut être un bien méchant homme pour repousser des honneurs et des distinctions auxquelles tant de gens sacrifient leur indépendance, et affecter un désintéressement tout à fait en dehors de la nature humaine, — M. Pelletan s'en porte garant. Cela est

d'autant plus intolérable de la part du dit Béranger qu'il a jadis prêté « *serment à la légitimité,* » afin de conserver son « canonicat » d'expéditionnaire à mille francs par an, et M. Pelletan, — personne ne l'ignore, — n'aime pas les gens qui prêtent serment.

L'expertise démontra de plus que Béranger « méprisait cordialement le journalisme, » ce qui est fort mal aux yeux des experts journalistes, et « détestait la pipe, » ce qui ne saurait être une vertu aux yeux des fumeurs. D'autre part, il n'aimait pas l'Angleterre, et l'on ne saurait supporter une pareille indignité [1]. Ne pas aimer la France, passe encore ; mais

[1] M. Pelletan chérit sans doute beaucoup l'Angleterre. — « *La libre Angleterre,* etc., » cela fait si bien dans une tirade où l'on parle des droits de l'*humanité* en se moquant du *chauvinisme* ! — Du reste, nous croyons volontiers que M. Pelletan pourrait apprendre une foule de bonnes choses de l'autre côté du détroit, la justice, par exemple, et le respect des gloires de son pays. Nous l'engageons à lire, dans la *Revue d'Édimbourg*, une exacte et judicieuse appréciation de Béranger, dont nous extrayons le fragment suivant :

« Le fini exquis de la forme est aussi l'un des éléments principaux de l'immortalité décernée par ses compatriotes à celui qui fit de la chanson une ode, du refrain une fanfare militaire. Il n'existe pas de poésie lyrique où l'on sente moins que dans celle de Béranger l'embarras du refrain, les difficultés du langage, les images incomplètes, ou ces sentiments superflus introduits pour les besoins de la rime. L'italien de Métastase n'est pas plus fluide, l'italien de Pétrarque plus condensé, l'anglais de Quarles plus épigrammatique, ou celui d'Herrick plus mélodieux, que le français de Béranger. Ce n'est pas le sens de ses chansons, mais la perfection de leur élégance, qui rend les meilleures si intraduisibles. Jamais œuvres d'imagination n'ont fourni une plus heureuse preuve de cette vérité que l'aridité du sol ne signifie pas stérilité de fleurs. Les chansons de Béranger sont comme les bruyères du Cap, exquises de forme, de tissu, de couleur,

l'Angleterre! Ensuite il compromit gravement la prospérité financière du pays, en puisant à pleines mains dans la caisse de divers banquiers pour se créer une popularité, en ayant l'air de soulager les malheureux [1]. Sa morale se réduisait à ceci : « Avoir

de douceur, de richesse, quoiqu'elles croissent dans un désert de pierres et de sable. La plupart sont composées sur des airs de guinguette, sur des refrains vulgaires de chanteurs des rues, sur de bizarres mélodies ou vaudevilles du vieux temps, qui, familiers à l'oreille du public, doivent toujours paraître étranges à qui possède le sentiment pur de la poésie et la délicatesse de la langue française.

» Il y a eu un progrès continuel dans la manière de Béranger, s'élevant de la chanson à l'ode, du fredon au chant musical, du jargon au langage le plus noble (sinon toujours chaste) ; mais il n'est peut-être aucune de ses compositions où un artiste ne puisse apprendre quelque chose relativement à son art, que cet artiste soit musicien, écrivain ou conteur d'histoires. Nous pensons que Béranger n'exagère pas lorsque, dans son âge avancé, il nous parle de la sollicitude, de la patience, des soins incessants qu'il apportait à l'euphonie de ses vers, à l'élégance de ses termes, etc. Une douzaine de chansons par an, c'était tout ce qu'il pouvait produire, disait-il. Dans une des dernières visites que lui rendit M. Thiers, dont il aimait la causerie, l'homme d'État historien dit au poëte : « Savez-vous comment je vous appelle? Je vous appelle l'Horace français.— *Qu'en dira l'autre?* » répondit Béranger avec un sourire. Réponse charmante. »

Cette appréciation de la *Revue d'Édimbourg* sur Béranger est d'autant plus remarquable qu'on aurait compris facilement qu'il s'y mêlât un peu d'aigreur contre le chansonnier qui n'a pas toujours ménagé l'Angleterre. Mais le patriotisme vrai nous apprend à respecter ce même sentiment chez les autres.

[1] « Il donnait beaucoup, dit-on. Il faut lui savoir gré de sa *munificence* (On sait que M. Pelletan a enrichi Béranger)... Mais quel argent donnait-il? L'argent de M. Clercq, banquier à Bruxelles, et de M. Péreire, banquier à Paris. La maison Clercq et la maison Péreire faisaient les fonds de sa générosité, il les répandait en son

une opinion pour soi et porter la livrée d'une autre, afin de pouvoir exploiter l'une et l'autre en même temps. »

Un pareil homme devait finir mal. Aussi il résulte de la même enquête que le poëte, au dernier moment, « a menti à la philosophie et à la religion : » « il a craint de donner un exemple, » il est mort avec prudence, « sur un coussin brodé au chiffre impérial. »

On comprend après cela la conclusion du rapport dressé par M. Pelletan et contresigné par le *Figaro* :

Fils, il déchire la robe de sa mère en public; père, il déporte son fils à l'île Bourbon; célibataire, il vit en ménage; conscrit réfractaire, il chante la gloire du coup de canon; républicain une première fois, il applaudit au 18 brumaire; libéral, il fredonne un hymne au pouvoir absolu; républicain une seconde fois, il renie la République; voltairien, il demande à l'Église une goutte d'eau bénite pour son cercueil.

Si l'on s'étonnait de la prodigieuse sagacité de M. Pelletan, découvrant tant de crimes et de vices honteux chez le chansonnier qu'on s'était habitué à regarder comme un modèle de désintéressement et de rare dévouement à ses convictions; dont le caractère, croyait-on, faisait honneur à son siècle et à sa foi politique, nous sommes prêt à expliquer le miracle. Le procédé était connu avant M. Pelletan il n'a pas inventé sa méthode, il a seulement prouvé qu'il en connaissait à fond toutes les ressources. Il y a une manière de tronquer les

propre nom et recueillait les bénéfices de la reconnaissance. » (E. PELLETAN, *Une Étoile filante*).

textes, de dénaturer les paroles, d'interpréter les actes, qui fut longtemps le privilége de certains ordres et de certains tribunaux religieux. Autrefois, c'était un monopole, et Lesage va nous raconter comment la chose se passait :

— Soyez le bien-venu, mon enfant, lui dit Laméla. Vous voyez en moi un inquisiteur nommé par le Saint-Office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui, par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la sainte inquisition. — Seigneur licencié, reprit le garçon marchand, je suis tout prêt à vous contenter là-dessus, sans que vous me l'ordonniez de la part du Saint-Office. Si l'on mettait mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargnerait point : ainsi je ne le ménagerai pas non plus, et je vous dirai premièrement que c'est un sournois dont il est impossible de démêler les mouvements, un homme qui affecte tous les dehors d'un saint personnage, et qui, dans le fond, n'est nullement vertueux. Il va tous les soirs chez une petite grisette..... — Je suis bien aise d'apprendre cela, reprit Ambroise, et je vois par ce que vous me dites, que c'est un homme de mauvaises mœurs. Mais répondez précisément aux questions que je vais vous faire : c'est particulièrement sur la religion que je suis chargé de savoir quels sont ses sentiments. Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maison? — Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. — Fort bien, reprit M. l'inquisiteur. Écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange, sans doute, quelquefois de l'agneau? — Oui, quelquefois, reprit le garçon ; nous en avons, par exemple, mangé un aux dernières fêtes de Pâques. — L'époque est heureuse, s'é-

cria le commissaire. Écrivez, greffier, que Simon fait la Pâques. Cela va le mieux du monde, et il me paraît que nous avons reçus de bons mémoires.

— Apprenez-moi encore, mon ami, reprit Laméla, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfants. — Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête et les flatte. — Écrivez, greffier, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui les enfants des chrétiens pour les égorger. L'aimable prosélyte ! Oh ! oh ! monsieur Simon, vous aurez affaire au Saint-Office, sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout ; achevez de faire connaître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes et aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que dans la semaine vous le voyez un jour dans une inaction totale ? — Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, et qu'il y demeure très-longtemps. — Eh ! nous y voilà, s'écria le commissaire ; il fait le sabbat, ou je ne suis pas inquisiteur. Marquez, greffier, marquez qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat. Ah ! l'abominable homme ! Il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem ? — Fort souvent, répartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juifs, et de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem. — Justement, reprit Ambroise. Ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier ; écrivez en gros caractères que Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, et qu'il médite jour et nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas savoir davantage, et il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffirait pour faire brûler toute une juiverie [1].

[1] LESAGE, *Gil Blas*, livre VIe chap. 1er.

Ce procédé, monopole autrefois, disons-nous, est aujourd'hui tombé dans le domaine public, et tout le monde, clerc ou laïque, peut en user à son aise. La loi ne s'y oppose point, quoique certaines consciences y répugnent. Mais il s'agissait apparemment du salut de la France, qui courait à sa perte en chantant les chansons du chansonnier, en admirant la sage modération de sa vie, et M. Laméla-Pelletan a jugé qu'en une aussi grave occurrence, la fin justifiait les moyens.

Dans sa biographie, Béranger a raconté en termes extrêmement simples et modérés l'histoire de son enfance. Abandonné par son père et par sa mère, il ne pouvait cependant éviter de parler d'eux, ni surtout inventer une tendresse et supposer des soins que ses parents ne lui accordèrent jamais. Il rapporte les faits indispensables, sans dissimuler les faiblesses de son père, homme vaniteux et dépourvu de bon sens, qui ne manquait, du reste, ni de courage, ni de dévouement à ses opinions royalistes, ni même de bonté. Conspirateur risquant sa tête, et sauvé de l'échafaud par le hasard des événements, il devint, sous le Directoire, banquier du parti royaliste, et se lança dans les opérations de bourse.

Mon père, dit Béranger, qu'éblouissait d'ailleurs l'accroissement de ses opérations, n'était ni avide, ni défiant, et sa facile bonté en faisait le jouet du premier venu qui savait gémir ou flatter..... Je suis heureux d'avoir à rendre cette justice à mon père, qu'il me laissait maître d'adoucir beaucoup de misères et m'en donnait souvent l'exemple. Aussi combien de malheureux ont remporté de chez nous, avec l'argent qu'ils y venaient chercher, les vêtements dont ils se dépouillaient pour fournir le nantissement.

Les affaires tournèrent mal, et le père de Béranger fut ruiné.

— Fort bien, s'écrie M. Pelletan; greffier, écrivez que le père « sous bénéfice d'inventaire » du chansonnier a fermé « sa carrière par une banqueroute. »

Quant à sa mère, Béranger la nomme à peine, et voici ce qu'il en dit :

Après six mois de mariage et de prodigalités, les deux époux se séparaient, mon père pour aller en Belgique, ma mère pour se retirer chez ses parents; elle travailla de son état de modiste et ne regretta guère l'absence d'un mari pour qui elle n'eût jamais beaucoup d'affection, quoiqu'il fut bon, aimable, gai et d'un extérieur agréable. Ma naissance faillit coûter la vie à ma mère.....

Plus loin, il écrit encore :

Ma mère ayant quitté sa famille pour vivre seule, j'allais de temps à autre passer huit ou quinze jours auprès d'elle près du Temple, ce qui apportait un étrange changement à la vie que je menais rue Montorgueil. Souvent elle me conduisait aux théâtres du boulevard ou à quelques bals et à des parties de campagne.

Il ajoute, enfin, en rapportant la mort de la jeune femme :

Je venais de perdre ma mère auprès de laquelle je ne passai guère plus de dix mois. C'était par nécessité qu'elle s'était rapprochée de mon père, avec qui elle avait rarement vécu en bonne intelligence..... Quant à ce qui me concerne, rien de plus excusable que son indifférence. Buffon a dit que les garçons tiennent de leur mère. Jamais enfant n'a moins ressemblé que moi à la mienne, au moral comme au physique : elle eût voulu faire de moi un brillant muscadin, comme on disait alors; mais ma nature y était rebelle. Ses imprudences

mirent un terme à sa vie qui n'atteignit pas trente-sept ans.

Et c'est tout !

— C'est bien assez, s'écrie M. Pelletan : greffier, écrivez :

Quant à la mère de Béranger, modiste par état et veuve par situation, elle aimait la toilette : la payait qui pouvait. Or, pour jouir librement de sa toilette, elle écoula, du premier jour, son enfant en nourrice, et oublia ensuite d'acquitter la pension.

— Pardon, M. l'inquisiteur, dit ici le greffier, mais l'inconduite de la mère, pas plus que la banqueroute du père, ne prouve rien contre le prévenu. Des esprits mal faits pourraient même savoir gré au chansonnier d'avoir aussi complétement échappé aux mauvais exemples dont sa jeunesse fut entourée [1]. D'autre part, il est peut-être maladroit, pour un démocrate comme vous, de rendre le chansonnier responsable du malheur de sa naissance. C'est adopter la pire des traditions catholiques et méconnaître le grand principe révolutionnaire qui veut que chaque individu soit jugé sur ses *œuvres personnelles*.

— Vous avez raison, greffier, mais j'ai trouvé une phrase à effet qui sauvera tout. Je maintiens ce que vous venez d'écrire — cela compromettra le chanson-

[1] « Le mérite de chacun de nous est de nous produire nous-même, et plus nous aurons eu d'efforts à faire pour valoir quelque chose, mieux nous mériterons d'être loués. M. Pelletan n'a pas senti cela..... Béranger a dû dire comment la première éducation lui avait manqué, pour que nul, après lui, ne se prévalût d'une mauvaise *nourriture* (?), quand il s'agirait d'excuser une mauvaise existence de citoyen... » (P. Boiteau. *L'équité de M. Pelletan*, br. in-8. Mai 1860.)

nier aux yeux des gens atttardés : — reprenez donc votre place et écrivez pour les autres :

Il crut devoir déshonorer la mémoire de sa mère sur un ton badin, et en montrer, en quelque sorte, la robe au public, retournant l'immortalité de son nom contre le flanc qui l'avait porté, comme pour en immortaliser la flétrissure !

« A vingt ans, nous raconte M. Paul Boiteau [1], Béranger a eu un fils d'une de ses cousines. Comme la mère n'avait pas une bonne conduite, et qu'elle ne vivait pas avec Béranger, elle avait gardé l'enfant et l'avait mis en nourrice, mais sans payer sa nourriture. A la fin, la nourrice renvoie l'enfant à Béranger, qui n'avait eu jamais aucune des joies d'un père et qui n'était pas même sûr de ses droits de paternité. L'enfant avait neuf ans, il le reçoit... Béranger élève, instruit lui-même son enfant ; mais ce fils n'a que les défauts de sa mère, et il est impossible de l'amender. L'âge l'endurcit dans le vice. Béranger fait mille efforts pour le corriger. A la fin, quand il a vingt ans, il charge un de ses amis de lui apprendre le commerce à l'Ile Bourbon et, sur les 32,000 fr. qu'il vient de gagner avec son recueil de 1821, il lui donne 15,000 fr. pour une pacotille. Le jeune homme dissipe cette somme. Béranger lui fait 1,000 fr. de pension alimentaire, et cela jusqu'à l'âge de quarante ans. Mais rien ne fait d'effet sur cette nature ingrate. En vain Béranger lui offre de le reconnaître s'il veut changer de vie ; il mourut dans l'isolement et la paresse. »

[1] *L'Équité de M. Pelletan.* — Ces détails se trouvent tout au long dans la *Correspondance* que M. Pelletan a lue. M. Boiteau les résume seulement.

— La bonne affaire ! s'écrie M. Pelletan. Mon ami le *Figaro* s'est attendri à ce sujet, mais je vais m'attendrir bien plus que lui. Greffier, écrivez d'abord ceci :

Un caprice de jeunesse lui imposa un jour la charge, sans le titre, de la paternité. Père à son corps défendant, il devra nourrir, il devra élever un enfant du mystère. Il gémit profondément sur la cruauté de la destinée ; c'est son épargne compromise, c'est son indépendance perdue. Il aurait dit volontiers, comme le père de Mirabeau : je le traîne à ma ceinture sans savoir dans quel fossé j'irai le jeter. Il élève cependant ce fils du hasard, et à l'âge de raison il le fait garçon épicier. Comme l'enfant avait reçu une vocation médiocre pour l'épicerie, Béranger l'expédie avec une pacotille à l'île Bourbon.

— Maintenant, greffier, attention ! voici une seconde phrase à effet :

En vain l'infortuné demande à travers l'espace à prendre le nom de Béranger. Il meurt sous le soleil dévorant du tropique sans pouvoir obtenir un autre nom que le nom de : mon bon ami. Béranger voulait emporter tout entier ce nom-là[1] dans le tombeau. Le roi de la chanson craignait de laisser une dynastie.

D'après Béranger, dans sa Biographie, on l'avait prévenu que s'il « faisait imprimer de nouveaux volumes, on le regarderait comme démissionnaire de son emploi (le canonicat !). »

Enfin, en 1821, ajoute-t-il, je pus faire imprimer deux volumes, tant de mes anciennes que de mes nouvelles chansons. Je l'ai dit : c'était perdre le modique emploi qui me faisait vivre sans beaucoup de travail et où j'étais entouré d'amis ; car, malgré ma franchise un peu caustique, j'ai tou-

[1] Le nom de : mon bon ami ?

jours eu le bonheur de voir s'attacher à moi ceux avec qui j'ai vécu. Mais il me convenait mieux de sacrifier ainsi ma place que de publier mes volumes séditieux après qu'on me l'aurait ôtée, ce qui pouvait arriver un jour ou l'autre. Leur publication eût eu, dans ce cas, un air de vengeance qui n'allait pas à mon caractère.

— Cela va le mieux du monde, s'écrie M. Pelletan, et il me paraît que M. de Pontmartin, M. Veuillot et mon ami le *Figaro* avaient bien jugé cet homme. Greffier, écrivez :

Du moment qu'il attaquait le pouvoir, il devait commencer par renoncer à la place qu'il tenait de sa *munificence*. On peut bien rompre avec son hôte dans ce monde, mais à la condition de quitter sa maison.

— Attention, greffier, je viens de trouver une troisième phrase à effet !

L'injurier à la *table* où il nous donne le vivre et le *couvert*, j'en demande pardon à la mémoire de Béranger, c'est trop de moitié [1] !

On lit dans les *Dernières chansons :*

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier.
RÉPUBLICAIN, s'il a blâmé l'Empire,
Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.
Pour réveiller notre France abattue
J'exaltai l'homme et non le souverain [2].

On a vu dans *Ma Biographie* [3] et ailleurs que Bé-

[1] J'en demande pardon à M. Pelletan, mais prétendre qu'à une *table* on donne le vivre et le *couvert*, « c'est trop de moitié.... » à moins pourtant que M. Pelletan ait entendu parler de *couvert* d'argent ou de Ruoltz !

[2] *Madame Mère.*

[3] « ... Quoique j'eusse prévu à peu près la marche que suivrait

ranger, qui avait voté pour le Consulat, vota contre le premier Empire, et que, plus tard, il usa de son influence personnelle pour engager ses amis à voter contre le second Empire. On se rappelle sa lettre si explicite à M. Alexandre Dumas, et les mille refrains républicains de ses chansons. Enfin M. Pelletan connaissait le passage suivant d'une lettre adressée, en 1852, à M. Morin, avocat, ancien commissaire de la République :

« ... Je ne puis répondre, monsieur, à ce que contient votre » lettre. Ce sont là des questions graves qui exigeraient bien » des pages de réfutation, quoique nous soyons d'accord sur le » fond de la discussion. Je me contenterai de vous demander » pourquoi, si j'ai eu tant d'influence sur la popularité con» servée au nom de l'Empereur, j'en ai eu si peu *en prêchant* » *la République, comme je n'ai cessé de le faire depuis quarante* » *ans, et* COMME JE LE FERAIS ENCORE *si, à soixante-douze ans,* » *il m'était possible de retrouver ma verve de trente ans.*

» Convenez-en, monsieur, vous qui méconnaissez trop les » services rendus à la France par Napoléon, tous les partis ont » fait des fautes; mais celles dont nous devons le plus gémir, » ce sont les fautes énormes commises par les républicains. Je » les avais prévues ; aussi aurais-je voulu que la République » nous vînt un peu plus tard. La Providence en a décidé au-

l'ambition de Bonaparte, le rétablissement d'un trône fut pour moi un grand sujet de tristesse. Bien moins homme de doctrines qu'homme d'instinct et de sentiment, je suis de nature républicaine. Je donnai des larmes à la République, non de ces larmes écrites, avec points d'exclamation, comme les poëtes [1] en prodiguent tant, mais de celles qu'une âme qui respire l'indépendance ne verse que trop réellement sur les plaies faites à la patrie et à la liberté. Mon admiration pour le génie de Napoléon n'ôta rien à ma répugnance pour le despotisme de son gouvernement.... » (*Ma Biographie*).

[1] Et les *brochuriers* donc !

» trement. *Toutefois je mourrai avec l'assurance qu'un jour » ou l'autre mes vœux seront exaucés.* (8 février 1852.) »

Cette lettre est fort curieuse, ajoute M. Laurent Pichat, à qui nous l'empruntons [1], et n'a pas besoin de commentaires. Si elle eût été publiée du vivant de Béranger, peut-être aurions-nous essayé d'en discuter quelques termes.

— Ah ! l'abominable homme ! s'écrie M. Pelletan. Greffier, écrivez en gros caractères.

La République mourut dans la matinée du 2 décembre. Il la vit tomber sans regret..... Il avait créé la légende impériale, et, quand la légende remontait au pouvoir, il avait bien le droit de dire : *Me, me adsum qui feci,* et d'en tirer une certaine satisfaction. Il restait bien encore républicain de souvenir, par point d'honneur; mais, au fond du cœur, il professait une autre religion.

Il nous paraît inutile de pousser plus loin ce parallèle affligeant entre le personnage de Lesage et M. Pelletan. La démonstration est aussi complète que possible, et l'on voit trop, pour ce dernier, à l'aide de quels moyens il a tenté de déshonorer la mémoire du poëte populaire.

Cependant ce libelle déclamatoire, où la mauvaise foi de l'écrivain se trahit à chaque instant par l'exagération des images et l'enflure du style, contient quelques autres allégations qu'il faut relever en passant. Il est une accusation surtout que M. Pelletan a trouvée dans l'article de M. Cuvillier-Fleury (*Journal des Débats*), et qu'il a ridiculisée en la délayant dans une ou deux phrases larmoyantes du plus haut comique. Il s'agit du tirage au sort.

[1] *Les poëtes de combat*, 1 vol. in-18, chez Hetzel.

Béranger évita la conscription, et voici en quels termes il expose les motifs de sa conduite :

Ma frêle constitution, et surtout la faiblesse de ma vue, qui eussent fait de moi un soldat d'hôpital, me plaçaient dans le cas d'exemption certaine. On ne croyait pas, tant j'étais pâle et maigre, que je pusse atteindre trente ans; ma poitrine semblait fort mauvaise, et mon père me répétait sans fin : « Tu n'as pas longtemps à vivre. Je t'enterrerai bientôt. » Nous ne nous en affligions ni l'un ni l'autre. Malheureusement la position que semblait lui donner son cabinet de lecture l'obligeait, si ma réforme n'était pas prononcée, à payer un remplaçant, ce qui lui était réellement impossible. — Ma conscience bien rassurée sur mon incapacité militaire, je ne trouvai qu'un moyen de sauver à mon père la dépense qui en fût résultée pour lui. Je ne me fis pas inscrire sur les contrôles... etc. [1].

Cette conduite de Béranger révolte M. Pelletan. Suivant ce publiciste, Béranger devait se faire soldat malgré ses incapacités physiques bien prouvées.

L'heure de la conscription l'appelle à payer sa dette à la patrie. Il va sans doute revêtir l'uniforme de son enthousiasme; prendre part, sous le plumet, à un nouveau Marengo; cueillir, dans le sang, sa grande ou sa petite feuille de laurier. L'urne est là béante qui l'attend. Chacun y tire à tour de rôle, etc. Mais Béranger se sauve, mais il se cache; il craint de devenir un héros; il préfère le rôle modeste de conscrit réfractaire; il rejette sur un autre la chance, bonne ou mauvaise, de la loterie. Que cet autre ait un père ou une mère infirme à nourrir, n'importe; il ira verser son sang et tomber à la place du poëte, sous la mitraille de Friedland ou de Moscou. Pendant ce temps Béranger, tranquillement assis,

[1] *Ma Biographie.*

le pied sur son chenet [1], cadencera une strophe à l'honneur du courage, pour avoir, plus tard, le droit de réclamer l'inscription de son nom au pied de la colonne.

« On lui reproche donc sa pauvreté? répond M. Paul Boiteau. — Que ceux qui ont eu de l'argent pour se racheter aient au moins la pudeur de se taire [2]. »

En effet, pensant que M. Pelletan se plaçait ici au point de vue de la morale démocratique qui exige que tous les citoyens soient égaux devant l'impôt du sang, comme devant les autres impôts, et que les seuls riches ne soient pas dispensés de l'obligation de servir la patrie sur les champs de bataille, nous avons ouvert le *Dictionnaire des Contemporains* de M. Vapereau, à l'article Pelletan, pour voir si cet écrivain avait lui-même satisfait à un aussi important devoir civique. Le *Dictionnaire des Contemporains* garde à cet égard le plus profond silence, et tout fait supposer, ou que M. Pelletan a tiré un bon numéro, ou que le notaire auquel il doit le jour a racheté son fils, dans la crainte qu'il ne devînt « un héros. »

Dans les deux cas, l'extrême sensibilité du nouveau député au Corps législatif a dû singulièrement souffrir, puisqu'il a fallu qu' « un autre » allât à sa place conquérir, sous le « soleil dévorant » de l'Algérie, « sa grande ou sa petite feuille de laurier. »

— Mais, répondra M. Pelletan, je déteste, moi,

[1] « J'habitais une mansarde sans feu, où la neige et la pluie inondaient souvent mon lit de sangle. » (*Ma Biographie*).

[2] L'*Équité de M. Pelletan.*

la gloire militaire, et Béranger l'aimait, car il l'a chantée.

— Pardon : c'est ici une première erreur. Béranger n'aimait pas la gloire militaire pour elle-même, ni le bruit du canon ; il aimait la Révolution armée :

> **Ces paysans, fils de la République,**
> **Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,**

qui défendaient aux frontières la patrie menacée, et portaient sur leur drapeau trois mots sacrés : Liberté, égalité, fraternité. Il les aimait au moins autant que M. Pelletan, en 1848, aimait le peuple vainqueur dans les journées de Février. Lorsque l'auteur du libelle reproche à Béranger de n'avoir pas marché au bruit du tambour avec ces soldats de la France — dont il partageait l'enthousiasme patriotique et dont il admirait l'œuvre révolutionnaire, — nous devons naturellement supposer que M. Pelletan n'a pas commis une faute analogue à celle du chansonnier. Nous devons supposer que M. Pelletan, logique autrement qu'en paroles et pour le compte d'autrui, a pris, le 24 février 1848, une part active à la bataille populaire racontée depuis par lui en un gros volume in-8° [1] qui se retrouve encore sur les quais. Or, si notre mémoire ne nous fait défaut, M. Pelletan déclare, en tête de ce volume consacré à célébrer les hauts faits du peuple victorieux, que ledit M. Pelletan a concouru à la Révolution de février « *par son admiration* » seulement.

[1] *Histoire des 3 journées de février* 1848. — 1848, un vol. in-8°.

Comment n'a-t-il pas « revêtu l'uniforme de son enthousiasme? » C'est-à-dire comment n'a-t-il pas pris le fusil de l'insurgé? La rue était là, qui l'attendait. « Chacun y tirait à tour de rôle, une jambe ou une tête cassée. »

S'il ne l'a pas fait, s'il s'est contenté de chanter en d'innombrables articles de journaux, auxquels ont succédé de non moins innombrables brochures, les batailles de la Révolution, pourquoi reproche-t-il à Béranger de n'avoir concouru lui aussi aux batailles de la République et de l'Empire que par « son admiration? » Pourquoi lui reproche-t-il de les avoir chantées en vers éloquents, au lieu de se faire casser la tête, ce qui eût été d'un médiocre profit pour la France? — Béranger, myope et d'une faible constitution, a cru qu'il ne pourrait supporter les fatigues d'une campagne; mais il a plus tard, en 1814, lorsque l'étranger assiégeait Paris, demandé un fusil, croyant aussi qu'il y a des jours où tous les enfants d'un même pays doivent lui faire le sacrifice de leur vie. Le poëte national aurait su, au moment du danger suprême, mourir pour la patrie que ses chansons ont consolée et combattre parmi le peuple qu'il a conduit à l'assaut du trône légitime.

Une pareille accusation, nous le répétons, est le comble du ridicule et prouve uniquement l'animosité maladroite de celui qui la porte. Nul plus que nous n'admire le courage militaire dans ce qu'il a d'admirable; nous nous souvenons cependant, avec tous les gens sensés, que chacun joue ici-bas un rôle différent et sert son pays à sa manière; nous admettons surtout qu'un grand écrivain puisse écrire les

couplets sur Waterloo, sans avoir porté le « plumet » de voltigeur dans la garde impériale.

- Nous avons parlé de textes tronqués. En effet, M. Pelletan, d'après le procédé de son ami le *Figaro*, extrait des 4 vol. in-8° de la *Correspondance*, une ou deux phrases isolées dont il dénature absolument le sens, et qu'il choisit de façon à irriter contre le chansonnier la presse tout entière, la plus grande puissance des temps modernes.

Voici, par exemple, une de ces phrases :

Quand on pense à qui l'on doit ces affreux effets de la dépravation morale et intellectuelle, on est tenté de maudire les instruments de liberté qui nous sont confiés.

Et voici le commentaire de M. Pelletan :

Les instruments de liberté, ce sont les journaux : BÉRANGER VEUT QU'ON LES METTE EN RÉGIE.

C'est aux honnêtes gens à apprécier l'emploi de ces moyens dont jusqu'à ce jour on n'avait guère usé dans le parti auquel M. Pelletan se cramponne de toutes ses forces.

Toutefois, nous reproduirons la réponse de M. Boiteau. Elle est vraie, et nous citons volontiers M. Boiteau, quand nous savons personnellement qu'il a bien compris la pensée du chansonnier, ou qu'il s'appuie sur des textes irréfutables.

Là où les efforts de Zoïle sont le plus visibles, c'est quand il ramasse tout ce qu'il peut [1] de phrases où Béranger accuse le journalisme de ne pas remplir sa mission et de ne point mériter à l'ordinaire une estime égale à celle dont il

[1] Il en ramasse *trois* tout au plus.

devrait jouir. On espère que tous les journaux de France, sans aller aux preuves, vont mitrailler l'homme qui médit de leur puissance si souvent inutile. Mais il faut tout lire pour comprendre quelles justes pensées expriment les lettres de Béranger. S'il est rigoureux, c'est que tel journal a vanté l'assassinat politique, c'est que tel autre a critiqué à tort et à travers des actes du gouvernement qu'on ne devait pas blâmer, c'est que tel autre oublie de donner au peuple les idées saines que son programme lui promettait. M. Pelletan pense-t-il que les pages de journal où se trouvent ses derniers articles sont dignes de la vénération universelle ? etc [1].....

Hélas ! combien la haine est mauvaise conseillère ! Combien l'esprit étroit de parti bouleverse toutes les notions d'équité ! Il aveugle sans pitié un homme intelligent, et le conduit à écrire les choses les plus incroyables, à regarder comme un crime ce qui est digne d'éloge pour tout le monde. Qu'on écoute plutôt M. Pelletan, lorsqu'il en vient, faute de mieux et ne sachant plus où se raccrocher, à dénoncer Béranger pour les méfaits suivants :

1° Il n'a pas chanté l'Empire triomphant !

Cette accusation paraît prodigieuse au premier abord, mais l'aveu est précieux et nous l'enregistrons. Oui, M. Pelletan a écrit, dans un moment d'absence :

Austerlitz tonne, le roi de Rome vient de naître, voilà le moment de chanter [2], de raconter l'enthousiasme de la

[1] *L'équité de M. Pelletan.*

[2] « Croirait-on qu'il y a peu de temps quelques-uns de ceux qui ont injurié jadis la mémoire de Napoléon, ont eu l'idée de me reprocher d'avoir attaqué ce grand homme au moment de sa chute par cette chanson du *Roi d'Yvetot ?* Ils feignent d'oublier qu'elle courut plu-

nation! Eh bien! non; pas un chant dans sa poésie, pas un mot dans sa *Correspondance* sur qui que ce soit, sur quoi que ce soit, pas même sur *Catin,* qui entre dans Vienne un matin..... *Attendait-il donc que l'Empire mourût pour en comprendre le mérite?*

N'est-ce pas charmant? et ne devons-nous pas remercier M. Pelletan de cet hommage rendu à Béranger? Aux yeux de M. Pelletan, on ne peut logiquement chanter l'Empire qu'au moment où « Austerlitz tonne. » Aux yeux de Béranger, c'est un peu différent, et le chansonnier attend Sainte-Hélène pour « flatter l'infortune. » M. Pelletan n'a pas compris ce qu'il écrivait.

2° Il ne s'est pas contenté de la liberté que la Restauration nous avait apportée.

Cette seconde accusation paraît presque aussi précieuse que la première, et nous porte à croire que M. Pelletan, ayant la liberté de parler à la tribune et d'écrire à peu près à sa guise dans les journaux, se serait assez accommodé du régime constitutionnel de 1815 à 1830, sans demander rien de plus. Écoutons M. Pelletan :

L'Empire avait singulièrement *raccourci* (?) la ration de

sieurs mois avant les victoires de Lutzen et de Bautzen, *que ces messieurs auraient célébrées sans doute, s'ils avaient pu alors tenir une plume.* » (*Ma Biographie*).

« ..... Le *Roi d'Yvetot* était bien réellement une satire excellente; personne ne s'y trompa, ni le public, ni l'Empereur qui ne s'en fâcha pas. *Béranger a fait le contraire de ce qu'on fait, et le sénat d'alors et bien des gens complices du sénat: il a averti le souverain debout et glorifié le souverain tombé.* (E. Bersot, *Littérature et morale*).

liberté. Béranger avait supporté la diète avec un calme stoïque, et maintenant qu'en fait de liberté la Restauration ramenait une abondance au moins relative, il lui reprochait de ne pas donner assez de liberté..... Il trouvait qu'une première faveur engage à une dernière, jusqu'à ce que, de part et d'autre, on n'ait plus rien à refuser, ni à demander. Béranger avait appris à raisonner ainsi à l'école de Frétillon.

On le voit, M. Pelletan trouve Béranger *trop exigeant sur le chapitre de la liberté.* Nous nous doutions bien qu'à cet égard l'auteur de la brochure n'appartenait pas « à l'école de Frétillon. » Heureusement ce n'est pas une perte irréparable pour la démocratie qui a plus grand appétit, en fait de liberté, que cet écrivain fougueux et ce démocrate si sage. Elle pense, avec Frétillon, sur cette grave question, « qu'une première faveur engage à une dernière, jusqu'à ce que, de part et d'autre, on n'ait plus rien à refuser, ni à demander. Et si c'est « à l'école de Frétillon » que la démocratie « apprend à raisonner ainsi, » nous en remercions Béranger.

3° Il a refusé la croix d'honneur, — il a refusé un fauteuil a l'Académie, — il a refusé une place après la révolution de Juillet.

Jusqu'à présent, on avait parfois accusé les hommes politiques de sacrifier soit les convenances morales, soit leur absolue indépendance, ou même une partie de leurs convictions, au désir de mériter des honneurs qui, bon gré mal gré, s'achètent toujours par quelques concessions. En voyant l'opposition mener, non-seulement à la popularité, mais encore aux académies et aux ministères ou aux bonnes places grassement rétribuées dont les

ministres disposent en faveur de leurs amis, on avait pu suspecter parfois l'entier désintéressement des plus farouches tribuns du peuple, et parfois encore constater que la démocratie était une carrière comme une autre, où, suivant les circonstances, on obtenait un avancement rapide.

M. Pelletan, brillant émule des médecins de Molière, a changé tout cela. Maintenant on porte le cœur à droite, et, quand on a servi la démocratie et combattu pour le peuple contre les rois, on est coupable d'avoir repoussé toutes les distinctions, toutes les sinécures, dont les rois, leurs ministres ou leurs académies disposent. M. Pelletan, qui réclame à si grand bruit et avec tant de raison la liberté, refuse au chansonnier le droit de n'avoir rien été. Quelle est donc la liberté que M. Pelletan demande, si la liberté de repousser « places, titres et croix » est interdite de par ce singulier démocrate.

Suivant lui, Béranger a refusé la croix, afin de « marquer sa place à part dans la littérature, de distinguer précisément son nom par l'absence de distinction. Aussi quelque compère ne manquera pas de chanter : Honneur à Béranger, car il n'a rien à sa boutonnière[1]. »

[1] Néanmoins le même M. Pelletan, s'adressant à ses électeurs, lors du scrutin des 13 et 14 décembre 1863, dans la 9e circonscription, termine sa profession de foi en disant de lui, comme éloge suprême, qu'il est « *un homme qui n'a jamais voulu ni places, ni honneurs!* » A quelle école le candidat a-t-il appris à se VANTER des vertus qu'il honnit chez Béranger? — « Les places et les distinctions n'allaient ni » à mes goûts, ni à mon caractère, et c'est pourquoi je ne les ai pas » recherchées. *Cependant me suis-je vanté de ma modération! Ai-je*

C'est au moment où les croix pleuvent sur les gens de lettres, où le désir d'être décoré, gagnant de proche en proche tous ceux qui tiennent une plume, jette dans les bras du gouvernement un grand nombre de jeunes et de vieux écrivains alléchés par l'appât de cette vulgaire distinction, que M. Pelletan a formulé ce reproche insensé: Il n'a pas compris l'immense service qu'on aurait rendu aux lettres, à leur indépendance vraie, à leur dignité réelle, en portant un décret ainsi conçu : — Jamais un écrivain ne sera décoré pour ses écrits. La même raison, s'écrie le pamphlétaire, engage Béranger à « repousser la candidature de l'Académie... La modestie ainsi comprise n'est qu'une vanité retournée. » Mais M. Pelletan a gardé pour la fin son plus naïf aveu.

Béranger, dit-il, après la révolution de Juillet a refusé une place dans la crainte de subir « le contrecoup de la politique de l'homme d'État qui l'aurait *enrôlé* et *retenu comme un otage* dans un ministère. »

En effet, M. Pelletan, vous n'avez jamais dit plus vrai, ni fait un plus grand éloge du chansonnier. Il n'a pas voulu qu'on l'*enrôlât,* il n'a pas voulu devenir l'homme-lige d'un ministre qui pouvait faire des fautes et méconnaître à son tour les intérêts du peuple et de la Révolution; il n'a pas voulu s'inféoder à un parti, même au sien, de telle sorte qu'il fut obligé de défendre ses sottises, d'approuver ses erreurs, de sacrifier un jour la grande politique du

» *fait retentir les journaux de mes refus désintéressés,* » écrivait le chansonnier à M. Lebrun? (V. 2e partie, M. Sainte-Beuve, p. 99.)

progrès à la petite politique des amitiés personnelles ou des intérêts individuels.

Ce sont de bien tristes serviteurs de la démocratie que ceux qui avouent ainsi combien peu ils ont le sentiment et l'intelligence de l'indépendance, et qui prendraient, le cas échéant, l'avénement de leurs amis au ministère, pour le triomphe de la démocratie elle-même.

M. Pelletan ajoute encore que, pour la même raison, c'est-à-dire pour se distinguer, Béranger « affecta toujours la pauvreté et habita toujours un appartement modeste, etc. [1]. »

Mais à quoi bon discuter de semblables accusations? Ne suffit-il pas de les signaler? Leur valeur et l'esprit qui les a dictées sont connus depuis longtemps, et, au XVIII[e] siècle, Duclos, historiographe de France, écrivait, en pensant probablement à un M. Pelletan de l'époque :

Les hommes sont, dit-on, pleins d'amour-propre, et attachés à leur intérêt. Partons de là. Ces dispositions n'ont par elles-mêmes rien de vicieux, elles deviennent bonnes ou mauvaises par les effets qu'elles produisent. C'est la séve des plantes, on n'en doit juger que par les fruits. Que deviendrait la société, si on la privait de ses ressorts; si l'on en retranchait les passions? Qu'importe en effet qu'un homme ne se propose dans ses actions que sa propre satisfaction, s'il la fait consister à servir la société? Qu'importe que l'enthousiasme patriotique ait fait trouver à Régulus de la satisfaction dans

[1] « A plus de 40 ans, je n'avais en hiver que de l'eau glacée pour tous les usages, et une vieille couverture dont je m'affublais lorsque, dans les longues nuits, me prenait l'envie de griffonner quelques rimes. » (*Ma Biographie*).

le sacrifice de sa vie? La vertu purement désintéressée, si elle était possible, produirait-elle d'autres effets? *Cet odieux sophisme d'intérêt personnel n'a été imaginé que par ceux qui, cherchant toujours exclusivement le leur, voudraient rejeter le reproche qu'eux seuls méritent sur l'humanité entière.* Au lieu de calomnier la nature, qu'ils consultent leurs vrais intérêts, ils les verront unis à ceux de a société [1].

Nous ne nous amuserons pas plus longtemps à suivre M. Pelletan. Nous en avons dit assez pour démontrer la mauvaise foi constante de cet écrivain au sujet de Béranger, et nous avons relevé quelques-uns des aveux précieux, quelques-unes des étranges naïvetés, auxquels le besoin de soutenir une mauvaise cause et l'absence de notions justes sur les devoirs de l'homme public ont entraîné l'auteur du libelle.

Chaque mot de cet écrit est une erreur ou une fausseté flagrante. Par là, il se distingue de toutes les autres attaques portées contre Béranger. Les opinions d'adversaires politiques expliquaient les unes; les autres provenaient, comme celles de MM. Renan et Proudhon, du point de vue particulier adopté par le philosophe ou le révolutionnaire. M. Pelletan seul a déployé une animosité personnelle bien visible; seul il a osé, devant un public, ayant les pièces du procès sous les yeux, inventer un Béranger de fantaisie, affirmer des faits controuvés, tronquer des textes qui se trouvent dans toutes les mains, commenter à sa manière des intentions dont il connaissait, lui aussi, l'entière pureté. Ce

[1] *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, par M. Duclos, historiographe de France, l'un des 40 de l'Académie française, etc.

pamphlet restera comme un monument d'audace malheureuse [1].

Je sais bien que, parlant des esprits qu'il divise en *lyriques* et en politiques, il a dit des premiers, parmi lesquels il se classe — cela se voit assez à son enthousiasme :

> Ils ont souvent des chutes profondes, ceux-là, des défaillances, des retours, des *pages difficiles*, dans leur biographie, à *tourner plutôt qu'à lire* ; car ils oublient de compter avec les réalités (lisez : avec la vérité), les étiquettes, les bienséances et les hypocrisies de l'existence.

Je sais bien qu'il a dit encore :

> Nous avons porté témoignage sur Béranger, *la main levée*, sans haine comme sans faiblesse. *Le vent courbe en ce moment plus d'une tête, qui donc reste le mieux debout?*

Mais à ceux qui pourraient se laisser toucher par ces mouvements oratoires et y chercher la preuve d'une conviction profonde, sinon raisonnée, nous ferons observer que ces phrases sont de simples phrases à effet, des sortes de *clichés* littéraires, dont M. Pelletan use souvent lorsqu'il veut *empoigner* son public. Ainsi il termine presque par les mêmes mots une de ses dernières brochures intitulée : *Le* 31 *Mai* [2], et s'écrie, en 1863 comme en 1860 :

> Autant qu'un autre, plus qu'un autre, dans cette rapide destruction d'un être qu'on appelle l'existence, on a pu avoir

[1] Aussi qu'est-il arrivé? C'est que la réaction contre Béranger s'arrêta net après la publication de M. Pelletan. Les indifférents protestèrent, et les adversaires parurent quelque peu honteux. Ils rougirent, comme les Girondins rougissaient de siéger à côté de certains Montagnards.

[2] Paguerre, 1863.

ses heures troublées, *ses pages de la vie qu'on aime mieux tourner que relire;* mais, pour peu qu'on ait encore la chance de *lever la main* pour la démocratie, etc..... *Le vent peut souffler, il nous trouvera debout.*

Avis aux naïfs qui prennent les figures de rhétorique pour des sentiments.

Du reste, dans cette même brochure, M. Pelletan se condamne assez sévèrement, et juge, sans le vouloir, sa conduite envers le chansonnier, lorsqu'oublieux de son propre passé, il écrit :

La violence, après tout, n'est qu'une preuve de faiblesse. La colère consume et n'éclaire pas; si la démocratie veut rentrer en grâce avec la fortune, qu'elle commence à rentrer en grâce avec elle-même; elle a eu ses erreurs, qu'elle en fasse une gerbe et qu'elle y mette le feu. Plus de divisions de mots, ni de querelles dans les rangs; *car à qui peuvent-elles servir? Ce n'est pas sûrement à notre idée.*

Non, certes, de pareilles divisions ne servent pas à l'idée démocratique; mais on peut adresser cependant de plus graves reproches à l'auteur de ce pamphlet injurieux, et M. Pelletan, plus coupable qu'il ne se l'imagine, a commis tout à la fois une mauvaise action et donné un mauvais exemple.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagération; qu'on ne vienne pas nous dire : — Vous avez connu Béranger, vous l'aimiez; votre sympathie pour l'homme et sa politique vous égarent à votre tour, et vous tombez dans un excès contraire, mais aussi blâmable, en jugeant avec tant de sévérité la brochure de M. Pelletan.

Il ne s'agit pas ici de Béranger, il s'agit de loyauté absente et de justice outragée; il s'agit même de la morale, objet des grandes phrases du libelliste,

de la morale qui veut qu'on la respecte en tout, partout et toujours. Mettons le chansonnier de côté, élargissons la question autant que possible, et demandons aux honnêtes gens de tous les partis, depuis quand l'insulte et la calomnie sont des armes permises. Nous comprenons parfaitement qu'on n'admire point Béranger, qu'on ne partage pas ses convictions. Chacun entend à sa manière le rôle de l'homme public, et possède sa panacée universelle pour les maux de l'humanité; aussi avons-nous tous le droit et le devoir de discuter les hommes en réputation, d'apprécier leur talent et leur influence. Si M. Pelletan s'était contenté de dire : — Je n'aime pas Béranger, la simplicité de son talent qui ne relève de personne, l'unité rare de cette vie en dehors de toutes les ambitions mesquines, me semblent peu naturelles : je crois à du parti pris chez cet homme, — nous aurions compris les doutes et l'antipathie du critique. En effet, « il y dans le monde deux races d'esprits : » les esprits sérieux et sensés, les esprits emphatiques et passionnés; les esprits originaux et les esprits de seconde main ; ceux qui pensent par eux-mêmes, et ceux qui pensent par les autres ; ceux qui ont des idées et ceux qui ont des formules; ceux qui font de la logique et ceux qui font de la rhétorique.

Quand, en parlant des dernières élections, on écrit dans ce style :

Le 31 mai, la France votait..... Le ciel avait ce jour-là un air de fête; le soleil avait voulu être de la partie [1]; le printemps semblait revenir de l'exil.

[1] On se rappelle qu'il a plu pendant presque toute la journée! Mais

Le peuple de Paris *rayonnait comme le soleil; il avait mis la main là,.... l'artère battait toujours* [1]. Il avait je ne sais quel instinct secret que, de ce 31 mai, obstinément historique, il allait faire encore une date de l'histoire.

Le scrutin était ouvert, l'urne était *béante* sur le bureau, j'allais dire sur l'*autel.* La foule *approchait* [2] de la *pâque civique* avec une sorte d'émotion. *L'ombre de* 89 *la regardait voter.* On voyait à la physionomie de chacun qu'il avait quelque chose sur la conscience.

quand, disons-nous, avant de raconter un événement historique aussi grave que les dernières élections de Paris, on met de la partie le soleil, et le printemps « revenu de l'exil; » quand on fait « rayonner » le peuple; quand on nous parle « d'urne béante, » « d'autel, » « de pâque civique, » et qu'on n'oublie pas même « l'ombre de 89 » regardant voter les électeurs; quand, en douze lignes, on accumule toute cette friperie d'images usées pour avoir trop servi et depuis longtemps mises au rebut parce qu'elles ne signifient plus rien; quand, au lieu d'exprimer simplement la portée des événements — et ils en valaient la peine, — on s'attarde au milieu de tous les lieux-communs qui transforment une brochure politique en une pâle amplification de rhétorique, il est évident qu'on n'a pas le secret du style nerveux et nourri, de la phrase sobre et nette.

qu'importe?... « Le soleil se mettant de la partie » est un de ces *clichés* connus qui produisent toujours leur effet, comme « le printemps revenu de l'exil. »

[1] Cela veut dire, en termes simples, que le peuple de Paris se tâtait le pouls.

[2] S'approchait, si vous le voulez bien.

Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. Que penser alors d'un homme qui écrit ainsi ? N'est-il pas à craindre que la banalité pompeuse de l'expression n'annonce l'absence d'idées originales, et que cette phraséologie surannée ne recouvre des sentiments d'emprunt ? — Nous ne voulons pas dire que M. Pelletan manque de sincérité dans ses convictions, et nous ne retournerons pas contre lui l'arme dont il a voulu transpercer le chansonnier[1]. Loin de nous de pareils procédés ; mais on peut être sincère, en n'étant qu'un écho. D'un autre côté tout se tient dans l'individu, et quand on aime l'enflure on l'aime partout, dans la vie comme dans le style.

Qu'on lise M. Pelletan, et qu'on lise Béranger, et l'on s'expliquera l'antipathie du premier contre le second. Un monde les sépare ; ils ne parlent point la même langue, ils ne peuvent s'entendre. De là, résulte que M. Pelletan, incapable de simplicité, s'est trouvé choqué de la simplicité du chansonnier, et l'a niée faute de la comprendre. Ainsi que la plupart des hommes, il s'est pris lui-même pour modèle, s'est opposé au chansonnier, et a con-

[1] Du reste, nous devons le déclarer ici, nous ne connaissons nullement M. Pelletan, nous ne l'avons même jamais vu, et nous ne prétendons pas porter sur l'homme en général un jugement absolu et définitif. Peut-être aux yeux de ceux qui l'ont fréquenté, a-t-il des qualités qui rachètent les torts graves de sa conduite envers Béranger ; peut-être cette conduite n'est-elle que la coupable erreur d'un esprit « *lyrique*, » peut-être aussi n'est-elle que le faux calcul d'un homme de parti oubliant qu'on ne doit servir la vérité que par la vérité. — Tout cela est possible ; mais, sur la question du chansonnier, la seule que nous ayons à traiter dans ce travail, M. Pelletan mérite la sévérité de tous les honnêtes gens.

damné, chez ce dernier, les vertus dont M. Pelletan n'avait pas la recette.

Au point de vue politique l'accusateur n'a pas suivi une autre méthode. M. Pelletan se meut dans un horizon fort étroit et tel que son esprit peut l'embrasser. Tout ce qui dépasse cet horizon restreint, il cesse de le voir et le déclare non avenu. Il fait de la politique au jour le jour, et c'est une excellente politique, car elle a son utilité incontestable [1] ; toutefois elle aurait son inconvénient, si des génies plus larges ne portaient leurs regards au delà du présent vers l'avenir. Cette petite politique quotidienne risque de se perdre dans les détails, les questions de personnes, et ne prévoit jamais les obstacles inattendus qui se dressent devant elle le lendemain de la victoire. Il arrive aussi que les hommes à courte vue finissent par se croire le centre de l'univers, confondent leurs passions avec les besoins du genre humain, leur notoriété avec le triomphe de leurs principes, et croient le monde sauvé quand eux ou leurs amis parviennent au pouvoir. Béranger voyait et jugeait autrement. Ce qui le préoccupait c'était le résultat final. Il l'appelait de tous ses vœux, mais il distinguait les escarmouches qui le préparent ou le retardent, des principes éternels qui feront le salut de la Révolution. Si M. Pelletan s'était contenté de dire : — Cette politique n'est pas la mienne, je la crois dangereuse ; il en est une autre, elle a toutes mes sympathies : en son nom je juge

[1] Quand elle est intelligente et faite comme l'entendait Béranger de 1815 à 1830.

et je blâme celle du chansonnier, — nous aurions compris les restrictions de l'écrivain.

Malheureusement M. Pelletan a prouvé, en cette triste circonstance, qu'il n'obéissait pas à des convictions même étroites et bornées. — Qui le devinerait? il a rêvé de faire de la diplomatie et de frapper, à travers le chansonnier, d'autres adversaires qu'il n'avait pas le courage de nommer. Écho, nous l'avons dit, dans son style et dans ses idées, car il appartient à la race pâle des imitateurs et des disciples, il fut encore un écho dans sa haine contre le poëte populaire. On disait autour de lui : — Béranger a créé la légende impériale, Béranger n'a pas cru que la République de Février fut née viable, Béranger a subi les honneurs officiels d'un enterrement payé par la liste civile ; donc Béranger a contribué au retour du régime impérial, donc il a vu la République tomber avec joie, donc le second Empire l'a hautement adopté, et M. Pelletan, sans croire à toutes ces assertions, car il avait sous les yeux des preuves surabondantes du contraire, a taillé sa plume, heureux d'avoir un bon prétexte pour combattre l'homme qu'il n'aimait pas. Il s'imagina même qu'il accomplirait un acte de machiavélisme politique, s'il traînait dans la boue le chansonnier patroné, après sa mort, par M. le préfet de police. Espérant peut-être se hisser sur le piédestal vacant où la popularité avait jadis placé Béranger, il n'a pas compris qu'il jouait le jeu d'autrui et compromettait le drapeau sous lequel il se pavane. Homme de parti, dans le plus mauvais sens du mot, il a voulu, à coup sûr, donner des gages à

son parti, et s'y rendre utile en allant de l'avant.

Il a joyeusement endossé la responsabilité de l'exécution publique du poëte national ; il y a mis toute son ardeur et toute son éloquence, avec un rare acharnement et une merveilleuse maladresse. Que voulez-vous ? aux opinions qu'il défend, M. Pelletan n'apporte aucun lustre : il en reçoit, il le sent, et voilà pourquoi il ne cesse de « *lever la main* » pour elles, avec tant de bruit et d'ostentation. C'est par elles qu'il existe. Seul, il ne représenterait rien ! soldat de la démocratie, la démocratie lui prête un reflet et lui donne l'apparence de la vie. Mais, en dessinant une ignoble caricature de Béranger, en se livrant à cette débauche de calomnies qu'il a intitulée : *Une étoile filante,* il a dépassé le but et foulé aux pieds des principes respectés de tous les honnêtes gens. Ce n'est pas Béranger qu'il a méconnu et outragé, c'est l'honneur et la justice, l'honneur qui exige que l'on parle selon sa conscience et non selon sa colère, la justice qui aime la vérité et repose sur la bonne foi. Il a emprunté aux hommes du passé leurs plus mauvaises traditions ; il a voulu appliquer le précepte de Basile : Calomniez, il en reste toujours quelque chose. Il a cru naïvement qu'il tromperait, si non la postérité, du moins les contemporains, et qu'il transformerait, aux yeux du peuple, l'ami fidèle du peuple en un misérable digne du mépris public. Au poëte mort, qui, toute sa vie, avait prêché les idées républicaines et le progrès révolutionnaire, qui avait donné de grands et féconds exemples de désintéressement, qui avait consacré les dernières années de sa vieillesse à

sauver du bagne et de la déportation ses coréligionnaires politiques et ceux de M. Pelletan, il a osé reprocher l'hypocrisie, l'avarice et la lâcheté. Il ne s'est pas douté qu'il insultait la nation tout entière en faisant de l'homme qu'elle avait le plus universellement aimé pendant quarante ans, un type de toutes les bassesses et de tous les honteux calculs. Il ne s'est pas douté qu'il blessait la Révolution dans un de ses plus intègres représentants, en attachant au pilori le poëte national, celui qui s'était toujours adressé à la foule d'en bas, qui avait toujours été volontairement son chansonnier, au lieu d'être le chantre des salons et des académies. Il ne s'est pas douté qu'il nuisait à son propre parti, qu'il souillait son drapeau, en apprenant à la France qu'un démocrate ne reculait pas plus qu'un écrivain de l'*Univers religieux* ou du *Figaro*, — la succursale facétieuse du *Monde*, — devant les assertions mensongères, les citations tronquées, les interprétations sciemment erronées et les procédés d'Escobar.

Quand on appartient à la grande armée du progrès et de la Révolution, quand on « *lève la main* » pour la démocratie, il faut, défenseur de la vérité, respecter d'abord la vérité, il faut que cette main qu'on lève ne se soit jamais levée pour un mensonge. Il faut montrer plus d'équité et plus de loyauté que ses adversaires, songer que le public jugera de nos opinions d'après ce que nous serons, et lui apprendre que les nobles principes font les intelligences plus larges, les cœurs meilleurs. Aux bonnes causes, il ne faut pas apporter de mauvais arguments, ni compromettre l'idée que nous ser-

vons par le dangereux alliage des petites habiletés qui ne trompent personne, et des mesquines inimitiés qui nous abaissent au rôle de Zoïle.

En admettant, ce qui est faux, que Béranger eût chanté l'Empire, aimé « la gloire et la République à distance, » qu'est-ce que cela prouverait? Cela ferait-il que Béranger ait été mauvais fils, mauvais père, égoïste, préoccupé du seul désir de se distinguer à tout prix, faux pauvre et faux philanthrope ? Cela empêcherait-il qu'il ait été modeste, sans ambition personnelle, sincèrement ami du peuple? Vous pourriez regretter qu'il n'ait pas mis au service des idées que vous croyez bonnes et vraies son talent et son influence. Mais, démocrate de peu de foi, le triomphe de la démocratie, suivant vous, tient-il à si peu de chose, qu'il faille absolument salir, déshonorer la mémoire d'un chansonnier qui aurait, comme vous le dites, créé la légende impériale et renié la République? Quoi, l'avenir du monde serait-il en danger parce que Béranger aurait eu des vertus réelles en étant bonapartiste, et supposez-vous bonnement, si ces vertus ont existé, que vous les aurez supprimées en les niant en style déclamatoire?

Non, vous ne l'avez pas cru, vous n'y avez pas même réfléchi. Vous n'avez pas songé au lendemain. Et, — cela ne montre-t-il pas bien la portée de votre esprit? — lorsque vous écriviez cette brochure qui abaisse votre caractère, qui a péniblement surpris quelques-uns de vos amis et tous ceux qui croient que le premier devoir d'un homme est le respect de soi-même et des autres, vous n'avez vu qu'un tour à

jouer, l'occasion de faire une niche à des adversaires politiques, une façon d'attaquer des hommes et des choses que vous détestez. Vous pouviez vous y prendre mieux et autrement; la haine n'est point de la politique. Au lieu de sacrifier aux besoins de votre guerre d'opposition du jour l'homme le plus aimé du siècle et l'un des plus honnêtes; au lieu, comme nous l'avons expliqué ailleurs [1], de donner à vos adversaires l'appoint de cette immense popularité, vous deviez, mais cela demandait un courage réel et un dévouement intelligent à votre drapeau, revendiquer hautement cette gloire nationale : vous le deviez, au nom de la vérité, ou —ce qui vous touchera davan-peut-être — au nom de votre intérêt personnel. De la sorte, vous eussiez évité d'offrir au peuple un mauvais exemple, de lui enseigner comment on nie les services qu'on ne veut pas reconnaître, et de justifier d'avance toutes ses injustices par l'éclat de votre ingratitude. Vous eussiez évité aussi de le démoraliser en le rendant sceptique, en essayant de lui démontrer que d'égoïstes prétentions et des ambitions sottes se cachent dans le cœur de ceux qui parlent en son nom et prêchent pour ses droits. Si, grâce à vous, il cessait de croire à la sincérité, au désintéressement du chansonnier, pensez-vous qu'il croirait plus volontiers à votre sincérité, à votre désintéressement? qu'il admirerait, plus que les chansons qui l'ont consolé si longtemps, vos brochures qu'il ne comprend pas et qu'il ne lit guère?

Peu rassuré sur la bonté de votre cause et la mo-

[1] Voir 2e *partie*, M. SAINTE-BEUVE, pages 123 à 125.

ralité de votre œuvre, vous vous écriez à la fin de votre libelle :

Voyez son parti, veut-on le juger par qui l'attaque et par qui le défend? Nous admettons la question ainsi posée; nous acceptons sans forfanterie la comparaison. Le vent courbe en ce moment plus d'une tête, qui donc reste le mieux debout?

Avec vous je compte MM. de Pontmartin et Veuillot, le *Figaro*, tous les ennemis de la démocratie. Du parti démocratique, M. Louis Ulbach, seul, vous a défendu. C'est un nom que je regrette de trouver auprès du vôtre dans cette guerre malheureuse, mais l'erreur accidentelle, l'antipathie surtout littéraire d'un homme d'esprit et de talent, que son amitié pour vous rend indulgent même pour vos écrits, ne justifie pas ce superbe défi, destiné à rappeler, avec une ostentation qui sied mal au de-, voir, que « vous restez debout. » D'ailleurs M. Ulbach se sépare de vous sur le point important, le caractère du chansonnier, et le spirituel collaborateur de la *Revue de Paris* a fait imprimer en toutes lettres :

Pour notre part, nous croyons à la modestie réelle de Béranger, parce que nous croyons à son bon sens..... Il a du talent, de l'esprit, de la verve, de la chaleur. C'est un brave patriote; il mérite d'être honoré, respecté comme un littérateur de second rang. *Sans ambition, il fut d'accord avec ses œuvres; c'est là un mérite qu'il faut reconnaître*, etc.

C'est juste le contraire de l'opinion de M. Pelletan. Ainsi le seul partisan de M. Pelletan témoigne encore, quand on l'interroge, contre M. Pelletan. Nous disons le seul partisan, car M. Proudhon ne saurait compter parmi les ennemis réels du chansonnier, et

son étude sincère, consciencieuse, reste la satire et la condamnation des articles bilieux de l'ancien écrivain de la *Presse*.

Mais, sans parler de tous ceux qui ont défendu Béranger, et dont nous allons bientôt mettre la liste et les arguments sous les yeux de nos lecteurs, nous signalerons ici, à M. Pelletan, un homme qu'il ne récusera pas. Cet homme est l'ami personnel du pamphlétaire, et jamais personne n'a pu douter de la fermeté inébranlable de ses convictions, de la dignité persistante de sa conduite politique. Autant que M. Pelletan il aime la démocratie ; il la sert sans arrière-pensée, sans intérêt personnel, sans faiblesse, sans hésitation ni lassitude. Cet homme s'appelle M. Laurent Pichat : il « reste debout » et, parlant de Béranger, il écrit :

Toutefois, il n'y aura pas eu beaucoup d'existences, en ce siècle, plus dignes de servir d'exemple et d'être proposées comme modèle. Le désintéressement le plus pur fut la loi de cette vie si longue. La sage médiocrité et la pauvreté sacrée furent les hôtesses de Béranger. A une époque de corruption et de cupidité comme la nôtre, cet homme vécut et mourut sans un mauvais désir, sans envie, satisfait du pain quotidien, léguant à la génération qui lui survit l'enseignement de soixante-dix années d'intégrité souriante. Il sut vaincre le plus redoutable ennemi, le besoin..... Béranger domina les idées morales de son temps, en se faisant une gloire de ce dont la foule a honte, et le modeste chansonnier qui subit trois condamnations pour « outrage à la morale publique et religieuse » pratiqua l'Évangile dans ce que sa doctrine a de plus pur et de plus méconnu, dans son respect pour la pauvreté [1].

[1] Les *Poëtes de combat*. 1 vol., chez Hetzel.

Qu'en pense M. Pelletan?

Moi, je pense qu'un homme de cœur et de conviction ne trempe pas dans les petits complots; que M. Laurent Pichat n'a plus besoin de donner de gages à son parti, qu'il aime l'équité autrement qu'en paroles, qu'il se sent assez fort et qu'il croit assez en l'avenir de la démocratie pour oser être juste et appliquer la morale de la religion qu'il prêche.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA

Page 55, ligne 4, au lieu de : *aperçu*, lisez : *perçu.*
Page 67, ligne 2, au lieu de : *à beaucoup qu'il aime*, lisez : *à beaucoup, qu'il aime.*
Page 330, ligne 25, au lieu de : *condamnaient*, lisez : *condamnent.*
Page 337, ligne 27, au lieu de : *M. Pelletan il*, lisez : *M. Pelletan : il.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.

ARTHUR ARNOULD

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS
ET SES CRITIQUES

Nos Intimes. — Un Critique d'État. — Les Ennemis naturels.
Les Ennemis inattendus. — Les Critiques hostiles.
Les Critiques bienveillants. — Conclusion.

TOME II

V. MM. CH. DE MAZADE. — ÉMILE MONTÉGUT. — CUVILLIER-FLEURY. — GUIZOT. — VI. MM. DE LAMARTINE. — LOUIS BLANC.
LAURENT PICHAT. — GEORGE SAND. — A. BLAISE.
TAXILE DELORD. — HIPPOLYTE LUCAS. — JULES JANIN. — BERSOT.
LOUIS DE LOMÉNIE. — ÉDOUARD FOURNIER.
CLÉMENT DE RIS. — ALEXANDRE DUMAS. — JULIEN TRAVERS.
EUGÈNE NOEL. — DUMESNIL. — MICHELET. — GŒTHE.

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
MÊME MAISON A GENÈVE

1864

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS ET SES CRITIQUES



SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.



ARTHUR ARNOULD

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS

ET SES CRITIQUES

Nos Intimes. — Un Critique d'État. — Les Ennemis naturels.
Les Ennemis inattendus. — Les Critiques hostiles.
Les Critiques bienveillants. — Conclusion.

TOME II

V. MM. CH. DE MAZADE. — ÉMILE MONTÉGUT. — CUVILLIER-FLEURY. — GUIZOT. — VI. MM. DE LAMARTINE. — LOUIS BLANC. LAURENT PICHAT. — GEORGE SAND. — A. BLAISE. TAXILE DELORD. — HIPPOLYTE LUCAS. — JULES JANIN. — BERSOT. LOUIS DE LOMÉNIE. — ÉDOUARD FOURNIER. CLÉMENT DE RIS. — ALEXANDRE DUMAS. — JULIEN TRAVERS. EUGÈNE NOEL. — DUMESNIL. — MICHELET. — GŒTHE.

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
MÊME MAISON A GENÈVE
1864

CINQUIÈME PARTIE.

LES CRITIQUES HOSTILES.

MM. Ch. de Mazade, — Émile Montégut, — Cuvillier-Fleury, — Guizot.

M. CHARLES DE MAZADE.

> Mal-heur à ceux dont l'ignorance
> Ne connaist pas ce que ie vaux;
> Et qui sont faschés que la France
> Me préfère à tous mes rivaux.
> (*Le Povltron*, ode par MAYNARD).

En écoutant MM. de Pontmartin, Eug. Pelletan et consorts, nous avons assisté aux tristes violences de l'esprit de parti dans ce qu'il a de plus étroit et de plus coupable. Auprès de semblables hommes, en effet, il faut renoncer à l'espoir d'entendre une parole juste et vraie, un jugement équitable. — Désormais la portion la plus pénible de notre tâche est terminée; nous venons de traverser l'*Enfer*, et nous voici parvenus au seuil du *Purgatoire*.

M. Charles de Mazade nous y servira d'introducteur.

A sa suite nous nous trouverons en face d'écrivains non pas toujours impartiaux, mais à coup sûr toujours convenables, qui ont le culte de la nuance et l'amour de la modération, qui procèdent avec mesure dans la forme, alors même que des passions politiques ou littéraires obscurciraient leur intelligence.

Personnellement ces critiques ne se montreront pas non plus fort sympathiques à Béranger ; cependant la politesse habituelle de leur langage adoucira l'expression de leur blâme ; en tout cas ils s'efforceront de le justifier et de nous convaincre. Plus habiles ou plus consciencieux, par tradition d'école peut-être, par horreur de la violence aussi, ils resteront de bon ton, iront parfois jusqu'à la mauvaise humeur, ne dédaigneront pas l'insinuation perfide, mais s'arrêteront en deçà de la colère et de la calomnie.

M. Charles de Mazade[1] a, le premier, parlé de Béranger, dans la chronique de la *Revue des Deux-Mondes* qui a suivi la mort du poëte. — Les quelques pages consacrées par lui au chansonnier ont la solennité d'un article pour ainsi dire *officiel ;* on sent, en les parcourant, que M. de Mazade exprime sans doute son opinion personnelle, mais encore et surtout l'opinion de la *Revue.* Le chroniqueur ne porte pas de jugement, il trace un programme, et pose des jalons destinés à guider la marche de celui qui plus tard prononcera d'une façon définitive sur le procès Béranger. Il signale par avance les objec-

[1] *Revue des Deux-Mondes.* 1er août 1857.

tions, relève avec soin les points en litige, note les dissentiments, évite de se déclarer nettement, trace la voie et se retire. Nous le répétons, c'est un programme et un plan tout à la fois ; on dirait un sujet mis au concours, avec les explications nécessaires où le candidat trouve marqué d'avance le ton et l'esprit qu'il devra suivre dans son *Mémoire*.

Voici, du reste, le sujet et le bref commentaire qui l'accompagne. — Expliquer le rôle et l'influence de Béranger, en insistant sur le contraste « d'une grande existence dans une humble condition, et d'une grande influence due à des chansons. » Parler en passant des funérailles officielles ; indiquer un léger blâme, dire que Béranger avait exprimé le vœu « d'être enterré sans bruit, sans discours et sans manifestations ; » et que le poëte « a été satisfait plus qu'il ne l'aurait pensé peut-être. » Ajouter que « le gouvernement a fait la paix sur son tombeau, » et que « c'est ainsi, entouré de ce déploiement d'honneurs, que le poëte est entré dans l'histoire avec ses refrains. » — « Les uns exagéreront cette gloire, les autres la rabaisseront ; » prouver que « Béranger restera le premier des chansonniers, un esprit ingénieux et fin qui a su donner un éclat nouveau à cette forme légère de la chanson, un homme qui a su conduire sa vie avec une simplicité pleine d'art. » — A propos de la popularité du poëte, démontrer avec quelle habileté « il l'a prudemment administrée pendant quarante ans, sachant s'arrêter au moment voulu, et se faire une vie calme, habilement modeste, à l'abri des variations du temps. »

Constater qu'il s'est tû après la révolution de 1848,

« refusant les conseils de son bon sens à ceux qui prétendaient trouver un évangile dans ses chansons, et une constitution dans le *Traité de politique à l'usage de Lise*. La retraite était dans son goût, et elle était aussi dans son intérêt. » — Insister sur sa prévoyance, et en prendre occasion pour rappeler encore ses funérailles, en disant, par exemple : « Il n'y a qu'une chose qu'il n'avait pas prévue, sans doute, c'est qu'après sa mort il serait reçu au seuil de l'Église par l'orgue jouant l'air : *On parlera de sa gloire*, etc., et que des hussards de la garde, accourus pour lui faire honneur, le conduiraient à sa dernière demeure. »

Faire ressortir comment la « popularité de Béranger est un des phénomènes les plus curieux de notre temps ; » distinguer avec soin chez lui, le poëte vraiment populaire du bourgeois parisien et frondeur. « Il ne s'inspire pas des mœurs du peuple, il n'exprime pas ses sentiments naïfs et profonds. Le peuple a d'autres croyances,... il ne se moque pas du jour des morts, etc. Dans toute une partie de ses chansons, Béranger est plutôt le poëte d'une certaine démocratie bourgeoise assez incrédule, volontiers licencieuse d'imagination... » — Exposer que « son grand bonheur et sa vraie gloire, » viennent de ce qu'il s'est « trouvé un jour où spontanément, instinctivement, il s'est fait le poëte de l'instinct patriotique blessé. Il ne fut pas le seul à exprimer ce sentiment en 1814 et 1815, mais il fut seul à lui donner une de ces expressions vives, ailées, à demi-railleuses et à demi-attendries, qui, une fois trouvées, voltigent sur toutes les lèvres et ne s'arrêtent plus. » — Examiner de près le poëte dans ses

œuvres, y découvrir « que moralement il a profané parfois quelques-uns des sentiments les plus inviolables ; » étudier particulièrement son idéal en amour, qui ne « va pas au-delà d'un certain épicuréisme vulgaire ; » dénoncer également son idéal philosophique qui « s'arrête à un déisme gai et facile. » — Se prononcer avec prudence sur la question politique ; la soulever en évitant de l'approfondir ; procéder par questions sans donner de réponse bien nette ou bien décisive ; rechercher, par exemple, si Béranger s'est « servi du nom de Napoléon comme d'un moyen de popularité, ou s'il a contribué lui-même à populariser les souvenirs de l'empire. » Ajouter ceci : — « Que le chansonnier l'ait voulu ou qu'il ne l'ait pas voulu, il n'est pas douteux que le gouvernement après tout était logique, quand il rendait l'autre jour des honneurs exceptionnels à celui qu'il appelait le poëte des gloires impériales. » — « De tout ce que Béranger a chanté, quelle est en effet la seule chose qui soit debout, si ce n'est l'empire ? » se demandera-t-on.

A ce propos relever les oppositions suivantes, et insister sur ce qu'elles ont « d'étrange » :— « Quand la révolution de 1830 éclatait, c'était comme un triomphe personnel pour le chansonnier des quinze ans ; survient la révolution de 1848, et l'un des chefs de cette révolution ne voit rien autre chose à faire que de consulter Béranger pour avoir promptement une constitution. L'empire a reparu, et voici le poëte des gloires impériales ! »

En regard du chantre de Lisette ne pas oublier de mettre le poëte des *Nuits*, de l'*Espoir en Dieu*, de la

Coupe et les lèvres et de *Namouna*, en un mot le poëte de la *Revue des Deux-Mondes*. — Parler de la mort d'Alfred de Musset, « qui avait bien aussi quelques titres à être appelé le poëte de la jeunesse. » Faire ressortir le contraste de ses obsèques et des obsèques de Béranger, celui-ci accompagné au cimetière par une armée, celui-là, qui s'en va « tranquille, accompagné de quelques amis, sans qu'il ait été nécessaire de prendre des mesures pour tenir la foule à distance. »

Tel était le sujet mis au concours. — M. Émile Montégut a remporté le prix, et la *Revue des Deux-Mondes* a publié son travail [1].

M. ÉMILE MONTÉGUT.

> Mais, pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage,
> Qui court à l'hôpital, et n'est plus en usage ?
> (BOILEAU, Sat. 1.)

Ce jeune écrivain, suivant avec docilité le programme tracé par M. Charles de Mazade, a successivement traité les différents côtés de la question, telle qu'elle avait été posée dans la *Revue*. Aussi son travail est un mélange de quelques éloges choisis avec soin parmi ceux qui ne grandissent pas un auteur, et de beaucoup de restrictions choisies avec le même soin parmi celles qui le rabaissent. M. Montégut n'aime pas Béranger ; l'homme et l'œuvre lui sont peu sympathiques ; il le montre, il le dit, mais en

[1] BÉRANGER. *Dernières chansons*. *Ma Biographie* (nos du 1er décembre 1857 et du 1er janvier 1858.)

même temps il s'efforce de donner à l'expression de son jugement certaines formes d'impartialité, et s'applique à nous faire partager son opinion, en ne la manifestant pas de cette façon rude qui froisse les dissidents ou qui choque les gens sensés et quelquefois les indifférents.

C'était là une mission délicate : M. Montégut y a déployé de grandes qualités de diplomate et de critique, et son article reste d'une lecture attrayante, instructive, même pour ceux qu'il n'a pas convertis à sa manière de voir. D'autre part, le réfuter n'est pas facile. En effet, il n'invente rien ; il n'a recours ni aux citations tronquées, ni aux interprétations visiblement ridicules, ni aux accusations directes. Il se place presque toujours sur le terrain littéraire où doit régner la plus grande liberté et la plus absolue indépendance, et, s'il mesure la gloire au poëte, il fait la part assez belle au chansonnier. Malheureusement dans le monde *libéral* où vit M. Montégut, un chansonnier n'est pas plus un poëte qu'un jardinier n'est un homme pour certaines grandes dames [1].

Nous connaissons déjà le fond du travail dont nous allons nous occuper. Au programme cité plus haut, ajoutez les développements et les artifices de style qu'un homme de talent, rompu à la gymnastique des revues, ne peut manquer d'y mettre, et vous aurez l'article de M. Montégut, puisque ce dernier a simplement exécuté une série de variations brillantes sur le motif donné.

[1] Voir STENDHAL, *De l'amour*.

Suivant M. Montégut, « il y a deux hommes dans Béranger : un poëte et un homme de parti. L'*homme de parti* est un personnage très-important. Il a tenu une grande place dans l'histoire contemporaine. »

Fort bien, nous sommes loin de nier « la grande place dans l'histoire contemporaine ; » mais nous ne croyons pas à « l'homme de parti, » et, pour justifier notre incrédulité, on nous permettra d'opposer M. Montégut à lui-même. Il nous dit, quelques pages plus loin :

Béranger était par nature non pas un homme de parti, mais un homme d'opposition;..... on a demandé plusieurs fois, et récemment encore, si Béranger avait appartenu à un parti ; on a dit qu'il tenait surtout à la révolution, et que les formes de gouvernement qu'elle pouvait revêtir étaient pour lui d'une importance secondaire. Je crois, en effet, qu'il pensait ainsi ; mais beaucoup pensent comme lui, qui pourtant ont une préférence pour une de ces formes politiques qu'on ne veut mettre qu'en seconde ligne. Nous avons tous... une grande et une petite opinion... Nous connaissons tous la grande opinion de Béranger ; en avait-il une petite? (c'est-à-dire celle qui fait l'homme de parti), c'est une question assez obscure.

Enfin dans la conclusion de son travail, M. Montégut déclare que « politiquement, Béranger lui paraît un *sceptique*. » Ce n'est pas notre avis, mais alors pourquoi appeler le chansonnier un homme de parti, lorsqu'on se charge ensuite de démontrer soi-même qu'il n'appartenait à aucun parti, et qu'il était, chose difficile à comprendre, tout à la fois sceptique et révolutionnaire en politique?

Le programme signé par M. Charles de Mazade constate que Béranger a offert « le spectacle d'une

grande existence dans une humble condition, et d'une grande influence due à des chansons. » M. Montégut, à son tour, remarque que « ce bonhomme avisé, au regard fin et obstiné, qui sortait sans carrosse, que nous avons tous rencontré, vêtu à l'antique mode, sur nos promenades et au coin de nos rues, a exercé sur le monde une autre influence que celles qu'exercent et qu'exerceront tant de gens affairés et importants qui vont et viennent, ennuyant le public du tapage et du clinquant de leurs chétives personnes. »

« La popularité souffle où elle veut, » ajoute le programme. — « L'esprit souffle où il veut, reprend M. Montégut ; et la puissance véritable va loger où il lui plaît, quelquefois même plus mal qu'elle n'était logée dans le *petit asile* de Béranger. »

Je ne sais pourquoi ce *petit asile* me fait songer à M. Sainte-Beuve, et me rappelle tout à coup le procédé qu'il a si habilement employé contre le chansonnier, dans son article de 1850.

Du reste, les analogies, de ce côté, ne manqueraient certes pas, si on voulait s'amuser à les relever. Ainsi lorsque M. Montégut prétend que la fée qui servit de marraine à Béranger, déposa sur son berceau, « non la lyre d'Apollon, non la guitare chère aux amants, non la flûte pastorale, mais un *sifflet* d'ivoire très-aigu, une *petite trompette* et un *tambour;* » lorsqu'il nous représente cette fée apprenant au poëte une foule d'espiègleries, « comment, par exemple, on *éclaboussait* un équipage armorié, comment on *réveillait en sursaut les sacristains*, en sonnant les cloches à une heure intempestive, et com-

ment on faisait grommeler les rois *en jetant de petits cailloux* aux vitres de leurs palais ; » lorsqu'il compare la muse du poëte à « *un pauvre petit moineau parisien, familier, effronté, libertin, ayant pour toute nature les jardins des faubourgs, faisant l'amour sur les gouttières des toits, et chantant cependant avec son petit filet de voix perçante et railleuse, tout aussi bien qu'un autre oiseau, le plaisir facile*, le beau soleil, le printemps et la liberté ; » lorsque M. Montégut, disons-nous, se livre à cette petite débauche de comparaisons spirituelles et de piquantes images, nous ne pouvons nous défendre de penser à M. Sainte-Beuve, parlant des « petits coups de patte » et des « chiquenaudes » distribués par le chansonnier à tous ceux qui passent devant le vasistas de la loge de portier… où l'éminent critique l'a mis en pénitence.

Mais revenons au programme :

Il n'y a qu'une chose qu'il n'avait pas prévue, s'écrie M. Ch. de Mazade, c'est qu'après sa mort il serait reçu au seuil de l'église par l'orgue jouant l'air : *On parlera de sa gloire*, etc., et que des hussards de la garde, accourus pour lui faire honneur, le conduiraient à sa dernière demeure.

Enfin, cet homme meurt chargé de jours, reprend M. Montégut ; le *Moniteur* annonce à la France la mort du poëte national, l'État se convie à ses funérailles ; il est conduit à sa dernière demeure entre deux rangées de soldats, et, confessé ou non, lorsque sa dépouille vient recevoir la dernière absolution de l'église, l'orgue salue son entrée par l'air des *Souvenirs du peuple*. Est-il beaucoup d'hommes, je le demande, même parmi les plus illustres, qui aient laissé :

De leur passage un plus grand souvenir ?

On a remarqué dans les éclaircissements du sujet

mis au concours, un passage relatif à la mort d'Alfred de Musset ; il est ainsi conçu : « Parler de la mort d'Alfred de Musset, qui avait bien aussi quelques titres à être appelé le poëte de la jeunesse. Il n'avait point chanté Lisette, il est vrai : il avait écrit *les Nuits*, l'*Espoir en Dieu* ; il s'en est allé tranquille, accompagné de quelques amis, sans qu'il ait été nécessaire de prendre des mesures pour tenir la foule à distance. »

Le don poétique, il (Béranger) l'avait reçu, écrit à son tour M. Montégut, cela est incontestable, mais non pas au même degré que les autres poëtes illustres de ce temps. Cent mille personnes ont *regardé* passer son convoi ; mais, deux mois avant sa mort, trente personnes accompagnaient au cimetière le pauvre Alfred de Musset, sacré poëte par la muse, d'un baiser bien autrement amoureux et ardent que celui que, d'une lèvre légère, elle avait déposé en passant sur le front de Béranger, dans une minute de facile complaisance.

A ce sujet, il y a beaucoup à dire, et nous ne croyons pas qu'on doive accuser la foule de béotisme ou d'ingratitude parce qu'elle n'a pas suivi le convoi du chantre de *Rolla*, tandis qu'elle se pressait autour du cercueil de l'humble chansonnier. Demandons-nous ce que chantèrent « la lyre d'Apollon, la guitare chère aux amants et la flûte pastorale » de Musset, et ce qu'a chanté « le pauvre petit moineau parisien avec son petit filet de voix perçante et railleuse. » D'ailleurs ce contraste a été signalé, cette prétendue indifférence du public a été dénoncée par plusieurs critiques, et la question vaut qu'on la discute.

Certes, à prendre le mot de poëte dans son sens le

plus aristocratique et le plus moderne, Alfred de Musset aura été le plus grand poëte de notre siècle, car il aura été le plus exclusivement poëte, c'est-à-dire le moins citoyen et le moins utile de tous ceux qui ont conquis avec leur plume une réputation méritée. Si le poëte est par excellence, comme l'entend une certaine école, un être égoïste et faible, complétement désintéressé dans les luttes de l'humanité, pour qui les devoirs de la société et l'amour de nos semblables sont remplacés par les caprices d'une imagination malade et les vagues aspirations d'un cœur inassouvi ; si son rôle ici-bas est seulement de nous charmer par l'éloquence de ses soupirs et la beauté de ses vers ; si l'idée n'est rien, si la forme est tout ; si le spectacle de la faiblesse irrémédiable, de l'agonie lyrique d'un homme qui s'abandonne sont un grand exemple ; si l'indifférence en politique, en religion les audaces et les défaillances de l'enfant ; si l'ignorance et le mépris des grands problèmes qui agitent le monde, le dégoût de la vie, le scepticisme enfanté par l'impuissance de croire même à sa propre négation ; si l'amour de soi et le dédain des autres conduisant au découragement absolu, puis au suicide lent par le désordre sans dignité et sans gaîté, sont des titres à l'admiration publique et à l'enthousiasme des foules, nul plus qu'Alfred de Musset n'aura mérité cette admiration et cet enthousiasme, car, de nos jours, nul n'aura recouvert d'un vernis plus magnifique de poésie une démoralisation plus profonde.

Cependant pourquoi s'étonner de l'indifférence du public devant sa mort? Cette mort fut une perte pour

les lettres, mais cette vie avait été un mauvais exemple. « Il avait, nous dit-on, des titres à être appelé le poëte de la jeunesse. » Hélas ! nous sommes loin de le nier ! — seulement nous nous rappelons les leçons que ce poëte donnait à la jeunesse. Quel sentiment généreux, quelle noble pensée, quelle résolution courageuse ses vers ont-ils inspiré à tous ces esprits trop sensibles aux charmes énervants d'une muse ardente et passionnée qui, les pieds dans la boue, le front dans le ciel, ne connaissait de ce monde que le ruisseau et de l'autre que des nuages aux formes indécises et flottantes ? Qu'a-t-il appris à ses lecteurs, ce chantre inspiré de l'amour sensuel et déifié ? Que leur a-t-il appris, si ce n'est qu'on peut être un grand poëte et un homme sans valeur morale ; un écrivain admirable et un penseur impuissant ; qu'il suffit, pour se croire quitte envers la vie, d'avoir un soir, comme *Rolla,* rencontré dans les bras d'une fille de hasard un amour d'un instant ?

Que les lettrés et les raffinés, les artistes et les amateurs admirent Alfred de Musset, nous le comprenons, et, à n'envisager la poésie que sous un certain point de vue, les vers de Musset, nous le répétons, resteront la poésie la plus magnifique du XIXe siècle. Il y a là une pureté de langue merveilleuse, des accents sublimes, une richesse étonnante d'images et des broderies du plus haut prix ; mais la foule, c'est-à-dire le grand public, a le droit de demander à un homme de talent, de génie, si vous voulez, autre chose que de beaux vers et le désespoir, des tirades et la religion de l'indifférence.

Pourquoi donc le peuple aurait-il suivi le convoi de celui qui n'avait jamais aimé le peuple ou même pensé au peuple? De celui qui avait vu les révolutions se succéder, la liberté triompher ou succomber, et qui avait souri de pitié?

Alfred de Musset était citoyen... de la République des lettres. Qu'il y reste, qu'il y porte le sceptre et la couronne; mais ailleurs, partout où l'on aime les hommes, où l'on croit au devoir, où l'on combat, où l'on espère, Alfred de Musset est un étranger: il n'a pas là, il n'aura jamais droit de cité.

Béranger fut un moins grand poëte, pour les *Revues*, mais il fut un poëte pour le peuple; il a chanté la patrie et la Révolution, et, s'il n'a pas compris tout à fait le problème social comme nous le comprenons depuis quelques annés, il n'est resté indifférent à aucun des problèmes qui intéressent l'humanité. La présence de la foule au convoi d'Alfred de Musset eut été un non sens; sa présence derrière les *gens d'armes* qui entouraient le corps du chansonnier prouve que cette foule, tant décriée de ses meilleurs amis et tant méprisée de ses plus éloquents défenseurs, ne manque ni d'intelligence, ni de reconnaissance.

Nous ne suivrons pas M. Montégut dans la partie de son travail où il discute Béranger au point de vue purement littéraire. Cette question demanderait de longs développements et pourrait fournir la matière d'un travail spécial. Du reste, n'est-il pas à peu près impossible de démontrer à un critique qu'il se trompe sur cette matière? Il y a des différences de goût et de tempérament qui décident de nos juge-

ments. Quand M. Montégut nous dit que les « fameuse odes » de Béranger, « où brillent des beautés de premier ordre, » sont trop souvent « essoufflées, asthmatiques, bourrées de chevilles et de vers plats, incolores, prosaïques, » comme M. Montégut ne cite aucun exemple et ne sort pas des généralités, nous ne pouvons savoir au juste sur quoi repose cette opinion sévère. Si par hasard tel vers qui lui paraît plat ou incolore, nous paraissait excellent, il resterait toujours à savoir lequel de l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* ou de nous a raison, et cela importe peu pour le moment. Toutes les affirmations et toutes les négations de la critique ne changeront pas une virgule aux œuvres écrites du poëte. Elles sont là. Le public impartial les a jugées depuis longtemps.

Ce qui nous occupe, nous le répétons, c'est le caractère et la politique du chansonnier. Ce que nous essayons de faire connaître, c'est l'homme, le citoyen et le philosophe ; à travers le poëte, n'est-ce pas eux surtout qu'on voudrait atteindre et frapper à mort ?

M. Montégut traite fort longuement la question morale et politique posée par le programme.

Voici la matière :

Moralement Béranger a profané parfois quelques-uns des sentiments les plus inviolables; son idéal en amour ne va pas au delà d'un certain épicuréisme vulgaire ; son idéal philosophique s'arrête à un déisme gai et facile [1].

Écoutons maintenant M. Montégut :

[1] M. Ch. de Mazade, 1er août 1857.

Béranger est aussi très-Parisien, mais beaucoup plus répréhensible dans la manière dont il chante les sentiments amoureux. Là encore il s'adresse à un public très-nombreux, mais, cette fois, il flatte les instincts vulgaires de son public..... Béranger aimait trop la chanson libertine, ou, pour être précis, *polissonne*..... Ces chansons ont-elles, chez lui, les qualités qui, en même temps qu'elles sont en quelque sorte l'excuse du poëte, sont nécessaires pour donner à de tels sujets droit de cité dans le royaume de l'art? Non, car *elles n'ont pas de tempérament* et ne réveillent jamais l'idée de beauté. *La fougue sensuelle leur manque, elles n'expriment ni ardeurs, ni désirs,* et semblent faites pour être chantées par un vieux célibataire. Leur libertinage se compose d'allusions, de calembourgs grivois et de sous-entendus indécents, enfilés à la suite les uns des autres comme les grains d'un chapelet composé de figures obscènes. Tout cela est *déshabillé* et non pas *nu*, *cynique* et non pas *sensuel*.....

Ce sont là de singuliers reproches, mais M. Montégut y tient essentiellement, et son argumentation nous plaît trop pour que nous ne laissions pas encore un peu la parole au critique de la *Revue des Deux-Mondes*.

... Le *tempérament* est l'excuse du libertinage, continue l'écrivain, *et il est absent* des chansons libertines de Béranger..... Béranger n'avait à aucun degré l'*exaltation voluptueuse* qui anime les poésies sensuelles des anciens..... Les chansons érotiques de Béranger n'éveillent jamais un sentiment de beauté et *n'inspirent jamais un sentiment de volupté*..... Béranger semble n'avoir jamais connu l'amour sensuel, lequel est aussi loin du libertinage que de l'amour véritable. Lisette lui a servi d'amusement, et jamais de plaisir.....

La nuance est très-nettement, très-habilement indiquée. M. Montégut reproche à Béranger, dans

ses chansons grivoises, de manquer de « *tempérament,* » de ne pas avoir et par conséquent de ne pas donner « l'*exaltation voluptueuse,* » c'est-à-dire qu'il reproche aux chansons dites *immorales* du poëte, de manquer juste de ce qui les rendrait immorales.

En effet, la plaisanterie qui fait rire, alors même qu'elle serait privée d'une certaine chasteté, n'offre rien de bien dangereux et n'a rien de corrupteur. Cette façon de traiter légèrement les choses des sens, produit tout d'abord un résultat favorable : elle leur ôte de leur importance, les relègue au second rang, et laisse la première place à d'autres préoccupations d'une nature différente et plus sérieuse. La véritable, la seule corruption consiste à dresser des autels à la volupté, à idéaliser outre mesure le *tempérament* et les passions auxquelles il nous entraîne. De la sorte, on renverse l'ordre nécessaire des facultés de l'homme, qui veut que l'idée domine et que la volonté commande, que le sentiment et la sensation obéissent, en un mot, que la raison soit reine et l'imagination esclave. Croit-on que jamais les gaudrioles et les sous-entendus indécents feront autant de mal que la peinture éloquente, avec « tempérament et exaltation voluptueuse, » de la passion telle qu'on la trouve dans beaucoup de romans contemporains ? Croit-on, par exemple, que les *polissonneries,* — pour employer le terme emprunté par M. Montégut à Béranger, — abaisseront le niveau moral au point où l'énervante sensualité de Rousseau, la volupté exaltée d'Alfred de Musset, le tempérament de *Lélia* ou de *Valentine* l'ont abaissé de nos jours ? Croit-on qu'en justifiant tous les excès

de la passion la plus égoïste, l'amour, qu'en la spiritualisant suivant le procédé mis à la mode depuis un siècle, en lui donnant la place d'honneur et le premier rang dans le cœur de l'homme, à force de la dépeindre comme irrésistible et sublime ; croit-on qu'en la confondant avec les aspirations vers un monde meilleur, en y faisant intervenir Dieu, la religion, la conscience et la nature, en voulant y découvrir le principe de toutes les vertus et de toutes les puissances de l'esprit humain, en l'élevant à une telle hauteur qu'il ne faille pas moins que les forces réunies de l'être entier pour y atteindre; croit-on qu'en procédant ainsi, cette *fougue sensuelle*, ces *ardeurs*, ces *désirs*, ne sont pas plus malsains que le « libertinage composé d'allusions et de calembourgs grivois ? »

Il y a deux grandes sources de corruption. Séparées à l'origine, elles ont fini par se rencontrer : elles confondent aujourd'hui leurs flots fraternels et forment un fleuve immense qui traverse notre société et menace de la submerger. Ces deux sources sont, l'une l'*idéalisation*, l'autre le *mépris* de la chair. Mépriser la chair, au nom d'un spiritualisme impossible et contre nature, ce n'était pas dompter la chair, c'était la rendre honteuse et la faire coupable. En créant un antagonisme entre l'âme, hypothèse que rien ne démontre, et le corps, réalité palpable que rien ne peut supprimer, on a placé l'homme entre deux écueils également dangereux pour la société, l'ascétisme et la dépravation. Les sens, pour remplir leur rôle légitime, ont été obligés de s'affubler d'un masque ridicule; ils se sont spiritualisés et raffinés

de leur mieux. Sous un costume d'emprunt, à force d'hypocrisie et de compromis, ils ont reconquis leur droit de cité, mais alors tout a été confondu : au lieu d'être des besoins et des instruments, ils se sont posés comme des aspirations, des sentiments et des idées, ils en ont pris la place, et la passion divinisée occupe aujourd'hui dans les sociétés chrétiennes un rang que jamais les sens n'eussent occupé avant qu'on eût inventé de diviser l'homme en corps et en âme. Alors aussi, au nom de ce même spiritualisme, on a appelé matérialistes, êtres grossiers et vulgaires, les esprits sensés qui, voyant les choses telles qu'elles sont, ont parlé des ardeurs du tempérament comme de simples ardeurs de tempérament, au lieu de les relever de cette pointe « d'épicuréisme mélancolique, de corruption savante, » dont M. Montégut parle avec tant de ravissement. Alors il est devenu de mode de ne plus rien nommer par son nom, de s'effaroucher du mot en caressant l'idée, de se voiler le visage *(proh ! pudor)*, au récit d'une gaudriole, et de s'attendrir sur l'inceste ou sur l'adultère. Alors les filles qui vivent de l'amour, Lisette ou Frétillon, sont devenues des Madeleine, des Fleur-de-Marie ou des Marguerite Gauthier ; alors de pauvres couplets grivois ont été déclarés immoraux et dangereux, à côté de ces apothéoses de la passion, de ces poëmes de l'égoïsme et de la sensualité, que nous devons aux plumes les plus éloquentes, mais non pas les mieux inspirées de notre époque. Béranger qui a le tort, lui aussi, d'être spiritualiste et un peu trop chrétien, mais qui n'est pas catholique, a cependant, grâce à sa nature gauloise

et parce que l'idée prédominait chez lui, remis un peu chaque chose à sa place. Il a réservé son ardeur, sa séve poétique, pour les grands sentiments de patrie, de liberté, pour les grandes scènes de la bataille révolutionnaire et impériale, pour les souffrances du pauvre et des malheureux de toutes les classes. Il n'a donné que sa verve joyeuse, son badinage sans conséquence, aux caprices de Lisette, au bon cœur de Frétillon, qu'il aurait dû parer, s'il faut en croire M. Montégut, de tous les charmes perfides de la plus haute poésie, et appeler, sans doute, de sublimes faiblesses, de tendres dévouements, suivant la phraséologie adoptée de nos jours. Il a chanté la grisette sur l'air de la faridondaine : c'est un tort aux yeux de M. Montégut, c'est un grand mérite à nos yeux, et nous pensons, contrairement à beaucoup de gens, que la vraie morale, bien différente de la morale niaise prêchée dans les séminaires et les couvents, y gagne ce que l'art y perd. Nous ne croyons pas que le chansonnier ait péché en consacrant quelques refrains au plaisir même facile : — le plaisir n'est-il pas un droit et un besoin? Si on lui dit anathème, il devient criminel; si on l'inonde de sentimentalité, il envahit tout et devient corrupteur. Il faut l'accepter, et, chose légère, le traiter légèrement.

A coup sûr, nous le croyons, à cette façon de chanter l'amour, sans *tempérament*, l'art pur perd quelque chose. Musset, en effet, poëte de l'amour idéalisé, nous traîne de beaux vers en vers sublimes jusqu'à l'alcôve où Rolla se tue sur la couche d'une Aspasie d'occasion, et le dernier vers du poëme :

Et pendant un instant tous deux avaient aimé,

a, certes, une tournure plus grandiose, plus élevée que le

Turlurette,
Bon vin et fillette !

du chansonnier. Seulement avec Rolla, on oublie le monde et ses luttes, la patrie asservie et la liberté vaincue, les devoirs du citoyen et la dignité de l'homme, tandis que sur les pas de Catin, à qui cependant manquait ce qu'il faut pour chasser l'anglais [1], on va mourir à Waterloo sous les balles de l'ennemi.

D'ailleurs le procès intenté par M. Montégut au sujet des chansons grivoises de Béranger, ne porte qu'incidemment sur le côté moral de la question. L'écrivain l'examine surtout au point de vue de l'art; et, nous croyons que, même à ce point de vue, il se trompe. Il oublie trop, en effet, qu'il s'agit ici de chansons et non pas d'odes ; que si « l'épicuréisme mélancolique et la corruption savante » constituent le plus grand mérite de *René*, poëme en prose de Chateaubriand, — catholique breton et gentilhomme royaliste, — ces raffinements n'étaient guère de mise dans le genre adopté par Béranger. Lorsqu'il

[1] Quand au nombre il fallut céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle?
L'Anglais aurait fui sans butin :
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
L'Anglais aurait fui sans butin;
Soldats, voilà Catin !

écrivait *la Bonne Fille* et *Mme Grégoire*, le poëte suivait les traditions de la muse antique et peu solennelle qu'avaient illustrée les Panard et les Collé. Avec plus de « tempérament » et de « fougue sensuelle » ou « d'exaltation voluptueuse, » l'écrivain devenait malfaisant et plus poëte aussi, en un certain sens, mais le chansonnier risquait de disparaître, comme il disparaît en effet dans *la Bacchante* et *la Cantharide*, « les seules pièces qui possèdent cette qualité du *tempérament* dont j'ai dû accuser l'absence chez Béranger, » nous dit M. Montégut.

Qu'on relise ces deux pièces, et l'on verra que ce ne sont plus à proprement parler des chansons ; on les récite, on n'éprouve pas le désir de les chanter.

Du reste, si Béranger n'a jamais chanté, sauf une ou deux exceptions, cette chose mal définie et assez moderne dans l'expression, que nous appelons, depuis Rousseau, *la passion*, M. Montégut reconnaît lui-même que le poëte a exprimé « une variété de l'amour sérieux, très-noble, très-digne, très-élevée. »

Nous citons en entier le passage consacré par le critique à l'analyse de ce sentiment personnel au chansonnier. M. Montégut a écrit à ce sujet une fort belle page, où tout est juste et bien dit.

La célèbre chanson de *la Bonne Vieille* et quelques strophes admirables intitulées *le Temps*, sont l'expression la plus pure de cette variété du sentiment érotique. C'est un amour sans orages et sans flammes, paisible et délicat comme une lumière d'automne ; je dirais volontiers que c'est le coucher de soleil de l'amour. Il s'exprime avec une émotion attendrie et reconnaissante ; il n'a aucune arrière-pensée de regret, et la

sécurité, en bannissant l'espérance et la crainte, déroule devant lui une longue série de jours remplis de la douce monotonie du bonheur. L'amour sérieux chez Béranger confine à l'amitié, et se confond même parfois avec elle; mais n'importe, ce mélange est beau, et nous a valu quelques accents délicieux, *le Temps*, par exemple, qui est *le Lac* de cet amour-amitié, car Béranger, comme tout poëte, a fait son *Lac*; il a rencontré un jour où il s'est plaint de la fuite rapide des années. C'est une belle chanson d'un ton élevé, très-lyrique et qui mêle à l'idée d'un amour sincère l'idée sérieuse de l'éternité. Mais la pièce où cette affection est résumée dans toute sa douceur intime est la chanson de *la Bonne Vieille*. On lui a comparé un sonnet célèbre de Ronsard, et on l'a mise au-dessous avec injustice selon nous [1]. Les deux pièces expriment bien la même idée, mais non pas le même sentiment. Le sonnet de Ronsard exprime un sentiment de fierté un peu brutale et une invitation toute païenne à cueillir les roses qui, une fois effeuillées, ne refleuriront plus; la chanson de Béranger exprime un sentiment de pieuse reconnaissance et un espoir que cet amour, qui dans ce monde ne fut pas éphémère, aura pour récompense l'immortalité..... Tant qu'il y aura des cœurs sensibles à certaines harmonies, ils tressailleront en lisant ces vers..... Cet amour-amitié est, avec les joies de la médiocrité *non dorée*, le seul sentiment vraiment pur et élevé que Béranger ait chanté en dehors du sentiment patriotique et populaire.

De ce passage excellent, il ressort que si Béranger a manqué de sensualité en chantant les plaisirs sensuels, ce qui ne saurait être qu'un tort relatif, même au point de vue de l'art, puisque d'autres poëtes se sont chargés de donner à la note voluptueuse tout son éclat et tout son charme, il a en revanche chanté et poussé à la perfection un sentiment nou-

[1] Voir M. Sainte-Beuve, art. de 1850.

veau, l'amour-amitié, c'est-à-dire l'amour sérieux et dévoué, où le cœur prend plus de part que les emportements de l'imagination et les appétits matériels. Nous ne prétendons pas que cet amour soit absolument supérieur à l'amour-passion ; toutefois il semble moins égoïste, et il a sa beauté propre. S'il se prête peu aux grands éclats de la poésie lyrique — ce qui explique pourquoi les recueils de vers en parlent rarement,—il annonce une certaine disposition tendre et modérée de l'esprit, une certaine sagesse sans raideur et sans morosité dont les exemples n'ont jamais été communs [1]. Pour être équitable, il faut donc reconnaître que Béranger, généralement dépourvu de passion, est doué tout au moins de tendresse; il faut éviter surtout de lui reprocher trop sévèrement l'absence d'une qualité poétique assez répandue, à l'instant même où l'on constate qu'il en a déployé une autre plus rare, et qui a sa valeur élevée.

Cette façon de critiquer un artiste, un poëte, en lui demandant ce qui n'est point dans sa nature, ni par conséquent dans son talent, nous paraît toujours singulière. Ne devrait-on pas se féliciter, au contraire, de cette variété infinie des dons intellectuels ? Serions-nous bien avancé le jour où tous ceux qui tiennent une plume, un pinceau, brilleraient par des aptitudes identiques ? Constatons les différences, mais pourquoi nous en plaindre ? Celui-ci se distingue par la passion et ses peintures suffisamment *fougueuses* des joies de l'amour voluptueux, mais il lui

[1] On en trouve cependant un admirable modèle dans La Fontaine. Voir *Philémon et Baucis*.

manque l'intelligence d'autres sentiments aussi délicats ; celui-là connaît peu ou ne chante pas l'ardeur de semblables désirs, mais il goûte et décrit d'autres joies plus voilées quoique réelles. Si l'on reproche au second l'absence de tempérament, on doit reprocher au premier l'absence de tendresse : si le second a oublié l'amour, le premier a méconnu l'amitié. Qu'on les compare donc l'un à l'autre, sans sacrifier ni l'un, ni l'autre, en comprenant que tous deux sont incomplets, que tous deux ont exprimé seulement certaines tendances de l'esprit humain, parce qu'il n'appartient à aucun homme de parcourir la gamme entière des sentiments réels.

Il ressort enfin de ce passage de M. Montégut que Béranger puisait son inspiration poétique à trois sources différentes, qu'il a su chanter : 1° l'amour-amitié, ainsi que nous venons de le voir ; 2° les joies de la médiocrité ; 3° la patrie et le peuple.

Nul poëte avant Béranger n'avait chanté « la jeunesse pauvre et même nécessiteuse : »

Il en a exprimé toutes les légères tristesses et tous les désirs... ses chansons les plus jolies s'adressent à un public immense et incessamment renouvelé. *Ma Vocation, Mon Vieil Habit, le Grenier, Maudit Printemps,* renferment le peu qu'il y a de poésie dans l'existence du pauvre employé, de l'étudiant sans fortune, du jeune homme sans ressources qui use sa journée à tourner la roue du travail..... Tous ces chants gaîment attendris, tendrement sensuels, sont en outre irréprochables au point de vue de la morale. *Ils ne contiennent aucun alliage de sentiments bas et méchants, nulle envie coupable, nulle lâche convoitise, nulle récrimination déclamatoire contre les riches et les heureux.* Combien ces jolis chants ont-ils réjoui

de cœurs attristés et réchauffé de pauvres foyers solitaires!

N'est-ce pas le meilleur commentaire de ce beau vers :

Je n'ai flatté que l'infortune.

Et qui dit tout cela? M. Montégut, M. Montégut qui constate, pour la seconde fois, que le « petit bagage » du chansonnier a enrichi la littérature française d'un nouveau filon, dédaigné ou mal exploité avant Béranger. Si nous ajoutons à ce « petit bagage » ainsi composé, l'amour de la patrie et du peuple, c'est-à-dire l'objet le plus noble et le sujet le plus fécond de toute inspiration poétique, nous serons en droit de conclure, grâce à M. Montégut, contre M. Montégut, que Béranger n'a rien à envier à personne ; que s'il lui manque le « tempérament, et les sentiments de la famille, » il est assez riche d'autre part pour supporter, sans inconvénient, la comparaison avec Alfred de Musset, à qui il ne manque, d'ailleurs, que le sens moral, la connaissance des grandes préoccupations qui agitent le monde et l'amour de l'humanité.

Cela prouve une fois de plus qu'il y a deux poésies : celle du cœur et de la raison, celle des sens et de l'imagination, et que les poëtes nous ont trop habitués à ne goûter que cette dernière. Admirons-la toujours, mais n'enfermons pas la poésie entière dans l'étroite limite d'un lyrisme tout personnel, ne devenons pas insensibles à ses accents plus purs, quand elle se dépouille de quelques ornements pour se mêler, simple et sincère, à la foule qui pense et qui souffre, qui travaille et qui espère.

Le programme tracé par M. de Mazade contient, on se le rappelle, plusieurs allusions à l'*habileté* de la conduite politique de Béranger, à la façon prudente dont il a administré pendant quarante ans sa popularité. Voici la fin de ce passage :

Maintenant, que Béranger se soit servi du nom de Napoléon comme d'un moyen de popularité, ou qu'il ait contribué lui-même à populariser les souvenirs de l'Empire, c'est une autre question. Que le chansonnier l'ait voulu ou qu'il ne l'ait pas voulu, il n'est pas douteux que le gouvernement, après tout, était logique, quand il rendait l'autre jour des honneurs exceptionnels à celui qu'il apppelait le poëte des gloires impériales. De tout ce que Béranger a chanté, quelle est en effet la seule chose qui soit debout, si ce n'est l'Empire ? Ce sont toutes ces chansons du *Cinq Mai*, du *Vieux Drapeau*, des *Deux Grenadiers*, qui ont ravivé et entretenu le culte de l'époque impériale ; c'est par *les Souvenirs du peuple*, avec le *Petit Chapeau* et la *Redingote grise*, que la figure de l'Empereur est allée se graver dans l'imagination populaire. Chose étrange, quand la révolution de 1830 éclatait, c'était comme un triomphe personnel pour le chansonnier des quinze ans. Survient la révolution de 1848, et l'un des chefs de cette révolution ne voit rien autre chose à faire que de consulter Béranger pour avoir promptement une constitution. L'Empire a reparu, et voici le poëte des gloires impériales.

Le thème est repris par M. Montégut, qui le développe sans s'en écarter beaucoup.

Ainsi, nous dit-il :

A le suivre attentivement du commencement à la fin de sa carrière, on ne trouve dans Béranger que deux instincts opiniâtres et tenaces : la haine des Bourbons et l'admiration pour l'Empereur. Toutes ses autres haines sont légères et tous ses

autres amours sont tièdes. Il n'a pas fait d'opposition en règle à la monarchie de juillet, qu'il avait d'ailleurs contribué à fonder..... La République le réclamait comme un de ses patriarches ; pourtant il ne lui a jamais prodigué l'éloge, et s'il ne l'a pas sifflée ouvertement, ce n'est pas, il est permis de le croire, parce qu'il pensait qu'elle méritait d'être applaudie. Qu'était-il donc, et sous qu'elle forme désirait-il voir triompher les principes de la Révolution [1] ?

Était-il bonapartiste ? Certes, *il n'eût jamais avoué une telle opinion. Il proteste en vers et en prose* que, dans Napoléon, il a exalté l'homme et non le souverain. Il reproche à la France de l'Empire d'avoir pris l'*autel de la patrie pour l'autel de la Liberté* [2]. Il a chanté Napoléon sous la Restauration, mais alors le libéralisme s'était abrité sous le drapeau de l'Empereur. Beaucoup arboraient ce drapeau par tactique, beaucoup l'arboraient par regret. *En chantant l'Empereur, Béranger a donc pu dire qu'il était resté fidèle à la liberté, et qu'il s'était servi de ce grand nom comme de l'arme la plus populaire qu'il eût à sa disposition.* Tout cela est vrai, et cependant, s'il faut le dire, je crois fermement que Béranger était et n'était pas bonapartiste en même temps. *Il n'était pas bonapartiste d'opinion ; il l'était d'instinct et de système.*

Alors M. Montégut, comprenant ce que cette conclusion présente d'obscurité, s'efforce de l'éclaircir par une longue page d'explications, où il expose que deux principes, de nos jours, sont en présence :

[1] M. Montégut à reconnu, dans un autre passage déjà cité par nous, que Béranger « *tenait surtout à la Révolution.* »

[2]
Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.

(BÉRANGER, *Mon âme*)

l'absolutisme démocratique et le gouvernement libéral, tous deux issus de la Révolution. « On a donc vu certains hommes embrasser successivement l'un et l'autre système, sans croire qu'ils étaient infidèles à leurs sentiments. Béranger est du nombre de ces hommes. » Il aimait avant tout l'égalité : « il avait des instincts éminemment plébéiens, » — ce dont il faut lui savoir gré, dans un pays où les plus fougueux démocrates sont trop souvent fort aristocrates d'instinct et de tendance, — et « il aimait l'ordre. »

De ce que Béranger aimait l'égalité et l'ordre, deux choses évidemment essentielles dans toutes les sociétés modernes, et particulièrement dans une société démocratique, M. Montégut conclut que Béranger rêvait « *une société absolument nivelée sous le protectorat de l'État démocratique*. Il aimait la liberté sans doute, il l'a dit et il faut l'en croire, mais *il l'eût aimée bien davantage*, s'il eut moins aimé l'égalité. » Voilà qui est grave, et ce singulier argument pourrait se retourner contre M. Montégut et contre les libéraux, qui mettent la liberté avant tout, une certaine liberté, s'entend, et même fort restreinte. Que répondraient ces messieurs, si nous leur disions à notre tour : — Vous manquez des instincts plébéiens, c'est-à-dire de sollicitude pour le peuple, et vous aimez trop la liberté pour aimer l'égalité ? — Les libéraux se récrieraient, sans doute, un peu par conviction, beaucoup pour la forme, et affirmeraient bien haut qu'ils aiment la liberté dans l'égalité. Soit, mais pourquoi supposer alors que Béranger, lui aussi, n'aimait pas l'égalité dans la liberté? Pourquoi lui prêter une théorie dont le premier résultat, si elle

entrait jamais dans le domaine des faits, serait de nous ramener à une sorte de despotisme oriental, où tous les citoyens seraient égaux sous un maître unique ?

On répète, d'après M. Lapointe, que Béranger « se défiait de la liberté ; qu'il la considérait comme un objet de luxe, etc. » Or la vie entière du chansonnier proteste contre cette opinion, et, sur Béranger, il faut croire Béranger, avant d'écouter un disciple qui, de la meilleure foi du monde et avec le plus grand naturel, a dénaturé, faute de les bien comprendre, presque toutes les paroles de son « maître. »

En somme, suivant M. Montégut :

Libéral selon les temps et les nécessités de l'opposition, républicain d'étiquette, voilà le Béranger officiel et extérieur ; démocrate d'instinct et de substance, napoléonien de système, voilà le Béranger véritable.

Nous voici retombé complétement dans le procédé de M. Sainte-Beuve qui, plus tard, en 1861, déclarera à son tour, comme nous l'avons vu, que Béranger était : « plus patriote que libéral, plus démocrate que républicain, plus bonapartiste qu'impérialiste. »

Simplifions la question, en supprimant les mots inutiles et les circonlocutions commodes. — M. Montégut est libéral, Béranger est révolutionnaire, tout est là.

Il n'y aurait jamais eu antagonisme apparent entre le libéralisme et la Révolution, si les hommes étaient logiques, s'ils acceptaient hautement tous les prin-

cipes inscrits sur leur drapeau. En effet, la liberté et la Révolution ne sont pas deux choses distinctes ; et l'on n'eût jamais songé à les considérer l'une en dehors de l'autre, si les esprits timides et à courte vue, qui ne voient jamais qu'un seul côté d'une question, n'avaient taillé, dans l'immense programme révolutionnaire, chacun son petit paragraphe exclusif, et ne s'y étaient cantonnés décidés à n'en plus sortir.

Les libéraux devraient être les hommes de la liberté en tout et partout, et quelques-uns n'ont pas failli à ce devoir ; mais la plupart, hommes de lettres, orateurs ou politiques, membres distingués des classes éclairées, ont mesuré à leurs besoins et aux besoins des classes qu'ils représentaient, les besoins du pays tout entier. Béranger disait avec beaucoup de raison de Benjamin Constant :

La dextérité de son élocution était telle que, pourvu qu'il eût une tribune abordable et une presse tant soit peu libre, il se fût, je crois, arrangé de tous les régimes ; mais ce n'était là que le tort d'une intelligence qui aime à se jouer des difficultés et regarde les applaudissements qu'elle obtient comme des triomphes pour sa cause. J'ai cru m'apercevoir que les obstacles opposés à l'expression de la pensée par les lois restreintes étaient un stimulant nécessaire à cet écrivain, le plus finement spirituel des hommes d'esprit que j'ai connus [1].

Ce portrait si vrai, si ressemblant (il fait songer involontairement à tels de nos contemporains, journalistes, écrivains de revue ou députés, qu'il est inutile de nommer), ne pourrait-il pas s'appliquer, comme

[1] *Ma Biographie.*

signalement, à presque tous ceux qui ont pris le nom de libéraux ? Pour presque tous, effectivement, qui parle de liberté, entend : liberté de la presse et liberté de la tribune, c'est-à-dire faculté pour ceux qui écrivent et ceux qui sont orateurs d'exprimer leurs opinions. Avec cela, ils se contenteront de tous les régimes, ils accepteront toutes les formes gouvernementales, moins cependant la forme républicaine : elle contient nécessairement autre chose et plus, et ils n'en veulent à aucun prix. La Restauration, malgré ses fautes et les dangers qu'elle faisait courir aux plus importantes conquêtes de la Révolution, obtient leur indulgence et même leurs regrets, et le règne de Louis Philippe reste le type idéal de la liberté comme ils la comprennent, le rêve, hélas! évanoui, de ces intelligences d'élite, mais fort peu démocratiques.

Qu'on regarde les libéraux à l'œuvre, car ils ont eu la fortune rare de gouverner la France pendant dix-huit ans; qu'ont-ils fait pour le peuple? rien. Quelle solution ont-ils proposée ou même entrevue au grand problème de l'organisation de la démocratie? aucune. Ont-ils affranchi le travail? non. Ont-ils instruit les classes pauvres ? pas davantage. Ont-ils convié la foule d'en bas à prendre une part, même indirecte, à l'exercice de ces droits civiques sans lesquels la prétendue liberté de tout dire et de tout écrire reste un monopole entre les mains des riches et des lettrés [1]? jamais. Les Guizot, les Thiers, tous ces hommes qu'on voudrait bien, depuis

[1] Voir à ce sujet de très-belles pages de Daniel STERN. *Histoire de la Révolution de* 1848. Introduction.

dix ans, nous représenter comme de véritables incarnations de la liberté, ont-ils réformé la justice, l'administration, le système suranné de notre instruction publique? Je ne le pense pas. Ils ont seulement prêché le dogme de la libre discussion, et permis aux idées de circuler. C'est quelque chose, c'est beaucoup, et, quand on est condamné au silence, on comprend tout ce qu'on a perdu en perdant la parole ; ils ont eu le tort néanmoins, et leurs disciples l'ont également, de confondre certaines libertés à fleur de peau, avec la liberté, et de prendre un moyen pour un résultat. Le révolutionnaire, au contraire, va plus loin : il demande la liberté de la presse et de la tribune, mais il n'y voit qu'un contrôle nécessaire, un premier pas en avant sur la grande route du progrès. Béranger aimait autant que personne les idées prêchées par les libéraux, et partageait les besoins de libre expansion de la pensée dont ils se sont fait les organes : il ne croyait pas qu'un discours éloquent ou qu'un article de journal fût le *nec plus ultra* des efforts de la Révolution. Il songeait au peuple, au paysan, à l'ignorant, au travailleur livré sans défense à l'exploitation de son patron ; il pensait que les droits suffisants pour une bourgeoisie privilégiée étaient trop étroits pour contenir le pays tout entier. Il demandait l'organisation de la démocratie, c'est-à-dire qu'on mît à la portée de tous, qu'on appliquât dans leurs dernières conséquences ces libertés restreintes et superficielles. Il voulait en un mot qu'on sortît de la théorie qu'on entrât dans la pratique; que la parole affranchie allât trouver le prolétaire esclave, et brisât

le cercle d'exclusions légales et d'impossibilités matérielles où nos lois l'ont enfermé.

Parce qu'il demandait plus que les libéraux, parce qu'il ajoutait à leurs préoccupations d'autres préoccupations, parce qu'il était démocrate autant que libéral, parce qu'il ne se contentait pas de la « responsabilité ministérielle, » parce qu'il voulait la participation active de chacun aux affaires de tout le monde, certains libéraux viennent nous dire aujourd'hui : — Il avait des instincts plébéiens, il était démocrate égalitaire, donc il aimait peu la liberté et la sacrifiait volontiers à l'égalité. — Le chansonnier au contraire n'aurait-il pas le droit de leur répondre : — Vous aimez la liberté politique, mais vous ne pensez pas assez au peuple ; quand vous avez obtenu le triomphe de quelques principes révolutionnaires qui satisfont vos désirs légitimes, vous croyez la Révolution faite ; vous vous mettez à table au banquet de la presse et de la tribune, et vous oubliez que des millions de déshérités attendent derrière vous qu'on dresse enfin dans la rue le banquet des libertés universelles. Vous vous contentez de la fiction légale de l'égalité devant la loi ; vous prétendez même que l'égalité nous déborde et menace la liberté, sans songer que l'égalité, dont on fait tant de bruit, reste presque toujours une lettre morte pour ceux qui devraient le plus en profiter. Il ne suffit pas que toutes les carrières soient ouvertes théoriquement à tous, pauvres et riches, si des obstacles insurmontables vouent éternellement les pauvres à la misère et à l'abrutissement qu'elle enfante.

La liberté sans l'égalité, c'est l'oligarchie, la plus durable des tyrannies ; l'égalité sans la liberté, c'est l'esclavage, ou, comme l'appelle plus poliment M. Montégut, « *le protectorat de l'État démocratique.* » Ce protectorat, Béranger ne l'a jamais prêché. Ennemi irréconciliable des Bourbons de la branche aînée, qui menaçaient le principe d'égalité, la seule révolution à laqnelle il ait pris une part directe, a été une révolution éminemment *libérale* : nous voulons parler de 1830, et de l'avénement de Louis-Philippe.

Or sa conduite en face de ce nouveau régime a été aussi logique que sensée, et montre combien sont fausses toutes les peintures qui tendent à faire de Béranger le prôneur arriéré d'une dictature populaire. Il n'a ni combattu, ni défendu les d'Orléans, par la bonne raison qu'il n'était ni l'adversaire des institutions libérales, ni leur partisan satisfait. A ses yeux elles étaient un moyen, une transition ; au delà d'elles, il voyait la Révolution et la démocratie, ou, si vous préférez, la liberté cessant d'être le mets délicat de quelques lettrés et devenant le pain quotidien de la nation. Des institutions parlementaires, il attendait qu'elles fissent l'éducation du peuple. Il espérait qu'elles lui donneraient le goût de la liberté, qu'il connaît mal jusqu'à présent et dont il comprend peu l'importance pour ses propres intérêts. Si dix-huit ans de libéralisme ont si peu répondu à son attente; s'ils ont produit de si maigres résultats, est-ce sa faute ou celle des libéraux? Et n'est-ce pas un singulier bonapartiste que celui qui a toujours combattu l'Empire, qui a contribué à

développer le pouvoir constitutionnel en France, et qui n'a reproché à la seconde République que de n'avoir pas su vivre ?

Certes, je ne prétends pas chercher « un évangile » dans les chansons de Béranger, ni démontrer que sa politique ait été parfaite et sans lacune. Je crois, au contraire, que les derniers événements ont contribué à nous révéler certains dangers qu'on ne prévoyait guère sous la Restauration, ni sous le régime inauguré par Louis-Philippe ; je crois qu'une conception meilleure et mieux définie de la liberté vraie et de ses nécessités a pénétré dans les esprits. Faut-il donc, pour cela, séparer l'égalité de la liberté ? Faut-il dire que Béranger n'a pas assez aimé la seconde, parce qu'il aimait trop la première ? L'une ne peut pas exister sans l'autre : ce sont les deux termes essentiels du problème de l'avenir. Le monde a marché, sans contredit, pendant que le chansonnier vieillissait. Aujourd'hui que l'égalité des droits, grâce à la proclamation du suffrage universel, a fait un pas immense ; aujourd'hui que la liberté semble plus réellement compromise qu'elle ne l'avait été depuis quarante ans, nous avons naturellement interverti l'ordre de nos préoccupations et de nos craintes. Nous courons au plus pressé, de même que Béranger, à une époque où la Révolution était surtout menacée dans ses éléments démocratiques, combattit plus spécialement au nom de certaines conquêtes de 89, mises en péril par la haine active des émigrés, de la cour et du clergé. Mais on ne peut, en vérité, regretter que le poëte ne se soit pas renfermé dans le libéralisme étroit et im-

puissant des doctrinaires, dans ce libéralisme où M. Montégut voit « une forme de l'âme, un mode de la nature, » où nous ne saurions voir, nous, qu'une tête de chapitre du programme révolutionnaire.

Sous ce titre : *Un dernier mot sur Béranger* [1], M. Montégut est rentré dans la lice au sujet de *Ma Biographie*. Cet article contient les mêmes accusations politiques que le précédent, mais cette fois plus nettement formulées. En bien et en mal le critique de *la Revue des Deux-Mondes* procède désormais par affirmations tranchées : il rejette loin de lui les réticences calculées derrière lesquelles il avait jusqu'alors dissimulé son antipathie contre le chansonnier. Il marchande un peu moins son approbation à l'écrivain : il la refuse tout à fait à l'homme politique et même à l'homme privé.

M. Montégut ne cache pas le désappointement profond que lui a causé l'excessive discrétion de Béranger *autobiographe*.

D'ordinaire, s'écrie-t-il, on attend avec impatience les mémoires et les confessions des hommes célèbres..... Nous sommes de ceux qui pensent que Jean-Jacques et Chateaubriand n'ont rien perdu à révéler toute la vérité, à montrer à nu toutes leurs haines et tous leurs vices. Ils ont tout dit, et après qu'ils ont eu fini leur confession, s'il nous a été permis de les moins vénérer, il nous a été impossible de les moins admirer, car les livres dans lesquels ils ont consigné leurs aveux sont de beaucoup les plus parfaits, les plus animés, les plus *humains* qu'ils aient écrits.

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1858.

Nous n'en disconvenons nullement, et nous comprenons que la curiosité publique, cette curiosité composée de « mille sentiments contraires, les uns bas, les autres nobles, » n'ait pas trouvé son compte à *Ma Biographie*.

Ce joli livre, d'après M. Montégut, — et nous partageons encore ici son avis, — est le miroir fidèle du Béranger que nous connaissons depuis longtemps ; *il faut nous résigner à n'en pas connaître d'autre.* Ces 250 pages sont un prodige de réserve, de prudence, de modestie et *aussi d'habileté*, car Béranger a trouvé moyen de ne parler que de lui, et en même temps d'en parler *aussi peu que possible. Il n'a voulu compromettre personne*, et il a réussi..... *Béranger se tait lorsqu'il n'a rien de bon à dire ;* il juge tout le monde avec une bienveillance pleine d'optimisme, même le roi Charles X, et le seul personnage qui sorte quelque peu maltraité de ses mains est le roi Louis XVIII [1].

On suppose d'abord, en lisant ces lignes, que le critique va féliciter Béranger de cette « modestie » si rare, de cette « réserve » avec laquelle il a parlé de lui-même « aussi peu que possible, » en évitant de confesser les autres et d'immortaliser par delà la tombe ses antipathies et ses inimitiés personnelles. On suppose que le critique va s'appesantir sur cette « bienveillance pleine d'optimisme, » qu'on ne s'attendait pas tout à fait à rencontrer dans un homme qui s'était montré si redoutable par son esprit mordant et par l'acuité de son ironie. On suppose que M. Montégut sera frappé de ce contraste, et qu'il

[1] Cela n'est pas absolument juste. Talleyrand, Fouché, le roi de Suède et la duchesse d'Angoulême sont jugés très-sévèrement par Béranger.

se hâtera d'en conclure que le *bonhomme* Béranger, loin d'être un faux bonhomme, comme des perfidies posthumes auraient pu le prouver, était non-seulement un bonhomme, mais un homme bon, indulgent aux autres, n'éprouvant nul désir de diminuer, pour s'agrandir à leurs dépens, des rivaux politiques et littéraires. — Béranger, en tête de sa biographie, a écrit : « Ceci n'est que l'histoire d'un faiseur de chansons. » Logique jusqu'au bout, celui qui n'a rien voulu être de son vivant, ni ministre, ni député, ni académicien, s'est peint dans ses Mémoires tel qu'il avait été dans sa vie. Il n'a pas voulu se poser en homme politique, après sa mort, et démontrer de la sorte le néant de sa modestie apparente et la grandeur de ses prétentions réelles.— Je ne suis qu'un chansonnier, avait-il dit : — ceci est l'histoire d'un faiseur de chansons, dit-il une dernière fois, en prenant la plume pour écrire l'ouvrage d'après lequel il prétend être jugé et *classé* par la postérité.

M. Montégut n'entend pas les choses ainsi. A son avis, si « l'indiscrétion est un défaut, la discrétion poussée à ce degré est une vertu si négative qu'il ne voudrait la souhaiter à personne... »

Béranger est décidément trop parfait ; on lui souhaiterait presque quelque défaut bien accentué. *Que de sagesse, bon Dieu, que de modestie, que de modération ! Franchement il serait bien plus intéressant, s'il était un peu moins sage.* Ma conclusion, après avoir lu la *Biographie*, c'est qu'il n'a manqué qu'une chose à Béranger : l'imprudence.

Nous voilà bien et dûment prévenus par M. Montégut lui-même : ce qu'il reproche à la *Biographie*, c'est de n'avoir révélé aucun « vice » inattendu, et

d'avoir montré Béranger *tel qu'on le connaissait depuis longtemps*. Le critique s'était dit d'avance : — On parle de la bonté de Béranger, de sa modération, de sa modestie ; on prétend qu'il est serviable et bienveillant, qu'il aime réellement le peuple et les hommes, qu'il a toujours mis d'accord ses actes et ses paroles, qu'il ne s'est guère démenti pendant sa longue vie ; mais nous savons à quoi nous en tenir, et c'est à la « vile multitude » de croire à toutes ces fadaises. Les gens d'esprit ne tombent point dans ces piéges tendus à la crédulité populaire. Rousseau, Chateaubriand, Alfred de Musset à la bonne heure, voilà les grands hommes qu'il nous faut, ceux que nous adorons volontiers. Ils ont le génie, don personnel ; mais, cela mis à part, ils n'ont rien qui les élève au-dessus de nous : leurs vices, leurs faiblesses, les rattachent au commun des mortels, et, du moins, la petitesse de leur caractère comble, dans une certaine mesure, la distance qui nous sépare d'eux sous d'autres rapports. Avec eux la malignité trouve son compte, et nous nous consolons d'admirer leurs œuvres, pouvant médire de leurs personnes.

Qu'il en fût autrement avec Béranger, était-ce possible ?

Enfin, il meurt, et *Ma Biographie* paraît. Stupeur ! point de révélations piquantes, point de ces détails honteux où Jean-Jacques se complaît ; point de ces vengeances d'outre-tombe qui donnent si belle matière aux indignations vertueuses de la critique ; point de revers, toujours la médaille, la même médaille. — « Il fallait se résigner à ne pas connaître d'autre Béranger que celui qu'on connaissait depuis

longtemps. » — Cela parut bien dur à quelques-uns, et M. Montégut a exprimé franchement le dépit général. Cette unité de caractère lui semble invraisemblable : tant de sagesse, de modestie, de modération, dérangent toutes ses idées sur l'espèce humaine; « ce désintéressement si réel uni à un sens si pratique des affaires de ce monde » bouleverse toute son *esthétique* morale. Il voit et il refuse de croire. M. Montégut n'admet pas l'unité de caractère, et c'est évidemment pour lui un article de foi que derrière l'auteur d'*Émile* on devait nécessairement découvrir le père dénaturé qui jette ses enfants à l'hospice. Certes M. Montégut ne le dit pas; mais son étonnement et son incrédulité, son irritation visible et ses aveux le disent assez.

Quand on trouve les *Confessions* et les *Mémoires d'Outre-Tombe* « les livres les plus humains qu'aient écrits » Chateaubriand et Rousseau; quand on oppose ces livres aux Mémoires de Béranger, en refusant à ces derniers le caractère *humain*, c'est-à-dire la vérité réelle, on doit avoir une triste opinion de l'humanité. L'idéal que s'en fait le critique de *la Revue des Deux-Mondes* nous paraît bien peu élevée, et c'est être par trop pessimiste. Pourquoi donc ne pas accepter Béranger tel qu'il se montre dans ses *chansons*, dans sa vie et dans sa *Biographie?* Pourquoi chercher un autre Béranger, et nier [1] celui qu'on a sous les yeux? Quelle loi s'oppose à ce qu'il ait été effectivement aussi sage, aussi modeste,

[1] M. Montégut ne le nie pas absolument, mais il ne l'accepte que sous bénéfice d'inventaire, et l'on sent qu'au fond il n'y croit guère.

aussi modéré, que cela ressort, suivant vous, de la lecture de sa dernière œuvre ? Si cette loi existe, qu'on la nomme, qu'on la fasse connaître, et nous nous inclinerons. Jusque là, il nous paraîtra toujours plus simple et plus naturel de croire au développement extraordinaire de quelques rares vertus, que d'aller inventer ou supposer des calculs d'une habileté tellement raffinée et si peu en rapport avec les résultats obtenus, qu'elle prendrait presque le caractère d'une maladie mentale, d'une sorte de monomanie étrange. Pour que le caractère du chansonnier fût « *insaisissable* et *inclassable*, » il faudrait d'abord prouver que notre société ne compte dans son sein que des ambitieux, des égoïstes et des hypocrites ; que cette société ne nous a jamais donné l'exemple de vertus simples et de dévouements purs à une conviction ; que tous les esprits y sont débordés, tous les cœurs dévorés par de sourdes convoitises, toutes les intelligences faussées, toutes les consciences élastiques. Or, nous ne croyons pas à ce désarroi général, à cette abolition du sens moral. Nous avons eu le bonheur de pouvoir apprécier dans l'intimité un autre homme [1] que Béranger, chez qui nous avons rencontré la même bonté active unie au même sens pratique de la vie, le même désintéressement et la même bienveillance. Ce type est donc possible et réel. Si la race des Rousseau, des Chateaubriand, des Alfred de Musset existe, au nom de quel principe exilerait-on de l'humanité la race des Béranger? ou, si l'on admet théoriquement

[1] Sa modestie nous défend de le nommer ici.

que cette race existe aussi, au nom de quels faits voudrait-on en retrancher le chansonnier? Qu'on les cite ces faits, une fois pour toutes, ou qu'on cesse de se refuser à l'évidence, en se retranchant dans un scepticisme que rien ne justifie à l'égard du poëte populaire, et qui prendrait à la longue les proportions d'une calomnie véritable contre la nature humaine.

Il y a un passage de l'article de M. Montégut, qui nous a particulièrement étonné et même peiné. Cet écrivain nous avait habitué à une critique sérieuse après tout, et, si nous différons de lui quant au fond, si nous n'acceptons pas l'ensemble de son jugement sur Béranger, nous reconnaissons volontiers le mérite réel et la distinction de son esprit. Ce passage est relatif à Mlle Judith Frère. M. Montégut soutient que Béranger devait « introduire cette amie auprès du public immense qu'il a conquis, et lui donner sa part d'immortalité : »

> Une affection qui dure depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'à l'âge de soixante-quinze, joue d'ailleurs un trop grand rôle dans la vie morale, dans la vie du cœur et l'éducation du caractère pour qu'on la passe sous silence..... Trois lignes sur cette amie de soixante ans..... Est-ce bien une récompense suffisante pour tant de dévouement?

Comment M. Montégut, qui constate quelques lignes plus haut que Mlle Judith a inspiré au poëte « l'admirable chanson de la *Bonne Vieille,* » ne comprend-il pas qu'il se réfute lui-même de la façon la plus péremptoire? Cette amie, Béranger ne l'a pas introduite auprès du public, à la façon dont l'entend

le critique, mais il lui a donné « sa part d'immortalité, » en lui réservant une de ses plus belles chansons, une des mieux inspirées, celle-là même dont l'écrivain a dit précédemment : « Tant qu'il y aura des cœurs sensibles à certaines harmonies, ils tressailleront en lisant ces vers, etc... »

De la sorte Mlle Judith jouit d'une immortalité certaine et pure : elle prend place dans le monde idéal de la poésie, à côté de la Béatrix du Dante et de l'Elvire de Lamartine, moins légendaire que la première, plus vivante et mieux définie que la seconde. Non, Mlle Frère n'a rien à reprocher au poëte ; il lui a payé sa dette amplement, car il l'a nommée SEULE dans *Ma Biographie*, après lui avoir consacré ses vers les plus nobles et les plus touchants.

Nous craignons bien ici que l'intérêt porté par le critique à la constante amie du chansonnier, ne soit un intérêt d'emprunt. Qui ne sent pas quel hommage l'amant a rendu à la compagne fidèle de sa vie, en ne nommant auprès d'elle aucune autre femme, n'est point un excellent juge des devoirs dus à la femme aimée ; qui regrette que Béranger n'ait pas raconté ses fredaines de jeunesse est peut-être assez mal venu à trouver que Béranger n'a pas suffisamment récompensé le dévouement de « *la Bonne Vieille.* » Nous ne doutons nullement de la délicatesse et de la galanterie éclairée de M. Montégut : ce qui l'égare ici, c'est une préoccupation personnelle. Il parle de Mlle Frère, mais ce n'est pas à elle qu'il pense ; il regrette simplement, sous une forme charitable, l'absence de certains détails intimes attendus « avec impatience » par le public, et

que le poëte a jugé à propos de taire, supposant que les choses du cœur ne sont pas essentiellement du domaine de la publicité, et qu'un homme illustre n'est pas condamné à introduire les contemporains et la postérité dans les joies ou les souffrances de sa vie privée. Il y a une pudeur des sentiments, une certaine aristocratie du cœur qui s'accommode mal de la promiscuité, même posthume, avec un « public immense. »

D'ailleurs une seule personne aurait eu le droit de se plaindre de cette « discrétion mal entendue. » Cette personne, c'était Mlle Judith. Or elle savait ce que le chansonnier avait écrit d'elle. Si elle a jugé sa place suffisante; si elle s'est contentée d'avoir rempli la vie de l'homme, sans tenir à remplir les ouvrages de l'écrivain, il n'appartient guère à des étrangers de s'étonner d'un demi-silence qui fut sans doute un suprême hommage rendu aux délicates susceptibilités de la femme.

Cependant, pour être équitable, il faut reconnaître que M. Montégut, tout en montrant quelques défiances injustes au sujet du caractère réel du chansonnier, en d'autres circonstances a bien saisi et bien rendu certaines nuances que personne n'avait senties d'une façon aussi nette, ou du moins exprimées, avant le critique de la *Revue des Deux-Mondes*. Ainsi il a parfaitement raison, lorsqu'il déclare que Béranger appartenait à la fois à la bourgeoisie et au peuple.

Formé pour ainsi dire de deux natures, il était merveilleusement doué pour remplir le rôle qu'il a joué, pour fondre ensemble les sentiments de ces deux grandes moitiés de la

société française, et pour atteindre à cette popularité que lui ont faite à l'envi la bourgeoisie et le peuple.

Rien de plus vrai.

Le récit que Béranger fait de son enfance a encore changé en certitude un soupçon que nous n'aurions pas osé exprimer : c'est qu'il devait aux mœurs de l'anciennne France ce qu'il y a dans son caractère de très-respectable. Il y a beaucoup de la vieille France dans Béranger.....

Plus circonscrite, cette remarque serait très-exacte, et nous savons gré à M. Montégut d'avoir démêlé dans le chansonnier cet élément primitif qui le rattache à un passé intellectuel d'où sont sortis, en réagissant contre lui, les encyclopédistes et Voltaire. Du reste l'écrivain commente sa pensée, lorsqu'il ajoute quelques lignes plus bas :

La table rase que les générations nouvelles trouvent à leur entrée dans la vie n'a jamais existé pour Béranger. Fils de ses œuvres, Béranger n'est nullement un parvenu ; il n'en a ni les témérités de pensée, ni les impertinences de langage, ni les audaces d'action. Quels qu'aient été ses déboires, il est entré dans la vie docilement, sans fracas, comme un homme qui a sa place faite dans la société, si modeste qu'elle soit, et *non comme un homme qui sent le besoin de faire son chemin*... Ce qui caractérise au contraire le Français d'aujourd'hui, c'est qu'il se considère comme exclu de la société et comme n'ayant ni feu ni lieu tant qu'il n'a pas conquis la fortune ou le renom ; de là l'abondance des parvenus dans la société contemporaine......

Tout ceci est finement compris, écrit dans un ton juste et plein de vérité.

M. Montégut, l'un des premiers aussi, a décou-

vert et mis en montre cette perle fine qui s'appelle l'*Histoire de la Mère Jary*.

C'est, nous dit-il, une anecdote rapide et concise, comme on savait en composer autrefois, avant que le roman à la manière anglaise, importation exotique, eût remplacé le genre tout français du *récit*. Cette courte et touchante histoire est une des plus belles choses qui soient sorties de la plume de Béranger [1], et peut hardiment prendre sa place à côté de *Jeanne la Rousse* et du *Vieux Vagabond*. Nous avons été d'autant plus touché de cette anecdote, qu'elle roule sur un sujet dont nos modernes romanciers nous ont déshabitués, l'amour maternel. Ce vieux sentiment, éternel comme la nature humaine, a été pour ainsi dire renouvelé par Béranger, et se présente dans son sobre, savant et cependant naïf récit, avec une physionomie tout à fait originale..... Quel beau sujet pour un romancier moderne que l'odyssée de cette femme poursuivant une vision à travers toute l'existence! Nous n'en aurions pas été quittes à moins de huit ou dix volumes. L'histoire occupe dix pages à peine dans la *Biographie* de Béranger; nous n'hésitons pas à la ranger parmi les petits chefs-d'œuvre du récit à la *française*, et nous la recommandons à l'attention de tous les amateurs de la bonne littérature.

En somme, le travail de M. Montégut pourrait se définir ainsi : fort malveillant dans son ensemble et convenable en général; juste [2] quelquefois; per-

[1] Nous signalerons, à ce sujet, un phénomène bien rare chez ceux qui écrivent et surtout qui écrivent leurs *confessions* : les plus belles pages et les plus éloquentes de *Ma Biographie*, ne sont pas celles où Béranger parle de *lui-même*, mais celles où il raconte les souffrances d'une pauvre femme du peuple pleurant le fils qu'elle a perdu. Quand il s'agit de lui, le chansonnier est sobre et presque sec.

[2] Quoi de plus juste que ce passage sur le rôle de Béranger, après les deux invasions :

« Au milieu d'un silence profond, où l'on n'entendait encore que les

fide à l'occasion; souvent plus subtil que sérieux, mais néanmoins presque toujours remarquable. En lisant les articles de la *Revue des Deux-Mondes*, plus d'un lecteur a dû se laisser convertir à l'opinion du critique. Pour ne point subir cet entraînement, il faut s'avancer avec une grande prudence au milieu des artifices du style, et connaître d'avance la réalité des choses, ou, du moins, avoir soi-même étudié sincèrement la question.

M. CUVILLIER-FLEURY.

Nous ne trouvons guère de bon sens
que ceux qui sont de notre avis.
(La Rochefoucauld. *Pensées.*)

Nous n'en avons pas fini avec le procès intenté à Béranger, sous le couvert du libéralisme. Comme la *Revue des Deux-Mondes*, par l'organe de M. Montégut, le *Journal des Débats* s'est également porté partie civile par la bouche de M. Cuvillier-Fleury. Si nous étions l'avocat du chansonnier, nous hésiterions peut-être à combattre de pareils adversai-

cris des victimes de la défaite et les menaces des vainqueurs, cette voix s'éleva, et la France prêta l'oreille. On a dit souvent que Béranger avait consolé la France de l'invasion; l'expression n'est pas trop forte. Oui, *ces chants furent alors une consolation et même une espérance*; *ils apaisèrent les douleurs et les regrets, ils réveillèrent les courages*. Aussi ces chants méritent-ils, quelle qu'en soit la valeur littéraire, d'être appelés patriotiques, et ils resteront attachés au souvenir de l'invasion, comme un poétique commentaire des émotions qui traversèrent alors le cœur de la France. »

res, mais, heureusement pour nous, comme pour Béranger, ce n'est pas ici Béranger que nous défendons, c'est la vérité. Nous ne parlons pas au nom d'un homme, nous parlons au nom de la justice, et nous comptons fermement que la bonté de notre cause suppléera à ce qui peut nous manquer d'autre part.

M. Cuvillier-Fleury, sans contredit, est un écrivain de beaucoup d'esprit et d'un esprit critique qui ne manque ni de portée, ni de finesse. Cependant l'esprit a ses faiblesses et sa pente naturelle, et parfois il nous emporte au delà du but par le plaisir que nous éprouvons à montrer toutes nos ressources, à prouver au public que nous ne sommes dupes d'aucune comédie, et que nous connaissons le fond des choses. L'esprit nous porte à la défiance : la défiance nous engage à chercher *le dessous*, à vouloir deviner, alors même qu'il n'y a rien à deviner. Notre propre subtilité nous égare, et, parce que nous sommes raffinés, nous finissons par ne plus voir que des raffinés autour de nous. On prête si naturellement à autrui ses propres faiblesse !

Ainsi nous avons vu M. Veuillot reprocher à Béranger, en style d'ivrogne, d'être un poëte de cabaret; M. Sainte-Beuve signaler de l'égoïsme dans la conduite du chansonnier; M. Eugène Pelletan dénoncer à l'indignation publique ce poëte qui aurait vécu avec l'unique préoccupation de *se distinguer* et de faire parler de lui. Voici maintenant M. Cuvillier-Fleury qui appelle tour à tour la simplicité de Béranger calcul ou médiocrité, ne pouvant se décider à prendre son homme tel qu'il se présente, et deve-

nant injuste à force de se croire bien informé.

D'ailleurs, il y a deux sortes d'esprit : l'un s'accommode aux choses, l'autre accommode les choses à sa guise, et si le premier se débarrasse, à un moment donné, des opinions de l'individu, le second s'y enchaîne.

Le *Journal des Débats* nous a, au sujet de Béranger, fourni dans la personne de MM. Cuvillier-Fleury et Bersot, un échantillon de ces deux sortes d'esprits.

Une même préoccupation a conduit ces deux écrivains à un résultat tout à fait contraire. Ils n'ont pas voulu, comme le public, juger le chansonnier sur l'écorce, s'en tenir à l'opinion vulgaire, à la *légende* en un mot : ils ont voulu pénétrer au cœur même de la question. Seulement M. Bersot, allant de l'avant, dépouillant les impressions du jour, bouchant ses oreilles aux cris des partis furieux, s'est donné le « plaisir *innocent* (suivant lui, mais peut-être assez malin, aux yeux de quelques confrères), de dire maintenant à peu près seul ce qu'à peu près tout le monde dira plus tard, lorsque des passions ardentes à cette heure seront calmées par leur propre cours ou par l'effet des événements[1]. » Il y a presque complétement réussi, croyons-nous, et ce trait de jugement l'a placé sur le terrain solide de la critique et de la vérité.

M. Cuvillier-Fleury, lui, au contraire, est resté dans son cabinet de travail. Il y a convoqué le ban et l'arrière-ban de ses souvenirs, de ses croyances,

[1] *Littérature et morale*, 1 vol., 1861. (Voir le chap. sur *Béranger*, pour toutes les citations que nous ferons de M. Bersot).

de ses regrets, de ses antipathies et de ses sympathies ; puis, devant cet aréopage respectable, il a procédé à l'étude attentive de l'homme qui ne partageait ni toutes ses croyances, ni tous ses regrets. C'était se vouer d'avance à une certaine injustice inévitable ; c'était borner son horizon et se renfermer dans des limites trop étroites pour que la vérité tout entière pût y pénétrer. Ajoutez à cela une sagacité exercée qui compte sur elle-même et se plaît à découvrir des ressorts cachés, des motifs secrets, parce qu'elle y trouve son triomphe, et vous vous expliquerez facilement comment deux hommes d'une réelle perspicacité d'esprit, appartenant au même monde, suivant le même courant d'idées, se livrant aux mêmes études, ont, sur la même question, proposé deux solutions diamétralement opposées. Vous vous expliquerez surtout comment M. Cuvillier-Fleury, assez favorable à Béranger tant qu'il s'occupe de l'écrivain politique tel que les *chansons* nous le révèlent, devient tout à coup sévère dès qu'il a ouvert *Ma Biographie,* dès qu'il connaît par elle le testament définitif du chansonnier.

Au sujet des *Dernières chansons,* le critique se prononce sans enthousiasme, avec équité, signalant même chez l'homme — malgré une défiance visible, quoique non exprimée, — certaines qualités qu'il niera plus tard, ou, tout au moins, qu'il *expliquera,* après avoir lu la vie de Béranger.

Avant de juger les *Dernières chansons,* nous dit-il [1], j'a-

[1] *Dernières études historiques et littéraires,* 2 vol. (*Béranger peint par lui-même.*)

vais voulu relire d'un bout à l'autre les anciennes. La proportion de ce qui est vraiment supérieur à ce qui l'est moins, est plus forte, sans doute, dans le passé que dans le présent. Malgré tout, beaucoup d'écrivains de notre temps sont-ils sûrs de se présenter à la postérité avec une vingtaine de pages d'un style excellent ?

Alors M. Cuvillier-Fleury se demande pourquoi le peuple a gardé « un souvenir fidèle à son poëte, malgré son silence de vingt-cinq ans. » Naturellement le critique attribue quelque peu cette popularité à ce que le poëte a « *flatté les passions du peuple, caressé ses préjugés, célébré ses vices comme ses vertus*, raconté ses joies et ses souffrances ; » et, naturellement aussi, le critique oublie de nous dire quelles sont ces *passions*, ces *préjugés*, ces *vices :* cet oubli se comprend. En effet, les passions, les préjugés, les vices dont veut parler M. Cuvillier-Fleury, ne relèvent pas de la morale éternelle, ne sont pas de ceux dont la nomenclature révolterait toutes les consciences, indignerait tous les esprits. Ces passions, ces préjugés, ces vices, ne sont justiciables que de la morale particulière d'un parti. C'est à ce parti que l'écrivain s'adresse, sûr qu'il sera compris et approuvé de lui, jugeant inutile de spécifier davantage, pour les profanes, une accusation qu'ils pourraient d'autant mieux récuser, qu'elle serait plus définie et par conséquent plus circonscrite.

Nous venons d'écouter les restrictions de l'homme politique, écoutons maintenant le jugement de l'homme de lettres :

N'est-ce pas aussi parce qu'il avait écrit dans un style à la

fois précis, brillant et ferme [1], qui avait laissé trace sur ce fonds mobile des impressions populaires ? Si on s'est souvenu de lui, lorsque tant d'autres *flatteurs* du peuple étaient oubliés, c'est que, comme écrivain (nous parlons de la forme), il s'était plus respecté. C'est qu'il avait gravé plus profondément ce que d'autres avaient crayonné d'une main légère ou inhabile. Au niveau du peuple par les sentiments et les idées, il lui était supérieur par le langage, son succès dure encore. Le peuple aime que la langue qu'on lui parle porte plus haut que lui ; ce qui ne l'empêche pas de la comprendre.

De ce passage, où l'on peut remarquer quantité de choses justes, nous ne relèverons qu'une seule épithète. *Flatteur du peuple* est une accusation qu'on a portée plusieurs fois contre le chansonnier, et que M. Sainte-Beuve, des premiers, a mis en avant : aussi n'est-ce pas l'accusation elle-même que nous voulons signaler, mais le ton avec lequel elle est lancée au passage. Cette accusation paraît si simple, si évidente à l'écrivain, qu'il ne la discute même pas, et ne songe à l'appuyer sur aucun fait Chantre du peuple et courtisan du peuple sont à ses yeux, dirait-on, deux expressions synonymes, et M. Cuvillier-Fleury semble croire qu'il ne viendra jamais à l'esprit de personne que Béranger n'ait pas été un *flatteur* du peuple qu'il aimait à coup sûr, et pour lequel il a toujours chanté. Cette façon calme de procéder, cette opinion tranquille que rien ne dérange ou ne fait hésiter, ont leur signification bonne à noter.

[1] Ce n'est pas l'opinion de M. Bersot, en désaccord sur tous les points avec M. Cuvillier-Fleury, et qui reproche à « une multitude de chansons », de manquer de « la clarté de l'idée, de la facilité du tour, de la vivacité de la couleur. »

Longtemps M. Cuvillier-Fleury a vécu non loin des cours, où la flatterie pousse et s'épanouit comme une fleur en serre chaude. Il a vu là le peu de sincérité de la plupart des dévouements, l'habile comédie des intérêts et des ambitions. De ce spectacle affligeant, auquel il a dû assister bien souvent, il est résulté chez lui une sorte de conviction, en tout cas une manière de voir toute spéciale. Grâce à ses souvenirs, grâce à de premières impressions reçues, les « bardes du Sacre » ont déteint, dans son imagination, sur le barde populaire. Il n'a pas compris que Béranger appartenait à un autre monde, et que si le peuple, comme les rois, a ses flatteurs, il a parfois aussi des amis désintéressés et convaincus qui partagent ses idées et ses sentiments, tandis que d'un roi on se partage seulement les faveurs ou le pouvoir. Hélas! nos souvenirs personnels, la société que nous avons fréquentée, les habitudes de notre esprit influent sur notre jugement et s'interposent comme autant de voiles épais entre nous et la vérité. — M. Cuvillier-Fleury a parfois soulevé un coin de ces voiles, et il a aussitôt entrevu le vrai Béranger. Il en est ainsi, quand il parle du prétendu *bonapartisme* du poëte populaire.

Nous savons de reste le fond de ses sentiments et de ses idées pendant les quinze années qui ont suivi la chute de l'Empire. Nous PENSIONS TOUS A PEU PRÈS COMME LUI, sans le dire aussi bien. Nous chantions avec lui. Béranger ne nous apprenait pas à « aimer la patrie, » parole qu'on a prêtée plus tard à un jeune prince ; mais son patriotisme aidait le nôtre. Accablée par l'Europe, la France, ne se croyait pas vaincue. Vice ou vertu, cette présomption est dans le caractère fran-

çais. *Béranger la traduisait en vers magnifiques*, VOILA SON BONAPARTISME.

Cette déclaration est fort claire, ces aveux sont l'expression exacte de la vérité même. Lorsqu'on accuse Béranger d'avoir trop chanté Napoléon, lorsqu'on avance qu'il a créé la légende impériale et contribué à certains résultats, on devrait du moins faire la part de chacun, et ne pas oublier que cette faute, si elle existe, tous ou presque tous les hommes de la Restauration l'ont commise avec lui : « *Nous pensions tous à peu près comme lui.* » Quand on s'appuie sur ses chansons napoléoniennes pour mettre en doute, pour nier au besoin, ses convictions révolutionnaires et sa foi républicaine, on devrait songer à certaines odes de Victor Hugo, au poëme d'Edgard Quinet, et se rappeler qu'il n'en est guère parmi nos contemporains, et je parle des plus grands et des meilleurs, qui soient purs de toute complicité dans cette imprudence. Aucun de ces hommes ne prévoyaient et ne pouvaient prévoir le retour inattendu de l'aigle, et Sainte-Hélène était si loin, qu'on prenait cet éloignement géographique pour un obstacle infranchissable.

D'ailleurs, avait-on réellement le choix des moyens, en 1814 et en 1815? Au moment où la France vaincue voyait se dresser le fantôme de la contre-révolution, où les émigrés nous ramenaient le passé féodal, où toutes les conquêtes de 1789 allaient peut-être nous échapper, comme nous échappaient les conquêtes territoriales de la République et de l'Empire, ne fallait-il pas ranimer ce peuple vaincu, cette nation découragée?

Ne fallait-il pas, pour lui rendre les mâles vouloirs et l'énergie d'une lutte désespérée, réveiller en elle le sentiment de sa fierté? Ne fallait-il pas s'appuyer sur un levier qui soulevât les masses et, par le patriotisme exalté, les ramener au culte trop longtemps délaissé de la Révolution? Le danger était imminent, la menace foudroyante. Cette opposition, qu'on blâme et qu'on maudit aujourd'hui, éloigna le danger d'alors et rendit vaine la menace. Si, le lendemain, un autre danger s'est révélé, si le hasard des événements et la logique des fautes ont amené de nouvelles complications et la défaite momentanée de la liberté, il sied mal aux successeurs des hommes de la Restauration, à ceux qui ont influé sur les destinées du pays, de 1830 à 1852, de rendre Béranger responsable du chemin parcouru depuis qu'il s'est retiré de la lice et qu'il a cessé de combattre à leurs côtés. Il nous avait débarrassés des Bourbons légitimes, vous lui avez ramené l'Empire, et c'est vous qui l'accusez!

Qu'on y regarde de plus près encore, et l'on verra que ceux-là même qui l'attaquent avec le plus d'amertume, qui lui reprochent le plus cruellement son alliance avec les souvenirs glorieux de l'Empire, transformés par le chansonnier en souvenirs patriotiques, sont tout prêts à s'allier, au nom de la liberté, avec les légitimistes et les ultramontains, à donner la main, pour combattre l'adversaire du jour, aux adversaires irréconciliables de la démocratie.

De grâce, Messieurs, un peu de logique. A défaut de justice ayez, du moins, le bon sens, et, de la plume qui dénonce à l'univers la prétendue confusion faite

par Béranger entre le bonapartisme et la Révolution, ne signez pas un pacte avec la fusion orléaniste-légitimiste ; au même instant où vous criez qu'il a sacrifié la liberté à la gloire, n'unissez pas le drapeau tricolore au drapeau blanc.

Cependant, si nous admettons avec M. Cuvillier-Fleury que tous, sous la Restauration, suivaient la politique du chansonnier, et « chantaient avec lui ; » si nous savons gré au critique d'avoir courageusement proclamé cette vérité, nous n'admettons pas que tous les hommes de l'époque « pensaient à peu près comme le chansonnier. » Il allait, en intention, infiniment plus loin que l'immense majorité de ses confrères de l'opposition. Presque tous se seraient accommodés de la Restauration, pourvu qu'elle accordât certaines réformes ou certaines garanties. Béranger et le peuple voulaient à peu près seuls le renversement des princes légitimes. On l'a dit, avec raison : « Il était irréconciliable. » Ce qu'il demandait, c'était la chûte du trône. Que les libéraux l'en blâment, nous le comprenons ; mais les démocrates et les révolutionnaires doivent l'en remercier, et, quand il travaillait pour eux, ce n'est pas sa faute s'ils se sont fait écraser sous les débris de l'édifice qu'ils battaient en brèche avec lui.

D'après M. Montégut, Béranger n'aurait rien compris au mouvement libéral de la Restauration, ni jamais partagé les aspirations du pays vers la liberté, pendant la période écoulée de 1815 à 1830. M. Cuvillier-Fleury se connaît probablement en libéralisme aussi bien que M. Montégut ; le drapeau du *Journal des Débats* porte les mêmes couleurs

que l'oriflamme de la *Revue des Deux-Mondes*, et pourtant M. Cuvillier-Fleury ne partage point l'avis de M. Montégut, puisqu'il nous dit fort nettement :

Béranger n'était pas un interprète moins fidèle de nos opinions LIBÉRALES. Aux injures près, qu'il eût le tort de mêler à ses critiques, nous n'aimions pas plus que lui la politique dans la sacristie, la congrégation près du trône, le jésuitisme dans nos écoles, l'espionnage dans nos maisons, ni ces résurrections féodales, ni ces répressions sanglantes qui renvoyaient, nous disait-on alors, « le blasphémateur devant son juge naturel. » Voilà ce que nous n'aimions pas plus que Béranger. Était-ce un crime ? Repentons-nous beaucoup, je le veux bien ; mais SOUVENONS-NOUS UN PEU. Sans tout donner à Lisette, ne refusons pas tout à Béranger.

Que pense M. Montégut de l'ironie charmante avec laquelle M. Cuvillier-Fleury consent « à se repentir beaucoup, » à condition toutefois qu'il lui sera permis de se « souvenir un peu ? » A la vérité l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* est trop jeune pour se souvenir, et cela explique qu'il ait tout oublié en parlant de la politique de Béranger,—tout oublié, disons-nous, moins le programme signé de M. Charles de Mazade.

Au reste, dans toute cette partie de son travail, M. Cuvillier-Fleury montre un grand amour de l'impartialité. Chaque fois qu'il parle du rôle politique du poëte, c'est avec une extrême modération et l'équité d'un homme qui se rappelle au fur et à mesure les passions, les craintes dont la nation était agitée après le retour de *Louis le Désiré*.

Béranger, dit-il encore, était un lutteur qu'animaient les applaudissements de la galerie. *Nous y étions tous.* S'il a dé-

passé plus d'une fois les bornes d'une contradiction honnête et d'une satire légitime, n'était-ce pas un peu notre faute? ... Béranger s'est échauffé au jeu comme Beaumarchais. Il s'est fâché comme Voltaire. Moins heureux que le philosophe de Ferney, il a expié les excès de sa verve et de son langage.

Sans doute, les applaudissements de la galerie animaient Béranger, et la galerie, c'était le pays presque entier. Ici, toutefois, il convient d'établir une distinction importante, car, en l'oubliant, nous serions amenés à méconnaître tout un côté, et le plus honorable, du caractère de Béranger. La *galerie* dont parle M. Cuvillier-Fleury avait ses premières et ses secondes places : les fauteuils où s'asseyaient les membres de l'opposition, l'aristocratie intelligente de la nation; les banquettes où la foule s'entassait ardente et anonyme. Or les applaudissements de l'opposition ne manquèrent jamais au poëte, le lendemain d'une de ses grandes victoires, lorsque les banquettes en avaient d'abord entonné le *Te Deum* retentissant, mais souvent les meilleurs amis du chansonnier, les coryphées et les grands orateurs de son parti, l'abandonnèrent la veille de la bataille, et se séparèrent de lui au moment du danger. — Vous allez trop loin, lui disait-on; vous compromettez par vos exigences les résultats acquis; nous ne voulons qu'un changement de ministère, la modification de quelques articles de loi, et vous marchez à une révolution.

Lui-même nous raconte, dans sa *Biographie,* une de ces étranges faiblesses de l'opposition d'alors :

Le parti libéral était dans le plus grand désarroi : de

folles espérances venaient de s'évanouir et les meneurs de l'opposition semblaient saisis d'une sorte de panique. Le moment était donc bien choisi, puisque l'apparition de mes volumes, longtemps attendus, et que le procès que tout faisait pressentir, et qui devait les dorer sur tranche, comme je disais alors, pouvaient être un moyen de réchauffer un peu l'opinion qu'un rien abat, qu'un rien peut relever. Plusieurs libéraux, et des plus riches, qui, six mois auparavant, me poussaient à cette démonstration, voulurent alors l'entraver. Comme je publiais par souscription, tel qui s'était fait inscrire pour un nombre énorme d'exemplaires, en m'excitant à faire tirer à plus de 10,000, me signifia, au dernier moment, de ne pas faire imprimer ou de retirer son nom de la liste des souscripteurs. Rien ne m'arrêta; au contraire, j'en fus plus convaincu de la nécessité de ce coup de feu d'une sentinelle avancée pour réveiller le camp libéral, si étrangement commandé par ceux qui avaient l'honneur de passer pour ses chefs les plus vigoureux. Manuel pensait comme moi, et, grâce à mon ami M. Bérard et à quelques autres amis fidèles, mes deux in-12, imprimés non sans quelques difficultés chez Firmin Didot, parurent en octobre, tirés à 10,500 exemplaires [1].

Donc, au moment où les riches *meneurs* du parti libéral s'abandonnaient, où les hommes réputés pour leur vigueur se retiraient de la lice, Béranger y rentrait, malgré son isolement et le blâme de ses amis politiques, sachant qu'il allait perdre sa modique place et s'attirer un procès. Ce courage civique, le chansonnier l'a eu plusieurs fois. La galerie l'applaudissait et *tout le monde y était*, certainement; mais, il ne faut pas négliger ce détail qu'une notable partie des spectateurs applaudissaient à contrecœur et après coup, et que Béranger, interprète des

[1] *Ma Biographie*, p. 156, 157 (édit. in-18).

sentiments de la foule, ne recevait de personne un mot d'ordre ou le commandement d'agir.

Ce passage est d'ailleurs, tout porte à le supposer, un de ceux qui ont si fort irrité M. Montégut, un de ceux qu'il trouve trop sages, trop modérés, trop discrets. En effet, Béranger ne *nomme aucun* de ces chefs du parti libéral qui refusèrent leur souscription, et trahirent, dans une circonstance grave, les intérêts de la liberté, dont ils s'étaient faits les défenseurs d'office. Le chansonnier n'a pas voulu exercer une vengeance tardive contre ces hommes, morts aujourd'hui, ou, du moins, trop âgés pour que leur influence personnelle soit longtemps prépondérante. Les dénoncer n'eût profité à personne. Les mêmes faiblesses se rencontreront toujours dans tous les partis, et, à la discrétion de Béranger, nous ne voyons guère que la curiosité de M. Montégut qui ne trouve pas son compte. Il s'agit là, pourtant, nous le répétons, de libéraux, de *vrais libéraux*, il n'y a pas à en douter, de ces libéraux mis par M. Montégut si fort au-dessus du chansonnier, au nom de leur amour éclairé — quoique peu vaillant — de la liberté. M. Montégut ne devrait-il pas savoir quelque gré à l'historien qui lui laisse ses idoles intactes ?

Il devrait aussi se rappeler que « le nom de Louis-Philippe, dans un temps où la diffamation de son caractère et de ses actes défrayait les journaux démagogiques, ne figure pas une seule fois, même par allusion, dans les chansons de Béranger, soit celles de 1833, soit les dernières. » C'est M. Cuvillier-Fleury qui fait cette remarque, à laquelle il ajoute comme

corollaire, la citation d'un mot de Béranger rapporté par M. Savinien Lapointe : « Nous avons des libertés autant qu'il nous en faut. Si nous en avions d'avantage, nous ne saurions qu'en faire. »

Lorsque nous voyons aujourd'hui tous les journaux, toutes les revues de l'opposition soit libérale, soit démocratique, inscrire sur leur drapeau : « libertés constitutionnelles, responsabilité des ministres, etc., » comprend-on que ces mêmes journaux, ces mêmes revues osent prétendre que Béranger préférait la dictature au pouvoir constitutionnel, parce qu'il se déclarait satisfait *momentanément* de ces libertés dont ils pleurent l'absence, dont ils rêvent le retour? Si l'on avait suivi les conseils du chansonnier; si l'on avait profité de cette bonne fortune de dix-huit ans de régime parlementaire, pour travailler à « l'organisation de la démocratie, » — c'est-à-dire, si l'on avait éclairé, affranchi réellement le peuple ignorant et nécessiteux, et résolu les problèmes d'économie sociale d'où dépend l'avenir, — la liberté politique n'aurait pas succombé, au jour des revendications populaires.

Du reste, M. Cuvillier-Fleury revient encore, pour la troisième ou quatrième fois, sur le bonapartisme de Béranger, et toujours en termes aussi clairs, avec une intelligence aussi vraie de cette partie de l'œuvre militante du chansonnier. A propos du règne de Louis-Philippe, le judicieux critique nous rappelle des faits trop oubliés :

On sait le soin que de son côté le gouvernement de juillet voulut prendre de la gloire posthume de Napoléon, au milieu de quelles fêtes il rétablit ses statues, quel musée il ouvrit

à son histoire, quelle mission il donna au plus populaire de ses princes..... *Béranger a fait comme nous et dans le même temps.....*

Le gouvernement de juillet, ne croyant plus à la réalité du bonapartisme, en avait restauré l'image. Béranger ne pouvant plus se servir dans un combat d'opposition de l'épée du héros, s'en sert comme d'un archet commode sur sa guitare de troubadour.

Telle est, nous le répétons, la vérité, et nous sommes heureux qu'elle sorte d'une bouche autorisée et libérale. Ainsi s'expliquent les dernières chansons napoléoniennes de Béranger, les plus faibles de toutes, d'ailleurs, car il faut le remarquer, du moment où le poëte retiré de l'arène chante Napoléon, sans arrière-pensée d'opposition et de lutte anti-bourbonnienne, l'inspiration lui fait défaut: ses vers sentent l'effort et nous laissent froids. Il y a là de l'amplification, il n'y a point d'enthousiasme. Une petite vanité d'auteur travaillant pour la postérité l'a égaré. Ce sujet l'avait si bien soutenu jadis qu'il y compte toujours. Il en attend après sa mort un nouveau succès, cette fois purement littéraire, et ne s'aperçoit pas qu'il n'était éloquent en parlant de Napoléon que lorsqu'il songeait à Louis XVIII. La révolution de 1830 n'a pas seulement, comme il le disait, détrôné la chanson, elle a surtout tari, dans l'écrivain lui-même, la source poétique de ce que l'on veut appeler, par tactique de combat, son bonapartisme.

Jusqu'à présent nous avons écouté M. Cuvillier-Fleury, critique littéraire et contemporain des luttes de la Restauration. Jusqu'à présent ses souvenirs

ont joué un plus grand rôle que ses opinions, et il a montré, à certains égards, une réelle impartialité, par cela seul qu'il a replacé Béranger, homme politique, dans son véritable milieu.

Malheureusement le collaborateur distingué du *Journal des Débats* ne restera pas longtemps sur ce terrain, et, bientôt, le désir de tout interpréter, le besoin de diminuer un adversaire, vont l'entraîner à d'injustes restrictions, à de fausses appréciations.

Le caractère de Béranger sera l'écueil contre lequel ira se briser l'impartialité du critique. A force de vouloir être sagace, il cessera d'être vrai.

Il s'attaque d'abord aux sentiments de l'homme, et prétend que « dans la femme Béranger n'a jamais aimé qu'un instrument de plaisir, peut-être, — ajoute-t-il comme une sorte d'excuse, — parce qu'il n'a jamais connu sa mère. »

Nous accepterions cette excuse, qui a bien sa valeur, si, en effet, Béranger n'avait envisagé la femme qu'au point de vue du plaisir matériel, mais, dans son second article, M. Cuvillier-Fleury cite le passage suivant extrait de *Ma Biographie :*

Peut-être n'ai-je jamais parfaitement connu ce que nos romanciers appellent l'amour ; car je n'ai jamais regardé la femme comme une *épouse,* ou comme une *maîtresse,* ce qui n'est trop souvent qu'en faire une *esclave* ou un *tyran* ; et je n'ai jamais vu en elle qu'une *amie* que Dieu nous a donné ! ..

Il ressort d'abord de cette citation que la femme, aux yeux du poëte, n'était pas uniquement « un instrument de plaisir, » puisqu'il lui donne la fonction d'*amie*, celle de toutes où il entre le moins des sens et le plus du cœur.

Malgré cela M. Cuvillier-Fleury ne revient pas sur son premier jugement, et se contente de tirer de cette citation incomplète la conclusion suivante, où l'on pourrait relever une certaine naïveté :

Telle est la théorie de Béranger; *il ne croit pas à l'amour*; mais si l'amour n'existait pas, lui répondrons-nous, IL FAUDRAIT L'INVENTER.

A ce sujet nous ferons deux observations. D'abord Béranger ne dit nullement « qu'il ne croit pas à l'amour, » ce qui serait une sottise. Il dit seulement qu'il ne l'a « *peut-être* » jamais parfaitement connu tel que les romanciers nous l'ont dépeint, et ceci est fort différent. Ne pas croire à l'amour, ce serait le nier, or, le chansonnier avait trop de bon sens pour nier un sentiment dont il avait dû constater l'existence, en le voyant se manifester bien des fois autour de lui. Ce qu'il nie, sans doute, au fond, c'est la *sainteté* de cette passion, le caractère sublime qu'on lui attribue de nos jours, et qui tend à la mettre au-dessus de tous les autres amours, amour de la patrie et amour du devoir.

En second lieu, nous ne comprenons guère cette exclamation de M. Cuvillier-Fleury : — « Si l'amour n'existait pas, il faudrait l'inventer ! » — Cet enthousiasme inattendu a lieu d'étonner de la part d'un critique sérieux, sévère même, à moins qu'il ne faille supposer à cet axiome une portée philosophique dont le sens nous échappe.

Nous savons bien que les romanciers ont inventé quelque peu l'amour, et qu'ils l'inventent tous les jours à la plus grande joie de leurs lectrices, et dans

l'intérêt du succès ; nous savons aussi que l'amour est un précieux auxiliaire en littérature, et qu'on lui doit des pages magnifiques ; mais il y aurait lieu de s'entendre sur cette passion, que chacun conçoit d'une façon si différente, et à laquelle tout le monde donne le même nom.

Elle a son utilité, qui le nie? sa précieuse utilité, comme toutes les passions. C'est un puissant ressort de la nature humaine, qui, à un moment donné, la soulève énergiquement, pour la jeter dans l'action : ce n'est point une vertu, ni une force indépendante, douée de sa vie propre et nécessaire. L'amour ici-bas nous semble jouer le rôle d'un dièze à la clef, dans un morceau de musique : il hausse le ton, il ne change pas la mesure, ni le motif. Le morceau garde sa valeur intrinsèque, et tous les dièzes de la gamme n'enlèveront jamais la médiocrité à une œuvre médiocre.

En est-il autrement de l'amour chez l'homme? Non, certes. D'un égoïste, il augmente l'égoïsme, d'un vaniteux, la vanité, de même qu'il ajoute à la générosité des êtres dévoués, et qu'il embellit ou surexcite les rêves d'une imagination ardente. L'individu reste ce qu'il était, avec une énergie plus grande sur le point donné de sa faculté dominante. Ce sentiment n'a donc rien de particulièrement respectable. S'il exerce une influence caractéristique, elle est plutôt mauvaise que bienfaisante. En effet, plusieurs de nos passions embrassent un grand nombre d'objets. Le patriotisme, par exemple, nous lie intimement à tous les actes de la vie d'un peuple entier, et nous rend solidaire de millions de nos

semblables. La politique, la science, nous rattachent, par divers liens, à l'existence de l'humanité elle-même, et nous élèvent réellement, en nous désintéressant de notre propre personne, tandis que l'amour, n'ayant jamais pour objet qu'un seul être, et reposant essentiellement sur l'élimination de tous les autres, rétrécit notre horizon, développe la personnalité en la doublant, et crée toujours un égoïsme momentané, je l'admets, mais qui dure autant que l'amour, et se renouvelle avec lui.

Les joies qu'il nous donne sont immenses, le motif en est petit, et, si l'absence de la faculté d'aimer nous paraît regrettable,— une faculté de moins n'est jamais une vertu de plus, — sa prédominance devient dangereuse pour les sociétés.

Cette passion. est favorable aux arts : toutes les vierges de Raphaël la racontent. Elle inspire la poésie intime, elle apporte au théâtre, au roman, leur élément dramatique le plus fécond et le plus populaire, car tout le monde éprouve à sa façon, à un moment donné, ce sentiment qui se plaît partout, même dans le ruisseau, et que la courtisane peut connaître aussi bien que la jeune fille, le lâche non moins que le héros.

Béranger l'a sans doute éprouvé, lui aussi, quoique tardivement, — nous le savons aujourd'hui par diverses révélations, — mais il l'a peu chanté, ayant consacré ses vers à d'autres douleurs et à d'autres espérances moins personnelles, aux douleurs de la patrie vaincue, aux espérances de la Révolution menacée.

M. Cuvillier-Fleury, disons-nous, n'a pas cité le

passage entier où Béranger parle de l'amour et des femmes. Il convient d'y ajouter les lignes suivantes :

La tendresse pleine d'estime que ce sexe m'a inspirée dès ma jeunesse n'a cessé d'être *la source de mes plus douces consolations.* Ainsi j'ai triomphé d'une secrète disposition à l'humeur noire, dont les retours devinrent de moins en moins fréquents, *grâce aux femmes et à la poésie.* Il me suffirait de dire grâce aux femmes, CAR LA POÉSIE ME VIENT D'ELLES.

Ce passage nous paraît exquis de délicatesse et de sensibilité, et nous y trouvons, rendu à la femme, le plus bel hommage, et le plus touchant, qu'elle puisse désirer.

Ainsi cet homme qu'on accuse de n'avoir vu dans la femme qu'un instrument de plaisir, ne s'exprime sur les femmes qu'avec une « *tendresse pleine d'estime;* » il déclare leur devoir ses plus « *douces consolations.* » Elles ont dissipé sa mélancolie, et la poésie lui vient d'elles. Il avait déjà dit qu'il les regardait comme des *amies* que Dieu nous a données. Que manque-t-il donc au sentiment qu'il leur porte? Ni la tendresse, à coup sûr, ni la respectueuse estime, ni la reconnaissance, ni, chose beaucoup plus rare, la consécration de leur égalité avec l'homme. — On l'a répété depuis longtemps, il n'y a d'amitié qu'entre égaux. Regarder la femme comme une amie, c'est l'associer à l'homme, en faire sa compagne et sa confidente, partager avec elle tout ce que l'homme possède : le monde moral et le monde physique; l'initier aux grandes luttes de l'intelligence, aux grands triomphes de la volonté; lui donner la place qu'elle n'a jamais eue, la

seule qu'elle devrait envier, si elle est digne de l'occuper.

Ce qui manque à ce sentiment, chez Béranger, c'est un peu de cette passion violente mais exclusive, éclatante mais égoïste, que nous confondons, depuis Rousseau, avec l'amour, et qui n'en est qu'une des formes. Cet amour affranchit d'abord la femme de tous les devoirs et de toutes les vertus, pour la livrer ensuite à tous les caprices de la plus capricieuse des passions : esclave ou tyran, tel est le dilemme. M. Cuvillier-Fleury voudrait qu'on l'inventât, s'il n'existait pas; que M. Cuvillier-Fleury se rassure, cet amour existe, il existera toujours : il est et il sera infiniment plus répandu que l'amour-amitié de Béranger. En revanche, il ne fera jamais « d'une amante une amie, » et, quand il aura passé comme un ouragan, il ne laissera dans les cœurs qu'un vide affreux et une lassitude profonde.

Qu'avons-nous perdu, d'ailleurs, à ce que le chansonnier n'ait guère connu cette forme d'une des mille passions de l'homme ? Quelques beaux vers éloquents, quelques accents magnifiques, je n'en disconviens pas, mais tant d'autres les ont écrits ces vers, les ont trouvés ces accents ! Ne sommes-nous pas assez riches déjà de ce côté, et craint-on que la source des inspirations personnelles se tarisse ? Le poëte a, du reste, chanté sa façon particulière de comprendre l'amour, et nous y avons gagné, comme on l'a déjà vu, la *Bonne Vieille*, œuvre d'un ton plus rare, plus original. A chacun son rôle, à chaque poëte son genre.

Comment M. Cuvillier-Fleury, — puisqu'il se pique d'être moraliste à l'égard de Béranger, et le dissèque munitieusement, afin de lui découvrir quelque infirmité cachée, — n'a-t-il pas compris que cet amour-passion eût été une antinomie, une contradiction chez Béranger, nature d'équilibre par excellence, en qui le bon sens seul prédomina toujours ? Toute qualité n'est-elle pas la négation de la qualité contraire ? Quand on juge un homme, il faut le prendre tel qu'il fut, et le comparer à lui-même, au lieu de lui demander l'impossible, et de chercher en lui certaines facultés qu'il eut payées du prix de ses meilleures facultés. Nul n'est complet : le programme de nos richesses intellectuelles devient aussi le programme de nos misères. La justice, la vérité résident dans une compensation. Ici elles consistaient à dire : il n'eut pas les élans de la passion, il eut la profondeur du sentiment.

M. Cuvillier-Fleury, à peu de jours d'intervalle, a eu deux manières de voir sur la conduite de Béranger depuis 1830 jusqu'au moment de sa mort.

1re MANIÈRE.

Béranger s'est toujours vieilli, peut-être pour rester jeune. Le *calcul* n'était pas mauvais. Se dire vieux à cinquante ans [1],

[1] En maux cuisants vieillesse abonde :
C'est la goutte qui nous meurtrit ;
La cécité, prison profonde ;
La surdité dont chacun rit.
Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotants
Enfants, honorez la vieillesse !
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

se retirer du monde, fuir les affaires, éviter le bruit, tourner le dos à la politique, commencer une retraite qui dure un quart de siècle, dans le siècle le plus affairé et le plus bruyant de notre histoire, échapper à la popularité par la solitude et à l'importunité de sa propre gloire par le déménagement continu, c'est là ce que nous voyons faire à Béranger pendant toute cette période qui comprend ses *Dernières chansons*. Béranger n'a aimé la foule, ni pendant sa vie, ni après sa mort..... Il aimait le peuple pour le chanter, non pour s'y confondre....

Toute la politique de Béranger, après celle qu'il fit un moment en 1830, fut d'échapper aux regards, d'isoler sa vie, de cacher sa gloire. « J'ai eu autant de mal à ne rien être, disait-il encore, que certains ambitieux à être quelque chose. »

Dans tout ce passage, où se trouvent constatés des faits patents et connus, M. Cuvillier-Fleury n'approuve ni ne blâme, il raconte, mais on devine facilement qu'il ressent des défiances insurmontables, et que tant de sagesse l'étonne, comme M. Montégut, sans le convaincre d'une façon définitive.

Nous avons souligné le mot « *calcul.* » En effet, quand on interprète la conduite d'un homme, il y a toujours deux interprétations possibles : une bonne et une mauvaise. Quelquefois on hésite entre les deux, puis on choisit, à moins qu'on ne les combine toutes les deux, ce qui est souvent la véritable manière d'être juste. M. Cuvillier-Fleury n'hésite pas, ne choisit pas, ne combine pas : il prononce à priori. Sans se demander si la prudence et le triste exemple de tant d'hommes se survivant à eux-mêmes n'engageaient pas naturellement Béranger à se retirer de bonne heure de la lice, à abdiquer un rôle

qu'il n'avait plus la force de soutenir, et qui, d'ailleurs, n'était plus dans les circonstances, — car la chanson politique a son temps, et toutes les époques ne lui sont pas également favorables, — l'éminent critique déclare qu'il y a *calcul*, de même qu'il avait déclaré précédemment que Béranger était un *flatteur* du peuple. Je ne crois pas, à la vérité, qu'il y ait mauvaise intention de la part de l'écrivain, ou parti pris défavorable au chansonnier; on dirait plutôt que le critique ne suppose pas qu'il puisse en être autrement. Chez M. Montégut faisant un portrait analogue de Béranger, on sentait une antipathie certaine contre Béranger; chez M. Cuvillier-Fleury, on craint de deviner une habitude générale de l'esprit, une opinion tranchée sur les motifs probables de nos actions. Ce qui nous amène à cette conclusion, c'est la concision et la simplicité de son style en pareil cas. Son affirmation lui paraît démontrée par elle-même : il ne l'appuie sur rien, et juge même inutile d'y insister. A peine y revient-il d'une façon incidente, et pour rappeler seulement qu'il a déjà signalé le fait :

> Puisqu'il ne voulait être ni préfet, ni conseiller d'État, ni ministre, ni député, ni académicien, il comprit que son rôle était fini..... Il rentra dans la retraite. *J'ai dit que c'était un bon calcul.*

Cependant, il lui naît tardivement un léger scrupule. Il se rappelle tout à coup qu'on a longtemps parlé du *désintéressement* de Béranger, et qu'un grand nombre de gens naïfs en parlent encore très-sérieusement. M. Cuvillier-Fleury croit si peu à ces

choses-là, qu'il avait oublié de mentionner ce bruit populaire. En critique intègre, en historien exact, il comble d'un mot cette lacune involontaire, et ajoute :

Au fait, cette porte fermée sur un aussi grand nom, ce silence de vingt-cinq ans obstinément gardé en dépit de toutes les provocations, ce recueil de vers qui attend chez le notaire au fond d'une armoire, sous la garde de trois cachets, ce parti pris d'ingénieuse paresse et de railleuse impuissance, *est-ce là un vrai désintéressement de la gloire humaine?*

La question se résoud d'elle-même, — aux yeux de celui qui la pose, du moins, — car M. Cuvillier-Fleury se contente du point d'interrogation. Ni en morale, ni en géométrie, on ne discute les axiomes : les axiomes de M. Cuvillier-Fleury ne sont pas consolants.

Toutefois la question nous paraît mal posée. Nous ne prétendons pas que Béranger se fut réellement désintéressé de toute « *gloire* humaine. » Plein du sentiment de sa valeur, quoique sans vanité, il tenait à conserver intact le nom auquel il croyait avoir droit, et n'affectait nul dédain du jugement que l'avenir porterait de ses œuvres et de son rôle. Il comprenait que son auréole populaire perdrait quelques-uns de ses rayons, et, d'avance, lui-même, avec un extrême bon sens et une modestie exagérée, il établissait le bilan de son mérite et de sa gloire future ; mais il espérait vivement laisser un souvenir aimé, une trace ineffaçable dans l'histoire politique et littéraire de son siècle.

Aussi, quand on parle du désintéressement du chansonnier, est-ce du désintéressement de l'*homme* et

non pas du *poëte* qu'on entend parler. On ne veut pas dire — ce serait une chose absurde —que l'écrivain n'aimait pas la gloire et dédaignait la postérité; on veut dire seulement que le citoyen, satisfait du triomphe de ses idées, a dédaigné le pouvoir et prouvé qu'il ne mêlait aucun intérêt bas ou tout au moins personnel à son amour pour le peuple, à sa foi démocratique; on veut dire que l'homme privé n'a jamais sacrifié son indépendance au désir d'acquérir des honneurs ou d'obtenir des pensions officielles, et qu'il avait le droit d'écrire, après 1830:

Ta part est belle à ces grandes journées,
Où du butin tu détournas les yeux.
Leur souvenir couronnant tes années,
Te suffira, *si tu sais être vieux.*

En un mot, on veut dire que, de nos jours, il sut rester pauvre, et se contenter du modeste titre de chansonnier.

Néanmoins M. Cuvillier-Fleury, qui est de très-bonne foi, parfaitement sincère, tout à fait au-dessus des mesquines tactiques et des petites haines inintelligentes que la popularité du poëte a suscitées autour de lui, se laisse ébranler par la lecture des *Dernières chansons*, et arrive à se contredire, à se réfuter lui-même.

Après avoir taxé la retraite de Béranger de « bon calcul, » après lui avoir reproché la persistance de son antipathie « contre les rois, contre les riches, contre les prêtres, contre les mouchards, contre tous ces plastrons traditionnels de sa muse satirique, » le critique ajoute :

Combien nous l'aimons mieux quand il est, s'il est permis de le dire, dans la vérité de son nouveau rôle, *un solitaire décidé et convaincu*, un satirique désarmé, un chansonnier en réforme d'emploi, sans autre traitement qu'une honorable pension que lui paye son éditeur, un ami de la belle nature, etc...

Alors il cite une pièce fort belle sur le *Bonheur*, et continue en ces termes :

J'ai cité cette pièce presque entière parce qu'elle donne l'idée de beaucoup d'autres, inspirées par le même sentiment de *modération calme et résignée*, qui est, pour un grand tiers, le fonds de ce livre [1]. Les taches n'y font rien. Elles sont le fait de l'âge. *L'inspiration vient du cœur*. Elle nous toucherait moins, si elle n'était qu'un cri d'impuissance et de regret. *Béranger est un « volontaire » de la solitude. Son âme est plus près, en toute chose, du désintéressement que du dépit. C'est là sa vraie valeur morale.* Nous pensons même, sur ce point, beaucoup plus de bien de Béranger qu'il n'en paraît penser lui-même, lui qui disait en 1833 : « La révolution de juillet a aussi voulu faire ma fortune. Je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut résister..... Je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! Je faisais de la paresse..... » Disons à notre tour : *N'est pas paresseux qui veut à ce prix-là.*

Telle est la première manière de M. Cuvillier-Fleury sur Béranger. Le critique s'y montre, en somme, très-favorable au poëte, indulgent pour le chansonnier politique, dont il explique parfaitement

[1] Les *Dernières chansons*.

le prétendu bonapartisme, défiant à l'égard de l'homme, qu'il finit, à son corps défendant, par reconnaître réellement désintéressé.

Malheureusement, l'écrivain cède ici à l'évidence des faits, mais sa conviction n'est pas profonde. Il voit, il touche du doigt, et l'on sent en lui quelque chose qui proteste malgré tout : cela trouble ses idées et blesse sa raison. Il suffira du moindre choc pour le ramener à son opinion *naturelle*.

2e MANIÈRE.

M. Cuvillier-Fleury, qui craignait bien un peu d'être dupe, a lu *Ma Biographie* avec une vive anxiété, et ses prévisions n'ont pas été trompées :

Il faut bien en prendre son parti, s'écrie-t-il : Béranger n'était ni un héros, ni un malfaiteur, ni un sage, ni un scélérat..... Béranger, le talent à part, était quelqu'un comme nous tous, plus ou moins, un homme du milieu de l'humanité, entre les très-grands et les infimes, *sans vertu supérieure*, sans vices exceptionnels, incapable de faire le mal froidement, très-enclin à faire le bien *s'il ne coûtait guère*, une nature moralement *médiocre*, avec d'honnêtes instincts, un caractère, pour tout dire, inférieur à son esprit et fort au-dessous de sa renommée. Où ai-je puisé cette impression qui pourra bien ne plaire à personne? Dans la *Biographie* même de Béranger, écrite par lui-même, cent pages d'une prose excellente, d'un intérêt soutenu et d'un ton sincère.

Du moins, M. Cuvillier-Fleury exprime franchement son impression. Comment va-t-il la justifier? Il entre d'abord dans l'analyse de la vie du poëte, et, reprochant, le premier, je crois, à Béranger, son

peu de goût pour l'état militaire, nous raconte, en quelques phrases ironiques, « avec quelle anxiété le chansonnier entendait, *à seize lieues de distance*, le canon des Anglais assiégeant Valenciennes ; avec quelle joie il *apprit* que l'artillerie de Bonaparte avait emporté Toulon. »

Ce passage, écrit en style mordant et modéré tout à la fois, a été mis à contribution par M. Pelletan, qui, trouvant, dans le travail de M Cuvillier-Fleury, une remarque peu sérieuse, s'en est aussitôt emparé comme de son bien propre. Nous avons traité cette question, lorsque M. Pelletan nous en a fourni l'occasion, et nous n'y reviendrons pas. Cependant, nous ferons remarquer que M. Cuvillier-Fleury signale le fait et le blâme avec esprit et bon goût, tandis que M. Pelletan s'abandonne à de grossières insultes délayées dans le style déclamatoire et passé de mode que chacun lui connaît. Nous avions déjà signalé la même différence de ton entre M. Sainte-Beuve et M. de Pontmartin. Qu'on relise les deux écrivains, puis, à la suite, les deux pamphlets qui ont succédé à leurs articles, et l'on verra que le parallèle est d'une exactitude frappante. Qu'en conclure, sinon que la violence augmente à mesure que le talent faiblit, et que les gros mots viennent quand les idées s'en vont ?

D'ailleurs, le critique du *Journal des Débats* voit désormais tout en noir. Quoique Béranger fasse ou dise, il ne trouvera pas grâce devant la sévérité de son juge.

Enfin, un jour à bout de ressources, il nous raconte qu'il se retira bien content dans une mansarde au sixième étage, avec

une magnifique vue sur les toits et les cheminées du boulevard Saint-Martin. *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!* Beaucoup de lecteurs ont pris ce refrain de Béranger pour un souvenir d'*amour*. — (On sait jusqu'à quel point M. Cuvillier-Fleury tient à l'amour, puisqu'il voudrait même qu'on l'inventât, s'il n'existait pas.)— Ce refrain voulait dire : qu'on est bien dans un grenier, quand on sort des tripôts de l'usure et des intrigues du royalisme.

Voulût-il dire cela seulement, ce refrain aurait encore sa valeur; mais il méritait un commentaire plus complet. Il y avait à signaler la force et la droiture, l'inébranlable honnêteté de cet enfant,

.... Dans une coupe amère,
En orphelin, par le sort allaité,

qui de son contact avec l'or en garde seulement le mépris. La fièvre des richesses ne le gagne pas un instant. A dix-huit ans, maniant chaque jour des sommes considérables, encouragé à la dissipation par les prodigalités de son père, il se condamnait volontairement, par probité, par raison aussi, car il prévoyait une catastrophe prochaine, à loger dans une « mansarde sans feu, où la neige et la pluie inondaient souvent son lit de sangle [1]. »

En effet, la misère survient : plusieurs capitalistes, « convaincus, malgré son extrême jeunesse, de ses aptitudes financières et de sa probité... lui proposent des fonds assez considérables pour recommencer des affaires : son père le poussait à accepter, ce fut en vain. — Le métier m'inspirait

[1] « L'opulence de ton père ne durera pas, m'avait dit ma tante ; et ce mot avait réglé ma conduite. » (*Ma Biographie.*)

un tel dégoût, continue-t-il, que j'aimai mieux rester pauvre que de retourner à cette Bourse, où je n'ai jamais pu remettre les pieds sans un frisson d'épouvante [1]. »

M. Cuvillier-Fleury ne trouve là rien d'exceptionnel, rien de supérieur. Au moment où nous venons de signaler quelques axiômes assez peu consolants du critique, n'est-ce pas le cas de se demander si, maintenant, il ne se fait point des illusions sur la nature humaine. Connaît-il, en réalité, beaucoup de jeunes gens de dix-huit ans qui soient disposés à repousser la fortune, et qui se consolent de monter leurs six étages en s'écriant :

> Tenez-moi lieu de mère,
> Déesse de la liberté!

Du reste, avec plus d'attention, l'écrivain aurait vu dans *Le Grenier* autre chose encore que le dégoût « des tripots de l'usure et des intrigues du royalisme; » il y aurait vu même de l'AMOUR :

> Lisette ici doit surtout apparaître,
> Vive, jolie, avec un frais chapeau :
> Déjà sa main à l'étroite fenêtre
> Suspend son châle en guise de rideau.
> Sa robe aussi va parer ma couchette;
> Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
> J'ai su depuis qui payait sa toilette.
> Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Ailleurs, cependant, M. Cuvillier-Fleury, qui donne volontiers l'interprétation la plus défavorable, mais qui ne se refuse pas à constater la vérité,

[1] *Ma Biographie.*

quand elle lui apparaît claire et convaincante, cite ce passage remarquable de *Ma Biographie* :

Les hommes désintéressés qui sont mêlés au mouvement politique ont bien besoin d'avoir foi dans le peuple. Cette foi ne m'a jamais manqué..

Puis il ajoute :

Telle était donc la foi de Béranger, sa vraie mission; *le reste n'était rien.*

Nous ne comprenons pas très-bien ce que M. Cuvillier-Fleury entend par le « *reste,* » et sa pensée nous semble un peu obscure; mais il écrit aussitôt à la suite, avec une netteté qui l'honore :

Ceci est l'immortel honneur de Béranger : il aimait le peuple, non comme un tribun qui l'exploite, ou comme un ambitieux qui monte sur ses épaules pour s'élever; il l'aimait non pour avoir reçu du ciel mission de le sauver..... Béranger aimait le peuple pour avoir souffert avec lui, souffert comme lui.

Fallait-il que la plume *libérale* de M. Cuvillier-Fleury se chargeât d'apprendre à certains démocrates, — qui ne semblent guère se douter comment on l'aime, puisqu'ils s'y connaissent si mal, — jusqu'à quel point Béranger a aimé le peuple?

M. Cuvillier-Fleury nous dit encore, à ce propos :

Il a eu toute sa vie cet instinct du cœur qui tient le mieux la place de toutes les autres vertus, et que les plus austères ne remplacent pas, l'instinct de la charité évangélique.

Tel est pourtant l'homme que l'écrivain trouve sans « vertu supérieure, moralement médiocre, d'un caractère inférieur à son esprit. »

Où M. Cuvillier-Fleury place-t-il donc la supériorité? A quels signes reconnaît-il une âme non médiocre, un caractère digne de quelque estime? Jusqu'à présent qu'a-t-il reproché à Béranger? — De ne pas avoir connu l'amour, et d'avoir évité la conscription. Est-il bien nécessaire, pour obtenir grâce aux yeux du critique, de se suicider comme Werther, ou d'enclouer les canons de l'ennemi sous la mitraille? Hélas! non. Pour réaliser l'idéal de l'homme vraiment supérieur, une seule chose manque au chansonnier. — Laquelle? — Partager les opinions politiques de M. Cuvillier-Fleury. — Lui-même nous le dit en d'autres termes :

Béranger a gardé..... ses haines politiques..... On aimerait que la vieillesse eût affaibli chez lui ces rancunes implacables qui avaient entraîné son âge mûr. Ah! ne pourrait-on pas dire de lui, après avoir lu son livre, ce qu'il a dit lui-même, bien souvent peut-être, de ces princes infortunés que son ressentiment poursuit jusqu'au fond de leur exil ou de leur tombe : il n'a rien appris, rien oublié?

Voilà pourquoi viennent à la suite tous les reproches suivants :

Il a attaqué, il a nié, il a contredit, il a bafoué, il a détruit..... Mais quand il a fallu reconstruire et mettre la main à l'œuvre, la première émotion passée et « la planche jetée sur le précipice, » Béranger n'a plus rien voulu faire, pas même des chansons.

Il s'est un peu moqué, après 1830, de ses amis devenus ministres. Il s'est moqué bien plus encore de ses amis devenus rois, après la révolution de 1848, et il a fait à leur adresse, *mais sans la publier alors*, la fameuse chanson des *Tambours*.

5.

Ce « *mais sans la publier alors,* » rappelle beaucoup trop le « *qui était peu en faveur alors* » de M Sainte-Beuve [1] citant l'opinion de Béranger sur Ronsard, et l'on regrette de trouver une semblable phrase sous la plume de M. Cuvillier-Fleury. Nous ferons, d'ailleurs, observer au savant critique du *Journal des Débats* qu'il a lui-même constaté « *le silence de vingt-cinq ans obstinément gardé, en dépit de toutes les provocations,* » par Béranger.—Cette chanson a donc été publiée avec toutes ses sœurs posthumes, ni plus tôt, ni plus tard, et, de bonne foi, il n'y avait pas lieu de remarquer spécialement que Béranger la garda en portefeuille à l'époque où elle fut composée.

D'autre part, rien n'indique qu'elle s'adresse aux *amis* du chansonnier, mais tout prouve qu'elle est la satire méritée d'un travers très- français. S'il le fallait, elle nous démontrerait combien Béranger était loin de confondre la gloire avec la liberté, l'esprit militaire, dont on connaît les résultats, avec cet esprit civique essentiel aux nations libres, et dont nous avons si malheureusement manqué en 1848.

Quand un homme, de 1847 à 1851, a écrit en parlant des tambours :

Sous l'Empire ils ont fait merveille :
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.

[1] Voir 2e *partie*. — M. Sainte-Beuve, art. de 1850.

En France où leur esprit domine,
A l'Église ils vont bourdonner.
Tout charlatan se tambourine;
Tout marmot veut tambouriner.

Ils flattent jusque dans sa bière
Le sot qui meurt chargé de croix;
Et font vœu chez la cantinière
De battre aux champs pour tous les rois.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

quand un homme, disons-nous, a écrit ces remarquables vers, et qui sont des meilleurs que sa plume ait produits, cet homme a tout simplement fait une satire vivante de notre faible national, et professé hautement qu'il n'appartenait en rien au parti militaire. Il a ridiculisé, stigmatisé le plus grand vice de notre organisation sociale; il a mis en chanson ce que les libéraux et les défenseurs intelligents de la liberté, dans tous les camps, mettent chaque jour en premier-Paris, en brochure ou en gros volume; il a, en un mot, dénoncé les *tambours*, ces tambours qui

Font vœu chez la cantinière,
De battre aux champs pour tous les rois,

et qui accompagnent au cimetière, de leurs *ra* et de leurs *fla*, les Républiques décédées.

M. Cuvillier-Fleury reprend :

Béranger a voulu n'être rien. « La nature, écrit-il, m'a créé pour ce genre d'utilité qui ne fait envie à personne. » A la

bonne heure ! mais, si le désintéressement explique bien des choses, rend-il raison de tout ? La lutte oblige et la victoire engage. N'est-il de véritable abnégation que dans cette « nonchalance rêveuse » qui se croise les bras aux jours des périls publics ?

Béranger s'est croisé les bras une fois pour toutes, et chacun se souvient de la date : c'était après 1830. Nous n'étions pas alors au jour du péril, mais au jour de la victoire, et d'une victoire bien chère à M. Cuvillier-Fleury, ainsi qu'à ses amis. « Aux jours des périls publics, » c'est-à-dire sous la Restauration, pendant quinze ans, Béranger avait lutté sans relâche et au premier rang.

N'y en a-t-il pas (de l'abnégation), ajoute le critique, dans l'énergique activité qui les aborde de front, dans le courage qui les brave ?

Personne n'a jamais prétendu le contraire, et Béranger moins que tout autre. Lui-même écrivait à M. Jean Reynaud, le 7 août 1836 :

Si j'ai tout refusé, c'est que je ne suis plus propre à grand'-chose. De plus, il y a dans ma situation de *républicain* travaillant à faire un roi, par intérêt patriotique, par calcul de raison, *une singularité qu'il fallait sanctionner par une vie désintéressée qu'on s'obstine toujours à méconnaître chez ceux qui s'utilisent dans les emplois*. Mais vous ne sauriez croire avec quel regret je vois les gens capables et honnêtes *refuser les fonctions où ils pourraient rendre service à la nation*. Sous le ministère Martignac, on parlait d'appeler Dupont (de l'Eure) à la Cour de Cassation..... Je lui écrivis qu'on ne devait, à aucune époque, sous aucun gouvernement, refuser de rendre la justice au pays. Un médecin qui consulterait son opinion pour servir les hôpitaux, vous paraîtrait-il estimable ? Nous avons

une morale très-étroite, mon cher enfant, et notre intelligence moderne est furieusement faussée encore par les exemples de vertu, si vertu il y a, donnés par les castes antiques.

M. Cuvillier-Fleury le voit, Béranger n'était nullement partisan de l'abstention et de la « nonchalance rêveuse, » puis qu'il prêchait au contraire « l'énergique activité. »

Quant à son abstention personnelle, il en donne deux motifs, dont un de la plus haute moralité. « *Républicain travaillant à faire un roi,* » il a voulu mettre son *désintéressement* personnel hors de doute, afin que l'on comprît bien qu'il n'avait consulté que « l'intérêt patriotique » du pays, afin surtout que son exemple, joint à son influence, calmât les impatients, convainquît les récalcitrants. Il mettait ainsi sa vie tout entière et son caractère lui-même dans la balance du côté de ses convictions.

Il nous dit encore, et cela en vingt endroits de ses œuvres : — Je suis chansonnier, je ne suis point un homme d'État. Je tourne peut-être bien le couplet, je tournerais fort mal une circulaire. J'étais utile à ma place, et comme volontaire j'ai rendu d'éminents services. Nommez-moi général : je ne saurai plus vous mener à la victoire.

Mais alors il devait au moins continuer à faire des chansons, répond-on de toutes parts.

— Pardon, réplique Béranger [1] :

La chanson politique est, sans doute, une arme redoutable, mais la pointe s'en émousse vite, et ne se retrempe que dans le repos. Tous les moments ne lui sont pas également bons, et,

[1] *Dernières chansons.* Préface.

pour qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir entre deux camps bien distincts ou entre des passions fortes [1]..... Nous ne devons jamais l'oublier : la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande *révolution politique,* mais une immense *révolution sociale* [2]. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernements, *copistes du passé,* est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'ecclectisme, etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts..... *Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de pont-neuf, réclamerait l'organisation de la démocratie,* cette œuvre si importante qui reste toujours à faire, et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser ?

Cette réponse de Béranger mériterait peut-être qu'on daignât y réfléchir, et nous la recommandons à l'attention de M. Cuvillier-Fleury, qui poursuit ses questions :

Mettre le feu aux poudres, puis s'écrier stoïquement : « Lorsque à cinquante ans j'ai vu de près le pouvoir, *je n'ai fait que le regarder en passant,* comme dans ma jeunesse indigente, devant un tapis vert chargé d'or, je m'amusais à obser-

[1] C'est ce que pensait M. Cuvillier-Fleury, lorsqu'il écrivait, pour expliquer le silence de Béranger : « Béranger était homme de sens : il savait bien que l'opposition, sous la branche aînée des Bourbons, s'était attaquée à la contre-révolution en chair et en os, et que, sous la branche cadette, elle n'avait affaire qu'à son fantôme. »

[2] C'est là ce qui distingue Béranger des libéraux proprement dits, comme nous le faisions observer à M. Montégut. Ceux-ci, en effet, se contentent de la révolution politique, tandis que Béranger veut et la révolution politique et la révolution sociale.

ver les chances du jeu, sans porter envie à ceux qui tenaient les cartes. Il n'y avait de ma part, ni dédain, ni sagesse à cela : j'obéissais à mon humeur..... » Soit! vous regardiez les joueurs, mais n'aviez-vous pas commencé par brouiller les cartes et bouleverser les enjeux?

Soit, en effet; mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'il écoutait ses convictions, non son intérêt et son ambition, car cela est assez connu, les ambitieux ne brouillent les cartes et ne bouleversent les enjeux que pour empocher plus sûrement le gain qu'ils convoitent, et l'on ne saurait de bonne foi supposer une pareille intention à l'homme qui se contenta toujours de « regarder les joueurs, » sans prendre aucune part au jeu, ni rien prélever sur ses bénéfices. Lorsqu'il brouillait les cartes, il restait dans son rôle de satirique populaire et de bout-en-train révolutionnaire ; il en fût sorti, s'il les avait tenuès. A chacun suivant sa capacité. La question n'est-elle pas de faire bien et loyalement ce qu'on fait? Qui de nous pourrait sortir innocent d'une enquête où on lui demanderait compte, non de ce qu'*il a* fait et de ce qu'*il a* pensé, mais de tout ce qu'*il n'a pas* fait ou *n'a pas* pensé? Si nous reprochions à M. Cuvillier-Fleury de n'avoir jamais composé de chansons, arme autrement populaire et redoutable que des articles de grave critique dans un journal de lettrés, il nous répondrait : — Je ne suis pas chansonnier, mais je suis un critique distingué : jugez-moi sur mes travaux de critique, — et il aurait raison.

Enfin, M. Cuvillier-Fleury formule sa grosse accusation :

Il y a bien des sortes d'égoïsme, Béranger, si j'ose le dire, avait le plus décent de tous. Il lui donnait dans la vie publique la forme d'un désintéressement estimable, et il l'honorait dans la vie privée par la modération de ses goûts et par l'exercice d'une charité aussi active qu'intelligente. Arrivé à cinquante ans, quand c'était pour lui le moment d'aider ses amis, tous engagés dans les plus grandes affaires du pays, il ne permit plus ni aux hommes, ni aux choses de gêner sa vie.

Il est assez difficile de comprendre cette nouvelle forme d'égoïsme découverte par M. Cuvillier-Fleury, et qui consiste en un « *désintéressement estimable*, » en « *une charité aussi active qu'intelligente* » Quelle différence y a-t-il entre cette « *sorte* d'égoïsme, » et... l'absence d'égoïsme? — Elle est bien simple : on appelle « égoïsme décent, » le désintéressement auquel on se refuse de croire et la charité qu'on n'ose pas nier, mais qu'on ne veut pas admirer. Il n'y a là aucune réalité : c'est une simple conception de l'esprit, à l'usage des critiques adversaires.

Il ne voulut troubler sa vie, ni par le pouvoir, poursuit M. Cuvillier-Fleury, ni par les relations importunes, ni même par les longs ouvrages.

— Excusez-moi,—s'écrie à son tour M. Bersot, avec un sourire fort moqueur,— mais à voir comme on reproche à Béranger de n'avoir voulu aucune position officielle, ni même aucune distinction, on dirait que son exemple est dangereux, et qu'il va y avoir une émulation fatale chez les Français pour ne rien demander et pour refuser tout ce qu'on leur offrira! Par bonheur, nous ne voyons pas que, depuis 1830 et 1848, où Béranger a pu être quelque chose et n'y a pas consenti, nous ne voyons pas, dis-je, que les hommes aient fait défaut aux places : on a trouvé des préfets, des députés, des sénateurs, des ministres;

le gouvernement n'a pas manqué de bras. Si donc il a plu à Béranger de rester simple particulier, il en était maître et n'avait à en répondre qu'à lui-même; il pouvait avoir d'excellentes raisons : aimer la solitude, être effarouché par la foule, être incapable de parler et de penser devant beaucoup de monde, se sentir incapable de s'enrégimenter dans aucun parti, et comprendre qu'un homme isolé ne fait rien; prévoir qu'après le premier hommage rendu, on le traiterait comme on traite les poëtes dans les assemblées d'affaires, et qu'on lui dirait : « Bonhomme, retournez à vos chansons; » s'éloigner de la mêlée pour mieux juger et garder sa raison intacte, concevoir les obligations particulières d'un républicain qui a fait un roi, et se proposer de montrer au peuple, toujours soupçonneux, qu'on pouvait travailler pour lui, sans ambition personnelle. Autant de fortes raisons, mais la plus faible est recevable ! La *migraine* [1] suffit. Toujours est-il que cette conduite de Béranger qui ne réussit pas maintenant auprès de quelques juges, a eu de son temps un bon effet : pendant plus de quarante années il a représenté, dans la cause libérale, la constance et le désintéressement; si j'ose parler ainsi, et sans de vaines antithèses, que je n'aime pas, la vie publique de Béranger a été de n'être rien : ç'a été sa figure et son empreinte.

Nous ajouterons que Béranger n'a jamais fui « les relations importunes, » puisque sa porte resta toujours ouverte à tous, et que s'il n'a pàs fait de « longs ouvrages, » c'est qu'apparemment il préféra n'en écrire que de petits où il excellait.

Nous ferons aussi remarquer que le critique du *Journal des Débats* voit « un honnête et spirituel enfant, n'ayant guère de sagesse que ce que l'esprit en peut donner, » dans ce chansonnier où l'au-

[1] V. 2e *partie*. M. Sainte-Beuve, art. 1850.

teur *des Causeries du Lundi* a découvert une sorte de Méphistophélès parisien, des plus rusés et des plus malins. Cela prouve que les gens d'esprit ne sont pas toujours d'accord, même lorsqu'il s'agit d'un homme d'esprit : quant à l'embarras du public, au milieu de ce conflit, on le comprend sans peine.

Pour terminer, nous reproduirons le portrait de *Béranger peint par M. Cuvillier-Fleury*. On y admirera la finesse des nuances, la sûreté du pinceau, et quelques traits exacts ; mais, à côté des bonheurs de l'artiste, on constatera les préoccupations de l'homme. Le tableau est charmant, la ressemblance fort douteuse, et nous nous permettrons de signaler entre parenthèse les oublis ou les erreurs, tout en approuvant ce qui sera juste et vrai :

« Un fonds inépuisable de bienfaisance, quand il s'agissait des inférieurs et des malheureux ; l'*orgueil* — (est-ce bien l'*orgueil* ou la *fierté* qu'il faut dire ?) — de la pauvreté et la modestie du talent ; le *goût* de la retraite avec le *besoin* des distractions — (parfaitement juste) ; — une *grande défiance de lui-même* — (très-exact) — et je ne sais quelle tendance à s'exagérer parfois... sa propre valeur... — (sur quoi repose cette affirmation ?)— et doué pourtant d'une véritable bonté ; *passionné pour la gloire et redoutant ses chaînes* — (on ne saurait mieux dire) ; — avide de *popularité* et de *solitude* — (cela n'est vrai jusqu'à un certain point : il *tenait* à sa popularité, et il *rêvait* la solitude) ; — chansonnier dithyrambique des *campagnes de l'Empire* — (il serait plus juste de dire : des *victoires de la France*) — et *conscrit réfractaire* — (antithèse pu-

rement littéraire, d'un grand effet dans une phrase, mais sans portée;[1]) — *chantre et pontife du culte impérial* — (complétement faux : M. Cuvillier-Fleury s'est, à l'avance, on se le rappelle, réfuté lui-même) — avec des *goûts* de *nivellement* républicain — (*goûts* n'est pas assez fort : mettons *convictions*; *nivellement* est de trop : ce mot peint mieux les antipathies de M. Cuvillier-Fleury que les tendances de Béranger) — et des *aspirations socialistes* — (*aspirations* est insuffisant; *socialistes* induirait en erreur, en classant le chansonnier parmi les disciples d'une des nombreuses écoles du socialisme moderne : c'est partisan décidé de la *révolution sociale* qu'il fallait écrire); — aimant la liberté pour lui, l'*égalité* pour tous — (ajoutons-y encore la liberté. En 1830, il s'occupait sans doute moins d'assurer le triomphe de l'égalité, qui n'était plus menacée, que de nous inspirer *l'amour de la liberté*, et *de nous apprendre à en user* : lui-même l'a dit et les faits le prouvent); — plus *démocrate* que *libéral* — (ceci nous ramène à M. Sainte-Beuve, et n'en est

[1] On a aussi reproché à Gœthe de n'avoir pas pris les armes, en 1814, avec toute l'Allemagne, lorsqu'elle se souleva contre la domination française.

Voici une partie de sa réponse :

« ... Nous ne pouvons pas tous servir la patrie de la même manière; mais chacun fait de son mieux, selon que Dieu lui en a donné le pouvoir. Je me suis imposé d'assez rudes labeurs pendant un demi-siècle. J'ose dire que dans les œuvres dont la nature m'avait prescrit la tâche, j'ai travaillé nuit et jour, sans me permettre la moindre distraction : loin de là, mes efforts, mes recherches, mon activité, tout a été aussi consciencieux qu'il dépendait de moi. Si chacun peut en dire autant de soi, cela ira bien pour tous. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1860. M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER).

pas plus exact : *démocrate et libéral*, telle est la vérité. Il faut être un libéral bien endurci, pour établir une incompatibilité entre ces deux nécessités premières des sociétés modernes, la démocratie dans la liberté, la liberté dans la démocratie) —; et plus près de la *dictature* qui l'aurait fait taire que de la *monarchie constitutionnelle* qui, après 1830, l'aurait bien traité — (erreur flagrante et matérielle. Béranger a toujours, dans Napoléon, séparé l'Empereur, le dictateur, si l'on préfère, du soldat armé de la Révolution. Quant à la monarchie constitutionnelle de 1830, elle doit un peu au chansonnier d'avoir été, et le silence de Béranger prouve seulement qu'il n'avait nul enthousiasme pour la façon dont cette monarchie nouvelle fonctionna ; il prouve aussi, il prouve surtout que le républicain ne voulait ni ne devait encenser aucune royauté, même celle de juillet) ;—*fanfaron* d'intempérance, comme on l'a si bien dit — (M. Renan sans doute. Distinguons : ce n'est pas l'homme qui est fanfaron d'intempérance, mais le chansonnier), — et sobre par prudence et par goût ; voltairien *sans aimer Voltaire* — (l'admirant beaucoup et le lisant sans cesse, vers la fin de sa vie), — célébrant *Lisette* sans croire à l'*amour* — (antithèse ! antithèse ! *Lisette* et l'*amour* font deux. Béranger qui avait connu l'*une* et l'*autre* le savait bien, et se fût gardé de les confondre, par respect pour un sentiment auquel M. Cuvillier-Fleury croit sans doute beaucoup, mais dont il n'a pas le monopole) ; — tour à tour trivial et pindarique – (nécessité du genre) ; — religieux par nature et philosophe par *maintien* — (par *raison* :

cela fera plus d'honneur à Béranger, ce qui est fâcheux, mais cela sera vrai, chose essentielle) ; — *bafouant son roi* — (mais non, le vôtre peut-être) — et aimant son geôlier. »

Tel est ce portrait tout à la fois de fantaisie et d'après nature, où l'antithèse abonde, où l'artiste et l'homme politique l'emportent souvent sur le moraliste.

M. GUIZOT.

« Le besoin de la domination joint au goût de la discussion libre. »
(Daniel STERN, sur M. Guizot. *Révol. de* 1848. Introd.)

Omnia..... pro dominatione.
(TACITE.)

Nous avons fort peu de chose à dire de M. Guizot au sujet de Béranger. L'ancien ministre de Louis-Philippe a tout perdu, sauf ses grands talents et son orgueil,—cet orgueil impassible et froid, auquel il doit le calme de sa conscience et la dignité de son maintien. Devant les graves événements accomplis depuis quinze ans, bien des passions nouvelles ont surgi, bien des convictions se sont modifiées et transformées; l'histoire a marché, et l'idéal politique des hommes qui pensent et de ceux qui aiment le progrès s'est reporté plus avant dans la liberté et dans la démocratie, tandis que d'autres se rejetaient en arrière, et tournaient vers le passé leurs regards qui fuyaient le présent. M. Guizot n'a suivi ni l'un ni l'autre de ces mouvements contraires. Il est au-

jourd'hui ce qu'il était le 22 février 1848, et, si les événements le ramenaient au pouvoir, s'il remontait ministre à la tribune d'une autre chambre des députés, comme ce professeur espagnol rendu à sa chaire après dix ans passés dans les cachots de l'Inquisition, il reprendrait son discours interrompu par le tumulte révolutionnaire, et commencerait ainsi : — MM. les députés, je vous disais hier...

M. Guizot n'a jamais été vaincu ; c'est un de ces esprits tout d'une pièce, et réellement bornés dans leurs roideur, qui s'arrêtent à un moment donné et se figent sur place. M. Guizot ne pense plus, il a pensé ; M. Guizot, quoiqu'il dise, ne croit plus au progrès : il a dû logiquement cesser d'y croire le jour où il s'est approprié la formule doctrinaire. Ce jour-là, M. Guizot, rentré dans son repos, a jugé que l'humanité pouvait faire halte et dresser sa tente. Le but n'était-il pas atteint? Pourquoi s'agiter désormais en vain? La vraie doctrine existait, et l'homme qu'elle avait choisi pour s'y incarner voulait bien se charger de l'appliquer [1]. L'esprit du mal, c'est-à-dire la Révolution, a triomphé momentanément ; qu'importe pour qui possède la vérité et n'a pas douté de soi?

... Capitoli immobile saxum.

Cet orgueil immense nous pousse au pouvoir et aux fautes : il nous protége aussi contre les petites rancunes, et nous délivre de la fièvre des inquiétu-

[1] « Toutes les politiques vous promettront le progrès, *la mienne seule* vous le donnera ! » (Paroles textuelles de M. Guizot, au banquet de Lisieux). Ces paroles, M. Guizot les répétait annuellement à la chambre.

des. Par lui on perd les gouvernements qu'on sert, mais on garde sa sérénité personnelle ; on rend les révolutions nécessaires, mais, le lendemain de la défaite, l'Excellence, déchue aux yeux du monde entier, immaculée à ses propres yeux, ne conçoit ni moins de dédain, ni plus de colère, contre les pauvres d'esprit assez peu éclairés pour nourrir à ses côtés des espérances et chercher une vérité plus complète que sa doctrine.

M. Guizot a donc parlé de Béranger, comme il convenait au ministre libéral qui a tant aimé le régime constitutionnel que ce régime en est mort, et qui nous a donné le suffrage universel en refusant l'adjonction des capacités [1]. Il n'a montré ni rancune, ni sotte animosité contre le chansonnier ; c'eût été par trop s'abaisser au niveau du poëte populaire. D'ailleurs, M. Guizot n'a pas d'adversaires ; il se reconnaît tout au plus des ennemis, et les voix qui sortent du pays *extra-légal* arrivent bien affaiblies aux oreilles de l'ancien président du cabinet.

Le jugement qu'il a porté sur Béranger [2] présente tous les caractères du désintéressement et même d'une sorte de « haute bienveillance » pour l'homme. Il l'a connu, cet homme, il a pu apprécier quelques-unes de ses vertus, la charité entre autres, et, comme les vertus d'autrui ne gênent nullement M. Guizot, qu'elles ne l'humilient ni ne le diminuent

[1] C'est pourtant le même M. Guizot qui, en 1829, dans l'*Encyclopédie*, article *Élections*, proclamait la nécessité impérieuse de l'avénement des *capacités* au droit électoral, et qui l'ajourna d'année en année, depuis 1844, jusqu'à ce que le 24 février vînt octroyer à tous, *ultra petita*, le suffrage universel.

[2] *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*.

en rien, il reconnaît volontiers celles qu'il comprend, et leur rend hommage en les constatant.

Toutefois, pour atteindre à cette équité, M. Guizot fait logiquement la part du personnage et de son rôle. Le *doctrinarisme* étant le bien, tout ce qui le dépasse est un excès, et par conséquent le mal. Dans les théories de l'homme d'État, on connaît la place réservée aux légitimes aspirations de la démocratie et aux droits imprescriptibles du peuple. Ces aspirations et ces droits, M. Guizot les appelle « des instincts et des passions populaires, » et il ne peut approuver le poëte qui les « célébrait, charmait, échauffait et propageait. » De là cette conclusion : « Béranger n'était au fond du cœur ni un révolutionnaire, ni un impie ; il était plus honnête et plus sensé que ses chansons... »

En effet, l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* n'admet guère l'honnêteté et n'admet point le bon sens chez ceux qui ne partagent pas ses intimes convictions. Béranger étant révolutionnaire, il fallait donc ou que M. Guizot eût tort, ou que Béranger fut malhonnête un peu et tout à fait dépourvu de bon sens, car M. Guizot qui est l'honnêteté et le bon sens même n'est pas, Dieu merci ! révolutionnaire. Il amène les révolutions, sans doute, mais c'est contre son avis qu'elles éclatent, et il n'en est pas même complice, comme M. Pelletan, par « *l'admiration* » qu'elles lui inspirent.

Or, M. Guizot ne peut avoir tort, et Béranger était sensé : donc Béranger n'était pas révolutionnaire « *au fond.* » Ses chansons l'étaient à la vérité, aussi valait-il mieux que ses chansons.

Cependant on ne peut nier la conviction démocratique du chansonnier ; celle-là, sa vie, comme ses chansons, la proclame si haut qu'il faut bien en accepter l'existence *au fond* et dans la forme.

Or, M. Guizot n'est pas démocrate et se croit libéral ; il devient dès lors évident que la démocratie et la liberté ne vont pas ensemble, puisque l'homme d'État n'a pu les unir dans son vaste cerveau. Si Béranger avait été démocrate et libéral à la fois, Béranger serait plus grand que M. Guizot, ce qui ne se peut : donc Béranger aimait fort peu la liberté.

Démocrate par conviction comme par goût, et jeté par l'esprit démocratique dans la licence et l'imprévoyance, il attaquait pêle-mêle tout ce qui déplaisait au peuple, ne s'inquiétant pas de la portée de ses coups, prenant le succès de ses chansons pour une victoire de la France, *aimant bien mieux la Révolution ou l'Empire que la liberté* [1], et oubliant avec une *légèreté vulgaire* que la foi et le respect ne sont nulle part plus indispensables qu'au sein des sociétés démocratiques et libres.

M. Paul Boiteau ne dissimule pas [2] l'impression pénible que lui causent ces deux mots de « *légèreté vulgaire*. » Ils sont pourtant bien logiques. De même qu'on n'est tout à fait honnête et réellement sensé que dans l'école doctrinaire, on reste atteint et convaincu de « légèreté vulgaire », quand on ne professe pas exactement la foi de l'école : tout se tient dans la dialectique de M. Guizot.

Nous ignorons si Béranger prenait le « succès de ses chansons pour une victoire de la France, » mais

[1] Le *Figaro* a supprimé cette phrase, en citant le jugement de M. Guizot sur Béranger.

[2] *Correspondance*, t. II.

il est certain que ce succès devenait chaque jour davantage une défaite pour les Bourbons de la branche aînée. D'ailleurs, ne faudrait-il pas se montrer fort indulgent, si Béranger avait nourri cette illusion? Les illustres modèles ne lui auraient pas manqué. Combien de ministres n'ont-ils pas pris le succès de leurs discours à la tribune, pour le triomphe de la liberté, et les applaudissements d'une majorité de « satisfaits, » pour les vœux de la nation?

M. Guizot reconnaît, du reste, en parlant de la retraite de Béranger, après 1830, et tout en attribuant à cette retraite des motifs forts discutables, que le chansonnier « n'était pas changé dans ses sentiments. »

Tel est à peu près le jugement de l'homme d'État sur le poëte. Ce jugement fait honneur à tous deux, malgré les restrictions inévitables dont M. Guizot a dû l'accompagner. Il a parlé, nous le croyons, avec pleine sincérité. Il ne s'est point abaissé aux allusions, aux interprétations; il a passé à côté des calomnies, et ne montre, nous le répétons, ni colère, ni rancunes.

Sûr de lui-même, il n'a point essayé de rejeter sur un autre la responsabilité des événements, et n'a pas tenté de se grandir aux dépens de la popularité d'un homme qui lui a procuré plusieurs fois l'occasion de répandre des bienfaits autour de lui, en accomplissant des actes de justice [1].

[1] **Lettre de M. Guizot à Béranger.**

« Mardi, 19 février 1834.

» Je vous remercie, Monsieur, de me fournir l'occasion de faire

M. Guizot était dans son droit en appréciant le chansonnier comme il l'a fait, avec modération et dignité, car nous avons tous le droit et même le devoir de condamner chez autrui des croyances que nous avons repoussées pour nous-même, parce que nous les croyions mauvaises.

Quand on reste dans cette mesure, on confesse sa foi et l'on peut se tromper, mais l'erreur alors vient de l'esprit, et n'entache pas la conscience.

» une chose juste en soi, et qui vous est agréable. Je ferai donner
» 300 fr. de gratification littéraire à la veuve d'Émile Debraux, et s'il
» avait été aussi difficile que vous en fait de rime et de ce qui s'ensuit,
» sa veuve aurait probablement le double, le triple, que sais-je? Le
» drapeau tricolore est fidèle à ses anciens amis, et décidé à compter
» sur leur fidélité.

» Recevez, etc. » (*Corresp. de Béranger*, t. II, p. 161.)

« Il m'écrivait souvent pour me recommander ses amis malheureux, » dit encore M. Guizot dans ses Mémoires.

SIXIÈME PARTIE.

LES CRITIQUES BIENVEILLANTS.

MM. de Lamartine, — Louis Blanc, — Laurent Pichat, — George Sand, — A. Blaise, — Taxile Delord, — Hippolyte Lucas, — Jules Janin, — Bersot, — Louis de Loménie, — Édouard Fournier, — Clément de Ris, — Alexandre Dumas, — Julien Travers, — Eugène Noël, — Dumesnil, — Michelet, — Gœthe.

Nous venons de voir le portrait de Béranger peint par ses ennemis et ses adversaires. Suivant l'un, — M. Sainte-Beuve, — le chansonnier était un *malin* et un *égoïste,* plein de *ruse* dans son talent et dans sa vie, un *habile* toujours à l'affût de la popularité et lui sacrifiant même son devoir; suivant l'autre, — M. de Pontmartin, — il représentait l'esprit de parti dans ce qu'il y a de plus *bas,* de plus *méchant* et de plus *bête.* Un troisième, — M. Veuillot, — après avoir converti et confessé le poëte, passait brusquement de la calomnie à l'insulte, traitait d'*illustre baudruche*

et de *canaille* l'absous de la veille, et s'égayait aux dépens de ce mort voué à la réprobation dans ce monde et aux flammes de l'enfer dans l'autre. Aussitôt survenait un philosophe mélancolique, qui découvrait un théologien sous l'auteur du *Bon Dieu*, et l'appelait *faux ivrogne et faux libertin*, *homme d'opinions plates et philistin*. Nous avons ensuite consulté, sans sortir de la sphère religieuse, la pléiade des écrivains protestants. En désaccord sur tous les points avec les autres adversaires du chansonnier, ils lui ont seulement reproché son immoralité, regrettant sans doute qu'il n'ait pas consacré son immense talent à faire des psaumes, ce qui aurait répandu en France le goût des saines traditions et des beautés de la Bible. Tout à coup un bruit sourd, mêlé à la voix des grelots, a détourné notre attention; c'était le *Figaro* qui battait la grosse caisse avec un goupillon, et annonçait à son public habituel qu'il avait surpris Béranger dans la voie des *aveux cyniques;* que ce prétendu poëte était un affreux *bourgeois*, un *athée*, un ennemi de la société, *s'arcboutant au vainqueur pour ruer contre le vaincu*.

Au sortir de la foire, nous avons eu le plaisir de rencontrer M. Proudhon, admirant le poëte, oubliant l'homme, blâmant le révolutionnaire dans Béranger, mais sans douter un instant de la sincérité de ses convictions; puis M. Louis Ulbach, qui applaudit M. de Pontmartin, qui applaudit M. Pelletan, et reproche au chansonnier d'avoir été trop peu emprisonné et pas du tout exilé. Enfin, M. Pelletan s'est dressé devant nous, LA MAIN LEVÉE : il a

vengé la morale par la calomnie, et châtié l'hypocrisie du faux républicain avec la discipline de Tartuffe.

Mais quels sont ces équipages, ces gardes de Paris à cheval? Que signifient ces fronts chauves, ces palmes vertes brodées sur ces habits de couleur sombre? Il y a séance à l'Institut de la rue Saint-Benoît; on couronne un lauréat. M. Montégut ayant démontré que le chantre populaire de la France n'était qu'un *pauvre petit moineau parisien, effronté et railleur*, et le révolutionnaire qu'un partisan endurci de toutes les dictatures, surtout des dictatures napoléoniennes, le secrétaire perpétuel de la *Revue des Deux-Mondes* a donné lui-même lecture du mémoire couronné, et qui portait pour épigraphe : LE DOCTRINARISME OU LA MORT ! — La séance a été continuée par un discours de M. Cuvillier-Fleury. Il a repris quelques-uns des points oubliés ou simplement effleurés par son jeune émule, et combattu quelques-unes de ses assertions, notamment au sujet du prétendu bonapartisme de Béranger. Il a, d'ailleurs, surpris son public en émettant une nouvelle théorie de l'amour, et en déclarant qu'il faudrait « l'inventer s'il n'existait pas. » Les dames qui assistaient à la séance ont souri d'un air fort rassuré. — A quoi bon l'inventer, semblaient-elles dire, puisqu'il naît sous nos pas ?

Son Excellence M. Guizot s'est levé à son tour, et a terminé la séance en prononçant quelques paroles plus raisonnables et plus modérées que tout ce que nous avions entendu jusqu'alors.

On a pu remarquer que ces écrivains, — les

uns remarquables par leur talent, les autres seulement par la notoriété que leur prête un parti ou que leur donne une violence très-calculée de paroles, — n'étaient pas fort d'accord entre eux sur les reproches qu'il convenait d'adresser au chansonnier. Ces reproches, ces injures même, aussi variés que les opinions des accusateurs, prouvent déjà jusqu'à l'évidence que Béranger n'a jamais eu aucun de ces torts bien définis, aucune de ces faiblesses coupables en soi, qui méritent le blâme de tous les honnêtes gens, de tous les esprits éclairés. Nous avons relevé seulement, chez les ennemis du poëte, des antipathies littéraires ou des inimitiés politiques, qu'il était facile de récuser comme entachées d'injustice et de violence. Il nous reste maintenant à interroger les *Critiques bienveillants* du chansonnier, et ces Critiques vont nous démontrer que les prétendus crimes de l'accusé contre la démocratie et la liberté ne sont pas même des crimes aux yeux de tous les démocrates et de tous les libéraux. Nous allons constater qu'un certain nombre des hommes de l'opposition actuelle, ou partagent la manière de voir de Béranger, ou l'expliquent par la fatalité des circonstances, ou, tout en se séparant de l'homme politique sur certains points, s'inclinent devant l'homme privé, et admirent la grandeur de son caractère, ainsi que la beauté de son talent poétique.

---

§ 1er. — MM. DE LAMARTINE, — LOUIS BLANC, — LAURENT PICHAT, — GEORGE SAND, — A. BLAISE, — TAXILE DELORD, — HIPPOLYTE LUCAS.

Que M. de Lamartine[1] nous pardonne, si nous le classons ici momentanément parmi quelques démocrates qui sont restés fidèles à la démocratie. En agissant ainsi, nous n'avons nulle intention de compromettre M. de Lamartine et l'avenir des loteries de Saint-Point. Non, nous ne croyons nullement que M. de Lamartine soit un démocrate, ni qu'il l'ait jamais été autrement que par accident. Il a toujours, au fond du cœur, aimé « les dieux et les rois de sa famille. »

Nous aimions ces Bourbons à cause de leurs malheurs et de leurs services ; nous avions dans les veines un sang qui avait coulé pour eux ; on nous avait appris leur histoire comme un catéchisme de famille... Voilà nos sentiments d'alors ; nous n'en rougissons pas, même aujourd'hui. *Le temps peut changer les devoirs, il ne change pas les préférences.*

Voilà qui est bien entendu. — Néanmoins M. de Lamartine a joué, en 1848, un rôle qui nous autorise à le placer aujourd'hui en compagnie de plusieurs hommes dont les devoirs, alors et depuis, se sont trouvés d'accord avec les préférences.

M. de Lamartine a dit, dans son *Cours familier de littérature*, d'excellentes choses sur Béranger, et

[1] *Cours familier*, t. IV, 21e et 22e Entretien.

d'autres moins bonnes, le tout mélangé de quelques-unes de ces erreurs historiques qui sont comme la marque de fabrique de tout ce que publie l'écrivain.

Nous relèverons d'abord le bien, et nous signalerons à l'attention de nos lecteurs un certain nombre d'assertions justes et fort importantes, que divers ennemis de Béranger, — très-grands amis de M. de Lamartine, — ont eu l'air de regarder comme non avenues. Cela porterait à croire que M. de Lamartine exerce une bien faible influence autour de lui, puisqu'en le démentant, ses intimes ne le discutent point et ne le citent même pas.

Voici pourtant, sur le bonapartisme du chansonnier et son amour de la gloire militaire, des appréciations très-catégoriques :

En 1814, Béranger, consterné comme tout le monde des désastres que l'esprit de conquête avait accumulés sur la France, était d'autant moins partisan des conquêtes qu'il était meilleur Français. Je ne répondrais même pas qu'à l'avénement de Louis XVIII ramenant la paix nécessaire et présentant la liberté future à la nation, un soupir involontaire d'humanité et de bonne espérance ne se soit échappé de la poitriue du poëte-citoyen. J'en trouve la preuve dans la première préface de ses œuvres [1]...

M. de Lamartine ajoute encore avec beaucoup de raison :

Je ne pense pas non plus que l'irruption en France d'une poignée d'hommes héroïques de l'île d'Elbe, au 20 mars 1815... tentative qui fit bouillonner Benjamin Constant, etc.; je ne pense pas que ce retour du régime militaire ait eu le

[1] Voir, en effet, la Préface de 1833.

vœux, les honneurs, les applaudissements secrets du cœur jeune et *républicain* de Béranger. Je suis certain du contraire [1].

Non, continue M. de Lamartine, Béranger ne confondait pas la liberté avec la gloire.

Quinze ans d'entretien à cœur ouvert avec lui, et son applaudissement sans réserve à des doctrines tout opposées, dont je fus l'organe en 1848, ne me laissent pas le moindre doute à cet égard.

A ceux qui ne voient dans le chansonnier qu'un disciple dégénéré de Panard et de Collé, qu'une sorte de gamin de Paris spirituel, mais de mauvais ton et sans élévation, indigne du beau nom de poëte [2], nous soumettons humblement l'opinion quelque peu différente de l'auteur du *Lac* :

Ce chansonnier devait réunir en lui, pour porter coup dans tous les rangs de la société française, l'élégance attique qui se fait entendre à demi-mot à l'homme lettré, l'accent martial qui fait frissonner le soldat, la bonhomie cordiale qui fait larmoyer dans son rire le bon et rude peuple des champs. Ces trois génies, le génie fin et classique du sous-entendu et du ridicule, le génie patriotique et martial du corps-de-garde, le génie élégiaque et pastoral de la chaumière, étaient difficiles à rencontrer dans un même homme. Un Anacréon pour les amants, un Aristophane pour les malveillants, un Tyrtée pour les escouades, un Théocrite pour les paysans ; une lyre, un sifflet, un clairon, une flûte ou un flageolet dans la même main [3] !

[1] « Dans les *Cent-Jours*, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement... » (*Préface* de 1833).

[2] Voir M. Louis Ulbach (t. 1er, 4e partie).

[3] « Un *sifflet*, une *petite trompette* et un *tambour*, » d'après

Quel prodige! mais aussi quelle bonne fortune! Ce prodige et cette bonne fortune se rencontrèrent, à l'heure où cela était nécessaire, dans Béranger.

Il y a, du reste, un passage qui nous a étonné et charmé dans cette étude d'un chansonnier par l'un de nos poëtes contemporains les plus lyriques, c'est celui où M. de Lamartine explique, en termes d'une précision et d'une exactitude parfaites, la position indépendante que Béranger s'était réservée au milieu des chefs de l'opposition d'alors. Béranger, l'écrivain le constate, ne les rechercha pas, et ils le recherchèrent : ils lui offrirent tout, « patronage, solde, honneurs, puissance dans les victoires futures du parti, » et Béranger refusa tout.

Faites-moi des échos tant que vous pourrez et tant que vous voudrez, leur répondit-il, quant à moi, je ne chante qu'à mon heure et qu'à mon goût. J'aime la Révolution, je sers le peuple.... je vois en perspective la République : je ne la refoulerai pas, comme je n'anticiperai pas sur elle; mais point de solidarité entre vous et moi. Je hais comme vous la contre-révolution, les Bourbons surtout; cette haine commune sera le seul pacte entre nous. Je veux rester indépendant, même de vous, en respect de moi-même. Je veux rester simple chanteur des rues et des camps, quand vous aurez triomphé, pour ne pas être responsable de vos ambitions et de vos fautes!... Je veux rester peuple pour vivre et mourir plus près du peuple [1].

M. Montégut, qui réserve naturellement la *lyre* à Alfred de Musset, le collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*.

[1] Voir ce que dit à ce sujet M. Pelletan, ex-collaborateur de M. de Lamartine, et son disciple persévérant, quant au style, dont il a pris les défauts, en les exagérant pour se les approprier. (T. 1er, 4e partie.)

Dès cette époque, cela va sans dire, quelques hommes crurent que « cette vertu n'était qu'une affiche, que tant d'abnégation n'était qu'une prétention plus habile et plus haute, et qu'au jour des rétributions le désintéressement de ce *chansonnier du Danube* céderait, comme tant d'autres, à la séduction du pouvoir et aux blandices de la fortune. »

Le jour des rétributions est arrivé, et Béranger n'a pas cédé, ce qui n'a point empêché M. Pelletan de « *lever la main,* » et de placer une brochure.

Nous ne songeons pas à citer tout ce qui nous paraît remarquable et juste dans le *gros volume* que M. de Lamartine a consacré au chansonnier, car l'amitié de M. de Lamartine, comme sa poésie, est un peu diffuse.

Cependant il s'y trouve des pensées courtes, que l'on peut extraire comme une série d'axiomes, et dont il est bon de prendre note.

Nous avons toujours trouvé dans Béranger l'homme immensément encore au-dessus du poëte.

Pour les admirateurs enthousiastes d'Alfred de Musset, et de M. de Lamartine lui-même, ce compliment paraîtra presque une sorte de satire polie; pour nous qui pensons que les hommes sont plus rares que les poëtes et qui partageons l'avis de Voltaire, lorsqu'il s'écrie : « Je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison [1], » nous sommes fier et heureux qu'en un siècle où les grands poëtes ne manquent pas, il se soit aussi trouvé un poëte *qui fût un homme.*

[1] *Corresp. génér. de Voltaire*, t. I, Lettre 79.

Béranger a trop d'esprit pour avoir tant d'enthousiasme; il possède son enthousiasme, il n'en est pas possédé... L'enthousiasme de Béranger était dans son cœur, et pas dans son verre; il le gardait pour sa vie, pour la liberté, et pour la vertu pratique dont il était sérieusement et intimement possédé. Il faisait des vers à petit feu, comme on fond la cire : il ne les chauffait à grande flamme que pour la gloire et la patrie.

Tout cela est aussi vrai que bien dit. Malheureusement il faut découvrir chacune de ces phrases au milieu d'une page entière. Souvent le fatras poétique, les comparaisons outrées, les périodes inutiles enveloppent à l'étouffer une de ces pensées exactes, et la font passer inaperçue.

Continuons d'extraire les perles enfouies sous cette montagne de stras lyrique.

La qualité dominante du talent de Béranger n'était ni dans l'habileté de ses compositions, ni dans la finesse de son style — (habileté et finesse que M. de Lamartine vient de démontrer en plusieurs chapitres) : — elle était dans son cœur. Ce cœur véritablement collectif, était le cœur d'un pays plus encore que le cœur d'un homme; *tout y vibrait d'une émotion plus universelle que personnelle.*

Suit une page et demie de développement, une longue énumération à la façon « pindarique, » et nous arrivons à la conclusion :

Cette puissance de souffrir pour tous, et cette puissance de compatir à tous, lui donnaient la puissance d'exprimer pour tous, et tous aussi reconnaissent leurs gémissements dans sa voix. Son talent, c'était sa nature; sa popularité, c'était son patriotisme; sa puissance, c'était son humanité.

On se rappelle avec quelle insistance M. Sainte-

Beuve, en 1850, s'efforçait de démontrer que Béranger n'aurait pu écrire ni une ode, ni une élégie, et qu'il était voué de naissance à n'écrire que des chansons. Cet avis n'est pas l'avis de M. de Lamartine, qui cite deux pièces : *Glycère*[1] et *Le Conquérant et le Vieillard*. La première, suivant l'auteur des *Harmonies* « ressemble à s'y méprendre à une feuille de cyprès d'André Chénier, » et toutes deux lui font dire :

L'élévation, la pureté, la mélancolie de ces vers inachevés démontrent qu'il serait devenu aussi poëte en suivant les voies des grandes lettres.

Nous le croyons également, mais sans regretter que le poëte soit demeuré chansonnier. Si sa gloire plus populaire a été plus discutée, la nation tout entière y a gagné d'entendre certains accents que la chanson seule pouvait exprimer sans les affaiblir, ou sans les dénaturer, en les exagérant par une recherche du sublime.

Revenons au caractère de Béranger :

Quoi qu'il en soit, — s'écrie M. de Lamartine à la fin de son premier *Entretien* sur le poëte, — voilà le Béranger de vingt ans; nous allons voir le Béranger de quarante. Mais j'avoue que j'ai hâte d'arriver au Béranger de soixante; *car je n'ai pas connu d'homme qui ait été aussi élaboré, aussi perfectionné moralement par les années que ce vieillard.*

Dans son second entretien, il aborde l'étude des chansons de Béranger et l'analyse des sentiments

[1] Signalée pour la première fois par M. Éd. Fournier, dans la *Revue française*, (n°s du 1er et du 10 août 1857).

qui les ont inspirées ; en un mot, il s'aventure sur le terrain historique. Or, M. de Lamartine, malgré le succès des *Girondins*, n'a guère les qualités de l'historien. Il ne possède pas cet amour de l'exactitude complète et de la vérité *vraie*, ce désir de tout savoir, et de tout bien savoir, qui font l'historien. L'à-peu-près lui suffit ; il le préfère même, pourvu que cet à-peu-près soit dramatique, et se prête à des mouvements oratoires. Sorti de la poésie pour rentrer dans la réalité, condamné à quitter le monde des rêves pour le monde des faits, il reste toujours poëte et ne se débarrasse jamais des visions. Cependant, lorsqu'il appelle Béranger « le poëte des *oppositions combinées*, » il qualifie par un mot fort pittoresque et vrai, néanmoins, — dans une certaine mesure, — le rôle du chansonnier à l'époque de la Restauration. En effet, de 1815 à 1830, Béranger, implacable et décidé à renverser le trône vermoulu des Bourbons, recrute partout des combattants contre l'ennemi commun. De la guerre de l'opposition, il s'efforce de faire une guerre nationale, en lui ôtant le caractère d'une œuvre de parti. Il appelle tous les mécontents sous les armes : le soldat, l'ouvrier, le paysan, le bourgeois ; il lance toutes les haines, toutes les antipathies à la rescousse ; il ameute le pays entier, il fait saigner dans tous les cœurs la blessure mal cicatrisée. On a jugé, depuis, que cette guerre avait eu des résultats inattendus et dangereux ; mais il reste à prouver que les événements contemporains aient été la conséquence de cette tactique du chansonnier. En tout cas, au moment où le poëte l'employait sincèrement, —

identifié avec le peuple, il partageait *toutes* ses colères, — cette tactique était la seule logique, puisqu'elle poussait fatalement à sa chute une royauté qui représentait, quoi qu'on en dise aujourd'hui, l'invasion et la contre-révolution.

Quant au rôle de l'homme après 1830, M. de Lamartine lui fait la part belle sans rien exagérer, lorsqu'il affirme, « à la gloire du caractère et du génie de Béranger, qu'il fut, d'après le témoignage universel, le *seul homme d'État* de ce coup de feu. »

Il expose même parfaitement la situation, en quelques mots, où les oppositions sont trop forcées et trop cherchées, quoique réelles au fond :

Ainsi, la République? il l'écarta après l'avoir appelée; l'Empire? il le répudia après l'avoir provoqué; l'héritier naturel? l'orphelin? il le déshérita sans avoir aucun crime à reprocher à un berceau; la monarchie? il la rappela en toute hâte après l'avoir décréditée. Trois inconséquences étranges dont nous lui avons souvent demandé compte...

M. de Lamartine rapporte alors fort longuement les raisons de Béranger, mais les rapporte dans son style à lui, et avec son procédé, et cela les dénature sensiblement. Ceux qui ont connu le chansonnier pourraient souligner les mots qui viennent de lui et les tirades qui sont de M. de Lamartine : les tirades, on le prévoit, submergent les mots. Cependant, il y a un passage à peu près exact, et qui rend bien le sentiment de Béranger. Nous sautons la « planche jetée sur le ruisseau, » que tout le monde se rappelle.

On vient de proclamer le duc d'Orléans :

On m'aborda de tous les côtés dans les rues, raconte Béranger à M. de Lamartine, pour me demander compte de ce qu'ils [1] appelaient mon revirement et mon imprudence. — N'était-ce pas le moment, me disaient-ils, d'abolir la royauté, qui s'était abolie elle-même? — Patience, mes amis,... *on n'abolit pas la royauté, on l'use* [2]. Allez par degrés à la liberté, *si vous ne voulez pas que votre triomphe soit une chute* [3]; cette royauté sera usée avant peu d'années. Quant à moi, je l'ai prise comme un expédient, qui vous est utile aujourd'hui, mais... j'en sors avant d'y être entré, pour me conserver libre [4] de la combattre si elle s'arrête ou si elle recule.

M. de Lamartine regrette beaucoup cette conduite de Béranger :

Vous n'aviez, dit-il au chansonnier, vous et vos amis, *vous n'aviez qu'à* COURONNER L'HÉRITIER LÉGITIME, *dans la personne d'un enfant sorti du trône et innocent du règne.*

Lorsqu'on voudra juger plus tard l'auteur de *Jocelyn*, il faudra se rappeler qu'il a toujours été purement et simplement légitimiste, malgré un vernis de démocratie et de républicanisme qu'il doit aux circonstances. Ç'aura été le côté lyrique de son existence, mais, au fond, il n'a jamais aimé que les « dieux et les rois de sa famille, » et ni ces dieux, ni ces rois ne sont les dieux et les rois de la France.

On s'explique ainsi l'embarras, la timidité, avec

[1] Les républicains.

[2] Un passage du livre de M. Eugène Noël, que nous citons plus loin, rapporte des paroles analogues du chansonnier, et prouve que cette opinion était bien la sienne.

[3] 1848-1852.

[4] On a vu que cette liberté ne faisait nullement partie de celles que M. Pelletan chante dans ses brochures.

lesquels M. de Lamartine parle toujours, comme en s'en excusant, de la République qu'il nous a donnée. Que M. de Lamartine se rassure : il ne nous a pas *donné* la République, au sens où il l'entend, et il est moins coupable qu'il ne le croit. La République, il l'a *reçue* du peuple et il nous l'a *transmise*, comme il aurait reçu et transmis la *Régence* ou *Heuri V*. Seulement, pour ce dernier, il eût accompli la commission avec tout son cœur. Ses *devoirs* et ses *préférences* se fussent alors trouvés d'accord. Aujourd'hui qu'il ne se reconnaît, sans doute, plus de devoirs, il revient à ses préférences. Les gens d'une seule conviction, d'un seul devoir et d'une seule préférence, ont jugé qu'il changeait et reniait un peu son drapeau vaincu : ces gens-là se trompaient. — M. de Lamartine ne change pas : il est riche en devoirs, voilà tout, et ce sont ses devoirs qui changent suivant les circonstances.

Après 1830, il indique fort bien le rôle de Béranger, retiré « stoïquement dans l'ombre et dans la médiocrité volontaire ; » reprenant « avec son opposition sa popularité et ses chansons ; » se déclarant « nettement républicain dans sa chanson du *Déluge*, épitaphe de tous les trônes. »

Nous terminerons cette partie de nos citations par la suivante, où M. de Lamartine signale et décrit, avec un grand bonheur d'expression et une grande vérité, la vertu la plus caractéristique de Béranger :

Jamais peut-être, dans aucun esprit supérieur de nos jours, ce travail intérieur du temps, qui tue les illusions, qui convertit les faiblesses, qui fait éclore les vérités du sein de

l'expérience et qui régénère les vertus naturelles dans les résipiscences d'esprit; jamais, disons-nous, ce travail de vivre pour s'améliorer ne fut aussi sensible et aussi réussi que dans Béranger. C'était lui qui était son poëme; il le revoyait, il le retouchait, il le raturait tous les jours, et il avait fini par en faire ce chef-d'œuvre de génie, de bonté, de raison que nous avons connu. Qui aurait osé seulement se souvenir du chansonnier, quand on avait comme moi le bonheur de voir agir et d'entendre parler l'homme qui avait été Béranger, mais qui savait être Tacite ou Montaigne, selon l'heure.

Nous traiterons en peu de mots le chapitre des erreurs de M. de Lamartine. Quelques-unes de ses affirmations ont été depuis démenties par des faits que l'écrivain ignorait au moment où parurent ses *Entretiens* sur le chansonnier. Nous voulons seulement relever ce besoin d'arranger et d'embellir, de *poétiser*, en un mot, auquel le poëte historien cède toujours, et quelquefois si mal à propos.

Ainsi M. de Lamartine consacre un grand nombre de pages à démontrer que Béranger appartenait à une famille aristocratique, qu'il avait reçu une éducation distinguée et *devait* savoir le latin, surtout qu'il n'avait jamais été « ni un manœuvre, ni un garçon d'auberge. »

Cette seule idée déchire le cœur démocratique de l'ancien chef du Gouvernement Provisoire. — Soyons démocrate tant qu'on voudra dans nos écrits, et dans nos paroles, soit à l'Hôtel-de-Ville, soit à la tribune, mais, par la persistance des préjugés les plus étroits, prouvons que cette démocratie oratoire appartient, comme notre poésie, au monde de la fiction, et, avant

de nous dire l'ami de Béranger et d'admirer son dévouement pour le peuple, commençons par le retirer du peuple, par dresser entre le peuple et son poëte la muraille infranchissable de la naissance et de l'éducation. Éloignons de nos regards le spectacle beaucoup trop prosaïque de ce « garçon d'auberge, rinçant les verres et changeant l'assiette des rouliers de Péronne. » Parlons, au contraire, de « la *tutelle* du modèle des tantes. » Peignons le petit Béranger, « neveu et pupile chéri d'une tante aisée, pieuse, *lettrée* pour sa condition, qui lui *prêtait sa maison, sa bourse et son cœur* pour l'élever, par une *éducation vigilante*, à une *honorable profession* dans la société. » Montrons l'enfant continuant, « sous la surveillance de sa tante, » les études commencées à Paris; racontons qu'elle « le *nourrissait* de Fénelon et de Racine, de *Télémaque* et d'*Athalie.* » Obligé de reconnaître que le chansonnier fut *apprenti typographe*, versons à flots la poésie sur cette « carrière à la fois lucrative et libérale » de l'imprimerie, d'où est sorti Franklin. Appelons la typographie « *le vestibule de la littérature,* » et les typographes « *les secrétaires intimes de leur siècle.* » Nommons en passant Diderot et Mercier, typographes aussi, et quelque peu rassuré sur l'origine populaire de Béranger, écrions-nous :

Béranger n'était donc ni un manœuvre, ni un garçon d'auberge à Péronne et ensuite à Paris; il était le Franklin en germe de la France.

Son talent futur ne naissait donc nullement d'une enfance illettrée et mercenaire; ce talent naissait d'une *famille déchue*, mais qui se respectait elle-même dans son passé; il naissait

des soins *d'une tante qui rêvait pour son pupille une restauration du nom de la famille* [1]; enfin il naissait d'une première profession *essentiellement lettrée,* et qui, *ayant fait naître un Franklin* dans un autre monde, *pouvait bien faire éclore un Béranger* dans celui-ci. Voilà la VÉRITÉ sur l'éducation du poëte.

La vérité ? il n'y a pas un mot qui ne soit une erreur. Qu'on parle encore de l'esprit affranchi des poëtes, et de la foi démocratique des gentilshommes qui ont des devoirs et des préférences en désaccord. Affranchi dans ses opinions ou dans ses idées, l'homme à qui il faut des *précédents* pour s'expliquer le talent du chansonnier, et qui invoque le nom de Franklin pour *justifier* le nom de Béranger ? qui ne peut sortir du cercle restreint de ses préjugés d'en-

[1] Voici, extraite de *Ma Biographie,* une conversation entre la tante et le père de Béranger :

« — Certes (c'est M. de Béranger père qui parle), je ferai mes preuves de noblesse. — Allons (répond la tante « *qui rêvait pour son pupille la restauration du nom de la famille !* »), encore vos billevesées ! N'oubliez donc pas que vous êtes né dans un cabaret de village, et que notre bonne mère avait été servante et n'en avait pas moins de bon sens pour cela. La digne femme, il est vrai, convenait en riant que vous et votre père deviez avoir du sang noble dans les veines. « Mon mari, disait-elle, ne faisait œuvre de ses dix doigts et s'enivrait du vin de son cabaret, en bon gentilhomme campagnard. Quant à mon fils, il ne peut pas plus vivre sans dettes qu'un grand seigneur. » — Ma sœur, tous vos quolibets n'empêcheront pas que mon fils, chef de la famille après moi, ne devienne page de Sa Majesté. — Votre fils ne voudra jamais devenir laquais, etc., etc. »

Béranger ajoute : « Qu'on ne croie pas que j'invente ce dialogue que plus tard les conversations de mon père m'ont rappelé cent fois jusque dans les moindres détails. »

M. de Lamartine a entendu juste le contraire : cela lui arrive quelquefois en histoire.

fance, et qui transforme en un jeune fils de famille, le petit-fils du tailleur, en « secrétaire intime de son siècle, » l'ex-garçon d'auberge, devenu apprenti typographe ?

Ce tableau, risible aux yeux de quiconque a lu *Ma Biographie*, révèle bien des choses sur la nature de M. de Lamartine, et met à nu tout ce qu'il y a de profondément *classique* dans sa pensée, de traditionnel dans sa façon de voir, tout ce qu'il y a de convenu, de théâtral dans son amour pour le peuple.

En lisant le passage que nous venons de citer, ne se croirait-on pas transporté au XVIIe siècle, au moment où Mlle de Scudéry nous peignait des romains damerets et des grecs langoureux? C'est ainsi que cette illustre demoiselle aurait raconté l'enfance d'un Béranger de l'époque, afin de ne point trop scandaliser son public de précieux et de précieuses.

Malheureusement, si M. de Lamartine a peu l'instinct de la saine et forte poésie que contient la réalité, s'il prête à Béranger des prétentions nobiliaires qu'il n'a jamais eues, mais qui empêchent son biographe de *déroger* en proclamant leur amitié mutuelle, M. de Lamartine ne paraît pas avoir la même susceptibilité lorsqu'il s'agit des questions morales, et de l'honneur privé du chansonnier.

Après l'avoir anobli sur parchemin, il l'avilit dans ses sentiments, en déclarant que Mlle Judith Frère, « *compagne de la jeunesse, de l'âge mur, de la poésie et de la vieillesse de Béranger*, fut *Lisette.* »

M. Veuillot lui-même a presque protesté, au nom de Béranger, contre cette étrange affirmation, cette incroyable confusion de deux personnages.

Il faut entendre certaines choses pour les croire.

Quelles furent les vicissitudes de cet attachement contrarié par leur âge et par leur misère; comment triompha-t-il de longs obstacles; comment, sous le nom PLÉBÉIEN de Lisette, *Béranger célébra-t-il constamment la même personne* POÉTISÉE dans ses chansons;... comment un MARIAGE à demi-secret, à demi-avoué dans une lettre équivoque et *transparente* [1] cependant... laissa-t-il les amis de Béranger dans une ambiguïté d'affirmation ou de doute sur la nature de cette vieille amitié; comment Judith et son poëte finirent-ils pourtant par se réunir sous le même toit pour mourir ensemble..?

Nous laissons de côté le *mariage*, dénoûment classique que le lyrique M. de Lamartine a encore emprunté à quelque roman de Mlle de Scudéry. M. de Lamartine n'en a jamais entendu parler, de ce mariage ridicule, « à demi-secret, à demi-avoué, » mais, du temps de ses aïeux, cela se pratiquait ainsi : on en a d'illustres exemples, sans parler de Louis XIV et de Mme de Maintenon. Du reste, qui a transformé Béranger en gentillâtre besogneux, peut bien le marier secrètement. Rien n'est plus logique. Ne nous plaignons pas, puisqu'on nous a fait grâce de la chaise de poste stationnant dans l'ombre, et du prêtre officiant, à minuit, dans quelque chapelle retirée d'un vieux manoir gothique.

Mais que penser de M. de Lamartine, lorsque, après avoir exalté en termes sentis quelquefois, le plus souvent pompeux, son amitié et son respect pour Béranger, après l'avoir dépeint comme

[1] Voir, dans *Ma Biographie* (*appendice*), cette lettre qui n'offre aucune *transparence*.

un sage, et lui avoir accordé les vertus les plus rares, il nous révèle tout à coup que cet honnête homme, si plein de dignité et de cœur, a pris, pour « compagne de sa jeunesse, de son âge mûr, de sa poésie et de sa vieillesse, » qui?.... Lisette!

Or, M. de Lamartine a sans doute lu les *chansons* de Béranger, puisqu'il en parle fort longuement. Il connaît donc celle que le poëte a intitulée : *Les infidélités de Lisette*, et dont voici le refrain :

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours :
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Il connaît cette énumération des « heureux » faits par Lisette : et Lindor, « qui parle à voix basse, » et Clitandre, qui compte, « d'un air tendre, » les baisers qu'il a pris, et Mondor,

Qui toujours donne
Et rubans et bijoux,

et ce « voleur » anonyme, « qui s'enfuit par la fenêtre, » après s'être échappé la veille « du boudoir. »

Tous, comblés de tes grâces,
Mes amis sont les tiens,
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens,

s'écrie enfin le chansonnier.

N'est-ce pas encore la même Lisette qui, délaissant la rive gauche pour la rive droite, devint la

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite?

et, de simple grisette, monta au grade de fille entretenue ?

Jadis elle se donnait :

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.

Aujourd'hui elle se vend :

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.

N'oublions pas davantage que Lisette, avant, après ou pendant ses grandeurs, allant en pèlerinage à *Notre-Dame-de-Liesse*, débauche un diacre, à « souper... l'attire, »

Le fait boire, jurer, chanter,

et démontre victorieusement qu'elle n'a pris :

Coquilles, rosaire et bourdon,

que pour goûter

... Les plaisirs du sacrilége.

Telle est la gentille personne avec laquelle le Béranger de M. de Lamartine aurait passé, non pas quelques années d'une folle jeunesse, après tout excusable, mais encore son *âge mûr* et *sa vieillesse;* telle est la femme à qui il aurait donné secrètement son nom, celle dont il a fait, à coup sûr, sa constante compagne et sa meilleure amie ; celle enfin dont il

n'aurait pas craint de recevoir parfois de petits services d'argent.

M. de Lamartine a-t-il oublié d'où venait l'argent de Lisette ? ou pense-t-il que l'argent est toujours bien venu, quelle qu'en soit la source ? L'élégiaque auteur du *Lac* nous répond à cela que Lisette est le nom *plébéien* sous lequel Béranger à célébré cette personne « *poëtisée* dans ses chansons. ».

Suivant le chantre idéal des *Harmonies*, donner à la femme qu'on aime le nom d'une grisette, et lui prêter les mœurs d'une vierge folle, ce serait la POÉTISER.

Le poëte, ajoute-t-il, l'aima pendant soixante ans avec *délicatesse*, avec *estime*, avec constance, et les apparentes *légèretés* de ses chansons ne furent que des *convenances du genre*, et nullement des débauches du cœur.

Cette théorie mérite quelque attention, et révèle assez comment les poëtes éthérés comprennent les droits et les devoirs de la poésie.

Ainsi, la *noble Elvire*, si M. de Lamartine avait écrit des *chansons*, fut devenue une *Frétillon*, pour satisfaire aux « *convenances du genre*. » Quant aux convenances du cœur, elles n'existent point : le respect de soi-même et de la femme aimée ne saurait entrer en ligne de compte avec le respect du rythme. Nos sentiments, d'après ce principe, ne sont plus qu'une question de prosodie ; ce n'est pas en nous que se trouvent les rêves élevés, les exquises délicatesses, les aspirations sublimes, les nobles désespoirs, les pleurs sacrés, etc., etc. Tout cela appartient au genre : c'est l'*élégie* qui anoblit notre amour, et le *lyrisme* qui fait notre religion.

Nous le savions depuis longtemps, depuis longtemps nous savions que l'homme, créature incomplète et toujours en contradiction avec elle-même, se répandait en paroles ou se réservait pour l'action ; nous savions que l'imagination et la conscience sont deux sœurs ennemies le plus souvent, que la seconde abdique, là où la première domine, et que ceux qui se jettent tout entiers dans le monde de la poésie convenue, finissent par confondre les hémistiches avec les devoirs, les images avec les idées, la rime avec la raison, les exigences de l'inspiration avec les nécessités de la vie.

Nous avions lu l'*Émile* de Rousseau, et nous connaissions les *Confessions ;* nous avions lu les *Nuits* de Musset, et nous avions jugé l'homme sous le poëte ; nous avions lu le *Lac* et *Jocelyn*, et nous aurions prédit d'avance les souscriptions de M. de Lamartine et les loteries de Saint-Point.

M. de Lamartine a écrit une grande vérité, lorsqu'il a dit de Béranger :

Il possède son enthousiasme ; il n'en est pas possédé... Son enthousiasme est dans son cœur et pas dans son verre... il le garde pour la vertu pratique dont il est sérieusement et intimement possédé.

Cette vérité, qui se retourne contre M. de Lamartine, place Béranger au premier rang des hommes d'une valeur réelle. Ceux qui sont possédés par leur enthousiasme, suivent leur enthousiasme partout où le pousse le hasard des événements, et, quand l'enthousiasme les abandonne, il entraîne à sa suite l'homme lui-même. Dans ces conditions, l'enthou-

siasme, loin d'être une force, n'est plus qu'une éloquente faiblesse, une brillante abdication de la volonté. Cette faiblesse et cette abdication peuvent faire d'un poëte légitimiste et catholique l'arbitre momentané des destinées d'un peuple soulevé et d'une République sans vigueur; mais vienne le jour de la lutte suprême, ou de l'organisation réfléchie, et le tribun disparaît, parce que le dithyrambe n'est plus de mise, pour faire place à l'homme des *devoirs* changeants, des *préférences* tenaces et des besoins pécuniaires.

On s'aperçoit alors que l'enthousiasme était « dans le verre, non dans le cœur, » et que ceux qui chauffent leur poésie « à grande flamme, » n'ont pas su conserver une étincelle où rallumer le feu sacré des convictions inébranlables, et le sentiment éteint de la dignité personnelle.

Voilà pourquoi M. de Lamartine, faisant de Béranger un poëte de l'école des *Méditations*, suppose qu'il a cédé aux « *convenances du genre* » et « *poétisé* » la compagne de sa vie, en la traînant dans ses couplets les plus grivois, sans respect pour la pudeur de la femme, sans respect pour le caractère de l'homme qui vivait avec elle, et fut au début son obligé.

Remarquez pourtant que M. de Lamartine savait le contraire, comme tous les amis de Béranger. Il savait que Mlle Judith n'avait rien de commun avec *Lisette;* mais, d'après l'esthétique de M. de Lamartine, nos sentiments étant des *motifs à vers*, et les convenances du genre réglant les convenances du cœur, il a paru au biographe plus saisissant et plus

poétique de mettre une honnête femme derrière les gaudrioles du chansonnier.

Sur la question politique également, nous devons avertir nos lecteurs de se tenir en garde contre les affirmations de l'ancien chef du Gouvernement Provisoire. Nous parlions tout à l'heure du contraste qu'on remarque chez presque tous les hommes entre la parole et les actes, les principes et la conduite. Ce contraste s'étend même à nos amitiés. S'il est vrai de dire, *à priori*, que les philosophes matérialistes sont fréquemment des hommes intègres et moraux; que les spiritualistes sont le plus souvent ou avares, ou ambitieux, ou livrés aux passions des sens, en un mot, esclaves des préoccupations matérielles, de même que les gens qui vivent du ciel ne s'occupent guère que de la terre, il ne faut pas s'étonner de l'affection très-sincère, de l'enthousiasme qu'à certains moments, Béranger a montré pour M. de Lamartine et pour sa politique, pendant les trois premiers mois de la République. Cependant on aurait tort de croire tout ce qu'en dit l'intéressé, et le lecteur le plus ignorant reconnaîtra facilement, dans les discours prêtés par le poëte lyrique au chansonnier, les phrases oratoires de M. de Lamartine, qui n'ont rien de commun avec le stye sobre et net de Béranger.

Le chansonnier répétait, sans se lasser, que sa famille n'était nullement noble, et qu'il ne manquait à sa « généalogie armoriée que des pièces justificatives, l'exactitude historique et les vraisemblances morales[1]. »

[1] *Ma Biographie.*

M. de Lamartine a entendu que Béranger disait :

Ma famille, quoique déchue de son ancienne aristocratie, est bien réellement noble ; elle est une *branche* séparée et *séchée* de la très-ancienne maison de ce nom, *enracinée* dans plusieurs provinces de France, et surtout en Provence, en Anjou. *Ma* famille a conservé précieusement les titres de cette filiation dans nos *pauvres archives domestiques ;* elle s'en est toujours entretenue, à portes fermées, avec une certaine vanité *pieuse* de grandeur déchue, qui est de la niaiserie, si vous voulez, mais la niaiserie *vénérable* des souvenirs. *Il y a plus, ma* famille a toujours espéré... qu'elle se ferait reconnaître, *ses titres à la main,* pour ce qu'elle est.

Béranger n'a jamais prononcé un mot, un seul, qui ressemblât à cette étrange invention. La *branche séchée,* puis *enracinée,* sort de l'herbier élégiaque de M. de Lamartine. Soyons poli, et, ce démenti à la vérité, ce discours fabriqué, cette histoire à la façon du père Loriquet, appelons tout cela de la poésie.

Béranger a toujours déclaré qu'il ne savait pas le latin, qu'il n'avait reçu aucune éducation. M. de Lamartine a entendu le contraire, ou du moins l'a raconté, et l'on se rappelle l'idylle de cette « tante aisée, pieuse, lettrée, » qui prêtait au petit garçon d'auberge, « sa maison, sa bourse et son cœur, pour l'élever, par une éducation vigilante, à une honorable profession dans la société ; » qui lui faisait continuer « les études commencées à Paris, » en le nourrissant « de Fénelon et de Racine, de *Télémaque* et d'*Athalie.* »

Béranger, enfin, a parlé de liberté à M. de Lamartine, en exprimant son approbation pour la modération réelle et difficile avec laquelle le Gouvernement

Provisoire avait usé d'un pouvoir sans contrôle, et M. de Lamartine a entendu que Béranger lui donnait les conseils suivants :

Si jamais vous ressuscitez sur cette pauvre terre, et que la Providence vous rende, dans une révolution de votre pays, un rôle semblable à celui qu'elle vous a donné, en 1848, en France, demandez pour vous ou pour tout autre *une dictature de dix ans ou une dictature à vie, avec faculté de désigner votre successeur*, POUR DONNER A LA LIBERTÉ LE TEMPS DE DEVENIR UNE HABITUDE.

Je ne sais pas ce que Béranger a pu dire à M. de Lamartine, dans des conversations intimes, — et M. de Lamartine ne le sait guère davantage, s'il faut en juger par la façon dont il rapporte et défigure les opinions les plus connues du chansonnier, — mais je sais fort bien ce que Béranger n'a pas dit. Béranger n'a pas dit : *Fondez le despotisme pour donner l'habitude de la liberté*, parce que Béranger, même lorsqu'il causait avec M. de Lamartine, conservait le sens commun. Or ce conseil, exprimé de la sorte, serait, d'une part, la justification de toutes les tyrannies, et, d'autre part, une énorme sottise.

En écrivant de semblables phrases, M. de Lamartine a contribué plus que personne à répandre dans un certain public l'opinion que Béranger n'aimait pas la liberté et s'était naturellement rallié à la dictature, lorsqu'elle revint en 1852. Il a motivé les assertions de M. Montégut et les restrictions de M. Cuvillier-Fleury.

N'est-ce pas le cas de s'écrier : mieux vaudrait un sage ennemi ?

Et pourtant M. de Lamartine aime Béranger, il

le dit beaucoup et longuement; mais M. de Lamartine, lorsqu'il parle des autres, ne s'oublie pas assez, et ne songe point à sauvegarder chez eux ce dont il fait si bon marché pour lui-même, nous voulons parler du caractère. Il *arrange* ses amis comme il arrange l'histoire, et ne croit pas plus compromettre le chansonnier, en lui prêtant des idées et des prétentions qu'il n'eut jamais, qu'il n'aurait cru, à la place de Béranger, compromettre Mlle Frère, en tressant à son usage une couronne poétique des *légèretés* de Lisette. L'auteur des *Harmonies* eût sacrifié la pudeur de la femme et la dignité de l'homme aux *convenances* du genre : pour satisfaire la curiosité de quelques abonnés avides de détails et de révélations inattendues sur le chansonnier, l'éditeur du *Cours familier* dénature, devant un public où Béranger comptait d'implacables ennemis, toutes les opinions et les plus chères convictions du chantre populaire. Il manque à la vérité pour plaire à ses lecteurs, et glisser sous le couvert du mort quelques aphorismes parfaitement ridicules, dont il aurait dû garder la responsabilité personnelle. Du grand citoyen et de l'ami qu'il pleure en un volume, il trace un portrait moitié réel, moitié fantastique, et mêle aux traits du modèle plusieurs des traits du peintre, aux vertus du poëte populaire quelques-unes des faiblesses du poëte lyrique.

Cependant M. de Lamartine n'est pas le seul membre du Gouvernement Provisoire qui nous ait fait connaître son opinion sur Béranger et sa politi-

que, et nous trouvons dans la *Correspondance* [1], à la date de février et mai 1859, deux lettres de M. Louis Blanc, dont la haute importance n'échappera à personne.

En effet, M. Louis Blanc est un de ces volontaires de l'exil, qui ont refusé de franchir les frontières ouvertes de la France, désireux de conserver toutes leurs illusions peut-être, mais à coup sûr aussi toute leur foi.

Nous n'avons pas à apprécier ici le rôle politique de M. Louis Blanc en 1848, ni son influence sur les courtes destinées de la seconde République. Il nous suffit de savoir que M. Louis Blanc est un homme de beaucoup de talent et d'une grande intégrité de caractère, qu'il a gardé ses convictions intactes, qu'il n'a été l'homme d'aucun compromis, d'aucun reniement. Après la défaite, il a montré une grande fermeté et une grande dignité, et si, à un moment donné, tout lui a manqué, le succès qui donne raison et la popularité qui fortifie, il ne s'est pas du moins manqué à lui-même :

> Dans un si grand revers que vous reste-il ? — Moi,
> Moi, dis-je, et c'est assez [2].

En cela bien différent de M. de Lamartine, M. Louis Blanc mérite qu'on écoute et pèse avec soin sa déposition. Elle emprunteà la tenue de l'homme une importance particulière, et le point spécial sur lequel elle absout le chansonnier, est justement celui sur lequel on l'a toujours attaqué avec

[1] Tome III, p. 243 et passim.
[2] Corneille, *Médée*.

le plus d'amertume. L'auteur de l'*Histoire de Dix ans* n'a publié ni brochure, ni article à propos de la mort de Béranger. Seulement, il a écrit à M. Paul Boiteau deux lettres que ce dernier a insérées en note dans la *Correspondance*, et dont nous allons citer les principaux passages.

M. Louis Blanc commence par déclarer que « notre époque a perdu le respect à l'égard du génie. »

Béranger, ajoute-t-il, m'aimait, et d'une affection vraiment paternelle. C'est lui qui m'a, pour ainsi dire, tenu sur les fonts baptismaux de la politique [1]; c'est à lui que je dois de n'avoir pas pris pour ma vocation un goût malheureux pour la rime, dont, grâce au ciel, il n'a pas eu de peine à me guérir. Quant à ses lettres, vous me rappelez, en me les demandant, un des chagrins de ma vie. J'en possédais à peu près une soixantaine, *quelques-unes d'un grand intérêt historique, et toutes admirables, parce qu'elles portaient la vive empreinte de l'âme de Béranger* [2]. Ce trésor m'a été enlevé avec beaucoup d'autres papiers précieux, le 26 août [3], lors du sac de ma maison par les agents de police aux ordres de ceux qui m'ont proscrit; et j'ai la douleur de ne pouvoir, pour ce motif, répondre à votre appel comme il m'eût été si doux de le faire.

Ce trésor ne doit pas avoir été perdu, et nous espérons bien qu'un jour ces lettres se retrouveront.

[1] Cela ne veut pas dire que Béranger partageait les opinions particulières de M. Louis Blanc, et faisait partie de son école politique, mais seulement que Béranger avait deviné dans le jeune homme, qui se croyait poëte, un homme politique et un historien.

[2] On se rappelle que le *Figaro*, par un tour de passe-passe qui lui est familier, a transformé M. Louis Blanc en une sorte d'ennemi de Béranger.

[3] 1848.

Elles appartiennent au pays. Le gouvernement lui-même n'a-t-il pas déclaré que Béranger était une « gloire nationale? »

Une perte semblable, si elle était définitive, serait d'autant plus regrettable que dans ces lettres « *il était question à chaque ligne de la chose publique.* »

Les détails contenus dans les deux lettres de M. Louis Blanc que nous analysons sont extraits d'un livre publié à Bruxelles, par l'ancien président des *Conférences du Luxembourg*, livre dans lequel, nous dit l'écrivain, « je m'étudie à défendre la France au yeux de l'étranger, et auquel l'entrée de la France est interdite. »

Nous en reproduisons deux passages, qui nous ont semblé d'une grande importance : le premier met dans tout leur jour ce clair bon sens et cette étonnante perspicacité que nul n'a poussé plus loin que, Béranger; le second, est purement politique et nous paraît contenir non-seulement ce qu'on a dit de plus juste sur le rôle du chansonnier en 1848, mais encore la *seule* chose juste qu'on en puisse dire.

Commençons par ce qui a rapport au caractère de l'homme, nous nous occuperons ensuite du citoyen.

Je dois à Béranger de ne pas avoir perdu une partie de ma vie à faire de méchants vers. Je m'étais très mal à propos figuré que j'étais appelé à être un nourrisson des Muses; et, par une fatalité déplorable, mes premiers essais avaient eu pour résultats de me charger le front de palmes académiques. Le moyen après cela de douter de ma vocation! Béranger, qui m'aimait d'une amitié vigilante et clairvoyante, voulut examiner de

près ces poëmes de moi qu'on avait couronnés, et me fit promettre que, dans le cas où le résultat de cet examen me serait contraire, je ne chercherais plus une rime de ma vie. Un jour fut pris pour le prononcé du jugement. Non jamais justiciable de Minos n'éprouva au moment de la sentence, émotion pareille à celle qui me saisit, ce jour-là, quand la porte de Béranger me fut ouverte. — « Oh ! dit-il en m'apercevant et d'un air grave qui m'atterra, ce n'est plus une promesse que j'exige, c'est un serment. » — Je poussai un grand soupir et je jurai... Combien je me suis félicité depuis de ce qui m'affligea tant alors.

En effet, cette « clairvoyance, » cette « vigilance, » que l'historien signale, furent un véritable bienfait, et pour M. Louis Blanc, auquel elles évitèrent les luttes, les amertumes, les déceptions d'une fausse vocation, et pour nous tous qui devons à Béranger d'avoir possédé un historien de plus, et surtout de compter un versificateur de moins, dans un pays où les poëtes, grands, petits, complets, incomplets, ne manquent ni dans les lettres, ni dans les arts, ni dans la science, ni dans la politique.

Ici, nous nous adressons à tous les jeunes gens qui tiennent une plume, à tous ceux qui rêvent de remplir un jour l'univers du bruit de leur nom — le nombre en est grand ! — et nous leur demandons si, chez les hommes célèbres auxquels ils ont nécessairement soumis leurs premiers essais, ils ont souvent trouvé autre chose qu'une banale et *égoïste* bienveillance ? N'ont-ils pas senti, en recevant ces éternelles lettres de compliments, ces protestations d'intérêt, ces déclarations pompeuses en faveur de la jeunesse « intelligente et laborieuse, pleine de séve

d'avenir, » etc., dont sont prodigues les gens arrivés, que les signataires de ces lettres ne pensaient guère qu'à se créer à peu de frais une popularité parmi cette jeunesse qu'on redoute et qu'on flatte à la fois, parce qu'elle est en effet l'avenir?

N'ont-ils pas regretté aussi, lorsque les années s'écoulaient sans leur apporter la gloire entrevue et le pain promis, lorsque les paroles amicales des grands hommes restaient des paroles et ne se transformaient jamais en actes, n'ont-ils pas regretté un conseil sévère, sérieux, qui eût brisé tout d'abord de chères illusions, mais qui eût assigné un autre but plus rapproché, plus réel en tout cas, à leur activité dévoyée?

Ce conseil sévère et sérieux, Béranger l'a toujours donné à ceux qu'il aimait, ou qui lui paraissaient dignes de l'entendre et capables de le suivre. Qu'il ait de la sorte ulcéré bien des vanités, blessé bien des impuissants, cela n'est pas douteux. La sottise n'a pas d'âge : les sots abondent même parmi cette jeunesse que l'on encense à la tribune, dans les préfaces, dans les journaux, et que l'on s'inquiète si peu de moraliser par l'enseignement fécond des nobles exemples.

Voici enfin le morceau relatif à la démission que Béranger donna comme représentant du peuple :

Quelques esprits ardents ont reproché et, aujourd'hui encore, reprochent à Béranger de n'être pas demeuré, en ces jours orageux de 1848, à un poste où sa présence eût peut-être empêché beaucoup de mal. Quant à moi, je dois dire que sa décision ne m'étonna point. C'était lui qui m'avait, en

quelque sorte, tenu sur les fonts baptismaux de la politique ; c'était lui qui, avec une affection presque paternelle, avait essayé de guider mes premiers pas dans l'âpre carrière. J'avais donc eu occasion de l'étudier, et nul mieux que moi n'avait la mesure de cette grande prudence de Béranger, dont les conseils avaient quelquefois irrité, en les enchaînant, les impatiences de ma jeunesse. IL ÉTAIT RÉPUBLICAIN A COUP SUR ; *mais il n'apercevait la République que loin, bien loin encore dans l'avenir, parce que la génération contemporaine ne lui paraissait pas propre à fournir des républicains;* parce que, dans la plupart de ceux qui se proclamaient tels, et qu'il jugeait sincères, il ne découvrait qu'*aspirations généreuses* où il cherchait des *convictions réfléchies ;* parce qu'enfin beaucoup d'entre eux, suivant lui, prenaient follement pour de la dignité personnelle le mépris de toute discipline, et l'*envie* pour l'*égalité*. Je me souviens qu'un jour il me dit, avec un sourire doucement moqueur : — « Vous êtes trop pressé, mon enfant, vous parlez de république? Mais, dans une république, il faut un vice-président, attendu que le président peut tomber malade. Or, *trouver aujourd'hui quelqu'un qui se contente d'être vice-président, voilà le difficile*[1]. — » Cette sagesse si fine, si tranquille, si prompte à s'effaroucher néanmoins, et qui volontiers s'exagérait, sous le rapport de l'observation, le mauvais côté des choses humaines, disposait mal Béranger à accepter une situation quelconque dans la tourmente de 1848. Nommé membre, malgré lui, d'une assemblée qui couvait des colères implacables, il n'en eut pas plutôt entendu les sourds grondements, qu'*il pressentit les suites. Il n'était pas homme à se méprendre sur la portée de la lutte qu'il voyait s'engager entre les élus de la province et de Paris.*

[1] Quelle différence avec les citations de M. de Lamartine ! Ici on retrouve bien l'accent, le style et la pensée de Béranger. Avec M. de Lamartine, on n'a jamais que l'accent, le style et la rêverie de M. de Lamartine. Nous pouvons d'ailleurs certifier personnellement ces paroles de Béranger, pour les lui avoir entendu répéter plusieurs fois.

Y AVAIT-IL CHANCE QU'IL INTERVÎNT D'UNE MANIÈRE TANT SOIT PEU EFFICACE ? Le déchaînement des passions réactionnaires, au début même, la fin de non recevoir opposée à la plus légitime des demandes, le refus du peuple d'assister à une fête de la Concorde, inaugurée sous de pareils auspices, les clameurs de la presse, l'exaspération des clubs, tout cela semblait annoncer qu'un conflit, et furieux, était désormais inévitable ; BÉRANGER, CONVAINCU DE SON IMPUISSANCE A LE PRÉVENIR, DEMANDA QUE SA VIEILLESSE NE FUT POINT CONDAMNÉE AU DÉSESPOIR D'Y FIGURER [1].

Celui qui a écrit cette page si remarquablement juste, si pleine de bon sens calme et de fine équité, est, ne l'oublions pas, un des vaincus de cette révolution de 1848, à laquelle Béranger s'est abstenu de prendre une part active en siégeant à l'Assemblée constituante. Comme le dit M. Paul Boiteau, M. Louis Blanc était « un des plus intéressés à ce que le patronage effectif de Béranger n'eût pas manqué aux actes des premiers gouvernements de la République ; » et cependant M. Louis Blanc absout complétement la conduite de Béranger, parce qu'il connaissait l'homme, sa nature et ses idées ; parce qu'il sait que nul mauvais calcul de popularité, nulle petite préoccupation d'habileté personnelle n'ont dicté sa conduite. Il constate et définit admirablement le caractère de cette abstention, lorsqu'il nous montre la douleur patriotique de ce vieillard et de ce républicain, qui, se sentant impuissant à conjurer

[1] Voir M. Pelletan, comparer ce qu'il dit au même sujet avec ce qu'écrit M. Louis Blanc. On en jugera mieux la distance de deux hommes, l'un qui pense par lui-même, l'autre qui ramasse partout son style, ses idées et ses colères.

les maux de la patrie et les malheurs de la République, demande au moins que « sa vieillesse ne soit point condamnée au désespoir d'y figurer. »

Du reste, quels sont ceux qui reprochent le plus durement au chansonnier sa démission de représentant? — Est-ce M. de Lamartine? Non, il en parle avec modération, sans la blâmer ni l'approuver; cependant plus près de l'approbation que du blâme. — Est-ce La Mennais, qui protesta jusqu'au bout contre les sottises et les lâchetés de la réaction, par sa présence muette et ses votes énergiques dans l'Assemblée constituante, puis nationale? Ni son amitié, ni son admiration pour Béranger n'en ont été affaiblies; il jugeait bon de rester immobile et silencieux sur la brèche, mais il approuvait hautement la retraite du poëte. — Est-ce M. Louis Blanc, l'un de ceux qui ont le plus joué leur popularité, leur vie entière, sur le coup de dé du 24 février? On vient de voir qu'il n'en est rien.

Où faut-il donc chercher ces juges sévères, ces hommes du devoir implacable, aux yeux desquels l'abstention du chansonnier paraît un crime, ou tout au moins une faiblesse coupable? — Parmi ceux, le plus souvent, qui font profession d'indifférence politique, comme M. Sainte-Beuve, ou parmi ces martyrs du lendemain de toutes les luttes sociales, qui, sans avoir partagé les périls et les souffrances, partagent tout à coup les colères qu'elles inspirent aux victimes, et confondent si bien leurs cris avec ceux des persécutés, qu'on finit par croire à leur propre persécution, comme on croit à leur austère héroïsme, à force de leur entendre parler de courage civique.

Quant à nous, nous remercions hautement M. Louis Blanc du service qu'il a rendu par son témoignage impartial, non pas seulement à Béranger, mais à la vérité historique; nous l'en remercions d'autant plus vivement que les leçons de sagesse et de modération ne viennent pas habituellement — et cela se comprend de reste — des vaincus, de ceux que l'exil, cruelle et difficile épreuve, a justement aigris. M. Louis Blanc n'a pas cru qu'il fallait rejeter sur l'un de nos meilleurs citoyens la responsabilité d'événements que le vieillard, retiré de la lice, prévoyait en les déplorant; il n'a pas jugé à propos d'oublier ce qu'il avait puisé, auprès de Béranger, « de bons sentiments et d'idées saines. » Agir ainsi, dans les circonstances actuelles, c'était montrer de la mémoire et du cœur, c'était aussi prouver une véritable force de caractère et une grande droiture d'esprit.

M. de Lamartine et M. Louis Blanc étaient des amis de Béranger; M. Laurent Pichat ne le connaissait que de réputation, ne savait de lui que ce qu'en apprenaient ses chansons et la voix publique. M. Laurent Pichat néanmoins, guidé par cet instinct du juste et du vrai qui ne trompe jamais, a, en dépit des colères et des antipathies de ses propres amis, écrit sur Béranger un jugement qui fait un égal honneur au juge et au justiciable.

La position spéciale de l'écrivain, lié avec quelques-uns des plus cruels ennemis du chansonnier, appartenant au parti démocratique, jeté par ses goûts et la tournure de son imagination dans une

autre école littéraire que celle dont Béranger a été le dernier représentant à notre époque, l'absence de toute relation personnelle entre le critique et le poëte qui venait de mourir et que l'armée de Paris avait protégé contre l'enthousiasme populaire, tout contribue à donner au travail de M. Laurent Pichat un intérêt particulier et une importance à part.

A nos yeux, il est bien évident que M. Laurent Pichat n'a pas, pour Béranger, une de ces sympathies innées, une de ces admirations naturelles qui vous entraînent du premier coup vers un homme, vers un poëte. Il a fallu, au contraire, que l'écrivain fît effort pour tendre une main amie et loyale au chansonnier; il a fallu qu'il dégageât son esprit de diverses préventions et de nombreuses inquiétudes.

Cela se comprend : comme homme il prêche et pratique une autre politique que celle de Béranger; comme philosophe et comme poëte, il a d'autres maîtres et d'autres dieux que le chansonnier.

Mais M. Laurent Pichat aime avant tout, nous le croyons et il l'a prouvé en cette occasion, la vérité: du moment où il la connaît, il la proclame, malgré les clameurs de ses amis, malgré la secrète protestation de son goût individuel. L'ancien rédacteur de la *Revue de Paris* a donc étudié la vie et les œuvres du chansonnier, sans enthousiasme préconçu, mais avec une tenace impartialité, et la volonté bien arrêtée de voir juste et de dire ensuite ce qu'il aurait vu, tout ce qu'il aurait vu. Le résultat a été éminemment favorable à Béranger;—pouvait-il en être autrement pour un homme de bon sens et de bonne foi?

Les pages [1] remarquables consacrées par M. Laurent Pichat à Béranger, sont peut-être des meilleures qui soient sorties de la plume de cet ami assidu et désintéressé des lettres :

Le début de son article indique bien l'antagonisme que nous avons signalé dans ses sentiments envers le chansonnier :

On dit que Caton traduit en justice et accusé par ses ennemis, à quatre-vingt-trois ans, prononça les paroles suivantes en face du peuple : « *Il est bien difficile,* Romains, *de rendre compte de sa conduite devant des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu.* » Il est bon de se rappeler ces paroles quand on veut étudier une existence bien remplie et juger cinquante années de gloire, *avec l'expérience passionnée que les faits donnent aux générations actuelles.* A l'heure où nous sommes, nous déclarons que nous serions entraîné à une sévérité peut-être injuste, si nous restions *au point de vue impitoyable* de notre opinion.

Cependant l'auteur ajoute quelques lignes plus loin :

Nous conserverons... toute l'ardeur de nos sentiments pour esquisser une étude du poëte illustre qui vient de mourir.

Seulement cette ardeur est celle qui anime les nobles sentiments, l'amour de la liberté et l'amour de la vérité ; elle n'a rien de commun avec l'ardeur du mauvais esprit de parti, elle ne conduit pas au bourbier où s'est jeté M. Pelletan, pour y noyer Béranger.

Sans rien abdiquer de l'ardeur de ses sentiments,

[1] *Les poëtes de combat*, 1 vol. Hetzel.

M. Laurent Pichat constate donc, parce que sa conscience le lui dit, que Béranger « fut toujours ce qu'autrefois on appelait un sage, ce qu'aujourd'hui on doit appeler un honnête homme... qu'il sut vaincre noblement la misère et qu'il l'a surmontée pendant cinquante années en face d'une époque avide et corrompue... »

Voici maintenant la restriction, mais convenable, et telle qu'elle ne peut blesser ni celui qui la subit, ni ses amis les plus exigeants :

Béranger se jeta sans prudence dans la lutte où toute une opposition le suivait. Ils ne virent que le moment et *ne songèrent pas au lendemain.*

Le critique, on le voit, dénonce un fait et blâme une tactique : il n'accuse pas les intentions, et ne s'efforce pas d'avilir l'homme. Ailleurs, il exprime encore un regret, mais toujours sur le même ton, avec la même retenue, sans jamais oublier le juste respect dû à la vérité et au génie :

Après 1830, Béranger publia un dernier recueil, le plus beau et le plus élevé. Le poëte a toujours marché en grandissant. Il s'est arrêté trop tôt. *Ceux qui se consacrent à la défense de la liberté ne doivent pas compter sur le repos.* Il y a toujours à pleurer pour les poëtes.

Telle est l'opinion de M. Laurent Pichat : on peut la discuter, on ne saurait se plaindre qu'il l'ait exprimée avec force et modération, quand, surtout, elle ne l'empêche pas de reconnaître le désintéressement réel du poëte :

Les amis du poëte arrivèrent au pouvoir, et il refusa tout,

titres et emplois. Cette conduite devrait être celle de tous les gens de cœur; toutefois, *nous devons l'honorer comme une vertu, puisque Béranger offre un exemple presque unique d'un pareil désintéressement.*

Il n'hésite pas davantage à mettre Béranger sur un pied d'égalité avec La Mennais et Chateaubriand, à reconnaître que sa « réputation n'était pas une de ces vogues factices qui ne peuvent se soutenir que par des publications sans cesse nouvelles. »

Arrivé à 1848, M. Laurent Pichat se prononce ainsi sur le rôle du chansonnier :

Béranger, pris d'un accès de sagesse desespérée, voulut rester à l'écart... Béranger pouvait sans scrupule ni répugnance entrer dans cette assemblée où ses amis étaient en majorité, où l'œuvre qu'on allait entreprendre était l'édification de l'avenir, où l'emportement et l'excès de quelques-uns auraient besoin d'être contenus par une prudence respectée. Les plus honnêtes, les plus purs ont traversé la fournaise; et qui sait ce qui serait arrivé en mainte circonstance si Béranger eût prêté à sa cause l'autorité de son vote et de sa personne? Il ne s'agit pas là d'ambition satisfaite, ni d'apothéose bruyante à chercher, ni d'orgueil à tenter un beau rôle. Il s'agissait d'un devoir à remplir et d'un danger à affronter. *Nous regrettons que Béranger n'ait pas engagé sa vie dans ces journées;* la couronne qu'on a déposée sur sa tombe aurait peut-être eu quelques épines; mais les épines se mêlent harmonieusement aux lauriers, et la grande gloire se complète bien par un peu de martyre.

Tout le monde aura été frappé comme nous du ton qui règne dans ces lignes, et du contraste qu'il offre avec tous les reproches que nous avons cités jusqu'à présent au sujet de la démission de Béran-

ger. M. Laurent Pichat, cela est bien visible, parle au nom des principes, il confesse sa foi, mais sans la gâter par le mauvais mélange des petites préoccupations égoïstes et des inimitiés personnelles. Il n'entend pas attaquer Béranger : il songe à un devoir méconnu. M. Louis Blanc ne partage pas la confiance de M. Laurent Pichat; il croit que l'intervention du chansonnier n'eût produit aucun résultat favorable, et nous le croyons aussi. Le regret de l'ancien collaborateur de la *Revue de Paris* n'en est pas moins un regret patriotique dont l'expression ne peut qu'inspirer de l'estime.

Alors M. Laurent Pichat reprend son étude du caractère :

Toutefois, il n'y aura pas eu beaucoup d'existences en ce siècle plus dignes de servir d'exemple et d'être proposées comme modèle, etc. [1]... Il avait compris le Christ, en faisant le bien et en restant pauvre.

C'est là ce que le peuple a honoré en lui. Le peuple a horreur des hypocrisies; il déteste le faste égoïste et méprise tous ces orgueilleux enrichis qui ont de la boue aux genoux et aux lèvres; *il sent que la corruption le gagne,* que les mauvais rêves l'obsèdent; et quand un *homme de bien* meurt, le peuple se presse à ses funérailles. Ce sont des fêtes, où, pour lui, la vertu brille aussi claire que le soleil, et il rentre dans ses ateliers tumultueux, vivifié, rasséréné, et chantant les refrains du poëte qui vient de lui rendre l'espérance.

Nous pourrions multiplier ces citations, partout nous trouverions le même esprit d'équité, la même vue juste et nette. Le jour où il a écrit cet article,

[1] Nous avons déjà cité ce passage à la fin du chapitre sur M. Pelletan (Voir 4e partie).

M. Laurent Pichat s'est montré moraliste et historien : il a su s'abstraire de son entourage, il a su n'écouter que la voix de sa conscience : c'est un courage rare et difficile qu'il faut signaler et donner en exemple à tous ceux qui se mêlent de prononcer sur les morts et sur les vivants.

A MM. Proudhon, Louis Ulbach et Pelletan, nous venons d'opposer, dans le parti démocratique, M. de Lamartine, qui fut démocrate un jour, par la volonté du peuple, MM. Louis Blanc et Laurent Pichat, qui n'ont rien abdiqué de leurs convictions. Nous pourrions en rester là; la balance serait au moins égale entre les adversaires et les admirateurs du chansonnier; mais, quand on rencontre sous sa plume le nom de George Sand, il faut s'y arrêter, et son témoignage est de ceux qu'on ne peut jamais négliger. D'ailleurs, n'est-il pas consolant, après avoir assisté au douloureux spectacle de quelques hommes d'esprit et de talent s'unissant à de pauvres pamphlétiers avides de bruit, afin de diminuer une des grandes figures de la patrie et de calomnier un des beaux caractères du siècle, de voir accourir spontanément au secours de la justice méconnue, de la vérité foulée aux pieds, un écrivain dans la plénitude de ses forces et de sa popularité ? Cet écrivain savait pourtant que Béranger n'avait pas pour lui le sympathique enthousiasme auquel l'auteur de la *Petite Fadette* est depuis longtemps accoutumé.

En effet, Béranger et Mme George Sand n'appartiennent pas seulement à deux écoles littéraires très-opposées, et ce ne sont pas seulement les diver-

sités de l'esprit qui les séparent. De telles diversités produisent quelquefois de ces amitiés inattendues, de ces affections profondes, dont l'union du chansonnier et de La Mennais restera comme un des plus remarquables exemples. Pour s'aimer, il faut se comprendre, en tout cas s'accepter mutuellement. Béranger et La Mennais, malgré la différence de leurs caractères et de leurs génies, se comprenaient et s'acceptaient, parce que, sans avoir des qualités de même ordre, ils vivaient dans deux mondes moraux *parallèles*. Il n'en est plus ainsi, dès que nous opposons Béranger à Mme George Sand. Là tout diffère, la forme et le fond; rien de commun que leur foi certaine dans l'avenir, que leurs vœux également ardents pour le progrès. Cela peut suffire à créer l'estime, mais non l'intelligence réciproque des facultés de l'un et de l'autre. L'abîme qui séparait jadis Voltaire de Rousseau, n'était pas plus profond que celui qui sépare de nos jours le chansonnier du romancier.

Toutefois, et ceci prouve la supériorité de notre siècle, Béranger et Mme George Sand se sont rencontrés avec des désirs de sympathie, avec l'envie sincère de s'apprécier et la volonté de jeter un pont sur l'abîme. Ils n'en purent venir à bout, et le pont, resté à l'état de noble projet, se vit, dans la réalité, remplacé par une mince passerelle provisoire, mal assurée, tremblant à tous les vents.

Si nous insistons sur cette tentative infructueuse, c'est que nous devons en tirer une conclusion toute à l'honneur de Mme George Sand, et que l'intervention favorable de cette dernière dans le débat sou-

levé autour de Béranger, emprunte une certaine grandeur d'âme particulière à ces circonstances peu faites pour inspirer à l'auteur de *Lélia* le besoin de défendre l'auteur de la *Bonne Vieille*.

Cependant, le 8 mai 1860, Mme George Sand publiait dans *le Siècle* un article sur Béranger, que M. Louis Jourdan faisait précéder de ces quelques lignes :

Un illustre écrivain pour lequel nous professons une vive admiration et une affection respectueuse, Mme George Sand, veut bien communiquer au *Siècle* un article sur Béranger. Nos lecteurs s'applaudiront de trouver dans les colonnes de ce journal une appréciation si ferme et si fine à la fois du caractère de Béranger. En présence de tant et de si tristes attaques contre notre poëte national, c'est un acte de courage autant qu'un acte de patriotisme que de présenter sa défense, et tous ceux qui honorent les gloires du pays sauront gré à l'un de nos écrivains les plus éminents et les plus populaires de l'avoir entreprise.

M. Louis Jourdan avait parfaitement raison, et nous croyons qu'il faut savoir d'autant plus de gré, à son auteur, de cet acte de courage et de patriotisme, de justice surtout, que ni les empressés, ni les officieux ne doivent manquer auprès de Mme George Sand. On lui avait sans doute rapporté quelques-uns de ces mots, quelques-unes de ces boutades comme le poëte en disait tant, et qui lui ont créé, nous l'avons déjà dit, de nombreuses et violentes inimitiés. J'en vois la preuve dans plusieurs passages de l'article publié par le *Siècle*.

Ainsi, Mme George Sand nous dit presque au début, non pas avec indifférence, mais avec dignité :

Qu'à telle ou telle époque de nos relations, il ait été bien ou mal disposé envers moi, il importe très-peu à la vérité de mon sentiment sur lui. Il ne me devait rien. Il est venu à moi de lui-même et de loin en loin, toujours parfaitement aimable et intéressant.

Ailleurs :

Cet homme-là était éblouissant d'esprit, *très-mordant, cruel* même dans son jeu, mais s'arrêtant et se reprenant à propos, quand il sentait vous avoir blessé dans la personne d'un absent.

Et plus loin, car l'écrivain y revient à diverses reprises :

Que Béranger ait eu le travers de s'amuser de tout en apparence *dans ses relations avec ses amis*, cela nous paraît prouvé par beaucoup de lettres inédites alors, qui ont passé sous nos yeux à différentes époques,... mais que ces lettres fussent tenues en réserve pour des temps plus calmes, il n'en resterait pas moins dans la mémoire de tous ceux qui ont connu Béranger la certitude qu'il affichait gracieusement un grand scepticisme, et qu'*il avait une si belle habitude de railler, que ses meilleurs amis eux-mêmes n'étaient pas préservés.*

Plus loin encore :

« *Et pourtant Béranger ne nous aimait pas d'instinct, nous le savions de reste.* »

Cependant Mme George Sand a parfaitement dégagé son jugement de tous ces souvenirs importuns, et, mettant sa personne de côté, elle a voulu apprécier le chansonnier avec cette haute impartialité qui n'appartient qu'aux esprits vigoureux. Elle a cherché en elle-même, sous la première impression superficielle où se retrouvent les traces des petites

blessures et des petits chocs inévitables entre deux natures d'ordre différent et opposé, cette seconde impression plus profonde et plus durable que reçoit le moraliste, la seule vraie, parce qu'elle est la seule désintéressée. Il y a là l'effort d'une volonté virile, et c'est une belle leçon donnée à tous ceux qui prennent leurs antipathies personnelles pour des lois de l'intelligence et les rancunes de leur parti pour le code de la vérité.

D'après ce que nous avons dit précédemment, on devine sans peine que Mme George Sand n'a pas toujours ni parfaitement compris Béranger; mais peut-être Béranger, parlant de Mme Sand, eût-il été moins indulgent pour elle qu'elle ne l'a été pour lui.

Dans la circonstance présente, c'est moins le résultat que la tentative qui doit nous occuper, quoique le résultat se rapproche de la justice en beaucoup de points, et que plusieurs détails soient « une appréciation ferme et fine à la fois du caractère de Béranger. »

D'ailleurs Mme George Sand nous prévient, au début de son article, que désireuse de dire « simplement son opinion, elle écartera toute préoccupation politique comme étrangère à son sujet. »

Vivant loin de toute notion d'actualité, ajoute-t-elle, j'avoue n'avoir pas bien compris tout ce que l'on s'est dit de part et d'autre...

J'ai beaucoup écouté Béranger, en réfléchissant beaucoup sur son caractère, sur sa destinée et sur chacune de ses paroles. Ces paroles précieuses, je ne les ai pas prises en note sur un calpin, comme font certains Anglais [1], séance tenante, sous

[1] Et *nos intimes*.

les yeux de la personne célèbre qu'ils viennent examiner. Si ma mémoire m'eût permis de les retenir toutes, je ne me croirais pas le droit de les rapporter sans beaucoup de choix et de respectueuse circonspection. Mais j'en ai reçu une impression générale que je peux et veux communiquer. *C'est un devoir de conscience à l'heure qu'il est.*

Ce que Mme George Sand va nous exposer, c'est donc exclusivement « une opinion toute personnelle, » une sorte d'étude psychologique sur un homme qui « ne l'aimait pas d'instinct, » et qu'elle ne pouvait pas davantage aimer, ni admirer d'instinct. L'instinct, c'est-à-dire le fond primitif, immuable de l'individu, était tellement opposé chez eux, que des rapports de chaque jour eussent exaspéré l'antipathie, au lieu de l'adoucir, et que s'ils ne s'étaient jamais vus, rien qu'en se lisant, ils se seraient encore sentis adversaires, non pas sur le terrain des questions vivantes de leur époque, mais sur le terrain moral de la conscience. Ce qui a rapproché Mme George Sand de Béranger, c'est exclusivement le *caractère* du chansonnier, cet ensemble de vertus privées et publiques qui produit l'estime, indépendamment de la sympathie, et auxquelles un esprit bien fait reste toujours sensible, alors même que facultés, croyances, idées, conception particulière de la vie et des devoirs qu'elle impose, talent, tout se dresserait entre deux écrivains comme autant de barrières infranchissables.

Aussi n'est-ce pas évidemment au hasard ou à des considérations passagères que Mme George Sand doit de n'avoir parlé que du *caractère* de Béranger et de l'action populaire de ses chansons.

En agissant ainsi, elle a cédé, peut-être à son insu, à des nécessités d'un ordre supérieur. Voulant être juste, rester impartiale, elle a parlé naturellement de ce qu'elle avait le mieux discerné, de ce qu'elle se sentait le mieux en état de juger : le reste, rôle politique, valeur littéraire et poétique, ce qu'elle appelle « le génie et la force, » elle l'a passé sous silence, de même qu'un homme du monde faisant la biographie d'un mathématicien, raconterait l'homme moral et laisserait de côté le savant, cet être spécial qui s'occupait d'algèbre et de mécanique, tandis que son biographe ne s'est jamais occupé que de sentiments, de plaisirs ou d'idées. Le mondain aurait raison : lorsqu'on étudie une intelligence, une individualité, il faut l'aborder par le point où cette intelligence et cette individualité nous sont accessibles, et Mme George Sand a suivi cette loi, en considérant Béranger sous un seul de ses aspects divers. Le caractère, l'influence, sont des faits matériels : ils se constatent ; on peut, nous le répétons, les apprécier même poëte, chez un chimiste, même romancier de l'école lyrique, chez un chansonnier de l'école gauloise.

Néanmoins, malgré cette prudence et cette mesure, l'incompatibilité des humeurs se fait jour à chaque ligne, et l'instinct antipathique glisse quelques-unes de ses restrictions parmi les éloges et les déclarations de respect ou d'admiration que sa raison éclairée dicte à George Sand.

Il voulait faire rire, nous dit-on, pour excuser ses médisances, et rien de plus. Il voulait rire lui-même ; il était gai, il avait une certaine exubérance de vie qui ne lui permet-

tait pas de réfléchir avant de parler ou d'écrire des lettres familières. Et puis il était né chanteur, et, quand il avait donné son âme et dépensé sa force dans les hautes notes du rossignol ou dans les grands cris de l'aigle, il avait besoin de changer de mode et de siffler comme le merle, qui est encore un très-bon musicien, mais qui répand le soir, autour des villages, une chanson moqueuse plus vaudeville que poëme. Béranger avait la figure très-rustique, mais son œil était d'un oiseau, tour à tour puissant et léger.

Nous avouons franchement que le gros œil bleu et saillant de Béranger, ne nous a jamais rappelé l'œil fixe et rond de l'oiseau. Nous craignons que la comparaison suivie avec le rossignol, l'aigle et le merle, n'ait amené cette conclusion logique, comme effet de style, mais peu réelle comme observation de moraliste.

Voici maintenant de nombreux passages où le dualisme que nous avons signalé, entre l'instinct et la raison, se dessine assez nettement, où l'un et l'autre se donnent et se reprennent la parole à tour de rôle.

L'INSTINCT. — Son caractère était d'une légèreté excessive, et sa bonhomie faussée par la coquetterie de l'esprit.

LA RAISON. — Cette bonhomie était pourtant réelle au fond. La preuve, c'est qu'il se livrait à tout le monde avec fort peu de prudence, qu'il a été toute sa vie dupe de mille gens qui l'ont exploité [1]...

[1] Béranger le savait. Il a été dupe, sans doute, mais, le plus souvent, dupe *volontaire*, comme tous ceux qui aiment à faire le bien. Il n'ignorait pas qu'il obligeait des ingrats, et jugeait quelquefois avec une admirable lucidité ceux-là même pour lesquels il ne ménanageait ni son temps, ni ses forces, ni son influence. Cela prouve seulement que Béranger était réellement bon. Ce qui distingue, en effet,

L'Instinct. — Mais il était charmé quand, sans amertume et sans injure, on l'appelait en face *faux bonhomme*...

La Raison. — Il eût été désolé de passer pour un niais...

L'Instinct. — Et il était pourtant extrêmement naïf en ceci qu'il livrait facilement le secret de sa malice à quiconque paraissait disposé à lui en tenir compte comme d'une grâce de plus dans son babil éblouissant. Il aimait beaucoup à briller devant ses amis. Il voulait leur plaire toujours, et il faisait une grande dépense de lui-même pour les charmer.

La Raison. — Il en venait à bout. Il a captivé les esprits les plus sérieux, et jeté des fleurs à pleines mains sur de grandes et nobles existences austères et tourmentées.

L'Instinct. — Qu'il ait parfois donné de mauvais conseils à La Mennais, c'est possible, c'est vrai. Mais La Mennais ne les a pas suivis [1]...

La Raison. — Et Béranger ne l'a pas moins aimé. Si l'on met en balance le peu de mal que ses conseils ont pu lui faire avec tout le charme que son enjouement a répandu sur sa vie et tout le bien réel que sa douce philosophie lui a fait, les amis de La Mennais doivent bénir l'influence que Béranger a eue sur lui [2].

la vraie bonté, c'est qu'elle est *sans illusion*. Si l'on n'obligeait que les saints, les gens de génie et les nobles cœurs, où serait le mérite?

[1] Nous ne savons trop à *quels conseils* Mme George Sand fait allusion, et il aurait sans doute mieux valu les citer ou du moins les spécifier. En thèse générale, nous croyons qu'on a tort de produire devant le public des assertions vagues dont il ne sait ni l'origine, ni la portée, et que l'ignorance où on le laisse lui interdit de contrôler. Le public est le juge suprême; c'est lui qui prononcera en dernier ressort. Nous lui devons donc de mettre sous ses yeux toutes les pièces du procès.

[2] Nous pouvons citer à l'appui de cette opinion un témoignage éloquent de M. A. Blaize, le neveu de La Mennais. Répondant à M. Forgues, éditeur des Œuvres posthumes du philosophe, qui déclarait que « la plus sincère et la plus chaude amitié des deux n'était point

L'Instinct. — Béranger n'avait que des instincts...

La Raison. — De bons et forts instincts de droiture, de tolérance et de liberté. Son cœur était meilleur que sa langue. Il était infiniment plus indulgent en actions qu'en paroles. Nous savons tant de gens qu'il a aidés de ses démarches et de sa bourse, tout en nous disant d'eux pis que pendre, qu'il

celle du chansonnier,» M. Blaize s'écrie avec indignation : — « Les ennemis de Béranger ont dû éprouver une maligne joie en lisant ces lignes ; ils ne devaient pas s'attendre à trouver un auxiliaire dans l'éditeur de La Mennais. On a assez dit que « ce coquin de Béranger » était un impie, un corrupteur, un imposteur, un faux patriote, un radoteur. Mettre en doute la sincérité de ses affections, son cœur, n'est-ce pas fournir de nouveaux prétextes à une œuvre de dénigrement et d'injure ? Ces insinuations malveillantes que rien ne motive, sont d'autant plus blâmables, qu'elles sont dirigées contre un homme que, pendant plus de vingt ans et jusqu'à sa mort, mon oncle a eu bien des raisons de considérer comme un ami dévoué. Aussi nous devons à la mémoire de La Mennais de protester... »

Ici M. Blaize rapporte plusieurs lettres écrites par Béranger à La Mennais, en 1840, à l'occasion du procès auquel la publication de l'écrit : *Du pays et du gouvernement*, donna lieu ; puis il ajoute :

« Dans les premiers jours de janvier 1842, on fêtait chez Béranger, dans sa petite maison de Passy, la sortie de prison de La Mennais. Antier, Pagnerre, Perrotin, le bon Wilhem étaient des invités. Après le dîner, Béranger nous lut sa belle chanson : *L'Apôtre*[1], composée en 1841, et dédiée à mon oncle. Celui-ci l'embrassa avec effusion. — « Ah ! mon ami, lui dit-il, vous voulez donc que mon nom soit immortel ? On ne pourra plus le séparer du vôtre. »

« Les injures, les calomnies, les clameurs qui se sont élevées sur la tombe de La Mennais et de Béranger, se tairont un jour. La postérité ne gardera que le souvenir des œuvres et de l'amitié de ces grands citoyens qui, chacun dans la mesure de ses forces et de son génie, servirent avec un dévouement qui ne se lassa jamais, la cause du peuple et de la liberté. » (A. Blaize, *Béranger et La Mennais contre M. Forgues*, Paris, 1859).

[1] Paul, où vas-tu ? — Je vais sauver le monde, etc.
(*Dernières chansons*).

est hors de doute pour nous que la charité et le dévouement y étaient quand même.

L'Instinct. — On l'a jugé très-perfide, et moi-même, frappé de quelques inconséquences dans ses jugements et dans ses actions, je l'ai cru tel pendant un certain temps.

La Raison. — Depuis, je l'ai vu mieux... Le proverbe est vrai : *Verba volant*, et beaucoup de lettres familières rentrent dans la catégorie des paroles envolées. Les seuls écrits qui restent et qui prouvent réellement sont ceux où l'âme de l'artiste s'est exhalée dans l'inspiration aidée de la réflexion, et là *Béranger est vraiment un des grands esprits dont la France doit s'honorer toujours.* Il a chanté la patrie et relevé son drapeau comme une protestation dans un temps ou le prêtre, devenu instrument politique, marchait sur la pensée, sur la liberté, sur la dignité de la France. Il a chanté le peuple et flétri le courtisan; il a pleuré sur la misère, il a rallumé et tenu vivante l'étincelle de l'honneur national; il a fait retentir le cri de la souffrance et de l'indignation; il a démasqué des vices honteux, il les a flagellés jusqu'au sang. Là est son œuvre, là est sa vie véritable, là est sa gloire; tout le reste n'est rien ou peu de chose.

L'Instinct. — Béranger aimable, méchant, beau diseur de malices, coquet, d'humilité un peu feinte, dédaignant beaucoup ce qu'il ne comprenait pas [1], voilà l'homme extérieur, qui flattait ou froissait les gens trop satisfaits d'eux-mêmes.

La Raison. — Mais ce n'était pas le beau, le vrai Béranger de la poésie, de la France et de l'histoire.

L'Instinct. — C'était le travers de l'enfant gâté par le succès.

La Raison. — Mais enfin, ce travers... les esprits sérieux ne doivent-ils pas le pardonner à qui a vieilli sous le poids d'une si écrasante et si périlleuse popularité? Songez à la difficulté d'une vie si étourdissante, à l'enivrement d'une re-

[1] *Lélia* peut-être. Mais il blâmait bien plus qu'il ne dédaignait.

nommée qui a fait le tour du monde... Ce n'est pas sans un puissant effort que ce vieillard a pu résister à l'ivresse de la vanité [1]... Il le savait si bien qu'il livrait en lui-même, à toute heure, un combat acharné à cette ivresse naturelle [2]. Il sentait le ridicule de l'orgueil en délire; il le raillait chez les autres avec âpreté, afin de s'en préserver tout le premier, et il refusait tout : et la députation, et l'Académie et la fortune...

L'Instinct (interrompant). — Afin de ne pas perdre la tête et de garder intacte sa figure de bonhomme honnête, modeste et populaire. Coquetterie pure...

La Raison. — ... Oui, mais coquetterie de bon goût, il faut en convenir, et bien permise à un triomphateur si incontesté.

L'Instinct. — Il y avait là-dessous un immense orgueil, et pas si bien caché qu'on a voulu dire.

La Raison. — Mais n'avait-il rien de respectable, cet orgueil qui a triomphé, en fait, de toutes les séductions et de toutes les ambitions?... Du bon sens à lui! c'était bien autre chose que du bon sens qui le guidait [3]. C'était une réaction

[1] « Béranger était né simple, modeste, bon, généreux; mais les vertus les plus naturelles ne tardent pas à s'amoindrir, si on ne les surveille avec soin, si on ne tend sans cesse à les développer. Cet effort continuel vers le mieux, cette surveillance intime et persévérante de soi-même, si vous l'appelez hypocrisie, Béranger fut un profond hypocrite, car cet effort fut le grand effort de sa vie entière, car cette surveillance, il l'exerça jusqu'à la fin de sa longue carrière. Quand on lui proposait des honneurs, son premier mouvement était peut-être de les repousser : son second mouvement eût été, sans doute, de les accepter, car, effectivement, l'orgueil et l'ambition sommeillent dans le cœur de tout homme; c'est alors que sa volonté intervenant, servie par un rare bon sens, lui donnait l'énergie de ne jamais se démentir, et d'offrir en exemple une conduite logique, droite, inébranlable. » (Arthur Arnould, *Revue de l'Instruction publique*, 22 mars 1860.)

[2] M. de Lamartine exprime la même idée et constate le même fait en d'autres termes.

[3] Il ne faudrait pourtant pas trop dédaigner, trop reléguer au se-

d'énergie extraordinaire; c'était une haute raison doublée d'une fierté transcendante et d'un respect de lui-même qui allait jusqu'au stoïcisme.

L'Instinct. — Il a beaucoup voulu paraître sage.

La Raison. — Il a été réellement ce qu'il paraissait, c'est-à-dire l'homme que n'atteignent point trop les choses puériles de ce monde. *En ceci vraiment, le très-grand poëte a su être un très-grand homme, un modèle que l'on pourra proposer toujours à la jeunesse, et sans la tromper.*

L'Instinct. — Vieux, il s'immobilisa et se dessécha dans une sorte de négation systématique.

La Raison. — Quand nous disons il se *dessécha*, nous ne voulons parler que de l'artiste. L'homme resta très-bon, très-humain et beaucoup plus sensible qu'il ne voulait le paraître. *Il avait tellement peur de poser en quoi que ce soit, qu'il cachait même sa sensibilité, ou s'en moquait devant les autres,* comme d'une faiblesse de vieillard.

L'Instinct. — Il était devenu inquiet et questionneur. On le sentait malheureux, dévié, raidi contre le temps qui marche et l'humanité qui avance, n'importe par quel chemin. Il interrogeait ces chemins avec une certaine anxiété [1]...

La Raison. — C'est alors surtout qu'il me parut très-grand; car, au sein de cette lutte, il se cramponnait à l'honneur, au désintéressement, et si l'on peut ainsi parler, à l'amabilité de son rôle.

L'Instinct. — On peut dire au peuple : Tu as cru que le vieillard célèbre, reposé dans son œuvre, avait marché avec toi dans l'aspiration de la lumière sociale, et que, s'oubliant lui-même, après t'avoir si bien chanté, il ne vivait plus qu'en toi et pour toi. Tu t'es trompé, il se croisait les bras et il riait.

cond rang, le *bon sens*. Il est plus rare et plus *utile* même que le génie.

[1] Pourquoi s'en étonner? Il y a des chemins si remplis de boue et de fondrières !

La RAISON n'ayant pas protesté contre cette étrange affirmation, nous prenons la parole à notre tour pour protester. Nous avons connu Béranger pendant ses dix dernières années, et nous savons qu'il n'était ni si désespéré, ni si indifférent, ni si sceptique, ni si railleur, quoiqu'il raillât sans pitié les illusions des gens qui mettent le bon sens après le génie, et l'inspiration au-dessus de tout. Il était indifférent, ou sceptique, ou railleur, quand on lui donnait des rêves pour des plans de rénovation sociale, plein d'inquiétude et d'angoisse, quand on transportait ces rêves sur la place publique, quand il voyait l'intelligence du peuple troublée, sa volonté énervée par les fictions réalisées des imaginations trop accoutumées à « s'abstraire dans le beau impersonnel. » Il sifflait les acteurs, soit, mais il s'intéressait au drame qu'ils jouaient si mal, et sur lequel la toile est tombée avant le dénoûment.

Cependant la RAISON reprend la parole à la fin de l'article, et c'est elle qui dicte cette belle conclusion :

Aimez-le donc toujours, vous tous qui le chantez encore, et, s'il est vrai que ses lettres le montrent sceptique et décourageant autant que découragé [1], séparez l'homme des lettres profanes de l'homme des chants sacrés. Voyez-le dans son œuvre, dans sa pensée jeune et fraîche, épurée par le travail et enflammée par *ces grands instincts de liberté* qui ont empêché la France de mourir après l'invasion. Ne le jugez pas sur les pensées de sa vieillesse, pensées éparses d'ailleurs, très-irréfléchies, incomplètes probablement, puisque la con-

[1] Mme George Sand n'avait pas lu la *Correspondance* au moment où elle écrivait ces lignes.

versation pouvait et devait en combler les lacunes et en rectifier les précipitations ; pensées d'un jour, d'une heure, d'un instant, et jetées à l'imprévu de la vie, comme la balle du grain, déjà semé en bonne terre, s'éparpille à tous les vents du ciel.

Tel est cet article, si curieux par le dualisme que nous y avons relevé, traversé par deux courants parallèles et en sens contraire. La raison l'emporte sur l'instinct, la vérité sur les impulsions du tempérament. Il restera comme le témoignage de ce que peuvent un noble esprit et une intelligence ouverte, lorsqu'ils se sentent assez forts pour briser les liens de la personnalité, oublier ce qui sépare, et rendre hommage à la grandeur, parce qu'elle est la grandeur, sans lui imposer le programme, ni l'uniforme de notre propre génie.

Ce travail a paru dans le journal *le Siècle* [1], qui, du reste, a de tout temps défendu la mémoire de Béranger, par la plume de ses principaux collaborateurs et en particulier de M. Taxile Delord. Au service de la cause qu'il soutenait, ce dernier écrivain a mis cette mesure spirituelle, ce bon sens chaleureux qu'on peut regarder comme les signes distinctifs de son talent honnête et convaincu. M. Taxile Delord n'a jamais cessé de parler de l'homme et du poëte, chez Béranger, avec autant d'admiration que de respect, chaque fois qu'une nouvelle publication des œuvres posthumes du chan-

[1] Quel que soit le jugement que l'on porte sur la politique du *Siècle*, il faut reconnaître que ce journal a fait une œuvre utile et vraiment patriotique, en mettant son immense et puissante publicité au service du chansonnier.

sonnier fournissait au critique, l'occasion d'un nouveau compte-rendu. Nous regrettons de ne pouvoir rien citer de ces nombreuses appréciations, où nous aurions eu tant de choses excellentes à relever. Mais une pareille recherche à travers la collection du *Siècle* et même du *Charivari* [1], nous entraînerait trop loin, et grossirait plus qu'il ne convient cet ouvrage déjà bien volumineux.

Nous devons donc nous contenter de signaler le nom de M. Taxile Delord, en exprimant le vœu qu'un jour il réunisse ces articles épars, et leur donne la forme plus durable du livre.

Ils en sont dignes, et le caractère personnel de l'écrivain lui-même ajoute encore à l'importance de son témoignage en faveur du poëte populaire.

Nous devons joindre ici au nom de M. Taxile Delord, le nom de M. Hippolyte Lucas, un collaborateur aussi du *Siècle*, et l'un des vétérans de la littérature. Ce journaliste a notamment publié, au sujet de la *Correspondance* de Béranger, un excellent morceau de critique, où nous trouvons une très-juste appréciation du rôle et du caractère du chansonnier, une protestation modérée, mais pleine de sens et de conviction, contre les odieuses imputations de plusieurs de ses adversaires *du lendemain*.

Nos lecteurs nous sauront gré d'en reproduire quelques passages :

On l'accuse d'avoir été un profond égoïste, parce qu'il n'a pas eu d'autre ambition que de faire ce qu'il savait faire et

[1] M. Delord y a répondu, le 13 juillet 1855, aux attaques de M. Ulbach contre Béranger.

bien faire, qu'il a décliné l'honneur de compter parmi les législateurs de la France, qu'il n'a pas même voulu être académicien. Béranger ne se croyant pas indispensable et se trouvant même insuffisant pour certaines positions, avait bien le droit d'obéir aux lois de sa nature, et de servir sa patrie à sa manière.

Nous avons lu, avec la plus scrupuleuse attention, la *Correspondance* de Béranger, et nous n'avons pas trouvé une page, une ligne, où ne soit marqué le caractère d'un homme honnête et consciencieux. Que peut-on reprocher à Béranger? Jamais poëte n'a été plus sincère : écho de son siècle, mais écho modifié selon l'âge, il a chanté successivement le plaisir, la politique, l'humanité.

Béranger a donné de plus un grand exemple aux hommes de son temps, exemple peu suivi, mais qui n'en est que plus nécessaire à une époque où le goût du luxe et des jouissances mondaines ne cesse de faire des progrès; il a su vivre de peu et limiter ses désirs à ses ressources; il a supporté dignement et courageusement la médiocrité peu dorée qui lui était échue en partage, et qui n'eût probablement pas contenté Horace; mais Béranger ne voulut pas avoir d'autre Mécène que son éditeur. Il refusa de généreuses tentatives faites pour adoucir les rigueurs dont sa vieillesse était entourée, et poussa aussi loin que possible les égards qu'il devait à sa réputation, sans en manquer vis-à-vis de personne.

M. Hippolyte Lucas termine par cette conclusion que tous les bons esprits ont déjà ratifiée :

Il y aura toujours des serpents pour mordre sur les limes; qu'ils usent leurs dents, cela les regarde. Quoi qu'on puisse faire et quoi qu'on puisse dire, « son étoile ne filera pas : » la place de Béranger restera, sinon une des plus hautes, du moins une des plus solides de la littérature française. Quelque Raphaël futur l'asseoiera, entre La Fontaine et Voltaire, sur le Parnasse de son pays.

§ 2. — MM. JULES JANIN, — BERSOT, — LOUIS DE LOMÉNIE.

MM. Jules Janin et Bersot appartiennent au journal des *Débats*, où M. Cuvillier-Fleury et M. Renan ont fait insérer sur Béranger de longs articles que nous avons analysés, en discutant les appréciations erronées ou trop sévères du critique pessimiste et du critique breton. Ils ne sont donc bien loin, ni l'un ni l'autre, de la *Revue des Deux-Mondes*, qui compte M. Montégut parmi ses écrivains habituels, et lui a confié la place vacante du regrettable Gustave Planche. Il nous suffit de nommer ce dernier. Tout le monde se rappelle les études qu'il a jadis consacrées au chansonnier, et l'on prévoit que le rôle de la *Revue* eût été tout différent envers le poëte populaire, si Gustave Planche n'avait pas précédé Béranger dans la tombe, et laissé à M. Montégut une férule dont le jeune écrivain s'est empressé d'user avec plus d'ardeur que d'équité.

L'étude de M. Jules Janin est assez considérable, et elle aurait mérité dans le public un succès réel qu'elle eût obtenu, sans le Recueil où elle parut. Ce Recueil l'a rendue suspecte à certains esprits, et classée, pour ainsi dire, en dehors de la critique indépendante.

Cette impression avait sans doute quelque chose d'injuste : M. Jules Janin, nous le croyons, a très-sincèrement proclamé son sentiment, mais la *Revue Européenne*, fondée dans le but de renverser sa ri-

vale, la *Revue Contemporaine*, ne jouissait pas d'une extrême popularité. La rivalité des deux sœurs ennemies n'émut jamais que le monde officiel, et les coups que se portèrent réciproquement M. Lacaussade et M. de Calonne eurent pour uniques témoins les divers fonctionnaires qui s'abonnaient à ces deux Recueils, en attendant qu'ils y écrivissent à leur tour. Cette guerre intestine a peut-être enfanté ses horreurs et ses héroïsmes, ses défections et ses dévouements, ses apostasies et ses habiletés profondes, et, tout porte à le croire, le sang des vanités blessées se mêla abondamment aux larmes des ambitions déçues. Malheureusement tous ces beaux faits d'armes, perdus dans l'obscurité d'où ne sortirent jamais ni la *Revue Européenne*, du temps qu'elle vivait, ni la *Revue Contemporaine* [1], qui vit toujours, passèrent inaperçus, et le public vrai ne se douta point des orages amoncelés dans les cœurs longtemps unis, puis brusquement séparés, de M. Lacaussade et de M. de Calonne. Le caractère officiel de la *Revue Européenne* et l'indifférence au milieu de laquelle elle agonisa jusqu'à sa mort, ont donc nui au travail intéressant et parfois éloquent de M. Jules Janin.

On espérait dans les bureaux sis quai Voltaire, que ce nom toujours vivant et le nom populaire de Béranger éveilleraient enfin l'attention du public, que le feuilletoniste du journal des *Débats*, en semant à pleines mains ses phrases vives et alertes, son

[1] Pour ce motif nous laisserons de côté le travail que M. Caro a consacré à Béranger dans la *Revue Contemporaine*.

esprit à facettes, infuserait un peu de sa vie exubérante au Recueil mort-né : on n'avait pas compté sur les préventions du lecteur, sur son parti pris et son insurmontable défiance. Nous le répétons, l'Étude de M. Jules Janin méritait un accueil plus chaleureux. Ceux qui suivirent l'écrivain dans les catacombes l'y retrouvèrent avec quelques-unes de ses meilleures qualités, et ne lui ménagèrent pas leur approbation; mais qui songerait de soi-même à chercher dans une nécropole autre chose que des épitaphes? Nous y avons trouvé cependant une œuvre pleine de charme et de vérité. Elle ne manquait même pas de courage, puisque M. Jules Janin se mettait en contradiction avec ses confrères du journalisme et relevait la statue renversée par ces derniers. Ils la croyaient en poudre, et leur spirituel adversaire, au même instant, la leur montrait complète et debout [1].

Béranger, nous dit M. J. Janin, s'est vu exposé de son vivant et après sa mort à toutes les violences des plus fervents, des plus hypocrites et des plus sincères catholiques; voici maintenant que la philosophie à son tour [2] veut peser dans sa main sévère cette poussière et ces chansons. Pourtant à ce mot : philosophie, on hésite; si le philosophe est un grand esprit, un habile écrivain, un homme entouré de louanges et dont la parole est sérieuse, on s'arrête, et véritablement il faut que l'on soit bien persuadé de la bonté d'une cause et de la sincérité de l'homme accusé pour les défendre contre cer-

[1] *Revue Européenne*, nos des 1er, 15 février, et 1er mars 1860, BÉRANGER, *ses Chansons, ses Lettres, sa Biographie et ses Contemporains*, par M. Jules Janin.

[2] M. Renan. (Voir, t. Ier, 3e *partie*, *les Ennemis naturels*.)

taines autorités. Mais quoi de plus naturel, lorsqu'on rencontre autour d'une seule mémoire un si terrible acharnement, que de venir en aide à ce mort illustre qui ne peut plus se défendre, à ce mort que nous avons entouré, dans sa vie et dans ses œuvres, de nos admirations et de nos respects ?

Quoi de plus naturel? cela vous est facile à dire, et vous avez prouvé que cela vous était facile à faire; mais, pour combien de gens, est-il naturel de défendre « une seule mémoire contre un si terrible acharnement? »

Nous en connaissons, et beaucoup, pour qui le contraire seul est naturel; qui se taisent ou qui s'unissent aux gros bataillons, justement parce qu'il s'agit d'un mort « qui ne peut plus se défendre » (ni par conséquent leur être utile); justement parce qu'ils ont entouré ce mort de leurs admirations et de leurs respects « dans sa vie et dans ses œuvres, » et que le plaisir de médire des grands hommes se trouve doublé quand, par nos médisances, nous nous vengeons de la peine de les avoir admirés.

Dans ce travail de M. Jules Janin, il faudrait citer un grand nombre de passages, si l'on voulait être juste en citant tout ce qui est bien dit et finement pensé. Obligé de choisir, nous serons nécessairement sobre d'emprunts, malgré notre regret de laisser de côté une foule de choses délicates et vraies, où respire l'accent de la conviction, inspirées soit par la lecture des *lettres* ou par la lecture de *Ma Biographie*, soit par les *chansons* elles-mêmes ou par le besoin de répondre à des reproches mal fondés.

Ainsi le passage suivant n'est-il pas la meilleure réponse aux regrets qu'exprime M. Montégut au sujet de *Ma Biographie*, au dépit que lui inspire la modération de Béranger, « qui se tait lorsqu'il n'a rien de bon à dire ? »

Pourtant ce *faiseur de chansons*, mêlé à de si grands événements et les racontant à ses amis, ne dit pas une parole offensive. Il va célébrer les honnêtes gens de toute sa force et de tout son cœur ; mais, s'il rencontre en son chemin un traître, un lâche, un meurtrier, un menteur, quand il pourrait le flétrir, et quand il le devrait peut-être, il s'en éloigne en silence. Il aurait peur d'être impitoyable ! Il aurait honte d'être cruel ! Surtout il redoute que son blâme lui devienne, à lui-même, un piedestal.

Veut-on maintenant une réponse sans réplique à ceux qui, comme M. Louis Ulbach et même M. Renan, ne voient dans Béranger qu'un « faiseur de chansons, » égal tout au plus aux Panard, aux Collé, inférieur à coup sûr à Désaugiers ?

Nous voudrions ici expliquer le mérite et le talent de Béranger, pour donner une idée approchante de l'état misérable, honteux et puéril dans lequel il a trouvé la chanson française ; on verrait que cet homme est un INVENTEUR ; *incontestablement sa chanson lui appartient, il l'a faite. Avant lui rien n'existait qui fût semblable à cette intime émotion, à ce profond sentiment des grandes misères de la patrie, à cet instinct presque surnaturel de l'avenir et voisin de la divination.* Sans doute on chantait en France, et depuis le commencement des siècles, mais c'était presque toujours la même chanson, sur l'air connu : *Vive le vin ! vive l'amour !* C'était toujours le même accouplement de l'amour et de la mort, de l'ivresse et de la barque à Caron. *Mais les grandes douleurs, les grandes*

pitiés, nos soldats vaincus, nos villes ravagées, nos libertés envahies; ce peuple éperdu, demandant grâce et merci, ces fanatiques châtiés dans un couplet sans pitié qui va de bouche en bouche, honorant le brave homme et déshonorant le coquin; mais ces passions si vraies, ces petits drames arrangés avec tant d'art et tant de goût, cette façon piquante d'écrire au jour le jour l'histoire contemporaine et de donner à chacun sa place méritée, il n'y a que Béranger qui ait eu le grand art de tout dire avec justice et de tout oser avec bonheur.

Ici vient à la suite un rapide historique de la chanson. Quant à Désaugiers, qu'on a voulu élever pour rabaisser Béranger, on á trop maladroitement oublié ce qu'était cet homme :

Désaugiers avait vraiment la verve et l'entrain du franc rire; il aimait vraiment la fillette et la feuillette; il était ce qu'on appelle un bon garçon, *mais un pauvre homme,* et les *philosophes* auraient grand tort d'offrir Désaugiers comme un modèle aux chansonniers de l'avenir... Pour être chansonnier, le poëte n'est pas dispensé, Dieu merci, de la fidélité à ses amitiés, de la constance à ses opinions; surtout il n'est pas dispensé de la pitié pour le malheur et du respect pour les vaincus. Voilà ce que n'a pas compris le chansonnier Désaugiers, *modèle inattendu des poëtes chantants...* Il s'est prosterné jusqu'à terre sous le char du victorieux. Il attaqua dans ses vers, d'un royalisme frénétique, plusieurs vaincus qu'il avait adorés sous l'Empire...

M. Jules Janin ne dit-il pas la vérité, presque tout entière, lorsque, empruntant les propres paroles de Béranger, il écrit, en 1860, dans la *Revue Européenne :*

Si donc il a chanté l'Empereur exilé, ce n'est pas par haine pour la Restauration, ou *par admiration pour l'Empire*; c'est

par pitié pour les malheurs d'une patrie que la République lui avait appris à adorer.

Mais il revient bientôt aux excommunications de M. Renan contre le chansonnier *théologien*, et, du bout de sa plume, nous trace ce joli petit tableau, si vivant et si mordant :

Les voyez-vous d'ici (les philosophes) lisant solennellement, du haut d'une chaire philosophique, épelant la leste et rapide chanson? Ah ! que je la plains, la pauvrette, embourbée en ces dissertations philosophiques ! C'est ainsi que de l'herbe et de la fleur des champs le savant va faire un herbier. Restez-là, fleur desséchée, à côté des papillons piqués sur une épingle, et non loin du rossignol empaillé. La chanson, c'est tout ensemble, une poésie et un chant...

Les vers sont enfants de la lyre,
Il faut les chanter, non les lire.

Ajoutons qu'il faut les *comprendre* et les *aimer* et s'y *connaître*. Fi ! vous dis-je, ô philosophes ! qui croyez-vous connaître en inscriptions, stances, portraits, caprices, saillies, impromptus et bouts-rimés. Ce n'est pas votre affaire, et votre gloire n'est pas là. S'il vous plaît, laissez-nous nos chansons, laissez-nous nos poëtes.

Il en est d'autres, et beaucoup, qui doutent de la modestie et de la modération vraie de Béranger :

Il haïssait l'affectation et le spectacle en toute chose ; et ceux-là qui l'ont accusé de se draper héroïquement sur un piedestal de sa fabrique et dans un marbre de sa façon, ceux-là ne savaient pas le premier mot et la plus naturelle vertu de ce brave homme.

A coup sûr, mais parmi ces docteurs, il y en a qui doutent tout simplement parce qu'ils sont inca-

pables de comprendre cette vertu, et qu'on nie volontiers ce qu'on ne connaît point.

Hélas! de quel sourire et de quelle pitié il écouterait aujourd'hui les détails, les confidences et les *mémoires* dont il est devenu le sujet! Les faiseurs de livres en ont fait toutes sortes de contes; les caillettes en ont tiré toutes sortes de révélations sentimentales! Et de même qu'il a été couvert d'injures jusqu'à l'absurde, on l'a couvert de fantaisies jusqu'à l'hyperbole. Il nous semble, aujourd'hui qu'il est mort après vingt ans de calme et de méditation studieuse, que *l'opinion politique de Béranger ne peut pas faire un doute; il est mort comme il a vécu,* L'AMI D'UNE SAINE ET VIGOUREUSE LIBERTÉ.

M. Jules Janin insiste avec raison sur le calme et le silence de Béranger devant les attaques dont il fut souvent l'objet, ainsi que sur l'admirable dévouement avec lequel il secourut tant de malheureux ouvriers, de pauvres gens de lettres, d'exilés, de déportés, en un mot, de vaincus de nos luttes politiques.

Ainsi, du fond de sa retraite, il accourait à l'aide, au secours de tant d'honnêtes gens méconnus, insultés, diffamés. Dans cette défense et dans cette protection d'autrui, il n'exceptait que lui-même. Attaqué par les plumes les plus violentes et parfois les plus considérables, en proie à des injures insensées, naguère encore, aux moments les plus dangereux de notre histoire, insulté, que disons-nous? damné par les cuistres, il les méprise, il les dédaigne; il écoute à peine, en passant, ces accusations de l'autre monde, et dans tout son livre [1], et dans ses lettres les plus intimes, dans cette éloquente et sereine plaidoirie en l'honneur des exilés et des

[1] *Ma Biographie.*

proscrits de tous les temps, vous ne trouverez pas une allusion, une seule, aux déclamations de ses détracteurs [1].

Toutefois cet homme impassible, qui, pour son propre compte, eut défié le malheur, aussitôt qu'il rencontrait une misère, une honte, un malheur de la patrie, il se sentait pénétré de la plus profonde et de la plus vive douleur.

Entrez, la porte est ouverte, il appartient à quiconque a besoin d'une aumône ou d'un bon conseil. Tant de lettres qu'il écrivait à ses amis tout-puissants (jamais pour lui, pas même pour sa tante !) vous montrent un homme heureux, s'il essuie une larme ou s'il est utile à quelque infortune. Il va, il vient, il se multiplie, il s'adresse aux amis, aux indifférents, voire aux gens qu'il ne connaît pas, et qu'il n'a jamais vus !

Nous terminerons ces belles citations par la suivante où se trouve un rapprochement très-exact, au point de vue particulier du bonapartisme, entre M. Thiers et Béranger. L'opposition, qui porte au *Corps législatif* le même M. Thiers, a trop négligé de faire ce rapprochement qui l'eut peut-être préservée de soupçonner le libéralisme de Béranger, au nom de son prétendu impérialisme.

Aussi bien, l'un et l'autre (Thiers et Béranger) ils étaient des libéraux d'ancienne date ; ils avaient eu les mêmes amitiés, ils avaient partagé les mêmes rancunes... *Ils avaient aimé, de la même passion, les saines libertés de la parole, ils avaient adopté le même héros, l'Empereur, qui reste à la fois l'Empereur de M. Thiers et l'Empereur de Béranger ; ils lui reprochaient les mêmes fautes, et, dévoués à sa gloire, ils le châtiaient de la même sentence, au nom même de la liberté !*

[1] On a vu que cela révoltait M. Montégut qui trouve Béranger décidément trop parfait, et regrette qu'il n'ait pas écrit à son tour, soit des *Confessions*, soit des *Mémoires d'outre-tombe*.

A-t-on oublié, d'ailleurs, que M. Thiers fut appelé « historien national, » comme Béranger fut appelé « gloire nationale, » et au même titre ? Pourquoi donc croire à l'indépendance de M. Thiers — dont nous ne doutons nullement, — et crier à la complicité de Béranger? Pourquoi inscrire le nom de l'historien sur votre drapeau libéral et démocratique? Pourquoi en effacer le nom du poëte? Hommes de tous les compromis et de tous les expédients politiques, aurez-vous donc toujours deux poids et deux mesures?

Nous nous sommes laissé aller à citer M. Jules Janin ; nos lecteurs ne le regretteront sans doute pas. Comme nous ils auront admiré, dans ces lignes, la verdeur de l'esprit et la netteté du témoignage.

Depuis bien des années déjà M. Jules Janin n'avait pas été aussi bien inspiré que le jour où il a prouvé qu'il comprenait et qu'il aimait réellement ce qui fut et sera toujours admirable dans Béranger: l'homme bon par excellence et le citoyen intègre.

Quant à M. Bersot [1], sans connaître personnellement Béranger, mais guidé par un sens juste et le respect de la vérité, il s'est montré non moins sensible à quelques-unes des plus rares vertus du chansonnier. Loin de l'irriter ou de lui paraître invraisemblables, ces vertus l'ont attiré et charmé; il a étudié avec finesse et conscience l'homme et l'écrivain dans ses œuvres. Il n'a pas suivi le courant de la réaction ; après avoir écouté M. Cuvillier-Fleury et M. Renan, M. Montégut et bien d'autres, il a

[1] *Littérature et morale*, 1 vol., 1861.

protesté, lui aussi, contre les fausses interprétations, les erreurs ou les calomnies des ennemis du poëte populaire. Goûter ainsi les vertus d'un homme méconnu, n'est-ce pas une sorte de vertu, au moins littéraire, si toutefois le bon goût, le bon sens et l'impartialité ne sont pas des défauts, comme voudraient nous le faire croire certaines gens.

Il y a deux parties dans le travail de M. Bersot, l'une irréprochable et parfaite : c'est celle qui a rapport au caractère de Béranger, à son esprit, à ses idées ; l'autre plus discutable : c'est celle qui est relative au mérite littéraire du poëte.

La *Correspondance,* nous dit M. Bersot, prouve surabondamment ce que Béranger dit de lui-même : « Je ne suis pas un bonhomme, je suis un homme bon. » En effet il n'avait pas la naïveté d'un bonhomme, mais il avait une grande bonté. Son temps, ses conseils, sa bourse, son influence, il ne ménageait rien, il sacrifiait tous ses goûts à la nécessité de servir ceux qui se recommandaient à lui ; en prison, il se trouvait bien ; mais la vue des misères qui l'entouraient lui rendait la prison odieuse, et il intervenait auprès du directeur pour les soulager ; sa charité était simple et discrète ; les solliciteurs, avec leur âpreté irritante, ne le rebutaient point, et, non content de ces obligations très-rudes, il prévenait les désirs de ceux qui l'entouraient, n'avait pas de tranquillité qu'il ne les eût bien établis. Par une charité particulière, il accueillait avec une bienveillance infatigable les jeunes littérateurs à leurs débuts, empêchait l'auteur de la *Marseillaise* de mourir de faim ou de se tuer, assurait le repos de sa vieillesse, pardonnait à Barthélemy repentant de violentes attaques, et le forçait d'oublier ses torts ; enfin, consolait de pauvres grands hommes aigris ou désolés, comme La Mennais et Chateaubriand.

M. Bersot a parfaitement démêlé certains senti-

ments qui distinguent absolument Béranger de la plupart de nos auteurs contemporains :

Sachant bien que qui appartient au public ne s'appartient plus, et distinguant en sa personne l'homme et l'auteur, il aurait voulu que le public ne s'attribuât de droits que sur l'auteur et laissât à l'homme sa liberté ; il refusait d'être asservi à sa réputation, il désirait que l'on ne connût de lui que ses chansons, et enviait aux écrivains du XVII[e] siècle l'obscurité de leur vie privée.

Voilà ce que ne comprendront jamais tant d'auteurs, si dévorés du besoin de faire parler d'eux et d'occuper le public qu'ils se livrent à lui de toutes les façons possibles, dans leurs œuvres et dans leur vie, dans leur personne, dans celle de leur femme, de leurs maîtresses, de leurs enfants légitimes ou non, de leurs amis, de leurs bienfaiteurs, de leurs simples connaissances. Aussi écrivent-ils des ouvrages *humains* — d'après M. Montégut, — tandis que *Ma Biographie* reste l'œuvre d'un homme honnête et modeste, ce qui n'a évidemment rien d'*humain*.

Il a, continue M. Bersot, un esprit essentiellement pratique. Peu confiant dans la science spéculative, il salue la science appliquée ; dans sa solitude, on le voit préoccupé sans cesse de composer des ouvrages de morale populaire ; il reproche à l'école romantique de rendre l'art égoïste en lui refusant un but d'utilité générale ; *il veut l'art, comme la vie, employé au bien.* Il est plein de sens. Devant la multitude des choses, souvent bien étonnantes, qui passent sous ses yeux, dans une si longue vie, il se possède, il juge, il garde, à distance des extrêmes, le milieu où la raison se tient, disposé à se tromper parce qu'il désire et espère pour le bien de l'humanité, ramené au vrai par l'expérience de l'homme et du monde,

se préservant ainsi des illusions auxquelles les partis sont si faciles, approuvant dans les doctrines socialistes leur entreprise contre le mal, mais repoussant l'utopie, appelant Fourier, par exemple, un génie égaré par l'arithmétique, et qui a méprisé les puissances morales.

M. Bersot n'est pas seulement moraliste ; il manie aussi avec une extrême légèreté l'ironie, et le trait plus léger entre plus profondément : c'est qu'il est lancé par le bon sens lui-même, ainsi qu'on a pu en juger par le charmant passage que nous avons cité à propos de M. Cuvillier-Fleury [1].

Béranger, s'écrie-t-il vers la fin de son étude, a composé sa vie ; quel mal y a-t-il à cela ? Je m'étonne toujours d'entendre reprocher à des hommes de soigner leur réputation [2], quand je considère ce que ce pays fait des réputations qu'on lui sacrifie. S'il nous est permis de mettre dans toutes nos œuvres, jusque dans une lettre à un ami, une certaine convenance, on ne voit pas pourquoi il nous serait défendu de la mettre dans notre vie, qui est une œuvre aussi et difficile. *Il n'y a d'interdit que le mensonge* ; or, en suivant toute la vie de Béranger, dans l'histoire du temps et dans la *Correspondance,* elle ne me semble pas mentir : *sa conduite publique n'est que le relief de son caractère, s'il a choisi un rôle, il a choisi celui qui était dans sa nature.*

Nous ne citerons pas davantage et nous aurons assez cité si nous avons inspiré le désir de lire cet article à ceux qui ne le connaissent pas encore, et de le relire à ceux qui l'ont déjà lu.

Malgré la date de son étude sur Béranger, M. de

[1] Voir 5e partie, t. II, p. 88 et 89.

[2] Ils le doivent d'autant plus que leur réputation n'est pas seulement à eux : elle appartient aussi à leur pays.

Loménie doit prendre place dans ces pages, non pas toutefois avec le développement qu'il mériterait, mais afin de ne pas laisser dans notre travail une grave lacune, en négligeant de nommer un des écrivains distingués de notre époque, et l'un de ceux qui ont le mieux parlé du chansonnier.

Tout le monde a parcouru la *Galerie des Contemporains illustres par un homme de rien*, et nous n'avons pas à juger dans son ensemble cette œuvre intéressante : elle a classé du premier coup l'*homme de rien* parmi les *Contemporains* dont il esquissait le portrait. Au milieu des portraits de cette galerie se trouve la figure de Béranger [2], et dessinée de main de maître. M. Louis de Loménie a voulu surtout écrire une Biographie du poëte national : il l'a fait avec une telle mesure, une connaissance si parfaite de son sujet, qu'après plus de vingt ans, et la publication de *Ma Biographie* par Béranger lui-même, il n'y a peut-être pas un mot à changer, pas une erreur à relever dans ces pages remplies d'esprit et de vérité. Nous devons même constater, car le phénomène en vaut la peine, que pas un des récits publiés par les divers critiques, depuis la mort de Béranger, n'est aussi exact, aussi parfait d'appréciation que ce récit bien antérieur, où l'on aurait pu excuser des erreurs et des oublis.

Ni M. de Lamartine, un ami pourtant du chansonnier[2], ni M. Proudhon, ne paraissent avoir été aussi au courant de la réalité de cette belle exis-

[1] Tome Ier, 3e édition, 1840.

[2] M. de Loménie ne connaissait pas personnellement Béranger.

tence que l'*homme de rien*. M. de Loménie a de plus excellemment apprécié le talent du poëte populaire et son mérite original; il a relevé, comme il convenait, ce genre *inférieur* de la chanson, auquel, depuis quelques années, nul ne s'est fait faute de donner son dédaigneux coup de pied. Aussi répond-il à Béranger parlant dans sa préface du genre de la chanson avec une modestie excessive :

En vérité, M. de Béranger, on ne vous croit pas, et vous ne vous croyez pas vous-même, vous calomniez à plaisir votre génie et votre muse. Vous savez bien que, s'il y a au monde un genre de manifestation impérissable, c'est le chant, vous savez bien que livres et monuments tombent en poussière, et que le chant traverse les générations; vous savez bien que le chant ne craint ni le temps, ni la foudre, ni le glaive, ni la flamme, ni le déluge, parce qu'il se réfugie dans le cœur des hommes comme dans une arche de salut; vous savez bien qu'Homère, Pindare, Tyrtée, l'Arabe Antar, le Persan Firdouzi, David et les prophètes sont des faiseurs de chants. Vous savez bien que c'est une chanson qui, depuis cinquante ans, a remué la France et l'Europe, vous savez bien que cette chanson, qui s'appelle *la Marseillaise*, a gagné des batailles, conquis des empires, brisé des trônes, enfanté des héros. — Vous savez tout cela; ne rapetissez donc pas votre œuvre, illustre chansonnier! Vous avez fait mieux que *la Marseillaise*, car votre muse, *étrangère aux excès politiques*, ne s'est jamais dégradée à hurler autour de l'échafaud; quand vous l'avez voulu, vous avez donné au peuple l'instinct des nobles choses; vous avez imprimé dans son âme, en caractères de feu, les grandes idées de gloire, d'honneur, de patrie, d'humanité. En cela vous avez dignement rempli la mission imposée par Dieu au génie; vous pouvez mourir tranquille : nos derniers neveux répéteront vos chants, et votre nom ne périra pas.

Et M. de Loménie démontre sa thèse :

Lisez l'admirable ballade à la manière de Bürger, intitulée *Jacques*. Quel poignant tableau des misères du paysan de nos campagnes, écrasé par l'impôt, avec son quart d'arpent *cher affermé, fumé par la misère et moissonné par l'usure!* Comme toutes les parties de ce petit drame de cinquante vers sont merveilleusement disposées! cette misérable cabane, cet enfant couché dans son berceau, cet homme mort d'épuisement sur un grabat, cette femme qui le croit endormi et l'appelle, cet huissier qui assiste impassible à ce spectacle de désolation, ce cri si naïf et si déchirant de détresse :

Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !

Et puis surtout ce refrain qui résonne par intervalles comme un glas funèbre :

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

. . . .

Elle appelle en vain, il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme !

L'orateur qui aura à combattre à la tribune l'iniquité de la répartition arithmétique de l'impôt, trouvera son plaidoyer tout fait; qu'il prenne la ballade de Béranger, et qu'il la récite. Cela vaudra les plus beaux morceaux d'éloquence parlementaire.

Poëte lyrique, Béranger brille surtout par la soudaineté et la franche spontanéité de l'inspiration. Pour atteindre au sublime, on voit qu'il n'a pas besoin de se battre les flancs comme tant d'autres; il y arrive tout naturellement, sans effort et de plein saut. Vous trouverez rarement dans ses vers ce disparate si commun de nos jours, une pensée vaste sous

une enveloppe étriquée, une idée burlesque enchâssée dans une forme grandiose; chez Béranger, tout est harmonieusement combiné; l'alvéole vaut le miel et réciproquement; sa poésie ressemble à une parcelle de soleil enfermée dans un globe de cristal. Tant que le monde sera monde, on redira *le Cinq Mai, Mon âme, Louis XI, le Vieux drapeau, la Déesse, le Pigeon messager, la Sainte-Alliance des Peuples, le Juif errant,* et cette strophe admirable de la pièce intitulée *les Fous*:

Qui découvrit un nouveau-monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

Tout ce travail de M. Louis de Loménie brille par l'exactitude des détails et la justesse des opinions, par l'esprit le plus fin et le goût le plus sûr. M. de Loménie est pourtant quelque peu entaché de catholicisme, mais, quand il le faut, l'homme d'une Église disparaît derrière l'homme du monde aimant pour elles-mêmes la liberté, les nobles vertus et la belle poésie.

---

§ 3. — MM. ÉD. FOURNIER, — CLÉMENT DE RIS, — ALEXANDRE DUMAS, — JULIEN TRAVERS.

D'autres écrivains, ceux-là appartenant à divers partis, ou même simples littérateurs, ont aussi fourni leur contingent de témoignages favorables au grand

homme qui venait de mourir : MM. Édouard Fournier, Clément de Ris, Alexandre Dumas, Julien Travers ont successivement, en dehors des préoccupations politiques, donné des détails intéressants sur le poëte et sa personne privée.

Tout le monde sait avec quelle sagacité patiente M. Édouard Fournier, lorsqu'il ne cultive pas la poésie pour son propre compte, poursuit ses curieuses recherches sur les maîtres de la poésie française ou sur nos grands prosateurs. Avec une intelligente ardeur et un utile dévouement, il réunit des documents ignorés, des matériaux abandonnés, les coordonne, et parvient de la sorte à compléter la physionomie de Corneille ou de Molière, de La Bruyère ou de Balzac. Ce soin pieux, cet intérêt posthume sont encore un hommage au génie, et peut-être n'est-ce pas le moins précieux. Cet hommage, M. Édouard Fournier s'est empressé de le rendre à Béranger [1], et l'écrivain a eu le rare bonheur de signaler le premier plusieurs poésies inconnues du chansonnier, une idylle, *Glycère*, qui depuis a été citée bien des fois, et qui le méritait par sa grâce délicate et son charme mélancolique, puis un fragment du poëme épique lu à Lucien Bonaparte, et dont nous avons cité quelques vers en note [2]. M. Ed. Fournier nous apprend que ce morceau, « le plus ancien que nous connaissions de Béranger, » parut, « en 1802, dans un

[1] *Revue Française*. BÉRANGER. *Lettres, poésies inconnues, anecdotes* (nos des 1er et 10 août 1857).

[2] Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles ;
Familles et palais, il verra tout périr ; etc.

recueil dont le titre, les *Saisons du Parnasse*, indique bien l'époque. »

Il y a certainement du souffle dans ces vers, de la grandeur, ajoute M. Ed. Fournier, quelque chose qui se rapproche de la manière de Gilbert dans les dernières strophes de l'ode du *Jugement dernier*. Béranger, quoiqu'il n'aimât point à revenir sur celles de ses œuvres qui n'étaient pas des chansons, ne renia jamais cette pièce. Il l'indiqua même à son ami Cauchois-Lemaire, et lui permit de la reproduire dans la notice que celui-ci lui consacra, et que le journal le *Bon Sens* a publiée.

A ce propos le critique rapporte une anecdote qui ne manque pas d'un certain piquant :

Les rédacteurs d'un livre assez étrange, qui commençait à paraître à la même époque, mais qui n'a pas été au delà des deux premiers volumes — (cela donne à supposer qu'à cette époque, comme de nos jours, Dieu merci, le nombre des *croyants* n'était pas bien considérable), — et dont voici le titre : *Biographie des croyants célèbres*, etc., prirent alors occasion de ces alexandrins ressuscités, où le poëte se révélait au moins comme un déiste, pour le mettre aussitôt de leur clientèle. Béranger a donc son article dans le livre béni, entre le cardinal Bentivoglio et l'abbé Béradier ! Ceci, si je ne me trompe, ôte à certain récit fait ces jours derniers un peu de son originalité [1]. On voulait presque canoniser le chansonnier ; c'est fait depuis longtemps, comme vous voyez.

Quant à *Glycère*, elle eut un succès prodigieux :

Un des justiciers de la critique du temps, le *Publiciste*, en signala la grâce, l'idée touchante et le ton naturel. L'article élogieux était de Mlle Pauline de Meulant... Celui qui fut plus

[1] La *conversion* de Béranger, par M. Veuillot.

tard le grand chansonnier Béranger, recevait son premier encouragement de celle qui devint Mme Guizot.

Au point de vue littéraire, nous relèverons seulement une ou deux appréciations excellentes de M. Ed. Fournier. Elles marquent bien l'originalité propre à Béranger, et nous expliquent parfaitement le travail de condensation qui se faisait dans son esprit, lorsqu'un sujet se présentait à lui :

Au lieu d'aimer à développer une idée, comme il convient pour les jeux de la scène, à la distendre, pour ainsi dire, jusqu'à la faire éclater, il se plaisait au contraire à la condenser, à la restreindre, mais sans l'amoindrir pourtant.... son génie, laborieusement discret, était une sorte d'alambic à précieuses essences, où tout se réduisait en liqueurs de choix. Je n'en veux pour preuve que ce que je dis ici ; l'idée se présente à lui d'abord sous la forme d'une pièce en trois actes ; il la tourne, l'examine, et, pendant ce premier travail, au lieu de s'étendre, elle fond déjà, ce n'est plus qu'un acte ; l'élaboration continue, et l'acte se réduit en une seule scène ; attendez encore un peu, et il n'y aura plus qu'une chanson au fond du creuset, mais cette chanson sera une perle.

Un peu plus loin M. Fournier revient encore sur le *procédé* de Béranger, et toujours avec le même bonheur :

Béranger travaillait lentement. Ce n'est, en effet, qu'avec le soin le plus patient qu'on arrive à ces merveilles de ciselure dont le sillon recèle toujours une pensée, à ces prodiges de concentration brillante que nous avons déjà fait étudier tout à l'heure dans son inflexible, mais féconde élaboration... Pascal l'a dit : « Il faut avoir le temps d'être court. » C'est ce temps-là que Béranger savait prendre. Bien différent des autres poëtes de son époque, il n'abandonnait rien aux hasards

de la rime, aux caprices de l'inspiration; il trouvait moyen de maîtriser et de mettre à la raison les deux vagabondes, mais sans qu'elles se sentissent trop de la rigueur du joug.

M. le comte Clément de Ris a, de son côté, publié deux articles sur Béranger, l'un du vivant du poëte et l'autre après sa mort, en novembre 1855 et en novembre 1857 [1]. Ces deux articles sont fort remarquables et annoncent un esprit aussi solide que lettré. Nous n'appartenons pas évidemment à la même école politique et philosophique (ou religieuse) que M. Clément de Ris, mais des différences du même genre ne l'ont pas empêché d'être équitable envers Béranger : elles ne nous empêcheront pas davantage de rendre toute justice au mérite du critique impartial. Il exprime son opinion personnelle sans enthousiasme, avec la fermeté calme d'un homme parfaitement sûr de ce qu'il pense et fort décidé à ne point laisser troubler son jugement par les bruits du dehors. Il juge Béranger sur ses œuvres, sans demander de mot d'ordre ni à la *Revue des Deux-Mondes*, ni même à M. Sainte-Beuve, quoiqu'il ait lu et M. Montégut et M. Sainte-Beuve.

Le début de son premier article pose nettement la question, et nous donne la note de ce qui va suivre :

Quand un homme a eu le rare bonheur de réfléchir une des nuances qui constituent le caractère d'un peuple, quel que soit d'ailleurs son genre de génie ou de talent, quelles que soient les facultés dont il ait été le reflet, l'*originalité* lui est légitimement acquise. Si l'avenir le discute, il sera forcé de

[1] *Critiques d'Art et de Littérature*, 1 vol., 1862.

l'accepter comme l'expression vraie du temps et du pays où il a vécu. — Béranger a été un de ces hommes.

Cela est incontestable, et cette entrée en matière nous annonce que M. Clément de Ris, loin des passions de parti, transporte la question sur le terrain purement historique et littéraire. C'est ainsi, en étudiant les vraisemblances morales, en écoutant les paroles du poëte, qu'il arrive à cette conclusion aussi logique qu'évidente, mais qu'il faut lui savoir gré d'exprimer si nettement :

Il ne faut pas s'y tromper, comme homme politique, Béranger ne pouvait avoir une bien vive sympathie pour l'Empereur. Ses souvenirs et son éducation le tournaient ailleurs. Le *Roi d'Yvetot* en est la preuve. Ce n'est pas Napoléon triomphant que le poëte a chanté :

Ce n'était pas le soleil de l'Empire
Qu'à son lever je chantais dans les cieux.

Toutefois ce qui nous a le plus charmé dans l'étude de M. de Ris, ce sont quelques observations relatives à l'immoralité de Béranger, à son patriotisme, à la comparaison qu'on a faite à satiété entre le poëte gaulois et le poëte d'Auguste, l'égoïste et délicat Horace.

On a accusé Béranger, nous dit l'écrivain, de relâcher les liens de la morale et de pousser à la débauche sous le manteau du plaisir. On a lancé de grandes phrases contre cette poésie légère. Des personnes fort honnêtes et fort religieuses ont jeté de gros pavés pour écraser cet oiseau jaseur... Ne soyons pas plus royalistes que le roi. Celui qui près de sa maîtresse ou au milieu de ses amis a songé à la *Bonne Vieille* et au *Dieu des bonnes gens*, celui-là ne passera jamais pour un bien grand débauché.

Au sujet d'Horace, M. Clément de Ris a saisi la nuance et indiqué le contraste avec la même force et la même vérité :

On a cru faire honneur à Béranger en le comparant à Horace, et les gens que les souvenirs classiques tourmentent lui ont même adressé l'épithète d'Horace français. Je crois la comparaison, si tant est qu'elle existe, beaucoup plus superficielle que réelle. Ils ont chanté tous deux les plaisirs faciles, mais Béranger par rencontre et au début, tandis qu'Horace en a fait une espèce de philosophie poétique... S'il fallait à toute force rattacher Béranger à une tradition poétique ancienne, il me paraîtrait plutôt Grec que Romain.

Enfin le critique constate en termes qui ne sentent point l'ironie ou le dédain à la mode, lorsqu'il s'agit aujourd'hui de patriotisme, que Béranger fut par excellence et jusqu'au bout un *patriote*, dans la belle et grande acception de ce mot :

Si donc les *Dernières Chansons* ne doivent rien apprendre de nouveau sur la pensée du poëte, elles sont précieuses du moins pour lui donner sa conclusion. Elles le montrent se relevant sous la main de la mort pour adresser son dernier hymne au Dieu de ses premiers chants : la patrie. Je ne saurais trop insister sur ce point. Comme philosophe, comme politique, comme poëte, Béranger peut mériter beaucoup de reproches. L'influence de son père littéraire, Voltaire, avait détruit en lui la foi religieuse. Mais comme la plupart des hommes de son âge, je parle des hommes de cœur, il remplaça bien des qualités absentes par une vertu civique de premier ordre : le patriotisme. Il brûla pour son pays de cet amour enthousiaste, généreux, sans arrière-pensée, qui, irréfléchi chez beaucoup, mais mûri chez lui par l'expérience, jeta la France entière sur le champ de la Fédération... Toute

sa vie son cœur a battu aussi fort. C'est un patriote de 92 mort en 1857.

Pour résumer en quatre mots notre impression sur M. Clément de Ris, nous dirons que c'est un critique qui pense par lui-même. Il n'écoute que son sentiment intime, il ne cherche que la vérité.

D'autre part M. Alexandre Dumas [1], peu de jours après la mort du poëte national, a publié dans le *Monte-Cristo* une longue étude biographique et littéraire sur Béranger. Cette étude est beaucoup plus exacte dans la plupart de ses détails que celle de M. de Lamartine. Le romancier a montré un sens historique et un respect de la vérité beaucoup plus réel que le poëte-historien auquel nous devons un *chansonnier gentilhomme, comptant sur les dictatures pour nous donner le goût et nous enseigner la pratique de la liberté*. On pourrait relever dans le récit de M. Dumas, quelques erreurs, inévitables en l'absence des documents non encore publiés alors sur la vie de Béranger, mais ses tendances révolutionnaires, ses opinions les plus chères n'y sont point défigurées.

C'est surtout le peuple qui glorifiait Béranger; — *l'instinct des masses ne se trompe point, il sentait très-bien que Béranger était un ardent mineur, que chacune de ses chansons politiques était un coup de pioche donné sous les fondements du trône,* et il applaudissait des mains et de la voix au hardi pionnier qui creusait la tranchée par laquelle il entrerait un jour aux Tuileries.

A propos de la révolution de 1830, il montre le

[1] *Le Monte-Cristo*, n° du 30 juillet 1857.

rôle de Béranger tel que tout le monde le connaît aujourd'hui, mais sans affaiblir, par des commentaires inutiles, le si joli mot du chansonnier :

En ce moment Béranger passa, je lui sautai au cou, moitié pour l'embrasser, moitié pour lui faire une querelle; et riant et grondant tout à la fois :

— Ah! par Dieu, lui dis-je, vous venez de faire un beau coup, monsieur mon père. — Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils? me répondit-il. — Ce que vous avez fait, malheureux! vous avez fait un roi.

Sa figure prit cette expression doucement sérieuse qui lui était habituelle.

— Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant; je n'ai pas précisément fait un roi, non. — Qu'avez-vous fait alors? — J'ai fait ce que font les petits Savoyards, quand il y a de l'orage; j'ai mis une planche sur le ruisseau.

Parlant du dernier recueil du chansonnier, celui de 1833, M. Dumas nous dit avec autant de concision que de justesse :

Maintenant, voyons ce que le chansonnier nous donnait dans son adieu. — Il nous donnait : *les Fous*, *les Contrebandiers*, *Jacques*, *Jeanne la Rousse*, *Escousse*, *la Prédiction de Nostradamus*, *le Vieux Vagabond*, etc., etc. — L'adieu était terrible, — c'était l'adieu du Parthe; à la monarchie qu'il fuyait, — il lançait : *la République*.

Sur les derniers moments de Béranger, on trouve également dans l'étude de M. Alexandre Dumas de touchants détails, se rapprochant beaucoup de l'exacte vérité.

Nous sommes heureux de pouvoir rendre une pleine et entière justice à M. Alexandre Dumas. M. Michelet n'a-t-il pas dit de lui : *C'est une force de*

la nature? — Nulle expression plus pittoresque n'a mieux peint la personnalité du fécond romancier et du saisissant dramaturge. Pendant de longues années, il nous a procuré, à tous, de charmantes heures d'oubli et de plaisir. Sans être immoral, ni malsain, il a été gai, amusant, spirituel, intéressant. On voudrait bien être ingrat envers lui, et le public, las de l'avoir trop aimé, prête une oreille complaisante à beaucoup de gens tristes, ennuyeux, lourds et fatigants, qui lui reprochent de n'être pas *sérieux*. Disons-le hautement, M. Alexandre Dumas nous paraît infiniment plus sérieux que MM. de Pontmartin, Veuillot, E. Pelletan, que tous nos philosophes éclectiques, et qu'une infinité de savants édulcorés par le christianisme. Il n'a jamais prêché emphatiquement d'erreurs, ni de sottises : il représente quelque chose, la puissance d'invention et l'amabilité française. Tous ces gens-là, au contraire, ne représentent rien en dehors de l'ambition et du fanatisme, malgré la gravité ridicule que leur donne le manque d'idées joint à la satisfaction de toucher de gros émoluments ou de faire parler d'eux en défendant le bon Dieu et en prouvant ce qui ne se démontre pas. Dans les drames, dans les romans de M. Alexandre Dumas, il y a la vie exubérante et jeune : ils nous reposent des tristesses et des fatigues de la réalité. Dans les œuvres des autres, qui se disent et qu'on croit sérieux, il n'y a, le plus souvent, que des invectives, des banalités et des prétentions : ils nous ennuient sans nous instruire, ils nous fatiguent sans nous distraire.

La province aussi nous a fourni son contingent d'admiration pour Béranger.

Nous avons sous les yeux une brochure in-8° de 72 pages, par M. Julien Travers, où nous pourrions relever quantité de passages remarquables et d'observations intéressantes. Toutefois le point de vue auquel s'est placé l'auteur sort quelque peu de notre sujet, et ne nous permet pas de lui faire de nombreux emprunts. Nous le regrettons d'autant plus que M. Julien Travers a montré beaucoup de sagacité en étudiant Béranger comme littérateur et comme critique[1]. Il a relevé avec un soin intelligent, dans la volumineuse *Correspondance* du poëte, une foule de conseils et d'opinions sur le style, la poésie, les droits et les devoirs de l'art, qui méritaient réellement d'être signalés, et que les jeunes écrivains ne sauraient trop méditer. Ce commentaire était à faire. Nous souhaitons que M. Julien Travers reprenne son étude et la développe davantage. Il y a là matière à un travail plus considérable, et l'écrivain s'en est tiré tout d'abord avec trop de bonheur pour ne pas nous donner le désir de voir sa brochure devenir un jour un véritable volume.

Béranger, nous dit-il, est celui de nos poëtes contemporains qui résistera le mieux à l'examen de la postérité. Lamartine et Victor Hugo reçurent des dons plus larges, un souffle plus puissant; mais ils n'ont pas su régler[2] l'usage de leurs mer-

[1] BÉRANGER, *littérateur et critique, d'après sa Correspondance*. Paris, chez Frédéric Henry; Caen, chez Hardel, 1861.

[2] Ils n'ont pas su régler *toujours*, faudrait-il dire, car il y a de Victor Hugo des pages admirables, où la postérité ne trouvera rien à reprendre.

veilleuses facultés, et *La Chute d'un Ange et La Légende des siècles* paraîtront des œuvres monstrueuses aux curieux qui, dans l'avenir, chercheront les beautés éparses dans ces volumes de décadence. La langue française y est faussée, forcée, défigurée ; elle y relève de Ronsard plus que de Malherbe, tandis que sa clarté, sa pureté, son doux éclat, sa constante et enchanteresse harmonie se retrouvent dans toutes les œuvres lyriques de Béranger. Elles resteront, comme celles d'Horace, un modèle achevé de style à la fois pur et hardi, abondant et sobre. L'auteur est un de ces génies qui ont su condenser la pensée et donner aux mots un sens si profond, que plus on étudie leurs chefs-d'œuvre, plus on y découvre de beautés.

N'oublions pas surtout le passage suivant, qui emprunte une réelle importance au blâme que M. Julien Travers y a mêlé :

Les seuls points vulnérables de l'écrivain sont dans ses préjugés d'enfance. Il vivait, à quinze ans, dans une mauvaise République, et toute sa vie il a fait des vœux pour vivre dans une bonne... Il avait cette foi robuste qu'ont les Juifs au Messie [1].

[1] Au moment où l'on mettait ces pages sous presse, M. Thalès Bernard publiait [1] un petit livre intitulé : *La Lisette de Béranger*. Il y annonce la prétention de nous faire connaître Mlle Judith Frère. Malheureusement M. Thalès Bernard ne connait lui-même aucun détail sur la vie de la compagne de Béranger, et n'a pas réussi à nous peindre son esprit, que tout le monde pouvait apprécier, après une heure ou deux de conversation.

Il se contente de répéter, — d'une façon très-incomplète, — ce que chacun savait depuis longtemps. Au sujet de Béranger, M. Bernard parle également à tort et à travers. Cette brochure reproduit quelques erreurs banales, relativement à la politique et au caractère du chansonnier, transformé en un bonhomme assez niais

[1] Paris, librairie de Mme Bachelin-Deflorenne, 1864.

§ 4. — MM. EUGÈNE NOEL, — DUMESNIL, — MICHELET, — GŒTHE.

Nous avons gardé pour la fin le petit volume de M. Eugène Noël[1], comme on réserve pour le dessert, dans un repas, quelque fruit rare et délicat. En effet, nous n'avons rien lu sur Béranger d'aussi profondément vrai, ni d'aussi intéressant que ces *Souvenirs* dus à la plume d'un ami et d'un écrivain distingué. C'est une véritable « résurrection » du poëte, ainsi que le dit M. Michelet, dans une lettre citée par l'auteur et qui termine le volume :

« Cela est non-seulement fidèle, mais trop fidèle, et je

bénissant au dessert les poëtes de l'école de M. Thalès Bernard, et elle serait tout à fait insignifiante si M. Thalès Bernard n'y avait inséré plusieurs détails inattendus et fort piquants. Ainsi nous apprenons par ce petit livre : 1° que Mlle Frère était sujette au rhume de cerveau ; 2° que Mme Thalès Bernard offrit, pendant une vingtaine d'années, tous les ans, au chansonnier pour sa fête, une calotte grecque brodée de ses mains ; 3° que Béranger était devenu fou vers la fin de sa vie.

Ces trois faits étaient complétement ignorés de tous les biographes de Béranger.

Mais la vraie préoccupation de l'auteur et le réel objet de cette publication tardive paraissent être de procurer à l'écrivain l'occasion de dire à chaque page : « *Mon ami* Béranger,... *mon ami* La Mennais,... *mon ami* Auguste Comte. » Il importait peut-être faiblement à la gloire de ces trois hommes que M. Thalès Bernard les ait honorés de son amitié, et M. Thalès Bernard aurait pu, sans faillir à ses devoirs, se montrer moins cruel envers La Mennais, qu'il remet bien vertement à sa place.

[1] SOUVENIRS DE BÉRANGER, par Eug. Noël, 1 vol., Pagnerre, 1857.

» le revois en pied, causant, enjoué, et toujours le même,
» comme l'avant-dernière fois où il me parla de l'immortalité. — J'ai été accablé de cette lecture, qui m'a navré, —
» nous dit encore le grand historien. — Je ne savais pas tant
» l'aimer. Mais cette résurrection est si forte, qu'elle m'a fait
» sentir à fond qu'il était mort, et que c'était fini. »

S'il nous est permis de placer notre personnalité à côté de celle de M. Michelet, et de donner notre témoignage après le sien, nous dirons, nous aussi, que nous avons ressenti la même émotion en lisant les *Souvenirs.* Il nous a semblé que nous revoyions Béranger, après une longue séparation, mais que nous le revoyions avec son sourire malin et bon, ses poses abandonnées, pleines d'une grâce populaire, son esprit si jeune, poussant le bon sens jusqu'au génie, tel en un mot que nous l'avions connu, et qu'il ne nous était plus apparu.

Nous venons de lire presque tout ce qu'on a écrit avant et depuis sa mort, sur le chansonnier, et nulle part nous n'avons retrouvé tout à fait le vrai Béranger, si ce n'est peut-être dans ce petit volume, où M. Eugène Noël semble avoir emprunté au maître le secret si difficile d'être simple et touchant, exact et saisissant.

Nos intimes ont en général fort mal compris le poëte et fort mal dépeint l'homme, parce qu'ils pensaient à eux, au lieu de penser à lui. M. Boiteau lui-même nous donne le *récit* assez authentique du Béranger tel que M. Perrotin le conçoit, mais il ne le *rend* pas, il ne le fait pas vivre sous nos yeux. Son style tourmenté, haché, plein de notes criardes, passant perpétuellement de l'enflure à la platitude,

ne se prête pas à la reproduction de cette belle figure si calme dans sa force, si forte dans son unité.

Le livre de M. Eugène Noël a un autre mérite : il nous fait connaître les rapports intimes de Béranger avec M. Michelet et M. Dumesnil, ainsi que l'admiration que le plus inspiré et le plus généreux de nos historiens portait au chantre populaire. On est heureux de constater cette union de deux hommes de cœur qui tous deux aimaient le peuple, qui tous deux ont rêvé son avénement réel, ont contribué, chacun dans sa sphère, à le rendre plus prochain. On a beaucoup parlé de l'amitié de Chateaubriand et de Béranger, de Béranger et de La Mennais, puis de Lamartine ; il faut y joindre l'amitié de Béranger et de M. Michelet : cette dernière n'est peut-être pas celle qui témoigne le moins en faveur des convictions vraiment révolutionnaires et libérales du chansonnier.

Pour citer tout ce qu'il y a de charmant et de remarquable dans le volume de M. Noël, il faudrait citer presque tout. Forcé de nous restreindre, nous ne choisirons pas, nous prendrons un peu au hasard.

Dès le début, nous trouvons, sur la révolution de 1830, une conversation entre M. Michelet et Béranger, où Béranger parle du rôle qu'il a joué dans cette circonstance capitale de notre histoire contemporaine. Non-seulement les paroles prêtées au poëte ont le mouvement de ses discours habituels, non-seulement c'est bien là sa phrase, — il n'y manque que la voix et le geste, — mais encore ce petit morceau a l'avantage de corriger ce que le récit de M. de Lamartine, sur les mêmes événe-

ments, nous a paru contenir d'arrangé et d'exagéré :

Il parla à M. Michelet de la difficulté pour les historiens de pénétrer le vrai dans les choses passées, et même dans les présentes ; puis, citant comme exemple, quelques-uns des événements contemporains, qu'il a si bien observés, il en vint à la Révolution de juillet, où *le peuple seul et sans guide a tout fait,* disait-il. — Cependant on n'en a pas moins dit et imprimé (vous trouverez cela dans Louis Blanc) que j'avais contribué à mettre Louis-Philippe sur le trône ; mais je m'en lave les mains. Cela n'est pas, et personne ne l'a mis là ; les circonstances l'y ont amené d'elles-mêmes. Il fut mis sur le trône, parce qu'il n'y avait pas de choix ; quel autre eût été possible? Il est vrai, cependant, que, l'un des premiers, je demandai que l'on continuât la royauté ; *j'étais et j'ai toujours été républicain;* mais je sentais qu'il n'était pas temps encore. *Il ne faut pas renverser la royauté, il faut l'user.* — *C'est une vieille borne,* reprenait-il, *si vous la renversez, la police la replace le lendemain;* mais qu'elle s'use d'elle-même, et personne n'y pensera plus. Louis-Philippe réunissait en sa personne tout ce qu'il fallait pour finir la royauté ; aussi, lorsque M. Dupin s'écria : *Nommons-le quoique Bourbon,* je repris vite : *Nommons-le,* PARCE QUE *Bourbon.*

— Je ne comprends pas votre *parce que,* me dit M. Dupin. — Je vous l'expliquerai plus tard, répondis-je.

Et, en effet, quelques années après, comme il me demandait de nouveau pourquoi j'avais dit : Nommons-le, *parce que* Bourbon, je répondis : *Parce qu'il devait s'user plus vite.*

M. Noël rapporte que Béranger raconta devant lui l'histoire de Mandrin, « en se promenant de long en large, les mains dans les poches. » Il ajoute : « Et quelles réflexions entremêlées au récit ! quelles boutades imprévues ! que de saillies ! »

En effet, Béranger admirait beaucoup Mandrin.

Il le regardait comme un homme supérieur, à qui les circonstances seules avaient manqué. Aussi, plus tard, à l'occasion d'un petit livre célèbre, qui venait de paraître à l'étranger, et où il était souvent question de Cartouche et de Mandrin, Béranger s'écriait-il : « Allons, voilà ce diable de *** qui me gâte mon Mandrin[1] ! »

Toutes les lettres de M. Dumesnil citées par M. Eugène Noël sont admirables de justesse et de sagacité : c'est la vie elle-même prise sur le fait :

« Je n'ai point d'idée, me disait Alfred Dumesnil (18 mars » 1844), je n'ai point d'idée d'une conversation plus limpide » et plus judicieuse, gaie, variée et grave tout à la fois. Sa » voix est agréable, et il parle le plus simplement du monde. » Hier il nous a dit toutes ses *utopies*, comme quoi il désirerait » qu'on appelât davantage les femmes à la vie publique ; que, » dans chaque commune, elles dirigeassent les salles d'asile » et les œuvres de bienfaisance ; qu'elles arrivassent ainsi » peu à peu à exercer dans l'État l'influence qu'on leur » refuse aujourd'hui. Mais dans toutes ses *utopies*, il a pour » principe qu'on ne doit rien détruire de ce qui est ; mais » seulement le mieux organiser, l'étendre... Aussi, ajoutait-il, » si j'étais roi, *je voudrais être roi absolu, car roi consti-* » *tutionnel, cela n'en vaut pas la peine...* »

Ce sont sans doute quelques-uns de ces mots si fins et d'une ironie à deux tranchants qui ont fait supposer à M. de Lamartine et à M. Montégut que Béranger rêvait la dictature, comme le régime par excellence, le régime destiné à nous donner le goût et à nous enseigner la pratique de la liberté.

[1] Bien d'autres que nous ont entendu répéter ce mot à Béranger.

Il faudrait renoncer à l'usage de la parole, si tous ceux qui nous écoutent devaient nous comprendre de la sorte; mais nous sommes bien assuré que ni M. Noël, ni M. Dumesnil, ni M. Michelet, en entendant cette phrase, n'ont cru que Béranger demandait une « *société absolument nivelée sous le protectorat de l'État* [1]. »

« Béranger arrivait à la conclusion que c'est la BUREAU-» CRATIE qui, de nos jours, fait tout, et qu'*avec elle il n'y a » pas de réforme possible.* »

Qu'en pensent nos libéraux actuels? En 1844, il y a vingt ans, Béranger disait juste sur la *bureaucratie*, — ce principe et cette conséquence de la *centralisation*, ce merveilleux instrument de toutes les dictatures et de tous les despotismes, — ce que les meilleurs et les plus avancés parmi les réformateurs contemporains proclament chaque jour, avec autant de raison que de vérité. Parce que Béranger le pensait et le disait à un moment où les inconvénients d'une organisation, dont le résultat est de supprimer toute initiative individuelle, nous semblaient moins sensibles, est-ce bien un motif pour faire de Béranger un ennemi de la liberté? Pour lui prêter les plus mauvaises tendances du plus mauvais socialisme, celui qui voit la rénovation du monde dans l'absorption complète du citoyen par l'État?

[1] Voir M. Montégut (5e *partie : Les Critiques hostiles*) et les autres membres de la petite Église libérale. Le *doctrinarisme* les a tellement figés, qu'ils prennent tout au pied de la lettre, faute de pouvoir suivre une pensée à travers les détours où elle se joue dans la conversation.

Au commencement de 1847, continue M. Noël, lorsque parut la chanson intitulée *Notre Coq*, j'adressai à mon ami Dumesnil, qui me l'avait envoyée, quelques mots qui, communiqués au poëte, reçurent son approbation, et voici comment je m'exprimais :

« A propos de Béranger, j'aurais à vous écrire en ce mo-
» ment, je le sens, un in-folio. Le *Coquérico* me paraît une
» de nos plus grandes poésies, et peut-être ce que nous avons
» de plus français. Quelle grandeur et quel mouvement !...
» *Remarquez-vous, mon ami, qu'il n'est pas donné à l'*AIGLE
» *d'entrer dans le paradis, qu'il s'arrête à la porte, et que*
» *le coq s'en va dialoguer avec le bon Dieu?...* »

On me répondit :

» J'ai lu à Béranger la lettre où vous m'interprétez si bien
» *Coquérico ;* il en fut ravi, car il m'arrêtait à chaque phrase
» pour nous faire remarquer combien vous aviez bien com-
» pris; à l'endroit où vous dites si ingénieusement qu'il n'est
» point donné à l'aigle d'entrer dans le ciel, il s'écria : Que
» c'est joli! *Et c'est si bien cela,* ajouta Béranger, *que j'ai*
» *fait dire au coq par l'aigle* :

» Mon père, quittons-nous là ! »

Dans une autre lettre de M. Dumesnil (8 mars 1847), nous trouvons une réponse de Béranger aux critiques, quelquefois justes, qui lui ont été adressées sur l'obscurité de certains vers de ses chansons :

« On m'a reproché souvent l'obscurité de certains vers,
» sans songer que l'*air* me rognait la place, qu'il supprime
» presque toujours les coupures, qui sont possibles dans toute
» autre poésie. Et ce n'était que par le travail le plus assidu,
» la recherche la plus persévérante, que je pouvais ajuster
» ma pensée dans si peu d'espace, avec telle rime, telle forme
» de rigueur; ainsi, dans le *Roi d'Yvetot,* il fallait trouver
» un mot pour terminer chaque couplet. Au reste, ajouta-t-il,

» je suis un ouvrier si patient, si minutieux! *j'ai essayé* » *tous les genres de poésie, et je n'en ai point trouvé de* » *plus difficile, de plus rebelle que la chanson.* Au moins » La Fontaine mettait le mot qu'il trouvait, et n'avait point » pour entrave l'exigence d'un air ; on ne s'en rend point » compte sans l'avoir essayé. J'ai toujours travaillé dans le » petit, et j'ai donné un temps infini aux petites choses. »

N'est-ce pas le cas de dire : *Maximus in minimis?*

N'oublions pas la réponse de M. Dumesnil, si juste sous sa forme simple :

« Et c'est pour cela que vous avez été compris de tous les » petits, c'est-à-dire de tout le monde.

« Je lui parlai des chansons inédites sur Napoléon... « *J'ai* » *cru,* nous dit-il, *qu'il m'appartenait de le louer après sa* » *mort, moi qui ne l'ai point fait en* 1810... » Il nous ra- » conta alors l'histoire de la chanson du *Roi d'Yvetot,* » *comment il s'en déclara tout haut l'auteur,* et n'en eut au- » cune persécution. »

Voilà de ces choses qui indignent M. Pelletan, et qu'il ne comprendra jamais. N'a-t-il pas reproché à Béranger de n'avoir pas chanté l'Empire triomphant et d'avoir pleuré sur le grand capitaine exilé? - *Quos vult perdere Jupiter dementat;* traduction libre : le bon sens abandonne ceux qui ont abandonné la bonne foi.

Il y a dans ce petit livre une foule de détails curieux et intéressants au suprême degré. Nous signalerons notamment deux jugements sur MM. Thiers et Guizot, non nommés, mais facilement reconnaissables [1]. Béranger affirme, au sujet du premier, « qu'il

[1] V. pages 31 et 32 (*Souvenirs de Béranger*).

a toujours été pur du côté de l'argent, et que tout ce qu'on a dit de ses bonnes affaires et de ses spéculations est faux. »

« M. Michelet les comparait à deux chevaux de course
» dont Louis-Philippe se servait à tour de rôle, et qu'il en-
» voyait successivement se refaire quelque temps. — Votre
» comparaison est trop noble, lui dit Béranger; mais j'ai dit
» à *** (Thiers) lui-même que lui et *** (Guizot), ils res-
» semblaient à deux pauvres fiacres de place surmenés,
» crottés, cahotés et souillés. *** (Thiers) prit très-bien la
» comparaison. — Mais l'autre (Guizot), lui dis-je, l'aurait-il
» bien prise? — Certainement non. »

« En somme, — ajoute M. Dumesnil dans sa lettre, — ils
» ont eu le pouvoir qu'ils voulaient, mais un triste pouvoir. »

Cependant Béranger rendait justice à M. Guizot, sur les points où tout le monde doit reconnaître en lui une véritable supériorité :

« Il disait de M. Guizot qu'il était l'orateur le plus éloquent
» de la chambre. Lui seul a des topiques pour tout. Dupont
» (de l'Eure) quittait un jour son banc pendant qu'il parlait :
« Je m'en vais, disait-il, il parle trop bien. »

Nous trouvons, à la page 36, une anecdote qui fait un véritable honneur à Béranger et à M. Michelet. Elle prouve bien une fois de plus que l'indulgence naît de la force, et que ceux qui ont le moins failli sont toujours ceux qui tendent le plus volontiers la main aux pécheurs. Nous citons le passage en entier :

« Chez Béranger nous rencontrâmes *** [1] qui resta tout le

[1] Nous respectons l'anonyme, mais on devine facilement qu'il s'agit d'un poëte satirique qui eut un jour sa popularité méritée.

» temps de notre visite. — Affaibli, engourdi comme par
» l'usage habituel de l'opium, d'une nonchalance désespérante
» à parler, ce pauvre homme qui fut beau, et qui le serait
» encore s'il n'avait cette tenue, cette parole, ce regard, ne
» porte que trop les tristes stigmates des vicissitudes d'un
» homme qui s'est laissé acheter, et dont l'âme s'est trouvée
» à jamais incertaine entre le bien et le mal. — Et cependant
» c'était un homme merveilleusement doué, maniant le vers
» comme la prose... Quoiqu'il soit advenu, il reste intéressant.

» J'ai assisté à une scène bien touchante : les deux hommes
» les plus purs, les plus honnêtes de ce temps, Béranger,
» M. Michelet, l'avaient là entre eux, ce pauvre homme si indi-
» gent, si troublé, si déchu; et, avec une bienveillance pleine
» de grâce, ils s'adressaient à lui, le relevaient à eux, lui mon-
» trant de la confiance, encourageant tout ce qu'il disait de
» judicieux. M. Michelet racontait comment, à sa première
» leçon, il avait redemandé le Panthéon pour Mirabeau, disant
» qu'une expiation de cinquante années dans le cimetière de
» Clamart, au milieu des condamnés à mort, suffisait; qu'il
» fallait maintenant réhabiliter ce pauvre grand homme; fai-
» sant entendre ainsi à celui qui l'écoutait, que l'avenir serait
» juste même pour celui qui avait failli, qu'il y avait toujours
» à espérer.

» Béranger faisait toutes sortes de frais d'anecdotes, d'épan-
» chements, de causerie familière. Jamais je ne l'ai vu plus
» bonhomme, se mettant si bien à son aise. »

C'est là, en effet, une belle scène, et qui mérite les honneurs de l'histoire [1].

Cependant nous devons nous arrêter, passer sous

[1] Béranger disait de *** : « Il a eu le malheur de tomber à un moment où tout le monde avait les yeux fixés sur lui, tandis que tels ou tels, toujours vendus et toujours à vendre, sont bien vus et bien reçus. »

silence beaucoup d'anecdotes et de traits que nous aurions voulu reproduire, et que l'on retrouvera dans ce volume si court et si rempli dont nous n'avons pas même pu prendre le « *dessus du panier*; » nous devons renoncer à rapporter ce que disait Béranger de l'évangile, de Danton et de Robespierre, de l'organisation de la commune, dont le chansonnier voulait qu'on fît « une sorte de famille, une association de secours mutuels avec école, salles d'asile, hôpitaux, lieux de retraite pour les vieillards; » dans laquelle il demandait que « les fonctions municipales ne soient pas immobilisées longtemps dans les mêmes mains [1]. »

Voici la conclusion de M. Noël :

Il aimait le peuple, moins pour l'instruire que pour s'en instruire, que pour s'y retrouver lui-même dans ses sentiments naïfs. Le peuple était sa muse. Il le suivit et ne se trompa pas. Dans un siècle de prédicateurs, il ne chercha pas à l'endoctriner, à le faire entrer dans ses pensées personnelles; il se plaisait, au contraire, à recevoir de lui des leçons... quelles leçons! Elles en ont fait un poëte immortel.

Et maintenant M. Eugène Pelletan veut-il encore compter avec nous ceux qui sont pour Béranger et ceux qui sont contre lui! « Veut-il juger le chansonnier par qui l'attaque et par qui le défend? »

Qui le défend? Presque tous les bons esprits, presque tous les grands talents de notre siècle, pres-

[1] « Elles sont, disait-il, une instruction pour ceux qui les exercent, qu'elles soient donc exercées tour à tour par le plus grand nombre possible. De la naissance à la mort, la vie n'est qu'une grande école, une sorte de préparation à une vie supérieure; toute organisation sociale doit donc être aussi pour l'homme une initiation incessante. »

que tous ceux qui ont combattu pour le progrès et pour la liberté. En laissant de côté Chateaubriand qu'on ne peut accuser de bonapartisme, nous voyons auprès de Béranger, l'entourant de leur amitié et de leur admiration, La Mennais, Lamartine, Louis Blanc, George Sand, Michelet; tous, — moins M. de Lamartine, aujourd'hui hors de cause, — appartenant à la démocratie militante, à la religion de la liberté. A ce titre, il faut joindre aux philosophes, aux historiens, aux penseurs que nous venons de nommer, M. Laurent Pichat, qui ne connaît point Béranger, mais qui, s'élevant au-dessus des influences de son entourage, s'incline devant la pureté de l'homme et la grandeur du poëte. Il faut citer encore M. Bersot, un esprit libéral et fin. Il ne faut pas oublier Gustave Planche. Il faut nommer enfin le peuple, le peuple, ce grand juge suprême de nos actions et de nos vertus, le peuple qui n'a rien cru de ce qu'on lui disait contre son chansonnier, et qui l'a aimé réellement, parce qu'il se savait aimé par lui... autrement qu'en chansons.

Cela suffit-il à M. Pelletan? Veut-il, passant avec nous le Rhin, aller interroger en Allemagne, où l'enthousiasme pour la France n'est point une habitude, ni même une mode, le plus grand génie de l'Allemagne, et demander à Gœthe ce qu'il pensait de Béranger et de son rôle politique?

Béranger s'est montré, dans ses compositions politiques, le bienfaiteur de son pays. Après l'invasion des alliés, les Français trouvèrent en lui l'interprète le plus vrai de leurs sentiments comprimés. Il les releva en leur rappelant sous diverses formes ce qu'avait été la gloire de leurs armes avec cet Em-

pereur dont le souvenir était encore vivant dans chaque chaumière, et dont le poëte adore les grandes qualités, *sans toutefois souhaiter le retour de sa domination despotique.*

Fidèle aux principes qu'il trouve en lui-même, n'étant redevable de ses progrès qu'à lui même, Béranger ne présente dans toute sa conduite qu'un harmonieux ensemble. Il n'a jamais demandé : « Que dit la mode? Qu'est-ce qui produit de l'effet aujourd'hui? Qu'est-ce qui plaît? Que font les autres? » Ne voulant pas imiter les autres, il a tiré toute son influence du fond même de son propre cœur, sans chercher à savoir ce que le public, *ce que tel ou tel parti pouvait attendre.* Sans doute, dans maintes circonstances critiques, il a prêté l'oreille aux aspirations, aux vœux et aux besoins du peuple. *Aussi bien cette étude n'a fait que fortifier ses principes, en lui donnant à connaître que ses propres sentiments étaient en harmonie avec ceux de la foule; mais elle ne l'a pas égaré au point de lui faire exprimer d'autres pensées que celles qui animaient déjà son cœur...*

Comme il tourne et façonne un sujet dans son esprit, avant de lui donner la forme définitive! Puis, quand tout est mûr, quelle finesse, quel talent, quelle ironie, quel persiflage! Que de cœur, de naïveté et de grâce! Ses chansons, bon an mal an, ont rendu heureuses des milliers de personnes [1]...

Ainsi Gœthe lui-même, un étranger, un admirateur de Napoléon, se charge d'apprendre à M. Pelletan ce qu'il faut penser du mérite et des *convictions impérialistes* du chansonnier français.

Mais alors « qui l'attaque? » Ceux qui l'ont attaqué et l'attaqueront toujours : les libéraux gourmés de la branche aînée et de la branche cadette, les pontifes intolérants des petites églises politiques et

[1] *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, trad. par M. J.-M. Charles, 1 vol., chez Hetzel.

religieuses, les *bohèmes* pour qui le désintéressement est un ridicule, le dévouement une niaiserie, les convictions un bagage inutile, le génie un bon moyen de parvenir et de faire fortune. Qui encore? MM. de Pontmartin et Veuillot, *le Figaro* et M. Eugène Pelletan, — c'est-à-dire un gentilhomme qui écrit des libelles pour se consoler du talent qui lui manque et des prétentions qui lui restent ; un fanatique furibond ; un journal facétieux qui travaille dans la religion à ses moments perdus ; un *brochurier* boursoufflé qui court après la popularité avec tant de précipitation et d'emportement qu'il perd, en route, le sens commun et le respect humain.

Oui, puisque M. Pelletan le désire, voyons le parti de Béranger : « jugeons-le par qui l'attaque et par qui le défend, » et que M. Pelletan ne se lasse pas de tenir « la main levée, » s'il espère trouver, dans cette gymnastique désespérée, honneur et profit.

SEPTIÈME PARTIE.

CONCLUSION.

Homo sum, et nil humani a me alienum puto.
(Térence.)

Béranger, — sa morale, — sa philosophie, — sa religion, — sa politique. — L'homme.

Nous avons interrogé successivement les ennemis, les adversaires et les amis du chansonnier; nous avons rapporté les raisons pour et contre, en nous appliquant à reproduire d'une façon complète les arguments soutenus par chacun des écrivains qui ont abordé cette question. Si nous n'avons pas discuté avec les hommes du parti ultramontain et ceux du *Figaro*, parce que nous ne sommes pas assez naïf pour répondre sérieusement à ce qui n'est pas sérieux, pour essayer de convertir soit des fanatiques, soit des gens sans conviction, dont la haine contre le poëte s'accroît d'autant plus qu'ils sont plus assurés de la grandeur de son rôle et de la beauté de son caractère, nous avons suivi pas à pas, depuis M. Sainte-Beuve jusqu'à M. Guizot, les critiques

auxquels le public intelligent prête son attention. On nous rendra cette justice de reconnaître que nous n'avons rien retranché de leurs objections, que nous ne les avons jamais affaiblies ni dénaturées par un commode système de suppressions perfides ou de rapprochements forcés. Nous leur avons laissé la parole loyalement, nous réservant de leur répondre, quand ils étaient dans l'erreur, ou de les approuver, lorsqu'ils étaient dans la vérité.

Que ressort-il au premier abord de notre examen? C'est que cette réaction contre Béranger, dont on avait fait tant de bruit, dès qu'on y regarde de près, devient bien peu de chose. Elle n'a compté parmi ses chefs qu'un petit nombre d'hommes, secondaires après tout par le talent et l'influence, médiocres par les idées et le caractère.

C'étaient : MM. de Pontmartin, Veuillot, Eugène Pelletan, puis *le Figaro*. Ceux-là, sauf M. Pelletan, appartenant aux partis du passé, au monde qui s'en va, et qui emportera dans l'oubli leurs grosses ambitions et leurs petits méfaits. Les autres, M. Sainte-Beuve, tous les écrivains du parti protestant, M. Proudhon, M. Montégut, M. Cuvillier-Fleury et M. Guizot, ayant encore, malgré leurs restrictions, fait une part assez belle au chansonnier, — M. Sainte-Beuve et M. Proudhon surtout — pour qu'on puisse se féliciter que des adversaires aussi redoutables et aussi habiles aient été obligés de reconnaître et le grand talent du poëte et la bonté de l'homme. — Leurs reproches se réduisaient à deux ou trois points principaux, sur lesquels, d'ailleurs, ils ne tombaient même pas d'accord.

Nous avons aussi démontré, pièces en main, que presque tous les esprits distingués de notre époque, presque tous les hommes dignes d'attention et de respect, soit par la portée de leurs idées, soit par l'honorabilité de leur caractère, avaient été et restaient les admirateurs du chansonnier.

A la suite de ceux qui sont morts, Châteaubriand, La Mennais, Gœthe, Gustave Planche, nous aurions pu nommer encore, parmi les vivants, et M. Thiers et M. Edgard Quinet, dont l'amitié pour Béranger n'a jamais changé, malgré la vicissitude des événements.

Si, d'autre part, nous nous rappelons que, même chez les adversaires du chansonnier, la violence et les négations diminuent en force et en nombre, à mesure que le talent augmente; si nous comparons les invectives de M. de Pontmartin aux simples restrictions de M. Sainte-Beuve, le pompeux et triste réquisitoire de M. Pelletan à la sévérité rachetée par de magnifiques éloges de M. Proudhon, et les calomnies du premier aux antipathies surtout littéraires de M. Louis Ulbach; si nous étudions successivement M. Montégut, M. Cuvillier-Fleury et M. Guizot, et si nous constatons que, chez ces trois publicistes, la bienveillance pour le poëte et l'homme suit une sorte de *crescendo* régulier, nous en arriverons logiquement à féliciter Béranger d'avoir mérité de tels ennemis, de pareils adversaires et de semblables amis.

Nous avons constaté enfin que la réaction contre Béranger avait été surtout un mouvement de revanche politique. En effet, sauf M. Louis Ulbach, per-

sonne ne nie le talent du poëte, qui reste consacré même par les restrictions de M. Sainte-Beuve et de M. Montégut. Les préjugés littéraires ont apporté leur contingent dans la petite campagne entreprise contre le chansonnier, mais ils n'ont eu qu'une importance tout à fait secondaire, et n'auraient pas, en d'autres circonstances, osé se montrer au grand jour. Il a fallu qu'une seconde République mourût, et qu'un second Empire s'élevât sur ses ruines, en France, pour qu'on en vînt à suspecter la bonne foi politique et les tendances soit libérales, soit révolutionnaires de Béranger. Il a fallu surtout que le gouvernement se chargeât un peu trop exclusivement des funérailles du poëte; que les uns trouvassent commode de faire un doigt de cour à l'Empire au nom du mort; que les vaincus cherchassent, en dehors de leurs propres fautes, une cause à leur défaite; que les libéraux, momentanément éloignés des affaires, eussent intérêt à démontrer que, républicain ou impérialiste, Béranger n'avait jamais aimé la liberté, dont ils prétendent posséder seuls la recette et le monopole; il a fallu, disons-nous, ce concours de circonstances exceptionnelles, pour que, devant le pays surpris et le peuple incrédule, un certain nombre d'écrivains se soient appliqués à renverser de son piedestal la statue populaire du chansonnier.

Et cependant, même sur le terrain politique, nous n'avons pu relever contre le poëte que des assertions vagues ou des interprétations erronées : — il a chanté l'Empereur, a-t-on dit, donc il était impérialiste, donc il ne devait pas aimer la liberté.

Alors on a cherché avec soin dans tout ce qu'il

avait écrit : on a relevé un mot jeté au hasard, quelque phrase à double sens, on a surtout mis à contribution M. Savinien-Lapointe et M. de Lamartine, et, sur des témoignages fort discutables, on a déclaré que Béranger aimait l'égalité sans la liberté, qu'il prêchait une dictature démocratique.

Dans sa vie entière, on a fini par trouver un fait, un seul, qui semblait se prêter à de fâcheux commentaires, et l'on s'en est emparé avec une joie naïve : nous voulons parler de la démission de Béranger, lorsqu'il fut nommé représentant du peuple, en 1848. On a tourné ce fait unique et contre l'homme privé et contre l'homme public ; on a voulu y voir et la preuve d'une égoïste habileté et même une sorte de protestation contre le régime proclamé le 24 février.

Cela convenait merveilleusement à ceux qui désiraient transformer le chansonnier en bonapartiste, afin de pouvoir satisfaire, du même coup, leur antipathie contre le gouvernement actuel et leurs vieilles rancunes contre le poëte national.

Ajoutons à ces divers sentiments, un sentiment mauvais et bas, l'envie, l'envie qui régnait sourdement au fond du cœur de plus d'un homme de lettres, ulcéré de voir la popularité accompagner jusqu'au bout un humble chansonnier, sans titres académiques, sans décorations, sans distinctions officielles ; ajoutons encore la lassitude d'entendre toujours appeler cet homme : *le juste*.

M. Sainte-Beuve ne l'a-t-il pas dit : « Béranger avait trop duré... cela ennuie et impatiente à la longue... »

Au fur et à mesure, nous avons répondu à toutes les attaques, et nous croyons les avoir réfutées. Il

nous reste maintenant à résumer notre opinion sur Béranger, à exposer sa morale, sa philosophie, sa religion, à définir en quelques mots sa conduite politique, tellement défigurée depuis plusieurs années qu'il devenait essentiel de rappeler des faits mis en oubli et de rétablir dans leur réalité des faits controuvés ou faussement interprétés : après le roman, interrogeons l'histoire.

---

§ I. — SA MORALE.

Dans un certain monde, il est de mode d'accuser le chansonnier d'immoralité, et de se voiler le visage au seul titre de plusieurs de ses chansons. Beaucoup de gens aussi réprouvent ses idées philosophiques et religieuses ; les uns lui reprochant son irréligion, les autres prétendant au contraire qu'il a compromis la dignité du bon Dieu en le mettant en chansons, même pour lui rendre hommage et s'incliner devant lui. Quelques-uns enfin, mais c'est le tout petit nombre, regrettent son déisme et pensent que, sur la question religieuse, Béranger n'a pas été aussi loin que vont désormais les esprits hardis de notre époque. Ainsi à cet égard nous rencontrons trois opinions tranchées et trois sortes de critiques : ceux qui voient dans le chansonnier un athée, ou pour le moins un sceptique ; ceux qui s'indignent de l'audace avec laquelle il a osé mêler à ses refrains des sentiments religieux ; ceux qui le blâment de s'être arrêté au déisme.

Avant de toucher à la question religieuse, nous traiterons la question morale, pour deux motifs : d'abord elle est plus simple ; ensuite, chez Béranger, les tendances et les idées morales étaient indépendantes de la foi religieuse. Pour la plupart des individus il en est différemment : la religion dicte la morale, et cela se comprend. La religion s'enseigne comme le droit ; elle a comme lui son code où se trouvent relatées toutes les choses défendues. Les êtres vulgaires, en qui la conscience sommeille, gravent ces articles dans leur mémoire, et se croient honnêtes parce qu'ils se souviennent.

L'être bon réellement, celui qui pense par lui-même, qui s'étudie et se surveille incessamment, ne subit de lois que celles qu'il s'est données et qu'il a jugées respectables. Il commence par la morale appuyée sur ce sentiment intime du devoir qui dirige toujours les nobles et fortes natures.

Combien citera-t-on d'hommes ayant la force et le bon sens d'aimer le bien parce qu'il est le bien, d'écouter leur raison et d'étudier la réalité loin de tous les partis pris philosophiques et religieux ? — Hier on n'en comptait pas ; aujourd'hui on en compte à peine ; demain ils oseront s'affirmer et proclamer enfin l'affranchissement réel, complet, de l'esprit humain.

La morale de Béranger se réduisait à deux mots : SOYEZ BONS. — Partout cette idée de bonté se retrouve dans ses plus beaux vers ; partout il y prêche l'amour des hommes les uns pour les autres, la pitié pour les faibles et les malheureux ; partout on y sent dominer le sentiment de la solidarité humaine. On a

dit que Béranger aimait surtout *l'égalité*; on se trompait. Sur le drapeau révolutionnaire, il y a trois mots inscrits : Liberté, égalité, fraternité. De ces trois mots, le dernier est celui que Béranger a toujours inscrit avant les deux autres sur son drapeau à lui, qui portait : Fraternité, liberté, égalité.

Où l'on peut le mieux apprécier la morale de Béranger, c'est peut-être dans la chanson des *Deux Sœurs de Charité*, dans ces strophes où il met sur un pied d'égalité parfaite la danseuse d'opéra et la sœur grise [1] :

Entrez, entrez, ô tendres femmes !
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos âmes ;
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dans cette morale qui abat toutes les barrières étroites où l'on avait renfermé la vertu, dans cette morale qui accueille toutes les bonnes actions, qui détruit toutes les hiérarchies — et non pas seulement les sociales, — la plupart des lecteurs ne voient qu'un jeu d'esprit assez audacieux et fort inconvenant. Il y

[1] Vierge défunte, une sœur grise,
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra.
Toutes deux, dignes de louanges,
Arrivaient après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des Anges,
L'autre dans les bras des Amours.

avait là pourtant une profession de foi très-réfléchie, un appel énergique à la fraternité réelle, en dehors des vieilles théories.

Cette morale part du point où j'arrête la morale chrétienne.

> Dieu lui-même
> Ordonne qu'on aime.
> Je vous le dis en vérité,
> Sauvez-vous par la charité.

Les mots ici peuvent tromper. Ce sont, en effet, les mots de l'Évangile ; mais l'esprit n'en est plus : il va bien au delà. Jamais l'Évangile n'a mis sur le même rang, n'a comparé pour les couronner ensemble :

> ..... Une sœur grise,
> Une beauté leste et bien mise
> Qu'on regrettait à l'Opéra.

Et ce n'est pas là seulement une boutade de poëte, une comparaison hasardée, un effet de poésie. Non, Béranger insiste, va jusqu'au bout, entre dans le détail, et ne nous laisse aucune illusion sur son intention :

> — Dans les palais et sous le chaume,
> Moi, dit la Sœur, j'ai de mes mains
> Distillé le miel et le baume
> Sur les souffrances des humains.
> — Moi, qui subjuguais la puissance,
> Dit l'actrice, j'ai bien des fois
> Fait savourer à l'indigence
> La coupe où s'enivraient les rois.

L'une s'écrie :

A descendre en paix dans la tombe
Ma voix préparait les mortels.

L'autre répond :

Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.

— Aux bons cœurs, ajoute la Nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Des riches je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
— Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Il paraît impossible d'aller plus loin, de poser et de résoudre plus nettement la question. Pour Béranger, il n'existe qu'une morale : *sécher des pleurs*. Le vice n'est pas dans le plaisir, il est dans la dureté. Faire souffrir les autres, tel est le crime, le seul, et Béranger a raison. Mais là il se sépare aussitôt de la loi proclamée, il y a dix-huit cents ans, du haut du Golgotha. Cette loi prononçait l'anathème contre les sens et leurs appétits ; cette loi déclarait que l'homme, né pécheur et maudit, devait racheter son âme immortelle par l'immolation continuelle de son corps : elle donnait pour but suprême à l'être déchu d'aimer Dieu et de mériter son pardon ; de tout individu elle faisait un coupable tremblant devant son juge. Voilà ce qu'il y avait de réellement nouveau dans la « *bonne nouvelle*. » Elle séparait l'homme en deux portions, l'une physique, qu'il fallait enchaîner comme un esclave révolté ; l'autre immortelle et corrompue, qu'il fallait laver de ses

souillures. On disait bien : tous les hommes sont frères, aimez-vous les uns les autres ; mais ce sentiment de la fraternité humaine commençait à poindre de tous les côtés vers la fin du monde païen. Il aurait suffi à sauver le monde, si l'Église n'avait renversé complétement l'ordre des préoccupations morales, en mettant chaque homme dans la nécessité de se sauver d'abord lui-même. De ce moment la société frappée au cœur languit d'abord, puis disparut dans le chaos de l'invasion, et la barbarie, pour quatorze cents ans, envahit l'Europe.

Jésus croyait fermement à la fin du monde ; il ne doutait pas que les temps ne fussent révolus, et que le jour de la liquidation universelle ne dût se lever bientôt. Cette erreur explique et justifie tout ce qui manque de pratique à sa doctrine, tout ce qu'elle offre, si on voulait l'appliquer réellement, d'antisocial et d'incompatible avec le progrès de la civilisation. Elle explique surtout le côté ascétique de sa morale, et cet idéal de la vertu que nous subissons depuis tant de siècles. En effet, la vertu, telle qu'on la prêche et qu'on la respecte dans la société, même encore aujourd'hui, n'a presque rien d'actif. Elle consiste moins à développer nos facultés, à nous agrandir intellectuellement, à répandre le bonheur et la joie autour de nous, qu'à nous tenir en garde contre les incitations de la chair et de l'esprit malin. La doctrine chrétienne voit dans chaque homme deux frères ennemis, un corps et une âme, toujours en lutte l'un contre l'autre, tous deux coupables aux yeux d'un Dieu, qu'on a transformé de père en juge sévère et jaloux, et dont il faut à tout

prix obtenir le pardon. Dans cette situation, l'être humain écrasé par le sentiment de sa faiblesse et de ses devoirs, uniquement préoccupé de la nécessité de mériter son salut, n'osant compter ni sur lui-même qu'il sait coupable, ni sur Dieu chez qui il a tout d'abord méconnu la justice et la bonté, en vient à prendre l'absence de certains vices pour le bien lui-même, et se voue à une sorte d'immobilité morale pour éviter toutes les occasions de chute. Il ne s'agit plus de consoler ses frères, il s'agit de leur inspirer la terreur féconde du mal, et, par l'anéantissement de la volonté, de les amener à la foi qui leur donnera la grâce, laquelle à son tour leur procurera le salut.

Veut-on juger à fond cette morale chrétienne et ses conséquences? qu'on l'étudie au couvent, son produit parfait et direct. On l'y verra consister dans l'inaction intellectuelle et physique, dans la macération du corps, le mépris de l'esprit, la suppression de tous les sentiments naturels et de toutes les passions.— Au sein de la société, qui a conservé l'idéal, mais qui ne peut le réaliser sous peine de périr, la vertu se résume essentiellement dans une série de négations : regarder la terre comme un exil, la vie comme une épreuve délicate, au bout de laquelle nous attend l'enfer ou le paradis, telle est la théorie.

Quand on se reporte à la prédication de Jésus; quand on se rappelle que le réformateur croyait au règne prochain de Dieu, sans admettre cette morale, on cesse de la trouver illogique, et l'on comprend qu'elle pût être praticable momentanément, dans l'attente du grand événement désigné par l'expres-

sion de « Jugement dernier. » Alors la prière et la contemplation ascétique restaient, en effet, la ressource suprême de l'homme coupable inopinément appelé devant son juge. Le monde en durant, les sociétés en s'organisant, ont fait de cette morale de l'agonie, une morale insuffisante et dangereuse. — Ne s'appliquant pas à la vie, mais à la mort, cette conception de Jésus a gêné l'expansion de la vie. En dehors du couvent, — véritable nécropole édifiée sur l'hypothèse du dualisme entre le corps et l'âme, et de la chute de l'homme, — cette morale a détourné longtemps l'activité humaine du but réel où elle devait tendre. Au lieu de chercher le bonheur, et d'organiser la terre pour l'affranchissement général, le bien-être des créatures qui l'habitent, l'homme convaincu que le bonheur ne commencerait pour lui qu'au delà de la tombe, dans « un monde meilleur, » ne s'est pas occupé d'améliorer efficacement celui-ci, sur lequel nous luttons et nous souffrons depuis des milliers de siècles, sans autre résultat que de léguer de nouvelles luttes et de nouvelles souffrances à nos enfants nés eux-mêmes au milieu de la lutte et de la souffrance. Chez ses semblables voyant des coupables, bien plus que des malheureux, l'homme n'a pas éprouvé pour eux ce sentiment de sympathie exaltée qu'on éprouve pour l'innocence persécutée. Il a cru le mal nécessaire et la douleur légitime, et s'il les a parfois soulagés, ç'a toujours été sans conviction, sans ardeur, avec la pensée qu'il ne pouvait les supprimer, que la question était moins de vivre heureux et bienfaisant que de gagner sans péché la vie future. Aussi la misère sous toutes ses formes,

la misère qui engendre le vice et qui produit la dégradation intellectuelle, n'a cessé de régner. On a fait l'aumône, parce qu'elle est agréable à Dieu [1]; on n'a pas songé à détruire le paupérisme, à fonder réellement la démocratie, cette constitution politique non pas de l'égalité, mais de la fraternité humaine.

D'autre part, ni la religion, ni les morales qui en découlent ne modifient les lois absolues de la nature. Elles peuvent enrayer le progrès, le rendre difficile et sanglant : elles ne suppriment pas les passions. Seulement elles les rendent coupables. On s'y livre comme on se livrerait au mal, et on les pousse à l'excès, du moment où, vaincu dans la lutte contre elles, on devient leur esclave pour avoir tenté d'être leur tyran. Les barrières factices une fois franchies, on franchit aussitôt les barrières naturelles, et cela doit être puisqu'on les confond ensemble, puisque la raison n'a jamais connu les limites vraies du permis et du défendu. Entre l'ascétisme et la corruption, il n'y a plus d'intervalle. On va de l'un à l'autre, de l'abstinence à la dépravation, et des mauvais lieux à la Trappe [2].

La morale telle que la conçoit Béranger, chrétienne à certains égards, ne suppose plus la culpabilité de l'homme et cette incapacité de faire le bien

[1] « Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu, » dit un proverbe populaire, qui prouve bien comme on entend la charité avec les idées chrétiennes.

[2] Voir *La Dévotion à la croix*, de Calderon (Théâtre espagnol traduit par M. Damas-Hinard), et *Le Damné pour manque de foi*, de Tirso de Molina (trad. par Al. Royer).

par lui-même qui le livre inévitablement à la préoccupation égoïste de son salut, en l'éloignant des rêves de perfectionnement social. Elle se rapproche davantage de la nature et de la réalité. Elle accepte l'homme entier, avec toutes ses passions et toutes ses facultés; elle regarde le corps comme un humble ami, dont les besoins légitimes ne sauraient être honteux ni supprimés. C'est une morale essentiellement pratique, qui songe bien plus à la terre qu'au ciel, à l'homme qu'à Dieu[1]. En mille endroits de ses œuvres, le chansonnier revient sur cette idée que le plaisir rend l'âme bonne, qu'il adoucit les mœurs, qu'il porte au bien, parce qu'il crée en nous une sérénité favorable, une sorte de santé intellectuelle dont le cœur et l'esprit goûtent les fruits.

Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents,

s'écrie-t-il dans *le Dieu des bonnes gens*. Ailleurs encore, *le bon Dieu*, s'adressant aux mortels, leur dit, « d'un air paterne : »

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin ?

Les gens d'une certaine vertu protestent, se révoltent à la lecture de semblables vers et crient à l'immoralité. — Cela se comprend de la part de ceux

[1] Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs.
Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
Mais des raisins le nectar est foulé.

pour qui la morale, comme nous l'avons exposé plus haut, consiste à s'abstenir de certains actes matériels soigneusement énumérés; pour ceux qui s'enferment dans un programme où la vertu s'appelle chasteté, où la charité consiste à faire l'aumône, où l'amour de nos semblables se résout en quelques prières destinées à racheter notre âme d'abord et la leur ensuite.

Béranger, au contraire, croyant à l'innocence, à la bonté naturelle de l'homme, déplace l'objet de la vertu : il le met exclusivement dans la pratique de la fraternité, d'une fraternité réelle, immédiate, et non de cette fraternité à terme éloigné, et qui n'existerait qu'après la mort, « dans le sein de Dieu. »

Sans doute il lève, lui aussi, les yeux,

> ... Vers ce monde invisible
> Où pour toujours nous nous réunissons.

Mais, nous le répétons, il abaisse aussitôt ses regards vers la terre, et nous dit : C'est en travaillant pour elle que nous gagnerons le ciel, c'est en aimant les hommes que nous serons aimés de Dieu [1].

> Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
> Et l'Univers est consolé.
> (*La Nature.*)

> *Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.*
> Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
> O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.
> (*Deo gratias d'un Épicurien.*)

[1] Là-haut, Saint Pierre en sentinelle,
Après un *Ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,

A côté de la bonté, sa morale se recommande encore par le bon sens, par l'audace avec laquelle il relève la chair et réhabilite le corps.

Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est plus au genre de la chanson que le philosophe sacrifie lorsqu'il écrit :

> Les bons cœurs seront mes élus
> Sans que pour cela je vous noie,
> Faites l'amour, vivez en joie;
> Narguez vos grands et vos cafards.

Il y a là une prédication sérieuse. Le chansonnier n'aime pas « la fillette et la feuillette, » comme Désaugiers les aimait, d'instinct et par tempérament; il ne manque pas non plus de « réserve et de chasteté, » d'une façon pour ainsi dire *impersonnelle*, et par cela seul qu'il appartient « à la race gauloise. » Il tient très-positivement à justifier la joie et le plaisir, à déclarer qu'on a interverti l'ordre des devoirs, qu'il vaut mieux, en mettant son être entier dans la balance, prendre une part plus active à l'existence universelle, et faire quelques accrocs à la vertu que négliger de venir en aide à ses semblables. A ses yeux une caresse vaut une aumône, une larme de joie vaut une prière.

Si vos plaisirs sont partagés, nous dit-il, s'ils ne

> Entrer chez nous sans confesseur.
> Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne,
> Mon corps à peine est inhumé,
> *Mais qu'à mon curé Dieu pardonne,*
> *Hélas ! il n'a jamais aimé.*
>
> (*Les deux sœurs de Charité.*)

coûtent de pleurs à personne, si vous avez amené le sourire sur des visages affligés, si vous avez rendu le calme ou la gaieté à des cœurs agités ou froissés, qu'importe que vous portiez un cilice ou une robe de soie ? Le cilice, c'est l'uniforme, c'est la religion, chose transitoire et que le temps emporte : ce qui reste c'est le bien accompli. Croyez-vous qu'il y ait des règles pour faire le bien, comme pour apprendre la musique? Pensez-vous que le dévouement perde jamais son mérite, et puisse cesser d'être le dévouement? Pensez-vous qu'il soit moins admirable chez l'actrice que chez la nonne? Que la générosité, l'abnégation ne soient des vertus qu'avec la bénédiction du curé et la permission du maire?

Aux yeux de Béranger poser la question, c'était la résoudre, et, s'il avait tenu les clefs du paradis, il en eût ouvert les portes toutes grandes à Frétillon : il les eût fermées à double tour devant la coquette froide qui, sans commettre de faute, aurait joué avec l'amour, et n'aurait jamais connu l'amour.

On s'est donc trompé, lorsqu'on a vu seulement, dans le *Dieu des Bonnes Gens,* un Dieu d'opposition et de circonstance; lorsqu'on a pris certains vers du poëte pour des vers de chansonnier sacrifiant aux nécessités du genre. — Béranger mettait dans la bouche de ce Dieu les préceptes d'une morale dont il a scrupuleusement pratiqué les côtés élevés : amour des hommes, sentiment profond de la solidarité humaine, charité large et active. Cette morale de bonté et de bon sens, facile pour les petites choses, se montre indulgente aux faiblesses des sens qui n'entament

point la conscience, et qui laissent le cœur intact; elle ne confond pas ce qui est essentiellement distinct : la loi sociale et religieuse, toute de convention, que le caprice des hommes abroge ou modifie, avec la loi naturelle que rien ne peut changer, et la vertu qui a mille costumes et un seul objet.

Il y a le bien et les conceptions particulières du bien que chaque peuple, chaque race, chaque civilisation adopte et proclame à son tour. Le bien c'est de faire des heureux, le mal c'est de faire souffrir. Le reste, règles absolues d'un jour, choses promises et choses défendues, ne saurait être un crime en soi. Où commence l'excès, commence la faute, parce que l'excès rend aussitôt nuisible pour nous et pour les autres ce qui n'était qu'un plaisir légitime. — L'excès de boire et d'aimer, s'appelle l'ivrognerie et la débauche; mais n'oubliez pas que l'écueil n'existe pas là seulement, qu'il se trouve derrière les vertus les plus prônées, les mieux vues dans le monde : l'excès de l'économie, c'est l'avarice, l'excès de la prudence, c'est l'égoïsme; l'excès du sentiment religieux, c'est le fanatisme, la Saint-Barthélemy et l'Inquisition.

Béranger ajoute : — Si aucun des plaisirs innocents n'est un mal en soi, aucun non plus n'est indifférent, et il dépend de nous d'en faire la source d'un bonheur pour autrui. La gaieté, la gaieté elle-même, cette floraison de l'esprit toute inconsciente et toute individuelle, peut devenir un devoir, un bienfait en action. Elle peut se répandre autour de nous comme une douce chaleur, et réchauffer les cœurs; elle peut créer l'oubli des souffrances, et arracher nos

amis à cette contemplation d'eux-mêmes qui enfante l'égoïsme.

Ce devoir, nul plus que Béranger ne l'a pratiqué. Né mélancolique, il s'imposa d'être gai, il y parvint ; et, si l'on ne sait guère ce que son dévouement à ses amis, sa bonté naturelle ont répandu de bonheur autour de lui, on ne saura jamais ce que sa gaieté a consolé, relevé ou sauvé de gens austères et dévorés par cette inquiétude fièvreuse qui aura été la maladie caractérisque des hommes de notre temps.

La morale de Béranger a donc le double caractère d'une protestation contre la morale officielle, et d'une tentative de retour vers des idées plus pratiques et plus simples. — Elle donne pour premier devoir de faire le bien; elle place au second rang cette vertu négative qui consiste à nous préserver de quelques prétendus péchés, en nous inspirant un orgueil insupportable et une sévérité ridicule autant qu'injuste contre des faiblesses moins blâmables que l'insensibilité et l'étroitesse d'esprit.

Il ne faudrait pas cependant prendre tous les refrains grivois du poëte pour des articles de foi. Il y en a un certain nombre, surtout au début de sa carrière, où l'on ne doit voir que des fantaisies, imposées celles-là par les nécessités du genre, ou dictées par l'ardeur de la jeunesse. Béranger a vécu vingt ans dans le XVIIIe siècle, puis, au sortir de la Révolution, il a traversé le Directoire. Il a subi là une influence incontestable dont on retrouve la trace, non pas dans la philosophie de l'homme, mais dans les images plus libres, dans la langue plus crue de l'écrivain.

Aujourd'hui, nous sommes devenus fort sévères sur le chapitre des mots, tout en raffinant davantage dès qu'il s'agit de la corruption des sentiments. Nous avons perdu la franchise de Molière, de Voltaire, de Béranger, quoique déjà bien adoucie chez ce dernier. Si on a cessé d'appeler d'un nom comique le mari trompé, en revanche, on a fait de l'adultère une sorte de fatalité sublime ou touchante. On s'attendrit, on pleure sur la femme coupable; — c'est à la fois moins gai et plus malsain. Les critiques qui accueillent *Fanny* et *Mme Bovary*, et ceux qui admirent la « corruption savante » du chantre de René, se voilent le visage en lisant *la Bonne fille* ou *l'Opinion de ces Demoiselles*, *Mme Grégoire* ou *Le vieux célibataire*. Faut-il nous en plaindre? Non certes. Qu'ils adorent tant qu'ils voudront l'immoralité assaisonnée au paradoxe et relevée d'une pointe de *réalisme*, mais qu'ils ne s'érigent pas en défenseurs de la morale. A voir leurs goûts, ce qu'ils approuvent et ce qu'ils blâment, nous comprenons trop qu'à leurs yeux la morale est une question de périphrases, et qu'ils accordent tout au fond, pourvu qu'on y mette certaines formes à la mode. Une pudeur vraie serait moins accommodante. Elle ne rougirait pas d'une plaisanterie innocente par sa crudité même et le rire qui l'accompagne, tandis que leur chasteté s'accommode de la scène du balcon [1], ou de l'odyssée de l'épouse incomprise d'un médecin de village [2].

Enfin, il y a une deuxième sorte de chansons dans

[1] Fanny, par M. Ernest Faydeau.

[2] Mme Bovary, par M. Gust. Flaubert.

les œuvres de Béranger, où l'on ne doit voir que des tableaux et des satires de mœurs; telles sont par exemple : *Ma nourrice, Ma grand'mère, Le Rêve de nos jeunes filles*.

L'auteur ici ne parle pas en son propre nom; il fait parler des personnages, ou raconte des faits dont il laisse au lecteur le soin d'apprécier la moralité. Si la « *morale populaire* » s'offusque d'entendre raconter, en vers charmants, ce qu'elle absout tous les jours dans la réalité, c'est-à-dire les calculs d'ambition et les rêves de richesse de *nos jeunes filles*, laissons protester la « morale populaire, » et, quand il s'agit d'œuvres littéraires et sérieuses, ne nous inquiétons que d'art et de vérité[1].

[1] Le petit oiseau sur la branche
Laisse mourir son chant d'amour;
Et midi voit le lis qui penche
S'alanguir sous les feux du jour.
Le petit oiseau sur la branche
Laisse mourir son chant d'amour.

Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir!
Elle a mis bas coiffe et mantille;
Près d'elle en vain brille un miroir.
Comme elle dort, etc.

Là, de sa dernière pensée
Sa bouche encor garde un souris.
Le ciel brûlant l'aura forcée
De quitter ses jeux favoris.
Là, de sa dernière, etc.

De sa paupière demi-close
S'échappe un vague et doux regard.
Quelle élégance dans sa pose!

§ 2. — SA PHILOSOPHIE.

La philosophie de Béranger présente les mêmes caractères de bonté et de bon sens que sa morale. On l'a dit avec raison, elle est vraiment souriante,

C'est un modèle offert à l'art.
De sa paupière, etc.

Un songe vient du bout de l'aile
Effleurer ce lac endormi.
Quel sentiment s'éveille en elle ?
Son corps se soulève à demi.
Un songe vient, etc.

Peut-être elle s'affole en rêve
D'un beau page au blanc palefroi,
Qui dit : « Dame, je vous enlève ;
Montez vite en croupe avec moi. »
Peut-être elle, etc.

Peut-être aux pieds de cette Laure
Un nouveau Pétrarque a chanté.
Fière du chantre qui l'adore,
Elle embellit sa pauvreté.
Peut-être aux pieds, etc.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle ?
Du ciel son âge a souvenir.
Au toit natal c'est l'hirondelle
Que le printemps voit revenir.
Peut-être au ciel, etc.

Ma dormeuse enfin se réveille,
Son cœur bat à rompre un lacet.
« — Que murmurait à ton oreille

et a trouvé sa formule concise dans ces beaux vers :

De l'univers observant la machine,
J'y VOIS *du mal et n'*AIME *que le bien.*

Cette philosophie n'est pas seulement indulgente, elle est clairvoyante aussi. Ce n'est pas l'optimisme avec son enthousiasme ridicule et son approbation

Le bon ange qui te berçait? »
Ma dormeuse enfin, etc.

« — Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri
Dans l'enivrement des richesses
Que m'apportait un vieux mari.
Le sort me faisait, etc.

« — Quoi! des trésors sont ta rosée,
Fleur brillante, au parfum si doux?
« — Oui, de la foule jalousée,
J'avais de l'or jusqu'aux genoux.
« — Quoi ! des trésors, etc.

Devant ce rêve du jeune âge,
Adieu nos rêves d'avenir!
L'enfant en remontre au vieux sage;
L'or aujourd'hui vient tout ternir.
Devant ce rêve du jeune âge,
Adieu nos rêves d'avenir.

(*Dernières chansons.*)

Cette satire si délicate et si discrète des rêves nouveaux de nos jeunes générations, a trouvé, en effet, des aristarques pudibonds qui ont déclaré qu'elle était immorale au suprême degré, et que Béranger n'aurait pas dû raconter quel songe effleurait du bout de l'aile

Ce lac endormi.

Certaines gens, il faut l'avouer, ont une morale singulière. Les faits et les pensées qui s'agitent autour d'eux les laissent dans une

absolue, ni le pessimisme qui s'attache aux mauvais côtés de la création, aux problèmes douloureux de l'existence. Elle voit le mal, mais cette vue, au lieu de stériles regrets ou de consolants paradoxes, lui inspire le vif désir de le combattre et de le vaincre. Chez Béranger nul découragement, nulle amertume : une intelligence calme de la réalité, avec la volonté arrêtée de tirer le meilleur parti possible du monde tel qu'il se meut, et des hommes tels que la vie les a faits.

— On parle toujours des droits de l'homme et du citoyen, disait le chansonnier ; on a tort, l'homme n'a pas de droits, il a des devoirs, comme individu envers ses semblables, comme citoyen envers la société. A l'égalité des droits, qui est un appel à toutes les ambitions, substituez l'égalité des devoirs qui sera l'émulation de tous pour le bien. Nous devons aimer nos frères, nous devons les aider, les secourir, leur rendre la vie plus facile et plus douce, leur donner le bien-être moral par l'éducation, le bien-être matériel par l'organisation de la démocratie, autrement dit par l'extinction du paupérisme et la réalisation dans les faits de cette fraternité dont on parle toujours et qu'on ne pratique jamais.

— Nous devons à la société de développer en nous-

parfaite indifférence, et ils tolèrent le vice avec une mansuétude admirable. Mais qu'un honnête homme dénonce ces faits ou stigmatise ces pensées, aussitôt leur indignation éclate..... contre l'importun visionnaire. La société romaine au temps des Césars, leur paraît sans reproche, et ils ne voient d'immoralité que dans les *Satires* de Juvénal. — A leurs yeux l'impudeur dévoilée serait-elle donc la seule impudeur ?

mêmes toutes nos facultés et de les pousser aussi loin que possible, afin qu'elle se trouve améliorée par l'amélioration de chacun de ses membres, et qu'elle se perfectionne incessamment dans chaque individu et par chaque individu.

— La liberté ne peut naître que de la responsabilité, c'est-à-dire de l'affranchissement complet de l'individu ; mais si vous n'augmentez pas chez lui le sentiment du devoir en proportion de l'indépendance que vous lui accorderez, la responsabilité ne sera plus que l'épanouissement de l'orgueil et de l'égoïsme personnels : après avoir eu une société sans liberté, vous aurez une société sans cœur et sans idéal, une politique sans entrailles, comme la société et la politique anglaises ou américaines. Malheur alors aux faibles, aux pauvres. Tout étant le fruit de la lutte, tout appartiendra aux forts, et notre égalité des droits n'aura produit que des vainqueurs et des vaincus.

—Il faut donc apprendre aux hommes que, si la morale, c'est de faire le bien, le premier devoir social, c'est d'aimer réellement ses semblables, de songer à eux, de consacrer sa puissance à les rendre meilleurs et plus heureux. Il faut leur répéter sans cesse que dans

> Une chaîne immense,
> Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.

que la solidarité humaine n'est pas seulement un principe, mais un fait, le fondement même de la société ; que l'égalité sans la fraternité serait ou un nivellement brutal et un déni de justice, ou un mot

vide de sens ; que la liberté sans l'amour serait l'égoïsme ; que toutes les révolutions avorteront, que toutes les constitutions seront déchirées, tant que l'on n'aura pas compris, senti, que l'humanité entière souffre et se trouve réellement menacée, chaque fois que le plus infime de ses membres subit une douleur ou courbe le front sous une iniquité.

Pour arriver au règne de la justice, ce qui importait, suivant Béranger, c'était donc moins de connaître ses droits que de comprendre ses devoirs. On parviendra de la sorte, pensait-il, par un chemin plus court et plus facile, au but rêvé.

— Si, en effet, vous parlez au nom des droits, ajoutait le poëte, les anciens réclameront contre les nouveaux, et les droits s'opposeront aux droits, car personne ne voudra diminuer les siens ou perdre de ses prérogatives. Si vous parlez au nom du devoir, si vous enseignez aux riches comme aux pauvres, aux pauvres comme aux riches, que tous les hommes se doivent un mutuel appui, un partage désintéressé de puissance, de bien-être et de joie, le bonheur de chacun naîtra naturellement du bonheur de tous : de cette immense sympathie sortira la fraternité, qui est plus que l'égalité, et qui la contient. Alors la liberté, au lieu d'être un privilége que le plus fort arrache au plus faible, ou le développement d'une personnalité impitoyable, deviendra un trésor commun dont tous jouiront à la fois ; ce sera la protection des petits, le frein des grands, le patrimoine essentiel de l'humanité.

Telle était à peu près la théorie de Béranger. J'ignore si elle était absolument praticable, mais elle

reposait sur une conception de la nature humaine aussi respectable que consolante. Il l'a dit lui-même : dans le monde, il voyait « des fous, pas de méchants. » Il croyait à l'ignorance, à l'entraînement des passions, à l'erreur, il ne croyait pas à la volonté du mal. Il donnait donc pour fondement aux sociétés de l'avenir un perfectionnement réel de l'être humain, et ce perfectionnement il le demandait au sentiment du devoir et de la fraternité.

Aussi bien loin de placer le bonheur dans la fortune et les triomphes de l'ambition satisfaite, il ne le voyait que dans la modération des désirs et la pratique du devoir tel qu'il le définissait.

— Il n'y a rien là de nouveau, dira-t-on, et une foule d'hommes ont prêché cette philosophie du désintéressement et de l'abnégation. — En effet, cela est vieux et banal comme le bon sens, la justice et la vérité ; mais ce qui semblera plus rare, si l'on daigne y réfléchir, c'est que, pendant plus de soixante-dix ans d'une existence active, cet homme, exposé longtemps à toutes les mauvaises excitations de la pauvreté, puis à tous les enivrements d'une immense popularité, a sans faillir conformé sa vie à ses principes, et prouvé, par un exemple admirable, qu'il croyait réellement à l'efficacité de ses préceptes, qu'il aimait profondément les hommes.

Ennemi de l'égoïsme et de l'orgueil, les deux seules choses qui lui inspirassent plus de colère que de pitié ; ennemi des convoitises que ces deux vices enfantent, et qui menacent de troubler la source pure du progrès, de détourner le progrès lui-même de sa voie et de son but ; rêvant, dans le triomphe de la

Révolution, le triomphe définitif de la justice et de la fraternité, jamais il ne permit qu'aucune de ses chansons fît appel aux passions grossières, ou flattât les instincts de violence et de représailles toujours éveillés au fond des cœurs des opprimés et des malheureux. S'adressant au peuple, écrivant pour lui, il fronda des abus, fomenta la haine contre les rois et le fanatisme : il ne fit jamais luire aux yeux du pauvre l'appât démoralisateur des jouissances matérielles. Il chanta la pauvreté, non pour l'opposer à la richesse, mais pour la poétiser et la consoler ; il célébra les *Gueux*, sans colère ni menace, en leur disant seulement : — l'amour et l'amitié vous restent, vous pouvez être heureux ; songez à tous les biens que vous possédez encore, à tous ces trésors de l'âme que rien ne peut vous enlever, et qui manquent souvent à ceux dont le luxe excite votre jalousie.

Qu'on lise cette admirable chanson, et qu'on y relève un seul mauvais sentiment, un seul mouvement d'irritation ou de regret :

> Oui, le bonheur est facile,
> Au sein de la pauvreté :
> J'en atteste l'Évangile,
> J'en atteste ma gaîté !

Parlant de l'homme parvenu, il nous le dépeint, non pas digne d'envie, mais au contraire regrettant ses sabots :

> Vous qu'afflige la détresse,
> Croyez que plus d'un héros,
> Dans le soulier qui le blesse,
> Peut regretter ses sabots.

S'agit-il du riche? Pourquoi l'envier plutôt que le héros? N'a-t-il pas aussi ses mécomptes et ses douleurs?

> Du faste qui vous étonne,
> L'exil punit plus d'un grand...

Puis, aussitôt, il nous montre le roi des gueux, Diogène, riche de son indépendance et de sa fierté :

> Diogène, dans sa tonne,
> Brave en paix un conquérant.

Le bonheur n'est pas dans l'ambition satisfaite; il n'est pas non plus dans la richesse : serait-il dans le pouvoir?

> D'un palais l'éclat vous frappe,
> Mais l'ennui vient y gémir.

A quoi bon s'attacher à toutes ces apparences trompeuses, à tous ces biens inutiles, qui ne valent ni la peine de les acquérir, ni le soin de les garder :

> On peut bien manger sans nappe,
> Sur la paille on peut dormir.

Mais si le héros, « dans le soulier qui le blesse, » regrette ses sabots; si « l'exil punit plus d'un grand » du faste qui nous étonne; si, dans les palais, « l'ennui vient gémir, » il reste aux Gueux ce que rien ne peut ôter à l'homme, et les seules vraies jouissances, celles du cœur :

> Quel Dieu se plaît et s'agite
> Sur ce grabat qu'il fleurit?
> C'est l'AMOUR qui rend visite
> A la pauvreté qui rit.

L'AMITIÉ que l'on regrette
N'a point quitté nos climats :
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Pas un mot, pas une allusion qui nous présente la fortune et son cortége de plaisir comme un objet légitime de nos regrets, ou comme le but de nos efforts. Ce chant des *Gueux*, qui pouvait être un chant de guerre et de révolte, tout au moins d'amertume et de tristesse, n'est qu'un chant de joie, un appel à la fraternité :

Les gueux, les gueux
Sont des geus heureux ;
Ils s'AIMENT entre eux
Vivent les gueux !

En un mot, le bonheur, c'est d'aimer.

Nous avons entendu souvent des jeunes gens, aigris par la misère et les déceptions, dévorés du besoin de parvenir vite, de ceux dont le chansonnier a écrit :

On veut gagner, gagner, gagner encore.
J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien croire?
Qui donneraient, pour leur plein gousset d'or,
Et leurs vingt ans et Voltaire et sa gloire [1] !

Nous avons entendu, dis-je, ces jeunes gens critiquer amèrement la chanson des *Gueux*, la trouver niaise et ridicule. Cela prouve bien quel en est l'esprit, et combien sa morale sévère, sous une forme légère et gaie, suppose des cœurs généreux, des in-

[1] CHACUN SON GOUT, couplet. (*Dernières chansons*.)

telligences épurées. Les mêmes personnages haussent les épaules au fameux refrain :

> Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans,

et ne peuvent dissimuler leur irritation lorsqu'on le fredonne devant eux.

Ce que le chansonnier regrette dans ce grenier, ce sont « *les leçons de la misère;* » ces leçons qui lui ont appris à plaindre les malheureux et à chercher le bonheur dans son propre cœur, au lieu de l'attacher aux jouissances du luxe; ce qu'il regrette encore ce sont ses vingt ans, sa maîtresse et ses amis, c'est-à-dire les longs espoirs et les nobles illusions, les joies de l'amour et cette union des intelligences que la vie plus tard brise d'une main cruelle. On croirait qu'il n'y a jamais connu le découragement, ni la tristesse; à coup sûr l'envie n'y a jamais pénétré. Vieillard, nous lui retrouverons les mêmes sentiments, la même manière de juger l'or et de l'apprécier, et il écrira à soixante ans :

> Ami, viens à mon aide;
> Prête-moi cinq cents francs.
> L'argent, quel sûr remède
> Aux maux petits et grands!
> En ville et sous le chaume,
> Trois fois heureux celui
> Qui prodigue ce baume....
> AUX SOUFFRANCES D'AUTRUI [1]!

— Eh! bien, soit, dira-t-on; Béranger n'aimait pas l'argent et s'en passait volontiers : qu'y a-t-il là d'extraordinaire? La nature l'avait créé avec peu

[1] L'ARGENT, à un ami. (*Dernières chansons.*)

de besoins. Dès que ces besoins ont été satisfaits, il a trouvé commode de se donner des airs de désintéressement, en refusant le superflu dont il n'avait que faire. C'est une sorte d'égoïsme plein de sagesse et de modération, voilà tout. S'il avait droit de refuser la fortune pour lui, il devait l'accepter pour la partager avec ses amis, et ne pas affecter un mépris superbe devant cet or qui permet de répandre autour de soi tant de bonheur et de bienfaits.

C'était l'avis de Béranger lui-même :

> *Qui n'est pas égoïste*
> *De l'argent sent le prix.*
> Dans son orgueil si triste,
> Jean-Jacques en fait mépris.
> *Moi je bénis la source*
> Qui, traversant mon sol,
> Désaltère en sa course
> Colombe et rossignol.

Sa pauvreté persistante, son refus de s'enrichir ne furent donc pas un oubli de tout le bien que riche il aurait aimé à faire ; et plus d'une fois il a regretté cet or qu'il repoussait :

> Que coûtent ces richesses ?
> On me répond tout bas :
> Un crime ou des bassesses.
> Prince, je n'en veux pas.
> Non ; l'argent, quoiqu'on dise,
> N'est point lave d'enfer :
> C'est bonne marchandise ;
> MAIS ON LE VEND TROP CHER.

C'est-à-dire les richesses coûtent le plus souvent ou l'indépendance de l'homme, ou la fierté du ca-

ractère, et le bien auxquelles on les emploierait ne compenserait pas l'exemple dangereux qu'on aurait donné en les acquérant à ce prix.

> De prix un jour s'il baisse,
> A Dieu plaise ordonner
> Qu'enfin je me repaisse
> De milliards... à donner.

Béranger, loin de mépriser l'or, par « ce triste orgueil » qu'il reproche à Rousseau, l'aime donc [1] et l'admire, mais seulement parce que l'or se donne, parce qu'il est le *moyen* de la bonté. S'il a personnellement repoussé la fortune, ne vous en prenez qu'au prix qu'on y mettait. Le chansonnier aurait voulu être riche pour faire l'aumône, mais il voulait aussi rester pur et indépendant, et il pensait que le premier devoir de l'homme que le peuple écoute et regarde comme son maître aimé, c'est d'offrir à ce peuple le spectacle des vertus qu'on lui prêche. Oui, quoiqu'il fut généreux et serviable, quoique son argent fut infiniment plus à ses amis, à tous les malheureux, qu'à lui-même, quoiqu'il aimât réellement à obliger, et qu'il ait écrit de l'or ce magnifique éloge : « du moins on le partage, » Béranger se résolut à rester pauvre, sachant bien au fond que sa pauvreté ne priverait que lui-même. Se refusant la fortune, il a dû augmenter le nombre de ses fatigues, de ses démarches, ajouter une nouvelle somme d'activité à son dévouement charitable, et compenser les

[1] Malheureux or, Dieu qui pour moi
As toujours fait la sourde oreille,
JE T'AIMAIS SANS SUBIR TA LOI.
(L'or. — *Dernières chansons*.)

écus qui lui manquaient par des sollicitations universelles en faveur de tous ceux qu'il s'imposait de soulager. A sa pauvreté, grand exemple de sacrifice à l'indépendance, dans un siècle où ce sacrifice est plus rare que le sacrifice même de la vie, il a joint un autre exemple : il a prouvé que tous les hommes, chacun dans sa sphère, pouvaient soulager des maux, adoucir de cruelles misères ; que nul ne pouvait se dispenser de ce devoir, n'avait le droit de dire : — Je suis sans fortune.

— Vous êtes sans fortune, répondait Béranger, qu'importe ? Vous croiriez-vous donc quitte envers l'humanité, si vous faisiez quelques aumônes ? Ce que je vous demande pour les autres, ce que vous leur devez, ce n'est pas seulement votre argent, c'est votre cœur tout entier, vos pensées de chaque instant, votre sympathie active. Vous manquez d'or ? donnez votre influence. Votre influence est petite ou nulle ? donnez votre gaieté : elle relèvera bien des esprits abattus et leur rendra le courage, c'est-à-dire la force de triompher. D'ailleurs, n'y a-t-il pas des riches autour de vous ? Allez, frappez à leur porte, soyez sans pitié pour eux ; ne craignez point de les lasser, de les ennuyer, bravez leur mauvaise humeur et leurs refus : on est si fort quand on demande pour les autres. Faites, au nom de l'humanité, ce que le prêtre fait au nom de la religion : il quête pour son Église, quêtez pour les pauvres, et vous oserez dire un jour comme moi :

J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire !

Nous avons démontré que Béranger n'avait jamais

chanté aucun mauvais sentiment de convoitise; qu'il n'avait jamais contribué à développer cette fièvre de l'or, qui est la maladie de notre siècle; qu'il l'avait même toujours combattue, en mettant le bonheur non dans le plaisir égoïste du luxe personnel, mais dans l'accomplissement du devoir social, dans l'amour des hommes et la joie de les aider. Nous avons signalé la façon si spéciale dont il parle de la pauvreté, en l'opposant à la richesse, non sur le terrain des jouissances matérielles, mais dans le monde moral. Nulle part cette conception de la vie et de son but, cette théorie de l'utilité que chaque individu doit s'imposer vis-à-vis de ses semblables, nulle part cette absence de déclamations malsaines et insensées contre la société, ne sont plus sensibles que dans la chanson sur la mort d'Escousse et de Lebras. Il s'agit de deux jeunes poëtes mettant fin à leur vie, quand l'un d'eux comptait à peine dix-neuf ans. C'est un acte de découragement et de désespoir s'il en fut, et qui se prêtait aux larmes les plus amères, aux soupirs les plus éloquents. Il y avait là matière au plus beau dithyrambe contre ce monde impitoyable, où les plus nobles intelligences meurent faute d'être comprises, etc. [1].

[1] LE SUICIDE

Sur la mort des jeunes Victor Escousse et Auguste Lebras.

Février 1832.

Quoi ! morts tous deux ! dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur !
Leur vie, hélas ! était à peine éclose,
Suicide affreux ! triste objet de stupeur !
Ils auront dit : le monde fait naufrage :

Que dit Béranger sur cette fosse ouverte ; quelle

Voyez pâlir pilotes et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit ; sauvons-nous à la nage.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil,
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : — Qu'importe que la séve
Monte enrichir les champs où nous passons !
Nous n'avons rien : arbres, fleurs, ni moissons,
Est-ce pour nous que le soleil se lève ?...

Pauvres enfants ! calomnier la vie !
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?
Ils répondaient : — c'est le rêve d'un ange.
L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté ;
Y touchions-nous ? l'idole était de fange...

Pauvres enfants ! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : — Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter,
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.....

Pauvres enfants ! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : — Ce drapeau qu'on escorte

cause donne-t-il à cette abdication insensée de deux jeunes hommes pleins d'avenir et de talent ?

Dieu créateur, pardonne à leur démence,
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants suivez la loi.
AIMER, AIMER, C'EST ÊTRE UTILE A SOI ;
SE FAIRE AIMER, C'EST ÊTRE UTILE AUX AUTRES.

— Si, avant de « calomnier la vie, » vous aviez rempli « de saints devoirs ; » si vous aviez rêvé le

Au toit du chef le protége endormi;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.....

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
Que ta nourrice a peuplé vos esprits ;
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
— Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme......

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : — Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

bonheur des hommes, si vous les aviez aimés, vous n'auriez pas fini par le suicide :

> **Quelle douleur amère**
> **N'apaisent pas de saints devoirs remplis?**

— Vous-êtes morts, parce que vous n'avez pensé qu'à vous, parce que vous vous êtes faits « les échos de vos sons. »

Ainsi pas un mot de reproche à la société, pas un vers pour lui dire : vous deviez à ces enfants la gloire, la fortune, le bonheur. Non, d'après le chansonnier, c'était à eux de mériter l'une et de conquérir l'autre ; — quant au bonheur, s'il leur a manqué, c'est qu'ils ont méconnu le devoir. — Il plaint les victimes, il les absout, parce que l'humanité manque de « saints apôtres; » mais il ne fait pas l'apothéose du désespoir, et ne couronne pas le soldat qui fuit le champ de bataille.

En effet, Béranger s'indignait quand il voyait que l'on demandait tout à la société, qu'on attendait tout d'elle, et qu'on l'accusait sans cesse, au lieu de l'améliorer par sa propre initiative. Suivant lui, la société représentant l'ensemble des hommes et l'intérêt général, c'était aux individus de travailler pour elle, de lui consacrer leurs facultés et leurs efforts.

— Cessez d'appeler l'aide et le secours des autres sur vous-mêmes, disait-il : occupez-vous de vos semblables, et de ce concours de bonne volonté et d'abnégation de tous pour tous naîtra l'amélioration réelle du sort de chacun.

Complétement en dehors des idées autoritaires et

religieuses qui font de l'État une sorte de Providence terrestre, image de la Providence divine, ennemi de l'égoïsme qui rapporte tout à soi, ne voit que des droits chez l'individu et que des devoirs dans la société, il mettait les droits du côté de la société, les devoirs du côté du citoyen. Aussi ne fut-il jamais disciple d'aucune de ces écoles socialistes qui prêchent « une société absolument nivelée sous le protectorat de l'État démocratique, » ni égalitaire dans le sens exagéré du mot. Il regardait tous les hommes comme des frères, et, fondant ensemble cité et citoyen, il les plaçait sous la loi unique du devoir. Il voulait la responsabilité individuelle, et l'État n'était à ses yeux qu'une *résultante*.

On comprend pourquoi et comment Béranger, avec de semblables idées, n'aimait ni le désespoir, ni les désespérés, ni même la tristesse et les mélancoliques. Dans le désespoir, il ne voyait guère, et avec raison, qu'un égoïsme exalté, le dépit des ambitions trompées. Il n'admettait pas qu'on pût se livrer au découragement, renoncer à la lutte, se laisser dominer par la tristesse. De quel droit s'affliger et pleurer, lorsque l'action nous réclame? Quand on lui disait : — Je suis triste, il répondait : — Vous n'aimez donc personne ? Vous ne pensez donc qu'à vous-même? Renoncez aux rêves, le rêve n'est bon qu'à nous rendre *inutile*, — le plus grand crime aux yeux de Béranger, — qu'à développer en nous une sensibilité nerveuse et sans objet. Agissez, pensez aux autres, et le plaisir de les soulager vous consolera de tous vos chagrins. Il n'y a que les gens inutiles qui soient tristes.

« Ne vous laissez pas aller, écrit-il à M. de Lanoye[1], aux lon-
» gues et secrètes douleurs : Dieu le défend à notre nature...
» Continuer de chanter... S'attacher à son œuvre, l'achever, la
» parfaire, c'est aussi un moyen de s'attacher à la vie. — Pres-
» que tous les bons ouvriers vivent longtemps; c'est qu'ils
» accomplissent une loi de la Providence. »

« Peut-être, avec cette misanthropie si commune à votre âge,
» écrit-il à M. N. Peyrat[2], êtes-vous disposé à accuser notre
» pauvre espèce... Ne négligez pas de vivre avec vos frères,
» sans quoi vous n'apprendrez jamais à leur devenir utile. Et
» c'est la mission que le Père commun nous a donnée à tous,
» et à laquelle nous devons employer toutes nos forces physi-
» ques et intellectuelles. »

« Rattachons-nous, écrit-il encore à M. Bernard, aux inté-
» rêts de l'humanité. »

« Je ne suis resté indifférent à rien de ce qui a intéressé
» mon pays et l'humanité, » écrit-il ailleurs à M. Pelouze.

Telle est la philosophie véritable de Béranger. Elle repose sur le devoir de chacun envers tous, et ne connaît qu'une loi, être utile. Son principe s'appelle la fraternité, son résultat serait la liberté et l'organisation de la démocratie, qui cessera d'être une menace du jour où la démocratie elle-même cessera d'être une revendication et une revanche, pour devenir, comme la rêvait Béranger, une agape de frères, un *amour pratique* de l'humanité, un concours de toutes les volontés pour le bien général.

[1] *Correspondance*, t. II, p. 169.
[2] Voir 1re partie, *Nos intimes*, p. 49.

§ 3. — SA RELIGION.

Les idées religieuses du chansonnier, avons-nous dit, ont trouvé trois sortes d'adversaires : 1° ceux qui reprochaient au poëte son irréligion et son scepticisme ; 2° ceux qui s'indignaient de sa « théologie roturière [1], » et lui interdisaient, en vertu d'une sorte d'esthétique morale, le droit d'aimer Dieu et d'en parler à sa façon ; 3° ceux qui regrettaient que Béranger se fût arrêté, dans ces matières, au déisme, c'est-à-dire en deçà des limites où commence la scission absolue avec les idées religieuses du passé.

Nous avons en temps et lieu, lorsqu'il s'est agi de M. Renan et de ses dédains fort théocratiques, répondu aux partisans des religions raffinées, mystérieuses et mélancoliques.

Il nous reste maintenant à laver le poëte du ridicule reproche d'irréligion.

Béranger croyait très-sincèrement, et avec une grande force, en un Dieu créateur, ainsi qu'à l'immortalité de l'âme. Si son bon sens et sa conscience l'empêchaient de rentrer dans aucune des églises à dogme, soit catholiques, soit protestantes ; s'il ne croyait pas à la divinité du Christ [2], à l'immaculée

[1] Voir M. Renan (3e *partie*, t. I. *Les ennemis naturels*).

[2] « J'ai toujours cru que l'Évangile était une œuvre humaine ; car, suivant moi, l'humanité a toujours eu en elle les hommes qu'il lui fallait pour l'améliorer et la réformer [1] ; mais suivant les temps et

[1] Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh ! bien, demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain. (*Les Fous.*)

conception, à la Trinité, aux saints et aux miracles ; s'il repoussait également le système barbare de la chute de l'homme, de la grâce et du rachat, au moyen de certaines pratiques, des âmes vouées à l'enfer pour une pomme coupée en deux et offerte par une première femme à un premier mari faible et crédule, Béranger néanmoins acceptait une partie de la conception chrétienne d'une vie future.

Le chansonnier, il faut bien le reconnaître, était de complexion éminemment religieuse. Toutes ses chansons parlent de Dieu et de l'autre monde ; ses préfaces, sa *Biographie*, sa *Correspondance* sont remplies des expressions variées, mais toujours aussi affirmatives, de sa foi en un Père céleste dont les bons cœurs sont les élus. Il ne se sépare des sectes qui représentent le christianisme que sur la question secondaire des dogmes et sur la question plus importante du caractère qu'il convient d'attribuer à l'Être suprême. Béranger fait, à cet égard, ce que fait l'humanité depuis qu'il y a des hommes et des religions : il se fait un Dieu à son image, et l'orne de toutes les vertus dont le chansonnier trouvait en lui-même le modèle. Le *Dieu des Bonnes Gens* se distingue du Dieu biblique, par cette bonté active, cette indulgence sympathique, cette bienfaisance universelle, cette protection des opprimés, cet amour des faibles, qui distinguaient Béranger au suprême degré.

suivant les circonstances nationales et individuelles, il y a eu des hommes qui ont répondu plus ou moins aux besoins du monde, et qui ont trouvé dans leur cœur une forme plus ou moins juste, humaine, éternelle... » (L. Noel, *Souvenirs de Béranger*.)

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre;
Tout va finir l'univers et le temps.
. . . .
Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère :
S'il créa tout, à tout il sert d'appui ;
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.....

Ces vers expriment très-nettement dans quelle mesure la foi déiste du chansonnier se sépare du christianisme officiel et même évangélique. Béranger repousse absolument le Dieu des prêtres, c'est-à-dire le Dieu du catéchisme soit catholique, soit protestant, pour affirmer un autre dieu plus adouci, plus *moderne*, en ce sens qu'à l'idéal barbare de la force, de la colère et de la vengeance, le poëte oppose l'idéal nouveau de la mansuétude, de la paix et du pardon. Ce nouvel idéal se fait jour déjà dans la prédication de Jésus, mais d'une façon quelque peu confuse, et la gangue hébraïque le recouvre encore en plus d'un endroit. Cependant, Béranger qui ne voit dans l'Évangile que le sentiment fraternel dont nos interprétations le remplissent chaque jour davantage se croit à ce point de vue fort chrétien. S'il s'exagère les conformités de sa doctrine avec la doctrine du Christ, il n'exagère rien, lorsqu'il se défend du reproche d'impiété :

Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes ! par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à

l'audience. Je ne puis à cet égard que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle; les croyants qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. *Moi, qui suis de ces croyants*, je n'ai jamais été jusque-là : je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété [1] ?

Ailleurs, dans sa *Correspondance*, nous lisons une lettre adressée à M. Tugnot de Lanoye et qui n'était certes pas destinée à la publicité, où la foi religieuse du chansonnier se trouve très-vivement et très-nettement affirmée :

Et moi aussi j'ai été malade, j'ai été profondément triste, et de plus, j'étais bien pauvre, et je n'avais pas reçu d'éducation. Mais je faisais des vers, mais j'avais des amours, surtout (voulez-vous que je vous le dise?) *j'avais confiance en Dieu !* Cette confiance ne m'a jamais abandonné, et j'espère qu'elle sera mon oreiller de mort ! Ah ! Monsieur, si cette confiance est en vous, cramponnez-vous après elle. Vous voyez, elle a sauvé un pauvre chansonnier, fort mauvais sujet au dire de nos dévots de place, *qui font du christianisme et même du catholicisme sans croire à grand'chose.* Moi, J'AVAIS LE DÉISME DANS LE COEUR, et j'ai vécu ! [2]

La foi religieuse de Béranger n'est pas douteuse, et il faut appartenir aux petites sectes des églises à dogmes, être bien borné, ou de bien mauvaise foi, pour parler de l'irréligion du chansonnier. Il avait, au contraire, un vif et profond sentiment religieux.

[1] Préface de 1833.

Il rejetait à la vérité tous les restes de barbarie légués par le passé aux religions modernes, et qui se retrouvent encore dans les mandements épiscopaux, les prédications de la chaire et les ouvrages de théologie ; sa conception de Dieu était plus conforme aux sentiments d'humanité qui honorent notre époque et seront une des gloires de notre siècle [1] ; mais enfin il était religieux, très-religieux, ou, si l'on préfère, très-croyant et même chrétien dans une certaine mesure restreinte.

On ne pourrait nier sa foi et parler de son impiété que s'il était demontré que le sentiment religieux est inhérent aux formes établies pour adorer Dieu, au lieu d'être une disposition de l'esprit, une tendance

[1] En vain un fou crie, en entrant,
Que Dieu doit être intolérant ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
Satan lui-même est bien venu :
La belle en fait un saint cornu.

Dieu qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'Enfer ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
La douceur va tout convertir :
On n'aura personne à rôtir.

Le Paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.
« Je vais, Margot,
» Passer pour un nigaud ;
» Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

(*Les clefs du Paradis*).

de l'être moral à s'incliner devant une volonté supérieure et distincte du monde. Les religions, ne l'oublions pas, ne sont que les codes écrits, les formules du sentiment religieux. Si ce sentiment n'existait pas en dehors des églises, depuis longtemps église et sentiment auraient disparu du domaine intellectuel de l'humanité.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet, ce ne sont pas les religions qui créent le sentiment religieux, c'est le sentiment religieux qui enfante toutes les religions : voilà pourquoi, elles sont si difficiles à détruire ; voilà pourquoi lorsque l'on combat une religion, une autre vient à sa place, erreur plus nouvelle succédant à une erreur antique ; voilà pourquoi les hommes qui pensent que les croyances religieuses, nécessairement hypothétiques, sont toujours fatales au progrès rapide de l'esprit humain, — lequel doit s'affranchir de tout bagage inutile et de toute entrave, s'il veut arriver à la conquête définitive de la réalité, — voilà pourquoi, disons-nous, ces hommes ont le devoir de saper dans ses bases, non pas telle ou telle forme religieuse, mais le sentiment religieux lui-même. — Croit-on qu'un arbre porte de mauvais fruits et occupe le terrain propre à une meilleure culture ? on ne se contente pas de couper les fruits et de les jeter, on déracine l'arbre et on le brûle.

Maintenant si nous étudions les idées religieuses de Béranger, au point de vûe purement philosophique, si nous nous demandons quelle était leur qualité et leur portée, nous devrons reconnaître qu'à cet égard Béranger semble avoir rétrogradé au delà

de Voltaire et des encyclopédistes. Voltaire était déiste, sans doute, mais son déisme était entièrement négatif : c'était une limite imposée par le philosophe à ses recherches et à ses luttes, ce n'était pas, à proprement parler, une foi. Quand on considère l'œuvre immense que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* avait entreprise ; quand on songe aux nombreux et terribles adversaires qu'il a combattus sans relâche et vaincus ; quand on évoque les fantômes de l'intolérance et du fanatisme représentés par un clergé puissant tout couvert du sang des calvinistes, de Calas et de Sirven; quand on se rappelle qu'il s'agissait, non pas, comme aujourd'hui, de tirer les conséquences pratiques de principes révolutionnaires généralement admis par les hommes éclairés, mais bien de trouver la théorie et de poser ces principes ; quand on se souvient que tout était à créer, l'histoire et la science, les finances et la législation, le contrôle et l'égalité, on comprend qu'un homme ne pouvait tout embrasser à la fois, ni surtout atteindre du premier coup au but suprême et reculé de la rénovation complète dont il se faisait l'héroïque promoteur. — Voltaire sentit l'impossibilité matérielle de pousser à bout une tâche si fort au-dessus des forces humaines, et lui-même, sans hésitation, marqua les deux points extrêmes où devait s'arrêter son œuvre personnelle de démolition : ces deux points furent Dieu et le Roi. Avant d'arriver jusqu'à eux, il fallait détruire un monde moral et politique tout entier. Tous les préjugés d'une part, de l'autre tous les privilèges. Si l'on voulait parvenir au cœur même de la place, il fallait combler les fossés, faire sauter les

casemates du double édifice social et religieux. Il fallait le miner, d'abord, puis ouvrir la brèche; alors, seulement alors, la liberté et la raison pouvaient espérer de planter leurs drapeaux aux larges plis fraternels sur les ruines amoncelées du principe d'autorité soit temporelle, soit spirituelle.

Voltaire prit toutes les questions politiques et sociales réservées à l'avenir, les mit à part en un seul bloc, sur ce bloc planta un écriteau ainsi conçu: Royauté, — et fronda, sapa, dénonça les innombrables abus qui émanaient d'elle, mais aussi qui la séparaient du peuple, et la protégeaient contre ses colères. Pour les questions morales, philosophiques et religieuses, il employa le même procédé; il fit la part du feu, c'est-à-dire de ce qu'il devait concéder au passé et laisser sans solution, réunit tous ces grands problèmes en un faisceau unique, et dessus écrivit, à la craie, un seul mot : Dieu, puis il se retourna contre le clergé, se moqua des conceptions bibliques de l'univers, flagella la superstition, ridiculisa le sentiment religieux, défendit la *matière pensante*, démolit une à une toutes les croyances, toutes les institutions qui relevaient de l'idée de Dieu, et le mettaient pour longtemps à l'abri des questions indiscrètes et des enquêtes redoutables.

Aujourd'hui le duel continue, mais il n'y a plus que deux adversaires en face : la liberté et l'autorité, quelque soit son nom; l'homme et Dieu : il faut que l'un ou l'autre triomphe ou périsse.

La royauté et le déisme sont les colonnes d'Hercule de Voltaire : il s'y arrête, il n'y croit pas.

Du reste, chez la plupart des hommes du XVIIIe siècle,

— Rousseau excepté, — le déisme n'a pas d'autre caractère ; c'est un mot commode, une réponse élastique et facile, derrière lesquels on sous-entend tout ce qu'on ne veut ou ne peut pas dire ; c'est un rideau tendu entre le monde purement humain et l'autre monde : rideau mobile qui sera soulevé quelque jour, et qu'on est convenu de laisser en place par prudence ou par lassitude. Il appartenait au XIXe siècle de faire du déisme une sorte de religion, de donner aux problèmes posés par la raison humaine des aspects dogmatiques, à la critique philosophique des allures de sacerdoce.

Béranger n'a pas complétement échappé à cette tendance de son époque. Fils de Voltaire à certains égards, — et par son actif et généreux amour des hommes, et par son bon sens acéré, et par son intelligence aux libres allures, et par une certaine façon d'aborder en souriant les questions qu'abordent « avec tremblement, » génuflexions et soupirs, les hommes de l'école de Rousseau et de M. Renan, et par cette faculté de la raillerie sanglante qui tue et qui fait rire, — Béranger s'éloigne du plus puissant des esprits *français* sur la question du déisme. Le chansonnier y apporte un sentiment, une vivacité d'expression que Voltaire n'a jamais connus, et que le XVIIIe siècle, nous le répétons, n'aurait pas compris. Autant le philosophe de Ferney relègue Dieu, loin, bien loin dans l'infini et l'indiscutable, autant le poëte populaire le rapproche de l'homme, et le mêle à ses préoccupations. Béranger aime le Créateur : s'il ne le prie pas à la manière des dévots, s'il n'en fait pas un être capricieux et redoutable,

une sorte de pédagogue surveillant, férule en main, les marmots qu'il a créés tout exprès pour lui rendre hommage, il l'adore en comptant sur sa bonté, et en s'inclinant devant sa puissance :

> **Il est un Dieu, devant lui je m'incline,**
> **Libre et content, *sans lui demander rien.***

C'est une religion toute philosophique et théorique, affranchie de quelques erreurs et de désirs égoïstes, mais c'est déjà une religion, puisque le sentiment religieux s'y trouve.

Cela prouve une fois de plus combien nous sommes tous fatalement les produits de notre race et de notre siècle, combien le milieu où nous naissons, où nous vivons, marque profondément son empreinte sur notre esprit. La Révolution française avait aboli le catholicisme : qu'importe ? c'est en vain qu'on décrète la suppression d'une forme religieuse, tant que le sentiment religieux persiste. A peine les églises étaient-elles fermées aux pompes catholiques, que Robespierre proclamait le culte de l'Être suprême. Le XVIII[e] siècle avait ébranlé la foi et détruit les dogmes, il n'avait pas tari la source d'où ils sortent. Aussi, après la persécution religieuse, y eut-il réellement une réaction en sens contraire, une véritable recrudescence de religiosité ; seulement, — et ceci prouve avec toute évidence combien le sentiment religieux, lui-même quoique vivant encore, a perdu de sa force et de son énergie, combien il languit et semble toucher à son déclin final, — cette renaissance ne put rien enfanter de nouveau. Tout ce qui progresse, invente, tout ce qui est sain et vigoureux, crée :

au XIX[e] siècle le sentiment religieux n'a rien inventé, rien créé ; comme l'architecture et la sculpture, arts morts qu'on essaie en vain de galvaniser, il s'est contenté des formes vieillies, des dogmes usés. Il a continué de s'abriter sous l'édifice vermoulu du catholicisme, auquel il ne croit plus, et qui ne répond plus — quoi qu'on en ait — aux aspirations nouvelles, aux besoins exigeants que le souffle des temps modernes jette dans tous les esprits. Il a porté avec lui dans la vieille citadelle papale des éléments de discorde et de désertion, sans trouver en lui-même la force de s'élever un abri plus durable. — Cela devait être. Aux moribonds, que faut-il ? une tombe !

Cependant, par un dernier effort, il a tenté, il tente encore de s'éterniser en se cramponnant parfois à la philosophie. Il s'efforce d'ériger le spiritualisme en église, le déisme en une foi [1] ; vaine tenta-

[1] Cela est si vrai que le Monothéisme chrétien ou *Unitarisme* a maintenant son *Recueil de prières*, comme toute religion constituée. Un pasteur protestant, M. Leblois, vient de publier un volume très-curieux et très-intéressant, sous ce titre : *Prières pour les différents âges et les principales circonstances de la vie* [1]. M. Leblois est un esprit indépendant et hardi qui semble avoir courageusement secoué le joug de la tradition et des dogmes, pour se réfugier dans un monothéisme vivant, pur de toute alliance, de tout compromis avec l'orthodoxie. Ses prières s'adressent au seul Dieu, ne nomment Jésus que comme le meilleur des hommes, et n'ont de commun avec les religions établies que le sentiment religieux :

— « Comment exprimer les transports de joie que j'éprouve, ô
» Dieu de vérité, depuis que l'image du vrai Jésus a banni de mon
» cœur la fantastique figure du faux Christ !... Sous sa domination
» usurpée, tu ne m'apparaissais, ô Dieu d'amour, que comme un
» tyran farouche, altéré de sang, impitoyable envers tous ceux que

[1] Strasbourg et Paris. Joël Cherbuliez, libraire.

tive ; ni le spiritualisme, ni le déisme ne sont des religions : choses vagues, transitoires, sans point de départ, sans conclusion, ils alourdissent la marche de la raison, ils retardent les progrès de la science ; mais leur action négative ressemble à ces potions calmantes et inoffensives qui rendent plus doux le passage de la vie à la mort, de l'existence à la destruction.

A cette tentative désespérée, nous aurons dû le mouvement retrograde de la philosophie contemporaine ; ces compromis entre la raison et la foi qui ont produit tant de trouble dans les consciences,

» ta colère avait frappés, et que tes irrévocables arrêts avaient voués
» à la damnation éternelle. Ce Christ partial, qui prétendait en sau-
» ver quelques-uns, m'inspirait même plus de froideur que de sym-
» pathie, puisqu'il ne pouvait se résoudre à les sauver tous, et à
» réunir sous son manteau de miséricorde ceux de tes enfants qui
» ne l'avaient jamais entendu nommer..... *Né comme nous*, le vrai
» Jésus sanctifie les lois de la naissance, que son rival avait cou-
» vertes de souillures. Doué d'un cœur partagé, *comme le nôtre*,
» entre les sollicitations de ton esprit et les suggestions de l'égoïsme,
» il nous a prouvé quelles forces prodigieuses tu as cachées au fond
» de la *nature humaine*, en triomphant des tentations, en t'aimant,
» ô Dieu, jusqu'à la mort, en aimant l'humanité jusqu'à se donner
» pour elle. Il nous a montré *ce que nous pouvons faire* quand ton
» amour embrase nos cœurs, *quand nous sommes arrivés à la*
» *conscience de notre union avec toi, et que nous avons reconnu*
» *ton enfant* dans chaque homme..... Puissé-je, *ô Père de Jésus et*
» *de l'humanité*, te servir, comme Jésus, *par des pensées saintes*,
» *par la droiture des sentiments*, *par la charité du cœur et par le*
» *dévouement au genre humain !* » (BONHEUR DE CONNAITRE LE VRAI JÉSUS, page 274 et *passim*).

Béranger aurait pu réciter cet acte de foi, et il exprimait souvent, presque en mêmes termes, les mêmes sentiments. C'est ainsi qu'il comprenait l'Évangile et Jésus. Du reste, il n'y a pas un vrai déiste qui ne consentirait à dire cette belle prière.

tant de vide dans les intelligences, tant de faiblesse dans les caractères. Nous lui devrons aussi quelques belles œuvres d'art, dans le genre de *la Vie de Jésus*; mais le faux et le confus passent, le réel et le vrai réclament leurs droits : ils chasseront du même coup le sentiment religieux qui raisonne et les philosophies qui croient, car la vérité, c'est la foi qui s'incline ou la raison qui commande.

D'ailleurs, ce déisme, cette tendance religieuse que nous relevons chez Béranger et qu'il a subie comme tous les hommes de son époque,—c'est à peine si l'on trouverait une exception parmi les écrivains et les penseurs, depuis 1800 jusqu'à 1848,—ont contribué pour leur part à populariser les chansons du poëte. Dans cette œuvre éminemment populaire, où l'on peut dire que la France de la Restauration et de 1830 revit tout entière, une autre conception religieuse n'eût pas exercé l'action favorable que Béranger en attendait sur le peuple. N'oublions jamais, en effet, quand il s'agit de Béranger, qu'il s'agit aussi du peuple, auquel le chansonnier s'est adressé, et duquel il a été entendu.

Or le peuple n'a lu ni Voltaire, ni Rousseau; en dehors d'une incrédulité brutale et instinctive, il ne connaissait que les grossières superstitions et les cérémonies catholiques. Grâce au chansonnier, il a connu un autre ordre d'idées, il a entrevu un monde moral et religieux qui n'avait rien d'officiel ni de dogmatique. Il a comparé le *Dieu des bonnes gens* au Dieu du catéchisme, et, lorsqu'il a repoussé le second, il a pu se rendre compte des motifs de sa répulsion et de sa résolution. Il s'est élevé d'un degré, en appre-

nant à réfléchir sur ces questions, en les entendant traiter devant lui, en adoptant une doctrine toute en faveur de la liberté et de l'affranchissement de la raison, si on compare le déisme consolant et démocratique du poëte au Jéhovah romain. Puisque nous ne pouvons atteindre à la vérité d'un seul bond, puisqu'il nous faut passer par une série d'approximations et d'expériences, quitter Bossuet pour Voltaire, et le spiritualisme pour la science, le peuple a progressé en adoptant la foi raisonnée et libre du chansonnier. Lorsqu'il prêchait le déisme aux ignorants, Béranger jetait encore, mais, cette fois, sans arrière-pensée, « une planche sur le ruisseau. »

De même que Béranger était déiste, il était spiritualiste. Il le dit en maint endroit de sa *Biographie* et de sa *Correspondance*, et dans ses Chansons même, surtout dans les dernières, il proclame sa croyance en l'immortalité d'une âme *immatérielle*. Cependant sur cette question de l'immortalité et de l'*immatérialité* de l'âme, le chansonnier s'exprime en termes moins arrêtés et moins nets que sur l'existence de Dieu, et cela se comprend. Si le bon sens, au premier abord, admet un Être suprême, si une certaine logique nous conduit naturellement à conclure de l'œuvre à l'ouvrier, de la création à un Créateur doué de volonté et distinct de sa création, le bon sens et la logique se refusent visiblement à concevoir une âme immortelle dans un corps mortel. Cette chose mal définie, incompréhensible, qu'on ne sait où loger, qui n'a ni étendue, ni divisibilité, ni aucune des propriétés de la matière, et qui cependant ne se manifeste que par elle; qui la dirige et

la domine, dit-on, et qui cependant souffre de toutes ses souffrances, jouit de tous ses plaisirs, ne reçoit de sensations et d'idées que par l'intermédiaire de ces organes périssables auxquels elle doit survivre et sans lesquels il lui serait impossible de sentir, de penser et d'agir, — puisque sensation, pensée, action, si elles ne revêtent une forme tangible, deviennent aussitôt de pures entités, dont l'existence latente n'offre aucune réalité et dès lors aucun intérêt ; — l'âme, disons-nous, ne présente à la raison qu'une succession de problèmes sans solution. Aussi ne devons-nous pas nous étonner que Béranger en ait toujours parlé d'une façon assez vague, quoiqu'il crût à la persistance de la vie et de la personnalité [1] dans un monde meilleur. C'était chez lui, dirait-on, plutôt un sentiment et un désir, surtout une illusion consolante, qu'une foi réfléchie et une conviction raisonnée. Il se plaisait à rêver qu'il retrouverait un jour ses amis, ceux qu'il avait aimés et ceux qu'il avait obligés, et qui sait ? que, là-haut, il pourrait encore leur être utile. D'ailleurs le spiritualisme comme le déisme du poëte, surveillés par le vigoureux bon sens du penseur, n'ont jamais déteint sur sa morale et sa philosophie. C'étaient là les aspirations de l'homme d'imagination ; l'homme pratique et sensé a toujours conçu les devoirs du citoyen et l'organisation de la société en dehors de ces hypothèses.

En effet, le spiritualisme n'est pas toujours la

[1] Il y a là, du reste, deux conceptions qui ne sont pas corrélatives. La vie ne meurt pas : elle se transforme. La question réside seulement dans la persistance de la personnalité au delà du tombeau.

conséquence du déisme: de nombreux exemples le prouvent dans l'histoire, et, au besoin, ils ne manqueraient pas autour de nous. Les Hébreux, de bonne heure convertis par Moïse du polythéisme [1], qu'ils traversèrent, au monothéisme dans lequel ils s'arrêtèrent, ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme. Jésus lui-même, — il croyait fort en Dieu, — ne proclame nulle part d'une façon catégorique l'exist nce de l'âme, ni surtout son *immatérialité*. Les passages où il parle de la « Géhenne de feu, » et cette menace d'un tourment tout physique ne peuvent à coup sûr s'appliquer qu'à une conception matérielle de l'âme, qui ne saurait brûler si on la suppose incorporelle, et les damnés, dans l'enfer catholique, ne sont évidemment pas de purs esprits.

Des Pères de l'Église, ainsi que les premiers chrétiens, ont cru à l'âme matérielle [2], et l'annonce du

[1] La critique allemande a démontré surabondamment que la Bible actuelle est formée de deux sortes de documents fondus ensemble, ou même, et le plus souvent, simplement juxtaposés par quelque copiste ou rédacteur relativement assez moderne.

Ces documents ont reçu les noms d'*Élohistes* et de *Jéhovistes*, suivant le mot par lequel l'idée de Dieu s'y trouve exprimée. Dans les uns cette idée est figurée par le pluriel *Élohim*, qui veut dire les *forces*, les *puissances*, et dont on ne saurait nier le caractère polythéiste; dans les autres, de date plus récente, contemporains de Moïse ou postérieurs à sa mission, les *Élohim* sont remplacés par *Jéhovah*, personnification du Dieu unique. (Voir Michel Nicolas, *Essai de critique biblique*, 1 vol. in-8°, Michel Lévy.)

[2] « La croyance générale parmi les Pères de l'Église était que l'âme est plus ou moins matérielle. Ceux-là même qui parlent de l'*asomasie* de l'âme, n'entendent par là qu'une matière très-subtile, comme le prouve deux passages d'Origène, dans l'un desquels il dit que l'âme est incorporelle, et dans l'autre, qu'elle tient, pour ainsi dire, le mi-

Jugement dernier, où tous les humains se retrouveront avec leur corps, indique bien que le *spiritualisme* est une conception beaucoup plus moderne, introduite dans le christianisme sous l'influence des idées alexandrines, mais que le christianisme ne contenait pas à son début.

Voltaire, lui, tout en en affirmant le déisme, ne peut se résoudre à croire à l'existence de l'âme. Partout dans ses œuvres et dans sa correspondance, il montre jusqu'à quel point cette idée révolte sa raison.

— Peut-on démontrer, s'écrie-t-il à chaque instant, que Dieu n'avait pas le pouvoir, s'il l'avait voulu, de donner à la matière la faculté de penser?

— Peut-on prouver, répète-t-il sans cesse, que la pensée n'est pas une propriété de la matière, comme l'étendue et la divisibilité?

lieu entre la chair et l'esprit. Cependant aucun d'entre eux n'eut des idées plus grossières que Tertullien, qui donne à l'âme la forme et les propriétés du corps, par la raison que si elle n'était pas corporelle, elle ne serait capable ni de châtiment, ni de récompense. Tel était aussi l'avis de Méthodius, d'Arnobe, qui attribue à l'âme la solidité d'un corps, et de Lactance qui, à l'exemple des Pères alexandrins tenait l'âme pour une substance d'une ténuité extrême, mais lui refusait l'immatérialité, attribut de Dieu seul. A ces docteurs de l'Église il nous serait facile d'en ajouter vingt autres, tandis que nous n'en connaissons que deux, Nemesius et Augustin, qui aient affirmé clairement l'incorporéité de l'âme, avant que Claudius Mamert publiât son traité de l'état de l'âme contre Fausta Diez, lequel enseignait que les âmes ont un corps subtil de même que les anges. Ce furent les Scolastiques qui fondèrent définitivement la spiritualité de l'âme, admise comme une vérité incontestable par les philosophes et les théologiens depuis que Descartes l'a présentée dans tout son jour. (Eugène HAAG, *Histoire des dogmes chrétiens*, 2 vol. in-8°. Joël Cherbuliez.)

En effet, l'estomac reçoit des aliments, les digère, les transforme en chyle qui devient du sang et se distribue à l'organisme entier. Pourquoi le cerveau ne serait-il pas un autre estomac affecté à des fonctions semblables, dans un ordre différent? Pourquoi, puisqu'il reçoit les sensations, ne pourrait-il les digérer à sa façon, les transformer en idées, unir ces idées ensemble, et donner naissance à ce que nous sommes convenus d'appeler la pensée? Il n'y a là aucune impossibilité, rien qui choque le bon sens et la raison, rien qui ne soit conforme aux lois reconnues de la nature. Mais contre cette hypothèse, un sentiment proteste en nous, et le plus invincible de tous, — la vanité. L'homme ne se sent plus assez séparé des animaux. Il lui a fallu d'abord un Dieu qui lui donnât le monde, et qui créât les mortels « à son image; » il lui a fallu ensuite une âme qui fût sa propriété exclusive, et qui lui permît d'appeler instinct la pensée chez les autres êtres vivant à ses côtés.

Le christianisme, en ne s'occupant que de l'homme, en laissant inexpliqué le monde animal et végétal, en renfermant l'univers dans deux expressions: Dieu et l'humanité, a été, quoiqu'on dise, et quelque bruit qu'on fasse de l'humilité relative qu'il a prêchée, l'apothéose de l'orgueil humain. Il a humilié l'homme devant Dieu, mais, à Dieu, il a donné l'homme pour unique préoccupation, pour unique sollicitude, et il a séparé ce dernier de la création entière, dont il fait partie pourtant, au même titre que toute créature animée. Il a même réduit l'homme à un seul couple et tout résumé ainsi : un

homme, un Dieu. — Jamais philosophie n'a donc été plus exclusive, jamais système de l'univers n'a été plus incomplet; jamais on n'a laissé dans un oubli plus profond, dans un dédain plus superbe, la nature et ses innombrables enfants.

Aussi le christianisme pur ne contient-il pas les éléments de cette synthèse universelle vers laquelle la science moderne nous conduit à pas de géant. Plus nous avançons, plus nous prenons possession de la terre, plus nous découvrons combien la vie y est enracinée et active jusque dans le moindre atome, — plus l'homme conçoit ce qu'il y a d'impossibilité et d'ignorance dans l'isolement où il a voulu se renfermer, plus le sentiment de la solidarité, non pas seulement humaine, mais absolue entre les diverses manifestations de la vie, s'accuse avec force et réclame une solution pratique. Voltaire le devinait déjà, lorsqu'il déclarait hautement, et l'on peut dire courageusement, que si l'homme avait une âme, les animaux, — qui ont les mêmes organes, qui ont de la mémoire, des idées, un raisonnement, des passions, et qui se montrent susceptibles d'éducation, — ont une âme également. Nous ne serons sortis des préjugés, de la science fausse, des cosmogonies craintives et ridicules que du jour, où nous retrempant sincèrement dans la nature *réelle*, où l'interrogeant sans faiblesse et sans orgueil, avec le saint amour de la vérité et le désir énergique de voir clair, nous renverserons les barrières qui séparent l'homme de la création, comme nous avons déjà renversé en partie les barrières qui séparaient les hommes entre eux; que du jour où

nous comprendrons que les mêmes effets supposent nécessairement les mêmes causes, *que la vie est toujours et partout l'intelligence*, et que des idées ne deviennent pas des instincts en passant de l'homme au quadrumane.

L'admiration profonde de Béranger pour l'Évangile et pour la vie de Jésus a contribué sans doute à donner à ses idées cette teinte de spiritualisme que nous y constatons. Ce qui l'avait frappé dans la prédication du jeune Hébreu, ce sont quelques paroles véritablement très-belles, cette énergique aspiration vers le bien, ce mépris des formes et des pratiques religieuses qui tranche si singulièrement avec les pompes, les minuties et le matérialisme de la religion catholique, où chaque parole du maître est devenue une cérémonie, un sacrement, une prescription. Le chansonnier y avait deviné une tendance trop conforme à ses vœux de fraternité pour qu'il s'y montrât insensible. Seulement il complétait la doctrine de Jésus par une morale et une philosophie toutes modernes et très-révolutionnaires, et il crut que cette morale, que cette philosophie en découlaient naturellement, tandis qu'elles en sont, dans une certaine mesure, la négation véritable. Le poëte a vu dans l'Évangile tout ce qu'il y mettait, et, dénaturant le christianisme, le transformant, réhabilitant le corps, supprimant la chute, croyant à la bonté des créatures, adorant Dieu, mais ne songeant qu'aux hommes, espérant la vie future, mais ne s'occupant que d'améliorer la vie présente, il a pu se dire, il a pu se croire chrétien.

En résumé, si Béranger, dans ses opinions sur Dieu, l'âme et l'Évangile, a suivi en partie le courant qui, par Rousseau et Robespierre, Chateaubriand et Lamartine, et l'école romantique tout entière, ramenait dans ses eaux troubles le sentiment religieux presque tout à fait disparu à la mort de Voltaire; s'il a subi l'influence de son siècle qui, au moment d'entrer définitivement dans le domaine de la science et de la réalité, se retourne une dernière fois vers le passé, en évoquant les rêves où s'est bercée et attardée trop longtemps l'enfance de l'humanité ; si, comme la plupart des hommes de son époque, après avoir abandonné sans retour les religions positives, il a cherché à concilier avec les nouvelles conceptions du présent ce mélange hybride des besoins modernes et des idées antiques qu'on appelle de nos jours le christianisme ; si Béranger, dis-je, a reçu la marque déiste et l'empreinte spiritualiste des soixante années écoulées depuis 1789, il appartient néanmoins, par sa morale affranchie, par sa philosophie éminemment sociale, au monde de la Révolution et de l'avenir, au monde de la science et de la liberté.

---

§ 4. — SA POLITIQUE.

La vie de Béranger a été longue. Pendant soixante-dix-sept années il a assisté à tous les grands événements de notre histoire contemporaine, depuis la prise de la Bastille, qui fut le baptême po-

litique du chansonnier, jusqu'au 2 décembre 1851, qui fut son extrême-onction.

Il nous reste à étudier le rôle qu'il y a joué, l'influence qu'il y a exercée, et la part de responsabilité qu'il convient de faire remonter jusqu'à lui ; il nous reste à rechercher si le poëte fut réellement, ainsi qu'on l'a prétendu, ennemi de la liberté, s'il a, en quoi que ce soit, contribué au retour en France du régime impérial.

Eh bien! disons-le tout d'abord :—ces suppositions sont fausses, et ne résistent pas au plus léger examen. Béranger fut toujours républicain et révolutionnaire, comme on l'avait cru jusqu'à ces derniers temps ; Béranger n'a jamais chanté que la patrie, le peuple et la liberté.

Pour plus de facilité et de clarté, nous diviserons la vie politique du chansonnier en quatre périodes distinctes. Elles comprendront : 1° le *premier Empire ;* 2° la *Restauration* ; 3° la *Monarchie de Juillet ;* 4° la *République de Février* et le *second Empire.*

PREMIER EMPIRE.

La conduite de Béranger, sous Napoléon Ier, fut pleine de fermeté et de dignité. Quand tout le monde s'attelait au char de l'Empire victorieux ; quand la France, fascinée par la gloire, reconnaissante de l'ordre et de la tranquillité intérieure qui succédaient aux convulsions de la Terreur et à l'anarchie du Directoire, abdiquait devant la volonté de fer du vainqueur d'Italie, et se livrait sans résistance

au despotisme de l'Empereur; quand des conventionnels et des régicides encombraient les avenues du nouveau pouvoir, et mettaient au service de la monarchie absolue restaurée, ces bras qui avaient renversé dans le sang la monarchie légitime; quand la France du 14 juillet 1789, de la fédération, du 10 août 1792, la France de la Gironde et de la Montagne, la France qui avait inscrit sur un drapeau rouge : liberté, égalité, fraternité, ou la mort; quand cette France acclamait d'une seule voix un nouveau maître et résignait entre ses mains toute initiative, toute liberté, à condition qu'il lui donnât le calme des rues, l'égalité, et la victoire sur les ennemis du dehors, — un jeune homme pauvre et inconnu, sans passé dont il eût à respecter les engagements, libre de sa conduite et de ses opinions, ayant seulement son avenir à faire, conservait en son cœur le culte de la République, et votait contre l'Empire.

Élevé, loin de Paris, à la campagne, puis jeté par son père au milieu des complots royalistes, le sentiment démocratique et révolutionnaire persistait en lui. Ni Robespierre ni la Terreur n'avaient pu affaiblir son amour pour des idées qui se noyaient dans le sang; ni les rêves de fortune ni les conseils de l'ambition paternelle ne pouvaient le convertir à d'autres opinions. Il résistait également au spectacle de cette gloire qui enivrait toute une nation, qu'il sut admirer et chanter, lorsqu'on voulut l'abaisser en lui sacrifiant l'honneur de la patrie, mais qui ne le consola point de la liberté absente. Il se montrait, dès lors, inébranlable dans ses croyances, avec cette nature indépendante et raisonneuse à laquelle il

dut de se conduire toujours par les lumières de son propre bon sens, laissant parler les autres, mais n'écoutant que sa conscience et sa raison.

Lorsque mon père vint nous voir en 1795, il ne fut pas peu scandalisé de mes opinions si opposées aux siennes, car il était fou de royalisme. Aussi tenta-t-il une conversion que ma jeunesse lui faisait supposer facile ; mais il s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à un petit ergoteur, qui ne cédait pas plus aux sermons qu'aux caresses [1].

On doit voir, ajoute-t-il plus loin, que j'ai été à bonne école du droit divin : pour n'en être pas devenu partisan, il fallait que ma jeune nature fut bien rétive [2].

Mais Napoléon, quittant l'Égypte, débarque à Fréjus, arrive à Paris, et chasse les derniers et indignes représentants de la République.

... J'applaudis, nous dit Béranger, avec toute la France à la révolution du 10 brumaire, *non pourtant sans craindre que le jeune général ne s'arrêtât pas au consulat.*

Si on lui demande pourquoi, « avec ses prévisions, » il n'a pas été révolté « par la violation de la constitution au 18 brumaire, » il répondra : — « *Je n'avais que dix-neuf ans, et tout le monde semblait n'avoir que mon âge pour penser comme moi.* » Il nous répondra encore : — Le Directoire avait précipité la France dans un abîme ; « les partis s'étaient anéantis par la violence, et leurs mouvements, dont on s'effrayait, n'étaient que les spasmes de l'agonie. Cette frayeur suffisait pour empêcher le petit nombre de

[1] *Ma Biographie.*
[2] Idem.

voix qui réclamaient une franche république de trouver de l'écho. » La France épuisée avait besoin d'ordre et de repos; elle avait besoin de réaliser ses rapides conquêtes de 89, de les faire passer dans la loi et dans les mœurs. Pour cela, il fallait du temps et du calme; il fallait reculer à tout prix le retour des Bourbons. La République se mourait : par patriotisme, j'acceptai donc le pouvoir du jeune général, dont l'origine, après tout révolutionnaire, et les antécédants républicains permettaient d'espérer qu'il saurait remplir, au moins dans une certaine mesure, la tâche que les événements lui confiaient. Je redoutais son ambition, son despotisme probable, mais, « *en moi, le patriotisme a toujours dominé les doctrines politiques.* » Or je sentais la patrie menacée dans son existence par la décomposition sociale que le Directoire était impuissant à conjurer. La France vaincue, c'était les Bourbons vainqueurs et l'ancien régime rétabli : c'était la Révolution perdue.

Une fois rassuré à cet égard par l'avénement de Bonaparte au consulat, Béranger sent aussitôt naître en lui les velléités d'opposition.

Qui croirait que ma première velléité d'opposition au gouvernement consulaire fut contre l'emprunt fait à Rome et à la Grèce des noms donnés d'abord aux nouvelles fonctions, et plus tard aux établissements d'instruction publique [1]....

Et c'est bien un instinct révolutionnaire qui guide ici Béranger :

[1] « ... *Consuls, tribuns, préfets, prytanées, lycées*... » (Ma Biographie.)

Tous ces mots me semblaient jurer avec le *nouveau monde* qu'avait enfanté 89... Cela ne m'a pas empêché, malgré mon amour pour les Grecs, de prendre à guignon les grands hommes de Plutarque et Plutarque lui-même... Mon admiration pour Bonaparte ne m'a pas empêché de le traiter souvent d'homme de collége. Paoli l'avait bien deviné : c'était sous beaucoup de rapports un héros de Plutarque; *aussi restera-t-il, je l'espère,* LE DERNIER et peut-être le plus grand des hommes *de l'ancien monde* qu'il aimait à refaire, à sa manière toutefois. Hélas! rien ne porte malheur comme de lutter contre un monde nouveau. Napoléon a succombé à la tâche.

Ainsi Béranger nous le dit bien clairement : — Napoléon a succombé pour avoir lutté contre le nouveau monde de 89. — Dans *Ma Biographie*, le chansonnier insiste volontiers sur le génie incontestable du capitaine et de l'administrateur, mais toujours la restriction accompagne l'éloge. Arrivé aux tristes années 1814 et 1815, lorsqu'il nous raconte l'entrée des étrangers à Paris, lorsque Napoléon Ier vaincu, il pourrait ne plus voir que le général Bonaparte défendant l'honneur et l'indépendance de la patrie, Béranger, qui parle au nom de l'histoire, nous dépeint, — avec tristesse pour les malheurs et les humiliations de la France, mais avec une juste sévérité pour l'auteur de ces maux, — l'hésitation du peuple de Paris, la faiblesse et la trahison des ministres et des généraux, la lâcheté des classes supérieures. Il ajoute enfin :

... Si l'Empereur alors eût pu lire dans tous les esprits, il eût reconnu sans doute une de ses plus grandes fautes, une de celles que la nature de son génie lui fit faire. *Il avait bâillonné la presse, ôté au peuple toute intervention libre dans les*

affaires, et laissé s'effacer ainsi les principes que notre Révolution nous avait inculqués; il en était résulté l'engourdissement profond des sentiments qui nous sont les plus naturels. Sa fortune nous tint longtemps lieu de patriotisme; mais, comme il avait absorbé toute la nation en lui, avec lui la nation tomba tout entière, et, dans notre chute, *nous ne sûmes plus être devant nos ennemis que ce qu'il nous avait faits lui-même.*

Ce serait le moment, ou jamais, si Béranger avait été impérialiste, si même il avait confondu entièrement la Révolution avec Napoléon, ce serait le moment d'exprimer des regrets sur la chute de l'Empereur, de démontrer, comme l'ont fait depuis beaucoup d'écrivains soit libéraux, soit démocrates, que Napoléon, en usant de toutes ses ressources, en appelant le peuple aux armes, aurait pu sauver sa couronne. — Béranger ne dit pas une syllabe, une seule, qui puisse faire supposer qu'il regrette le régime, ni l'homme.

Non, Béranger, en 1814, en 1815, ne pleure ni sur l'Empire, ni sur l'Empereur :

En 1814, nous dit-il, *je ne vis dans la chute du colosse que* LES MALHEURS D'UNE PATRIE QUE LA RÉPUBLIQUE M'AVAIT APPRIS A ADORER.

Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la *renaissance des libertés* nationales. On m'assurait qu'ils feraient alliance avec elles ; malgré la Charte j'y croyais peu; mais on pouvait leur imposer ces libertés.

Le retour de l'Empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national, et lui rendit son avenir en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *Cent-Jours* l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : *Je vis*

que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement... J'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée : *La politique de Lise...* [1].

Nous le répétons, pas un mot de regret pour l'Empire et l'Empereur, partout leur condamnation politique.

Béranger a voté en faveur du Consulat, parce qu'il a cru, à dix-neuf ans, avec la France entière, que là était le salut de la France et de la Révolution. Mais, quand Napoléon succombe après un règne brillant ; quand, après avoir éloigné les Bourbons, pendant quinze ans, il a définitivement créé en France de nouvelles habitudes d'égalité et de nivellement démocratique, que ni noblesse, ni clergé ne pourront plus déraciner ; quand, après l'édification du Code civil, il ne reste plus de l'action impériale que ses tendances rétrogrades et anti-révolutionnaires, Béranger, comprenant que « le colosse » a fini son œuvre utile, Béranger « pleure sur les malheurs de la patrie que la République lui a appris à adorer, » ne partage point l'enthousiasme du peuple aux *Cent-Jours*, et espère que la liberté pourra enfin être imposée à la faiblesse des Bourbons.

Telles sont les idées exprimées par le chansonnier ; tels sont les sentiments qui ressortent clairement d'une lecture impartiale de *Ma Biographie*. Cependant on pourrait supposer que le poëte converti par les faits à de nouvelles doctrines, et désireux de flatter les nouvelles idées du pays, a quelque peu modifié dans l'expression ses véritables

[1] Préface de 1833.

opinions d'alors; on pourrait supposer que réellement bonapartiste sous le premier Empire, il s'en défend aujourd'hui par amour de la popularité, pour ménager sa gloire aux yeux des dissidents.

Interrogeons donc ses actes, sa vie et ses chansons.

« En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, » le jeune homme fait une tentative littéraire, et se décide à demander l'avis, la protection d'un homme qui puisse joindre, à des conseils littéraires, une protection efficace.

Au milieu de tous ces hommes bien en cour, qui, tous, ont plus ou moins l'oreille de l'Empereur, qui disposent des pensions et des encouragements, auquel Béranger s'adresse-t-il? à aucun. — Il met « sous enveloppe ses informes poésies, et les adresse, par la poste, au frère du premier consul, Lucien Bonaparte. »

Mon épître d'envoi, ajoute-t-il, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur.

Or, Lucien représentait dans la famille impériale le côté révolutionnaire et républicain. Mal avec son frère, dont il blâmait certaines tendances, il vécut presque toujours à l'étranger dans un exil volontaire. Demander la protection de ce prince était déjà une sorte d'aveu d'opposition.

Nous pouvons, toujours vers la même époque, relever un autre fait du même genre, et encore plus caractéristique.

Toujours tourmenté de la crainte d'être un jour obligé de

faire de la littérature un métier,... je ne négligeai pas les moyens d'en obtenir un plus solide, et pour cela je m'adressai à M. Arnault, poëte tragique, ami de Lucien, etc.... J'aurais pu penser à M. de Fontanes, *également ami de mon protecteur, qui m'avait dit lui avoir lu mes vers,* mais on m'avait parlé de l'INDÉPENDANCE DE CARACTÈRE D'ARNAULT, QUI, EN EFFET, N'AVAIT PU S'AVANCER DANS LA FAVEUR DU PREMIER CONSUL : CELA DÉTERMINA MON CHOIX. Arnault devint un ami pour moi, et si *les bornes de son crédit* ne lui permirent de me placer que trois ans plus tard, il ne m'en donna pas moins sans cesse des marques d'un véritable intérêt... etc.

Ainsi, demandant une place, Béranger, loin de s'adresser à M. de Fontanes, ou de se faire recommander à quelque ministre, à quelque serviteur satisfait et puissant du nouveau gouvernement, s'adresse au poëte Arnault, parce qu'il est INDÉPENDANT, et n'a pu s'avancer dans la faveur du premier Consul. Le postulant attend trois ans sa place, il est vrai, mais, du moins, il n'a rien abdiqué de sa fierté républicaine.

Maintenant ouvrons les *Chansons,* ouvrons les recueils de vers du temps, et nous constaterons que, sous l'Empire, Béranger, poëte à ses débuts, cherchant sa veine et talonné par la misère, n'a pas écrit un vers, un seul, à la louange de l'Empire, ni même de l'Empereur. De grandes victoires se sont succédé; Napoléon a été sacré, puis il a épousé Marie-Louise, puis la naissance du roi de Rome est survenue, et l'on sait quel enthousiasme cette naissance inspira au peuple tout entier : pourtant Béranger garde le silence. De sa plume ne sort ni un chant pour Austerlitz, ni une ode sur le Sacre,

ni un dithyrambe sur la naissance de Napoléon II.

Il était pauvre, répétons-le ; il n'avait point de passé politique, il ne prévoyait même pas qu'il serait un jour le chansonnier populaire de la France, et le peuple acclamait l'Empereur.

On pourrait donc s'attendre au moins à un mouvement d'entraînement chez ce jeune homme, et trouver naturel qu'il eût, avant la Restauration et Sainte-Hélène, acclamé, lui aussi, le maître et le vainqueur. — Il s'est tu, montrant par son attitude réservée, par la netteté de ses démarches, combien était réelle son opposition, combien était inébranlable la fermeté de ses convictions, à un âge et dans une situation matérielle où les convictions sont rares et toujours gênantes pour un ambitieux pressé de parvenir.

Mais pourquoi insister ? — M. Pelletan lui-même, avec cette logique des esprits faux et cette maladresse des libellistes qui ont plus de bile que de jugement, a constaté ce silence de Béranger :

AUSTERLITZ TONNE, LE ROI DE ROME VIENT DE NAÎTRE, VOILA LE MOMENT DE CHANTER, DE RACONTER L'ENTHOUSIASME DE LA NATION.

Merci de l'aveu.

EH ! BIEN, NON ; PAS UN CHANT DANS SA POÉSIE, PAS UN MOT DANS SA CORRESPONDANCE (1).

Merci du témoignage !

Cependant Béranger a écrit quelques chansons à cette époque. On les connaît ; elles s'appellent *le Roi*

(1) Voir t. I, 4e partie, p. 353 et passim.

d'Yvetot et *le Sénateur*. La première parut assez hardie pour que l'on admirât la longanimité de l'Empereur, qui se contenta d'en sourire, et la seconde fut dénoncée comme portant atteinte à la considération du premier corps de l'État.

On ne pouvait faire davantage alors, et, si l'Empire avait duré dix ans de plus, Béranger était obligé de se taire ou de chercher une autre voie : la France perdait son chansonnier.

Napoléon tombe, Louis XVIII remonte sur le trône de ses pères, par la grâce de Dieu et des Cosaques.

Que nous dit Béranger devant cette grande chute? — J'ai pleuré sur les malheurs de la patrie. — Ce qu'il voit dans la défaite de l'Empereur, c'est l'invasion, et quand, en janvier 1814, il fait son appel aux armes pour la défense du territoire envahi, il ne prononce pas un mot qui fasse allusion à la personne du chef de l'État, ni à la forme de son gouvernement. En lisant sa chanson, *les Gaulois et les Francs,* on ne saurait deviner si nous sommes en république ou en monarchie. Béranger n'y parle que de la France, et termine par *une promesse de la paix,* qui est encore une satire voilée du passé impérial, mais rendue respectueuse par le malheur :

> Nobles Francs et bons Gaulois,
> La paix, si chère
> A la terre,
> Dans peu viendra sous vos toits
> Vous payer de tant d'exploits.

A la fin du même mois, lorsque le danger se rap-

proche, lorsque la catastrophe devient plus imminente, il nous dit encore :

> Je n'eus jamais d'indifférence
> Pour la gloire du nom français.
> L'étranger envahit la France
> Et je maudis tous ses succès [1].

Sur l'Empire croulant, sur l'Empereur dont la couronne chancelle, silence complet.

En mai 1814, tout est fini. Les Russes sont à Paris, et Louis XVIII règne. Béranger ne fait pas d'opposition au nouveau régime ; il se contente d'exalter la gloire de la France, de la consoler de ses défaites par le souvenir de ses longues victoires. Ce n'est plus du bonapartisme, comme cela aurait pu en être quelques jours auparavant, c'est du patriotisme :

> Notre gloire est sans seconde :
> Français, où sont nos rivaux ?
> Nos plaisirs charment le monde
> Éclairé par nos travaux ;
> Qu'il nous vienne un gai refrain,
> Et voilà le monde en train !
> Mes amis, mes amis,
> Soyons de notre pays ;
> Oui, soyons de notre pays [2].

Savez-vous devant qui cette chanson fut chantée ?

[1] *Ma dernière chanson, peut-être.*

[2] Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur !
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, mes amis,

—Devant les aides de camp de l'empereur Alexandre. Au moment où les uns pleuraient l'Empereur, où les autres applaudissaient « *nos amis les ennemis,* » et chantaient des *Te Deum* en l'honneur des Bourbons ramenés, Béranger laisse de côté et l'Empereur et les Bourbons : il exalte la France, — c'est-à-dire ce qui n'est ni l'empire, ni la légitimité, ni celui-ci, ni celui-là, — le pays qui fut le berceau de la Révolution, et qui reste sa personnification vivante. Puis, aussitôt désabusé des espérances trompeuses qu'avait fait naître la Restauration, et de la liberté qui pousse à l'abri des baïonnettes étrangères, il commence sa longue et rude guerre d'opposition.

Il la conduira jusqu'à 1830 [1].

Soyons de notre pays ;
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'Anglomanie ;
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays ;
Oui, soyons de notre pays.

(*Le bon Français*).

[1] *Requête présentée par les chiens de qualité*, etc.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain...

Nous sommes parvenus aux Cent-Jours, Napoléon, débarqué de l'île d'Elbe, rentre aux Tuileries, porté par un irrésistible mouvement populaire et national. Lisons les *Chansons* de Béranger; cherchons-y la trace de la joie que ce retour doit causer au chansonnier. — Quoi, rien? — Est-ce vraiment possible? — Mais que nous avait-on dit? — Cependant voici enfin une chanson politique, datée de *mai* 1815, *Cent-Jours*. — Voyons le titre : TRAITÉ DE POLITIQUE *à l'usage de Lise*. Écoutons :

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir!
. . . .

Quoique toujours sous son Empire,
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé sans mot dire
Aboyer tous les gens pressés...

Quand sur son règne on prend des notes,
Grâce pour quelques chiens félons!
Tel qui longtemps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons...

En attrapant mieux que des puces,
On a vu Carlins et Bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français...

Nous promettons, pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux!
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Voir aussi : *Vieux galons! Vieux habits!*

Lise, abjure la tyannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes.
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets!

Lise, en vain un roi nous assure,
Que, s'il règne, il le doit aux cieux.....
. . . .
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
ET RESPECTE NOS LIBERTÉS...

Nous voyons là des conseils, de la défiance, et la revendication de la *liberté;* nous n'y saurions trouver le plus petit coup d'encensoir à l'aigle, le plus petit enthousiasme pour sa résurrection. — A Napoléon vainqueur, Béranger décochait *le Roi d'Yvetot.* — A Napoléon vaincu, Béranger accordait le silence et le respect dû au malheur. — Au Napoléon des Cent-Jours, Béranger demande *des libertés.* Il lui prêche surtout la *paix.* Remarquons-le bien, sous l'Empire le chansonnier se tait sur nos conquêtes, et soit qu'il écrive *le Roi d'Yvetot*, ou *les Gaulois et les Francs,*

ou *le Traité de politique à l'usage de Lise*, il blâme l'ambition du conquérant et ses guerres lointaines. Du moment où César tombe, et lorsque la France humiliée semble prête à s'abandonner au découragement, le chansonnier change de tactique. Alors, mais seulement alors, soit pendant la première, soit pendant la seconde Restauration, le poëte exalte une gloire militaire dont il ne craint plus les dangers et le retour, dans laquelle il ne voit qu'un souvenir propre à « consoler son pays malheureux, » et, pour tout dire enfin, un moyen d'opposition. Il reprend cette thèse aussitôt après Waterloo, mais il y mêle l'amour de la liberté, et s'écrie en s'adressant à Lise[1] :

> Sans me lasser de vos chaînes,
> *J'invoquais la liberté ;*
> Du nom de Rome et d'Athènes,
> J'effrayais votre gaîté.

LA RESTAURATION.

Après les *Cent-Jours* et la deuxième invasion, commence seulement entre Béranger et la Restauration ce duel à mort qui devait aboutir au renversement du trône légitime. Pendant les quinze années qui vont s'écouler, le chansonnier se montrera impitoyable, plein d'audace et de persévérance ; avec une volonté réfléchie, sans hésitation, ni faiblesse, il sapera cette monarchie imposée par l'étranger, et qui nous apportait dans les pans de son manteau

[1] *Plus de politique*, (juillet 1815).

fleurdelisé, les émigrés et la *Congrégation*, les *cours prévotales* et la *loi du sacrilége*.

Cependant cette monarchie nous donnait aussi la Charte et certaines libertés constitutionnelles, dont l'usage si nouveau en France aurait dû, nous dit-on aujourd'hui, adoucir le ressentiment de Béranger.

Sous le despotisme, il n'y a que deux voies ouvertes à l'opposition, ou l'abstention, ou la conspiration : Béranger, ennemi de la seconde, se réfugia dans la première. Il s'abstint de chanter ces victoires, d'encourager cette immense ambition qui conduisaient la nation à sa perte et l'empereur à Sainte-Hélène; il s'abstint même de s'engager par les liens de la reconnaissance envers les complices et les satisfaits de ce régime, révolutionnaire à tout prendre, mais qui repoussait la moitié du programme révolutionnaire.

Le combattre par la presse, par le livre, par la parole, était chose absolument impossible, puisqu'il n'y avait plus ni presse, ni tribune, puisque le livre lui-même, surveillé de près, menait aussitôt les dissidents à l'exil. Restait la chanson dont on se défiait moins, à qui on faisait peu l'honneur de la redouter, et le poëte essaya de s'en servir pour exprimer ses craintes et la fatigue de la nation; mais, outre que le chansonnier, peu maître de son genre, en ignorait encore, à ce moment, la portée et l'influence, cette ressource lui eût été promptement enlevée. Un signe de l'Empereur suffisait : adieu chansons et chansonnier.

A une époque où *le Roi d'Yvetot* était une hardiesse, et *le Sénateur* une imprudence, à l'époque où l'étranger ouvrait son refuge à Chateaubriand, à

Mme de Staël, à Benjamin Constant, l'opposition écrite, chantée ou parlée, ne pouvait être qu'un heureux accident.

Il fallait donc conspirer? Mais pour qui? Pour la République? — Qui en voulait? personne. La *Terreur*, despotisme sanglant, et le *Directoire*, anarchie sans vigueur, les deux seules formes sous lesquelles on la connût, avaient pour longtemps encore dégoûté d'elle la nation lasse de l'échafaud et de la désorganisation. Renverser Napoléon par un complot, ce n'était pas ramener les institutions républicaines dans un pays épuisé par la guerre, détourné des hautes préoccupations sociales par la gloire militaire, énervé par un despotisme croissant de douze années, habitué à la soumission, en qui les vertus civiques refoulées s'étaient engourdies, puis éteintes. A cette société de la fin de l'Empire, il manquait le grand ressort sur lequel doivent s'appuyer les gouvernements populaires; il manquait l'amour de la chose publique et les idées : le fait glorieux avait tout remplacé.

Dans ces conditions, renverser Napoléon, devenu l'unique représentant de l'énergie nationale, le seul produit de la séve démocratique, c'était r'ouvrir les portes de la France à la royauté légitime, aux Bourbons, aux émigrés, aux fleurs de lis.

Béranger accepta les Bourbons, quand les chances de la guerre les poussèrent aux Tuileries; il les préféra même à l'empire, quand il vit que leur faiblesse permettait de leur arracher des concessions, quand il comprit qu'on pouvait lutter avec avantage contre eux, et les renverser. Ennemis nés de la Révolution,

leur chute n'offrait pas d'alternative dangereuse, leur abaissement progressif et leur défaite devenaient nécessairement le triomphe de la Révolution.

Il est de mode aujourd'hui d'exprimer, lorsqu'on parle de la Restauration, une sorte de regret rétrospectif, il est de mode de ne voir en elle que les libertés imposées qui ne découlaient pas d'elle, et que son rôle comme sa fatalité était de menacer sans cesse, puis de renverser violemment. Rétablissons les choses dans leur réalité, et appelons-les par leur nom. — La Restauration, au fond, n'était que la contre-révolution en chair et en os. Après le despotisme de Napoléon, l'opinion publique et des nécessités de circonstance avaient arraché certaines concessions à Louis XVIII, mais les principes sont plus forts que les faits, et, sans être fataliste, on peut affirmer que jamais un gouvernement ne pourra échapper aux conséquences de son origine.

Napoléon était un fait. Acclamé par le peuple, il représentait les besoins d'ordre et d'organisation intérieure d'un pays affranchi mais bouleversé par onze ans de révolution. Il représentait aussi le principe d'égalité opposé au principe féodal des castes privilégiées. Il tenait son droit d'un vote populaire, or ce qu'un plébiscite avait fondé, un autre plébiscite pouvait le détruire. Napoléon mort ou vaincu, tout se trouvait naturellement et par la force même des choses remis en question. Il n'y avait là qu'un « soldat heureux, » fils de ses œuvres, délégué par la nation, absorbant en lui tous ses droits, mais les recevant tous d'elle ; il n'y avait là qu'un homme, un parvenu, héritier d'une République morte de

ses excès, protégeant par sa présence, contre l'Europe du droit divin, certaines conquêtes civiles de cette République, leur donnant le temps de pénétrer dans les mœurs de la nouvelle France, et d'y prendre racine. On payait cher ce résultat, mais on avait le drapeau tricolore. On pouvait donc espérer toujours que, l'aigle, mort, le drapeau étendrait de nouveau ses larges plis au grand air de la liberté, que ses couleurs resplendiraient de nouveau au soleil de la Révolution, pour un instant détournée de sa voie.

Mais si l'Empire était encore la Révolution amoindrie ; si Napoléon, nous le répétons, était un fait, Louis XVIII était un principe. Il représentait l'ancien régime : il régnait sur nous « *par la grâce de Dieu.* » Né dans le monde ancien, il n'appartenait pas à 89, il appartenait au passé : il s'appelait le *fils de saint Louis.* Entre la nation et lui coulait un fleuve de sang, et se dressait la honte de deux invasions.

Béranger, enfant de la Révolution, républicain patient et convaincu, était assurément dans la vérité, lorsqu'il luttait sans merci contre la Restauration, lorsqu'il ne voulait d'elle à aucun prix ; lorsqu'il la repoussait même libérale, lorsqu'il retournait contre elle toutes les concessions qu'on arrachait à sa faiblesse. Béranger était dans la vérité, lorsqu'il voyait d'un côté le peuple, de l'autre ses maîtres ; lorsqu'il sondait du regard, entre les deux adversaires, un abîme que rien ne comblerait. Il était logique et montrait la sûreté de son sentiment révolutionnaire, lorsqu'il combattait ceux dont la seule présence faisait planer sur la France le fantôme de la féodalité, ceux qui menaçaient l'égalité, assez

chèrement achetée pour qu'on ne remît pas en question cette conquête définitive de la démocratie moderne ; lorsqu'il niait que la Restauration pût fonder la liberté en France, et vivre avec elle.

M. Thiers, dont le libéralisme n'est pas discuté, exprimait hier encore une idée semblable, et, par quelques paroles applaudies, justifiait toute la politique de Béranger :

Waterloo, nom sinistre ! *Waterloo fit disparaître une seconde fois l'idée de liberté,* et une immense réaction commença en Europe non pas seulement contre l'idée de liberté, mais *contre toutes les idées de la Révolution française.* — Nous étions bien jeunes alors, et quelquefois nous essayions de murmurer le mot de liberté ; mais on nous faisait taire, *en nous montrant l'échafaud sanglant de Louis XVI*[1].

Rien de plus vrai, et, à dix-neuf ans de distance, le même fait se reproduisit sous Robespierre et sous Napoléon. — Le premier, cruel ennemi de la République qu'il épuisa et rendit odieuse, s'était identifié cependant avec elle, et la représentait de telle sorte qu'elle tomba avec lui et mourut de sa mort, après avoir abdiqué pendant sa domination sanglante ; — le second, cruel ennemi, à certains égards aussi, de la Révolution qu'il dénaturait et rendait menaçante pour l'indépendance des autres peuples, s'était identifié cependant avec elle, et la représentait de telle sorte qu'elle succomba avec lui et sembla, pour un instant, mourir de sa mort, après avoir abdiqué entre ses mains.

Les paroles de M. Thiers et ce rapprochement, qui n'a rien de forcé, expliquent le rôle de Béran-

[1] Discours de M. THIERS. *Corps législatif,* séance du 11 janvier 1864. — Compte-rendu du *Moniteur.*

ger et de l'opposition démocratique pendant toute la Restauration.

Étudions maintenant ce rôle.

Une fois bien établi pour Béranger que la Restauration était purement et simplement la contre-révolution, la négation vivante du droit populaire inauguré le 14 juillet 1789, il s'agissait d'affirmer de nouveau ce droit, et d'en réveiller le sentiment dans notre pays sujet aux profonds abattements comme aux nobles et vigoureux élans. Non-seulement le chansonnier se trouvait en face de princes ennemis par naissance de la société moderne, mais il se trouvait encore en face d'une nation déshabituée de ses intérêts et de ses devoirs par quinze ans de despotisme, humiliée, découragée par une suprême défaite et deux invasions. Il y avait donc, dans ces circonstances difficiles, un double rôle à jouer. Il fallait, d'une part combattre les Bourbons ; il fallait, d'autre part, rendre au peuple le courage et la fierté ; il fallait surtout, si l'on voulait que la lutte fût sérieuse et donnât des résultats, lui ôter le caractère impuissant d'une lutte de parti, la rendre réellement nationale et populaire, en y faisant concourir les forces vives de la nation et du peuple.

Béranger comprit admirablement la situation. Aux princes légitimes, revenant avec les émigrés, les titres et les prétentions de l'ancien régime, il opposa le nouveau régime tout entier ; devant ceux qui maudissaient *tout* ce que la Révolution avait créé, il chanta *tout* ce qui était issu de la Révolution. Républicain, mais d'abord démocrate et révolutionnaire, Béranger regardait la République comme

un but et une conséquence, nullement comme un moyen : il voyait en elle ce gouvernement idéal et nécessaire auquel nous devons tendre avec énergie et persévérance, en nous gardant bien de le proclamer trop tôt, de peur que des essais malheureux et incomplets en dégoûtent pour longtemps la nation.

D'ailleurs, en 1815, la France, ne l'oublions pas, était fort peu républicaine ; elle avait assez du despotisme, et elle voulait conserver les conquêtes de 89 : elle n'allait pas au delà, et les souvenirs de 93 la ramenaient tremblante au pis-aller monarchique. Si donc le poëte avait chanté la République, loin d'exercer une action générale, profonde, sur la nation, il aurait satisfait, peut-être, quelques vieux conventionnels restés fidèles au drapeau de leur jeunesse, ou quelques esprits ardents et généreux, mais il aurait effrayé cette masse immense d'esprits peu éclairés et timides qui ne connaissaient de la République que ses échafauds. Il aurait jeté dans les bras de la Restauration toute la bourgeoisie essentiellement amie de l'ordre et de la paix des rues, sans réveiller le peuple, auprès de qui ni les Robespierre, ni les Danton, ni même les Girondins n'avaient laissé un grand souvenir favorable. Tous ces noms rappelaient des luttes civiles, du sang versé : aucun ne représentait l'idée claire de la patrie prospère et de la Révolution glorieuse. Chanter de tels hommes, chanter la Convention, c'eût été évoquer, dans les imaginations, le *Spectre rouge*, ce spectre que les habiles présentent à la France chaque fois qu'ils veulent condamner la liberté, fonder ou maintenir le despotisme.

D'autre part si Béranger avait chanté purement et simplement les libertés constitutionnelles, s'il avait consacré ses refrains à la vulgarisation du programme libéral et des idées doctrinaires; s'il s'était contenté de réclamer la liberté de la presse et la liberté de la tribune; de défendre la constitution anglaise et la pondération des pouvoirs, ou d'exalter la responsabilité ministérielle, toutes choses que M. Thiers appelle avec raison le « NÉCESSAIRE » de la liberté, le peuple n'aurait ni compris, ni suivi le chansonnier. Ce sont là des questions beaucoup trop compliquées, des moyens transitoires ou des combinaisons politiques, des contrats passés entre gens habiles qui se font des concessions mutuelles, et créent entre eux une fiction destinée à les protéger contre leurs empiétements respectifs. Le peuple ne s'intéresse pas à ce jeu diplomatique: — les ressorts lui en échappent, et les résultats ne le touchent point. Tout cela passe au-dessus de sa tête, ne modifie rien à son existence, ne soulage aucune de ses souffrances, ne résout aucun des problèmes sociaux dont il poursuit, ou, du moins, dont il demande la solution immédiate.

Béranger aurait pu, sans doute, écrire des traités pleins de sens et de génie sur la liberté considérée en elle-même, sur les institutions dont le jeu lui est le plus favorable, sur le « *nécessaire* » et sur le *superflu*. Mais alors Béranger n'aurait pas soulevé dans le peuple entier la haine des rois; il n'aurait pas entretenu dans les couches profondes de la nation ces passions révolutionnaires sur lesquelles il a soufflé pendant quinze ans. — Il a pris un

autre rôle plus humble et plus démocratique, plus actif surtout. Laissant à ceux qui en auraient le temps et le désir, le soin de créer la science politique et les théories de la liberté, il voulut s'adresser à l'ouvrier, au paysan, et les intéresser réellement à la Révolution. Il se dit que, dans une société fondée sur la démocratie, il fallait attacher le peuple à l'œuvre démocratique, lui donner la préoccupation, l'amour de cette immense rénovation dont il est l'objet et dont il doit être le bénéficiaire. Pendant que les orateurs de l'opposition discutaient avec les ministres, pendant que les journaux s'adressaient à la bourgeoisie intelligente et lettrée, pendant que les écrivains étudiaient la constitution anglaise et la constitution américaine, dans des ouvrages trop coûteux pour les pauvres, trop savants pour les ignorants, inutiles à ceux qui ne savaient pas lire, — il fit des chansons où il exaltait la démocratie et la liberté.

Seulement son public, le genre qu'il avait adopté et l'effet qu'il voulait produire, le conduisirent à présenter ses idées sous une forme universellement acceptable. Il dut négliger les détails pour se rattacher à quelques grands principes d'une intelligence facile, et leur ôter le côté dogmatique qui se fût opposé à leur diffusion populaire.

Il se plaça sur le vaste terrain de la Patrie et de la Révolution prise en elle-même; il invoqua la *liberté*, et non *des libertés;* au peuple vaincu de 1815, il peignit le peuple vainqueur de 92 et de 1810; il inscrivit sur son drapeau les droits éternels de l'homme et du citoyen : il laissa de côté les droits constitutionnels, qui n'en sont que la garantie légale.

Il proclama l'avénement du peuple, il prêcha l'organisation de la démocratie; enfin il ridiculisa les rois, compromit la monarchie, acheva de tuer le respect pour les distinctions arbitraires de la société, et poursuivit, sans merci, cette œuvre de nivellement commencée à la séance du Jeu de Paume, continuée par la hache du bourreau, sanctionnée par l'avénement d'un sous-lieutenant corse au trône, régularisée, à certains égards, par le despotisme impérial.

Sachant que, pour les masses, la Révolution se personnifiait dans la personne de l'Empereur, — qui représentait en effet le côté égalitaire de la Révolution et rappelait le Code civil, aux bienfaits duquel il avait su rattacher son nom [1], — Béranger chanta, non pas l'Empire ou l'Empereur, mais le soldat victorieux, devant lequel tous les rois de droit divin de

« [1] On a dit que l'Empire avait achevé l'œuvre de la Révolution, et cette opinion qui, à première vue, semble paradoxale, est plus vraie peut-être que ne l'ont pensé ceux-même qui l'exprimaient. Laissons de côté la politique extérieure de l'Empire, c'est-à-dire l'esprit de conquête et les représailles que d'incessantes agressions finirent par attirer sur la France. *A l'intérieur l'Empire a fixé et consolidé les résultats acquis par la Révolution. L'Empire c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, la Révolution régularisée.* »

(*Le Temps*, n° du 2 février 1864).

Ce passage est extrait d'un des articles si remarquables que M. Ed. Schérer publie dans le *Temps*. Critique remarquable, écrivain distingué, M. Schérer marche à la tête de cette nouvelle école vraiment libérale qui ne veut point enfermer la liberté dans le domaine purement politique, et qui lui ouvre toutes grandes les portes du monde moral, pensant avec raison que l'homme ne saurait pratiquer virilement les droits du citoyen, s'il n'a d'abord affranchi son esprit du joug des traditions autoritaires, réfugiées jusqu'à ce jour sous le manteau de la religion.

la vieille Europe s'étaient agenouillés. Après avoir combattu le règne de l'homme, il se fit, du nom le plus populaire, une arme contre les princes restaurés. Il confondit l'idée d'honneur national et d'indépendance patriotique avec l'idée démocratique et révolutionnaire, il unit ensemble la France et la Révolution, les montra victorieuses l'une par l'autre, vaincues toutes les deux à la fois. Avec lui, pour aimer la patrie, il fallut aimer la Révolution, tous les révolutionnaires furent patriotes et tous les patriotes durent devenir révolutionnaires. Mais, en acceptant cette conception légendaire de l'Empereur, Béranger eut grand soin toujours d'y joindre l'idée de liberté, et de protester contre le despotisme impérial. Jamais il n'exprima un seul regret pour le régime disparu après Waterloo; jamais il ne fit une allusion à son retour possible; jamais il ne chanta Napoléon II, *jamais il ne nomma un seul de ces généraux, de ces hauts fonctionnaires*, de ces puissants d'alors, dont les titres et la fortune rapide témoignaient de la chute de la République et du mépris des principes de 89.

Les chansons bonapartistes de Béranger sont, à cet égard, des plus remarquables et des plus concluantes. Les unes destinées à rabaisser les Bourbons, à diminuer leur prestige, à réveiller le sentiment de la fierté nationale, — le plus essentiel de tous les sentiments chez un peuple destiné à la liberté, — établissent une comparaison entre la gloire du passé et l'abaissement du présent. Elles sont une revanche patriotique contre l'invasion; elles rappellent au peuple que ces princes issus du droit divin, et qui règnent par la grâce de Dieu, qu'on représente comme

d'une essence différente et supérieure, ont été vaincus, courbés jusqu'à terre par un officier de fortune. Ils insultent aujourd'hui : hier ils tremblaient[1], ils fuyaient devant lui, et le vainqueur a marqué la *poussière de ses pieds* sur leur bandeau royal :

D'Achille [1] tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions.
Il tombe, sonnons les cloches :
Allumons tous nos lampions.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Toi, *Mironton, mirontaine* [2],
Prends l'arme de ce héros ;
Puis, en vrai croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.

Son sceptre *qu'on nous défère*,
Est trop pesant et trop long ;
Son fouet fait mieux notre affaire,
Trottez, peuples, trottez donc !

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras,

(*Les Mirmidons*, décembre 1819.)

[1] Napoléon.
[2] Wellington.

Peut-être il dort ce boulet invincible
Qui fracassa *vingt trônes* à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir *sur la tête des Rois*[1] ?

Mais, craignant aussitôt d'être mal compris, Béranger nous dit : Ce n'est pas l'*Empereur* que je regrette :

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?

Depuis qu'il a cessé d'être un fait tyrannique pour devenir une idée, une manifestation de la puissance révolutionnaire, depuis qu'il est en exil, il apparaît bien plus grand au chansonnier qui voit en lui un homme de transition :

Il apparait *brillant sur cet écueil.*
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux !

Jamais Béranger ne le montre aux Tuileries couvert de la pourpre. Il ne dépeint en lui que le capitaine de la France démocratique, la sauvant des armées de l'Europe coalisée au nom des anciens principes :

Un conquérant dans sa fortune altière
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois !
Vous RAMPIEZ TOUS, *ô rois qu'on déifie*, etc.

Mais, nous le répétons, il sépare l'homme de tout son cortége monarchique, et pas un de ses généraux

[1] *Le cinq Mai.*

n'est nommé, pas un de ses ministres n'est loué ou même cité. Ceux-là ne furent que les complices et les créatures de son despotisme. S'ils avaient été des citoyens, au lieu d'être des courtisans, Napoléon, contenu dans son ambition, serait resté nécessairement le général victorieux de l'égalité et le fondateur de l'ordre, sans devenir l'ennemi de la Révolution. — Lui n'aurait pas relevé le trône abattu,—eux n'auraient pas eu besoin plus tard d'ouvrir les portes de la patrie à l'étranger, et de racheter, tristes émules du Sénat et du Corps législatif, leur servilité par la trahison.

Aussi faut-il bien remarquer que Béranger n'a chanté dans l'armée que le simple soldat, c'est-à-dire le peuple armé, ou *le Vieux caporal*, tout au plus *le Vieux sergent*, c'est-à-dire le volontaire de 92.

Depuis 1848, une scission s'est produite entre la nation et l'armée; mais, sous la Révolution, sous l'Empire et sous la Restauration, l'armée, ne l'oublions pas, avait été un élément purement démocratique. Recrutée au sein du peuple, elle représentait le citoyen sous les armes, veillant au salut de la patrie, se dévouant à son indépendance, à sa gloire. Formée d'abord des volontaires de la République, comme le peuple, elle acclama et suivit Napoléon; comme le peuple, elle ne devina rien des tendances réactionnaires de son gouvernement. A ses yeux, l'Empereur était toujours le « petit caporal, » l'ennemi des rois qu'il « *bousculait*, » à qui il dictait, dans leurs capitales, ses volontés impérieuses. En 1814, en 1815, pendant la campagne de France, derrière la Loire, l'armée seule avait été réellement

citoyenne. Pendant que ses chefs trahissaient, héroïque et désintéressée, elle avait prodigué son sang à l'Empereur vaincu, devenu l'incarnation de l'idée de patrie. En 1814, en 1815, l'armée avait versé les mêmes larmes que le peuple; avec lui, elle haïssait ses nouveaux maîtres; avec lui, elle méprisait ses chefs, ces parvenus anoblis par Napoléon, qui avaient tour à tour trahi la liberté et la patrie. — Soldats et sous-officiers, au contraire, avaient cru combattre pour l'une pendant douze ans, et avaient su mourir pour l'autre, au jour suprême de la défaite et du dévouement.

Béranger, qui n'aimait ni l'esprit de conquête, ni l'esprit militaire, qui avait prêché la paix sous l'Empire et aux Cent-Jours, garda le silence sur tous ces hommes. Pas plus qu'il n'avait chanté le sacre, il ne chanta la mort de Ney; il chanta les héroïques paysans dont le sang généreux s'était prodigué sur tous les champs de bataille de l'Europe, et, quand il les fait parler, s'ils accordent un mot d'admiration à l'Empereur, ce n'est pas le retour de son règne et de l'aigle qu'ils attendent, c'est le réveil du peuple et le retour du drapeau tricolore avec le coq gaulois; ce n'est pas le fanatisme impérial qui les anime, c'est la haine de l'étranger, des nobles et des prêtres.

Les chansons bonapartistes de Béranger se divisent donc en deux catégories : les unes, nous l'avons déjà montré, opposent la grandeur du parvenu à la petitesse des princes légitimes, et sont destinées, par des comparaisons dangereuses, à leur enlever tout prestige ; les autres, qui ont pour but de prédire et de

préparer l'avenir, sont purement démocratiques et révolutionnaires : elles repoussent clairement toute idée de résurrection du régime impérial.

Prenons *le Vieux drapeau*, par exemple. Qui Béranger met-il en scène? — Un vieux soldat, sans grade, retiré dans sa chaumière, un paysan, un homme du peuple d'en bas. — Que dit ce vieux soldat à son vieux drapeau ?

Sur le sein de la LIBERTÉ
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.

Cependant, à cette époque — nous sommes en 1820 — on ne saurait parler du drapeau tricolore sans parler de l'Empereur, aussi Béranger fait-il intervenir son souvenir; mais comment? — Pour déclarer que l'Empire est tombé et ne se relèvera plus :

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
RENDONS-LUI LE COQ DES GAULOIS;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, LIBRE et fière.

Cela ne suffit pas, il reprend cette idée, il y insiste; il nous dit que la France ne veut plus des conquêtes et du régime militaire; que ce drapeau, jadis guerrier, doit être seulement l'appuis des lois, autrement dit de la Révolution :

LAS D'ERRER AVEC LA VICTOIRE,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen au bord de la Loire.

Ce drapeau-là, ce n'est pas le drapeau de 1810, c'est le drapeau de 1789.

Écoutons maintenant le *Vieux sergent*. Lui aussi, c'est sous un « un toit champêtre » que nous le trouvons ; lui aussi, c'est un enfant du peuple, à qui les faveurs impériales n'ont pas fait oublier son origine, et l'amour de la liberté :

Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître :
» Dieu, mes enfants vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il ? Le tambour qui résonne :
Il voit passer au loin un bataillon.

« C'est un drapeau qu'il ne connaît pas, » et qui devrait lui rappeler la chute de l'Empire : — il ne lui rappelle que les malheurs de la patrie. Son premier cri est pour elle :

« Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
» Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas. »

Alors par un retour naturel vers un passé glorieux :

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
» Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus,
» Ces paysans, FILS DE LA RÉPUBLIQUE,
» Sur la frontière à sa voix accourus ? »

« De quel éclat brillaient dans la bataille
» Ces habits bleus par la victoire usés !
» La LIBERTÉ mêlait à la mitraille
» *Des fers rompus et des sceptres brisés.*
» Les nations, *reines par nos conquêtes*,
» Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
» Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !

Mais il ne s'agit ici que des campagnes de la République, de ces premières conquêtes faites au nom de la liberté pour affranchir les nations voisines et renverser partout les tyrannies séculaires sous lesquelles étouffait l'Europe d'avant 89.

Le *Vieux sergent*, débris de Waterloo, ne parlera-t-il pas de l'Empire? — Rassurez-vous, il n'y manquera pas :

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie,
» Pour s'anoblir NOS CHEFS sortent des rangs;
» Par la cartouche encore toute noircie,
» *Leur bouche est prête à flatter les tyrans.*
» LA LIBERTÉ DÉSERTE avec ses armes;
» D'un trône alors ils vont offrir leurs bras,
» A notre gloire on mesure nos larmes. »

Alors le vieux sergent s'adresse au peuple vaincu, et, songeant à ces *airs proscrits* qui ont réveillé tous les rois en sursaut, à ces airs que l'Empire avait défendus :

« Peuple à ton tour que ces chants te réveillent!
» Il en est temps! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

Cette chanson du *Vieux sergent* est donc une profession de foi aussi claire, aussi hardie qu'on peut la désirer. Elle est révolutionnaire, elle ne parle de l'Empire que pour le blâmer, de la République que pour l'admirer et la regretter.

Tel est le langage que Béranger prête aux soldats qu'il fait parler; quand il parle en son propre nom, il est non moins catégorique, et il affirme ses convictions avec la même netteté, dans ce même lan-

gage éloquent, nourri de fortes pensées et de l'amour intelligent de la liberté. Lui qu'on accuse d'avoir encensé la gloire militaire, parce qu'il n'a pas insulté les vaincus, parce que, devant l'étranger foulant le territoire de la patrie, il a relevé et défendu l'honneur national; lui à qui on reproche son prétendu *chauvinisme*, — mot commode avec lequel on ridiculise trop souvent le véritable patriotisme, la plus essentielle et la plus belle des vertus chez un peuple qui doit fonder la liberté, qui doit vivre par elle et pour elle — lui qu'on représente, malgré la vérité et le sens commun, malgré tous ses écrits et toutes ses paroles, comme partisan des conquêtes et de la politique de caserne, il a chanté en vers admirables la fraternité des peuples, il a donné, dès 1818, ce programme de la paix universelle dont l'idée a fait son chemin depuis, et qu'on voudrait aujourd'hui retourner contre lui. Seulement cette paix, il l'a fondée sur ses bases véritables : l'indépendance réelle de chaque peuple, le respect de leur individualité nationale et légitime, et non pas sur un mélange arbitraire et contre nature de toutes les races sous les mêmes lois, sous le même gouvernement, en dépit des mœurs et des leçons de l'histoire.

Est-il partisan de la guerre celui qui a écrit :

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
» D'un globe étroit divisez mieux l'espace :
» Chacun de vous aura place au soleil.
» *Tous attelés au char de la puissance,*
» Du vrai bonheur, vous quittez le chemin.

» Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
» L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;

» Et quand la terre est enfin refroidie,
» Le soc languit sous des bras mutilés.
» Près de la borne où chaque État commence,
» Aucun épi n'est pûr de sang humain.

Est-il ennemi de la liberté celui qui a écrit :

» Des potentats, dans vos cités en flammes,
» Osent du bout de leur sceptre insolent
» Marquer, compter et recompter les âmes
» Que leur adjuge un triomphe sanglant.
» Faibles troupeaux, vous passez sans défense,
» D'un joug pesant sous un joug inhumain.

N'a-t-il pas compris les devoirs que nous avons à remplir et le but de nos efforts celui qui a écrit :

» Que Mars en vain n'arrête point sa course;
» *Fondez les lois* dans vos pays souffrants...

Pouvait-il regretter l'Empire et en prêcher le retour celui qui disait encore :

» *De votre sang ne livrez plus la source*.
» Aux rois ingrats, *aux vastes conquérants*.
» Des *astres faux* conjurez l'influence;
» Effroi d'un jour, ils pâliront demain.

Et ce refrain n'est-il pas le refrain de l'avenir :

» Peuples, formez une sainte alliance
» Et donnez-vous la main [1]. »

Qui donc a, mieux que lui, revendiqué les imprescriptibles droits de la pensée :

La liberté, nourrice du génie,
Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil ;
Qui va d'un joug subir l'ignominie

[1] *La Sainte-Alliance des peuples*.

A DE SON VERS D'AVANCE ÉTEINT L'ORGUEIL.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?
Et toi, Molière, admirable penseur ?
Non, dites-vous ; ou que Dieu vous délivre
Vous délivre au moins du Censeur.

. . . .

Je laisse donc Thalie ou Melpomène,
Pour la chanson, libre en dépit des rois.
Sans le régir, j'agrandis son domaine ;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en *République* on puisse y toujours vivre ;
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah ! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du Censeur [1].

Qui a parlé avec plus d'enthousiasme et plus souvent de la liberté ?— Elle se trouve nommée presque à chacun de ses vers :

Puis j'entrevois la LIBERTÉ bannie ;
Elle revient ; *Despotes, à genoux* [2] *!*

Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère
» Déesse de la liberté [3]. »

On a prétendu [4] que Béranger aimait trop l'égalité pour aimer assez la liberté. — Qu'on ouvre ses *Chansons*, et l'on verra la liberté invoquée dans tous les couplets, revenant dans tous les refrains, comme une menace pour les oppresseurs et une promesse

[1] *Le Censeur* (1822).
[2] *Le Malade* (1823).
[3] *La Déesse.*
[4] M. Émile Montégut (t. II, 5e *partie. Les Critiques hostiles*).

pour les opprimés, tandis que l'égalité est à peine nommée une seule fois.

Non, Béranger ne sacrifiait pas l'une à l'autre; il aimait ces deux sœurs inséparables, de même qu'il unissait dans son cœur la Patrie et la Révolution, parce que pour lui la France c'était le Peuple-Messie prédestiné à l'affranchissement du monde [1].

[1] « En parlant de mes jeunes années, j'ai dit que mon patriotisme avait encore, malgré mes soixante ans, toute la chaleur de la jeunesse. Peut-être trouvera-t-on que j'en donne trop bien la preuve dans l'expression des faits qui précèdent. J'ai entendu des chefs d'écoles philosophiques, de riches banquiers où commerçants, des politiques de salon, prêcher le cosmopolitisme absolu. Loin de blâmer le sentiment dont ils se disaient animés, je le partage; *mais ils se trompaient d'époque*. Lorsqu'une nation a pris l'initiative d'un principe, et surtout du principe démocratique, et qu'elle est dans la situation géographique où nous sommes placés, dût-elle espérer qu'elle obtiendra la sympathie des hommes éclairés chez tous ses voisins, elle a pour ennemis patents ou secrets les autres gouvernements, et particulièrement ceux qui sont dominés par une aristocratie puissante. Pour de pareils ennemis tous les moyens sont bons.

» Malheur alors à cette nation, si elle voit s'éteindre l'amour qui lui est dû, et qui est sa plus grande force ! Il faut que ses fils se serrent autour de son drapeau, dans l'intérêt même du principe qu'elle a mission de faire triompher au profit des autres peuples. C'est quand ceux-ci auront conquis les mêmes droits qu'elle qu'on devra faire taire toutes les rivalités d'amour-propre et les antipathies que le sang nous a transmises. Quoi ! Français nous n'entretiendrions pas en nous, dans l'intérêt d'une pensée généreuse qui nous a déjà coûté tant de sang, un patriotisme que les Anglais poussent jusqu'à l'insolence et la cruauté, pour des profits à faire sur le thé, l'indigo et le coton.

» Tachons que l'amour du pays soit toujours notre première vertu... Ai-je besoin de rappeler que mon vieux patriotisme ne m'a jamais empêché de faire des vœux pour le respect des droits de l'humanité, et pour le maintien honorable de la paix, qui peut bien mieux que la

Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin [1].

Non, Béranger n'a pas chanté l'Empire et la gloire militaire, le despotisme éclatant. Il a combattu la Restauration, défendu les droits du peuple contre la noblesse et le clergé, poursuivi de son opposition sans pitié la monarchie légitime. Au droit divin, il a opposé le droit révolutionnaire, à la Sainte-Alliance des rois, la Sainte-Alliance des peuples.

Chaque fois qu'il a parlé de l'Empereur, il a joint le blâme à l'éloge, la restriction à la louange. De la figure impériale, il s'est attaché à peindre le côté démocratique, mais sans oublier les inconvénients du régime et les fautes de l'homme. Chaque fois qu'il a parlé de l'avenir, il a nommé la liberté, et redemandé le drapeau tricolore avec le coq gaulois. Il n'a chanté aucun des parvenus de l'Empire, aucun de ses complices; il les a désignés avec tristesse, les peignant prêts à flatter tous les tyrans, et le seul général qui soit nommé dans ses vers, c'est le *général La Fayette :*

Républicains, quel cortége s'avance?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
— Il a des rois allumé le courroux.

conquête assurer les progrès du principe de notre Révolution? On m'a souvent entendu répéter, depuis 1830 : — « Quand on croise les baïonnettes, les idées ne passent plus. » (*Ma Biographie*.)

[1] *Les Quatre âges historiques.*

— Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers !...
Gloire immortelle à l'homme des Deux-Mondes !
Jours de triomphe éclairez l'univers [1] !

Ainsi il reste acquis de cette étude consciencieuse et impartiale de la politique de Béranger sous l'Empire et les deux Restaurations :

1° Que, pendant le règne de Napoléon, le chansonnier a critiqué autant qu'il était possible la guerre et ses excès ; que jamais il n'a ni acclamé l'Empereur victorieux, ni chanté la Grande Armée ;

2° Qu'en 1814, lorsqu'il fit appel au patriotisme populaire contre l'étranger, il parla de la France et de la paix promise à nos efforts, sans nommer Napoléon ;

3° Qu'après l'abdication de Fontainebleau, il espéra d'abord quelque bien, pour le pays, de la renaissance des libertés constitutionnelles, mais que, bientôt désillusionné, il commença immédiatement sa campagne de quinze ans contre les Bourbons ;

4° Qu'aux *Cent-Jours*, il n'éprouva aucun enthousiasme pour la résurrection inattendue de l'aigle ; qu'il invoqua la liberté, et s'éleva contre l'esprit de conquête, dans le *Traité de politique à l'usage de Lise* ;

5° Qu'à la seconde Restauration, il pleura pour la seconde fois sur les malheurs de la France, sans donner une larme à l'Empire, à l'Empereur ;

6° Qu'alors seulement il évoqua les souvenirs glorieux de nos armées, pour réveiller le sentiment

[1] *La Fayette en Amérique.*

national où devait se retremper le sentiment révolutionnaire;

7° Qu'il en parla comme d'un passé grandiose à jamais fini, dont il fallait éviter le retour;

8° Qu'il présenta Napoléon comme le soldat de la Révolution, et qu'il opposa son règne de fait, au règne de droit divin des Bourbons, afin de montrer « combien la gloire est roturière; »

9° Qu'en chantant l'avenir, il s'abstint toujours soigneusement de rappeler le régime impérial, et s'efforçât de ne présenter à l'esprit du peuple que l'idée démocratique et révolutionnaire;

10° Qu'il exalta sans cesse la liberté; qu'il célébra la paix et l'alliance fraternelle des peuples, en frondant « les lointains exploits. »

En un mot, il a uniquement entretenu par ses refrains l'amour de la patrie et de la liberté, le sentiment démocratique et révolutionnaire. Si le nom de l'Empereur s'y trouve mêlé, il établit toujours une différence essentielle entre l'homme représentant l'égalité et le Code civil, et le souverain représentant le despotisme et l'esprit militaire.

Béranger ne pouvait ni changer les événements, ni refaire l'histoire. Napoléon était tombé avec la France et la Révolution : dans son exil l'avaient suivi le drapeau tricolore et l'aigle, auxquels succédaient le drapeau blanc et les lis. Il eût été bien difficile qu'en redemandant les trois couleurs, le poëte ne parlât pas du dernier homme et du plus grand capitaine qui les avait illustrées; quand on essayait de frapper la Révolution à travers Bonaparte, il eût été bien extraordinaire que le Tyrtée

national ne vantât pas quelque peu Bonaparte au profit de la Révolution.

La question était double, de 1815 à 1830 : à côté de nos droits méconnus, de la société moderne menacée dans ses plus chères conquêtes, il y avait l'honneur national bafoué et la honte de deux invasions. Il fallait donc et défendre nos droits et rappeler à ces princes venus à la suite des Cosaques, qu'ils avaient fui vingt ans devant les armées victorieuses de la France; il fallait aussi relever le génie et le caractère de l'Empereur, coupable contre la liberté, sans doute, mais que la justice populaire n'avait point condamné, et qui se retirait vaincu seulement par l'Europe coalisée. Le canon ennemi l'avait renversé du trône, non pour rendre au peuple tous ses droits, mais pour lui ramener l'ancien régime, et replacer, debout aux Tuileries, la négation vivante du principe démocratique.

Aussi, loin de dire, avec le *Moniteur* du 18 juillet 1857 :

Nul n'a mieux donné à pressentir combien le réveil et le jour de la réparation pour ces deux gloires, la gloire de la France et celle du nom Napoléonien, étaient unies et comme solidaires, et ne faisaient naturellement qu'une même cause...

Il convient de dire : —Nul n'a mieux donné à pressentir, nul n'a proclamé plus nettement, plus constamment, que « la gloire de la France et celle du nom napoléonien, » un jour confondues devant la coalition de l'Europe victorieuse, étaient en réalité distinctes, et faisaient « naturellement » deux causes.—Nul n'a répété plus souvent : — Admirons le héros vaincu,

mais que ses fautes et sa fin nous servent de leçon ; que la France se réveille libre et fière, sans lui.

Ce qui a trompé même quelques bons esprits au sujet de la politique de Béranger, c'est que pas une de ses chansons, à cette époque, ni depuis, n'est à proprement parler *jacobine ;* c'est que, La Fayette excepté, il ne nomme pas un des hommes de la République ; il ne semble pas connaître les *Montagnards* et les *Girondins*, les *Constituants* et les *Conventionnels*. Nous avons déjà dit quel sentiment avait empêché Béranger de réveiller ces souvenirs.

La Restauration les évoquait chaque jour ; elle se servait du spectre rouge pour ramener à elle les citoyens paisibles, les amis de l'ordre et de la stabilité des institutions. — Le chansonnier suivit la tactique opposée. — Il s'appliqua à laisser dans l'oubli ces souvenirs glorieux mais sanglants, et plus dangereux qu'utiles ; il s'appliqua à ne nommer la Révolution que d'une façon générale, à la représenter comme une immense revendication des droits de l'homme ; il s'appliqua surtout à prouver qu'elle n'était pas nécessairement ennemie de l'organisation sociale et de la paix des rues, à l'identifier avec l'idée de liberté, et non avec l'idée de représailles et de colère.

Ce rôle était d'autant plus facile au chansonnier, qu'il n'aimait pas les hommes de 93 [1], qu'il pensait

[1] « Je suis anti-Robespiériste, disait-il encore au sujet de la Convention... Parlant de la Révolution, Béranger disait que les *terroristes* n'ont point été de grands hommes, mais de simples instruments nés des événements et tombant avec eux. Danton et Robespierre n'ont été que la hache du peuple, et le peuple en a souvent mal usé.

déjà comme M. Michelet, qu'ils avaient été la hache du peuple, et que le peuple seul avait fait la Révolution dont ils devinrent les serviteurs souvent nuisibles et les premières victimes. Il ne les aimait pas, parce qu'il leur reprochait d'avoir compromis, par des violences inutiles, les principes immortels qu'ils défendaient; parce qu'il les accusait de la mort de la République et de l'épuisement de la nation; parce qu'il voyait en eux les promoteurs du despotisme impérial, qu'ils avaient rendu nécessaire peut-être, en tout cas facile, en accoutumant le peuple, sous les noms de *Terreur* et de *Comité de salut public* à une véritable dictature. — Toutes les dictatures ne se tiennent-elles pas? Et après celle de Robespierre, celle de Bonaparte, ne devait-elle point paraître mille fois plus douce et cent fois plus glorieuse? — Ce qu'il reprochait encore à ces hommmes, c'est d'avoir compromis pour longtemps la forme républicaine, d'avoir rendu menaçant et même odieux ce beau nom de République, synonyme de fraternité civique. Que de fois nous lui avons entendu répéter à des jeunes gens qui voulaient faire devant lui l'apothéose des montagnards :

— Ne vous faites pas les avocats de ces instruments du peuple, de ces premiers représentants de la démocratie. Ils ont rendu la République impossible en France, pour plus de cent ans. Ne réveillez pas ces souvenirs du jacobinisme passé. Ne vous com-

Pourquoi? Parce qu'on avait trop attendu pour faire la Révolution. » (E. Noel, *Souvenirs de Béranger*.)

promettez pas, ne compromettez pas votre cause, en la mettant sous leur patronage. Sans nier leur patriotisme et leur énergique dévouement, n'oubliez pas que leurs noms servent d'épouvantails chaque fois qu'on veut nous refuser nos droits imprescriptibles, nos libertés légitimes. Travaillez comme eux pour l'avenir; mais évitez leurs fautes. On réhabilitera un jour leur mémoire, si elle le mérite, mais le temps n'en est pas venu encore. Ce qui sera demain une suprême justice peut-être, aujourd'hui serait une grave imprudence.

Béranger avait-il tort? Et en 1848, tous les souvenirs, si mal à propos évoqués, de la première République, n'ont-ils pas produit l'effet que le chansonnier en redoutait? N'ont-ils pas donné ses meilleurs prétextes, son meilleur point d'appui à la réaction, en excitant dans le pays entier une sorte de terreur rétrospective, qui paralysa les plus généreuses intentions des hommes les moins sanguinaires qu'on ait jamais vus dans l'histoire?

Béranger ne voulut donc pas les nommer pour les exalter, comprenant le danger de semblables apothéoses; il ne voulut pas davantage les nommer pour les condamner et repousser toute solidarité avec eux, comprenant aussi qu'ils appartenaient à la Révolution, et qu'agir ainsi c'eût été la renier dans une de ses manifestations, venir indirectement à l'appui de ses éternels adversaires. — Il ne demandait sur les hommes de 93 que le silence. — A ce silence intelligent, à cette abstention sensée [1] il dut de rester

[1] De noms affreux, cette époque est remplie;
Mais jeune alors, je n'ai rien pu juger :

dans le vaste domaine des principes vivants et féconds. Il chanta, il défendit, il prêcha la Révolution, en dehors de ses formes transitoires. Il ne fut ni Jacobin, ni Girondin; il ne data ni de 89, ni de 92; il ne se rangea ni sous le drapeau de Robespierre, ni sous le drapeau de Danton ou de Camille Desmoulins : il fut simplement l'homme de la démocratie, du peuple et de la patrie, et tant que la démocratie luttera, tant que le peuple revendiquera des droits, tant que la patrie réclamera notre dévouement, les chansons de Béranger seront actuelles, alors même — ce qui est à désirer — que toutes les anciennes traditions de la Convention auraient disparu du programme révolutionnaire, alors même que ce programme ne contiendrait plus qu'un seul mot : Liberté.

LA MONARCHIE DE JUILLET.

Cependant quelques personnes insisteront et diront :

— En admettant que Béranger ait aimé exclusivement le peuple et la Révolution, qu'il n'ait jamais exalté le despotisme impérial, qu'il ait toujours pro-

En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté.

(*La Déesse de la Liberté.*)

testé contre l'esprit de conquête, et rêvé personnellement pour la France un régime de liberté réelle, il n'en aurait pas moins entretenu par ses refrains le souvenir de Napoléon, et le peuple, de tout son enseignement, n'a retenu que ce nom.

Voyons donc les faits.

A quelle époque Béranger est-il à l'apogée de sa réputation et de sa popularité? — En 1830. — A quelle époque l'influence de ses chansons est-elle le plus visible et le plus directe? — En 1830 également. — Il a pu dire, après la chute de Charles X, et sans que personne songeât à le contredire :

Tes traits aigus lancés au trône même,
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
Puis, quand ce trône ose brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours.
Pour tous les coups tirés dans son velours,
Combien ta muse a fabriqué de poudre!

Ta part est belle à ces grandes journées,
Où du butin tu détournas les yeux.
Leur souvenir, couronnant tes années,
Te suffira, si tu sais être vieux.
Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
Guide leur nef, instruis-les de l'écueil;
Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire!

Or, au moment où ses couplets sont dans toutes les mémoires, sur toutes les lèvres; lorsque tous les combattants répètent ses vers et acclament son nom, à ce moment, que fait le peuple de Paris? — Parle-t-il de Napoléon II? Songe-t-il aux membres exilés de

la famille Bonaparte? S'attend-il à voir Béranger travailler pour eux et mettre leur nom en avant? — Nullement! — Tous les partis ont les yeux fixés sur le chansonnier, mais un seul compte sur lui : c'est le parti républicain.

Quant à Béranger, qu'on accuse aujourd'hui de n'avoir pas aimé les libertés constitutionnelles et de leur avoir préféré la gloire et l'égalité sous une dictature révolutionnaire, quelle est sa conduite dans cet instant décisif? Il dit aux républicains :

— Je suis républicain, vous le savez, mais j'aime trop la République pour risquer de la compromettre par un retour intempestif et prématuré. « Je ne veux pas qu'on nous donne encore une fois ce fruit-là trop vert. » La République est un mot et une chose. Le mot effraie, et la chose n'est pas encore dans nos mœurs. J'aime la République, je la crois utile et bonne, inévitable et nécessaire, et je vous conjure, en son nom, de ne rien précipiter. Le peuple en attend beaucoup; si son attente était trompée, sa colère se retournerait contre l'institution elle-même, et nous rejetterait encore dans le despostime. Au sortir de la Terreur, de l'Empire et de la Restauration, la République est impossible. Aucun des problèmes sociaux n'est encore résolu, et les vieilles traditions monarchiques pour longtemps encore s'opposeront au développement de ces vertus civiques, sans lesquelles une république ne peut se fonder, ni vivre. « La royauté ne s'abolit pas, on l'use. C'est une borne : si vous l'enlevez, la police la replacera demain[1]. » — Pour faire une république, il faut des

[1] Eug. Noel, *Souvenirs de Béranger*.

principes et des républicains; or, en France, aujourd'hui je ne vois, d'une part, que des aspirations, des droits méconnus et des intérêts blessés; de l'autre, que des libéraux, des doctrinaires, des bonapartistes, des légitimistes, des révolutionnaires et des ambitieux. Il n'y a pas là les éléments d'une institution républicaine durable.

— Nous venons de remporter une grande victoire, ajoutait-t-il : — n'en perdons pas les fruits en voulant la pousser trop avant. Prenons un roi constitutionnel. Sorti d'une révolution, il ne sera pas, comme les Bourbons, la négation du droit populaire, mais au contraire sa consécration. Profitons des libertés qu'il nous laissera, de la douceur de son pouvoir; étudions les questions pendantes, posons mieux le problème, assez mal posé sous la Restauration. La menace était trop directe alors contre nos droits, les colères trop vives contre l'ordre de choses établi, pour que nous pussions raisonner froidement. Nous n'avons pas eu, durant ces quinze ans, le temps de réfléchir à l'avenir. Nous nous sommes seulement défendus, et nous avons, au milieu de la lutte, réservé toutes les grosses questions, toutes celles qui devaient nous diviser. Maintenant nous rentrons dans la voie révolutionnaire; nous pouvons donc songer désormais à l'avenir, le préparer à loisir, par un usage modéré de la liberté et par la discussion tranquille de tous nos intérêts.

Béranger disait encore :

— On n'a pas fait en France, jusqu'à présent, l'expérience du régime parlementaire et des libertés anglaises. Au sortir du despotisme de Louis XIV,

nous sommes tombés dans les convulsions de 93. Ces convulsions nous ont jetés épuisés dans les bras d'un général vainqueur, qui a fondé l'égalité et nous a donné l'ordre sans la liberté, avec la passion de la gloire militaire. Cette passion nous a conduit à Waterloo, puis l'étranger nous a ramené le droit divin, modifié par l'esprit des temps modernes. La Restauration a été une longue bataille entre le peuple et ses maîtres, entre le monde nouveau et le monde ancien; personne ne croyait à la Charte *octroyée*.

— Mais la nation croit au régime parlementaire, régime bâtard et transitoire, sans réalité sérieuse, véritable berceau d'enfant pour ce géant qui s'appelle le peuple. — Si nous sautons par-dessus, la nation le regrettera, elle y verra une sorte d'idéal inconnu : elle y reviendra. Évitons ce retour en arrière. Qu'elle essaie immédiatement de ce régime : qu'elle s'en dégoûte. Après avoir usé la monarchie légitime et le despotisme militaire, qu'elle use le gouvernement parlementaire. L'expérience sera complète : — il ne lui restera plus que la République.

Aussi, quand les républicains s'étonnèrent de la résolution de Béranger, et se plaignirent qu'il eût contribué à la nomination d'un roi, le chansonnier leur répondit avec son sourire si fin : — « Je n'ai pas fait un roi, j'ai jeté une planche sur le ruisseau. »

Il n'y eut, en juillet 1830, chez le peuple nourri des chants du poëte national, ni chez le poëte du *Cinq Mai*, aucune préoccupation bonapartiste. Tous deux s'étaient compris : ils hésitaient entre la République et Louis-Philippe; ils pensaient à la liberté, et voulaient donner un plus large essor à l'esprit démocra-

tique. Cependant, nous le répétons, si l'influence de Béranger et de sa politique avait été impérialiste, ou pour le moins napoléonienne, on s'en serait aperçu ce jour-là. Cette influence ne fut pas restée vingt ans sans porter ses fruits. Elle ne se fût pas révélée tout à coup ; au moment où le chansonnier, retiré de la lice, venait d'interrompre son silence pour publier, dans son recueil de 1833, et plus tard en 1840, des chants décidément socialistes, ouvertement républicains.

Alors commence contre Béranger une autre série de reproches. Les libéraux se dressent et s'écrient :

— Pourquoi Béranger n'a-t-il pas voulu prendre part à ce gouvernement qu'il avait contribué à fonder? Pourquoi, puisqu'il le regardait comme utile et nécessaire, puisqu'il y voyait, lui aussi, la meilleure des Républiques, puisqu'il engageait tous ses amis à le soutenir, pourquoi ne lui donnait-il pas son appui et sa participation directe? — Pourquoi? pour une foule de raisons, et très-faciles à comprendre.

D'abord Béranger était républicain et non pas orléaniste. Il avait pu, après la bataille, replier son drapeau, il ne voulait pas l'abandonner. Il avait ajourné le triomphe de ses opinions, il ne voulait pas les trahir. Il s'abstenait par prudence et par patriotisme, il n'abdiquait pas. Incarnation vivante et populaire de la Révolution, il restait en face du régime constitutionnel, debout et l'arme au fourreau, pour un instant apaisé, mais non satisfait [1]. Il

[1] En 1847, il écrivait à un ami, au sujet des banquets réformistes auxquels il refusa d'assister :

« ... Je n'aurais rien d'utile à faire là, et j'aime mieux rester en dehors, *comme une protestation contre ce qui est et, au besoin,*

disait à la monarchie de Juillet : — A côté des classes libérales dont vous représentez les vœux, il y a les classes ignorantes qui attendent; à côté des intérêts triomphants de la bourgeoisie, il y a les intérêts sacrés du peuple.

S'il avait accepté un ministère ou la mission de conseiller officiel, on aurait douté du désintéressement de son rôle et du patriotisme de sa résolution. Les impatients auraient dit : — Il a trahi, il nous a trompés; ce que nous prenions pour du bon sens n'était que le calcul d'un égoïste ambitieux : Aux armes!

Par son attitude réservée il donnait au contraire « à ses jeunes amis, les républicains, la preuve la plus évidente de son désintéressement dans le choix du parti qu'il les avait poussés à prendre. » C'était la seule manière de les convertir, en effet, d'obtenir d'eux la résignation qu'il leur prêchait, de leur dire efficacement : — Moi qui ne tiens à rien dans le gouvernement, moi dont vous connaissez de longue date les convictions, je veille avec vous et pour vous. Soyez donc patients; attendez en paix, au milieu des luttes fécondes de la libre discussion, le moment où notre action ne sera pas prématurée, où vos rêves pourront devenir des réalités.

Nous l'avons dit et nous ne craignons pas de le redire, Béranger, quoique ennemi du despotisme et partisan convaincu de la liberté, Béranger ne croyait pas au régime parlementaire. Il pensait qu'en France, dans un pays bouleversé par tant de révolutions successives, où le niveau égalitaire a

contre de pauvres et ridicules réformes. » (LETTRE INÉDITE *de Béranger*, 28 novembre 1847).

passé sur toutes les classes de la société, où l'esprit démocratique a soulevé toutes les espérances, il fallait, pour apaiser les cœurs et satisfaire les intelligences, autre chose que « la responsabilité ministérielle. » Il comprenait que la royauté constitutionnelle est bien moins, dans son essence, le régime de la liberté, que le partage du pouvoir. Toutes les libertés, en effet, qu'on nous présente comme le cortége naturel du gouvernement parlementaire, telles que la liberté de la presse et de la tribune, peuvent s'exercer sous d'autres régimes. Si l'on veut être exact et juste, on doit dire qu'il ne saurait exister sans elles, et qu'elles existent sans lui. — Son caractère propre, c'est la pondération des pouvoirs, c'est-à-dire la distribution de la puissance partagée entre un roi qui règne et ne gouverne pas, des ministres qui gouvernent et ne règnent pas, une chambre élective qui ne règne ni ne gouverne, mais, en revanche, qui possède seule la puissance législative, d'une part, et d'autre part, qui représente seule la nation en face des pouvoirs constitués dont le rôle est de représenter le principe d'autorité.

En Angleterre, où cette combinaison a produit de si heureux résultats, le partage du pouvoir repose sur la réalité d'un état social hiérarchique. Il y a différents corps dans la nation, et pour ainsi dire, plusieurs cerveaux.

Il y a là une noblesse puissante et riche, jouissant de tous les priviléges qui naissent naturellement de la puissance et de la richesse, chez un peuple ami des distinctions aristocratiques et plein de respect pour ses traditions.

Il y a là une bourgeoisie industrielle, non moins riche et non moins puissante derrière son comptoir que la noblesse derrière ses parchemins.

Loin, bien loin, dans les couches profondes de la nation, il y a enfin l'ouvrier et le paysan, voués au travail dévorant, livrés souvent à une misère dégradante, dominés, comme tous les hommes du nord, par de nombreux et tyranniques besoins matériels, dont l'incessant aiguillon ne leur laisse ni trève ni repos. — Ce peuple d'en bas, n'est encore qu'une force physique, une sorte de vaste estomac affamé, tandis que la noblesse et la bourgeoisie sont, nous le répétons, de véritables cerveaux.

Dans ces conditions, le régime parlementaire, ou partage du pouvoir, était logique et nécessaire : il devenait seulement la consécration légale d'une vérité sociale. A l'autorité personnifiée dans le roi et les ministres, s'est opposé le privilége représenté par les lords et les communes. De cet antagonisme, une race énergique et patiente a fait sortir la liberté politique. La royauté, n'ayant pu, comme en France, abattre et dompter une noblesse intelligente et sérieuse, ni asservir une bourgeoisie enrichie par le commerce, dans un pays où le commerce est la première des nécessités et la nourrice exclusive de la nation entière, la royauté, disons-nous, a dû compter avec ces deux puissants adversaires, et s'en faire des alliés. Quant à eux, du moment où elle cessait d'être menaçante pour se transformer en une source féconde d'où le pouvoir émanait et se répandait sur eux, ils avaient un intérêt visible à la conserver, à l'entourer de toutes les garanties

et de tous les respects. Usufruitiers de la puissance, plus ils en respectaient la nu-propriété, plus ils augmentaient la durée de cette puissance, plus ils élargissaient son cercle d'action. La royauté les protégeait désormais contre les réclamations du peuple, qui apprenait par eux à s'incliner devant elle, et ils la protégeaient à leur tour contre l'esprit révolutionnaire.

En Angleterre, bourgeoisie, noblesse, royauté, se servent mutuellement de boucliers : que le peuple proteste contre l'une de ces trois forces constituées, les deux autres sont là qui la couvrent de leur corps, et les déshérités, réduits au droit de la parole, ne savent jamais où rencontrer cet adversaire insaisissable et caméléon, ce géant à trois têtes et à cent bras, ce Briarée constitutionnel, qui dure et durera, parce qu'au lieu d'être une fiction, il est la représentation très-exacte d'un état social, la satisfaction donnée à des réalités vivantes.

En France, au contraire, il n'y a pas plusieurs éléments séparés, de puissance à peu près égale, et qui doivent se partager le gouvernement, faute de pouvoir l'absorber. — Il y a, d'une part, la nation toute entière, masse compacte et unie, dans laquelle les différences hiérarchiques de classes creusent à peine quelques rides légères, et, d'autre part, le principe d'autorité, l'État, être de raison. — Rien ne les sépare. — Entre le peuple et le roi, il n'y a point de frontières naturelles, de barrières infranchissables. Ils se coudoient à chaque mouvement : les fluctuations de l'opinion publique décident absolument de leurs droits et de leurs devoirs récipro-

ques. — Y a-t-il lassitude? Toutes les forces vives passent du côté du pouvoir, et nous avons le despotisme. — Y a-t-il, au contraire, exubérance de l'esprit public et renaissance des aspirations légitimes du peuple? Toutes les forces vives passent du côté de la nation, et voilà la Révolution.

On peut comparer la France à une balance dont l'un des deux plateaux est toujours vide, tandis que l'autre, celui de droite ou de gauche alternativement, est toujours chargé d'un poids énorme. Pour obvier à ce terrible inconvénient, de bons esprits, surtout des esprits bien intentionnés, ont rêvé la pondération des forces comme en Angleterre, et ils ont inventé la fiction constitutionnelle. Cela est parfait; mais ils ont oublié une chose, une seule : c'est que la pondération des forces suppose au moins deux forces; — or, en France, il n'y en a plus qu'une. Ils ont oublié aussi que les fictions ne trompent personne, et ne peuvent résister au premier choc de la réalité.

Après 1830, quand nous avions un roi qui était censé ne pas gouverner, et « la responsabilité ministérielle, » on aurait dû sentir pourtant, jusqu'à quel point cette combinaison était facticeet fragile. Qu'importait au peuple que tel ministre abandonnât la place, que tel autre ministre lui succédât? Cela ne modifiait en rien le fond des choses; cela ne pouvait même pas adoucir l'amertume des deux éternels lutteurs, le peuple et l'État. Aussi, quand le peuple se souleva, tous les fantômes s'évanouirent, et la vérité parut. Le jour de la bataille, il n'y eut plus en face l'un de l'autre que les deux réalités, le principe d'autorité et le principe démocratique. — On voulut

changer les ministres, fiction! proclamer une régence, fiction! — Le 24 février 1848, le poids s'était déplacé, et le peuple prit tout simplement le pouvoir, parce que, entre lui et le pouvoir, il n'y a rien.

Étudions, imitons l'Angletterre : tâchons de fonder, à son exemple, une liberté stable, mais étudions-la et imitons-la comme des hommes, non comme des enfants. Comprenons que les institutions anglaises sont durables, parce qu'elles représentent la société anglaise, parce qu'elles reposent sur des faits et non pas sur des mots. Si en Angleterre la liberté naît du partage de la puissance et de la pondération des forces, c'est qu'en effet, il y a plusieurs forces indépendantes l'une de l'autre. Si le gouvernement parlementaire y est excellent et inébranlable, c'est qu'il a sa racine dans les mœurs sociales elles-mêmes. Le despotisme et la démocratie s'y briseraient également contre une masse imposante de priviléges et de privilégiés, contre la puissance irrésistible d'immenses fortunes territoriales et industrielles. Il y a dans la Grande-Bretagne une noblesse véritable, une bourgeoisie séparée du peuple, — d'un peuple resté à l'état de masse productive, qui n'a pu s'élever encore, du moins dans une notable partie de ses membres, à la condition d'être moral.

Imitons l'Angleterre, en fondant comme elle notre état politique sur notre état social, en donnant satisfaction aux besoins vrais de la nation, en organisant la démocratie et l'égalité, comme notre rivale a su organiser l'aristocratie et la richesse. En-

pruntons d'elle, ce qui convient à toutes les agglomérations humaines, la décentralisation, le respect du droit individuel et de l'initiative personnelle du citoyen; apprenons-d'elle à nous défier de la réglementation, à nous passer de l'administration : ne nous amusons pas à transporter, en deçà du détroit, toute une série d'institutions qu'on superpose au-dessus de notre pays, et qui nous donneraient l'air, plus tard, devant l'histoire, d'un peuple en carnaval, affublé d'un costume étranger, sous lequel il garde son costume national.

Soyons nous-mêmes : nous nous appelons la Démocratie, et, en France, le pouvoir n'a devant lui que la Nation. Ne créons pas des intermédiares factices entre ces deux termes d'une seule proposition. Au lieu d'échafauder des fictions entre le pouvoir et la nation, mettons le pouvoir dans la nation; au lieu de les séparer, unissons-les : la lutte deviendra impossible, et la Révolution ne sera plus une menace, mais la libre expansion de la vie, alors, loin de nous disputer des lambeaux de libertés incomplètes, nous aurons la liberté, et la France, à son tour, pourra offrir au monde émerveillé le modèle d'une bonne Constitution, l'exemple d'un sage développement de l'activité humaine.

Un orateur dont le talent semble grandir tous les jours, et qui a le mérite de marcher les yeux fixés sur l'avenir, en s'inquiétant peu des traditions du passé, M. Émile Ollivier, l'a dit en termes excellents : — « Ce que nous demandons, ce n'est pas la liberté anglaise, liberté fondée sur le privilége et sur l'inégalité, mais la liberté française,

celle de 1789, la liberté fondée sur l'égalité et la démocratie. »[1].

Toutefois, si Béranger ne croyait pas à la durée du régime parlementaire, il le regardait comme un admirable moyen de transition, comme une excellente hôtellerie où la Révolution pouvait s'abriter, plutôt que de rester dans la rue, exposée à toutes les intempéries de l'atmosphère. Sachant que nous avions peu l'intelligence et l'*amour pratique* de la liberté, il voyait en nous, après 1830, des aveugles à qui on vient de faire l'opération de la cataracte. Il craignait pour nous l'éblouissement du grand jour, et nous conseillait prudemment le clair obscur parlementaire, la pénombre constitutionnelle. Partisan de la liberté, il aimait les libertés, et ne s'en déclarait pas satisfait. — En effet, qui dit libertés, dit un certain nombre de libertés faciles à compter, mais, pour qu'on les compte, il faut qu'il y en ait d'exclues : sans cela, on dirait la liberté, et on ne compterait plus.

Le caractère propre des libertés, c'est d'être réglementées, et la liberté réglementée c'est le privilége. Dès lors, si les uns profitent de ce privilége, les autres en souffrent. Voilà pourquoi la liberté de la presse et la liberté de la tribune, telles que nous les avons connues jusqu'à présent, ont pu avoir parfois des inconvénients. — Que les limites disparaissent : il n'y a plus de privilége, et le privilége disparu, il ne reste plus que la liberté, qui est un bien.

Toutes ces considérations empêchaient sans

[1] *Corps Législatif.* — Séance du vendredi 12 janvier 1864.

doute Béranger de se joindre ouvertement aux libéraux, et d'accepter leur programme. Il le trouvait trop étroit pour contenir la démocratie toute entière. Au lieu de prendre part aux luttes ministérielles, aux agitations du pays légal, il se retournait vers le peuple d'en bas, celui au-dessus de qui passent ces luttes et ces agitations.

Que me font.......
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ? [1]

s'écrie *le Vieux Vagabond* du chansonnier. — En effet, et c'est là le tort des libéraux, ils ne songent pas assez aux problèmes de la misère et du travail. Ils parlent, ils écrivent, ils gouvernent, et ils croient le monde sauvé. Le monde attend que leurs paroles deviennent des actes, leurs écrits des faits, leur pouvoir la liberté de tous [2].

[1] Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

[2] Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : travaille,
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

Lorsque nous parlons des libéraux, du reste, nous ne parlons que des anciens libéraux, de ceux que Béranger a connus, et dont M. Thiers apportait hier encore le programme au Corps législatif, dans un discours éloquent et clair, simple et modéré, comme il sait les faire.

Depuis 1830, il s'est formé, en France, un nouveau parti libéral, très-différent de son aîné. Ce parti a inscrit sur son drapeau ; *décentralisation, droit individuel, initiative et responsabilité du citoyen.* — Ce sont là de grandes et fécondes idées. Nous sommes entrés dans la voie, et si les difficultés ne sont pas encore aplanies, le but, du moins, est clairement défini. Parmi les membres de ce nouveau parti libéral qui s'appuie sur les libertés constitutionnelles, sans s'y renfermer, qui demande au contraire que l'activité et la responsabilité se répandent successivement dans toutes les couches de la nation, et fassent du citoyen un centre intelligent de vie politique et morale, au lieu d'un instrument passif de l'administration, nous devons surtout nommer M. Édouard Laboulaye, un esprit aussi distingué que clairvoyant, chez lequel la modération de la forme s'unit à la fermeté des convictions, un écrivain que ses adversaires respectent, que tout le monde lit avec profit, et qui convertit les dissidents de bonne foi. Nul n'a indiqué plus nettement tout ce qui manque au pouvoir constitutionnel, tel que nous l'avons pratiqué en France pendant une trentaine d'années, nul n'a mieux défini ce qui pouvait le compléter, et transformer la fiction en réalité :

Les libertés sont de deux sortes : les unes qui subsistent

par elles-mêmes, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui les libertés individuelles, sociales municipales, etc., les autres qui servent de *garantie* aux premières, ce sont les libertés politiques. Toutes sont nécessaires; mais *la marque du nouveau parti libéral, c'est d'avoir enfin compris que les libertés politiques ne sont rien par elles-mêmes, et que le peuple s'en lasse comme de formes vides et trompeuses, s'il n'y a pas derrière elles les droits individuels et sociaux qui sont le* FOND *et la* SUBSTANCE *même de la liberté.* C'est pour avoir méconnu cette vérité que, de 1814 à 1848, deux gouvernements animés de bonnes intentions n'ont pas réussi à enraciner dans les mœurs la liberté qui les eût sauvés [1].

Autrement, dit le régime constitutionnel emprunté à l'Angleterre, nous donnait les *garanties*, mais nous n'avions rien à garantir, puisque nous ne possédions pas le « fond » et la « substance » même de la liberté, c'est-à-dire les libertés individuelles, sociales et municipales.

Ainsi M. Laboulaye, comme tous les hommes réellement distingués de notre époque, redit, à son tour, en d'autres termes, ce que M. Ollivier disait au Corps législatif, ce que Béranger ne cessait de répéter à ceux qui lui parlaient de la constitution anglaise :

La question de la liberté est tranchée chez tous les peuples libres; *il ne reste à la France qu'à saisir la solution et à se l'approprier dans la mesure de son génie.* Ce n'est point là une imitation servile et souvent dangereuse, c'est une œuvre originale et d'une grande portée.

Quant à Béranger, sa conduite, après 1830, fut aussi loyale que logique. Il ne voulut pas combattre le

[1] *Le Parti libéral*, 1 vol. in-8°.

nouveau pouvoir, car il eût craint, en l'ébranlant trop tôt, de renverser du même coup les libertés si péniblement conquises qu'il nous apportait après tant d'années de luttes et d'efforts; il ne voulut pas non plus l'acclamer ni le soutenir, car le chansonnier n'était pas orléaniste · il restait le républicain de l'avenir, l'homme du peuple et de la Révolution [1]. Seulement il comprit aussitôt que le mouvement révolutionnaire allait nécessairement se modifier, se transformer.—Sans cesser d'être politique, il devait devenir de plus en plus social. — La bourgeoisie, en effet, semblait avoir gagné définitivement la partie. Elle n'avait plus devant elle ni royauté de droit divin, ni noblesse à prétentions féodales, ni clergé redoutable : elle était la première puissance du pays. Mais derrière elle on sentait s'agiter la masse populaire, le prolétariat. Lui aussi s'était élevé d'un échelon dans la hiérarchie sociale. Il se trouvait en face des classes lettrées et de ses patrons, comme en 89, le Tiers-État s'était trouvé en face de la monarchie et de son cortége de privilégiés. De cette situation nouvelle, naquit le socialisme : Béranger, fidèle à son rôle d'interprète et d'écho dévoué du peuple, salua cette suprême incarnation de la Révolution. En 1833, il publia tous ces chants

[1] Qu'avec honneur nous berce encore
La Paix, mère de tous les biens.
Dans les camps pourraient nous éclore
De trop redoutables soutiens.
La gloire est là si despotique!
Nul éclat au sien n'est pareil.
O liberté! ton arbre antique
Croît mieux à l'ombre qu'au soleil.
(La guerre, *Dernières chansons*, 1840 à 1841.)

élevés et quelque peu menaçants qui s'appellent: *le Vieux Vagabond, Jeanne la Rousse, Jacques, les Contrebandiers, les Fous, les Quatre Ages historiques* [1]. De

[1] Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas! menace nos abris.
Tu vas crouler; point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris!
Où courons-nous? Quel sage, en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé sa main?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route,
Dieu leur a dit: Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère,
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer:
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue, une autre recommence.
Dieu nous a dit: Peuples, je vous attends.

. . . .
Humanité, règne! Voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents, au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail! paix au sol qu'il féconde!
Que par l'amour les hommes soient unis.
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde:
Que Dieu nous dise: Enfants je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille!
Mais qu'ai-je dit? Pourquoi ce chant d'amour?
Aux feux des camps le glaive encor scintille;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à la lumière,
Dieu t'a dit: Brille, étoile du matin.

même que sous la Restauration, il avait chanté la liberté et l'égalité, le droit populaire et la patrie, sans se ranger ni dans le camp jacobin, ni dans le camp girondin, ni dans le camp libéral, s'appliquant à rester le volontaire de la Révolution, il accueillit le socialisme et le consacra par ses chants, sans vouloir s'enfermer dans aucune école. Comme poëte populaire, il s'attacha au sentiment, à l'idée générale, qui se dégageait du socialisme, — expression encore un peu confuse de besoins réels et de souffrances profondes.

Dans *les Fous*, il nomme Saint-Simon, Fourrier, Enfantin, applaudit à leurs efforts, et termine par ces vers admirables :

Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois !
— Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère,
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Mais il ne voudrait pas qu'on prît pour l'expression d'un blâme, même indirect, cette expression de fou, et il l'explique aussitôt dans une des plus belles strophes de la poésie française :

Qui découvrit un nouveau-monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien ! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

A-t-on jamais exprimé — avec un plus noble en-

thousiasme, avec un style plus ferme et plus éloquent, — une foi plus vive, plus consolante, dans la grandeur morale de l'homme et dans la puissance du génie ?

Dès lors, Béranger se taira. Il va se retirer de la lice : il sent que son rôle est fini, que les nouvelles idées auxquelles il a souhaité la bienvenue, qu'il a indiquées au pays comme devant être désormais sa préoccupation constante, ne relèvent plus de la chanson, ni même de la poésie. La Révolution devient sociale, c'est-à-dire économique et scientifique. L'ère des généralités est passée, nous entrons dans la phase des applications scientifiques. Que la philosophie et la science se mettent à l'œuvre. Le chansonnier salue de loin la terre promise : comme Moïse, il n'est pas destiné à la fouler du pied. Que d'autres continuent sa mission.

Nous ne devons jamais l'oublier, la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande révolution politique, mais *une immense révolution sociale*. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur *coordination*, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernants, copistes du passé, est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme, etc., etc.), que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que l'ordre dans l'égalité règne enfin, pour s'utiliser au service d'une phase nouvelle de la civilisation. QUEL ACCUEIL RECEVRAIT UN CHANSONNIER QUI, SUR DES AIRS DE PONTS-NEUFS, RÉCLAMERAIT L'ORGANISATION DE LA DÉMOCRATIE, cette œuvre si importante qui reste toujours à faire, et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser ?

Le poëte erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des essais de constructions et de ruines amoncelées : qu'il abandonne donc l'arène aux DOCTES et aux SAGES qui viendront... Cependant, si je ne me trompe, *bien pénétré des besoins actuels,* le poëte doit se réfugier dans l'avenir *pour indiquer le but aux générations qui sont en marche. Le rôle de prophète est assez beau*[1]...

Ces paroles sont l'expression du bon sens et de la vérité. Béranger a pris ce rôle de prophète, en indiquant le but, c'est-à-dire la rénovation sociale; mais, si la poésie peut chanter les idées générales et théoriques, elle ne peut entrer dans le détail des problèmes économiques.

— Je n'en sais pas si long, répondait Béranger, quand on l'interrogeait à cet égard. Je sais bien où nous allons, et je l'ai assez dit en prose et en vers : je ne sais pas au juste quel chemin nous suivrons. Que les savants, les philosophes, les hommes nouveaux se mettent à l'œuvre nouvelle. Je les admirerai, et je les accompagnerai de mes vœux.

Une autre conduite eût été de l'outrecuidance. Elle aurait prouvé que Béranger, ivre de popularité, ne voulait pas laisser oublier son nom, et se jetait à tout hasard dans une mêlée pour laquelle il n'était pas armé. Il se tut et travailla désormais dans le silence du cabinet. Ce fut de la sagesse, ce ne pouvait être ni un calcul, ni une apostasie, puisque ses dernières chansons avaient été l'affirmation nette et décidée du principe républicain et socialiste.

[1] *Dernières chansons*. Préface.

LA RÉPUBLIQUE ET LE SECOND EMPIRE.

Pendant tout le règne de Louis-Philippe, Béranger garda sa position expectante et son silence. Il ne l'interrompit qu'une fois, sur l'insistance de son éditeur, et il publia une dizaine de chansons nouvelles qui furent ajoutées à la fin de la grande édition en deux volumes in-8° de ses œuvres. Ces chansons choisies, — Béranger a soin de nous le dire, — de façon à prouver au public que le poëte n'avait rien changé à ses opinions, à ses espérances, contenaient *le Déluge*, où l'on nous montre le fleuve démocratique montant, montant toujours et finissant par engloutir tous les rois sous ses flots soulevés :

Ces pauvres rois, ils seront tous noyés !

Tel est le refrain du *Déluge*, et il nous semble difficile d'annoncer plus nettement le prochain, l'inévitable avénement de la République. Il y avait aussi parmi ces dix chansons nouvelles, celle intitulée : *Coquérico*, et dont M. Noël[1] nous a si bien expliqué l'esprit et les tendances.

Mais si l'on veut savoir bien au juste les sentiments de Béranger pendant la monarchie de Juillet, si l'on veut connaître sa profession de foi complète, il faut non pas interroger seulement ses chansons, il faut ouvrir *la Correspondance*[2] et lire la lettre qu'il adressait, à la date du 25 mai 1833, au prince Lu-

[1] Voir t. IIe, 6e partie : *Les Critiques bienveillants*.
[2] Tome II, p. 131.

cien Bonaparte. Ce dernier lui avait écrit de Londres, pour lui demander ce qu'il pensait de la situation politique et de la durée probable du nouveau régime. Voici ce que Béranger répondit au prince Lucien :

« Avant la révolution de Juillet, j'ai entrevu l'impossibilité » d'établir, dans un pays d'égalité, le système anglais monar» chique représentatif, qui ne peut se passer de l'appui d'une » caste privilégiée. Lors de cette révolution, *moi, vieux répu*» *blicain*, convaincu que la France n'était pas encore disposée » à accepter la forme républicaine, j'ai désiré, *pour achever* » *d'user la vieille machine monarchique*, qu'elle nous servît » de planche pour passer le ruisseau ; et ce que je vous dis là, » *ma conduite et mes discours à cette époque l'ont prouvé à* » *tous mes amis*. Je crois pouvoir assigner à cet état transi» toire une durée égale à la Restauration [1]... Si le parti républi» cain n'eût pas lui-même commis des fautes que sa position ren» dait sans doute inévitables, nous serions plus près peut-être » du dénoûment. Ce parti n'a pas encore appris à bien connaître » la France nouvelle : aussi rêve-t-il l'impossible. *C'est sur* » *les* INTÉRÊTS *créés par la Révolution qu'il faut fonder au*» *jourd'hui, et il a trop souvent eu l'air de menacer ces inté*» *rêts*. Heureusement, nous autres Français, c'est sous les » coups de nos ennemis que nous nous disciplinons, et les » coups ne nous manquent jamais. Les éléments républicains » sont beaucoup plus nombreux que ne se le figurent et ceux » qui redoutent et même ceux qui désirent la République. » Mais, selon moi, *ils seront encore longtemps à se coordon*» *ner*. Toutefois, en France, nous pensons bien vite et nous » agissons de même...

» Vous le savez, il faut toujours se défier des rêvasseurs.

[1] Béranger s'est trompé de 3 ans; mais on avouera qu'en 1833 c'était assez bien prédire.

» Ajoutez même que, dans l'intérêt de la république que je
» rêve, *je souhaite qu'elle ne fleurisse pas trop tôt*. Le plus
» grave reproche que je fasse au gouvernement actuel, c'est
» de la faire pousser en serre chaude...

» Vous en avez appelé à ma franchise; vous devez voir,
» prince, que je n'y ai pas fait faute. J'ai laissé aller ma plume
» au risque de vous fatiguer et de me nuire dans votre
» esprit, etc.... »

Il était impossible, en effet, de dire plus modérément et plus fermement au prince Lucien Bonaparte : — Si vous avez rêvé un retour de votre famille, ne comptez pas sur moi. J'ai admiré et défendu, comme il le méritait, Napoléon Ier, à une époque où l'on avilissait la France et calomniait la Révolution dans la personne du grand capitaine vaincu, mais je n'ai jamais aimé et rêvé que la République[1].»

Le 24 février 1848, la République fut tout à coup proclamée à Paris. Pendant les quinze années écoulées depuis cette lettre, Béranger avait vieilli : il comptait aujourd'hui soixante-huit ans, et, d'autre part, l'action énervante et corruptrice du long règne de Louis-Philippe avait fort mal préparé les caractères à cette énergie civique, à ces sentiments de *vertu*

[1] Béranger déclare nettement qu'il souhaite que le *roi de Rome* ne règne jamais :

« Vierge Marie, ah! tenez lieu de mère
» A cet enfant qui m'a souri si beau.
» L'unique vœu de ma vieillesse amère,
» C'est à sa piété de devoir un tombeau.
» Et, s'il se peut, fils et Français fidèle,
» *Sans être roi, ni vengeur ni vengé*,
Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé
» De la dépouille paternelle. »

(MADAME MÈRE, *Dernières chansons*, 1834 à 1838.)

dont Montesquieu faisait déjà la base de l'institution républicaine.

On comprend donc que Béranger, vieillard mis brusquement en face de son rêve réalisé, ait éprouvé plus d'inquiétudes et de craintes que de joie et d'enthousiasme. La République venait d'ailleurs trop tard pour qu'il pût la servir efficacement comme il l'eût fait, à coup sûr, trente ans auparavant.

Pour juger les opinions du chansonnier, à cette époque et sous le second Empire, nous avons moins de documents écrits que précédemment, mais ceux que nous possédons peuvent cependant nous servir à suivre la direction exacte de sa pensée.

Son premier mot en entendant proclamer la République fut : — « Nous avions un escalier à descendre, et nous sautons par la fenêtre ! » — Ce mot n'exprime aucun blâme contre la forme républicaine inaugurée ; il indique seulement des prévisions fâcheuses pour son avenir. Béranger ne discute pas la République, il discute sa date. Cependant, lui qui avait tout refusé sous le régime précédent, même la plus insignifiante sinécure, il accepte de faire partie de la Commission des dons patriotiques. Pour Béranger, c'était un acquiescement fort important au nouveau gouvernement.

Du reste, nous avons ici la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs une *lettre inédite* de Béranger, portant la date du 1er mars 1848, qui confirmera ce que nous venons d'avancer. On y verra que le chansonnier éprouva, pendant les premiers jours de la nouvelle République, une joie réelle, quoique mêlée de crainte, et s'y rallia sans hésiter, comme

au gouvernement de ses vœux, tout en prévoyant aussitôt les deux terribles obstacles qui allaient en entraver la marche : la question du travail et la mauvaise volonté des départements.

Écoutons le chansonnier.

« L'enthousiasme vous rend fou, mon cher ami; je suis » aujourd'hui ce que j'étais il y a huit jours[1]... Depuis le grand » événement, MA JOIE, *comme celle des vieillards, a été mêlée de* » *bien des craintes.* Croyez-moi; restez où vous êtes; calmez » votre ardeur, qui dans ce moment ne peut avoir d'utilité » pour la patrie. *Faites seulement des vœux pour les hommes* » *généreux* qui assument la responsabilité du sort de la France.

» Tout ici a été admirablement; tout va encore très-bien; » mais il faut que cela dure. *Les départements vont être appelés* » *à se prononcer.* Quelle forme donner à cet appel?... *Comment* » *fournir à l'existence des travailleurs* que le resserrement des » capitaux va mettre sans ouvrage? Comment satisfaire aux » coureurs de places ?

» *Puissent tous les obstacles disparaître devant la ferme vo-* » *lonté des hommes de bien qui, jusqu'à présent, dominent les* » *prétentions personnelles qui se font jour de toute part, et* » *peut-être jusqu'au sein du conseil !*

» Attendez, croyez-moi, qu'on voie un peu plus clair ou que » *le concours de tous les nobles cœurs devienne une nécessité* » *absolue.*

» Ce que nous avons vu du peuple est si miraculeux qu'on » doit espérer beaucoup; mais, QUOIQUE SUR QU'UN JOUR OU » L'AUTRE MES ESPÉRANCES ET MES VŒUX S'ACCOMPLIRONT, je » n'en dois pas moins recommander la prudence aux gens qui » sont dans votre position. N'attribuez donc pas à des craintes,

[1] La personne qui lui écrivait avait, sans doute, fait allusion à la nouvelle influence que la proclamation de la République allait donner au chansonnier.

» *autres* que celles que je vous exprime, les conseils que je vous
» donne. Je compte beaucoup sur Lamartine. Voilà le premier
» poëte qui soit propre aux grandes choses. Son courage égale
» son éloquence. Il est beau de le voir à côté des quatre-vingt-
» un ans de vertus de mon cher Dupont, dont le dévouement
» patriotique ne peut être trop admiré...

» A vous de cœur,

» BÉRANGER. »

Nous voici parvenus enfin au fait grave de la vie politique de Béranger, à la démission qu'il donna de ses fonctions de représentant du peuple. Nous avons déjà prouvé, par des faits nombreux[1], que beaucoup de républicains et des plus intéressés à compter sur le concours de Béranger absolvaient sa conduite; nous avons démontré que des libéraux, mieux placés que les premiers pour l'impartialité, ne voyaient également rien que de légitime dans son refus de siéger sur les bancs de la Constituante.

Constatons avant tout que Béranger avait d'abord accepté son mandat populaire, et qu'il assista aux premières séances de la Chambre républicaine. Mais, dès qu'il eût vu de près les hommes qui la remplissaient et l'esprit qui la dominait, dès qu'il eût pu apprécier quelle scission profonde s'opérait entre Paris révolutionnaire et les députés des départements, dès qu'il comprit que la guerre civile, devenue chaque jour plus imminente, allait éclater, il jugea la partie perdue, et refusa de rester plus longtemps dans une situation où son cœur et ses

[1] Voir t. II, 6e partie : *Les critiques bienveillants*.

convictions se trouvaient également froissés. Il voyait venir le jour de l'insurrection et des représailles ; il voyait que, ce jour-là, il serait obligé ou d'absoudre l'émeute, et alors il ébranlait la République dans ses bases mêmes, — s'il existe un gouvernement qui ait besoin du calme des rues et du respect absolu de la loi, c'est le gouvernement républicain, — ou de voter des lois répressives qui compromettraient la liberté, et la livreraient pieds et poings liés à ses ennemis aux aguets : il voyait surtout qu'il serait obligé de châtier comme des crimes les fautes d'un peuple égaré par ses chefs, trompé dans ses plus légitimes espérances.

Béranger voulut se retirer de la lice pendant qu'il en était temps encore, et il supplia son pays, qu'il avait jadis consolé de ses revers, ce peuple qu'il avait tant aimé, de lui épargner une suprême douleur.

Il y avait certes un beau rôle à prendre à ce moment, pour un homme qui eût disposé de la popularité dont jouissait Béranger ; mais ce rôle, malheureusement, demandait des forces que le vieillard n'avait plus ; et des aptitudes, des talents que l'homme n'avait jamais eus. A ces jours de tempête, de chaos et de deuil, il eût fallu la voix tonnante d'un Mirabeau et l'habileté d'un diplomate. Béranger n'était pas orateur, et ne serait jamais monté à la tribune. Béranger, plein de bon sens, doué de prudence et même de la faculté de prévoir l'avenir, n'était pas un diplomate. De tout temps éloigné du maniement des affaires publiques, habitué à vivre en face de ses idées dans le silence du cabinet, homme de bon conseil avec ses amis, il n'avait pas cette vue claire du

détail, cette prompte résolution de la pensée nécessaires dans l'action.

Il aurait pu dire : — Vous faites des fautes, vous renversez la République, vous sacrifiez la liberté pour vingt ans. — Il n'aurait pas su indiquer, au jour le jour, le moyen pratique d'éviter les fautes, de sauver la République, de protéger la liberté.

Dans ces conditions, Béranger le sentait, il était inutile. On l'aurait vite traité de radoteur, et lui-même n'était pas sûr de ne pas radoter au milieu du bruit des passions et du conflit des intérêts. Voyant le rêve de sa vie compromis pour la seconde fois, fatigué par l'âge et de longues luttes antérieures, découragé, aimant la République et le peuple, mais ne se sentant pas la force de soutenir l'une, de guider l'autre, il demanda, comme le dit M. Louis Blanc, que « sa vieillesse ne fut point condamnée au désespoir de figurer » dans la lutte fratricide qui se préparait, qu'il ne pouvait empêcher, et dont le résultat ne lui paraissait que trop visible.

Cette retraite, un calcul? — Quelle erreur! Quelle calomnie! — En quoi cette retraite pouvait-elle ajouter à la popularité du poëte, ou, du moins, la conserver plus intacte? Ne se prêtait-elle pas à toutes les mauvaises interprétations, et qui pouvait lui en savoir gré? — Le peuple? Mais cet apparent abandon le blessait : il avait sans doute compté que le chansonnier serait, à la Constituante, ce qu'il avait été dans ses chansons, l'orateur, l'avocat écouté du peuple! — Les républicains? Mais ils devaient voir avec regret se retirer de la lice ce serviteur dévoué de la démocratie, dont la présence eût témoigné en faveur

de leurs intentions désintéressées, de leur amour pour les classes malheureuses. — Les amis de l'ordre? Mais le départ de Béranger ne leur apportait aucune force, et il parlait contre eux, puisque le chansonnier, dont on connaissait la modération et la sagesse, abandonnait une assemblée où ils dominaient. — Les légitimistes? Mais ils savaient ce que Béranger pensait d'eux. — Les orléanistes? Mais Béranger ne leur avait jamais caché son sentiment sur leurs fautes, et ils ne pouvaient croire que Béranger portât le deuil de la monarchie libérale de 1830. — Les bonapartistes enfin? Mais Béranger se tenait à distance d'eux, et combattait de toute son influence la candidature du prince Louis-Napoléon Bonaparte, en appuyant, quoique sans enthousiasme, la candidature du général Cavaignac[1].

Non, la démission de Béranger ne pouvait être un calcul, un dernier sacrifice à la popularité, car cette démission irritait tout le monde, et blessait toutes les opinions. C'était l'aveu d'impuissance d'un vieux patriote, l'acte de découragement d'un vieux républicain; c'était la sagesse d'un vieillard comprenant que les chansons ne sont pas une école où l'on apprend le maniement des affaires publiques, déclarant qu'il ne trouvait en lui ni l'étoffe d'un orateur, ni celle d'un législateur.

Il ne reniait pas la République : il se retirait du champ de bataille, voilà tout.

Était-ce son droit? — strictement, oui. Et si la France avait eu, à ce moment, des hommes à la hau-

[1] Voir t. Ier, 2e *partie*, M. Sainte-Beuve, p. 243.

teur de la situation, des citoyens aussi habiles, aussi énergiques qu'ils étaient honnêtes et bien intentionnés; si la Révolution avait suivi son cours normal, si la République avait été gouvernée par des républicains, si le 15 mai et les journées de juin n'avaient pas compromis la démocratie un instant triomphante, personne n'aurait accusé Béranger. Tout le monde aurait compris que chaque homme a sa spécialité et ses facultés propres, que chaque phase nouvelle de l'histoire demande des hommes nouveaux, et que, pour fonder le présent, il ne faut pas appeler les hommes d'hier. Béranger avait joué son rôle; il y avait dépensé sa vie et son génie; il y avait mis ses forces et son dévouement. Il avait préparé l'avénement de la République, en la prêchant de tout temps, en contribuant plus que personne à renverser la Restauration, en tolérant la monarchie libérale de Louis-Philippe, qui devait nous mener doucement, par une sage pratique des libertés constitutionnelles, au dénouement du drame révolutionnaire; mais Béranger était vieux et ne possédait pas les qualités qui font l'homme politique, le grand législateur ou le grand ministre.

Cependant, nous aussi, nous croyons que Béranger eut tort, mais qu'il eut tort envers lui seulement. Il pouvait, il devait, afin d'éviter les soupçons même les plus ridicules, s'asseoir à côté de La Mennais; comme lui, il pouvait protester silencieusement par sa présence contre l'entraînement de la réaction, comme lui il devait associer jusqu'au bout son nom aux convulsions de la République agonisante, et se retirer seulement le jour de la défaite suprême.

Béranger a trop compté sur le « témoignage de sa vie ; » au dernier moment, il a trop oublié l'ingratitude des hommes et leur peu de mémoire ; il a trop oublié qu'au fond des cœurs règne le besoin vivace de méconnaître les services qui pèsent, et les vertus dont l'exemple gêne après avoir servi de leçon. Il a trop oublié que son désintéressement et sa simplicité, son patriotisme et sa pauvreté, l'unité de sa vie, devenus la satire sanglante des habiles et des ambitieux qui remplissent le monde, créaient autour de lui une sorte d'irritation latente ; que sa popularité excitait de sourdes envies ; qu'on attendait avec impatience l'heure où l'on pourrait se venger, en l'insultant, de l'avoir respecté, en le calomniant, de l'avoir admiré.

Heureusement les mauvaises passions s'éteignent, les injustices passent, et la vérité reste. Dans cinquante ans on s'étonnera de nos hésitations devant cette grande figure, d'une beauté morale si pure et si noble. Nos regrets, nos colères, nos défaites, nos victoires ne seront plus que des faits intéressants de l'histoire, et Béranger apparaîtra ce qu'il fut toujours : le consolateur de la France, l'ami du peuple, le citoyen dévoué, le serviteur zélé de la démocratie et de la liberté.

Nous ne dirons rien du rôle de Béranger sous le second Empire, parce qu'il n'y a rien à en dire. Vieillard complétement retiré du monde, il assista aux événements sans y prendre part, sentant qu'il n'y avait pas à lutter contre la logique des événements et la volonté populaire manifestée au 10 décembre 1848, adressant seulement à ses amis des

lettres intimes dont nous avons cité deux fragments catégoriques [1], où il proteste énergiquement contre certaines imputations. Il n'écrivait plus et cependant de sa plume défaillante tomba une dernière chanson : *la Mort et la Police* [2], satire où se joue avant de s'éteindre pour toujours cet esprit si français, testament suprême d'une foi inébranlable, malgré le démenti des faits contemporains.

Depuis cette époque on a prétendu de toutes parts que Béranger, en popularisant le nom de Napoléon, avait contribué, plus que qui que ce soit, au grand mouvement qui porta le prince Louis-Napoléon à la présidence de la République. Après avoir démontré que les opinions républicaines du chansonnier n'avaient jamais varié, qu'il n'avait jamais demandé, ni rêvé pour la France, le retour du régime impérial, il nous reste à répondre quelques mots aux hommes qui accusent Béranger d'imprudence, et font remonter jusqu'à lui la responsabilité des faits accomplis après le 24 février.

Nous étions bien jeune au mois de décembre 1848, et nous habitions la province. Cependant nous nous rappelons encore avec quel ensemble, avec quel enthousiasme les paysans marchaient au scrutin, drapeau déployé, au cri de : Vive l'Empereur. Il n'y avait là rien de factice. Dans les villes, la coalition des partis donna quelques voix de plus au prince : dans les campagnes l'élan fut irrésistible et profondément national.

[1] Voir 2e partie, t. Ier, M. Sainte-Beuve. 4e partie, M. Pelletan, p. 346.
[2] Voir 2e partie, M. Sainte-Beuve, p. 140.

Attribuer ce mouvement populaire à quelques refrains publiés vingt ou trente ans auparavant, ne nous paraît pas sérieux, et, si nous étions le gouvernement, nous serions le premier à repousser cette solidarité. L'élection du prince Louis-Napoléon tient à des causes plus graves et d'une bien autre importance. Elle tient aux mêmes circonstances qui amenèrent déjà l'élévation de Napoléon Ier. Ce fut, de la part de la nation, un retour à l'ordre, en dehors des anciens régimes et des vieilles monarchies usées.

D'ailleurs le nom de Bonaparte était le seul dont la popularité fût restée entière dans les classes inférieures, ou moyennes de la nation. De tous les noms de la Révolution, seul il rappelait l'ordre intérieur uni à la gloire éclatante. Si ce nom se joint, aux yeux des lettrés, à des idées de despotisme, pour le peuple, qui ne connaît guère la liberté et n'en n'a pas encore compris les bienfaits et l'utilité, ce nom se joint au triomphe de l'égalité, la seule des conquêtes de 89 dont il se soit jusqu'à présent maintenu énergiquement en possession. Égalité, ordre, gloire, voilà ce que le nom de Bonaparte représente aux foules. De tristes souvenirs aussi sont unis à ce nom, mais plus ces tristes souvenirs sont tristes, mieux ils plaident encore en sa faveur. L'empereur a succombé devant l'Europe coalisée et les fleurs de lys; ramené par l'enthousiasme populaire de l'île d'Elbe aux Tuileries, il les a quittées pour un exil suprême et lointain, et le peuple, éminemment patriote, s'est senti blessé de la blessure faite à l'empereur, s'est senti vaincu dans sa défaite. Waterloo efface à ses yeux toutes les fautes de l'Empire, le seul des

gouvernements, depuis soixante-dix ans, qui ne soit pas tombé devant la colère populaire.

A l'Empire succéda la terreur blanche, une immense réaction, les envahissements de la noblesseet du clergé, les hontes de l'occupation territoriale. Ce furent là de mauvais jours : le paysan n'aime point les *terreurs*, qu'elles soient blanches ou rouges.

A ces causes, il faut en ajouter une autre non moins puissante. Après 1815, un nombre considérable de soldats étaient rentrés au village, pleins de l'enthousiasme patriotique, remplis d'admiration pour le « petit caporal, » irrités par la défaite, unissant dans leurs esprits aussi généreux que peu habiles aux distinctions politiques, l'Empereur, la France et la Révolution. Leurs récits passionnés idéalisaient encore cette grande épopée terminée par une catastrophe douloureuse. A leurs petits enfants, ils montraient, aux grands jours, un sabre rouillé, un vieux ruban souillé, un morceau de parchemin, recouvert d'une signature illisible, témoins éloquents d'un passé glorieux. Devant nous-mêmes, bien des fois, on a étalé ces chères et nobles reliques, et le nom de Napoléon aussitôt passait sur toutes les lèvres, et nous ne pouvions échapper à cette contagion du souvenir, à cette émotion naïve, mais profonde et respectable.

De ce culte populaire sortit l'élection du 10 décembre.

Les chansons de Béranger ne furent pas même la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Les paysans ne savaient aucun des refrains du poëte. A peine s'ils connaissaient son nom. Il ne faut pas juger de

la France entière d'après Paris. A Paris le nom du chansonnier et ses vers remplissaient toutes les mémoires; en province, sa popularité, diminuée par un long silence, ne dépassait pas les faubourgs des grandes villes, où les ouvriers chantaient bien plutôt ses dernières chansons socialistes, que ses premières chansons patriotiques et napoléoniennes.

Soyons sensés, soyons justes; voyons les choses telles qu'elles sont, et n'attribuons pas à un homme l'élan d'un peuple. Si le gouvernement constitutionnel, si les libéraux de 1830 à 1848 n'ont pas su rattacher les masses de la campagne et des villes à la liberté, et lui en inspirer le goût; s'ils n'ont pas su confondre ses intérêts avec les intérêts de la libre pensée, ce n'est pas la faute de Béranger. Ce n'est pas sa faute si, pendant dix-huit années de paix et de liberté, aucun des hommes qui ont dirigé les affaires n'ont songé réellement aux souffrances des ouvriers et des cultivateurs; ce n'est pas sa faute si aucune réforme économique ou sociale, si aucun bienfait n'a converti les masses ignorantes au nouveau principe qui doit sauver le monde qui doit devenir la base des sociétés modernes.

Le régime constitutionnel n'avait rien fait pour les déshérités; il avait laissé tous les problèmes pendants : pourquoi s'étonner que les déshérités aient trahi la liberté qu'ils ne connaissaient que par les fictions parlementaires? pourquoi s'étonner que les problèmes se soient dressés comme une menace devant la République? — Il faut profiter des leçons · à quoi bon les nier?

Quand des amis ou des étrangers disaient à Béranger :

— « Ce sont vos chansons qui ont fait l'élection du 10 décembre ; ce sont elles qui ont popularisé le nom de Napoléon, qui ont entretenu la tradition impérialiste, » — il haussait les épaules avec raison, et répondait :

— « Ce ne sont pas mes chansons qui ont porté le nom de Napoléon dans les chaumières; mes chansons l'y ont trouvé, et c'est grâce à lui qu'elles ont quelquefois pénétré jusqu'aux dernières couches de la nation. Ce nom a été le rapide véhicule de mes chants révolutionnaires, le puissant levier de mes refrains républicains. Je ne le regrette pas. Je ne crois pas, je ne croirai jamais que mon devoir eût été d'insulter les vaincus. Tout le monde me comprenait sous la Restauration. On savait ce que je voulais, où j'allais, et mon influence populaire, comme on le vit clairement en 1830, ne nous ramenait pas à l'Empire. »

Il aurait pu répondre encore : — Cette faute, — si c'en était une, — qu'on me reproche si amèrement aujourd'hui, dans un certain parti, je ne l'ai pas commise seul. Ministres, orateurs, poëtes, romanciers, journalistes, historiens, tous, pendant trente ans, sont venus successivement s'incliner devant la statue de l'Empereur, et brûler de l'encens en son honneur. Aucun n'a aussi nettement que moi séparé l'homme du souverain, rappelé avec autant de persistance qu'il était le plus grand, mais « le DERNIER, des hommes de Plutarque et du passé [1]. »

[1] *Ma Biographie.*

Faut-il les nommer ceux qui vinrent tour à tour rendre hommage à cette grande figure de Napoléon? Faut-il citer et Casimir Delavigne, et Lamartine, et Victor Hugo, et Edgard Quinet, et M. Thiers, enfin?

— Ah! s'écriait dernièrement l'un deux, nous avons tous commis la même faute! Nous avons tous sombré sur le même écueil!

De quel droit alors s'en prendre à Béranger seul? De quel droit, quand on ne doute ni des convictions de M. Victor Hugo, ni de celles de M. Quinet, ni de celles de M. Thiers, de quel droit nier celles de Béranger?

Il faudrait alors, pour être logique, transformer Louis-Philippe lui-même en bonapartiste, car il a ramené le corps de l'Empereur aux Invalides, car il a uni le nom du plus populaire de ses fils à ce retour, à cette fête patriotique, car il n'a pas reculé, ce jour-là, devant la mise en scène la plus dramatique et la plus touchante.

Lorsque Béranger mourut, on publia ses œuvres posthumes, et l'on put s'assurer que l'homme n'avait pas changé. L'effet de l'âge se fait parfois sentir dans ses *Dernières chansons*. Elles ont moins de verve, plus de grâce et de douceur. Les préoccupations morales et philosophiques y ont remplacé les préoccupations politiques, mais l'inspiration est toujours la même : révolutionnaire et patriotique, avec un développement nouveau de la sensibilité. Il y règne la sérénité et le calme d'un beau soir. Son invocation suprême, son adieu, adressé à la France *seule*, résument sa vie entière et nous donnent la clef de toute sa politique :

France, je meurs, je meurs ; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu ! Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
. . . .
Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau, j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

§ 5. — L'HOMME.

« Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire... » (VOLTAIRE.)

« Le caractère entre pour beaucoup dans le talent. »
(*Lettre inédite de Béranger*, 1842.)

Il y a d'aussi grands et de plus grands poëtes que Béranger, il y a des moralistes aussi hardis et plus hardis, des philosophes dont les intentions sont aussi pures, des croyants comme lui en dehors de toutes les sectes, des citoyens qui aiment autant que lui leur patrie, des politiques qui veulent avec la même ardeur l'affranchissement du peuple et le triomphe de la démocratie par la liberté ; mais chez Béranger, il y avait un homme bien supérieur au poëte, au moraliste, au philosophe, au croyant, au politique, et cet homme, c'était Béranger lui-même.

En effet, de tous les écrivains, de tous les puissants esprits de notre siècle, il est peut-être le seul qui

gagnât à être vu de près, à être connu dans l'intimité. Cette belle figure populaire, presque devenue légendaire, que la foule entourait de son admiration et, ce qui vaut mieux, de son amour, se montrait encore plus belle, quand, à travers l'homme de la popularité et de la légende, on parvenait jusqu'à l'homme de la réalité, quand, derrière l'homme public, on pouvait contempler l'homme privé.

Tout ce que nous avons signalé de remarquable et d'exceptionnel chez le penseur, le philosophe et le démocrate, se retrouvait plus condensé et plus intense dans le cœur de ce chansonnier. Son génie ne fut que le rayonnement de cette force intime, que la mise en œuvre de plusieurs vertus personnelles, dont la théorie remplit les livres et les bouches, dont la pratique s'unit bien rarement à la supériorité de l'intelligence, aux dons de la poésie.

Chez presque tous les hommes, il y a scission profonde entre la pensée et l'action, entre le rêve et la vie. Chez la plupart le génie est une sorte de maladie, le talent un suprême effort de toutes les puissances morales et intellectuelles de l'individu. Être éminemment faible et incomplet, l'homme se porte tout entier sur un seul point, et ce n'est, le plus souvent, qu'au prix de ce déplacement d'activité qu'il atteint à une certaine grandeur exclusive. Souvent aussi, doué de la faculté de concevoir, il se montre à nous privé de l'énergie du caractère : l'imagination, coursier que la volonté doit toujours guider et tenir en bride, désarçonne son incommode cavalier et s'élance, désormais sans frein, à travers les champs de la fantaisie. De là tant d'œuvres éclatantes où

manque le sens commun. Rousseau a été le type le plus parfait de ce que nous appellerons le *génie à l'état de maladie :* il a révélé mieux que personne quel abîme sépare le monde du rêve du monde de la vie réelle. Bien d'autres avant lui, du reste, et bien d'autres depuis, nous avaient et nous ont offert le même spectacle, et l'on est habitué, lorsqu'on étudie, l'histoire en main, tant de poëtes illustres et de sublimes philosophes, à voir l'homme se traîner misérablement, tandis que l'artiste ou le penseur plane à des hauteurs immaculées. De là ce préjugé populaire que le désordre est le corollaire du génie; de là cette opinion que le caractère et la volonté paient les frais de cette sorte de luxe intellectuel auquel nous devons mille chefs-d'œuvre.

A ne jeter les yeux qu'autour de nous, à ne considérer que les hommes que nous avons connus, cette théorie semblerait presque absolument démontrée. Qui ne sait quelle incurable faiblesse se joignait, chez Benjamin Constant, aux plus nobles aspirations et au talent oratoire le plus remarquable? — Qui ne sait combien l'auteur du *Génie du christianisme*, de *René* et d'*Atala*, était profondément égoïste et personnel, rempli du désespoir d'un orgueil immense et maladif?— Qui ne sait que La Mennais, ce génie tourmenté, plein des intentions les plus droites et prêt à tous les sacrifices pour la défense de ce qu'il croyait la vérité, était pourtant dans l'intimité une sorte d'enfant absorbé par ses rêves, difficile à vivre, et dépourvu du sens pratique de l'existence?—Qui n'a vu combien, chez M. de Lamar-

tine, le poëte magique et l'orateur admirable l'emportaient sur l'homme de tous les jours? Qui n'a vu combien à cet esprit élevé, malgré toutes ses lacunes et toutes ses défaillances, il eût été plus facile d'accepter la mort d'un héros, dans un moment d'enthousiasme lyrique, que de garder quelques années cette fière attitude et cette résignation digne qui sont la consécration et le couronnement de toute une vie?— Faut-il rappeler Gœthe, cette intelligence puissante et ce cœur glacé, ce chercheur avide d'idées, ce peintre habile de sentiments, qui n'eut jamais une idée généreuse, ni un sentiment tendre; ce poëte, ce romancier, ce philosophe, qui n'aima jamais que lui, et dont l'orgueil sera toujours plus grand, l'égoïsme plus profond, que son génie n'a été éclatant et universel[1]?—Faut-il citer Alfred de Musset, à qui nous devons de si beaux vers et de si tristes exemples? — Faut-il?... Mais arrêtons-nous. Que nos lecteurs regardent autour d'eux, et ils sauront bien nommer d'eux-mêmes tous ces hommes, critiques, journalistes, politiques, orateurs, dont le caractère est si malheureusement inférieur au talent. De ce côté, Béranger fut une très-réelle exception, et il mérite qu'on le classe à côté de Molière et de Cervantès, tous deux créateurs d'immortels chefs-d'œuvre, tous deux à la hauteur de leur propre génie, par cette valeur intime qui résulte d'un ensemble heureux et de la balance exacte de nobles facultés.

[1] Il va sans dire que nous parlons ici du Gœthe de la légende allemande, que nous le jugeons d'après sa réputation d'outre-Rhin, et que nous réservons notre jugement personnel sur la qualité et la valeur de ce génie.

Béranger était bon, il l'était au suprême degré, mais sa bonté n'avait rien de commun avec cette bonté instinctive et banale qui n'est qu'une sorte de relâchement des ressorts de la volonté, une paresse d'esprit, un laisser-aller commode, un mélange d'égoïsme et de bienveillance, le résultat d'un tempérament non bilieux et d'un bon estomac joints à une grande indifférence pour le bien et pour le mal. La bonté de Béranger avait, au contraire, quelque chose de très-réfléchi, et en même temps de très-naturel. Il était né bon, en effet, comme il était né poëte ; et il *travailla* sa bonté, comme il travaillait sa poésie. L'instinct ne le dominait jamais, ni l'inspiration ; tout en y puisant la force et l'élan, il les maîtrisait. Avec sa conception du devoir et de la morale telle que nous l'avons exposée, Béranger ne pouvait pas suivre tranquillement la pente de sa nature. Dominé par cette idée que nous naissons les uns pour les autres, que nous devons leur être utile et penser exclusivement à eux [1], Béranger ne se croyait pas le droit de

[1] LE CHAPELET DU BONHOMME.

« Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
— N'ai-je point sujet de pleurer ?
Las ! mon ami vient d'expirer.
— *Tu vois là-bas une chaumière :*
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, plainte nouvelle.
— « Bonhomme où ta blessure est-elle ?
— Las ! il me faut encor pleurer :

chercher dans la poésie un simple délassement de l'esprit, et de s'abandonner passif à l'inspiration, fille capricieuse de la fantaisie. Il se dit qu'ayant une faculté spéciale, cette faculté lui imposait des devoirs spéciaux aussi et plus exigeants; qu'il devait l'employer au profit de tous, et la faire servir à l'utilité générale. Ainsi doué, dans sa jeunesse, d'une inspiration abondante et facile, il se voua au travail

Mon vieux père vient d'expirer.
— *Cours! Dans ce bois on tente un crime :*
Arrache aux brigands leur victime;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, peine plus grande.
— « Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las! J'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
— *Vois-tu le feu prendre au village?*
Cours l'éteindre par ton courage;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, douleur extrême.
— « Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las! Ma fille vient d'expirer.
Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Plus tard enfin, douleur inerte.
— « Bonhomme, est-ce quelque autre perte ?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las! Je sens ma force expirer.

difficile, et s'interdit d'être abondant. Ce qu'il cherchait ce n'était pas une satisfaction pour lui : il voulait, non pas éblouir et briller, écouter ces mille voix confuses, riantes ou mélancoliques, qui conversent dans le cœur du poëte, mais répandre une certaine quantité d'idées justes et fécondes[1].

Il élagua ainsi de sa poésie tout ce qui n'était qu'images, draperies flottantes, nuages aux mille couleurs; il la restreignit, la condensa, lui défendit les digressions, les longues rêveries, même la contemplation platonique de la nature et les élans nombreux vers l'idéal. S'adressant au peuple qui n'est point rêveur, ni raffiné, et qui n'a pas le loisir nécessaire pour déguster lentement les banquets à trois services, il fut court et concis, préféra la clarté à la sublimité, et composa des morceaux substantiels, contenant sous un faible volume une grande quantité de principes nutritifs. Il fit des chan-

— *Va réchauffer une mésange*
Qui meurt de froid devant ta grange;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire :
« Heureux qui m'a pour conducteur.
Je suis l'ange consolateur :
C'est la CHARITÉ *qu'on me nomme.*
Va donc prêcher ma loi, bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain
Au noir chapelet du chagrin. »

(*Dernières chansons*, de 1847 à 1851.)

[1] « J'ai dit souvent que je ne travaillais que quand je n'avais rien de mieux à faire. » (*Lettre inédite de Béranger*.)

sons, mais il condamna chaque vers à dire quelque chose, et se priva, non sans courage, — car il était poëte et il eût aimé les brillantes variations, — de tout développement inutile, de toute molle et gracieuse rêverie.

Comme il le disait lui-même, il mit « la poésie en dessous. »

Son procédé de composition à cet égard est fort remarquable et tout à fait personnel. Pour chaque chanson, il cherchait d'abord une idée circonscrite et bien définie ; puis, il dressait lentement son plan général ; puis, il faisait le plan de chaque couplet ; puis, dans chaque couplet, il disposait une ou plusieurs idées secondaires, d'après un ordre longuement calculé ; puis, il cherchait le rhythme le plus convenable et l'air le mieux approprié ; puis, il composait le refrain, ce trait aigu qui devait revenir à temps égaux et enfoncer l'idée dans le cerveau du lecteur. — Alors, disait-il, je regardais ma chanson comme faite : je n'avais plus qu'à écrire les vers. — Le penseur, le moraliste, le philosophe, le politique avaient terminé leur besogne. Le poëte et l'artiste pouvaient commencer leur travail, et se livrer à l'inspiration, sans craindre désormais qu'elle envahît ou débordât l'idée. Les difficultés étaient devenues immenses, et l'imagination aux prises avec la réalité se débattait, protestait : qu'importe ? — Béranger ne voulait pas se livrer à ses caprices, à ses joies : il voulait parler à tous, il voulait être entendu de tous.

Sans doute la popularité l'a récompensé de ces efforts, de ce dévouement, mais cela était trop

juste, et cela prouve seulement que Béranger avait trouvé la voie nouvelle de l'art, qui ne doit plus être un luxe aujourd'hui, un mets délicat offert aux délicats. Il doit devenir le levier puissant de l'idée, et comme une sorte d'enseignement plus élevé de la nation, dans une société fondée sur la démocratie, et qui a un intérêt puissant à rendre meilleure et plus pure cette matière de la démocratie qu'on appelle le peuple. Certes, il avait droit de jouir de la popularité, ce poëte, ce citoyen, qui ne l'avait acquise par aucun mauvais moyen, par aucun sacrifice honteux, qui l'avait méritée par sa préoccupation constante d'être utile aux classes pauvres et dédaignées, aux ignorants, aux faibles, aux opprimés.

Béranger était bon, de même qu'il était poëte, naturellement et d'instinct, et Béranger, nous le répétons, exerça sur sa bonté la même surveillance qu'il avait exercée sur sa poésie. L'enthousiasme, comme l'a fort bien dit M. de Lamartine, ne le dominait pas, il dominait son enthousiasme. Il voulut, encore une fois, que sa bonté se transformât en une vertu active et réelle. Il fallait donc qu'elle fût raisonnée, qu'il cherchât la manière de la rendre le plus efficace possible, qu'il évitât d'en faire une duperie sans résultat pour lui et pour les autres. Il fallait lui ôter ce caractère intermittent et capricieux qui dénonce la bonté instinctive, non épurée par la réflexion, non dirigée par la volonté! A ses yeux, accomplir le bien [1] étant un de-

[1] « J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage, »
a dit de lui-même Voltaire. Ce beau vers s'applique admirablement

voir civique, il considéra ce devoir comme la première et la plus importante occupation de chaque jour. Beaucoup de gens sont obligeants et serviables, quand vous êtes auprès d'eux, et que leur obligeance ne coûte rien à leur paresse ou à leur ambition, surtout quand ils espèrent, par quelques petits services rendus, se créer une clientèle d'obligés qui s'acquitteront en louanges dans le public. Ceux-là, ainsi que les dévôts, ont leurs pauvres, c'est-à-dire leurs protégés. On n'obtient leur aide qu'à la condition d'appartenir à telle coterie littéraire, ou à tel parti politique; on obtenait l'aide de Béranger dès qu'on était malheureux : où le besoin commençait pour vous, pour Béranger commençait l'obligation de vous secourir. Étiez-vous misérable? Béranger ne savait plus quels étaient votre religion, ni votre nationalité, ni même votre passé.

Mais au prix d'un peu d'argent prêté, ou d'une lettre de recommandation, il ne se croyait pas quitte envers vous. Il voulait avant tout vous sauver du découragement; aussi faisait-il de vous un ami; il vous recevait à sa table, dans son intimité, vous relevait à vos propres yeux, en se mettant sur un pied d'égalité avec vous, en imposant à tous ceux qui venaient courtiser sa popularité le respect de votre malheur, dont il donnait le premier exemple. Il vous prodiguait ses conseils et sa gaîté : il était heureux, lorsqu'enfin le rire s'épanouissait sur vos lèvres, lorsque la joie éclatait

à Béranger, qui aurait pu dire avec une légère variante :
« J'ai fait *beaucoup* de bien, c'est mon plus bel ouvrage. »

dans vos regards, sachant bien qu'un homme consolé est plus fort, qu'un homme plus fort est à moitié sauvé !

La gaîté [1] fut le caractère admirable de la bonté de Béranger, sa plus belle et sa plus touchante vertu, car

Je lui dus, vaille qui vaille,
Ces chants que le prisonnier
A tant redits sur sa paille
Et le pauvre en son grenier.
La folle, franchissant l'onde,
Brave et railleuse à Paris,
Allait rendre à nos proscrits
L'espérance au bout du monde.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

« Cessez à de folles têtes
» D'inspirer vos désespoirs,
» Disait-elle aux grand poëtes :
» Le génie a ses devoirs.
» Qu'il brille au vaisseau qui sombre
» Comme un phare bienfaisant.
» Je ne suis qu'un ver luisant,
» Mais je rends la nuit moins sombre. »
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Du luxe elle avait la haine,
Philosophait même un peu,
En petit cercle et sans gêne
S'ébattait, au coin du feu.
Que son rire avait de charmes !
J'en pleurais épanoui,
Le rire est évanoui;
Il n'est resté que les larmes !
Au logis ramenez-là,
Vous tous qu'elle consola,

(*Ma gaieté*. Grande édition en 2 vol. in-8° de 1847.)

il n'était pas gai naturellement. Il s'était imposé de le devenir, disant que c'est un trésor qu'on porte avec soi en tout lieu, qu'on peut partager avec chacun, et qui ne s'épuise jamais. Nous ne connaissons pas d'homme qui se soit fait, comme lui, de cette grâce de l'esprit une théorie et un devoir, qui ait pensé assez continuellement à ses semblables pour leur sacrifier ses tristesses et ses mélancolies, pour leur cacher toujours ses propres découragements et ses douleurs intimes. Mais si Béranger se vouait volontairement à la gaîté, du moment où cette gaîté n'était pas tant à lui qu'aux autres; du moment où il en espérait un bénéfice réel pour eux, il fallait l'approprier à ce rôle bienfaisant, lui ôter ce quelque chose de bruyant qui effarouche la douleur, et de trop insouciant qui blesse l'infortune; il fallait que cette gaîté fut douce aux malheureux, consolatrice, et qu'elle évitât avec soin de détonner au milieu des larmes qu'elle devait sécher [1].

Béranger se fit de ces nécessités, de ces devoirs délicats, une étude constante, et, en aucun instant, son rire ne parut égoïste, ni provoquant. A ce parti, il voyait un autre avantage : il évitait l'emphase trop naturelle aux donneurs de conseils, et la gaîté le ramenait par une voie directe à la simplicité. Il pouvait ainsi mêler une pointe de raillerie à ses meilleures actions; châtier chez l'homme même

[1] Depuis lors ma gaîté, d'inégale et bruyante, devint calme, soutenue, et ne m'abandonna plus que quelquefois dans le monde, mais toujours pour venir m'attendre dans ma retraite, ou auprès de mes amis *qu'elle consola souvent,* ce qui m'a permis de dire qu'elle *n'offensait pas la tristesse.* » (*Ma Biographie.*)

qu'il obligeait la vanité et les prétentions, enfin s'éviter personnellement l'air gourmé d'un bienfaiteur de l'humanité. Il pouvait de la sorte, en fermant la plaie, se moquer de l'imprudent, et poursuivre de ses traits satiriques les vices du caractère jusque chez le malheureux dont il se faisait la providence visible[1].

Ce mélange de bon sens et de bonté, de finesse et de dévouement, a trompé quelques critiques contemporains. Parce qu'il n'était pas niais, parce que sa bonté, au lieu de rester un premier mouvement irréfléchi, était devenue une sorte d'art, on a prétendu qu'il était un faux bonhomme et un habile, aux calculs profonds et continuels.—Que de gens, hélas! croient que la bonté est une sottise, et que la suprême intelligence est ennemie de la sensibilité du cœur. Tant d'exemples nous ont montré l'esprit égoïste et le génie sans entrailles, que nous en sommes venus à croire que l'esprit et la bienveillance pour les hommes sont des antinomies, que la supériorité du talent conduit nécessairement à l'indifférence et au mépris de nos semblables. Cela s'est vu souvent. Souvent l'homme enivré du spectacle de sa propre

[1] Elle exaltait la jeunesse,
Les cœur chauds, les doux penchants,
Ne comptait dans notre espèce
Que des fous, pas de méchants.
En dépit des sots rigides,
Qu'elle dépouilla de fois
La raison de ses airs froids,
La sagesse de ses rides!
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

(*Ma gaieté.*)

puissance s'est cru en dehors et au-dessus de l'humanité ; souvent, à force de poursuivre l'idée et de vivre avec elle, il s'est désintéressé des choses et des faits, mais cette ivresse de l'orgueil, loin d'être la consécration du génie, en est l'écueil. Les hommes véritablement grands, véritablement puissants ne sont pas ceux qui s'isolent de la foule : ce sont ceux qui s'identifient avec elle, ceux qui, la dominant, se dominent eux-mêmes, ceux qui, se sentant plus forts, se croient plus de devoirs. La grandeur vraie réside dans l'équilibre, et non dans le développement monstrueux d'une faculté aux dépens de toutes les autres. Les richesses du cœur ne nuisent pas aux richesses de l'intelligence. Pour soulever l'univers, Archimède demandait un levier et un point d'appui. Le levier, c'est l'intelligence, le point d'appui la conscience. Ceux qui sacrifient la seconde à la première sont des phénomènes intéressants ou de grands artistes peut-être : ce ne sont ni des hommes complets, ni des citoyens. Ils étonnent le monde, ils peuvent le charmer, ils ne le sauvent pas. Brillantes victimes d'un faux calcul et d'une stérile vanité, ils ne connaissent pas le bonheur, car le bonheur naît de l'union et de l'égale satisfaction des multiples facultés de l'être moral. Celles qui s'atrophient, celles qui dépérissent, jettent en nous-mêmes un malaise profond, et leur agonie mêle à tous nos triomphes un râle douloureux, une suprême convulsion.

A côté de la bonté et de la finesse, il faut relever, chez Béranger, le bon sens, et ne pas oublier qu'à l'amour des hommes, il joignit un amour profond de l'indépendance. S'il leur prodigua son temps, sa

gaîté, son infatigable sympathie, son actif dévouement, il voulut se réserver une partie de lui-même, et choisir les moyens par lesquels il lui convenait de leur être utile. Grâce à une fierté bien rare de nos jours, de même qu'il avait évité autant qu'il avait pu de faire un métier de la poésie, et d'attendre son pain de chaque jour du couplet dont il limait les vers, dont il calculait la portée morale ou philosophique, — pensant que la nécessité du succès ne vous laisse pas toujours le choix de la route pour l'atteindre, — Béranger s'imposa de ne jamais être l'esclave de sa réputation, l'homme-lige de sa popularité. A son pays, à ses convictions, il rêvait de donner tout son talent et toutes ses préoccupations; il consentait même à lui faire le sacrifice de quelques-uns de ces rêves d'ambition et de fortune qui sont dans le cœur de tous les hommes, mais il se refusait à donner sa vie intime, à sacrifier l'intégrité de son caractère.

Après leur génie, nous dit-il, ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont a pu s'envelopper leur modeste existence: ne faisant pas du bruit de leur nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le silence qui chez nous succède si vite aux applaudissements... La vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure, qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographie.

Cette manière de voir, qu'on n'en fasse pas honneur à la philosophie: je ne la dois qu'à l'amour de l'indépendance. Elle fera comprendre qu'il y a eu du bonheur pour moi à cesser, depuis 1833, d'occuper de moi le public. A ce sujet, et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué

même; j'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pu se faire acheter n'ont pas été jusqu'à dire que je m'étais vendu. A de si plaisantes accusations j'aurais rougi de répondre[1].

Béranger aurait pu ajouter, lui qui l'avait si bien senti :

— En se donnant ainsi tout entier, on n'est plus le serviteur dévoué du public, on est son *valet*, on est sa *chose ;* on lui appartient trop pour s'appartenir encore à soi-même, et l'*écrivain* perd en puissance tout ce que l'*homme*, oublieux du premier des devoirs envers soi-même, a perdu en dignité.

Aussi le chansonnier fut-il inébranlable chaque fois que sa popularité sembla exiger de lui certains actes qui répugnaient à son caractère, et chaque fois, il montra, par sa résolution, que s'il aimait à servir le peuple, à le défendre, à le chanter, il ne lui reconnaissait pas le droit d'imposer au poëte une ligne de conduite. Cette fierté a beaucoup choqué certains critiques, elle a même étonné le public peu habitué à ces dévouements dignes et réservés. Mais ces hésitations du monde lettré et ces susceptibilités du public prouvent surtout combien l'exemple était utile et la leçon nécessaire.

D'autres considérations poussèrent Béranger à refuser les honneurs et les positions officielles, à se retirer de bonne heure de la lice. Nul — M. Sainte-Beuve l'a dit — ne savait mieux que le chansonnier ce qu'il pouvait porter et ce qui dépassait ses forces. Or, en France, on a la manie, lorsqu'un homme se distingue par quelque heureuse faculté, de le

[1] *Dernières chansons*, Préface.

croire propre à tout et capable des efforts les plus divers. — Êtes-vous poëte? on voudra faire de vous un homme politique, un ministre, un administrateur, un orateur [1].

La vanité aurait pu conduire Béranger à de semblables illusions, si le bon sens ne l'avait arrêté toujours sur cette pente dangereuse. Nous ne parlons ici que de cette raison, puisque précédemment, en réfutant les adversaires du chansonnier, nous avons exposé les autres raisons morales qui expliquent et justifient son abstention après 1830 comme après 1848. Il voulut également se retirer de la publicité avant que l'âge et la fatigue lui fissent sentir trop cruellement la nécessité du silence [2]. Il craignait d'imiter certains acteurs vieillis que la passion du théâtre ramène, impuissants et ridicules, sur les planches où ils avaient brillé du plus vif éclat, se disant qu'à donner ainsi en spectacle sa propre décadence, ce n'est pas seulement le présent que l'on compromet, mais les succès d'hier et l'influence

[1] Cela est aussi sensé que si l'on demandait à un homme d'État d'écrire des chansons.

[2] En tout il agit de même : en poésie, en politique, en amour. — Ainsi, dès l'âge de cinquante ans, il renonça brusquement au commerce des femmes, s'empressant d'abdiquer dans la plénitude de sa gloire et de ses forces, longtemps avant l'heure où l'on aurait pu lui dire :

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ils s'en vont sans payer leurs dettes.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

(*Le Septuagénaire*. — Dernières chansons.)

du nom. Or, nous dit Béranger : — « L'esprit le plus fécond n'a qu'un certain nombre de formes à appliquer à la pensée, qui est l'étoffe de tout le monde. Les miennes étaient épuisées, ou peu s'en fallait ; à de plus jeunes de tenter l'aventure. »

Voilà pourquoi, il se tut à l'apogée de sa gloire.

C'était son droit, c'était son devoir. Son nom représentait la démocratie : il lui devait de le conserver intact ; son talent, c'était le bien du peuple : il lui devait de ne pas le montrer amoindri.

Ce fut du bon sens, nous le répétons, et ce fut du courage, ce fut un bel exemple et ce fut une grande leçon. — Plaignons ceux qui ne virent dans cette sagesse que les calculs honteux ou mesquins d'une puérile vanité.

Le génie est presque un accident, le talent est un don, le caractère seul est un mérite personnel, une vertu véritable. Qu'on nie le génie de Béranger, qu'on discute même son talent, nous y consentons volontiers : ses écrits sont là ; ils y seront encore que depuis longtemps la terre et l'oubli auront recouvert ceux qu'entraînent les haines de parti ou à qui manque le sens littéraire. Le caractère appartient à une autre juridiction, il relève de la conscience, et, s'il est permis d'avoir l'oreille inhabile à saisir la beauté d'un vers, l'esprit fermé aux plus nobles spéculations de l'intelligence, on devient coupable alors qu'on n'est pas frappé du spectacle d'une belle vie conduite avec modération, alors qu'on n'admire pas la fermeté de la volonté unie à la plus exquise sensibilité du cœur.

Notre siècle, malheureusement, a produit un

plus grand nombre de héros que d'hommes de bien. Nous n'en voulons accuser que les événements : si quelques hommes valent moins que leurs actions, presque tous valent mieux qu'ils ne se montrent. Le dix-neuvième siècle, pendant soixante ans, n'a guère été qu'un vaste champ de bataille, où les vainqueurs de la veille étaient les vaincus du lendemain. Dieu sait que les deux choses du monde les plus difficiles à supporter sont la victoire et la défaite! Ce qu'il est resté de convictions sur le terrain serait impossible à compter. Que de défaillances! que d'apostasies!

Lorsque l'histoire fera le bilan des pertes que nous ont coûtées soixante ans de luttes, elle pleurera sans doute sur les morts qui, souvent, ont jonché le pavé de nos rues, mais elle constatera, avec une plus vive douleur, que le grand blessé de notre époque tourmentée fut la conscience humaine. Elle constatera qu'à la suite de bouleversements successifs, où chaque opinion trouvait tour à tour sa consécration momentanée, le succès devint une religion; que les idées de devoir et de justice s'effacèrent sensiblement des âmes, que les faits accomplis devinrent un droit, en dehors de toute autre considération, et que les mêmes hommes purent servir, *servir* entendons-nous bien, et non pas *défendre*, ce qui est fort différent, vingt pouvoirs ennemis, sans révolter, ni même étonner le sentiment public. Elle constatera encore que les principes, trop lourd bagage pour des soldats impatients de vaincre à tout prix, furent mis de côté, que la nation se divisa en partis, et qu'au milieu de ces luttes prolongées, les

personnalités se développant outre mesure, l'idée de patrie, l'amour désintéressé du pays devinrent de simples mots de ralliement dépourvus de sens pour ceux qui les criaient le plus haut.

Cet état moral explique, sans le justifier, le sens de l'opinion qui a voulu mettre en doute les vertus de Béranger. Dans une époque féconde en talents, stérile en caractères, Béranger fut avant tout un caractère. Il eut des *vertus*, nous répétons le mot, à un moment où l'on n'avait guère que des passions et des haines, des enthousiasmes et des ambitions. Il fut un citoyen, il aima la France, quand presque tous n'étaient que les instruments d'un parti, et n'aimaient que leurs idées personnelles. Jamais il ne crut la patrie sauvée, parce que tels ou tels de ses amis possédaient un portefeuille; tout en applaudissant à leurs efforts, tout en respectant leurs bonnes intentions, tout en admirant leur talent, il comprit qu'efforts, bonnes intentions, talent ne suffisent pas toujours à la difficile tâche de guider au but une société qui se transforme.

Nature vraiment antique à quelques égards, Béranger resta l'homme de ses principes : ce qu'il avait chanté, il le pratiqua, et, par un heureux accord bien rare dans l'histoire, son tempérament, ses goûts se prêtèrent merveilleusement à l'accomplissement de certains devoirs qu'il aimait d'instinct, dont sa raison plus tard lui fit une religion.

Ne pouvant supprimer le témoignage d'une vie ouverte à tous, où les contemporains illustres, où

quelques-uns des plus obscurs ont pu tour à tour pénétrer, les ennemis de Béranger, ont accusé cette vie d'hypocrisie.

Que ressort-il pourtant de vos actes d'accusation et de vos plaidoyers? — que sa vie fut la satire de votre vie à vous; — qu'il est désagréable de voir un homme qui ne scinde pas son existence en deux parts, l'une toute sublime pour la postérité, l'autre plus douce consacrée à satisfaire les mille petites passions, les mille petits vices que sa plume châtie; — que sa pauvreté volontaire se dressait comme un remords au chevet de votre lit, où vous supputiez les bénéfices probables de quelque grand dévouement; — qu'il est d'un mauvais exemple d'enseigner au monde qu'on peut être à la fois un grand homme et un honnête homme; — que le désordre n'est pas absolument le corollaire du génie, que la politique ne tue pas forcément le sens moral, qu'il est possible d'aimer à la fois ses opinions personnelles et son pays, d'être un grand citoyen sans devenir ministre ou membre de l'Académie.

Ah! s'il avait chanté les *gueux*, en s'enrichissant; si, parmi les gloires nationales, il avait choisi telles ou telles gloires bien vues de tel ou tel parti; s'il avait maudit la France de temps en temps, suivant que ceux qui la gouvernaient partageaient ou repoussaient les idées du chansonnier, il aurait ses partisans et ses ennemis, mais il serait accepté et compris de tout le monde.

Il chérit la France, il voulut son bonheur et sa grandeur, il ne fut l'homme d'aucun parti : voilà son tort à vos yeux, voilà ce qui sera sa force aux

yeux de l'avenir. Certes, Béranger était né simple, modeste, bon, généreux ; mais les vertus les plus naturelles ne tardent pas à s'amoindrir, si on ne les surveille avec soin, si on ne tend sans cesse à les développer. Cet effort continuel vers le mieux, cette surveillance intime et persévérante de soi-même, si vous l'appelez hypocrisie, Béranger fut un profond hypocrite, car cet effort, nous l'avons démontré, fut le grand effort de sa vie entière, car cette surveillance, il l'exerça jusqu'à la fin de sa longue existence. Quand on lui proposait des honneurs, son premier mouvement était peut-être de les repousser : son second mouvement eût été sans doute de les accepter, car effectivement l'orgueil et l'ambition sommeillent dans le cœur de tout homme. C'est alors que sa volonté intervenant, servie par un rare bon sens, lui donnait l'énergie de ne jamais se démentir, et d'offrir en exemple une conduite logique, droite, inébranlable.

Le peuple ne s'y trompa jamais. Il adopta Béranger, il lui donna cette popularité tant invectivée et tant recherchée, qui créa, parmi les sectaires et les gens de lettres, une si violente animosité contre celui qui ne fut d'aucune secte, ni d'aucune académie, qui pensa qu'il vaut mieux être le chantre du pays entier, que le barde décoré, le troubadour d'une coterie.

Le public a maintenant sous les yeux les pièces du procès : qu'il prononce. Nous avons parlé suivant notre conscience, sans préoccupation de parti, sans

arrière-pensée d'opposition commode à l'abri derrière un nom populaire, mais sans crainte aussi, jugeant que nous n'avions le choix qu'entre deux déterminations : tout dire ou nous taire.

Nous avons voulu restituer à Béranger sa physionomie réelle, si étrangement défigurée depuis quelques années; nous avons pensé que l'histoire et la justice demandaient, non pas une réhabilitation du chansonnier, mais l'analyse exacte de ses opinions et de ses croyances, et nous avons exposé ces opinions, ces croyances, comme nous l'eussions fait devant un tribunal, après avoir juré de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

Depuis la mort de Béranger, de nouvelles générations sont entrées dans la vie active : celles-là n'ont point de fautes à racheter dans le passé. Innocentes d'hier, nullement responsables d'aujourd'hui, demain leur appartient. En naissant à la pensée, elles trouvent tout d'abord devant elles un grand mot : Liberté, et ce mot, sans en connaître bien la portée, elles l'aiment déjà, et le balbutient avec joie, comme une sainte promesse. Peut-être leur sera-t-il donné de dégager l'idée que ce mot renferme, mais il n'y a pas de liberté sans justice, et l'ingratitude est une mauvaise école du devoir. On avait été ingrat et injuste envers un des meilleurs citoyens du pays, envers l'un des serviteurs les plus dévoués et les plus purs de la démocratie : c'était un mauvais exemple et une mauvaise action. Les principes sont indépendants des hommes, à coup sûr; néanmoins ils s'incarnent en eux, et c'est mal se préparer à bien défendre les principes que de méconnaître,

que de calomnier ceux qui les ont défendus avec ardeur et courage.

Quand la démocratie s'affirme plus fortement; quand la liberté grandit sous le choc des discussions; quand on élargit chaque jour son horizon; quand on commence à comprendre que la réduire à quelques fictions constitutionnelles, c'est l'ériger en privilége, et lui ôter son caractère d'universalité; quand on entrevoit qu'elle n'est pas ceci ou cela, mais qu'elle doit prendre l'homme au berceau, veiller dans la maison et dans la rue, protéger la vie privée et la vie publique, circuler dans la société entière, depuis la plus humble commune, jusqu'au faîte de l'État; quand on en vient à dire d'elle ce qu'on disait, en 1789, du Tiers-État : — Qu'est-elle? rien! Que doit-elle être? tout! — il faut se préparer par la justice à l'exercice de cette grande et féconde liberté; il faut s'en montrer digne par notre reconnaissance envers ceux qui ont aimé, rêvé, prêché son règne encore bien éloigné.

A notre société il importe surtout de donner des hommes et des citoyens, car elle sera ce qu'ils seront, et d'eux seuls elle tiendra toute sa valeur.

Il était bon, il était utile de lui rappeler que, pendant soixante ans, à l'aurore du nouveau monde, avant qu'on pût même calculer combien il mettrait de temps à émerger de l'ombre à la lumière, à sortir du chaos pour entrer dans l'ordre, un chansonnier avait donné l'exemple des vertus civiques les plus nécessaires : l'amour désintéressé de la chose publique, le dévouement actif au peuple, la fierté du caractère, le mépris des honneurs, le dédain des

distinctions qui séparent, la passion des devoirs qui réunissent!

Il était bon, il était utile, dans un siècle dévoré de la soif de l'or, livré aux besoins exigeants des jouissances du luxe, de restituer la figure de ce sage moraliste, de ce philosophe intègre, qui voulut rester pauvre, quand la fortune lui tendait la main, et qui sut prouver que le bonheur, c'est de servir la vérité, la gloire, de la servir pour elle-même!

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

POST-SCRIPTUM.

Ces pages s'imprimaient, lorsque s'est élevé, entre deux éminents critiques, — M. Taxile Delord et M. Sainte-Beuve — un débat qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention du public, et la nôtre en particulier, puisque le nom de Béranger s'y est trouvé mêlé.

M. Taxile Delord, sous une forme vive et saisissante, avait tracé de l'auteur des *Causeries du Lundi* un portrait sévère peut-être, mais jugé ressemblant par le grand jury de la critique littéraire. — En réponse, M. Sainte-Beuve avait cru devoir poser devant lui-même et tracer à son tour son propre portrait. Il y avait mis une grande bienveillance, plus facile à comprendre qu'à imiter [1]. Mais M. Taxile Delord lui ayant repris des mains le pinceau, a substitué à l'image complaisante que lui présentait son illustre confrère, une autre image bien autrement ressemblante, — au dire des connaisseurs, —

[1] Voir le *Siècle* du 31 janvier 1864 et le *Constitutionnel* du 3 février.

et où ne se retrouvait aucune des couleurs tendres qui chargent la palette de M. Sainte-Beuve... lorsqu'il parle de lui-même [1].

Restez fidèle aux talents nouveaux, — s'écrie M. Delord, s'adressant à l'auteur de *Volupté* et de *Joseph Delorme*, — tant que, dans leur essor, ils peuvent enlever d'autres talents jusqu'aux cimes... Parvenu là, joignez-vous à ceux qui essaient de les en faire descendre, croyant en être quitte pour dire qu'ils se sont retirés eux-mêmes de la droite voie, qu'ils ont manqué à leurs promesses, et que, d'ailleurs, vous avez donné le temps convenable aux regrets après avoir rompu la paille; — laissez bientôt tous ces ménagements de côté, dites de tel poëte, — de Béranger par exemple, — *qu'il est un de ceux dont il restera le plus, et le lendemain, mettez son œuvre en pièces;...* — vengez-vous ensuite sur Chateaubriand, quand il sera mort, du culte de latrie que vous lui avez voué pendant sa vie; — portez le bréviaire, et menez en laisse le carlin de ces belles dames qui ont dansé le pas du châle sous le Directoire, et qui sont devenues les mères de l'Église, après avoir été les grâces de Barras.

Il faut avant tout sauver le *principe d'autorité!* — Faites-vous son représentant en littérature, c'est un métier ingrat qui a ses jours de fatigue et de mélancolie; cherchez alors des distractions; — entrez dans votre galerie, levez les yeux sur les amis de votre jeunesse, Carrel et La Mennais, ces deux têtes sévères; Béranger, *dont vous n'osez pas affronter le doux regard; prenez votre pinceau, mettez un rire amer sur cette bouche, tracez un pli méchant sur ce front, changez Anacréon en Silène;* après avoir caricaturé les morts on a plus de verve pour attaquer les vivants. — Refaites vos anciens articles, faites-en de nouveaux; écrivez des préfaces, non pour louer les auteurs, mais pour y glisser contre celui-ci

[1] Voir le *Siècle* des 8 et 9 février 1864.

et contre celui-là des méchancetés qui se perpétueront dans des ouvrages destinés à vivre...

Alors, jeune homme, devenu presqu'un vieillard, il suffira que dans un journal... paraisse un article sincère, pour vous faire sentir avec dépit que la couronne ambitionnée n'est pas à votre portée, et que si vous avez obtenu dans ce monde tout ce que peut donner le talent, c'est-à-dire la renommée, il vous manque ce que l'homme ne doit qu'à son caractère, la considération.

Ces lignes sont écrites de main de maître, et, qu'on partage ou non le sentiment de M. Taxile Delord sur M. Sainte-Beuve, on n'en sera pas moins sensible à ces accents sévères d'une saine et courageuse critique, à ce style sobre et vigoureux, dont chaque mot porte un coup sûr et savant.

A l'égard de Béranger, les passages que nous venons de citer confirment pleinement, on le voit, ce que nous avions dit nous-même, en relevant les singulières volte-faces de M. Sainte-Beuve au sujet du chansonnier.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES AUTEURS CITÉS OU NOMMÉS DANS LES DEUX VOLUMES.

ERRATA

Page 28, ligne 12, au lieu de : *patrie*, lisez : *victoire*.

Page 87, ligne 8, au lieu de : *car cela,* lisez : *car, cela.*

Page 204, ligne 21, au lieu de : *leurs petits méfaits. Les autres*, lisez : *leurs petits méfaits; les autres.*

Page 223, première note, au lieu de : *Faydeau,* lisez : *Feydeau.*

Page 245, à la note, au lieu de : *L. Noél,* lisez : *E. Noël.*

Page 284, ligne 7, au lieu de : *que, l'aigle, mort*, lisez : *que, l'aigle mort.*

Page 292, ligne 3, au lieu de : *Ils insultent,* lisez : *Ils l'insultent.*

Page 315, ligne 6, au lieu de : *tout à coup; au moment,* lisez : *tout à coup, au moment.*

Page 322, ligne 20, au lieu de : *expansion de la vie, alors*, lisez : *expansion de la vie. Alors.*

Page 326, ligne 2, au lieu de : *sociales municipales*, lisez : *sociales, municipales.*

Page 344, ligne 24, au lieu de : *plus ces tristes souvenirs*, lisez : *plus ces souvenirs.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.



Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.

